ex. de chajsen

3 parties

Les Vers dans la tristesse de J. B. immortalisés à la gloire de Théophile sieur du Bois Rubert

LF
V623.4

LES

OEVVRES

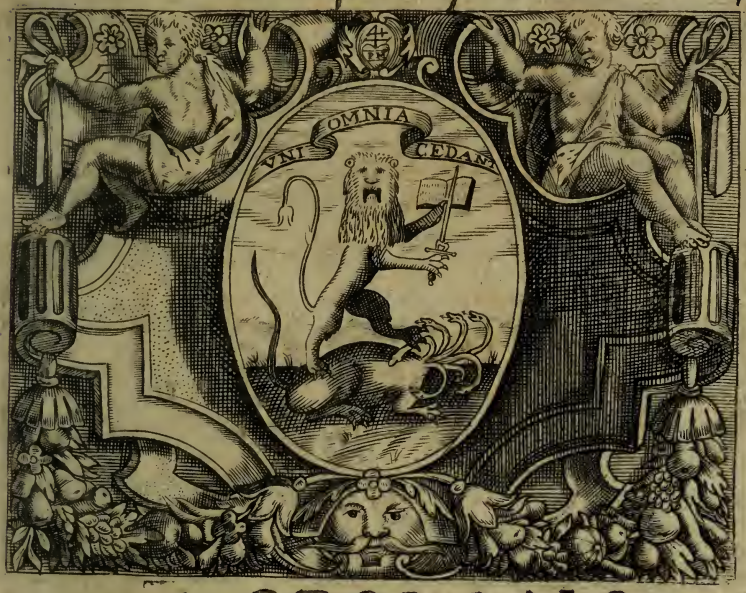
DV SIEVR

THEOPHILE.

(Viau, Théophile)

Edition derniere, corrigée, & augmentée des Pieces de l'Autheur qui n'ont encores esté imprimées.

H 53742
14.11.46



A GRENOBLE,

Par PIERRE MARNIOLLES, Imprimeur du Roy & de la Cour de Parlement, prés le grand Puits, à la Victoire.

M. DC. XXVIII.

AV LECTEVR.

VIS que ma conuerſation eſt publique, & que mon nom ne ſe peut cacher ; ie ſuis bien aiſe de faire publier mes eſcrits ; qui ſe trouueront aſſez conformes à ma vie ; & treseſloignez du bruit qu'on a faict courir de moy : Ie ſçay bien que dans l'aueugle confuſion d'vne reputation ignorante, on a parlé de moy comme d'vn homme à perir pour exemple, ſans que iamais l'Egliſe, ny le Palais, ayent reprins, ny mon diſcours, ny mes actions. Et depuis qu'il me ſouuient d'auoir veſcu parmy les hommes, ie n'en ay iamais pratiqué qui ne me ſoient encore amis. Tous

ceux qui parlent mal de moy ne ſont, ny de ma conuerſation, ny de ma cognoiſſance. Ie me puis vanter d'auoir aſſez de vertu pour imputer à l'enuie les meſdiſances qui m'ont perſecuté. Ces outrages ne m'ont point affligé l'eſprit, ny deſtourné le train de ma vie. Ie ſçay que les iniurés de ma fortune ont faict celles de ma reputation en mon banniſſement. I'eſtois infame & criminel, depuis mon rappel innocent, & homme de bien; & la meſme façon de viure, qui s'appelloit autresfois deſbauche, s'appelle auiourd'huy reformation. Les eſprits des hommes ſont foibles & diuers par tout, principalement à la Cour, où les amitiez ne ſont que d'intereſt ou de fantéſie: le merite ne ſe iuge que par la proſperité, & la vertu n'a point d'éclat que dans les ornemens du vice: l'eloquence n'a plus de grace qu'à per-

ſuader la liberté, & les mauuaiſes mœurs : la pointe & la facilité de l'eſprit ne paroiſt plus qu'à meſdire ; eſtre habile c'eſt bien trahir : la raiſon eſt incognuë, la Religion encore plus : le Roy ne void que des reuoltes : Dieu n'entend que des impietez, tant le ſiecle eſt maudit du Ciel & de la terre : les gens de lettre ne ſçauent rien : la plus-part des Iuges ſont criminels, paſſer pour honneſte homme, c'eſt ne l'eſtre point. Dans ce rebours de toutes choſes, i'ay de l'obligation à mes infamies, qui au vray ſens ſe doiuent expliquer des faueurs de la renommee. Sur ceſte foy ie ne changeray, ny mon nom, ny mes penſees ; & veux ſortir ſans maſque deuant les plus cenſeurs des écoles les plus Chreſtiennes. Ie ne ſçache, ny Latin, ny François, ny Vers, ny Proſe, qui redoute la preſſe, ny

la lecture des plus delicats. Ie parle pour la conſcience, car du ſtile & de l'imagination, ie ne ſuis, ny fort, ny preſomptueux : & ceſte publication eſt plutoſt de l'humilité de mon ame, que de la vanité de mon eſprit.

SVR LE TRAICTE' DE l'Immortalité de l'Ame de Monsieur Theophile de Viau.

Esprits qui cherchez curieux
Comment se meuuẽt tous les Cieux,
Et qui mesurez les Planettes:
Hommes debiles de pouuoir,
Qui dans le soin de tout sçauoir
Encore ignorez qui vous estes.
Ne portez plus vos yeux si haut,
Considerez en leur défaut
Vos curiositez extremes,
Quittez le soin que vous prenez,
Et dans ce discours apprenez
A vous bien cognoistre vous-mesmes.
C'est en vain que vous recherchez
Les secrets qui vous sont cachez:
Si par cét air meslé de flame,
Et par ces eternels ressorts,
Qui font mouuoir tout vostre corps,

Vous ne recognoissez vostre ame.
C'est par elle que nous viuons,
C'est par elle que nous sçauons
Nostre bien & nostre dommage:
C'est elle qui dans ce bas lieu
S'ose dire semblable à Dieu,
Comme estant sa viuante image.
Bien qu'elle soit sans liberté
Dans ce pauure corps agité
Qu'elle soustient, & qui la porte,
Elle ayme si fort sa prison,
Qu'elle défend à sa raison
De iamais en ouurir la porte.
C'est ce que vous en pouuez voir:
Mais si vous desirez sçauoir,
Comme hors de son domicile
Elle vit eternellement
A la gloire, ou dans le tourment,
Apprenez-le de THEOPHILE.
Ce discours qu'il en a tracé,
Si docte, & si bien agencé,
Montre qu'il sçait bien son essence,
Sa gloire, & son eternité,

Et cét adueu de verité
Fait enrager la médiſance.

A MONSIEVR THEOPHILE DE VIAV.

Esprits de feu, ſçauans Genies,
Qui charmez de vos harmonies
Tout ce qui vous peut écoute
Et qui pouuez faire reſoudre
L'ire meſme de Iupiter
A n'vſer iamais de la foudre.
Poëtes qui nous enchantez
Par les doux airs que vous chantez,
Quand Amour en fait les paroles,
Qui ne viuez que de plaiſirs,
Et n'adorez que les Idoles
De vos agreables deſirs.
Vous qui d'vne façon hardie
Faites marcher la tragedie
En ſa pompeuſe grauité,
Et qui d'vn los tout magnifique
Conſacrez à l'eternité

La grandeur d'vn acte heroïque.
Peintres dont les pinceaux parlans
Auecques des traicts excellens
Tirent les choſes inuiſibles,
Le bruict, les penſers, les accords,
Les vents courroucez ou paiſibles,
Et l'Ame au trauers de ſon corps.
Vous qui dedans la ſolitude
D'vn bois, d'vn antre, ou d'vn eſtude,
Imaginez vos beaux eſcrits;
Lors que la ſaincte Poëſie
Vous anime, & vous rend épris
De ſa plus douce freneſie.
Venez rendre hommage en ce lieu
A cét eſprit que voſtre Dieu
Recognoit meſme pour ſon maître:
Ployez tous icy les genoux,
Vous deuez bien le recognoitre,
Puis qu'vn Dieu l'a fait deuant vous.
Tirez à ce coup des merueilles
De vos laborieuſes veilles,
Pour honorer d'vn iuſte los
Ce grand, & ce diuin Oracle,

Qui fait voir en tous ces propos
Les effets de quelque miracle.
C'eſt vous aquerir du hon-heur,
C'eſt trauailler à voſtre honneur,
Que de chanter à ſa loüange,
Puis qu'ainſi vos noms & le mien
Seront placez en tiltre d'Ange
Pour iamais auecques le ſien.
Ie mets pour viure en la memoire
Le plus riche habit de ma gloire
Dedans ce liure tout exprés,
En recognoiſſant la nature,
Comme en vn coffre de Ciprés
Pour le garder de pourriture.
Mais vray'ment c'eſt bien ſans raiſon,
Que i'en fais la comparaiſon,
Puis qu'en ces choſes l'on remarque
Vne contraire qualité:
Car l'vn ſe dedie à la Parque,
Et l'autre à l'Immortalité.
Beaux Vers, les Demons de ma ioye,
Qui par vne ſecrette voye
Emportez mon ame en des lieux

Où vont les plus hautes penſees,
Demander audiance aux Dieux
Pour en eſtre recompenſees.
Que le Ciel ne m'a-t'il doüé
D'vn eſprit qui fut aduoüé
Du iugement le plus ſeuere,
I'écrirois les perfections
De voſtre Autheur que ie reuere,
Sans me ſeruir de fictions.
Muſe, aurois-tu bien le courage
D'entreprendre vn ſi grand ouurage?
Sonde ta force, éprouue toy,
Où l'on diroit voyant mon ſtile,
Que pour faire parler de moy,
Ie parlerois de THEOPHILE.
Arreſtons nous doncques icy;
Et ne ſoyons plus en ſoucy
Comme i'accorderay ma lire,
Puis qu'à ce coup ſans en parler,
Ie diray ce qu'on ne peut dire,
Et que l'on ne doit pas celer.

A MONSIEVR THEOPHILE DE VIAV.

TOy qui te ſens loüer, qui reçois de la vie,
Ceſte ſeule faueur, qui vient aprés la mort,
THEOPHILE, *ioüy librement de ce ſort,*
Qui te met au deſſus du pair & de l'enuie.
Quand ton ame ſera de la Parque rauie,
Dés qu'elle aura franchy ce naturel éfort,
Vn ſoucy plus diuin la ſaiſira d'abord,
Et ta ioye en ſera pleinement aſſouuie.
Tu fouleras aux pieds les feux & les deſtins,
Tous les Dieux à l'envy te feront des feſtins:
Mais ſi la ſoif te prend, ſi ta bouche s'alume,
Quel breuuage aſſez doux fera rire tes yeux,
Puis qu'eſtant icy bas, tu fais boire à ta plume,
Ce qui ce boit au Ciel de plus delicieux?

A MONSIEVR THEOPHILE DE VIAV,

SVR SA PARAPHRASE DE la mort de Socrate, ou de l'Immortalité de l'Ame.

ODE.

Toy qui leuant le cœur aux Cieux,
Iadis remercias les Dieux,
D'eſtre HOMME, *d'eſtre* GREC, *&* SAGE:
PLATON, *grand demon de ſçauoir,*
Si ton ombre peut conceuoir
L'honneur qu'on te fait en noſtre âge,
Il t'apprend que c'eſt ton deuoir
De rendre aux Dieux vn autre hommage.

Peu s'en falloit que le plus beau
De tes enfans, dans le tombeau
N'accreuſt le rang des ombres vaines:
Ta gloire alloit perir auſſi,
Dont tous les Dieux en grand ſoucy,
T'ont conſacré les doctes peines
D'vn grand eſprit qui eſt icy,
Ce que tu eſtois dans Athenes.

Tu dois à tes diuins eſcrits
L'honneur d'auoir rauy le prix
A tous les ſages de ta ville,
A parler comme vn homme fait:
Mais ores ſi ta langue ſçait
Des Dieux le parler & le ſtile,
Il faut aduoüer en effect
Que tu le dois à THEOPHILE.

Oyant le parler des mortels,
Ioinct à celuy des immortels
Dedans ces cahiers: il me ſemble
Qu'à bon droict cét eſprit faché
De voir à tort ſon nom taché,

Comme dans vn Concile assemblé,
Pour estre absous de ce peché,
Les hommes, & les Dieux ensemble.

Ces discours si bien agencez,
Sont tous autant de traits lancez
Dans le cœur de la calomnie:
C'est vn prodige de bon-heur,
Qu'en mesme temps ce grand sonneur
Donne à Platon nouuelle vie:
Et fait triompher son honneur
De la malice, & de l'enuie.

Lors que ta vertu sans t'ayder,
Se vid contrainte de ceder
A tes mauuaises destinees:
Apollon dans ces pleurs baigné,
Si tost qu'il te vid éloigné,
Te suiuit iusqu'aux Pyrenees,
Où tu te vis accompagné
Des Muses qu'il auoit menees.

Les rochers mesmes se fendoient,

Les neiges meſmes ſe fondoient,
Lors que tu formois ta complainte:
Aux premiers accens de ta voix,
L'horreur des antres & des bois
Fut de compaſſion atteinte:
Et touſiours depuis ceſte fois
La douceur y demeure empreinte.

Quelle cruauté ne gemit,
Quelle conſtance ne fremit,
Quand tu décris ce lieu funeſte?
Mais auec ces belles couleurs,
Voyant éclatter tes douleurs,
Pardonne moy ſi ie proteſte,
Qu'ainſi t'obligeant aux mal-heurs,
Encore tu leur dois de reſte.

En fin laiſſant ces âpres monts,
Et ces rochers, de qui les fronts
Seruent de buttes aux tonnerres:
Laiſſant les ſangliers, & les loups,
Et les corbeaux, & les hiboux,
Hôtes de ces ſteriles terres.

Tes Muſes ſous vn Ciel plus doux,
Se vindrent loger à BOVSSERES.

Là ſe voit vn petit château,
Ioignant le pied d'vn grand côtau,
Où Baccus ſeant en ſon throne,
Haut eſleué ſur vn arceau,
Eſtend ſes bras au bord de l'eau,
Le long des riues de Garone;
Qui glorieux de ſon berceau,
Mépriſa la Seine & le Roſne.

Là THEOPHILE *auec plaiſir*
Nous conſiderions à loiſir
La force & le poids des myſteres,
Que ces vieux ſages ont tracez:
Puis nos eſpris s'eſtans laſſez
A reuaſſer ſur ces bons Peres:
Nous noyons nos ennuis paſſez,
Dedans le nectar de BOVSSERES.

Ie ne ſçay ſi noſtre Apollon
M'inſpiroit dedans ce valon:

Où bien ce Dieu, qui nous anime
Par la force de ſa liqueur:
Malgré l'hyuer, & ſa rigueur,
Ma plume enfantoit de la rime,
Sentant la force, & la vigueur
De quelque veine bien ſublime.

Non, ce n'eſt rien que pur abus,
Tout ce qu'on dit de ce Phœbus,
C'eſtoit l'effect de ta preſence:
La vertu qu'on ne peut nommer,
Ce feu, qui te fait renommer,
LE GRAND POETE DE LA FRANCE,
Eſt aſſez fort pour m'enflammer
Du moindre rayon qu'il élance.

Quand CLORIS *tenoit ta raiſon*
Aux delices de ſa priſon,
Et quand tu chantois ſes trophees,
L'extreme douceur de ta voix
Rempliſſant tout ce petit bois,
Fit dire aux Faunes & aux Fees,
Que tu ſurpaſſois mille fois

Ces lieux aux ſiecles à venir
Conſerueront le ſouuenir
De ſes beautez, & ton martyre.
Iamais ſes riuages fleuris
Dans les ſaules qu'ils ont nourris
N'orront murmurer le Zephire,
Que le beau nom de ta Cloris
Qu'ils t'ont veu ſi ſouuent eſcrire.

Ta veine ainſi ſans faire éfort,
Peut forcer les loix de la mort,
Faiſant qu'vne beauté mortelle
Puiſſe immortellement florir;
Et tout enſemble ſans tarir,
Dedans l'inuention nouuelle
D'vn liure qui ne peut mourir,
Nous faire voir l'ame immortelle.

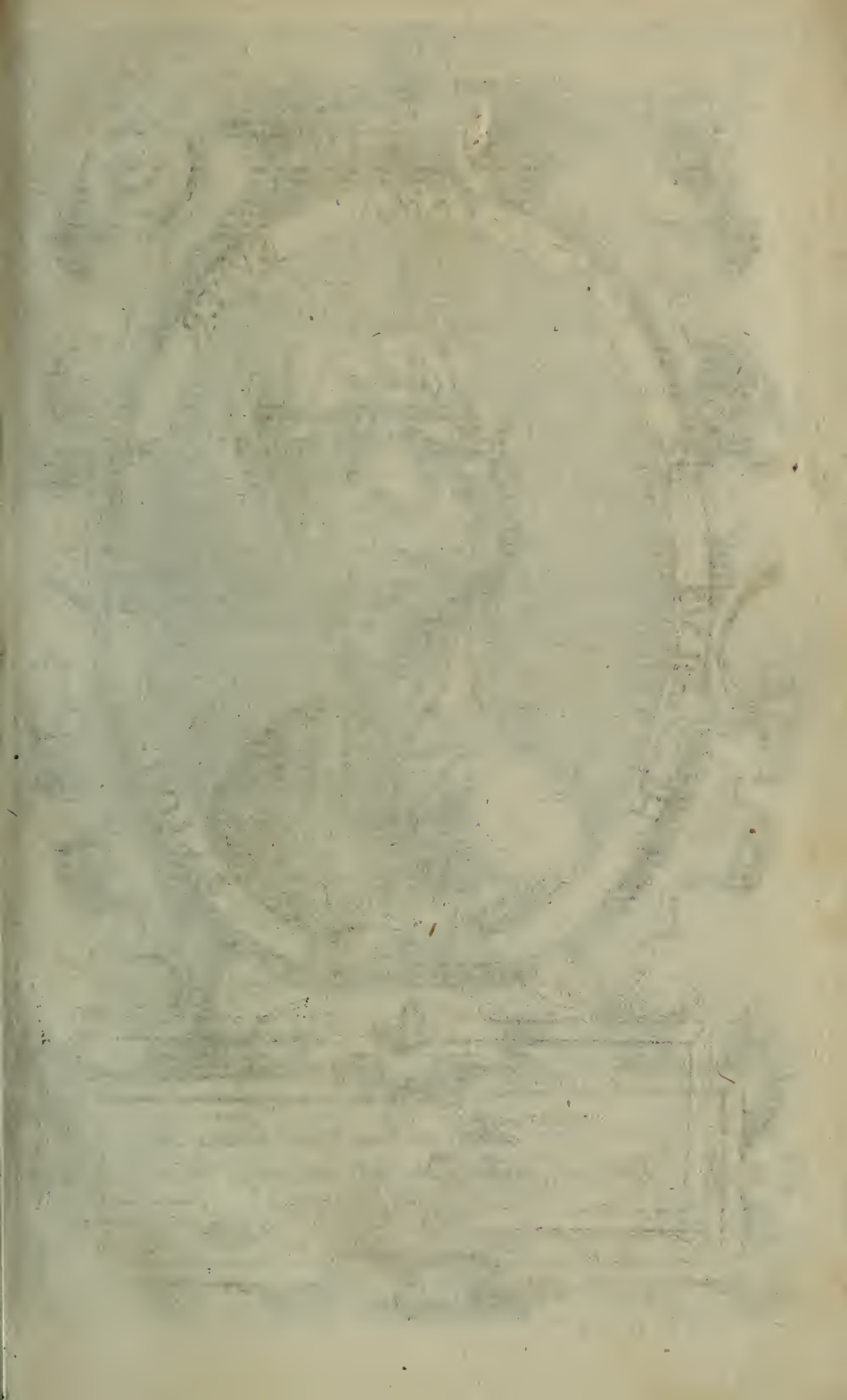
Ceux qui t'oſent calomnier,
Pourront-ils deſormais nier,
Que malgré leur malice noire

Tu ayes par tout l'vniuers,
Immortalizé dans tes vers
Ton innocence, auec ta gloire:
Et fait mourir de ces peruers
L'honneur auecques la memoire?

Grand esprit que tes vers sacrez
Soyent désormais à Dieu sacrez,
Dans la douceur d'vn graue stile,
Dy ses miracles inoüis:
Ne tien ces talens enfoüis;
Le monde attend que THEOPHILE,
A chanter l'honneur de LOVYS,
Doit rauir l'honneur à VIRGILE.

Cet argument qu'on peut traitter,
Et sans mentir, & sans flatter
Est digne d'exercer tes veilles:
Ie sçay bien que pour le loüer
Ta langue se peut dénoüer
Auec des graces nompareilles:
Toutesfois il faut auoüer
Que c'est trop peu pour ses merueilles.

Sa muſe ayant ia ſurmonté
Ce que les François ont chanté,
Et rendu leurs bouches muettes;
Fait voir au monde à ceſte fois
Que du deſtin les iuſtes loix
Ayent pour des raiſons ſecrettes
Gardé pour le plus grand des Roys
Le premier Prince des Poëtes.



Hîc mortalis habes vultum non carmina vatis:
Carmina quispe Dei sunt, at imago viri.

P. Mar. Typ. Regis. P. Palliot fecit

TRAICTE'
DE L'IMMORTALITE'
DE L'AME, OV LA MORT DE Socrate, par Theophile.

PHÆDON.

MOy qui dans la Cité d'Athenes
Visitay Socrate en prison,
Et qui vis comme le poison
Acheua ses dernieres peines;
Ie t'adiure par le discours
Dont il voulut finir ses iours,
De le voir peint dans mon ouurage,
Où i'ay faict aussi peu d'effort
Qu'en fit ce genereux courage
Dans les atteintes de sa mort.
Quelques Dieux, comme par enuie,
Le voyant si bien raisonner,
Apres l'auoir faict condamner
Alongerent vn peu sa vie,
Affin que la mort eust loisir
Auparauant que le saisir
De se peindre plus effroyable,
Et sans cesse luy discourir
De son Arrest impitoyable,
Pour le faire long temps mourir.
Vne aduenture inopinee
Tentant sa resolution,

Laissa sans execution
La sentence desia donnée.
Ce Nauire qui dure tant
Où Thesée mit en partant
Quelques voiles noires & blanches,
Qui rendu mille fois nouueau,
Et changé de toutes ses planches,
Encor est le mesme vaisseau.
D'vne Religion fidelle,
Ce Nauire auec des presens
Partoit d'Athenes tous les ans,
Pour faire son voyage en Dele:
En l'attente de son retour,
Les Arrests mortels de la Cour
Retenoient leur sanglant tonnerre,
Et ne donnoient iamais la mort
Au plus coulpable de la terre,
Que le vaisseau ne fust au port.
Ce Nauire estoit lors sur l'onde,
Et pendant son esloignement
Socrate sans estonnement
Attendoit à sortir du monde,
Dans ces importunes langueurs,
Encore parmy les rigueurs
De la iustice inexorable,
Il m'estoit permis de le voir,
Et d'vn confort peu secourable
Luy rendre mon dernier deuoir.
Quelques vns que les mœurs & l'aage
Attachoient à son amitié,
Par vn mesme effort de pitié,
Luy rendoient mesme tesmoignage,
Tous à l'object de son ennuy

Eſtoient moins reſolus que luy?
Et conſolez à ſa parole
Le voyant ſec, parmy nos pleurs,
Comme moy venoient à l'eſcole
De bien viure dans les malheurs.
Tous les iours dans cet exercice
Il nous enſeignoit de mourir,
Sans perdre temps à diſcourir
Des cruautez de la Iuſtice.
A la fin quand le iuſte cours
De ſes incomparables iours
Fut acheué par les Eſtoilles;
Le peuple, ſur le bord de l'eau
Reuoid blanchir les triſtes voiles,
Et moüiller l'ancre du vaiſſeau.
Le iour venu que la Nature auare
Redemandoit vne choſe ſi rare,
Et que la loy preſſante du Deſtin
Deuoit ſa proye à l'infernal maſtin,
Sans eſpargner non plus cette belle ame
Que le plus ſot du populaire infame;
Nous reuenons pour la derniere fois
A l'entretien d'vne ſi docte voix.
Ce cœur diuin ſe tient touſiours plus ferme
Lors qu'il ſe void plus proche de ſon terme,
Sans que l'horreur de ſon treſpas certain
Y fiſt paroiſtre vn mouuement humain:
L'Eſprit plus fort voyant ſa derniere heure,
Et qu'on le preſſe à changer ſa demeure,
S'il n'eſt celeſte, ou tout à faict brutal,
Quoy qu'il diſcoure il craint le coup fatal.
Il falloit bien qu'vne diuine eſſence
Au grand Socrate euſt donné la naiſſance.

Vn sens humain n'est iamais assez fort
Pour se resoudre à soustenir la mort,
Luy dans l'obiect de sa fin toute proche
D'vn front de marbre, & d'vne ame de roche,
Montroit de l'œil, du geste, & du propos,
Qu'il demeuroit dans vn profond repos;
Et que pour voir des pleurs à son martyre
Il eust fallu quelque chose de pire,
Et ne souffrit iamais dans la prison
Qu'vn seul souspir fist honte à sa raison.
A ses genoux sa femme desolée,
Les yeux troublez, affreuse escheuelée,
Qui ne pouuoit à force de douleurs
Se soulager d'vne goutte de pleurs,
Tenant le fils vnique de Socrate
Luy reprochoit vne ame presque ingrate,
De ne laisser aux bords du monument
A tous les siens vn souspir seulement.
Mon cher espoux, Socrate, disoit elle,
Pourquoy ne m'est cette heure aussi mortelle?
Helas! apres que le dernier sommeil
T'aura privé des clartez du Soleil,
Dans les horreurs du Cocyte effroyable,
Tes tristes yeux n'auront rien d'agreable;
Fussions nous mesme en ces lieux pleins d'effroy,
Tu ne verras ny tes amys, ny moy.

Socrate sans s'esmouuoir pour la desolation de sa femme, comme du tout insensible à sa perte, & à la douleur des siens: Ie vous prie (dit-il) ramenez moy cette femme en la maison. Vn des domestiques de Criton qui se trouua là, la conduisit chez elle.

Puis il s'assit, & tout se reposant,
D'vn esprit graue & d'vn discours plaisant,

Auant se taire il nous fit prendre enuie
De l'aller suiure au sortir de la vie.

Tout au mesme instant qu'on luy eut osté les fers, il porta les mains sur les meurtrisseures qui luy demangeoient, & goustant sans estre diuerty la douceur de ce soulagement.

Voyez (dit-il) comme au plus grand malheur
La volupté suit de prés la douleur,
I'ay ce soulas à cause de la chaisne,
Et ce plaisir à cause de ma peine.

Que c'est vne chose merueilleuse (disoit-il) que ce sentiment que les hommes appellent plaisir, & qu'il a vn estrange rapport à la douleur qui semble estre son contraire: car ils ne peuuent estre ensemble, & si nous ne sçaurions gouster de l'vn sans participer à l'autre, & s'entretouchent tous deux, comme s'ils tenoient à quelque bout. Æsope sans doute, s'il eust iamais resvé là dessus, eust faict quelque fable de cette meditation. Que Dieu voulant accorder deux choses si ennemies, & n'en faire qu'vne, comme il ne le peut du tout, au moins les auroit il fait ioindre par leurs extremitez, si bien que l'vn se trouuast tousiours à la suitte de l'autre, ce qui me vient d'arriuer tout maintenant: car les chaisnes qui me faisoient mal aux pieds, n'ont pas esté si tost laschees, que i'en ay eu de la ioye, & de l'allegement.

Là dessus vn de ses amis nómé Cebes, l'interrompit pour sçauoir de luy, à quel sujet il s'estoit amusé à faire des vers en la prison: car il y en auoit faict depuis peu, ce qui ne luy estoit arriué iamais auparauant. Cebes l'interrogeoit de cela, & pour sa curiosité, & pour celle de quelques autres, mais notamment d'vn certain Euenus Poëte, qui l'auoit

fort prié de s'en enquerir.

Tu respondras à Euenus, dit Socrate, que ce que i'en ay faict, n'a esté ny pour luy plaire, ny pour faire des vers à l'enuy de luy, ce qui n'estoit pas aisé: mais seulement pour me purger l'ame, & pour tirer experience de quelque songe qui m'auoit ordonné de faire des chansons, car vn songe qui m'est reuenu souuent, tantost d'vne forme, tantost d'vne autre, m'a tousiours dit, fay Socrate, fay Socrate, fay des vers.

Moy sans cognoistre l'aduenture
De ces mysteres trop couuerts,
Ie voulois voir si ma nature
Seroit propre au mestier des vers.
Lors les Deesses des Poëtes,
Auparauant pour moy muettes,
Pousserent leurs charmantes voix,
Et passans dans ma fantaisie
Firent vn peu de Poësie,
D'vn peu de fureur que i'auois.

Plus cette vision reuenoit à moy pour me solliciter à cest exercice, plus ie me trouuois disposé à l'entreprendre.

Comme des bouts de la barriere,
Ceux qui vont courir pour le prix
Sont suiuis auecques des cris
Iusqu'à la fin de la carriere,
Cette importune vision
D'vne pressante affection
Me commandoit que i'escriuisse,
Et me parloit à tout propos
Des douceurs de mon exercice,
Sans me donner iamais repos.

Si bien que m'eſtant reſolu de luy obeyr, & voulant auſſi que mon eſprit ſe rendiſt net auant que partir du monde, i'ay prins le temps de verſifier pendant les feſtes qui ont retardé l'execution de mon Arreſt, i'ay commencé mon Poëme par Apollon, à qui on faiſoit alors des ſacrifices.

Et cette influence elle meſme
Qui nous met les vers dans le ſein,
Comme ayant formé mon deſſein,
A receu mon premier Poëme.

Apres ie me mis à eſcrire des fables, iugeant qu'vn Poëte doit trauailler en cette matiere pluſtoſt qu'en autre diſcours, & m'en reſſouuenant de quelques vnes, ie les ay traitées en l'ordre qu'elles me ſont venuës à la memoire, ce ſont des fables que i'ay priſes d'Æſope : car de moy, ie ne me trouue point l'eſprit inuentif pour cela, c'eſt ce que tu as à reſpondre à Euenus, ſaluë-le de ma part.

Et de grace conſeille luy,
Que s'il eſt ſage, il me doit ſuiure,
Car ſans plus, c'eſt pour auiourd'huy
Que ie veux acheuer de viure.

Qu'il me ſuiue donc, mes Iuges veulent que ie parte à ce ſoir. Simias tout eſbahy de cette recommandation: & quoy? Socrate (dit il) qu'eſt ce que tu enuoyes là dire à ce Poëte? à ce que ie cognois de luy, ie ne penſe pas qu'il te croye. Comment, dit Socrate, n'eſt-il point Philoſophe? Simias luy reſpondit qu'il l'eſtimoit tel. Il approuuera de là mon conſeil (dit Socrate) & luy & tous ceux qui tiennent quelque choſe de la bonne Philoſophie, non pas pour cocu qu'il ſe doiue tuër luy meſme : car on dit qu'il ne le faut pas faire, & ſur ces mots il

s'aduança sur les bords de la couchette tout assis,& appuyant ses pieds à terre,il continuë à s'entretenir auec nous.

Comment accordes-tu cela,luy dit Cebes, qu'vne personne ne se doiue point donner la mort, & qu'vn Philosophe doiue desirer de suiure celuy qui s'en va mourir?

SOCRATE. N'auez vous iamais rien appris de cecy en conferant auec Philolaux, qui vous a esté si familier?

SIMIAS. Rien pour tout d'asseuré,ny de facile.

SOCRATE. Ny moy non plus ; car i'en parle par ouy dire , & ne laisseray de vous en dire de bon cœur tout ce que i'en ay ouy , aussi ne sera il point hors de propos,que sur le point de mon depart,ie songe vn peu quel il doit estre , & m'imagine ce que ie dois penser de l'autre sejour : c'est la plus seante , & la plus vtile occupation qui nous puisse entretenir depuis le matin iusqu'à la nuict.

On ne doit point songer ailleurs,
Et de tous les discours des hommes,
Ce sont sans doute les meilleurs
De penser tousiours d'où nous sommes.

CEBES. Et pourquoy(Socrate) n'est-il pas permis de se tuer? car il est vray que Philolaux & d'autres,m'ont dit autresfois qu'il ne le faut pas faire; mais il ne m'en ont point laissé de raison qui me contente.

SOCRATE. Il faut que vous m'escoutiez attentiuement , mesme apres m'auoir bien entendu, ne doutez pas que vous ne trouuiez estrange pourquoy c'est vne chose pure, simple, & sans exemple, & qui est seule sans arriuer iamais à l'homme,que la

permiſſion de ſe tuer, comme luy arriuent toutes autres choſes, veu meſme qu'il eſt meilleur à quelques vns de mourir, que de viure.

Lors que nos deſtins ſont preſſez
Des malices de la fortune,
Et que nos yeux ſont offencez
Du Soleil qui nous importune:
Lors qu'on ne vit qu'à la douleur,
Que iamais l'Aſtre du malheur
Ne ſe peut laſſer de nous nuire,
Et qu'au lieu de nous ſecourir,
Noſtre eſprit taſche à nous deſtruire,
Se doit on point faire mourir?
Et pourquoy des mains eſtrangeres
Me gueriront-elles demain,
Puis qu'auiourd'huy ma propre main,
Peut finir toutes mes miſeres?

Cebes ſouſriant, a, a, Iupiter, dit-il, voila la couſtume des Thebains; cela veritablement (dit *Socrate*) ſemble bien abſurde, & ſi peut eſtre a-il quelque raiſon, car pour le diſcours de ſes ſecrets qui nous apprend que les hommes ſont dans cette vie comme en vne priſon, dont il n'eſt permis de ſe ſauuer, c'eſt à mon ſens vn diſcours bien haut, & tres-difficile à comprendre. Toutes-fois Cebes, tu crois bien qu'il y a de l'apparence que les Dieux ont ſoin de nous.

CEBES. Ouy.

SOCRATE. Et que les hommes ſont vne des poſſeſſions dont les Dieux iouyſſent.

CEBES. Ie le croy.

SOCRATE. Conſidere, Cebes, que ſi quelqu'vn des eſclaues qui ſont à toy, ſe tuoit luy meſ-

me ſans ta permiſſion, tu t'en faſcherois, & le ferois meſme punir apres ſa mort.

CEBES. Sans doute.

SOCRATE. Ainſi trouué ie raiſonnable que les hommes ne ſe tuent point eux meſmes, & qu'ils doiuent attendre de Dieu la neceſſité de mourir, comme tu vois qu'il me l'impoſe maintenant par l'Arreſt qu'on m'a prononcé.

CEBES. Il eſt tres clair, mais ce que vous diſiez vn peu auparauant, que les Philoſophes ayment le deſir de la mort, n'eſt point receuable, ſi cecy a lieu que Dieu eſt noſtre curateur, & que nous ſommes en ſa poſſeſſion, il n'y a point d'apparence que les hommes qui ſont ſages fuſſent faſchez de ſe laiſſer gouuerner aux Dieux qui le ſont encore plus qu'eux: car l'homme prudent doit plus craindre en ſa propre conduite, & lors qu'il eſt en ſa liberté, qu'alors que Dieu prend la peine de le gouuerner & de le conduire. Mais bien vn fol ſans doute trouueroit bon de quitter ſon maiſtre, ſans conſiderer qu'il ſe faut touſiours tenir à ce qui eſt bon; & celuy qui a bon ſens, veut touſiours demeurer où il faict meilleur. Or ſe departir de la vie, c'eſt ſortir de la tutelle en laquelle Dieu nous tient, & où les ſages ayment à demeurer, c'eſt pourquoy ils ne peuuent mourir qu'à regret; & les fols ſeulement ſe peuuent reſioüyr à la mort.

Socrate ayant ouy cela, print plaiſir à la ſubtilité de Cebes, & ſe tournant vers nous; Touſiours, dit il, Cebes, examine tout iuſqu'au bout, & ne ſe laiſſe point facilement perſuader à qui que ce ſoit. Et moy, reſpondit Simias, ie crois que ce que Cebes nous vient de dire eſt quelque choſe: car à quel pro-

pos les hommes qui ſont ſages, voudroient ils laiſſer ceux qu'ils trouuent eſtre plus ſages qu'eux, & les fuyr? à Cebes dit à Socrate, c'eſt à vous à qui parle Simias, qui nous abandonnant ſans regret, quittes auſſi ſans remords les Dieux que vous confeſſez vous meſmes eſtre bons & capables de vous gouuerner. Vous auez raiſon, dit Socrate, vous voulez que ie me deffende en iugement. Il eſt vray, reſpondit Simais. C'a, dit Socrate, ie m'en vay reſpondre encore plus exactement que ie n'ay faict deuant les Iuges.

Si pour m'enuelopper de mortelles tenebres,
I'aimois à me plonger dans les ruiſſeaux funebres
Dont Charon tient le port,
Auec la ſeule enuie
De me rendre à la mort,
Pour ſouffrir les regrets d'auoir perdu la vie,
Mon deſir ſeroit plein de crime,
Et quiconque raiſonne ainſi,
N'a point de cauſe legitime
Qui le faſſe partir d'icy.
Mais ie ſçay qu'eſloignant la maſſe de la terre,
Où tant d'aduerſitez m'ont touſiours faict la guerre,
Ie ſeray comme vn Dieu,
Et que dans l'autre monde
Ie dois trouuer vn lieu,
Où pour les gens de bien toute douceur abonde.
Là les fatales ordonnances
Donnent la ioye & les tourmens:
Les bons prennent les recompenſes.
Et les mauuais les chaſtimens.

C'eſt ce que ie croy veritablement, mes amis, & d'où ie dois prendre plus d'occaſion d'eſperer que de craindre.

Là les hommes ſont d'vne race
Preſque pareille au ſang des Dieux,
C'eſt où les grands Iuges des Cieux
Feront interiner ma grace.

Pour eſtre bien aſſeuré de rencontrer au ſortir de cette vie vne ſocieté d'hommes tant excellens, ie ne m'en oſerois point vanter, mais d'y trouuer des Dieux tous puiſſans & tous bons, ie le tiens tout certain, & l'afferme autant que ie puis affermer choſe du monde.

C'eſt pourquoy ſans aucun remords
Viſitant le pays des morts,
Mon eſprit ioyeux s'imagine
Qu'il eſt icy comme eſtranger,
Et qu'il va d'vn lieu paſſager
Vers le lieu de ſon origine.

Voudrois tu bien, dit Simias, t'en aller d'auec nous, auec cette cognoiſſance, ſans nous en faire part, puis que c'eſt vn bien qui nous touche à tous, auſſi bien qu'à toy? Ne penſe point t'eſtre acquité enuers nous d'aucune ſorte de deuoir, ſi tu ne nous apprends cette doctrine, & ne nous perſuades point ton opinion.

SOCRATE. Ie feray tout ce que ie pourray, mais ſçachons vn peu pluſtoſt ce que Criton nous veut dire: car ie vois qu'il y a deſia long temps qu'il veut parler à moy. Ie n'ay autre choſe à vous dire, reſpondit Criton, que ce que le bourreau m'a deſia dit cent fois, que vous ne deuez point tant parler, pource que cela vous eſchauffe, & peut empeſcher l'operatiõ du poiſon, il s'en eſt trouué à qui il a fallu reïterer la priſe deux ou trois fois pour ce ſujet. Laiſſez-le là, dit Socrate, qu'il faſſe ſa charge, & ap-

preſte du poiſon pour trois ou quatre fois s'il veut. Ie ſçauois bien, dit Criton, que ie ne tirerois autre choſe de vous pour cet aduis, mais le bourreau m'en importune, il y a deſia long temps.

SOCRATE. Laiſſez-le là. Or mes amis, ie m'en vay vous rendre raiſon, pourquoy vn homme qui a conſommé tout ſon aage en l'eſtude de la Philoſophie, doit attendre la mort auec aſſeurance, & qu'il doit eſperer de grands biens au ſortir de ce monde: & voyez mes amis, comme quoy il me ſemble que cela ſe doit entendre.

Celuy qui dans les ſolitudes
De trop d'amour de diſcourir,
S'enſeuelit en ſes eſtudes,
Semble t'il pas touſiours mourir?
Perclus des appetits du monde,
Dans la ſtupidité profonde,
Où le tient ſa forte raiſon,
Il a touſiours la mort dans l'ame,
Et ne ſonge que de priſon,
De precipices & de flamme.
Dans le cours de l'aage mortel,
Le Philoſophe eſt deſia tel,
Qu'vn autre apres l'ame rauie,
Le mal luy paſſe pour le bien,
Et quand il meurt il ne faict rien
Que ce qu'il faict toute ſa vie.

Il faudroit donc bien trouuer eſtrange que les Philoſophes qui ne trauaillent toute leur vie qu'à chercher la mort, fuſſent faſchez de la trouuer, & qu'ils ſe plaigniſſent d'auoir en fin obtenu ce qu'ils auoient tant demandé. Simias riant, dit à Socrate, vous me faictes rire, & ſi ie n'en ay point d'enuie:

car plusieurs à mon opinion, s'ils auoient ouy cecy, le trouueroient fort à propos contre les Philosophes. Et nos Atheniens aduoüeroient infailliblemẽt que les Philosophes meurent à la verité, & que pourtant ils n'ignorent pas qu'ils meritent la mort. Ils ne le diroient pas peut-estre sans raison, dit Socrate, s'ils adiouſtoient qu'ils ne l'ignoroient pas, c'est à dire, que les Philosophes n'ignoroient point qu'ils meritent l'honneur de mourir : car veritablement ils n'ont iamais sçeu comme quoy les Philosophes s'estudient à mourir, & sont dignes de la mort : mais laissons ces gens là, & parlons à nous-mesmes. Pensons-nous que la mort soit quelque chose ? Sans doute c'est quelque chose, dit Simias.

SOCRATE. Est ce autre chose que la separation de l'ame auec le corps ? & si estre mort, ce n'est point auoir le corps à part sans ame, & l'ame aussi separée du corps se soustenant d'elle-mesme, la mort peut-elle estre quelque autre chose ? Rien du tout, dit Simias. Socrate: Prenez bien garde, si nous sommes bien d'accord vous & moy en cecy, & vous trouuerez plus aisément ce que vous demandez? Croyez-vous que ce soit à faire au Philosophe de s'estudier aux voluptez, & employer son soin à la desbauche, comme au plaisir des viandes delicates, & des bons vins?

Est-ce pour le plaisir infame
D'engloutir de mets precieux,
Et pour des vins delicieux,
Que ie dois trauailler mon ame?

SIMIAS. Cette volupté est trop lasche pour occuper vn Philosophe.

SOCRATE.

SOCRATE. *Crois tu que le plaiſir d'aimer,*
Qui ne vient point dans la penſée
Sans rendre noſtre ame inſenſée,
Soit digne de nous aimer.

SIMIAS. Non, ie crois que cette molleſſe eſt indigne d'vn homme de bon ſens, & qu'vn eſprit plus robuſte qu'il ſoit, demeurant long temps en cette frenaiſie, eſt en danger de s'affoiblir, & de ſe mettre en fin hors d'eſperance d'amendement.

SOCRATE. *L'aiſe d'eſtre veſtu de ſoye,*
De voir l'or & les diamans
Eſclatter ſur ſes veſtemens,
Eſt ce vne veritable ioye?

SIMIAS. Ny cela encores; car vn Philoſophe ne ſe doit point empeſcher l'eſprit du ſoin de ces petites choſes, ny s'en ſeruir qu'en la neceſſité de l'vſage de la vie.

SOCRATE. Vous ſçauez bien que l'eſtude & l'occupation d'vn Philoſophe ne doit point eſtre aprés le corps, mais qu'il s'en doit esloigner pour vacquer ſeulement à la culture de l'eſprit.

SIMIAS. Il me ſemble ainſi.

SOCRATE. De là vous voyez comme le Philoſophe plus que nul autre homme taſche de ſeparer & d'affranchir l'eſprit de la contagion, & du commerce du corps.

SIMIAS. Il eſt vray.

SOCRATE. Et cependant, la pluſpart eſtiment vn homme mort qui n'a point de gouſt des voluptez corporelles.

Ceux que la vanité n'a iamais peu ſaiſir,
Ceux qui les threſors n'ont iamais fait d'enuie,
Qui ne languiſſe point dans l'amoureux plaiſir,

Dont le ieu ny le vin n'ont touché le desir,
On les estime morts au milieu de la vie.

SIMIAS. C'est veritablement l'erreur de la plus part des hommes.

SOCRATE. Au reste, il ne faut point penser que l'esprit se puisse en aucune sorte aider du corps, pour paruenir à la cognoissance des choses : car les sens corporels ne sont point entiers ny asseurez. La veuë & l'ouye sont les principaux, & puis que ceux-là nous trompent manifestement, que faut-il attendre des autres? Il faut donc que l'ame se retire à part, & que les yeux fermez & les oreilles closes sans aucun diuertissement de douleur ny de ioye, elle se ramasse en soy mesme, laisse là le corps à part, & sans doute en cét estat elle se dispose à sentir la verité des choses, & à la cognoistre. C'est où tu vois combien l'esprit d'vn Philosophe tient le corps à mespris: car il fuit de luy, & meine sa vie à part. Encore Simias, ie te veux faire aduiser cecy, ce que nous appellons, ou iuste, ou bon, ou beau, est-ce quelque chose, ou si ce n'est rien?

SIMIAS. C'est sans doute quelque chose.

SOCRATE. Cela se peut il voir des yeux corporels, non plus que santé, grandeur, force, & toute autre essence, c'est à dire, ce qu'vne chose est, les yeux le voyent ils? ou quelque autre sens corporel le peut-il comprendre? Certes nullement : car c'est vn effect de la pensée, & de la meditation de l'ame; & pour y venir, il faut se porter entierement dans l'imagination, s'esloigner de tous les obiects par où le corps nous peut destourner, & resver profondement dans l'ame, sans rien cõmuniquer du discours aux facultez du corps qui ne faict que troubler l'es-

prit, & luy mettre des nuées au deuant de la verité. De là, tu vois que les Philosophes se doiuent tenir en leur opinion, & raisonner ainsi entr'eux mesmes. Il est donc clair & facile à trouuer par la voye de nostre propre sens, que tant que nous aurons vn corps, & que nostre ame sera meslée à la contagion de tant de mal, il nous est impossible de bien obtenir ce que nous desirions. Car le corps nous donne des empeschemens sans nombre, qui nous viennent de la necessité de sa nourriture, & quel moyen de venir à la pure cognoissance de la verité au trauers des conuoitises, amours, craintes, esperances, d'vne infinité d'images que les vapeurs donnent au cerueau, d'air & de fumée? Les guerres & seditions ne nous entrent dans l'esprit que par la cupidité ou par l'alteration du corps; car tout se fait pour l'amour de l'argent, & on est contraint de chercher de l'argent pour l'amour du corps, d'autant qu'il est necessaire à son vsage, & cela ne laisse point à l'esprit la liberté qu'il luy faut pour l'estude de la Philosophie. Vn obiect aimable peut à l'instant destourner l'ame la plus tenduë à son discours.

Qu'vne beauté vienne à passer
Deuant les yeux d'vn homme sage,
L'effort que faict vn beau visage
Luy diuertir à le penser,
Et luy saisira le courage.

Et telles autres nuées qui s'esleuent ordinairement du corps, pour faire ombre à l'esprit & troubler l'imagination.

L'homme n'a point de liberté,
Et ce que la diuinité
Nous donne d'ardeur & de flame,

Relaſche ſes plus beaux efforts,
Tant que le ſentiment du corps
Participe à celuy de l'ame.
Ce que noſtre eſpoir a de beau
Eſt r'enfermé dans le tombeau
C'eſt où le ſage doit attendre
L'euenement de ſes deſirs,
Et le comble de ſes plaiſirs
Que l'Enfer ne luy peut deffendre.

Ainſi la contagion du corps eſtant ſi contraire à la contemplation, il s'enſuiuroit que nous ne pouuons eſtre ſçauans, ou que c'eſt aprés la mort, & que tant que nous viuons, à meſure que nous nous tenons ſeparez du corps, nous faiſons plus de chemin vers cette ſçience que nous attendons parfaicte aprés cette vie.

Quittans la maſſe de la chair
Parmy les vers enſeuelie,
Le ſçauoir qui ne nous eſt ſi cher,
Alors ſuccede à la folie.

C'eſt alors que nous allons recueillir les fruicts de la Philoſophie, & que de nous meſmes, ſans trauail, nous trouuerons la vraye ſageſſe, & la cognoiſſance de ce qui eſt entier, c'eſt à dire du vray, & noſtre ame ſimple & pure, loin de la contagion du corps, & de ſes freneſies, ſe trouue dans vne conuerſation bien heureuſe d'autres eſprits ainſi purs & ſages: autrement pleins d'infection & des groſſieres humeurs que le corps tire de la terre, ſerions-nous dignes de la ſocieté des eſprits purs qui demeurent là haut?

SIMIAS. Ceux qui ont enuie d'apprendre doiuent ſans doute ainſi parler & croire. S'il eſt ainſi,

dit Socrate, celuy qui s'en va à l'autre monde, où ie vay, doit estre bien aise : car il s'en va où il est asseuré de trouuer en abondance ce qu'il a cherché icy auec tant de soin durant la vie.

Et ne crois point que ie m'estonne
Pour la contrainte de partir,
Ny que ie pense à diuertir
Le congé que la mort me donne,
Ie beny le Iuge & la Loy,
Ceste rigueur ne m'est point dure,
Et quiconque aura l'ame pure,
Aimera la mort comme moy.

Et ceste purification d'esprit n'est autre chose que le retirer d'auec le corps autant qu'on peut.

L'ame n'est point nette & purgée,
Tant qu'elle demeure engagée
Sous la stupidité du corps,
Et languit touſiours asseruie
Aussi bien dans la nuict des mors,
Que dans les clairtez de la vie.
Il luy faut donner des obiects,
Loin des ressentimens abiects,
Dont la masse du corps la picque,
Sans cela le raisonnement
Dont sa diuinité s'explique,
Ne paroist iamais clairement.

Aussi nette de ceste contagion elle void la verité, & trouue en elle mesme de grandes & pleines matieres de se contenter. Le mestier du Philosophe est de la rendre telle, il ne trauaille qu'à cela : aussi estant paruenu à son dessein, il faut croire qu'il en a bien de la ioye, & que cela est incompatible qu'il mette tant de soin à rendre son ame toute separée

du corps, meſme dés le temps de la vie, & qu'il fuſt faſché de la mort où ſon eſprit ne peut eſtre autre choſe que ce qu'il a deſiré qu'il fuſt tãt qu'il viuoit, c'eſt à dire parfaictement ſçauant, & libre du commerce du corps, comme il taſchoit à s'en depeſtrer, & d'auantage pour ne trouuer point abſurde que les Philoſophes ſe plaiſent dans la mort, conſiderons?

Si pour l'amour d'vne maitreſſe,
D'vn amy, d'vn fils, d'vn parent,
Vn violant deſir nous preſſe
De le ſuiure meſme en mourant,
Et iuſques dans les bords funeſtes
D'vn ruiſſeau qui n'a point de fonds,
Au trauers des feux & des peſtes,
Reuoir des Manes vagabonds,
Laiſſans à nos molles penſées
Pleines d'amour & de pitié,
Rebaiſer dans les Elizées
Les ombres de leur amitié,
Vn Philoſophe de qui l'ame
N'a d'amy, de parent, de femme,
Que la ſageſſe & le ſçauoir
Ne craint point de finir ſa vie:
Car c'eſt ainſi qu'il penſe voir
Tout ce dont il auoit enuie,
Et ſans doute alors que nos yeux
Laiſſent leur clairté coutumiere,
Ils trouuent en des plus beaux lieux
De plus beaux éclats de lumiere,
Et noſtre eſprit qui void icy
La verité dans vne nuë,
Aprés la mort mieux eſclaircy,
La void entiere & toute nuë.

C'eſt bien donc hors d apparence qu'vn Philoſophe ſe faſche de mourir, puis qu'il eſt paſſionnément amoureux de la vraye ſageſſe qui ne luy peut arriuer qu'en la mort. De là il s'imagine veritablement que ceux qui aiment tant la vie, & ne peuuent la perdre qu'auec douleur, ne ſont pas Philoſophes.

Le ſage auec plaiſir eſchappe à ſon lien,
Et n'eſt iamais faſché de renoncer au bien,
Où l'auare ſe fie;
Et quiconque finit auecques du regret,
N'a iamais entendu le bien-heureux ſecret
De la Philoſophie.

Celuy qui a du regret à la vie, teſmoigne ouuertement que ſa paſſion eſtoit moins à l'eſtude de la ſageſſe, qu'au ſeruice de quelque beauté, & à la recherche d'vne vaine gloire, ou à la pourſuitte des richeſſes. Au reſte cette vertu de reſiſter aux afflictiõs, & de ne ſe point laſcher aux voluptez, l'vne deſquelles on appelle courage, & l'autre temperance, n'appartiennent proprement qu'aux Philoſophes: car dans l'eſprit des autres hommes, ces vertus à les bien entẽdre, ſont abſurdes, puis qu'il eſt vray qu'ils eſtiment la mort, vn des plus grands mal-heur du monde: s'ils viennent à la ſouffrir conſtamment, & auoir moins d'horreur, il faut que ce ſoit pour la crainte de plus grands maux: ſi bien qu'ils ſont vaillans de peur, & ſans l'apprehenſion d'vn plus grand mal, ils auroient moins de courage à ſupporter la mort. Pour la vertu de temperance, ils ne la ſçauroient auoir, car la temperance proprement,

C'eſt donner la borne aux deſirs,
Et parmy les honteux plaiſirs,
Où la chair languit endormie,

Tenir l'ame à sa liberté,
Et la sauuer de l'infamie
Où l'a presse la volupté.

Ceste vertu ne se donna iamais qu'à vn Philosophe: les autres en l'estude de la temperance s'ils s'abstiennent d'vne volupté, c'est pour se rendre plus capable d'vne autre, & ne surmontent iamais vne mauuaise passion qu'aprés estre vaincus d'vne pire: aussi ne sont-ils iamais temperans que par intemperance. Or prenons garde icy que nous ne pensions que ce soit la voye de la vertu que ce changement de voluptez, de craintes, ou douleurs l'vn à l'autre, & la moindre à la plus grande, comme vn change de monnoye: mais que la bonne piece est seulement celle qui fait changer le reste, & le mettre en vente: c'est à sçauoir, la sagesse & la prudence, pour laquelle & auec laquelle toutes choses sont achetées & venduës, & que c'est aussi la fortitude ou courage, la temperance & iustice; & en somme la vraye vertu auec la sagesse & la prudence sans en oster les voluptez ou craintes, & autre sorte de passions qui surmontent; ou si separée de la sagesse elle ne vient point à changer en elle mesme, & que telle vertu ne soit qu'vne vertu seruile, vne ombre, & vne apparence qui n'ait en soy rien de sain ny de vray, & que la pureté & verité de la vertu soit en la purification de tout cela, & que la temperance, la iustice, fortitude & sagesses, soient vne sorte de purification.

Ie crois que les premiers mortels,
Meritent presque des Autels
Tant leur ame fut curieuse
D'obliger la posterité,
En nous laissant la verité,

Sous vn' ombre myſterieuſe,
Leurs preceptes nous ont appris
Que les lourds & vilains eſprits,
Dont l'humeur peſante & groſſiere,
En viuant ne ſe purge pas,
Se trouuant aprés le treſpas
Enſeuelis dans la pouſſiere,
Ces froides horreurs de l'Enfer,
Ceſte nuict, ces vieux licts de fer
Où ſe vont coucher les furies,
Ce gros chien qui iappe au portal,
Ces grandes plaines de voiries
Sont leur eternel hoſpital:
Mais vn eſprit que la vertu
A ſçeu piquer de ſon eſtude,
Et qui tient dans la ſeruitude
Le deſir du corps abbatu,
Quittant le monde il quitte la miſere,
Et prenant au Ciel ſon quartier,
Au lieu de rencontrer ou Charon, ou Cerbere,
Il ne void que des Dieux en ſon heureux ſentier.

Pour trouuer hors de cette vie vn ſeiour heureux, il faut eſtre homme de bien, & n'auoir point l'eſprit ſoüillé des vices du monde: c'eſt comme on dit, il y en a beaucoup qui portent le Tyrſe, mais peu qui ſoient des Bacchus. Par ces Bacchus i'entends ceux qui ont Philoſophé de bonne ſorte, parmy leſquels ie ne penſe point eſtre des derniers, ce que ie ſçauray bien toſt, ſi Dieu le permet: car ie n'ay plus guere à l'eſſayer. Voyla mon excuſe, ô Cebes? pour la conſtance que tu me reproches, lors que ie laiſſe ainſi mes amis ſans regret, c'eſt que i'eſpere en trouuer d'autres, où ie vay, qui ne valent pas moins

que ceux-cy. Ie sçay bien que peu de gens ont cette creance : mais si les discours que ie vous viens de faire pour ma deffense, vous ont mieux persuadé qu'aux Atheniens, me voila contant & tout va bien. Tout cela, dit Cebes, est tres bien discouru, tu as traitté toutes ces matieres tres-bien à mon gré : il faut que ie te face vne question, & que ie te mette en discours pour ce qui est de l'ame particulieremẽt; car plusieurs doutent qu'elle soit immortelle, & quelques vns croyent,

Que l'ame dans vn corps viuant
Qu'vn peu de feu tient allumée,
En la mort n'est qu'vn peu de vent,
Qui se perd comme vne fumée,
Que si donc l'homme ne meurt pas
Du coup de ce commun trespas,
Ie crois qu'aprés ceste lumiere
L'ame est en sa perfection,
Et trouue vne condition
Plus heureuse que la premiere,
Socrate ce que tu promets
Des biens qui durent à iamais
Dedans le logement celeste,
Aduiendra comme tu le dis,
S'il est vray que nostre ame reste
Quand le tombeau tient refroidis
Sous vne glace à tous funeste
Les organes qu'elle eut iadis.

Voyons donc, dit Socrate, ce que nous trouuerons de probable en cette matiere : ie la trouue serieuse, & ne pense point qu'on puisse dire que ie m'amuse icy en des discours qui n'en valent pas la peine. Considerons premierement s'il faut auouër que

les ames des morts ſont aux Enfers, ou ſi elles n'y ſont point. *On croit de longue main que les eſprits des*

Que les ſiecles paſſés ont apellés des ombres, (morts,
Aprés auoir quitté la deſpoüille du corps,
Occupãs dans l'enfer quelques demeures ſombres,
Et que n'eſtant point aſſeruies
Dans vn treſpas perpetuel,
Par vn changement mutuel
Elles font de nouuelles vies,
Et quittant les Royaumes vains,
Reuiennent dans les corps humains.

Que ſi cela eſt vray que des morts les viuans puiſſent encore renaiſtre, nos ames ſeroient là ſans doute: car elles ne ſçauroient reuenir à la vie ſi elles n'eſtoient en quelque part. C'eſt donc vne coniecture aſſez ſuffiſante pour nous faire entendre que nos ames ſont là, s'il eſt vray que les viuans ne puiſſent venir que des morts. Que ſi cela n'eſt point, il nous faudra trouuer vne autre raiſon, & pour bien comprendre cecy, ne prenons pas garde ſeulement à ce qui eſt des hõmes: mais encore de toutes ſortes d'animaux & de plantes, & de toutes les choſes au mõde qui s'engendrent: conſiderons s'il n'eſt pas vray que chaque choſe ſe faſſe de ſon contraire, pour tout ce à quoy il eſchet d'auoir vn contraire, comme le beau & le laid, le iuſte & l'iniuſte ſont contraires, & mille autres choſes comme cela, ſçauoir s'il eſt neceſſaire que ce qui a vn contraire ne puiſſe en aucune choſe eſtre fait que de ſon contraire: par exemple, ce qui ſe fait plus grand, il eſt neceſſaire, que de ce qu'il eſtoit auparauant: c'eſt à dire, d'vne choſe moindre, il ſoit ainſi deuenu plus grand; & de meſme ce qui ſe fait à cette heure moindre, s'eſt

fait ainſi moindre en ſe diminuant de quelquechoſe plus grande: de meſme ce qui ſe fait plus robuſte, c'eſt d'auoir eſté plus foible ou plus meſchant, d'auoir eſté meilleur, ou plus tardif, d'auoir eſté plus vite. C'eſt ainſi que nous trouuons que toutes choſes ſe font de leur contraire. Or il ſe trouue vn milieu entre les deux contraires: ce qui eſt la generation, le progrez ou paſſage de l'vn à l'autre, comme entre ces deux contraires plus grand & moindre, le milieu c'eſt l'accroiſſement & le deſcroiſſement: ainſi nous diſons que l'vn diminuë, & que l'autre croiſt, comme du froid & du chaud, on dit auſſi eſchauffer & refroidir: & cela comme tous autres contraires ſe diſcernent ainſi, & ſe confondent mutuellement. Et combien que le nom des choſes en pluſieurs endroits viennẽt à manquer, tenons en effet que tout ſe fait de ſon contraire, & que leur milieu c'eſt la generation qui paſſe de l'vn à l'autre. Au reſte ce que nous appellons, n'a-il point ſon contraire, comme veiller, a pour ſon contraire dormir, & viure auſſi, a pour ſon contraire dormir. Ces deux choſes ne ſe font-elles pas l'vne de l'autre, puis qu'elles ſont contraires? Et n'ont-elles point deux generations ou progrez, comme elles ſont deux pour reuenir de l'vne à l'autre? Ainſi comme le veiller & dormir ſont deux contraires, mourir & viure le ſont auſſi, comme du ſommeil ſe fait la veille, & de la veille le ſommeil, ainſi de la vie ſe fait la mort, & de la mort auſſi la vie. (Et puis qu'il eſt ainſi, & que ſi neceſſairement il ſe fait quelque choſe du mort, il faut que ce ſoit vn viuant, nos ames ſont ſans doute aux Enfers) comme la generation & progrez du veiller au dormir s'appelle ſans dor-

mir, & comme le progrez & generation du dormir au veiller s'appelle s'eſueiller, ainſi le progrez de la vie à la mort s'appelle treſpaſſer, & le progrez & la generation de la mort à la vie ne ſe trouuera-elle point ? la nature ſeroit-elle manque & defectueuſe en ce ſeul point? Il ne le faut pas croire. Nous trouuerons donc la generation de la mort à la vie, & ce progrez s'apellera reſſuſciter; ſi bien que des morts viennent les viuãs, auſſi bien que des viuans ſe font les morts. Et de là s'enſuit qu'il faut neceſſairement que les ames des morts ſoient en quelque lieu d'où elles puiſſent reuenir ſans ce rechangement d'vne choſe à l'autre, & ſans ce progrez de generatiõ, par lequel les choſes ſe refõt ainſi d'elles-meſmes, & reuiennent dans la nature, cõme par vn tour de cercle tout à la fin tõberoit en meſme figure, & rien ne ſe feroit plus, comme ſi toutes les choſes venoiẽt à tomber dans vn profond ſommeil, dont elles ne peuſſent ſe releuer iamais. Tu crois bien que toutes choſes ſeroient à la fin reduites en vn meſme eſtat, & ſans doute.

Ce qu'on dit d'vn Berger amoureux de la Lune,
Dont iamais le ſommeil n'a peu fermer les yeux,
Ce n'eſt que le diſcours d'vne fable importune,
Et le foible entretien d'vn eſprit odieux.

Que ſi toutes les choſes venoient à ſe confondre, & ſe mettre en eſtat de n'eſtre point diſcernées, il arriueroit ce que dit Anaxagoras, que toutes choſes ſont enſemble.

L'ombre eſteindroit cette lumiere,
Et les Elemens deſmelis
Se trouueroient enſeuelis
Dans la difformité premiere.

Car si ce qui est en vie meurt, & qu'estant mort il ne puisse ressuſciter, il s'ensuiura que tout finit, & que rien ne peut viure.

Tout ce que le Soleil void naistre,
Est contraint de laisser son estre
Dans le laqs d'vn mortel sommeil,
Si de là rien ne nous deliure,
Pour reuenir vers le Soleil,
En fin tout cesseroit de viure.

Mesme bien que les viuans dõnent vie à d'autres, si tous sont sujets à perir sans renaistre à la fin, pourroit-on voir aussi tout esteint? Ie le crois, dit Cebes, & ne pense point auoir esté surpris pour mettre à cecy, qu'il y a vne resurrection; que des morts il reuient d'autres viuans, & que les ames reuiennent aprés les corps, & qu'apres ceste vie les bõs en trouueront vne meilleure, & les meschans vne pire. Cecy me remet au souuenir de ce que tu as accoustumé de dire, que toute nostre discipline n'est qu'vne reminiscence. S'il est ainsi, il faut qu'en vn autre temps auant qu'estre en ce monde nous ayons appris ce dont il nous souuient maintenant.

Ce que vient dans les fantaisies
Des plus belles ames saisies
D'vn desir ardent de sçauoir,
Est comme vne leçon seconde,
Par où nostre esprit va reuoir
Ce qu'il void en vn autre monde,
Et ne fait que s'entretenir
Des choses autres-fois cogneuës,
Que l'ombre d'vn ressouuenir
Auoit encores retenuës.

Ce qui ne se peut, sans que nos ames ayent esté

ailleurs auparauant que de venir en cette forme humaine.

De là se tire vn iugement
Que nostre ame a veseu chez elle,
Loin de ce mortel iugement,
Pour montrer qu'elle est immortelle.

Ie te prie, ô Cebes, dit Simias, dy moy quelles demonstrations tu as pour nous prouuer ton dire? En voicy vne tres-belle raison, respond Cebes, que les hommes quand on leur demande quelque chose, si c'est quelqu'vn qui les sçache bien interroger, ils répondét à propos, & disent les choses comme elles sont; ce qu'ils ne sçauroient faire s'il n'en y auoit dãs leur esprit quelque certaine sçience, & vne raison droicte; & si on les applique à la Geometrie en ses figures & descriptions, on verra que nos esprits ont certaines cognoissances désja acquises.

Alors qu'vne diuine flame
Auec des incogneus ressorts,
Pousse les mouuemens de l'ame
Dedans la masse de nos corps,
Des communes intelligences
Que l'esprit ne sçauroit cacher,
Et les sentimens des sciences,
Se communiquent a la chair.

Les raisons que Cebes amena contenterent Simias, & luy remirent dans l'esprit la persuasion qu'il auoit eu auparauant toute autre, & creut que leur discipline n'estoit autre chose qu'vne reminiscence, il eut toutesfois enuie d'en ouyr parler Socrate, en discourant ainsi.

Socr. Pour se ressouuenir de quelque chose, il faut l'auoir sçeu auparauant, quant la sçience de quelque

choſe nous vient de cette façon, il faut aduoüer que c'eſt vne reminiſcence, & voicy cõment ie le prens, ſi quelqu'vn aprés auoir veu quelque choſe, ou entendu, vient à ſe reſſouuenir, non ſeulement de cela, mais encore de quelque autre choſe en ſuite, dont la cognoiſſance eſt differente, le reſſouuenir de cette choſe plus eſloignée s'appelle reminiſcence, comme par exemple la cognoiſſance d'vn homme & d'vn luth ſont de choſes differentes, & lors qu'vn amoureux vient à voir le luth, dont il a veu ioüer ſa maiſtreſſe, il ſe ſouuient tout auſſi toſt de ſa maiſtreſſe.

Si ie paſſe en vn iardinage
Semé de roſes & de lys,
Il me ſouuient de Philis,
Qui les a deſſus ſon viſage:
Diane qui luit dans les Cieux
Touſjours ieune, amoureuſe & belle,
Me la remet deuant les yeux,
Pource qu'elle eſt chaſte comme elle.
Ie la vois ſi ie vois l'Aurore,
Et quand le Soleil luit icy,
Il me reſſouuient d'elle auſſi
Pource que l'Vniuers l'adore.
Les Graces dedans vn tableau,
Le petit Amour & ſa flame:
Bref tout ce que ie voy de beau
Me la fait reuenir dans l'ame.

Ainſi penſant à Cebes, on peut auſſi penſer à Simias, & cela s'appelle reminiſcence: meſme lors qu'il arriue qu'on ſe reſſouuiẽt des choſes que la lõgueur du tẽps, & la nonchalãce auoient effacées de la memoire. Et ne ſe peut-il pas faire que voyant vn cheual peint, ou vn lict peint, on vienne à ſe reſſouuenir

de Simias on se represente aussi Cebes; Et sans doute aussi voyant Simias peint, on se ressouuient de Cebes. Aussi voyons-nous que la reminiscence arriue par le moyen de ce qui est approchant & semblable, & par le moyen aussi de ce qui est dissemblable.

Au seul ressouuenir d'auoir couru les eaux,
Nos rapides pensers volent dans les Estoilles,
Et le moindre instrument qui sert à des vaisseaux,
Nous fait ressouuenir du cordage & des voiles.

Mais alors qu'on vient à se rememorer d'vne chose par quelque chose qui luy ressemble, il faut sçauoir recognoistre par dessus du deffaut en la ressemblance de la chose qui nous reuient au souuenir. Vn peu d'attention icy; Disons-nous pas qu'il y a quelque chose qui s'appelle esgal? Ie n'entens point d'vn bois esgal à vn autre, ou vne pierre à vne autre, ou autres choses de mesme: mais i'entens quelque chose hors de tout cela, qui s'appelle l'esgal, & cét esgal est-ce quelque chose? Sans doute, respond Simias, & des cognoissances de l'esgal nous est venuë pour auoir veu des bois & des pierres ou autres choses esgalles, nous auons imaginé cét esgal qui est autre chose que les bois ou pierres, ou autres choses esgalles: car ce mesme bois ou pierres se disent quelquefois esgaux, & quelquefois inégaux pour quelque respects: mais ce qu'on appelle esgal ou inesgal, esgalité ou inesgalité, est tousiours & ne change point. C'est pourquoy les choses esgales, & l'esgalité ne sont pas mesme chose, & cependant de ces choses esgalles qui ne sont point l'esgal, nous auons tiré la cognoissance de l'esgal. Ainsi soit du semblable ou dissemblable. Alors que par vn object vous

vous repreſentez quelque autre choſe, ſoit ſemblable, ou non; il ſe fait neceſſairement vne reminiſcence Or voyons ſi nous procedons enuers les choſes qui ſont dans celles que nous appellons maintenant eſgalles, bois, pierres, & autres choſes, faut il penſer qu'elles ſoient auſſi eſgalles que l'eſgal meſme? il s'en faut beaucoup. Ne confeſſons nous point qu'vn homme qui void & conſidere attentiuement vne choſe, laquelle il deſire eſtre pareille, & tout à fait à vne autre choſe qui l'eſt en effet, s'il void que ce qu'il deſire deuienne tel, & eſt deffectueux, & qu'il cognoiſſe qu'il differe, & eſt eſloigné de beaucoup de ce qu'il voudroit qu'il peuſt deuenir, il faut que cét homme ait veu & cognu autrefois la choſe, & la perfection à laquelle il cognoiſt que cette autre choſe reſſemble vn peu, où il cognoiſt qu'elle ne peut paruenir entierement. Il nous en arriue de meſme en ce diſcours de l'eſgal: car il faut que ce que nous appellons eſgal, que nous auons cogneu d'abord par les choſes eſgalles, & qui eſt plus qu'elles, & a la perfection duquel les autres taſchent d'atteindre, il faut que ce ſoit neceſſairement quelque choſe que nous auons eu autrefois dans l'eſprit: mais que nous ne l'auons ſçeu cognoiſtre que par quelqu'vn de nos ſens, veuë, ouye, attouchement, ou quelque autre ſemblablement. Il faut faire voir, ô Socrate, que ce dont il eſt queſtion s'en va là & ſe traicte de meſme. Et c'eſt ſans doute de la faculté des ſens que nous entendons, que toutes les choſes qui ſont ſouſmiſes au ſens appetent ce qui eſt eſgal, combien qu'elles ne ſe puiſſent atteindre. Il en eſt ainſi, dit Socrate: car auant que nous commençaſſions à voir, ny ouyr, ouyſer de quel-

que autre sens, il falloit bien que nous eussions la cognoissance du vray esgal, c'est à dire, ce qu'est l'esgalité, puis que nous luy voulons rapporter tellement les choses esgales sousmises au sens, que nous sçachions iuger qu'elles taschent à deuenir iusqu'à ce poinct où est l'esgal mesme: mais qu'elles demeurent imparfaictes, & n'y peuuent paruenir. Cela, dit Simias, suit necessairement de ce que nous auons dit cy dessus. Or dit Socrate.

Aussi tost qu'vne creature
Vient paroistre en l'Vniuers,
Chacun des sens de la nature
Trouue ses objects descouuerts.
Nostre ame d'abord est pourueuë
Dans vn corps sans empeschement
D'ouye, de goust, & de veuë,
D'odorat, & d'attouchement.

Dés le moment que nous nasquismes nous commençasmes à voir & ouyr, & d'entrer en la cognoissance de tous les autres sens, & falloit qu'auparauant nous eussions eu la cognoissance de ce qui s'appelle esgal. Partant il est necessaire que nous l'ayons comprins auant que de naistre. Que si nous auons eu ceste cognoissance deuant nostre natiuité, il est probable que nous l'auiõs aussi en la naissance, & que nous sçauiõs deuãt que de naistre, & aussi tost apres estre nais, que c'est que l'esgal, plus grand, ou moindre, beau, bon, iuste, sain, & autres, ausquels nous assignons proprement, & attribuons vn estre veritable, & en interrogeant, & en respondant. Si bien qu'il est necessaire que nous ayons eu la cognoissance de tout cela auant que de naistre. Que si apres auoir receu des sciences nous venions à ne les

point oublier, cõme nous faisons, il s'ensuiuroit que nous serions nais auec les sçiences, & que durant tout le cours de nostre vie nous les garderions, & sçaurions tout. Or oubly n'est autre chose que perte de sçauoir. Que s'il est vray qu'estans nais, nous ayons perdu le sçauoir que nous auions auparauant, & apres par l'aide des sens nous recouurions ce sçauoir, ce que nous appellons apprendre, seroit-ce point recouurer nostre propre sçauoir qui estoit à nous auant que de naistre? Et ce recouurement se peut-il point appeller vn ressouuenir? Car il aduient aussi (comme nous auons desia faict voir) qu'en oyant ou voyant quelque chose, on se remet souuent en l'esprit quelque autre chose, soit semblable, ou non; à celle qu'on void, ou qu'on oït: ce qui s'appelle se ressouuenir. Ainsi de deux choses l'vne, ou nous naissons sçauans, & le sommes toute nostre vie, ou ce que nous apprenons s'appelle ressouuenir, & toute la discipline n'est autre chose qu'vne reminiscence, & lequel des deux, Simias, aimes-tu le mieux aduouër, ou que nous naissiõs sçauans, ou que nous venions apres à nous ressouuenir des choses que nous auons sçeuës autrefois? Ie ne sçay, respond Simias, lequel des deux ie dois choisir, & nous pourrois-tu bien dire quel en est le meilleur choix à ton aduis? Comment, dit Socrate, vn homme sçauant ne peut il point rendre raison de ce qu'il sçait? Il la faut bien, respond Simias. Et te semble-il, Simias, que tous soient capables de rendre raison de ce que nous traitons icy? Pleust à Dieu, dit Simias,

Mais tout sera finy demain,
Et dés que l'Arrest inhumain
T'aura fait analler le verre,
Cette matiere va perir:

Car qui peut-on aller querir
En tous les endroits de la terre,
Qui nous puisse ainsi discourir?

I'ay grand peur que demain il ne se trouue plus personne qui puisse dignement discourir de ce sujet. Socrate tu crois donc bien que tout le monde ne l'entend point. Certes, c'est mon opinion. Il faut donc puis qu'ils ne le sçauent pas, & que tous l'ont sçeu autrefois, s'ils viennent à l'apprendre, que ce soit vn ressouuenir, & quand est-ce que nos ames ont receu autrefois les sciences? Ce n'est pas apres que nous fusmes nais, mais auparauant. C'est pourquoy, Simias, il faut qu'auparauant de venir en cette forme humaine, que nos ames ayent esté quelque part auec sçauoir & intelligence, si ce n'est que peut-estre; ô Socrate, nous ayons receu le sçauoir au propre moment de la naissance. Peut-estre, dit Socrate. Mais si nous les auons receuës en ce temps-là, où est le temps auquel nous les auons perduës, sinon que nous les ayons perduës en les receuant? Ne sçaurois-tu trouuer quelque autre temps, dit Socrate? Nul que ie sçache, dit Simias: & cette derniere doute que ie te viens de dire n'est rien du tout. Apres tout, dit Socrate, si ce que nous appellons beau, iuste & toute autre essence, est quelque chose en nostre entendement, & que cela ait esté autres fois en nous, & que reuenant à le rechercher nous l'apprenions, & la faisions reuenir en l'esprit; il est aussi vray que nostre ame a esté autresfois, mesme auparauant nostre naissance? si bien que comme il est certain que ces choses-là, beau, iuste, bon, & autre essence sont quelque chose: c'est aussi vne necessité que nos ames ayent esté auant que

nous vinſſions ſur la terre. Il eſt aſſez clair, dit Simias, perſonne n'en peut guere douter apres ton diſcours, là deſſus ma curioſité

Laiſſe mon eſprit en repos,
Et tire de tes vrais propos
Des conſequences neceſſaires,
Meſme Cebes de qui la foy
Chancelle és choſes les plus claires,
Prend tes raiſons pour vne loy,
Chacun de nous qui les eſcoute
Y trouue ce qu'il a voulu,
Et demeure tout reſolu
Sans aucun ombrage de doute.

Sçache donc que nous tenons infailliblement que nos ames ont eſté auant nos corps; mais pour ce qui eſt de l'aduenir, ſçauoir ſi elles ſont apres la ruine des membres où elles viuent auiourd'huy.

Quand nos corps treſpaſſez d'vne pierre couuers
Changent les os en poudre, & la charongne en vers.

C'eſt de quoy perſonne de nous à mon aduis, ne ſe trouue encore perſuadé. Car il n'eſt point incompatible qu'elles ayent eſté auparauant la vie corporelle, & pendant la vie; & que nonobſtant elles ceſſent en la mort, puis que nous demeurons d'accord, que les ames ont eſté auant que d'entrer dans les corps Nous auons à demy montré qu'elles ſont auſsi apres qu'elles en ſont ſorties; car ſi du viuant s'eſt fait le mort, du mort auſsi ſe doit faire le viuant, & ſi l'eſprit eſt venu pour animer le corps, & qu'il ſoit venu du pays des morts; il faut auſsi que ſortant de cette vie, il s'en aille vers les morts, & qu'il ſoit là en quelque lieu d'où il puiſſe encores reuenir, & quand il faudra: Mais peut eſtre eſtes vous dans les craintes des petits enfans.

Il vous semble qu'vn peu de vent,
Aupres des levres se leuant,
Parmy ses tourbillons emporte
La flamme qui s'en va dehors,
Et que l'ame demeure morte
En la sepulture des corps,
Mesme que si la douce haleine
De quelque delicat Zephir
Reçoit nostre dernier souspir,
L'Ame passe auec moins de peine,
Et que ce petit traict de feu
S'esuanouyssant dure vn peu :
Mais si d'auanture il arriue,
Que l'esprit courant aux sablons,
Qui couura l'infernale riue,
Trouue en chemin des Aquilons :
Sa route est discontinuee,
D'abord il bronche au monument,
Et se dispose en vn moment
Bien plus viste que la nuee.

Ie ne sçay si parmy vous, il n'y a point quelque esprit malade de ces imaginations d'enfant. Pour vous purger de telles fantaisies,

Et pour vous empescher de craindre
Les Chimeres d'vne vapeur
Que l'esprit troublé de la peur,
Ne se peut empescher de feindre.
Si la vertu de discourir
N'est capable de vous guerir,
Il ne faut qu'vne medecine
De breuets & d'enchantemens,
Pour oster toute la racine
De vos sots espouuentemens.

Mais apres que tu seras party (dit Cebes) où trouuerons nous vn Medecin qui nous sçache appliquer ces remedes?

Si vous auez bien ce desir,
La Grece vous donne à choisir
Des esprits qu'on estime au monde les plus rares,
Et s'il vous plaist de voir ailleurs,
Si vous pensez que là se trouuent les meilleurs.
N'espargnez ny soin ny fortune,
Cherchez en terre & sur Neptune
Les riches cabinets de ses diuins thresors,
Apprenez comme quoy l'on meurt & ressuscite,
Et pour l'amour de l'ame accoustumez le corps
A dormir dans le bruit du fabuleux Cocyte.
Mais quoy qu'vn estranger vous puisse auoir appris,
Et que son sçauoir vous contente,
Examinez aussi vous mesmes vos esprits
En cette matiere importante,
Et possible que parmy tous,
Quoy que nostre pays se vante,
Il s'en trouuera peu qui vaillent mieux que vous.

Mais reuenons à nostre premier propos, & enquerons nous premieremẽt, qu'est-ce à qui il eschet cette passion, que d'estre dissout? Et qu'est-ce qui doit craindre tel accident ou pasion, & par quelle partie? Il faut considerer apres, qu'est ce que nostre ame; & ne prendre de ces choses là, ny crainte, ny esperance qu'en faueur de nostre ame. Il est certain que ce qui se compose, & ce qui est desia composé, en tant que composé est subjet naturellemẽt à estre dissout. Et quand il se trouue quelque chose qui n'est point composee, c'est cela seulement qui se

trouue exempt de se voir dissout : Or ce qui enuers les mesmes choses se trouue tous-jours de mesme sorte : cela sans doute doit estre simple,& ce qui ne change diuers respects composez. Reuenons à ces discours que nous auons desja laissez. L'essence qu'on appelle, dont la definition par interrogatoires & par responses, nous a faict l'estre veritable de quelque chose,se trouue tous-jours de mesme,& selon mesmes choses, comme l'esgal,le beau,& tout autre estre né,demeure touſiours par soy-mesme de mesme sorte,& enuers mesmes choses, sans estre iamais capable d'aucune sorte de changement. Car pour ce qui est de mille autres choses que nous appellons belles, comme cheuaux, hommes, habillemens,& mille autres que nous lisons, ou belles, ou esgales,& d'autres synonimes : à ceux-là se trouuent d'vne nature contraire à ses essences : car tout cecy est changeant, & pour son respect, & pour celuy d'autres choses, ne se trouuant iamais vn, ny de mesme sorte,& sont choses toutes perceptibles aux sens corporels : Mais ces estres veritables, & tous-jours constants, ne peuuent estre apprehendez ny cogneus que par les seules facultez de l' ntendement. Ainsi il verra bon que nous posions deux especes de choses, vne des visibles, l'autre des inuisibles : & que l'inuisible est tous-jours de mesme sorte : le visible non : nous sommes sans plus composez de deux parties de l'ame & du corps : Le corps est visible,l'ame ne se peut voir au moins des hommes : nostre discours n'est icy que ce qui touche à la nature humaine, selon laquelle veritablement l'ame ne peut estre veuë. Le corps est de l'espece des visibles, l'ame des inuisibles. Et nous auons desja

dit, que l'ame se voulant ayder du corps pour venir à l'intelligence de quelque chose, elle est trompee, & considere tout faussement.

L'ame courant aprés la verité,
Parmy la nuict de tant d'obscurité,
Où nostre chair la tient enuelopée,
Trouue nos yeux à son ayde impuissans,
Et sans se voir honteusement trompée,
Ne suit iamais la conduite des sens.
L'esprit serré de la mortelle écorce,
Dans ses liens n'a point assez de force
Pour bien tenir ses organes subjets,
Et corrompu dans cette masse impure,
L'entendement discerne les objets,
Tout au rebours de sa propre nature.

C'est la foiblesse du corps qui faict ainsi pancher l'ame vers ces choses que nous disons subjectes à mutations. & qui ne se trouue iamais de mesme.

Vn eau bien claire & d'vn roc decoulée,
Ne se peut voir à des torrens meslée,
Sans se troubler par des bourbeux détours,
Et nostre esprit tant soit-il pur & sage,
Parmy le sens ne passe son discours,
Sans le corrompre en ce vilain passage.
Mais quand l'esprit se tient de son appuy,
Que tous les sens sont esloignez de luy,
Quand son discours à soy mesme se fie,
Loin des objects de basse qualité,
Par les sentiers de la Philosophie,
Il va tout droict à l'immortalité.
Son mouuement le porte aux cognoissances
Des vrays objects des plus simples essences,
Qu'on ne void point subiettes à changer,

C'eſt où l'eſprit de luy meſme ſe range,
C'eſt ce qu'il aime & fait comme eſtranger,
Ce que nature aſſuiettit au change.

Cette affection de l'eſprit,& cette diſpoſition à ſe tenir aux choſes qui ſont touſ-jours vnes, s'appelle Sapiẽce & Prudẽce. Sans doute il nous faut aduoüer de là,que l'eſprit doit neceſſairement eſtre rangé en l'eſpece de ces choſes incapables de mutation, & le corps au cõtraire. Au reſte il faut remarquer encore,

Que l'eſprit eſt le plus puiſſant,
Et qu'au deſſein de quelque choſe,
Le corps par tout obeyſſant
Se trouue touſiours agiſſant
Ainſi que l'ame le diſpoſe:
Cét honneur de commandement
Eſt vne glorieuſe marque,
Et les rigueurs de Radamant
Et les puiſſances de la parque,
Ne mettent point au monument
Ce braue & cet heureux Monarque.

Nous pouuons bien iuger d'vne apparence aſſez claire, que cét aduantage de conduire & de commander eſt quelque choſe de diuin, & que ces neceſſitez d'obeyr & de ſuiure,tiennent du terreſtre & du mortel. Ainſi de la ſuitte de tous nos diſcours precedens,nous trouuerons que l'ame eſt tres-ſemblable à ce qui eſt diuin, immortel, intelligible, d'vne ſeule forme, indiſſoluble, qui eſt touſiours de meſme ſorte, & en meſme eſtat,& que le corps au contraire ſe rapporte du tout à ce qui eſt humain, mortel,non intelligible,changeant de forme, ſujet à eſtre diſſout, & qui ne ſe trouue iamais de meſme ſorte,ny en meſme eſtat. Sçaurois-tu ô Cebes, ame-

ner des raisons au contraire, & prouuer comme quoy il peut estre autrement, que ce que nous disons? Nullement, dit Cebes.

Socrate. Puis donc qu'il est ainsi, il s'ensuit donc que le corps est vne chose qui s'en va estre bien tost dissoute, & qui apres la separation doit aussi tost n'estre plus, & que l'ame est quelque chose qui ne se peut aucunement dissoudre, ou quelque chose bien approchante de ce qui est indissoluble. Ie le crois comme cela, dit Cebes.

Et tu crois cependant qu'aprés l'heure supréme,
Quand l'esprit s'esloignãt d'vne charongne bléme
Nous a laissé sans mouuement,
Le corps demeure encore auant que se dissoudre,
Et que mesme l'effroy du pâle monument
Trauaille assez long temps à le reduire en poudre.
Mesme quand la fureur d'vn sort trop insolent
Rauit des corps bien sains par vn coup violent,
Leurs puissantes temperatures
Auec vn peu de soin se conseruent assez,
Et les Ægyptiens font bien des sepultures,
Qui des siecles entiers gardent les trespassez,
Et combien que la chair cede à la pourriture,
Comme estant de plus molle & plus freste nature,
Le corps ne se dissipe pas:
Mais les nerfs & les os durent aprés le reste,
Si bien que tout cela dure aprés le trespas,
Combien que tout cela ne soit rien de celeste.

Cela Cebes, ne te donne-t'il point de doutes? Car nous disons que le corps comme mortel, visible, estoit indissoluble, & deuoit selon l'apparence finir tout aussi tost apres le trespas. Et qu'au contraire l'ame immortelle & inuisible deuoit seulement

estre indissoluble, & s'en alloit sortant du corps se sauuer en quelque excellente retraite.

Que nostre ame tout inuisible
Soudain que le corps expiroit,
Bien-heureuse se retiroit,
Comme par vn vol insensible:
Et viuant aprés le trépas,
Elle auoit au Ciel sa demeure,
Où les Dieux ne permettent pas
Que iamais quelque chose meure.

Quoy? penserions-nous donc qu'elle se trompast en cette esperance, & que pour ne rien voir d'elle aprés sa separation d'auec le corps, il s'ensuiue qu'elle ne soit plus? Nullement mes amis. Mais bien au contraire;

L'Ame dressant son vol vers la loge Eternelle,
Moins il se peut trouuer de pesanteur en elle,
Mieux elle a despoüillé la masse de la chair,
Plus viste elle remonte en sa diuine source,
Et ne peut rien trouuer capable d'empescher
Les mouuemens heureux de sa legere course.
Aprés des vrais objects où l'œil n'a rien à voir,
Dans le profond soucy d'acquerir du sçauoir,
Des passions du sang dans le sang despoüillee,
Elle demeure ferme en des pas bien glissans,
Elle fuit de la chair qu'elle cognoist soüillee,
Et vit en deffiance auecques tous les sens.
Ainsi viuant touſ-jours auec soy retiree,
De la contagion de son corps separee,
Elle n'emporte rien de ses mauuaises mœurs,
Les desirs, les amours, la crainte, la folie,
Et tout ce qui prouient des charnelles humeurs,
Demeure dans la chair du monde enseuelie.

Pure & nette qu'elle eſt ayant trouué ſon port
Dans le Ciel où iamais n'a peu venir la mort,
Elle y trouue ſa part de repos & de gloire,
Elle n'a de confort que les Dieux ſeulement,
Et ce que tout mortel eſt obligé de croire,
Cette felicité dure eternellement.
Mais l'autre à qui les ſens ont donné des delices,
L'Ame à qui les vertus ont eſté des ſupplices,
Que le ſoin du ſçauoir n'eſmeut que par horreur,
Qui s'eſt auec le corps eſtroictement liee,
Et qui de laſcheté ſuiuant le vain erreur,
Fait gloire de ſe voir à la chair alliee:
Dans les plaiſirs trompeurs dont nos ſens abrutis
Ne peuuent ſans effort eſtre icy diuertis,
Elle eſt comme aſſoupie, & languit dans des charmes,
Sa volupté ſe rend inſenſible aux remors,
Et tout ce qui l'oblige à recourir aux larmes,
Ce n'eſt que le ſoucy d'abandonner le corps.
Ainſi dans les deſirs de la chair enyuree,
Elle n'en eſt iamais que fort peu deliuree,
Et laiſſans vn ſeiour qui luy qui luy fut ſi plaiſant,
Elle ne void plus rien quittant cette lumiere,
Et traine en l'autre monde vn fardeau ſi peſant,
Que ſon vol ne vient point au bout de la carriere.
Dans le chemin du Ciel où l'eſprit veut aller
Des groſſieres humeurs l'arreſtent parmy l'air,
Qui ſouffre à contre cœur ces impures matieres,
Si bien que ces eſprits à la mercy des vents,
Vagabons ſans retraicte autour des cimetieres,
Sont le rebut des morts & l'effroy des viuans.

Ce ne ſont que les ames des meſchans qui ſont touſ-jours tourmentees, & auec des playes viſibles, & des gemiſſemens qui ſemblent partir de quelque

choſe de corporel, auſſi ont elles retenu beaucoup de la chair qu'elles ont habitee auec tant d'affection & de familiarité.

Leur eſſence au treſpas de cette chair ſortie
De ſes lourdes vapeurs emporte vne partie,
Qui l'empeſche d'aller où les bons ont leurs rangs,
Ainſi ſon vol rebrouſſe en la baſſe contree,
Et parmy les tombeaux ces fantoſmes errans,
Recherchent dans le corps vne ſeconde entree.
Que ſi le cours du temps ramenant les ſaiſons,
Redonne à ces eſprits encore des maiſons,
Selon leurs ſentimens ils trouuent des organes,
Ils habitent les corps de diuers animaux,
Alors les ignorans ont la forme des aſnes,
Et reuiennent vn iour pour ſouffrir mille maux.
L'vn qui de ſon viuant auoit l'humeur enclinc
Au vol, à l'iniuſtice, au ſang, à la rapine,
Il reuient dans le monde en forme d'eſperuier,
Il guette dans les airs où fondra ſa furie,
Il ſiffle à la vapeur d'vn charongneux grauier,
Et de ces corps puants qu'on iette à la voyrie,
Ceux qui n'ont fait viuans que boire & que manger,
Dans des corps de pourceaux ſe viennent tous loger,
Et dans le meſme humeur qu'ils ont iadis ſuiuie,
Sans cognoiſtre que c'eſt de ſoucy ny de pleurs,
Faiſant à leur retour vne pareille vie
Vn bourbier leur plaiſt mieux, qu'vn pré ſemé de fleurs.

Ainſi chacun ſelon le naturel qu'il a retrouué des corps diſpoſez à le receuoir: & les corps des beſtes mourans reçoiuent encore leur vie des hommes qui retiennent les meſmes complexions.

Les vns qui ſans venir à des ſciences claires
Ont exercé viuans des vertus populaires,

Et qui moralement ont eſté bonnes gens,
Qui par bonne couſtume ont abhorré le vice,
Qui pour le bien public ont eſté diligens,
Et dont les affligez ont tiré du ſeruice.
Au retour de la mort ie croy qu'ils ſont remis
Dans quelque petit corps d'abeille ou de fourmis,
Qui viuant doucement en la terre où nous ſommes,
Rempliſſent leurs cachots de froment & de miel,
Ces petits animaux refont de meſmes hommes,
Mais rien de tout cela ne va iamais au Ciel.
Ce riche firmament où brillent tant de flames,
Eſt vn chemin ouuert aux bien-heureuſes ames,
Pour paſſer au ſejour où les Dieux ſont logez,
Nous entrons pour iamais en leur ſaincte alliance,
Apres que nos eſprits ont eſté bien purgez,
Et qu'ils ont ſurmonté la chair par la ſçience.

Il faut donc bien philoſopher tout le temps de noſtre vie, pour atteindre à cette pureté qui nous porte au Ciel, & l'eſprit qui ſe voüe de bonne ſorte à la profeſſion d'vn eſtude ſi excellent, ne ſe meſle iamais aux affections corporelles, & ne prend point de part aux ſoucis dont le reſte des hommes ſont ordinairement trauaillez.

Le ſoin d'enrichir ſa famille,
Ne le rend point plus diligent,
Il luy chaut fort peu qu'on le pille,
On ne le void iamais changeant
Pour la perte de ſon argent,
Ny de ſon fils, ny de ſa fille.
Il ne faut iamais ſuborneur,
Pour briguer la Magiſtrature,
Auſſi l'infamie & l'honneur
Sont pour luy de meſme nature,

Et la

Et la peur & la ſepulture
Ne troublent jamais ſon bon-heur.
C'eſt le ſeul ſçauoir qui l'aſſeure,
Et qui l'empeſche de trembler
Au moment de la derniere heure:
Car épris ſans ſe troubler,
Se void du corps deſ-aſſembler,
Sçachant bien ſon autre demeure.
Il eſt bien aiſé de mourir,
Et les ignorans au contraire,
Qui n'ont jamais ſçeu diſcourir,
Alors ne ſçauent plus que faire,
Et loin du jour qui les éclaire,
Penſent entierement perir.

La raiſon pourquoy les Philoſophes ont à la mort vne aſſeurance que les autres n'ont point, & qu'ils ſçauent bien le lieu de leur retraitte, aprés eſtre ſortis de cette vie, c'eſt que leur eſprit s'eſtant commis abſolument au ſoin & à la conduitte de la Philoſophie: il apeu à peu cogneu d'elle qu'il eſt attachédãs le corps par des liens bien dãgereux, & qui le retiénent aux mouuemẽs dont il ſe veut eſleuer à la cognoiſsance des choſes pures. La Philoſophie le depeſtre & deſgage de cette contrainte par vn eſtude continuel, à cela il luy fit entendre que dans la familiarité qu'il a parmy le ſang & la chair: il eſt à craindre qu'il ne luy naiſſent des conuoitiſes, qui l'aident à ſe ruiner luy-meſme, & ſeruent au corps pour corrõpre l'ame. Cette conſideration que la diſcipline de la Philoſophie luy fait venir inſenſiblement, l'oblige de ſe retenir tant qu'il peut de cette conuerſion d'eſtre tousjours en defiance chez ſon hoſte, comme auec vn eſtranger, & ne ſe communi-

quer iamais aux ſens par la recherche de quelque ſçience; car il n'y a ny œil, ny oreille qui ſoit aſſez fidelle, à rapporter quelque objet à l'entẽdemẽt. Mais ſe retirant chez elle, & ſe cultiuant toute ſeule, elle doit venir en fin à la cognoiſsãce des choſes qui ont vn eſtre veritable, & qui ſont d'elles meſmes: comme tout au rebours elle ne doit point croire veritable, ce qu'elle apprend où cõſidere par l'ayde & par la communication du corps: car ſe ſont choſes qui ne ſont point d'elles meſmes, mais par autruy, & ſenſibles & viſibles, où ce que l'ame cõprend de ſoy eſt intelligible & inuiſible. Vray Philoſophe iugeãt que ſon eſprit doit obeïr à ce deſſein que la Philoſophie ſoit en luy, & qu'il eſt à propos de ſe fier en elle, & de la croire, il taſche comme elle, luy ordonner de s'affranchir de toutes ſortes de voluptez, conuoitiſes, craintes & douleurs, iugeant bien que dans les plaiſirs, dans la crainte, dãs la douleur, & la conuoitiſe, outre ces maux ordinaires, cõme perte d'argent, ou maladies qui leur ſont attachez, il y a ſans doute vn plus grand mal: c'eſt que dãs tout cela l'ame pãrit, & n'y prend pas garde: car alors que l'ame viẽt à ſe picquer de plaiſir ou de douleur, aprés quelque choſe, & qu'elle croit ce faux obiect des choſes viſibles, quelque choſe de beau, manifeſte, & veritable; ſans doute alors elle eſt bien priſe & bien engagée dãs le corps, pour ce que toute ſorte de volupté ou de douleur, eſt maiſtreſſe dãs le corps, & ſe prenãt à l'ame, elle l'aſſubjettit; & la la plongeant dans les ſentimẽs charnels, elle l'oblige à participer à meſmes mœurs & à meſme nourriture, la rend incapable de toute pureté, & la fait ſortir du corps toute ſale de ſes tâches & de ſes ordures, d'où elle renaiſt

encore, comme si on l'eut semee & entée dans quelque autre corps bien loin du commerce de ses essences diuines, pures & vniformes, & pour l'amour d'elles, & pour le bon-heur de les conuerser, que les vrais amateurs de la science s'appliquent à l'estude de la vertu, & non point pour les considerations qui émeuuent les esprits du populaire à le rechercher. Le Philosophe cognoist assez qu'aprés que la Philosophie l'a désja deliuré des liés du corps, & nettoyé de ses ordures, il ne luy faut plus retomber dans ce bourbier, ny se remettre au trauail d'vn mesme estude, comme Penelope aprés sa toile. Mais pensant au repos de toutes ses affections, suiuant sa raison, & se tenant ferme en elle, s'il s'esleue en la cõtemplation de ce qui est par dessus l'opinion, & qui est infailliblement vray & diuin, duquel ayant esté nourry, il croit qu'il luy faut passer la vie de mesme, esperant qu'au sortir d'icy il ne faudra iamais repasser vers quelque chose de pareil, où il se verra exempt de toutes les miseres humaines.

Dans cette bonne nourriture,
Quoy que menace la nature,
Le Sage desiogeant d'icy
Ne craint point que le vent l'emporte,
Et ne meurt point dans le soucy
Que son ame demeure morte.

Aprés que Socrate eut ainsi acheué son propos, toute la compagnie fut assez long tẽps sans parler, luy mesme sembloit repasser dans l'esprit des discours qu'il venoit de faire. Cebes & Simias furent les premiers qui rompirent le silence, & s'estans parlez vn peu l'vn à l'autre, Socrate les regarda. Et qu'est-ce qui vous semble, leur dit-il, de ce que nous auons

dit? N'auez vous point encore là dessus quelque chose à vous enquerir? car il y reste encore bien des doutes & des objections à qui voudroit traiter cela bien plainement. Si vostre deuis est sur quelque chose de particulier entre vous, ie ne vous dis mot: mais si c'est sur quelque dificulté de nostre discours, qui vous donne de la peine, dictes le hardiment, & repassez, s'il vous plaist, ce traicté, si vous pensez voir qu'en quelque endroit on y puisse dire quelchose de mieux: & si vous croyez que ie vous puisse seruir à cette conference, faisons ensemble cét examen.

Simias. Pour ne te point mentir, Cebes & moy, il y a désja long temps que nous nous entrepoussons l'vn l'autre pour te faire parler encore: mais nous craignons de faire vne inciuilité, & vne imprudence en l'estat de la calamité presente, où tu es Socrate riant à eux, vray'ment, dit-il, il me seroit bien mal-aisé de faire croire à d'autres que cét accident ne me donne point de l'affliction, puis que vous ne m'en croyez pas vous-mesmes; car il vous semble que ie dois estre auiourd'huy plus fascheux & plus triste que ie n'estois au reste de ma vie.

Vous ay-ie bien donne des signes,
Que i'euſſe peur du monument?
Croyez-vous que mon ſentiment
Vaille moins que celuy des Cignes?
Lors que la mort les vient querir,
Et qu'ils en ſont désja la proye,
Ils ſont bien aiſes de mourir,
Et ne font que chanter de joye.

Quelques-vns disent que c'est de douleur que les Cignes chantent aux approches de la mort, mais ie

ne trouue point cela probable : car il n'y a point d'oyseau qui puisse chanter en la moindre incommodité qu'il ait, ny les rossignols, ny les arondelles qu'on feint estre encore en la memoire de leur desespoir, ne chantent point qu'au temps de leur ioye, la faim ou le froid les rẽds muets. Ie croy pour moy que c'est d'aise que les Cignes chantent, & qu'ayans comme vne inspiration du Dieu Apollon, à qui ils sont consacrez, ils brussent du desir d'approcher de leur maistre, & en font des chants de ioye.

I'ay comme eux l'esprit prophetique,
Et pense que le Dieu des vers
Ne m'aura pas moins découuers
Les secrets de sa pronostique,
Et qu'vne beste ne peut pas
Moins que moy craindre le trépas.

Ne craignez donc point de m'interroger sur ce qu'il vous plaira, & me faire employer ce peu de temps que les Iuges me donnent. Tu parle bien, luy dit Simias. Ie ne craindray point maintenant à te dire sur quoy ie doute, & où ie puis trouuer moins à me resoudre en tout ce discours. Or ie ne pense pas, ny possible toy non plus, que la verité s'en puisse bien trouuer en cette vie.

Durant le cours mortel que Dieu donne la vie,
Il est bien mal-aisé de contenter l'enuie,
Que nos esprits ont de sçauoir:
Au moins ce peu de iours que nous auons au monde,
Employons tout nostre pouuoir
A dissiper l'horreur de cette nuict profonde,
Et de ce peu de clairté
Que l'estude nous apporte
Taschons à ouurir la porte.

Qui meine à la verité.

Ce seroit donc vne lascheté, ô Socrate, de t'espargner au besoin que nous auons icy de toy. Il faut que tu espluches & examine de rechef ce traicté, deusses tu te rendre, & defaillir au trauail, afin de nous instruire en ceste matiere, & que nous puissiõs penetrer aussi auant que peut l'entendement de l'homme: Car dans vn si profond Ocean, si nous n'y pouuons pas voir la felicité que nous y desirons, nous y deuons prendre pour le moins toutes les asseurances que nous y pourrons trouuer.

On a recours à des vaisseaux
Ne pouuant vser de carrosses,
Pour fendre les humides bosses
Qui grossissent le dos des eaux.

Asseure nous donc le mieux que tu pourras, & nous instruits en toute cette question, à fin que ie ne me repente point vn iour d'auoir perdu ceste occasiõ, de m'en esclaircir auec toy. Il est vray que Cebes & moy auons des difficultez Et peut-estre, dit Socrate auec suiet: Commencez à me dire en quoy vous estes moins satisfaits. En cest endroit, luy dit Simias, où tu as parlé de l'inuisible diuin, & tres beau, qui se peut, ou semble aussi bien dire de la harmonie d'vn luth bien accordé & bien touché: car on dira que l'harmonie de ces accords parfaicts sont quelque chose de diuin, de pur, & d'immortel, & que les cordes & le bois du luth sont choses corporelles, composées, & terrestres, & de la nature de ce qui est mortel, si bien qu'aprés auoir rompu les cordes, & cassé le luth, on prouuera par tes raisons que ce qui est de celeste, c'est à dire, ceste harmonie demeure encore, & ne se dissipe point: car il n'y a nulle imagination

que le luth demeure aprés les cordes rompuës, & que les cordes qui sont de ce qui est mortel demeurent aussi: mais que la harmonie qui est de l'immortel & du diuin estoit perduë, & auoit cessé desja plutost auant que le luth & les cordes; & que cependãt l'harmonie demeurast quelque part, & que le bois du luth & les cordes se pourrissoient plustost que ceste harmonie peut souffrir quelque chose: Car ie pense bien, ô Socrate! que tu as pris garde que c'est nostre opinion; pour ce qui est de l'ame qu'elle est quelque chose tel que ceste harmonie, sentant qu'il y a dans nostre corps vne certaine disposition & cõplexion du chaud, du froid, du sec, & de l'humide, & telles autres choses? & que le temperament & consonance de ces choses là, c'est l'ame qui agit ainsi dans le corps, & fait ses fonctions lors que ses tẽperatures vont bien. Que s'il est donc ainsi que nostre ame soit vne harmonie, toutes les fois que les maladies, ou les passions viennent à rompre l'ordre de ses temperamens, & ruiner ses organes, pour diuine qu'elle soit, il faudra qu'elle perisse aussi bien que ces autres harmonies & consonances de luth ou de bois, & autres que peuuent faire des artisans, & que le corps & la grossiere partie de ces choses là demeurẽt iusques à tant que le feu ou la pourriture les emportẽt: si biẽ qu'elles sont tousjours de plus de durée que l'ame, & les plus subtiles parties. Considere donc, ie te prie, qu'est-ce qu'on respondra à qui voudra croire que l'ame est vn temperament de la composition du corps, & qu'en la mort c'est elle qui desloge la premiere, & qui perit plustost.

Là Socrate se print à rire,
Et iettant des traicts allumez,

De ſes regards accouſtumez,
Sur ce qu'on luy venoit de dire.
Ces difficultez, nous dit-il,
Sont d'vn raiſonnement ſubtil,
Qu'il faudra que ie vous explique:
Pourquoy donc quand vous m'écoutiez
Sur ces diſcours où vous doutiez,
Auez-vous eſté ſans replique?
Quelqu'vn plus éloquent que moy
Deuoit renforcer mes paroles,
Et mieux faire voir comme quoy
L'on diſpute dans nos écoles,
Ce diſcours a bien merité
Qu'on apporte vn peu de clairté
Dans vne ſi craſſe ignorance,
Puis que vray'ment ſon apparence
Eſt proche de la verité.
Sçachons-le, quoy qu'il nous en coute;
Mais auant que de refuter
L'erreur de la premiere doute,
Encore faut-il que i'écoute
Sur quoy Cebes veut diſputer,
A fin que mieux ſur chaque choſe,
Partageant noſtre peu de temps,
Sans permettre que ie repoſe,
Ie vous rende tous plus contens
Aux matieres que ie propoſe.
Ainſi traittant tout poſément,
Nous cognoiſſons bien aiſément,
Si c'eſt l'opinion premiere,
Où la raiſon nous va ranger,
Et s'il eſt beſoin de changer
Au moins ſuiuons quelque lumiere

Pour y cognoiſtre le danger.

Puis ſe tournant vers Cebes, il le preſſoit de luy propoſer auſſi ſes doutes, comme Simias auoit fait, & luy dit:

A quoy crains-tu de conſentir?
Qu'eſt-ce en fin ſi difficile,
A quoy ton eſprit indocile
Eſt reſolu de repartir?

Il me ſemble, reſpondit Cebes, qu'il en eſt de l'ame comme de ſon harmonie. Or pour ce qui eſt de ſon eſtre, auant que de venir dans le corps, ie ne nie point qu'il ne puiſſe eſtre vray, & m'en rapporte fort à la preuue des diſcours que tu nous as faicts; mais qu'elle ſoit aprés noſtre mort, c'eſt ce que ie ne croy pas de bon cœur. Et ſi ie ne ſuis pas pourtãt de l'opinion de Simias, qui ne croit pas que l'ame vaille mieux que le corps, ny qu'elle ſoit de plus lõgue duree: car moi ie penſe que l'ame eſt plus excellente, ſans comparaiſon, que tout cela, & partant voicy comme quoy ie voudrois expoſer la raiſon precedente de Simias, puis qu'aprés vn hõme mort, on void ce qui eſtoit de moindre en luy demeurer encore, pourquoy n'aduouëra-t'on point que ce qui eſtoit en luy de plus ferme & de plus durable demeure auſſi bien, & ſubſiſte au meſme moment que le reſte? Mais voyõs de quel poids ſera la reſpõſe que ie fais à cela. Il me faut pour m'expliquer vne cõparaiſõ auſſi bien qu'à Simias. Il me ſemble que ce diſcours eſt preſque de meſme, que ſi quelqu'vn diſoit aprés la mort d'vn vieux Tiſſeran, que cêt hõme eſt encore, pource que l'habit qu'il auoit demeure encore, & pour toute preuue il diroit, que puis qu'vn homme doit durer plus qu'vn habillement de toile;

il faut que ceſt habillement demeurant aprés la mort du Tiſſeran, le Tiſſeran ſoit auſſi, puis qu'il eſt de plus de durée que ſon habillement. Pour moy, Simias, ie croy que cela eſt foible, & que peu de gens ſe voudroient payer de telles raiſons: car ce Tiſſeran qui aura vſé pluſieurs habillemens, & en aura tiſſu pluſieurs, il eſt mort aprés beaucoup d'habillemens, & ſeulement pluſtoſt qu'vn, & ſi ne s'enſuit nullement pour cela qu'vn homme ſoit quelque choſe de plus vil & de plus debile qu'vn habillement. On peut ce me ſemble faire la meſme comparaiſon de l'ame au corps, que l'ame eſt veritablement de plus de durée, & le corps moins fort & moins durable : mais que chaſque ame conſume pluſieurs corps, meſme en celles qui viuẽt long temps: car ſi le corps s'en va & deperit tous les iours, meſme durãt la vie, & que l'ame repare tousjours ce qui ſe conſume, & remet ce qui ſe perit ; alors que l'ame perit, c'eſtoit ſon dernier habillemẽt, deuant lequel elle meurt, ayant ſurueſcu à pluſieurs autres, & qu'aprés la fin de l'ame, le corps qui n'a plus dequoy ſe refaire, eſt contraint de monſtrer l'imbecilité de ſa nature, & pourrit & éuanouyt bien toſt. De tout ce diſcours on ne trouue point que l'ame demeure aprés que nous ne ſommes plus : car quand bien on t'accorderoit que non ſeulement l'ame eſtoit auant le corps, qu'aprés la mort de quelques vns, leurs ames deuiẽdroient encore dans les corps, & qu'il ſe trouuaſt des eſprits qui vinſſent ainſi à quitter & reprendre des corps, comme la nature de l'ame eſt excellante & puiſſante, ſi peut-on dire pourtant que l'ame en fin laſſe de tant de generations, & d'eſteindre & de r'allumer tant de vies, pourroit rencontrer

vne mort derniere, dont elle ne reuiſt iamais. Outre qu'il n'y a perſonne qui ſe puiſſe apperceuoir quelle ſeparation de l'ame auec le corps eſt celle où l'ame doit perir: que s'il en eſt ainſi, c'eſt vne folie d'auoir des confiances en la mort, ne pouuant faire voir que l'ame eſt immortelle & indiſſoluble, & ſelon l'apparence, on tire de là vne neceſſité que chacun doit craindre pour ſon ame, quand elle eſt proche de ſon partement, ne ſçachant ſi elle prend ſon congé pour tousjours: & ſi c'eſt là ceſte ſeparation, qui la doit acheuer?

PHÆD. *Ce fut là ce diſcours où noſtre ame attachée,*
De ſentimens douteux diuerſement touchée,
Dans vn eſtonnement nous laiſſa tous rauis,
Nous viſmes des raiſons par d'autres renuersées,
Et desja bien panchans vers ce dernier aduis,
Nous ne ſçauions à quoy reſoudre nos pensées,
Socrate nous ayant perſuadé ſi bien,
Que nul ſur ſon diſcours ne doutoit plus de rien,
Nos eſprits balancez ſouffroient vne contrainte,
Et de ceſte diſpute à demy rebutez,
Nous creuſmes que la choſe eſtoit douteuſe ou feinte,
Ou que nos iugemens eſtoient fort hebetez.

Ce n'eſt point ſans ſuiet, Phædo, que vous demeuraſtes en ce doute, & en cét eſtonnement: car ſeulement à t'ouyr parler, il m'a pris vne meſme defiance de perſuaſions de Socrate, & m'esbahy pourquoy ie commence à me deſdire de ſon opinion veritable. C'a eſté tousjours mon aduis qu'il y a vn grand rapport de l'ame à ceſte harmonie, & comme ie l'ay tousjours creu auparauant, ton diſcours m'a remis encore plus auant ceſte creãce: ſi biẽ que i'ay beſoin d'autres preuues que les premieres, pour

cognoiſtre que l'ame ſoit immortelle. Partant ie te coniure de me dire ſi Socrate ſe trouua auſſi émeu queles autres pour ſes objections s'il eut des raiſons pour bien appuyer ſa doctrine, de quelle façon il ſe priſt à la diſputer, & comme quoy il s'en acquitta.

Vray'ment depuis le temps que ie cognois ſa vie,
I'admire de l'oüyr parler ſi ſainement:
Toutesfois la vertu de mon ame eſt rauie,
Ne me ſuiſit jamais de tant d'eſtonnement.
Du trouble de ſon dueil mon eſprit ſe rappaiſe,
Et le reſſentiment que i'ay de ſon trépas,
Ne ſçauroit m'empeſcher que ie ne ſois bien aiſe
D'auoir veu l'accident de ce mortel repas.
Les raiſons qu'il tiroit de ſon eſprit fertile,
Contre les mouuemens de nos eſprits douteux,
Rendirent tout l'effort de l'erreur inutile,
Et nos difficultez nous rendirent honteux.
Sans qu'aucun déplaiſir luy parut au viſage,
Il veit bien comme quoy le faux nous émouuoit,
Et d'vn cas complaiſant comme eſtoit ſon langage,
Il oüyt propoſer les doutes qu'on auoit.
Puis à chaque bleſſeure apportant vn dictame,
Il donna ſes raiſons auecques tant de poix,
Qu'il fut aſſez puiſſant pour affranchir noſtre ame,
A qui déſja l'erreur auoit donné ſes loix.
Comme dans vn combat des troupes étonnées,
Quand l'ennemy vainqueur a diſſipé leurs rans,
Ont beſoin d'vn bon chef pour eſtre r'amenées,
Et refaire le gros de leurs ſoldats errans.
Socrate doucement auecques ſa conduite,
De ſes mauuais objects rompant la trahiſon,
R'amena ſes eſprits qui s'eſtoient mis en fuitte,
Et leur fit retenuer le train de la raiſon.

Comenque ſon propos d'vn ſens incomparable,
Parut vne merueille au iugement de tous,
Il ſembloit toutes-fois encor' plus admirable
En cette gaye humeur dont il parloit à nous.
I'eſtois lors d'aduenture au pied du lict funeſte,
Où ſes yeux attendoient le ſomme du trépas,
Socrate eſtoit aſſis plus haut que tout le reſte,
Et moy ſur ma main droite en vn ſiege aſſez bas.
Paſſant deſſus mes yeux ſon regard venerable,
Et ioüant de ſa main auecques mes cheueux,
Il ſembloit à le voir que le Ciel fauorable
En ſon affliction eut accomply ſes vœux.
Comme chacun de nous à l'écouter s'appreſte,
Encore ſur mon poil il repaſſa la main,
Et poſſible, dit-il, en me preſſant la teſte,
Phœdon, ces beaux cheueux ſeront coupez demain.
Ie répondis qu'oüy, ne ſçachant pas entendre
Pour quel dueil il vouloit que ie les fiſſe choir,
Ah! dit-il, cher Phœdon, ce ſeroit trop attendre,
Si nous auons icy plus prés le deſeſpoir.
Tous deux ſi tu me crois, tant que Phœbus demeure
Sur l'Orizon dernier dont ie dois voir le cours,
Razons-nous s'il aduient que la raiſon nous meure,
Et montrons par ce dueil la mort de nos diſcours.
Comme au pays d'Argos au milieu des batailles,
Les ſoldats font ſerment d'eſtre touſiours razez,
Iuſqu'à tant que leur glaiue ait fait les funerailles,
D'eux, ou des combatans qui leur ſont oppozez.
Moy, ſi i'eſtois Phœdon auant que de me rendre
Au deffi de Simie, & de Cebes auſſi,
Ie les mettrois au point de ne s'oſer defendre,
Où mon dernier ſoûpir s'acheueroit icy.
Ah! dis-ie, mon deſſein ſeroit bien ridicule

De me prendre moy seul à ces deux forts esprits,
Ie serois temeraire, & le puissant Hercule
D'vn si sot desespoir ne fut iamais repris.
Si tu te vois (dit-il) trop foible d'auenture
Phadon, prens vn second, Hercule en fit autant,
Demande moy secours tant que ce iour me dure,
Ie seray l'Iolas auec toy combatant.
Ouy, dis-je, vous Hercule & moy trop foible encore,
Pour faire l'Iolas en ce combat icy,
Et de peur que mon bras vos coups ne des-honore,
Vous en prendrez tout seul la gloire & le soucy.
Aprés ces complimens r'entrans dans la matiere,
Il retrama le fil d'vn discours si fecond,
Que parmy tout le cours de la dispute entiere,
Il fit voir qu'il n'auoit que faire d'vn second.
A fin que nostre esprit plus clairement regarde
Dans le vray qui souuent se couure de l'erreur,
Deuant tous (nous dit-il) chers amis prenez garde,
Que iamais la raison ne vous soit en horreur.
Chacun deuient sujet à ceste maladie,
Lors que par la raison il s'est trouué seduit,
Et que des faux obiects dans vne ame estourdie,
Au lieu de la lumiere ont fait venir la nuict.
La meilleure raison nous vient en deffiance,
L'ame vne fois trompée à tousjours de la peur,
Et n'ose apprehender l'obiect de la sçience,
Quand celuy qui le donne est soupçonné trompeur.
Ainsi dans l'amitié que nous auons voüée
A quelqu'vn dont l'humeur se forme à nos desirs,
Nostre ame auec la sienne estroitement noüée,
Se laisse innocemment surprendre à ses plaisirs.
Mais l'infidelité qui demeuroit cachée,
En fin se descouurant faschc vn homme de bien,

Et l'ame auec effort d'vn tel ioug deſtachée,
Se deffie touſiours d'vn ſi traiſtre lien.
Meſme aprés que pluſieurs ont abuſé noſtre ame,
Que nous auons gliſſé ſouuent au meſme pas,
Et que ceux dont nos cœurs eſtimoient plus la flame,
Ont eu le plus funeſte & le plus feint appas.
Noſtre eſprit rebuté ne croit point des courages
Capables de donner ny de garder la foy,
Les plus ſacrez ſ rmens luy laiſſent des ombrages,
Et le font incredule à tout autre qu'à toy.
C'eſt pourquoy vn deffaut de la foibleſſe humaine,
Qu'vne infidelité nous doiue ainſi piequer,
Et l'homme de qui l'ame eſt vigoureuſe & ſaine,
Iamais de tels rebuts ne ſe laiſſe choquer.
Il faut vn peu d'adreſſe a bien cueillir des roſes,
Il faut bien du myſtere à gouuerner les gens,
Il faut de l'artifice à diſcerner les choſes,
Que n'ont iamais cogneu tous ces eſprits changeans.

Or ſi les entendemens foibles qui ſe trouuent ainſi ſubjects à ſe rebuter, auoient vn peu de fineſſe à ſe ſeruir des hommes, ils cognoiſtroient la choſe comme elle eſt, c'eſt à dire, qu'il ſe trouue peu d'hommes extremement bons, ou extremement mauuais, mais il y en a vne infinité de mediocres. Pourquoy, luy dis-je, me dites-vous cela? Tout ainſi, dit il, qu'il en arriue aux choſes petites ou grandes, vois-tu pas qu'il n'y a rien de ſi rare que de trouuer vn homme ou vn chien, ou autre choſe bien grande, ou bien petite.

Les obiects d'eſtrange meſure
Sont rares parmy les humains,
Il ſe trouue dans la nature
Peu de Geans & de pen

Bien peu de beauté comme Helene,
Peu de freres comme Caſtor,
Peu d'yurongnes comme Silene,
Peu de ſages comme Neſtor.
Peu de chiens comme eſtoit Cerbere,
Peu de fleuues comme Acheron,
Peu de Femmes comme Megere,
Peu de Nochers comme Charon.
Aucun teint beau comme Iaſinthe,
Rien de ſi clair que le Soleil,
Rien de plus amer que l'Abſinthe,
Rien de plus doux que le Sommeil.
Peu de bruits comme le Tonnerre,
Peu de Mont comme Pelion,
Et des Animaux de la terre,
Peu ſont fiers comme vn Lion.
Peu de felicitez ſuprémes,
Peu d'incomparables mal-heurs,
Peu de reſſentimens extrêmes,
De voluptez ou de douleurs.

En fin tu trouueras que les choſes extrêmes ſont fort rares, & que les mediocres ſont frequêtes. Que ſi on venoit à propoſer vn prix à la meſchanceté & au crime, il s'en trouueroit peu qui vinſſent à l'extremité, & qui ſe treuuaſſent entieremẽt meſchans.

Si le Ciel oſtoit les tortures,
Dont il punit les forfaictures,
Et qu'il y propoſaſt vn prix,
Comme à des choſes legitimes,
Il ſe trouueroit peu d'eſprits
Qui ſçeuſſent bien faire des crimes.

Eſt-ce pas ton aduis, ô Phædon? Ie luy reſpondis que ie le croyois ainſi. Tu fais bien, me dit-il, ce n'eſt

n'eſt pas pourtant tout vn des raiſons & des hommes, pource qu'elles ne ſont pas ainſi differentes & rares aux extremitez entre elles, comme nous diſons des hommes extremement meſchans ou bons; Mais ie me ſuis emporté en te ſuiuant iuſques à ce diſcours: toutes fois voicy où eſt noſtre ſimilitude, en ce que nous auons dit au commencement, qu'il y a vn certain artifice à ſe ſeruir des hommes, & à les cognoiſtre, de peur de s'y tromper. Tout de meſme, il y a du miſtere à ſe bien ſeruir de quelques raiſons, & à les cognoiſtre. Sans doute ſi quelqu'vn vient à prendre vne creance, & apperceuoir vne raiſon ſans s'y eſtre ſeruy de l'art des raiſons, il eſt ſubjet à ſe tromper, ſe confondre, & ſe rebuter, & qu'aprés que cette creãce ſe trouue fauſſe, & qu'il la deſcouure telle luy-meſme, comme il peut eſtre qu'elle ſera fauſſe, & peut eſtre auſſi qu'elle ne le ſera point, & ce meſcontente luy eſtant arriué pluſieurs fois, il ne peut eſtre qu'il ne ſe rebute, & ne vienne en deffiance de toutes les raiſons. Cét inconuenient eſt ordinaire à ceux qui ayment à traiter des raiſons contradictoires: car tu ſçais qu'ils s'imaginent eſtre les ſeuls parfaictement ſçauans, & que ce ſont eux ſeulement qui ont deſcouuert qu'il n'y a rien de ſain, ny de ferme dans les choſes, ny dans les raiſons; mais que tout eſt ſans deſſus deſſous, peſle-meſle, comme en l'Euripe, & qu'il n'y a rien où il y ait d'arreſt pour vn moment, & toute diſcipline de verité leur ſemble ſuſpecte & dangereuſe.

Comme Euripe en ſes eaux mouuantes,
Qu'aucun vaiſſeau n'oſe toucher,
Et qui donnent tant d'eſpouuantes,
Qu'on fremit à les approcher.

Et n'eſt-ce pas ô cher Phædon, vne honteuſe & miſerable maladie, qui ſe trouuant des raiſons bonnes & fermes, & bien capables d'appuyer noſtre creance, vn homme vienne à s'en deffier par la deprauation & le degouſt de ſon eſprit, que ſes diſcours ainſi contraditoires ont empieté, & luy ont perſuadé que tout eſt tantoſt vray, & tantoſt faux; & qu'eſtant deuenu ennemy de toutes les raiſons, il faſſe comme le malade qui impute l'amertume de ſon gouſt aux viandes, & ceſtuy-cy ſa foibleſſe & ſon defaut aux raiſons pour les hayr apres toute ſa vie, & ſe priuer de la verité, & de la cognoiſſance des choſes.

Son ſens gaſté ſe perſuade
Qu'il ne faut plus rien affermer,
Comme l'appetit d'vn malade
Qui ne trouue rien que d'amer.
Cher Phædon, croyons ie te prie,
Que ſouuent l'ame des humains
A bien beſoin d'eſtre guerie,
Et taſchons à nous rendre ſains.
Milles choſes ſont veritables,
Et peuuent par le fondement
De leurs preuues indubitables
S'appuyer dans l'entendement.
Les deffauts ſont dans nos penſees,
Il ſe trouue peu de mortels,
Dont les ames ſoient bien ſenſees,
Mais taſchons à deuenir tels,
Moy pour auoir cét aduantage,
De mourir ſur vn vray diſcours,
Et vous pour en garder l'vſage
En tout le reſte de vos iours.
Auiourd'huy que ma mort eſt proche,

Et que ie cours à mon repos,
Ie veux euiter le reproche
De disputer mal à propos,
Que ie hay l'humeur enragée
De ces esprits contentieux,
Qui gesnent vne ame engagee
Dans les discours ambitieux.
Toutes choses paroissent sombres,
A qui les veut ouyr parler,
Leurs subtilitez sont des ombres,
Et leurs voix de vent & de l'air.
Tout le soucy de leur estude
N'est qu'vne sotte vanité,
De donner vne incertitude,
Sous couleur d'vne verité.
Laissant le vray d'vne chose,
Ils n'ont que des discours menteurs,
Pour rendre ce qui se propose
Apparent à leurs auditeurs.
Moy d'vne humeur toute contraire
Laissant libres vos iugemens,
Ie ne tasche qu'à sauuer faire,
Par raisons à mes sentimens.
Enneimy d'vn discours qui tente,
Et qui suborne les esprits,
C'est assez que ie me contente,
Car ie n'ay rien plus entrepris.
Cognoissant la chose à mon aise,
Ie suis quitte de mon deuoir,
S'il aduient que mon sens vous plaise,
C'est à vous de le receuoir.

Et voicy, mon amy, le profit qui me reuient en disputant de la sorte. C'est que mon opinion & ce

que i'entreprens de prouuer se trouuant veritable, il sera bon de s'y arrester, si ie me trõpe en ma creance, & qu'il soit faux qu'apres la mort il demeure encores quelque chose de nous, au moins ce peu de temps que i'ay auant que de mourir, passera auec moins d'ennuy, & pour vous, & pour moy. Et apres toute l'ignorance de ces choses là ne me peut pas durer beaucoup, car ie n'ay plus guéres à m'en esclaircir: & voila de quel dessein ie reuiens, ô Simias! & vous Cebes, tout prest à disputer: mais pour vous, si vous me croyez, ne vous en rapportez point à Socrate, mais à la verité. Quand vous iugerez que ie dis vray, accordez le, sinon, niez-le, & me repliquez hardimẽt, & prenez garde pour moy que me trompant moy-mesme, ie ne vous trompe aussi, & me separe d'auec vous, comme la guespe aprés vous auoir laissé mon aiguillon. Reuenons donc à vos objections, & s'il ne m'en ressouuient pas bien, aydez moy à les repeter. La doute de Simias, si ie ne me trompe, [illegible]t que l'ame quoy que plus belle, & plus diuine [illegible]e corps, ne laisse pas pourtant de perir plustost que le rapport qu'elle a auec ces harmonies dont nous auons parlé Cebes, ce me semble, accordoit bien que l'ame estoit de plus de durée que le corps: mais il adioutoit que personne ne peut sçauoir si l'ame apres auoir consommé plusieurs corps, laissant en fin le dernier nay finit aussi elle-mesme, & que telle sorte de mort seulement soit la fin de l'ame: mais que le corps est subjet à se dissoudre & deperir continuellement. Simias & Cebes accorderent tous deux que c'estoient là leurs doutes: mais, dit Socrate, niez vous ce qui a esté dit au traicté precedent, ou si vous en accordez vne partie, & en niez

l'autre? Il y a (luy dirent-ils) des choſes que nous trouuons bonnes, & d'autres que nous n'approuuons point. Mais, dit Socrate, touchant la reminiſcence, qu'eſt-ce qu'il vous en ſemble? Croyez-vous qu'elle eſt? Et ſi elle eſt, eſtes vous d'accord auec moy qu'il en faille tirer vne conſequence neceſſaire, que l'ame a eſté en quelque lieu auparauant que de venir dans le corps? Pour cela, dit Cebes, i'ay pris vn grãd plaiſir au diſcours que tu en as faict, & me tiens ferme en ceſte creance. Et moy, dit Simias, i'en ſuis tout de meſme, & ſerois fort eſtonné s'il eſtoit poſſible qu'on me perſuadaſt le contraire. Si es-tu pourtant obligé, hoſte Thebain, à prendre vne autre opinion, ſi tu crois que l'harmonie ſoit quelque choſe de compoſé, & que l'ame ſoit vne harmonie de la temperature, & de la conſtitution du corps: car tu ne ſçaurois aduoüer que ceſte conſonance compoſee de quelque choſe ait eſté pluſtoſt que la choſe dont il faloit qu'elle compoſaſt. Tu ne ſçaurois iamais aduoüer cela. Iamais, dit Simias. Et vois-tu pas bien cependant que tu es contraint de le confeſſer, quand tu dis que l'ame a eſté pluſtoſt que le corps, & qu'elle eſt vne conſonance compoſee du corps? Ton dire reuient à cecy; qu'elle ſe fait des choſes qui ne ſont point. Encore meſme l'harmonie du Luth ne peut eſtre de la ſorte, c'eſt à dire auant les choſes dont elle eſt compoſée: car le bois & les cordes, & quelques ſons rudes & mal accordans precedent ceſte douce & parfaicte conſonance qui vient aprés tout cela, & ſe perd pluſtoſt que le reſte. Vois donc comme quoy ce que tu dis icy reuient fort mal à ce que tu diſois auparauant, & que ſur les propos de ces harmonies & de

ces harmonies & de concordances tes discours se trouuent tres-mal d'accord. Tres-mal, dit Simias, si est ce qu'en cette matiere de consonance, il faut sur tout que les paroles soient bien concertees, & qu'elles ne discordent point en propos: le desordre au langage ne doit pas estre si remarquable.

Dans vne passion de douleur ou de rage,
Quand l'espoir d'vn amant est troublé d'vn refus,
Ou qu'vn pasle Nocher gemit parmy l'orage,
L'ame ne peut fournir que des propos confus.
N'importe qu'vn bouuier en escorchant la terre,
Parle auec eloquence a ses taureaux rebours,
Ny qu'vn braue soldat en parlant de la guerre,
Cherche de l'artifice a ranger ses discours.
Au lieu de bons discours & de voix eloquantes,
On ne peut escouter qu'vn dissolu caquet,
Sur le Mont Cytheron, où s'en vont les Bacchantes,
Quand leur Dieu les appelle à son vineux banquet.
Mais celuy dont l'esprit n'est iamais en desordre,
Et que les passions laissent en son repos,
A fin que les Censures n'ayent point dequoy le mordre,
Il doit auoir le soin d'accorder ses propos.

C'est à dire, ô Simias! qu'vn Philosophe doit faire en sorte que ses discours se trouuent de bon accord, les tiens à present se trouuans tres desaccordans, il faut que de deux tu choisisse lequel tu aimes le mieux, où receuoir la discipline de la reminiscence, ou croire que l'ame est vne harmonie. Ie choisis le premier, dit-il, car ie ne sçache point qu'on m'ait iamais prouué suffisamment que l'ame soit comme vne harmonie. Ie l'ay iamais veu faire apparoistre que par des choses vray-semblables, & les opinions qui s'impriment par des apparences trom-

pent ordinairement, & en la Geometrie, & en autres choſes: mais la preuue de la reminiſcence eſt appuyee (ce me ſemble) ſur des fondemens aſſeurez: Car nous auons dit que l'ame deuant que d'entrer dans le corps eſt autre-part, en telle ſorte que ſon eſſence a le ſurnom d'vn vray eſtre: & pour ce poinct là ie m'en trouue bien perſuadé. C'eſt pourquoy ie ne ſçaurois croire ny à perſonne, ny à moy-meſme, que l'ame ſoit cette harmonie. Quoy encore, Simias luy dit Socrate, te ſemble-t'il qu'vne conſonance ou autre compoſition de quelque ſorte qu'elle ſoit, puiſſe eſtre autrement, & auoir d'autres diſpoſitions que celles des choſes dont elle eſt faicte, ny patir, ny agir, que ces choſes ne patiſſent & agiſſent? Ie croy que non, dit Simias.

SOCRATE. L'harmonie à mon aduis ſans ſa matiere dont elle eſt compoſee n'eſt rien du tout.

Tout cela n'eſt qu'vn peu de bois,
Qui de ſoy ne ſçachant rien dire,
Emprunte la vie & la voix,
Et des cordes & de nos doigts,
Et de ſa façon de la lire.
Mais lors que le bois eſt caſſé,
Tous les ioüeurs les plus habiles,
R'appellans le ſon treſpaſſé
Sur vn inſtrument enfoncé
Touchent des cordes inutiles.

Il n'y a donc point d'apparence, dit Socrate, que telle conſonance precede, & faſſe ſuiure les choſes dont elle eſt compoſee, mais bien pluſtoſt qu'elle ſuit, en telle ſorte qu'elle ne peut auoir, ny ſon, ny mouuement contraire à ſes parties. Sans doute, dit Simias.

Socrate. Et la consonance n'est point consonance en sa nature, sinon en tant qu'elle est temperee. Simias trouua cecy d'abord vn peu obscur, & luy dit qu'il ne l'entendoit point. C'est (luy dit Socrate) que la consonance à mesure qu'elle est, ou plus ou moins contemperee, qu'elle reçoit ou plus, ou moins, elle est, ou plus, ou moins consonance: comme en vn concert, à mesure qu'il est bon ou mauuais, on dit qu'il y a ou plus, ou moins d'harmonie, ce qui ne se peut dire de l'ame en tant qu'ame, que pour le respect de quelque chose ou grande ou petite, elle soit ou moins, ou plus ame. Prens garde encores à cecy; Disons-nous pas de l'ame que l'vne a du sens & de la vertu, & celle-là nous l'appellons bonne, & que l'autre a de la folie & du vice, & nous l'appellons mauuaise? & celuy qui croit les ames estre des harmonies, dira-t'il en cét endroit, que ceste ame a de la vertu, ou que ceste autre a du vice; ou si au lieu du vice, & vertu il dira que cette ame a de la consonance, ou de la dissonance, & que la bonne est consonance, & estant vne consonance elle-mesme, elle ait encore des consonances qu'elle possede, & que la mauuaise soit dissonance elle-mesme, & n'en ait point d'autre en soy? Ie n'ay point de quoy repartir là, dit Simias.

Socrate. Tu vois bien que ceux qui croyét que l'ame soit vne harmonie sçauent respondre comme cela. Or nous auons desja concedé qu'vne ame n'est ny plus ny moins ame qu'vne autre, & ceste concession signifie que l'ame n'est ny plus, ny moins, ny a moins de degrez de consonance l'vne que l'autre, & que l'ame qui n'est ny plus ny moins consonance, n'est ny plus ny moins temperee l'vne

que l'autre. Et ie te prie, l'ame qui n'eſt ny plus ny moins temperee, peut-elle eſtre participante de la conſonance à moins ou plus de degrez, ou pluſtoſt eſgalement? Ie croy qu'elle y participe eſgalement, reſpond Simias.

SOCRATE. Par conſequent, l'ame puis qu'elle n'eſt ny plus ny moins ame l'vne que l'autre, elle n'eſt auſſi ny plus ny moins temperee l'vne que l'autre. Eſtant donc de la ſorte, elle n'eſt pas plus participante à la conſonance qu'à la diſſonance; ſi bien qu'eſtant telle, vne ame ne ſçauroit auoir plus de vices, ny plus de vertus l'vne que l'autre, ſi le vice eſt vne diſſonance, & la vertu vne conſonance. Il me le ſemble, dit Simias. Mais bien au contraire, dit Socrate, car la raiſon veut que ſi l'ame eſt vne conſonance, elle ſoit incapable de vice, pource que la vraye conſonance, entant qu'elle eſt conſonance, ne participe iamais à la diſſonance, & par là on prouue que vne ame, ſi elle eſt bien ame, n'eſt point capable d'auoir de vice, & pas ces raiſons on trouue que les ames de toutes ſortes d'animaux, eſtans auſſi bien ames l'vne que l'autre, ſont toutes bonnes. Cela ſemble: Il t'a bien dit, & s'enſuiuroit ſi ceſte propoſition eſtoit vraye, que l'ame ſoit vne conſonance. Encore plus, Simias, de toutes les choſes qui ſont en l'homme, ne penſes-tu point que celle qui tient l'empire c'eſt l'ame? Meſme alors qu'elle eſt prudente, & pour obtenir ceſte maiſtreſſe, faut-il qu'elle obeïſſe au corps, ou qu'elle luy reſiſte comme en vne extreme ſoif ou faim, où l'appetit du corps eſt preſſé de boire ou de manger ſouuẽt, l'ame le retiẽt, & l'empeſche d'obeir à sõ deſir? Il eſt vrai, dit Simias.

Souuent que le corps aueuglé

De ſon appetit deſreglé,
Cherche de contenter ſa rage,
L'eſprit reſiſte à ſes deſirs,
Et pour euiter ſon dommage,
Le deſtourne de ſes plaiſirs.
Aupres d'vne eau claire & coulante,
Alors qu'vne ſoif violante,
Nous a mis les poulmons au feu,
La crainte d'vne maladie
Nous fait bien arreſter vn peu,
Quoy que noſtre appetit nous die.
En chaque paſſion extréme,
L'ame ſe combat elle meſme,
Et quelque forte liaiſon
Que noſtre corps ait auec elle,
Nos ſentimens & la raiſon
Se font guerre perpetuelle.

Et ce combat ne ſeroit point ſi l'ame eſtoit vne harmonie compoſee des temperatures du corps: car en ce cas elle ſeroit obligee de ſuiure ce temperament, comme nous auons dit, & n'agir, ny ne patir qu'auec les choſes dont elle ſeroit compoſee, ſans iamais n'en produire qui leur fuſt contraire; là où tout au rebours, nous voyons que l'ame ordinairement contraire au corps, tantoſt le preſſant à des exercices qui luy donnent de la peine contre ſon gré, tantoſt en le forçant par des medecines, tantoſt par des cenſures contre ſes vices, & des admonitions cõtre les douleurs, craintes, & autres paſſions.

Lors que la crainte du danger
Nous a fait paſlir le viſage,
L'ame à fin de nous ſoulager,
Raiſonne auec le courage,

Et semble adresser vn langage
A quelque chose d'estranger.

Voicy vn endroit d'Homere, où Vlysse touché de quelque desplaisir exhorte son courage par sa raison, & semble faire parler vne partie de son ame auec l'autre, lors que se battant la poitrine il se prend à dire.

Quoy? ma constance est-elle morte?
Où dort auiourd'huy ma valeur?
Arme toy mon courage, & porte
Le faix de ce nouueau mal-heur,
Ie t'ay veu vaincre la douleur
D'vne calamité plus forte.

Pensés-tu, Simias, qu'Homere ait ainsi parlé, croyant que l'ame fust vne harmonie, & quelque chose de subject aux passions du corps, ou s'il a creu qu'elle fust quelque chose de plus diuin & plus excellent? Il entendoit sans doute, dit Simias, que l'ame estoit quelque chose de plus diuin que l'harmonie. Il n'est point donc raisonnable que nous tenions l'ame pour vne harmonie, car nous serions de contraire opinion à ce Poëte diuin Homere, & à nous-mesmes. Il est vray, dit Simias, me voila content.

En fin auec assez de peine
La nuict fait place à la clarté,
Et la consonance Thebaine
Nous laisse sans difficulté.

Te voila donc appaisé, hoste Thebain, mais comme quoy appaiserons-nous Cebes?

De quels si rares sentimens
Faut-il auoir l'ame animee,
Pour refuter les argumens
De la subtilité Cadmee?

A t'ouyr respondre aux objections de Simias i'ay bien cognu que tu trouueras le chemin de me contenter, car ie ne pensois pas qu'il fust possible de tenir contre ses objections, & me suis tout esbahy de la raison que tu as imaginee contre l'harmonie dont il n'a peu soustenir le present assaut, si bien que ie m'attens fort à voir le discours Cadméen renuersé aussi bien que l'autre. Espargnez moy, dit Socrate, ne me loüez pas si tost, peut-estre qu'on nous enuiera l'explication du reste, & que ie ne m'acquiteray pas si bien du discours suiuant. Dieu y pouruoira, mais nous qui (comme dit Homere) somme aux prises, voyons si ce que tu as dit est quelque chose. La somme de ce que tu proposes est qu'on te face voir comme quoy l'ame est indissoluble & immortelle.

A fin que passant chez les morts,
Et quittant la prison du corps
Où son ame estoit asseruie,
Le Sage ne se trompe pas,
En esperant qu'vne autre vie
Luy doit naistre d'autre trespas.
Tant de voluptez mespriſées,
Tant de nuicts sagement vsees,
L'Enfer si long temps combatu,
Et tant de saincles resueries,
Pour l'estude de la vertu
Ne seroient que des mocqueries.
Ces supremes felicitez
Qui suiuent les aduersitez,
Dont la vie terrestre abonde,
Seroient vn espoir deceuant,
Et les plaisirs de l'autre monde
Ne se trouueroient que du vent.

De sorte que le Philosophe qui auroit si bien estudié à la sagesse toute sa vie se trouueroit à sa mort vn vray fol de s'estre attendu à des choses vaines & fausses. C'est le danger, Cebes, auquel tu crois qu'il est subject, ne cognoissant pas encore comme quoy personne ne se peut asseurer de l'immortalité de l'ame; car pour estre de plus longue duree, & plus excellente que le corps, & semblable à quelque chose de diuin, comme aussi pour auoir esté auant le corps, & auoir cogneu & fait toute seule plusieurs choses, tu dis qu'il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit immortelle, & que mesme cette entree qu'elle fait dãs ce corps humain luy est comme vne maladie, par où elle commence à se ruyner, si bien que dans la vie du corps elle n'y trouue que des miseres pour elle, & en la mort elle y trouue aussi sa ruine; & quoy qu'elle ne se loge qu'en vn corps, ou qu'elle reuiue dans vn ou plusieurs, cela ne sçauroit asseurer personne en sa mort, car il faut estre fol pour n'auoir point de peur en ce moment, si on ne sçait point parfaictement des raisons qui prouuent l'immortalité. Voila ce que tu dis, Cebes. Ie l'ay tout repeté à fin que tu y adiouste, ou que tu en ostes encor' si bon te semble. Il n'y a rien, dit Cebes, pour le present que i'y vueille adiouster ny diminuer. Lors Socrate s'arrestant vn peu, & comme appellant ses esprits; ce que tu demandes, dit il, ô Cebes! n'est pas peu de chose. Il nous faudra traicter à ce subject la cause de la generation, & de la corruption. A ce propos, ie te raconteray ce qui m'est arriué, & si tu iuges que de ce que ie te diray il y ait quelque chose qui face pour descouurir la verité de la question que tu proposes, tu t'en seruiras. Escoute moy.

I'auois en mon ieune aage vn merueilleux deſir
De voir de l'Vniuers l'admirable ſtructure :
Et mon eſprit touché d'vn iuſte deſplaiſir,
D'ignorer les ſecrets qui ſont dans la nature,
Crut que c'eſtoit l'obiect qu'il me falloit choiſir.
Mon ame auec effort combatoit l'ignorance,
Ie bruſlois d'vne ardeur de deuenir ſçauant,
Et de peu de profit paiſſant mon eſperance,
Mes curioſitez alloient touſiours auant,
Pour voir ſi mon eſtude auoit quelque aſſeurance.
Ie croyois que c'eſtoit vn deſſein glorieux,
De ſçauoir comme quoy toutes choſes arriuent,
D'entendre quelle force ont les flambeaux des cieux,
Pourquoy les animaux çà bas meurent & viuent,
Et ce ſoin me rendoit touſiours plus curieux?
Tournant de toutes parts mon ame vagabonde,
Selon le ſens d'aucuns ie voulois diſcourir,
Si ce n'eſt point le feu, la terre, l'air, & l'onde,
Quand le froid & le chaud viennent à ſe pourrir,
Qui donnent la vigueur aux animaux du monde.

Aprés cela i'allois imaginer ſi du feu, de l'air, ou du ſang nous venoit le ſçauoir, ou ſi c'eſtoit le cerueau qui nous fourniſſoit les facultez de l'oüye, de la veüe, & de l'odorat, & que de tels ſens ſe faiſoit la memoire & l'opinion; & que de la memoire & de l'opinion miſe à repos, ſe faiſoit la ſcience. Ainſi conſiderant & les corruptions de ces choſes-là, & les paſſions qui arriuent autour du Ciel & de la terre, i'ay trouué à tout cela mon entendement fort defectueux, & me vis à conſiderer ces choſes-là, ſi ſtupide que rien plus. Ie m'en vay vous en apporter vne coniecture ſuffiſante; c'eſt que cette conſideration & ceſte reſverie m'offuſqua tellement,

qu'elle ne m'empeschoit pas seulement d'apprendre quelque chose de nouueau : mais encore me faisoit elle oublier ce que i'auois appris, & ce que ie croyois auec d'autres, auoir tres-bien sçeu auparauant comme cecy, de sçauoir de quelle sorte croist vn homme: car ie pensois qu'il estoit clair à vn chacun, que le boire & le manger font croistre l'homme, & qu'adioustant chair sur chair, & os sur os ; de mesme qu'en toutes autres choses y mettant ce qu'il leur faut, & les traictant selon que leur nature le requiert. Premierement d'vne petite masse s'en faict vne grande, & qu'ainsi d'vn petit homme s'en faict vn grand homme. C'estoit alors mon opinion, te semble-t'il pas qu'elle estoit bonne ? Pour moy ie la trouue bonne, dit Cebes. Prens garde encores à cecy, ie croyois que c'estoit assez bien pensé à moy, lors que voyant vn homme ou vn cheual grand aupres d'vn petit, ie iugeois qu'il estoit plus grand de toute la teste, & ie cognoissois fort clairement que dix estoient plus que huict, pource qu'il y en auoit deux dauantage, & qu'vne mesure de deux coudees estoit la moitié plus grande que celle d'vne coudee. Et maintenant, luy dit Cebes, qu'est-ce que tu en iuges ? Ie suis veritablement, luy respondit Socrate, bien loin de croire que i'entende aucune cause de toutes ces choses-là, qui ne me peux pas bien persuader, encores que lors que quelqu'vn adiouste vn à vn, si c'est à qui on a adiousté, ou cét autre vn à qui on adiouste, à cause de la conionction de l'vn à l'autre deuient deux : car i'admire comment, puis que estans separez, l'vn & l'autre n'estoient qu'vn, & n'estans point à lors deux, pourquoy s'estans ioints, cette congression qui

les faict mettre l'vn apres l'autre, soit la cause qu'ils soient deux: & ne puis me persuader non plus pourquoy si quelqu'vn vient à diuiser vn, cette diuision soit cause qu'il en soit deux: car il se trouueroit là vne cause pour laquelle ce deux se fait, toute contraire à celle d'auparauãt. La premiere cause estoit, pource que l'vn approchoit de l'autre, & celle-cy pource que l'vn s'esloigne de l'autre, & ne pense point encores sçauoir pourquoy vn se faict; ny pour dire en somme pourquoy quelque chose se fait, ou perit, ou est. Ie ne le pense iamais entendre par cette voye, mais i'y mesle en vain quelque autre moyen, & ne reçois nullement celuy-là: Mais ayant ouy lire vne fois d'vn liure à Anaxagoras, vne opinion qu'il auoit, que l'entendement estoit la cause de toutes choses, & disposoit du tout:

Que nostre entendement disposoit toutes choses,
Qu'il en estoit la cause, & qu'il auoit ouuert
Les abysmes plus creux où demeuroient encloses
Toutes les raretez qui sont dans l'Vniuers.
Aussi tost son aduis arresta ma creance,
Car s'estoit le meilleur que i'eusse encore veu:
Ie croyois que l'esprit ayant cette puissance,
Auroit tout disposé le mieux qu'il auoit peu.
Et que pour voir la cause & la raison plus seure
Pourquoy dedans le monde vne chose perit,
Pourquoy l'autre n'est plus & celle cy demeure,
Puis que le bien estoit le but de nostre esprit.
Il fallut s'enquerir comment tout deuoit estre,
Comme il estoit meilleur que cecy ne fust point,
Que cette chose fust, que l'autre vint à naistre,
Et nous eussions cognu les causes de tout point.

Car si l'entendement ne dispose iamais de la chose que

que bien en cognoissant comme quoy vne chose seroit bien disposee, on cognoist comme quoy elle est disposee, & que ainsi vn homme ne deuoit rien considerer ny de soy ; ny des autres que ce qui est de plus à propos ; & de meilleur. Or il est necessaire que celuy qui sçait ce qui est bon, sçait aussi ce qui est mauuais, pource que c'est vne mesme science. Dedãs ceste pensee ; ie me resiouyssois d'auoir trouué vne Anaxagoras, vn Maistre qui m'appriſt ce que i'auois tant desiré de sçauoir, c'est à dire, les causes des choses Et que premierement, il me dit si la terre estoit, ou planiere, ou ronde, & qu'aprés il m'en eust apporté la cause & la necessité: c'est à dire, qu'il m'eut montré comme quoy il estoit mieux qu'elle fust, & pourquoy elle estoit telle: si bien que s'il me disoit que la terre estoit au milieu du monde, ie m'attendois qu'il me fit entẽdre qu'il estoit meilleur qu'elle fut ainsi, & que m'ayant montré cela, ie ne serois plus en peine de chercher vne autre espece de causes.

Qu'il apprendroit à mon sens curieux,
Pour quel sujet la terre est toute ronde,
Et s'il falloit à fin qu'elle fust mieux,
Qu'elle se tint au beau milieu du monde.
Ie m'attendois qu'il me diroit aussi,
Pourquoy se montre & se cache la Lune,
Pourquoy le iour penetre iusqu'icy,
Et ce que peut le Ciel sur la Fortune.
Qu'il me montrast pourquoy tant de flambeaux
Qui dans le Ciel font leurs courses legeres,
Deuoient paroistre, & si grands & si beaux,
Et nous montrer leurs clartez passageres.

Ie m'imaginois qu'il me feroit voir tout cela, &

qu'il m'instruiroit clairement de quelle sorte, & pour quelle raison il estoit meilleur que ceste chose, ou ceste autre patist, ou agist en cecy, ou en cela. Car ie ne pensois pas qu'apres m'auoir dit au commencement que nostre esprit disposoit toutes choses : il n'alloit aprés assigner autre cause des choses, sinon la cause d'estre bien ; c'est à dire, que chaque cause est ainsi, pource que pour estre bien, il faut qu'elle soit ainsi. Si i'estois donc persuadé que nommant particulierement les causes, il assigneroit à chaque chose pour sa cause, ce qui estoit meilleur pour elle, & generalement pour la cause de toutes choses, ie croyois qu'il allegueroit le bien comun.

Animé de cette esperance,
Iurant desja sur mon auteur,
Ie trouuay que cét imposteur
Auoit pis que mon ignorance.
D'vn aueuglement qui tenoit
Ses fantaisies égarees,
Quelques natures etherees
Sont les causes qu'il amenoit.
Des essences imaginaires,
L'vne d'air, & l'autre de feu.
Bref ie fus honteux d'auoir leu
Des discours si peu necessaires.

Aprés auoir leu tout son liure (que i'acheuay auec vne grande impatience) ie me repentis d'en auoir prins la peine : car il n'alleguoit pour les causes des choses que des fantaisies. & des choses incroyables, & enseignoit vne cause aussi hors de propos, que qui diroit tout ce que Socrate fait, il le fait par son entendement, & que voulant aprés alleguer la cause particuliere de chaque chose que ie fais, il diroit

premierement que ie ſuis maintenant aſſis icy, pource que mon corps eſt compoſé d'os & de nerfs, & que les os ſont ſolides, & qu'ils ont vne eſpace de l'vn à l'autre entre les iointures, & que les nerfs ſont dans noſtre corps en telle ſorte, qu'ils s'y peuuent eſtendre & retirer, & qu'ils lient les os auec la peau & la chair où ils ſont, ſi bien que montans les os en leurs conionctions, les nerfs qui tirent & laſchent communément, font que i'ay la faculté de plier chacun de mes membres, & que pour cela ie ſuis ainſi abbaiſſé dans ce ſiege : où ſi voulant alleguer la cauſe de la conference que ie fais icy auec vous, il diroit que c'eſtoit la voix, l'air, ou l'ouye, & des mauuaiſes raiſons comme cela, ſans toucher à la cauſe veritable, qui eſt la volonté des Atheniens qui ont trouué bon de me condamner, & moy de ſubir la peine qu'ils m'ont ordonnee.

Et vrayement ces nerfs & ces os,
Dont auiourd'huy la mort s'empare,
S'il ſe fuſt peu bien à propos,
Tiendroient Cam, Beote, ou Megare.
Mais puis qu'il plaiſt à la Cité
De me commander que ie meure,
Ie crois que la neceſſité
Veut borner icy ma demeure,
Et i'endure plus doucement
Vn trépas qu'vn banniſſement.

Il n'y a donc nulle ſorte d'apparence qu'il faille tenir toutes ces choſes-là pour des cauſes : mais ſans doute ſi quelqu'vn dit que ſans les nerfs & les os ie ne ſçaurois executer ce que i'aurois deſſein de faire, il diroit vray : ce ſeroit pourtant vne extreme nonchalance de diſcours, d'aſſeurer que ie fais tout à

cauſe de ſes choſes-là, tant que ie le fay par mon entendement, ſans amener la cauſe d'eſtre bien, & ſans dire que ie le fay auec ces choſes; & par l'entendement à deſſein de faire, comme quoy il faut que cela ſoit pour eſtre bien: & ceux qui ne s'appliquent pas comme cela, ne ſçauent pas diſcerner la vraye cauſe d'vne choſe d'auec ce, ſans quoy la cauſe ne peut point eſtre cauſe, & que les ignorans appellent fauſſe cauſe, en prenant l'vn pour l'autre.

Comme dans vne nuict obſcure,
Où noſtre veuë eſt en deffaut,
Et chaque choſe eſt ſans figure,
On ne prend iamais ce qu'il faut.

C'eſt pourquoy quelques-vns qui veulent que la terre tourne touſ jours en rond, diſent qu'elle ne bouge iamais de deſſous le Ciel. Les autres qui la font comme vne grande maiſt de Paſtiſſer, tiennẽt qu'elle eſt ſouſtenuë de l'air, cõme d'vn fondement.

Ceux cy croyẽt la terre vne peſante boule,
Qui ſans aucun repos autour de ſoy ſe roule,
Mais que touſ-jours ſon ſiege eſt ferme ſous les Cieux:
Les autres qui la font comme vne grande buye,
Souſtiennent d'vn diſcours qui ne vant gueres mieux,
Que la vague de l'air eſt le fonds qui l'appuye.

Et ne s'enquierent ny les vns ny les autres de la puiſſance, par laquelle elle a eſté diſpoſee au mieux qu'elle le pouuoit eſtre, & ne penſent qu'elle ait vne vertu & force demonique.

Et ceux-cy pour porter cette peſante charge,
Penſoient auoir trouué quelque puiſſant Atlas,
De qui l'eſpaule eſtoit plus vigoureuſe & large,
Et que ce grand fardeau ne rendoit pas ſi las.

Mais ils s'imaginent auoir rencontré quelque plus

robuſte & plus immortel Atlas,& de plus larges eſpaules,qui puiſſent mieux porter tout que l'autre:& ne croyent point que la bien-ſeance & le bon, ne conioignent,ny contiennent aucune choſe du monde.Parmy tant d'incertitudes ie me rendois volontiers diſciple de qui que ce fuſt qui me vouluſt enſeigner la vraye cauſe des choſes: Mais puis que ie ne la cognois point, & qu'il m'eſt impoſſible de la trouuer,ny de moy-meſme, ny par autruy, i'ay entrepris vne ſeconde nauigation pour l'aller querir, & tenter vne autre voye pour paruenir à la cognoiſſance de la cauſe. Et veux tu, ô Cebes! que ie te communique l'inuention dont ie me ſuis aydé? De bon cœur,reſpondit Cebes.

SOCRATE. Comme ie fus laſſé de conſiderer les choſes ſans rien aduancer,

Mon eſprit rebuté de ce trauail penible,
Pourſuiuant vn deſſein qui n'eſtoit pas poſſible
Craignit de s'aueugler par vn obiet ſi beau,
Comme quand le Soleil dans l'Occean arriue:
Nos regards qui tout droit contemplent ſon flambeau,
Se ſentent eſblouyr d'vne clairté trop viue,
Et l'vnique moyen de le toucher des yeux,
C'eſt de le voir dans l'eau qui le nous montre mieux.

Ainſi pour ſauuer mon eſprit d'vn tel éblouïſſement, ie creus qu'au lieu de porter mes ſens tout droit, & immediatement à mon ſuject, ie ferois mieux de le contempler comme en vn miroir, & m'imaginay qu'il falloit recourir aux raiſons, pour conſiderer la verité par elles. Mais peut-eſtre que noſtre comparaiſon ne reſpond point à toutes ſes parties: car ie n'accorde pas entierement que celuy qui contemple les choſes dans les raiſons, le regar-

de pluſtoſt dans des images, que celuy qui les void dans les œuures : Car ie crois que ceſtuy-cy les regarde auſſi bien dans des images, que l'autre qui les void dans les raiſons : ſi eſt ce toutes-fois que i'ay prins ceſte adreſſe,& choiſi mon chemin parlà. Voicy comme quoy ie fais, ſuppoſant vne raiſon que ie trouue la plus valable. Ie tiens pour veritable ce qui ſe rapporte le mieux à elle, i'obſerue cela, & touchãt les cauſes des choſes,& touchãt autre choſe. Et cõme i'approuue ce qui eſt ſelõ la raiſõ que i'ay poſee, auſſi ie deſaprouue& tiẽs pour faux tout ce qué i'en trouue eſloigné. Ie te veux mieux expliquer ce que ie te dis: car ie ne penſe pas que tu l'entendes bien encores. Non pas beaucoup, dit Cebes. Ie n'ameine icy rien de nouueau, dit Socrate, mais ſeulement ce que ie repeté ſouuent en la diſpute precedente. Ie m'en vay donc continuer à te faire voir cette eſpece de cauſe que i'ay tant traictee, & reuiens à ce que i'ay ſi ſouuent preſché. Ie ſuppoſe donc qu'il y a quelque choſe qui de ſoy eſt, beau, bon,& grand,& telles autres choſes. Que ſi tu m'accordes cela, i'eſpere de te faire voir ce qui eſt proprement cauſe, & de te trouuer l'immortalité de l'ame.

CEBES. Conclus quand il te plaira. Ie te l'acorde.

SOCRATE. Mais conſideres en ce qui s'enſuit, ſi tu veux y conſentir auſſi : car ie penſe que s'il y a quelque choſe de beau outre le beau meſme, que cette choſe belle, quelle qu'elle ſoit, n'eſt belle, que d'autant qu'elle participe au beau; & c'eſt ainſi que i'en dis du reſte. Ne crois-tu point que c'eſt pour cette cauſe ?

CEBES. Ie le crois.

SOCRATE. Pour moy ie ne vay point plus

auant, & ne suis point capable de comprendre toutes ces autres causes excellentes. Si quelqu'vn me demande, pourquoy cecy ou cela est beau, ie luy diray que c'est à cause qu'il a, ou la couleur esclatante, ou la figure belle, ou quelque autre chose comme cela: ie ne sçaurois luy respondre autre chose, & si ie recherche des causes plus auant ie me trouble. Cecy crois-ie bien absolument & sans doute, combien que peut estre sans raison, que rien ne fait vne chose belle que la presence ou la cõmunion du beau ou de quelque façõ, & pour quelle raison qu'il arriue, & cela n'oze je pas bien asseurer encore, mais que tout ce qui est beau est beau, à cause du beau. C'est ce qu'õ peut respõdre plus asseurémẽt, & appuyé sur ce fondement, ie ne pense pas tomber, & ie puis dire asseurément que toute chose belle est faicte belle par le beau mesme. Ne le crois-tu point comme cela? Si fay, dit Cebes. Par mesme raison, ce qui est grand est grand par la grandeur, & ce qui est de plus grand est de mesme raison plus grand; & ce qui est plus petit, est ainsi plus petit par sa petitesse. C'est comme cela, dit Cebes. Ainsi, dit Socrate, tu n'approueras point celuy qui diroit que cét homme icy est plus grand que l'autre de toute la teste, & que cét autre est plus petit que luy de toute la teste: comme si leur grandeur & leur petitesse se deuoit cognoistre & discerner par la teste. Mais tu diras que tout ce qui est plus grand, n'est plus grand d'autre chose que de la grandeur, & plus grand à cause de la grandeur aussi: & ce qui est plus petit, n'est aussi plus petit que de la petitesse, & à cause de la petitesse. Tu raisõneras sans doute ainsi, de peur que si tu viens à dire que quelqu'vn est plus grand ou plus petit de la te-

ſte, on ne t'objecte que premierement par cette raiſon vne meſme choſe fait le plus grand, plus grand, & le plus petit, plus petit, aprés que de la teſte, donc cecy ſera moindre, cela auſſi qui eſt plus grand en eſt plus grand : & que c'eſt vne choſe monſtrueuſe que ce qui eſt grand, ſoit grand, à cauſe de ce qui eſt petit. Ne craindrois-tu pas auſſi de dire que dix ſont plus que huict, à cauſe des deux, pluſtoſt qu'à cauſe de la multitude ou numeralité ? & ſemblablement qu'vne meſure de deux coudees eſt plus grande que celle d'vne coudee, à cauſe de cette moitié, plutoſt qu'à cauſe de la grandeur ? c'eſt ce que tu deuois craindre de dire. Et ne craindrois tu point de dire auſſi que ſi vn eſt adiouſté à vn, que cét adiouſtemẽt eſt la cauſe qu'il s'en faict deux ; & ſi vn ſe diuiſe, cette diuiſion eſt la cauſe qu'ils ſont deux ? Mais tu dois crier tout haut, & aſſeurer que tu ne ſçais comme quoy autrement, ou cecy, ou cela ſe faict, que par la participation de l'eſſence qui luy eſt propre, à laquelle il participe : & que tu ne ſçais point autre cauſe pourquoy il faut que ces vns qui doiuent eſtre deux ſoient participans, & comme auſſi tout ce qui doit eſtre mis à vn, doit eſtre participant à l'vnité, & laiſſeras ces adionctions & diuiſions, & toutes ces ſubtilitez à des plus ſçauans que toy, pour faire des reſponces pareille à leur fantaiſie. Mais toy touſjours en defiance, & craignant, comme on dit, ton ombre meſme, tu te tiendras touſ-jours ferme en la raiſon que tu auras poſee, & feras tes reſponces de la ſorte : Que ſi quelqu'vn ſe tenant à la meſme raiſon que tu aurois poſee, venoit à te preſſer, tu te laiſſeras là ſans luy reſpondre qu'aprés auoir conſideré, ſi ce qui ſuit de cette raiſon s'accorde auec elle, ou

non. Que si tu estois obligé à rendre raison de la raison mesme que tu aurois posee, il te faudroit recourir à d'autres positions, & choisir celle qui te sembleroit la meilleure de toutes les precedentes, & ne confonderois iamais comme font les contentieux, & les principes, & ce qui deriue des principes, si pour le moins tu voulois trouuer quelque chose de vray: car pour ces contentieux, ils n'ont ny soin, ny discours qui tend à cela, & si ne laissent point à faute de sapience de plaire & trouuer leur conte dans cét embroüillement dont ils confondent tout. Mais toy, ô Cebes! si tu es du nombre des Philosophes, tu feras ie pense ce que ie dis.

PHÆDO. Cebes & Simias approuuerent là tout ce que Socrate disoit.

ECHECRATES. Ils auoient sans doute raison d'y consentir, car ie ne pense pas que ce discours ne soit maintenant assez clair aux plus hebetez.

PHÆDO. Aussi n'y eut-il personne en la compagnie qui ne le trouuast fort aysé.

ECHECRATES. Ce n'est pas de merueille, puis que moy qui n'y estois point, le comprends fort bien, & le trouue facile seulement à te l'ouyr dire. Mais apres cela, comme quoy est-ce qu'il poursuiuit?

PHÆDO. Apres que Socrate les eut rangez à son opinion, & qu'ils luy eurent accordé que chacune des especes est quelque chose, & que ce qui leur participe prend d'elles sa denomination, il se mit encore à les interroger de cette sorte.

SOCRAT. S'il en est ainsi que nous auons montré, aduoüeras tu point alors que tu dis que Simias est plus grand que Socrate, & plus petit que

Phædon, que ces deux choſes là ſont en Simias c'eſt à dire, la grandeur & la petiteſſe?

CEBES. Aſſeurément.

SOCRAT. Et tu confeſſes toutesfois que Simias ſurpaſſe Socrate, non pas en la ſorte que les paroles le diſent, car tu ne crois pas qu'il ait eſté ainſi ordonné par la nature, que Simias en tant que Simias ſurpaſſe Socrate: mais à cauſe de la grandeur de ſtature qu'il a, ny que Socrate auſſi ſoit moins que Simias, en tant qu'il eſt Socrate, mais à raiſon de ſa taille qui eſt petite, au reſpect de celle de Simias.

CEBES. Ie le crois comme cela.

SOCRAT. Et ſemblablement Phædon ne ſurpaſſe point Simias, entant que Phædon: mais en tant qu'il eſt de grande ſtature au prix de Simias qui ſe trouue de petite taille, au reſpect de Phædon.

CEBES. Il eſt ainſi.

SOCRAT. Si bien que Simias aura la domination de petit & de grand: car il eſt entre les deux, ſurpaſſant par ſa grandeur la petiteſſe de l'vn, & cedant par ſa petiteſſe à la grandeur de l'autre.

PHÆDON. Alors il nous dit en ſouſriant: il ſemble que ie vous ay deſcrit cecy auec trop d'affection, ſi eſt il pourtant de meſme que i'en ay parlé.

CEBES. Il appert.

SOCRAT. Ie le dis à deſſein de vous faire croire ce que ie crois auſſi. Mon opinion eſt que la grandeur ne veut iamais non ſeulement eſtre enſemble & grande & petite, mais auſſi que cette grandeur qui eſt en nous, ne reçoit iamais petiteſſe & ne veut point eſtre ſurmontee: mais que de deux choſes il en arriue l'vne, ou qu'elle luit & ſe retire

quand la petiteſſe ſon contraire approche, ou bien qu'elle meurt & finit auſſi toſt que la petiteſſe eſt arriuee: car elle ne peut attendre, ny ſe rendre en reçeuant la petiteſſe, autre choſe que ce qu'elle eſtoit; comme moy par exemple, qui ay la petiteſſe, tandis que ie ſuis ce que ie ſuis, ſans doute ie ne puis eſtre que petit. Tout de meſme vne choſe grande ne peut eſtre petite, & ce qui eſt de petit en nous, ne peut ny deuenir, ny eſtre grand, ny aucune ſorte de contraires: car vn contraire tant qu'il demeure tel qu'il eſtoit, ne peut iamais deuenir ſon contraire, mais il faut qu'il fuye ou periſſe auſſi toſt que ſon contraire arriue.

CEBES. C'eſt iuſtement mon opinion.

PHÆDON. Alors quelqu'vn de la compagnie, (ie ne ſçaurois dire maintenant qui ce fut) comme tous eſbahy, ſe print à dire; bons Dieux, ne nous a t'on point accordé dans les diſcours precedens tout le contraire de ce qu'on nous vient de dire icy? car on nous a montré que du moindre ſe faiſoit le plus grand, & du plus grand ſe moindre, & que ſans doute il y auoit vne generation des contraires les vns des autres, & maintenant il ſemble que vous diſiez que cela ne ſe peut. Socrate aduançant vn peu la teſte, eſcouta cela, & tout à l'inſtant; tu as (dit-il) bonne memoire d'auoir retenu cela, mais tu n'entends pas pourtant la difference qu'il y a de ce que nous diſons à cette heure, à ce que nous auons dit auparauant: car alors nous diſions que d'vne choſe contraire ſe faiſoit vne choſe contraire; & icy nous diſons qu'vn contraire ne peut iamais deuenir ſon contraire, ny touchant ce qui eſt en nous de contraire, ou en la nature. Nous parlions des choſes qui ont

des contraires,& les appellions du nom de contraires? & maintenant nous parlons des contraires qui sont en elles, desquels elles prennent la denomination, & disons que les contraires ne s'engendrent iamais l'vn l'autre. Lors tournant les yeux vers Cebes,& toy,dit Socrate,ne te trouue-tu point troublé pour cette objection?

CEBES. Nullement.

SOCRATE. Nous auons donc simplement aduoüé qu'vn contraire ne se fait iamais de son contraire.

CEBES. Il est vray.

SOCRATE. Prens garde si tu n'es point aussi d'accord auec moy en cecy. Appelles tu cela quelque chose,la chaleur & le froid?

CEBES. Sans doute.

SOCRATE. Mais appelle tu simplement le chaud & le froid,neige & feu?

CEBES. Non vrayement.

SOCRATE. Tu dis donc que la chaleur est quelque autre chose que le feu, & le froid quelque autre chose que la neige.

CEBES. Ie le pense.

SOCRAT. Mais tu crois bien aussi que la neige tant qu'elle est neige ne peut point receuoir de chaleur,comme nous disions; & qu'elle ne peut estre ensemble, & neige & chaude, mais que la chaleur venant,il faut qu'elle fuye,ou qu'elle cesse d'estre,& que le feu tout de mesme, le froid venant, se desrobe ou s'esteigne, & qu'il ne sçauroit estre ensemble & feu & froid.

CEBES. Tu dis vray.

SOCRATE. Remarque donc qu'il y a certai-

nes choſes qui non ſeulement honorent touſ-jours l'eſpece de leur nom, mais encore quelque autre choſe qui n'eſt pas à la verité ce qui eſt de premier, mais qui en a la forme tandis qu'il eſt, & voicy en quoy tu trouueras peut-eſtre plus clair ce que ie te dis, non pair garde touſ-jours ce nom de non pair: mais n'en a-il point auſſi d'autre? car c'eſt ce que ie cherche, ſçauoir s'il n'y a point quelque autre choſe qui n'eſt pas à la verité proprement ce qu'eſt non pair, mais qui ce pendant auec vn autre nom qu'il a, eſt obligé auſſi de porter touſ-jours ce nombre non pair, pource qu'il eſt ainſi ordonné par la nature, qu'il ne peut iamais eſtre abandonné du non pair, comme le nombre de trois qu'appellons le ternaire, ne te ſemble-t'il point qu'il eſt touſ-jours appellé ternaire & non pair? lequel non pair n'eſt pas ce pendant la meſme choſe que ternaire: car il eſt dit auſſi bien & de cinq, & de ſept, comme de trois, & autre medieté de nombres ou imparité: car chacun de ces nombres là eſt auſſi bien non pair que le ternaire, & n'eſtant pas cela meſme qu'eſt non pair, chacun d'eux ne laiſſe pas d'eſtre non pair; ſemblablement & deux, & quatre, & autre ordre de nombre quel qu'il ſoit, combien qu'il ne ſoit pas cela meſme qu'eſt pair, chaque d'eux pourtant eſt pair.

CEBES. Sans doute.

SOCRATE. Regarde donc icy ce que ie demande, c'eſt qu'il ſemble veritablement que non ſeulement les contraires entr'eux ne ſe reçoiuent iamais l'vn l'autre: mais auſsi que les choſes qui ſont de telle ſorte que n'eſtans point contraires entr'elles meſmes, ce pendant poſſedent touſ-jours des

contraires, ne reçoiuent iamais vne espece contraire à l'espece qu'elles ont, mais qu'à son arriuée elles s'en vont ou periſſent. Ne dirons nous point que trois defaudront pluſtoſt, & partiroient toute autre choſe pluſtoſt que d'eſtre faicts pairs, en tant qu'ils ſont trois?

CEBES. Il eſt vray.

SOCRAT. Si eſt-ce pourtant que la duité n'eſt pas contraire à la ternité.

CEBES. Nullement contraire.

SOCRATE. Si bien que non ſeulement les eſpeces contraires ne ſe reçoiuent iamais entr'elles meſmes: mais qu'outre les eſpeces, il y a des choſes qui ne ſouffrent point l'entrée des contraires.

CEBES. Tu dis tres-vray.

SOCRAT. Veux-tu donc que nous definiſſions, s'il nous eſt poſsible, ces choſes-là comme elles ſont?

CEBES. Ie le deſire fort.

SOCRAT. Ces choſes Cebes, ne ſeront elle point choſes qui occupans quoy que ce ſoit, le rendent tel qu'il eſt contraint de retenir non ſeulement l'idee de ſoy meſme, mais d'auoir auſsi ſon contraire?

CEBES. Comme quoy eſt-ce que tu dis cela?

SOCRAT. Comme ie diſois vn peu auparauant, car tu ſçais que ce qui eſt contenu dans l'idee de trois, doit eſtre non ſeulement trois, mais auſsi non pair.

CEBES. Il eſt vray.

SOCRAT. A cela nous diſions qu'vne idee cõtraire à la forme qui parfaict cela, n'arriue iamais.

CEBES. Iamais.

SOCRAT. C'eſt pourquoy le nombre de trois eſt exempt d'eſtre pair.

CEBES. Il eſt vray.

SOCRAT. Il s'enſuit donc que la trenité ou nombre de trois eſt neceſſairement non pair.

CEBES. Ie l'aduouë.

SOCRAT. Ainſi ce que i'auois pris à definir, à ſçauoir quelles choſes ce ſont qui n'eſtans contraires à rien ne reçoiuent pas pourtant le contraire: Cela, diſ-je, eſt de meſme que la ternité, qui n'eſtant point contraire au pair, ne le recoit pourtãt iamais, pource qu'il luy apporte touſ-jours ce qu'il luy eſt contraire. Tout de meſme en eſt il du nombre de deux au non pair, & du feu au froid, & de la neige à la chaleur, & de beaucoup d'autres choſes comme cela. Vois donc maintenant Cebes, ſi tu ne penſes point qu'il faille definir ainſi, que non ſeulement le contraire ne reçoit point ſon contraire: mais auſſi ce qui apporte quelque choſe de contraire à ce où il va. Ce qui apporte ne receura iamais vne forme contraire à ce qui eſt apporté, retiens le donc bien encore: car il n'eſt pas inutile de le redire: iamais le nombre de cinq ne receura l'eſpece du pair, ny dix qui eſt le double du non pair: car cetuy-cy qui eſt contraire à l'autre, ne reçoit pourtant iamais l'eſpece de non pair; ny au nombre de douze, les ſix moitiez de ce douze ne reçoiuent iamais la forme du tout, ny de tous autres qui ont cõme cela la moitié d'vn nombre, ou qui en ont vne troiſieſme partie, ne reçoiuent iamais la forme du plus grãd nombre; car en la receuant ils periroient, & ne ſeroient plus ce tiers ou cette moitié qu'ils eſtoient. M'entends-tu bien, & te trouues-tu bien de mon aduis en tout cela?

CEBES. Fort bien.

SOCRAT. De rechef, dy moy comme depuis le commencement & me respons, non point par ce que i'interroge, mais par autre chose à mon intention. Or ie dis outre cette response asseuree que nous auons posee dés le commencement, rends-moy quelque autre response aussi asseuree qui soit tiree de ce que nous auons dit plus franchement, comme si tu m'interroges de la sorte, dis-moy Socrate, qu'est-ce qui estant dans le corps, l'eschauffe? Ie ne t'iray pas rendre cette asseuree & grossiere response, que c'est la chaleur: mais d'vne plus exquise, tiree de nos discours plus recés, ie te diray que c'est le feu. De mesme si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans le corps, le rend malade? Ie ne te respondray pas la maladie, mais la fievre: & si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans vn nombre le rend impair? ie ne te respondray pas l'impairité, mais l'vnité: & comme cela en autres choses, prends garde donc si tu comprend bien mon sens.

CEBES. Entierement.

SOCRAT. Responds moy donc, qu'est-ce qui estant dans le corps le rend viuant?

CEBES. L'Ame.

SOCRAT. Et cela, n'est-il pas touſiours?

CEBES. Il ne peut estre autrement.

SOCRAT. L'Ame donc, lors qu'elle occupe quelque chose, luy apporte sans doute la vie.

CEBES. Sans doute.

SOCRAT. N'y a il point quelque chose contraire à la vie?

CEBES. S'y a.

SOCRATE. Et qu'est-ce?

CEBES.

CEBES. C'eſt la mort.

SOCRAT. Or l'ame ne reçoit iamais le contraire de ce qu'elle ameine, comme nous auons accordé aux diſcours precedens.

CEBES. Il eſt ainſi.

SOCRAT. Et comment appellions nous tantoſt ce qui ne reçoit point l'idée du pair.

CEBES. Non pair.

SOCRATE Et ce qui n'eſt point capable de iuſtice ou de muſique, nous l'appellions iniuſte ou non muſicien, & ſi ce qui n'eſt point capable de la mort, & qui n'en reçoit point, comment l'appellerons nous? ſans doute immortel. Or l'ame veritablement ne reçoit iamais la mort, elle eſt donc immortelle.

CEBES. Il s'enſuit ſans doute, qu'elle eſt immortelle.

SOCRAT. Et l'ame veritable ment ne reçoit iamais la mort?

CEBES. Iamais.

SOCRAT. Auons nous donc faict voir cela aſſez clairement.

CEBES. Tres-bien & tres ſuffiſamment.

SOCRAT Ne te ſemble-t'il point auſſi, ô Cebes! que ſi le non pair eſtoit exempt de ruine, & de mort, trois le ſeroit auſſi; & ſi ce qui n'eſt point capable de receuoir la chaleur ne periſſoit iamais, que la neige auſſi demeureroit auprés du feu ſans ſe fondre, & qu'elle ne periroit point, & ne receuroit point de chaleur.

CEBES. Ie le croy.

SOCR. Par meſme raiſon, ſi ce qui n'eſt point capable de deuenir froid, ne mourroit iamais lors que le feu attaque le froid, le feu ne s'eſteindroit pas

pour cela,& ne s'éuanoüiroit point : mais il se retireroit sans danger.

Cebes. Il le faudroit par necessité.

Socr. Par vne pareille necessité pouuons nous conclurre,touchant l'immortel,que si ce qui est immortel ne perit point,il est impossible que l'ame perisse à la venuë de la mort: car comme nos discours precedens ont montré,elle ne peut point receuoir la mort,& ne peut point perir, comme le ternaire ne peut point estre pair, ny le non pair ne peut point estre pair,ny le feu froid,ny la chaleur qui est au feu froide.

Au reste quelqu'vn pourra dire,que combien que le non pair ne deuienne iamais pair pour l'arriuée du pair en luy,comme nous auons esté d'accord,que toutesfois aprés le non pair,disons, le pair succede à sa place.Et si quelqu'vn nous disoit que le non pair est dissout, & n'est plus, nous ne luy sçaurions nier cela: A la verité ne sçauriõs nous aussi;car il n'en est pas du non pair comme de ce qui est indissoluble;& s'il en estoit de mesme,nous treuuerions facilement que pour le pair venant, le non pair,ny les trois ne periroient point,& pourrions tenir le mesme; & du feu & de la chaleur, & de tout le reste. Ne le pourrions-nous pas bien à ton aduis.

Cebes. Fort aisément.

Socrat. Mais pource qui est de l'immortel, s'il nous appert qu'il est incapable de perir, il nous appert aussi que l'ame,outre ce qu'elle est immortelle, est aussi incapable de perir. Si cela n'estoit point accordé,il faudroit trouuer vne autre raison, mais il n'en est nullement besoin touchant cela, car qu'est-ce qui seroit indissoluble, si ce qui est immortel &

d'éternelle durée se pouuoir dissoudre?

Nostre ame deslogeant du corps,
Auecques ses organes morts
Ne seroit que vers & que poudre,
Et tout l'enclos de l'Vniuers
N'auroit plus rien exempt de vers:
Si l'immortel se peut dissoudre,
Les cieux mesmes seroient dissous,
Et les Dieux mourroient comme nous.

Mais puis que ce qui est immortel est aussi incorruptible, pourquoy est ce que l'ame si elle est immortelle, ne seroit elle point aussi incorruptible?

CEBES. Il s'ensuit necessairement.

SOCRAT. *Ainsi quand la mort nous separe,*
Sa fureur prend pour son objet,
Tout ce que l'homme a de subiet
A sa possession auare,
Mais ce que nous auons de beau,
D'indissoluble & d'inuisible,
D'immortel & d'incorruptible,
Ne passe point dans le tombeau,
Et nos esprits sans leur organes,
Logeront heureux chez les Manes.

CEBES. Il ne me reste nulle sorte de difficulté qui m'empesche de consentir à ton opinion: mais si Simias ou quelqu'vn de la compagnie a quelque chose à dire, ils n'ont que faire de se taire; car il me semble qu'on ne doit laisser passer le temps en l'occasiõ d'ouyr parler de telles choses, ou d'en discourir.

Qui voudra proposer sa doute,
Pour se rendre tout éclaircy,
Et le temps est bien cher aussi
Quand on traite, ou quand on escoute

Des discours pareils a ceux-cy.

SIMIAS. Ie n'ay rien à dire, non plus que toy, ô Cebes! contre les raisons precedentes, toutesfois la grandeur de la chose dont il s'agit, & la foiblesse humaine me donnent assez de deffiance sur ces discours.

SOCRAT. Tu as raison, Simias, & nos premieres propositiõs, combien qu'elles vous semblẽt dignes de foy, ont besoin pourtant d'estre plus diligemmẽt considerées: que si vous le pouuez vne fois assez comprendre, vous suiurez cette raison autant qu'il est possible de le faire, & cela estant rendu clair, vous n'auez plus rien à demander.

SIMIAS. Tu dis vray.

SOCRAT. *Amis si l'ame est eternelle,*
Il est bien iuste de songer,
Comme quoy nous deuons purger
Tout le mal qui se trouue en elle,
Ce mystere à qui l'a compris,
Est bien vtile à nos esprits,
Et deuant que nostre corps meure,
Et lors qu'ayant perdu le iour,
Nous eschangeons cette demeure
A quelque plus heureux seiour.
Et s'il faut que la pourriture,
Face manger nostre ame aux vers,
Lors que les membres sont couuerts
Du fardeau de la sepulture,
Les mauuais ont le bon destin,
Car on se trouueroit en fin,
La peine, ou le plaisir de l'homme,
Si quand les corps sont demolis,
L'ame languit & se consomme

Auec les os enſeuelis?
Mais puis que noſtre eſprit s'eſlongne,
Quand la mort ſaiſit noſtre chair.
Qu'il ne ſe laiſſe point toucher,
Et ne deuient iamais charongne,
Tous ces eſprits pernicieux,
Qui des actes plus vicieux
Rendent l'ame & la chair complices,
Ne ſçauroient fuir leur tourmens,
Et rencontrent milles ſupplices
Dans les horreurs du monument.
Et les ames les mieux ſenſées,
Dont la prudence & la bonté,
Gouuernent à leur volonté
Les mouuemens & les penſées,
Auec le ſçauoir qui les ſuit,
Elles s'en vont goûter le fruict
De leurs attentes arriuées,
Rien ne les ſuit que leur ſçauoir,
Quand le trépas les a priuées
Du corps qu'elles ſouloient auoir.
Dés le premier pas de la fuite
Qu'elles prennent à leur deſpart,
L'ame qui porte pour ſa part,
La gloire d'eſtre bien inſtruite,
Trouue bien de l'aduancement
En ſon heureux commencement,
Mais celles qui n'ont pour partage,
Que l'ignorance & que le mal,
Trouue bien du deſaduantage
En ce deſlogement fatal.
Vn Demon qui durant la vie
Abite l'eſprit d'vn chacun,

Par la loy d'vn deſtin commun,
Conduit l'ame qu'il a ſuiuie,
Et la meine dedans vn lieu,
Où du commandement de Dieu
Toutes les ames ramaſſées
Vont receuoir leur iugement,
Auſſi toſt qu'elles ſont paſſées
Dans leur eternel logement.
Ces demons comme ils ont la charge
De les prendre au ſortir d'icy,
Aprés leur iugement auſſi
Leur font voir vne plaine large,
Où l'ame vefue de ſon corps,
Attendant de nouueaux reſſorts,
Long temps errante & vagabonde,
Se traine aux bords des fleuues noirs,
Dont les peuples de l'autre monde
Arrouſent leurs hideux manoirs.
Leurs fatalitez acheuées,
Elles rompent ce dur ſommeil,
Et retournent vers le Soleil
Dont elles ont eſté priuées,
Vn Demon auſſi les conduit
Hors de cette profonde nuit,
D'où leur iuſte ſort les r'enuoye,
Et dans ces incognus quartiers,
Leur paſſage au lieu d'vne voye,
Trouue de differens ſentiers.
Mille détours, mille trauerſes
Dans ces lieux s'offrent à leurs pas,
Quoy que Telephe ne creut pas
Tant de routes, ny ſi diuerſes:
Æchile qui l'a fait parler,

Entendit qu'il faloit aller
Par vne carriere assez droite,
Et qui ne se montroit de rien,
Ny plus large, ny plus étroite,
Au meschant qu'a l'homme de bien.
Mais ces opinions le trompent,
Ces chemins sont pleins de marests,
Mille gouffres, mille forests,
Mille precipices le rompent,
Sans doute Æschile estoit menteur,
Et sans l'aide d'vn conducteur
Qui n'ignore pas vne adresse,
Les esprits ne sçauroient passer,
Et parmy la nuict & la presse,
Se verroient tous embarrasser.
Il est bien clair des sacrifices
Que les hommes font tous les iours,
Que ces chemins ont de détours,
Et qu'ils sont pleins de precipices,
Si bien qu'vn esprit moderé,
S'estant commis de si bon gré
Au Demon qui le veut conduire,
Trouue son voyage plaisant,
Et se laisse si bien instruire,
Qu'il n'ignore rien du present.
Au contraire vne ame enchaisnée
Des liens de la volupté,
Et d'vn sentiment enchanté
Parmy la chair contaminée,
Quand la mort finit ses plaisirs,
Bruslant encor de vains desirs,
Dont le sang l'auoit chatoüillée
Et cherche autour des os pourris,

Cette charongne dépouillée,
Où ſes vices eſtoient nourris.
A la fin quand de longues geines,
Pires que flames & que fers,
La reiettent dans les Enfers
Pour y continuer des peines
Le vieux demon qui l'introduit
Dedans l'empire de la nuict
La quitte dans ces riues ſombres,
Où tout le temps de ſon erreur,
Ny l'enfer, ny les autres ombres,
Ne la ſouffrent qu'auec horreur.
Chaque eſprit grondent à ſes approches,
Tous les Manes troublent ſa paix,
Et pour les crimes qu'elle a faicts,
La percent toute de reproches,
Il faut des ſiecles infinis
Auant que ſes forfaicts punis
Elle eſchappe de ſa torture,
Et ſort par la neceſſité
Du grand reſſort de la nature
Par qui tout eſt reſſuſcité.

Ces vilaines ames aprés des longues erreurs & des peines infinies, retrouuent dans le monde des habitations toutes conformes à leurs mauuais ſentimens, & les bonnes au contraire, ſans eſtre obligées à l'erreur, ny au ſupplice des autres, iouyſſent bien toſt aprés leurs treſpas, d'vne demeure fortunée, capables d'exercer leur iuſtes & prudentes volontez, elles s'en reuont ſans doute en des lieux bien heureux, car ſe ſont les Dieux qui prennent la paine eux meſmes de les y conduire.

Or la terre a beaucoup des lieux, & de bien ad-

mirables, & n'eſt pas ſi grande, ny telle, que diſent quelques vns, au moins a ce que i'en ay appris par d'autres.

SIMIAS. Comment me dis-tu cela ? pour moy i'ay bien ouy dire beaucoup de choſes du Globe de la terre, mais non pas ce que tu dis en auoir appris de veritable, & ſerois bien aiſe que tu prinſſes la peine de la raconter.

SOCRAT. Veritablement il me ſemble que l'art de Glaucus ne raconte pas quelles choſes ce ſont, & que tout ce trouuer qu'elles ſont vrayes, c'eſt ce qui ſurpaſſe ſa faculté. Ie ne penſe pas auſſi moy-meſme y ſuffire, & quand bien i'en ſerois parfaitement ſçauant, ma vie ſeroit trop courte pour vn compte ſi long, ie te diray bien pourtant la forme du Globe de la terre, & ces lieux de la ſorte que ie crois qu'ils ſont.

SIMIAS. Ce ſera bien aſſez.

SOCRAT. *Ie croy que cette maſſe eſt ronde,*
Que les Cieux luy ſont à l'entour,
Et que ferme dans ſon ſejour,
C'eſt ſon propre poids qui la fonde,
Les Cieux qui ſont égaux par tout,
La balance de bout en bout,
Elle meſme en ſoy ſouſtenuë,
Par tout peſante également,
Se tient ſans s'aider de la nuë,
De ſon contrepoids ſeulement.

Car vne choſe qui eſt ainſi d'égale peſanteur, ſi elle eſt miſe au milieu de quelque choſe auſſi égale de par tout, elle ne ſçauroit pancher, ny d'vn coſté ny d'autre, & ſe trouuant auecques tant de rapport, elle demeure & tient par l'inclination, & la diſpoſi-

tion d'autruy: C'eſt ce que ie me ſuis premierement perſuadé.

SIMIAS. Auec beaucoup de raiſon.

SOCRATE. *Cette maſſe ainſi ſuſpenduë,*
Eſt, comme ie le croy ſçauoir,
Et comme il eſt aiſé de voir,
D'vne merueilleuſe étenduë,
Nous icy comme des fourmis,
Et des grenoüilles ſommes mis
Autour des mareſts & de l'onde,
Entre le Phaſide, & ce lieu,
Où les pilliers d'vn demy Dieu,
Creurent auoir borné le monde.
En pluſieurs endroits de la ſorte,
Habitables comme ceux-cy,
Elle a des logemens auſſi
Pour d'autres mortels qu'elle porte,
Car ſelon la forme & le fais,
Qui de l'eau, ou de l'air épais
Dedans cette grandeur s'écoule,
Ses flancs deuiennent enfoncez,
Et fourniſſent des lieux aſſez
Pour faire peupler cette boule.
Vne plus excellente terre,
Pleine de douceur & de paix,
Où l'air ne faict venir iamais
L'importunité du tonnerre,
Pure & parfaite en tous ſes lieux,
Eſt aſſiſe dedans des Cieux,
Où tout eſt pur, tout admirable,
Là les aſtres ſont arrangez,
Là les biens heureux ſont logez,
Là tout eſt plaiſant & durable.

Ce grand Palais de la Nature,
Comme ie crois, s'appelle Æther,
Par ceux à qui i'ay veu traitter
Des secrets de cette structure,
Les astres aprés ces objects,
Qui demeurans ainsi subjects,
Penetrent les airs comme verre,
Et iusqu'au fonds de l'Vniuers,
Cherchent des chemins entr'ouuers,
Pour passer au sein de la terre.
Nous icy comme dans vn antre,
Vn peu touchez de leurs rayons,
Assez imprudemment croyons
Estre bien esloignez du centre:
Nous pensons que nostre sejour,
Est au plus haut du large tour
Qui ceint l'enclos de cette masse,
Que la terre est toute dessous,
Et que les bestes auecque nous
N'en habitent que la surfasse.
Ains les Tritons & les Nerée,
Qui dedans l'abysme des eaux
Voyent le Ciel & ses flambeaux
Au trauers de l'onde azurée,
Imagineroient sans raison,
Que leur moite & basse prison,
Seroit tout au dessus de l'onde,
Et que les lumieres des Cieux
Ne sçauroient apparoistre mieux
En quelque autre quartier du monde.
Ils croyroient que dedans Neptune
Les astres s'iroient alumer,
Et qu'ailleurs que dedans la nuit,

Ne loge ny Soleil, ny Lune,
Mais s'ils auoient tant seulement
Du dessus de leur Element
Contemplé le siege où nous sommes,
Leurs erreurs s'éuanouyroient,
Et leurs regards s'éblouyroient
De la clarté qui luit aux hommes.
Nous icy comme dans des caues,
Trop pesans pour nous enuoler,
Sous le grand Empire de l'er,
Demeurons comme des esclaues,
Nous croyons que les feux luisans
Au trauers de l'air conduisans
Tant de lumieres incogneües,
N'ont autre siege que les airs,
Et d'où partent leurs éclairs,
De là partent aussi les nuës.
Mais si iamais quelque aduanture
Nous éleuoit d'vn coup de vent,
Pour nous faire voir plus auant
Les merueilles de la nature,
Nous irions iusqu'où le Soleil
Paroist si clair & si merueil,
Iusqu'où ces nuageuses toiles
N'ont encore iamais monté,
Et dans vn ciel où sa clarté,
S'accordes auecques les estoiles.
Là bien plus haut que le tonnerre,
Dans vn palais si glorieux,
Si quelq'vn abaissoit les yeux
Sur les ordures de la terre,
Il seroit honteux de la voir,
Et rauy du nouueau sçauoir

De tant de merueilles si rares,
Voyant qu'aux prix de tant de bien,
Tous nos tresors sont moins que rien,
Se moqueroit bien des auares.
Les poissons hors de la cauerne,
Où la bize & les aquilons,
Renuersans l'onde & les sablons,
Troublent le Dieu qui la gouuerne;
Hors des creux puants de la mer,
Où tout est vilain, tout amer,
Tout rongé de sel & d'écume,
Trouueroient beaux ces lieux icy,
Comme nous les Palais aussi,
Où la torche du iour s'allume.
Les marbres qui sont nos murailles,
Les ioyaux qui parent nos doigts,
Et tout ce que les champs Indois
Se laissent tirer des entrailles:
Bref tant de biens de tant de prix,
Où des plus conuoiteux esprits
L'insensé desir se limite,
Ne sont rien en comparaison,
De ce qui luit dans la maison,
Où la troupe des Dieux habite.

Sur ces propos icy ie vous raconteray vne fable tres belle, si vous la voulez ouyr, pour vne plus claire intelligence des contrées de cette excellente terre qui est au dessous du Ciel.

SIMIAS. Nous serons tous bien aises de l'entendre.

SOCR. *Qui de ce lumineux Royaume,*
Que iamais la nuict ne voisla,
Pourroit voir cette terre là

Il y verroit comme vne paume,
De qui le dessus est couuert
De iaune, de blanc, ou de vert,
Et mille autres couleurs encore,
Comme celle de l'arc d'Iris,
Comme l'émail des prez fleuris,
Et du chariot de l'Aurore.
Tout ce qu'on voit dans la peinture
Des pourtraits qui se font icy,
Comme tous nos objets aussi
Imitent vn peu leur nature,
Nos sombres & basses couleurs
N'approchent point l'éclat des leurs;
Ny la neige, ny l'écarlate,
Ny le iaune du lourd metal,
Qui dedans l'ame du brutal
Si dangereusement éclate.
Mill'autres couleurs incogneües
A la faculté de nos yeux,
Brillent en ces sublimes lieux
Au trauers de l'onde & des nües,
Et le creux d'vn sejour si beau,
Qui s'emplit de l'air & de l'eau
Que tousjours la nature y verse,
Luy d'vn éclat tout different,
Si bien que cette terre prend
Tousjours quelque couleur diuerse.
Là sont peints les fruicts & les arbres;
Chaque fleurs vaut vn diamant.
Là c'est bâtir honteusement,
Que de faire seruir les marbres,
Les escarboucles, les rubis,
Et ce qu'vn Roy sur ses habis

Peut faire voir de plus superbe,
Se trouue parmy leurs forests,
Comme icy dedans nos marests
Se trouue du sable & de l'herbe.
L'argent y donne peu de ioye,
Et les metaux de plus de pris,
Y viennent si fors à mépris,
Qu'on n'en faict point de la monnoye;
Là toute sorte d'animaux,
Franche de la rigueur des maux,
Où nostre terre est asseruie,
Viuent auecques liberté,
Et dans des lieux pleins de santé,
Iouyssent d'vne longue vie.
On void là des plaisans riuages,
Affranchis de la loy du sort,
Et iusqu'où la faim de la mort
N'estendit iamais ses rauages,
On y void les Isles aussi,
Bien plus belles que celles-cy,
Ce n'est point la mer qui les touche;
Elles ont au lieu de rempars,
Vn air serain de toutes pars,
Où iamais Phœbus ne se couche.
Ceux qui dans ce pays de graces,
Occupent ces palais heureux,
Sont plus grands & plus vigoureux,
Que n'est cette mortelle race,
Les Elemens leur sont plus doux,
L'air leur est ce que l'onde à nous,
Et dans ce merueilleux Empire
Au lieu de nostre air infecté,
Vn beau Ciel tout plein de clarté,

Eſt-ce que leur poulmon reſpire.
Ils ont l'eſprit & le viſage
Plus aimables que nous n'auons,
Et des choſes que nous ſçauons,
Vn plus grand & meilleur vſage;
Ils ont les ſens en leur vigueur,
Et la déplaiſante langueur
Que nous donnent les maladies,
Ne trouble pas vn de leurs iours,
Non plus que les fâcheux diſcours
Que font nos ames étourdies.
D'autant que l'air vaut mieux que l'onde,
Et que le Ciel vaut mieux que l'air,
Tout ce qui faict viure & parler
Eſt meilleur en cét autre monde,
Ainſi de ces heureux humains,
Les eſprits & les corps bien ſains;
Dans leur forte temperature,
Peuuent heureuſement ſçauoir,
Iuſques où s'étend le pouuoir,
Et la volonté de nature.
Là tous ces fameux miracles
Que nous oyons dire des Cieux,
Et ces vrais organes des Dieux,
Que les mortels nomment Oracles;
De vrais Temples & des Autels,
A l'entretien des immortels,
Leur donnent vne libre entrée,
Et dans cét admirable lieu,
Il eſt aiſé de voir vn Dieu,
Comme vn homme en cette contrée.
Sans aucun ombrage des nües,
Loin de la nuict & du ſommeil

On y void & Lune & Soleil,
Et toutes les eſtoiles nuës,
Iamais aucun traict de malheur
Ny fit venir vne douleur,
Les Dieux ne ſont là que propices,
On ne void point là de priſon,
Ny de peſte, ny de poiſon,
Ny de fers, ny de precipices.
Des canaux de diuerſes ſortes
Retiennent des eaux là dedans,
D'où ſaillent des ruiſſeaux grondans
Par les plis de leurs veines tortes:
Ces foſſes en diuers endroits,
Sont ores larges, ores étroits,
Leur emboucheure eſt toute ronde,
Ils different de ceux d'icy,
Ores du bord plus étreſſi,
Ou de la baze plus profonde.
Chacun dans les creux qui le ſerre,
Suiuant vn poids qui va deſſous,
Ces canaux ſe rencontrent tous
Dans le centre de cette terre,
Là mille merueilleux ruiſſeaux
Changent l'vn l'autre de vaiſſeaux,
Ils meſlent milles fois leur courſe,
Et chacun forcé de changer,
Laiſſe dans vn gouffre eſtranger
Ce qu'il a porté de ſa ſource.
Icy des eaux viues & fortes
Vomiſſant le ſouffre & le feu,
Icy d'autres qui coulent peu
Laiſſent geler leurs vagues mortes,
Ces fleuues eternels & grands,

Sont l'vn de l'autre differents,
L'vn eſt faſcheux, l'autre facile,
L'vn eſt clair, l'autre eſt vn torrent,
Tousjours parmy la bourbe errant,
Comme faict celuy de Sicile.
Depuis le haut iuſqu'à la baze,
L'vn dedans l'autre renuerſez,
Ces fleuues ſont tous balancez
Dans vn profond & large vaze,
Qui panche indubitablement
De tous coſtez eſgalement,
De vaſe eſt ce foſſé d'Homere,
De tout ce globe ſe couurant
Que tous ces fleuues vont ouurant
Comme le ventre de leur mere.
Cette maſſe d'eaux paſſagere,
Dans ce vaſe ainſi ſuſpendu,
Ny trop ſerré, ny trop fendu,
N'eſt ny peſante, ny legere,
Cette humeur eſt ſans fondement,
Comme auſſi ſans nul firmament,
Elle s'abaiſſe, elle ſe leue,
Elle s'enfuit, elle reuient,
Elle s'eſlance, & ſe retient,
Sans ſe donner iamais de treue.
L'air qui vient dans ſon ouuerture,
Et qui la ſuit de bout en bout,
Allant & reuenant par tout,
Eſt auſſi de meſme nature,
Suiuant ces eaux & ces limons,
L'air comme il faict en poulmons,
Inceſſamment ſouffle & reſpire,
Et pouſſé dans ſes flots mouuens,

Il y faict naiſtre de grands vents,
Soit qu'il aille ou qu'il ſe retire.
Ce canal tire ſon haleine,
Lors que nos eaux coulent là bas,
Et la ſouſle quand il eſt las,
Et que ſa caue eſt toute pleine,
Reſſouflant ce qu'il a puiſé,
Vn grand amas d'eaux diuiſé,
Amplement nos terres abreuue,
Vn de ſes bras faict des mareſts,
Et l'autre arrache des foreſts,
Pour y faire paſſer vn fleuue.
Tous nos ruiſſeaux & nos fontaines
Naiſſent de ce debordement,
Et de là prend ſon fondement,
Le ſiege des vagues plaines,
Ces meſmes eaux en leur retour,
Vers ce vaſte & profond ſeiour,
Du grand vaſe appellé Tantare,
Coulent par les chemins diuers
De mille gouffres entr'ouuerts,
Au ſein de ce canal auare.
Les vns plus promptement ſe rendent
Dans les lieux dont ils ſont venus,
Les autres vn peu retenus,
Plus pareſſeuſement deſcendent,
Repaſſans par mille recoins,
Les vns plus bas, les autres moins,
Il tombent dans la grande maſſe,
Et voulans replacer leurs eaux,
Ils treuuent tous que leurs vaiſſeaux
Ont leur aſſiette vn peu plus baſſe.
Arriuez qu'ils ſont dans vn gouffre

Où ce fleuue rit, l'autre dort,
Et cêt autre d'vn cours plus fort
Ne jette que flâme & que ſouffre,
Et les mornes, & les coulans,
Se vont encore remeſlans
Dans le large creux de ce ventre:
C'eſt juſqu'où peut aller leur ſaut,
Car il faudroit tomber d'en-haut,
S'il vouloient deualer du centre.
Dans ce large eſpace du monde,
Quatre grands fleuues principaux,
A l'entour des champs infernaux,
Trainent le vieux cours de leur onde:
Le grand Ocean en eſt vn,
Qui ſous l'empire de Neptun,
Riche de poiſſons & de barques,
Moüille la terre à l'enuiron,
Le ſecond fleuue eſt Acheron,
Qui fait vn grand marets aux Parques.
Aprés ces courſes vagabondes,
Vn Eſtang nommé comme luy,
Dans ces lieux de ioye & d'ennuy
Arreſte ſes rapides ondes:
Dans ces obſcurs & triſtes bors,
Quelquesfois les ombres des morts
Vont accomplir leurs deſtinées,
Et noyez que ſont tous leurs maux,
R'animent d'autres animaux
Dans les lieux dont elles ſont nées.
Vn Fleuue de nature étrange
Entre ces deux là fait ſon cours,
Et tombe en vn lac où touſjours
L'onde bruſle parmy la fange,

On void là dedans s'enflâmer,
Bien plus d'eau que n'en a la mer,
Auſſi ce fleuue eſt il plus large,
Il ceint la terre, & va couler
Vers l'Acheron ſans s'y meſler,
Puis au grand canal ſe décharge.
A cauſe de l'onde enflâmée,
Qui bout dedans ce gros vaiſſeau,
Cette grande chaudiere d'eau
Eſt Pyriflegeton nommée,
Du ſoin de ſes fangeux torrens,
Mille petis ruiſſeaux errans
Par des conduites incertaines,
Regliſſent dans ce lieu profond,
Et par toute la terre font
Des ruiſſelets & des fontaines.
Le dernier Fleuue eſt le Cocite,
Dont le cours d'abord fluctueux,
Eſt fier, grondant, impetueux,
Et rien que ſon flot ne l'excite,
Il eſt entre bleu, rouge, & noir,
Comme on void dans ce creux manoir
La couleur de l'onde ſtigide,
Stix ſur les Fleuues coroné,
Sans que Iupiter détroné
Eut perdu le foudre & l'Ægide.
Comme les Dieux en cette guerre,
Cocyte prend là du ſecours,
Et paſſe d'vn plus roide cours
Dans les entrailles de la terre,
Puis par mille détours roulant
Vers Pyriflegeton coulant,
Il trouue l'Acheron en teſte,

Et ſans ſe meſler à pas vn,
Il ſe rend dans ce lieu commun,
Qui leur tient ſa cauerne preſte.
Le grand Conſeil de la nature
L'ayant ainſi bien ordonné,
Ce regne eſt le lieu deſtiné,
Où les morts ſont leur aduanture,
Leur Demon les a là logez,
C'eſt où les Dieux les ont iugez,
Ce ſont là les lieux redoutables,
Conſacrez aux droicts de la mort,
Où ſe donne l'arreſt du ſort,
Pour les juſtes & les coulpables.
Qui ne rend pas bien ſon ſeruice
Au ſainct deuoir de la vertu,
Et n'eſt auſſi tout abbatu
Sous l'infame empire du vice,
Tous ceux de qui les ſombres jours,
D'vn fade & mediocre cours
Ont paſſé cette vie humaine,
Trouuent vn pareil ſort pour eux,
Ni bien-heureux, ni mal-heureux,
Dedans cette commune plaine.
Ils ſont mis dans vne charette,
Où le Démon leur paſſager,
Conduiſant ce fardeau leger
Au mareſt d'Acheron s'arreſte:
Ils ſont là comme tous noyez,
Iuſqu'à tant qu'ils ſoyent nettoyez
Des ordures de leurs offences,
Et quelques ſupplices ſouffers,
Les Dieux leur vont oſter les fers,
Pour leur donner des recompenſes.

Les ames de ſang enyurées,
Toutes noires de trahiſon,
Ont le Tartare pour priſon,
Et n'en ſont jamais deliurées.
Là ſont mis les tueurs des Roys,
Comme ceux qui iuſqu'aux abois
N'ont aimé que le ſacrilege,
Et pour les tirer de ce lieu,
La miſericorde de Dieu
N'a point aſſez de priuilege.
D'autres ames bien criminelles:
Mais pour qui les Dieux moins fachez,
Ne condamnent point leurs pechez
A des tortures eternelles,
Ceux qu'vn brutal aueuglement
Prouoque irraiſonnablement
A facher le pere & la mere,
Sont dans cét eſpoir de guerir,
S'eſtant purgez auant mourir
Par vne repentance amere.
Vn dégouſt des lieux adorables,
Vn meurtre faict mal à propos,
Dont l'image oſte le repos
A l'ame de ces miſerables:
Ce ſont là ces crimes peſans,
Dont les Dieux ne ſe r'appaiſans
Qu'aprés vne vengeance rude,
Tiennent les eſprits affligez
Dedans le Tartare obligez
D'vne effroyable ſeruitude.
Il faut que la Lune accompliſſe
Douze fois au Ciel ſon ſentier,
Et qu'vn an paſſé tout entier

Pour le terme de leur supplice,
Le temps arriue qu'vn tourment
Si durable & si vehément,
Leur promet vn peu de relâche,
Le destin à demy contant,
Est lassé de leur nuire tant,
Hors de ces cachots les arrache.
Auant leur deliurance entiere
Sortans de ce canal commun,
Ils sont tous r'enuoyez chacun
Dedans le sein d'vne riuiere,
Ceux qui le meurtre a condamnez
Au Cocite sont amenez,
C'est autre fleuue plein de flâme
Reçoit ces hommes violens,
Qui contre leur Pere insolens,
En ont eu des remors dans l'ame.
Lors ces forçats auec licence,
Suiuant les flots qui les ont pris,
S'en vont visiter les esprits,
Dont ils ont blessé l'innocence,
Et les trouuans prés des Palus,
Qui d'vn large & tranquille flus,
Arrousent vne heureuse plaine,
Desireux de s'y réjoüir,
Les coniurent de les ouyr,
Et d'auoir pitié de leur peine.
Si ces Manes leur font la grace
De les receuoir à mercy,
Ils s'en vont auec elles aussi,
Posseder vne heureuse place,
Et pleins de franchise & d'honneur,
Participent à leur bon heur:

Mais tant que leur iuſtice auare
Leur veut retenir leurs forfais,
Sans auoir, ny trefue, ny paix,
Ils s'en reuont dans le Tartare.
Leur peine ſe rend infinie,
Leur douleur ne cuit pas aſſez,
Et tant qu'il plaiſt aux offencez,
Leur faute n'eſt iamais punie:
Mais ſoudain qu'ils ſont pardonnez,
Ils vont au rang des fortunez,
Le malheur calme ſon orage,
L'Enfer eſt las de les punir,
Et chacun perd le ſouuenir
D'en auoir reçeu de l'outrage.
Mais ceux qui d'vne ſainte vie
Ont ſuiuy le train glorieux,
Et dont la volonté des Dieux
A touſjours l'imité l'enuie,
Sçauans & ſans aucun défaut,
Ils volent bien-heureux là haut,
Ou parmy des grandeurs ſuprémes,
Ils n'ont plus de corps comme icy,
Et francs de tout humain ſoucy,
Ils déuiennent des Dieux eux-meſmes.
A des felicitez ſi rares
Se doit donner tout noſtre ſoin,
Car cette gloire de bien loin,
Paſſe la Pompe des Thiares,
Nul ſans prudence, & ſans bonté,
Encore n'eſt iamais monté
Dans ce grand palais de lumiere,
Où noſtre parfaite raiſon,
Doit habiter vne maiſon

Plus heureuſe que la premiere.

PHÆDON. Il finiſſoit ainſi ſa fable dans le diſcours de ces beatitudes eternelles, que les eſprits bié purgez par la Philoſophie, doiuent eſperer, & dont il ne pouuoit, diſoit-il, exprimer la magnificence faute du loiſir & de capacité d'vn homme, qui ne ſuffit pas au diſcours des choſes ſi merueilleuſes au bout de ſon compte, il dit à Simias.

Toutes ces choſes là, comme ie les ay rangées, ne ſont pas dignes ſans doute qu'vn homme de bon ſens y arreſte entierement ſa creance: toutesfois eſtans certains de l'immortalité de nos ames, nous deuons penſer que leur habitation en l'autre monde ſera quelque choſe d'approchant à ce que ie vous en ay diſcouru, & ſans l'incertitude où nous demeurons pendant la vie, il me ſemble qu'il eſt à propos de ſe perſuader à plus prés ce que i'ay dit, & de l'apprẽdre par cœur, comme les Magiciens font leurs vers: s'il y a du danger qu'on ſe trompe; il y a de la gloire à courre ce hazard, & ie croy qu'vne eſperance bien legitime doit icy ſoulager les incommoditez de ceux qui viuent dans les mépris du faſte, & de la volupté du corps, & qui ayans ſçeu treuuer le gouſt des plaiſirs que la ſcience donne, n'ont réjoüy leur eſprit d'autre choſe, & n'empruntent rien d'eſtranger pour l'accommoder, ils ſont parez d'ornemens tous tirez de luy-meſme, qui ſont la temperance, la iuſtice, magnanimité, la liberté, la verité. Parmy toutes ſes vertus, le ſage ſe treuue ferme contre les atteintes de la mort, & par tout le temps de ſa vie, ſe trouue auſſi preparé pour ſon deſpart, qu'à l'heure meſme qu'il faut qu'il parte. Pour vous tous, qui eſtes icy, vous deſlogerez ſans

doute,& mourrez chacun à voſtre temps: mais pour moy, c'eſt maintenant; comme diroit quelque Tragique, que les Deſtins m'appellent, meſme il eſt deſia temps que ie m'en aille pour me lauer: cauant que de prendre le poiſon, ie me veux nettoyer pour n'incommoder point les femmes, qui s'amuſeront à lauer ce corps mort. Là deſſus, Criton luy demanda s'il ne vouloit rien commander à perſonne, touchant ſes enfans, ou pour quelque autre choſe, où on luy put faire plaiſir. Ie n'ay rien à vous recommander, dit-il, que ce que ie vous preſche il y a long temps, que ſi vous prenez garde à vous, vous me ſeruirez de beaucoup, & à vous meſmes, quoy que vous ne m'en vouluſſiez pas icy donner voſtre parole, & que ſi vous ne ſuiuez en toute voſtre vie les traces qui vous ont eſté marquées, par tous les diſcours que nous auons faicts, aſſeurez-vous que vous ny gaignerez rien, quoy que vous vueillez icy accorder à noſtre conference. Nous y prendrons garde (luy dit Criton) mais comme quoy veux-tu qu'on t'enſeueliſſe? Comme il vous plaira, dit-il, au moins ſi aprés vous me pouuez atteindre, & tout ſouſriant, il ſe tourna vers nous: Ie ne ſçaurois, dit-il, perſuader à Criton que c'eſt moy ce Socrate qui diſpute, icy & qui range ainſi mes diſcours: il croit que ie ſuis ceſte charongne, qui doit vomir incontinant, & ne ſe ſoucie peu de la conſolation que ie vous ay voulu donner, & de l'opinion que i'ay d'eſtre auiourd'huy bien loin de vous, & de paruenir à la condition des bien heureux. Aſſeurez vous en donc Criton, ie vous prie, & ſoyez mes cautions enuers luy autrement qu'il n'a eſté pour moy enuers mes Iuge: car il a reſ-

pondu que ie comparoitrois en iugement, & vous luy respondrez, s'il vous plait, qu'aprés que ie seray mort, ie ne comparaitray plus pour tout : mais que ie m'en iray. Persuadez-le luy ie vous prie, à fin qu'il ait moins de regret à ma mort, & que voyant bruſler ou enſeuelir mon corps, il ne ſoit pas ſi fol que de me plaindre, comme ſi i'endurois beaucoup, & qu'il ne dit point aux funerailles que c'eſt Socrate qu'on porte au tombeau, & qu'on me va mettre ſous la terre. Sçachez auſſi Criton, que ce qui eſt ſi mal dit, ne manque pas ſeulement en cela : mais qu'il nuit auſſi en quelque façon à nos eſprits : mais bien il faut dire que mon corps doit eſtre enſeuely, & de la ſorte qu'il te ſemblera bon. Cela dit, il ſe leua, & paſſa dans vne chambre pour ſe lauer. Criton le ſuiuit, & nous pria de les attendre. Nous étions là cependant à nous entretenir ſur les diſcours qui auoyent eſté tenus, & à déplorer noſtre fortune en la perte de cet homme là, qui eſtant noſtre Pere à tous, nous laiſſoit à ſa mort tous orphelins. Aprés que Socrate fut laué, on luy apporta ſes fils : car il en auoit deux petits, & vn desja grand, il y vint auſſi des femmes ſes domeſtiques. Socrate leur ayant parlé tout deuant Criton, & leur ayant ordonné ce qu'il vouloit, il leur cõmanda de ſe retirer, & à ſes fils auſſi, puis il reuint à nous enuiron l'heure que le Soleil s'alloit coucher : car il auoit eſté là dedans aſſez long temps. Cõme il nous fut venu retrouuer tout laué, il s'aſſit, & ſans qu'il eut preſque loiſir de nous plus rien dire, voicy le bourreau qui arriue, & ſe tenant auprés de Socrate, il luy dit : Ie ne penſe point trouuer en toy l'étonnement que i'ay accoutumé de trouuer aux autres : car ils ſe

dépitent à moy, & me disent des iniures, lors que faisant ma charge, par le commandement des Magistrats, ie leur viens annoncer qu'il leur faut aualler le poison : & i'ay recogneu à te voir icy, que tu as l'ame grande & genereuse, & l'humeur paisible, que tu es le meilleur homme qui soit iamais entré dans cette prison, & sçay bien que tu ne m'imputeras point ton malheur : mais à ceux qui en sont la cause. Tu cognois assez maintenant la nouuelle que ie t'apporte ; A dieu, & tâche à te preparer à cette necessité. Aprés luy auoir dit cela, il se retira tout pleurant. Socrate tournant les yeux sur le bourreau. A dieu, luy dit-il, toy-mesme, ie vay me preparer : Et tout aussi tost, voila, nous dit-il, vn honneste homme, & courtois : car ce n'est pas d'auiourd'huy seulement que ie l'ay cogneu ciuil comme cela, il m'a tousjours fort salüé, & m'est venu icy souuent entretenir, ie croy qu'il est homme de bien, voyez comme quoy il me plaint. Courage Criton, faisons ce qu'il nous dit, & si le poison est prest, qu'on me l'apporte, si ne l'est pas encore, qu'on le luy face apprester. Quoy dit Criton, ie croy que le Soleil n'est point encore couché, & ie sçay que les autres sont encore long temps à prendre le poison aprés qu'on leur a dit : mesme ils ne le boiuent bien so uuēt qu'aprés auoir bien gousté & ioüy de ce qu'ils aimēt : ainsi n'as tu point affaire de te hater, car il y a du temps assez. Ceux qui font de la sorte, dit Socrate, ont raison, car ils croyent que cela leur profite à quelque chose. Et moy i'ay raison de ne le point faire, car ie croy que pour retarder, ie n'y puis gaigner autre chose que de me rendre ridicule à moy-mesme, comme trop amoureux de ma vie, &

meſnager d'vne choſe où ie n'ay plus rien. Mais oblige moy ie te prie, & fais ce que ie te dis. Cõme Criton eut ouy cette reſolution, il fit ſigne à vn garçon qui n'eſtoit pas loin de là. Ce garçon ſortiſt de la chambre, & ſans arreſter beaucoup, il reuint auec celuy qui deuoit donner le poiſon qu'il apporta tout preſt dans la coupe. Socrates le regardãt, Et ie te prie, dit-il, toy qui entens cecy, qu'eſt-ce qu'il faut que ie faſſe autre choſe? Que te promener, aprés auoir beu iuſqu'à tant que tu ſentes affoiblir les iambes, aprés tu te coucheras: & luy diſant cela il luy rendiſt la coupe. Socrates, veritablemẽt, ô Echecrates, la print fort ioyeuſement ſans changer de couleur: mais regardant viuement comme il auoit accouſtumé, il dit au bourreau. Eſt il pas permis d'en reſpondre vn peu par maniere de ſacrifice? Il n'y en a, luy dit l'autre iuſtement que ce qu'il faut. I'ay tout beu, dit Socrates, mais ſi eſt-il permis au moins de prier les Dieux qu'ils me rendent ma mort fauorable, & cette ſeparation heureuſe, ie les prie de bon cœur: & ainſi ſoit-il. Diſant cela, il porte le verre à la bouche & boit fort gayement. Pluſieurs de la compagnie s'étoyent empeſchez de pleurer iuſques alors: mais le voyant comme il beuuoit, & aprés qu'il eut beu, il nous fut impoſſible de nous retenir, pour moy ie me laiſſay là tellement emporter à la douleur, que les larmes me tomboyent à force du regret que i'auois, non pas tant pour luy que pour moy meſme, & la perte que ie faiſois d'vn tel amy. Criton auſſi auant que de cõmencer de pleurer s'eſtoit leué; & Apollodorus qui n'auoit tout le iour fait autre choſe ſe print lors à crier les hauts cris, déplorant la condition de tous ceux qui étoyent là, hormis de Socrates: Vrayement,

nous dit Socrates, vous eſtes de braues gens, n'auez vous point de honte? ie n'auois r'enuoyé ces femmes pour autre choſe: car ie ſçay que ceſte foibleſſe de ſe plaindre & de pleurer leur eſt ordinaire. Et i'ay ſouuent ouy dire, que c'eſt auec applaudiſſemẽt & ioye qu'il faut s'en aller d'icy. Arreſtez vous donc & prenez patience. Nous rougimes tous à cette parole, & ne pleurâmes point d'auantage. Déja tout ſe promenant, il ſentit faillir ſes iambes & ſe coucha ſur le dos: car ainſi luy auoit ordonné le bourreau, qui vn peu aprés venant à le coucher, commença à prendre garde aux pieds de Socrates, & à ſes iambes, & luy preſſant fort le pied, luy demanda s'il ne ſentoit riẽ? Rien du tout dit Socrates? aprés il luy ſerra les iambes, & montant touſjours de la main en les ſerrant, il nous montra qu'elles eſtoyent froides & toutes roides: le touchant encore vne fois, il nous dit, lors que le froid ſera venu au cœur il trépaſſera. Auſſi toſt le froid le ſaiſit. Iuſques là il ſe deſcouurit, car il s'étoit enueloppé d'vne robe, & puis le dernier mot qu'il profera fut: O Criton, dit-il nous deuons le Coq à Eſculape, payez luy ie vous prie & n'y manquez point. Cela ſe fera, luy dit Criton: mais ne te plaiſt-il point encore quelque choſe? A cela Socrate ne reſpondit point: mais ayant demeuré coi tout vn temps, il remua vn peu: le bourreau le deſcouurit: lors Socrates ficha ſa veüe & la perdit. Criton luy ferma les yeux & la bouche.

Voyla, Echecrates, la fin de noſtre amy, homme ſans doute à mon iugement le meilleur, le plus ſage & le plus iuſte que i'ay iamais pratiqué.

AV ROY SVR SON EXIL
ODE.

LEuy qui lance le tonnerre,
Qui gouuerne les elemens,
Et meut auec des tremblemens
La grande maſſe de la terre,
Dieu qui vous mit le ſceptre en main,
Qui vous le peut oſter demain,
Luy qui vous preſte ſa lumiere,
Et qui malgré les Fleurs de Lys,
Vn iour fera de la pouſſiere
De vos membres enſeuelis.
Ce grand Dieu qui fit les abyſmes
Dans le centre de l'Vniuers,
Et qui les tient touſjours ouuers
A la punition des crimes:
Veut auſſi que les innocens
A l'ombre de ſes bras puiſſans
Trouuent vn aſſeuré refuge,
Et ne ſera point irrité
Que vous tariſſiez le deluge
Des maux où vous m'auez ietté.
Eſloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la Cour,
Il me ſemble que l'œil du iour
Ne me luit plus qu'auecque peine:
Sur le faiſte affreux d'vn rocher,
D'où les Ours n'oſent approcher,
Ie conſulte auec des furies,
Qui ne font que ſoliciter
Mes importunes réueries

A me faire precipiter.
Auiourd'huy parmy des Sauuages
Où ie ne trouue à qui parler,
Ma triſte voix ſe perd en l'air,
Et dedans l'eko des riuages:
Au lieu des Pompes de Paris,
Où le peuple auecques des cris
Benit le Roy parmy les rües:
Icy les accens des corbeaux,
Et les foudres dedans les nuës
Ne me parlent que de tombeaux.
I'ay choiſi loin de voſtre Empire
Vn vieux dezert, ou les ſerpens
Boiuent les pleurs que ie répans,
Et ſouflent l'air que ie reſpire:
Dans l'éfroy de mes lons ennuis,
Ie cherche, inſenſé que ie ſuis,
Vne Lyonne en ſa colere,
Qui me déchirant par morceaux,
Laiſſe mon ſang & ma miſere
En la bouche des lionceaux.
Iuſtes Cieux qui voyez l'outrage,
Que ie ſouffre peu iuſtement,
Donnez à mon reſſentiment
Moins de mal, ou plus de courage,
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de ſouſpirer à Dieu,
Ie n'ay rien qui me diuertiſſe,
Iob qui fut tant homme de bien,
Accuſa le Ciel d'iniuſtice,
Pour vn moindre mal que le mien.
Vous grand Roy ſi ſage & ſi iuſte
Qu'on ne voit point de Roy pareil,

Suiurez vous le meſme conſeil
Qui fit iadis faillir Auguſte?
Sa faute offence ſes neueux,
Et fait perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à ſa gloire:
Meſmes les aſtres auiourd'huy
Font des plaintes à la Memoire,
De ce qu'elle a parlé de luy.
Encore dit-on que ſon ire
L'auoit bien iuſtement preſsé,
Et qu'Ouide ne fut chaſsé
Que pour auoir osé médire:
Moy dont l'eſprit mieux arreſté,
D'vne ſi ſotte liberté
Ne ſe trouua iamais capable,
Auſſi toſt que ie fus banny,
Ie ſouhaittay d'eſtre coulpable,
Pour eſtre iuſtement puny.
Mais iamais la melancolie
Qui trouble ces mauuais eſprits,
N'a fait paroiſtre en mes écrits,
Vn pareil excez de folie:
Et ſi depuis le premier iour
Que mon deuoir & mon amour,
M'attacherent à vos ſeruices,
Ie n'ay tout oublié pour eux,
Le Ciel pour chaſtier mes vices
Faſſe vn Enfer plus rigoureux.
Ie n'ay point failly que ie ſçache,
Et ſi i'ay peché contre vous,
Le plus dur exil, eſt trop doux,
Pour punir vn crime ſi lâche:
Auſſi quels lieux ont ce credit

Où pour vn acte ſi maudit
Chacun n'ait droit de me pourſuiure:
Quel Monarque eſt ſi loin d'icy,
Qui me vueille ſouffrir de viure,
Si mon Roy ne le veut auſſi.
Quoy, que mon diſcours execute?
Que feray je à mon mauuais ſort.
Qu'appliqueray-je que la mort,
Au malheur qui me perſecute?
Dieu qui ſe plaiſt à la pitié,
Et qui d'vn ſaint vœu d'amitié
Ioint vos volontez à la ſienne,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'vne qualité ſi Chrétienne
Vous oblige à luy reſſembler.
Comme il fait à l'humaine race,
Qui ſe proſterne à ſes autels,
Vous ferez paroitre aux mortels,
Moins de iuſtice que de grace:
Moy dans le mal qui me pourſuit,
Ie fais des vœux pour qui me nuit,
Que iamais vne telle foudre,
N'ébranſle l'établiſſement
De ceux qui vous ont fait reſoudre,
A ſigner mon banniſſement.
Vn iour leurs haines appaiſées
Feront careſſes à ma douleur,
Et mon ſort loin de mon malheur,
Trouuera des routes aiſées:
Si la clarté me dure aſſez,
Pour voir aprés ces maux paſſez,
Vn Ciel plus doux à ma fortune,
Mon ame ne rencontrera

Aucun ſoucy qui l'importune,
Dans les vers qu'elle vous fera.
De la vaine la plus hardie
Qu'Apollon ait iamais remply,
Et du chant le plus accomply
De ſa parfaite melodie,
Deſſus la fueille d'vn papier,
Plus durable que de l'acier,
Ie feray pour vous vne image,
Où des mots aſſez complaiſans,
Pour bien parler de mon ouurage,
Manquerons à vos courtiſans.
Là ſuiuant vne longue trace
De l'Hiſtoire de tous nos Roys,
La Nauarre & les Monts de Foix
S'étonneront de voſtre race,
Là ces vieux pourtrais éfacez
Dans mes Poëmes retracez
Sortiront des vieilles Chroniques,
Et reſſuſcitez dans mes vers,
Ils reuiendrons plus magnifiques
En l'eſtime de l'Vniuers.
Depuis celuy que la fortune
Amena ſi prés du Liban,
Et ſous qui l'orgueil du Turban,
Vit fouler le front de la Lune,
Ie feray parler ces Roys morts,
Et renouuellant mes efforts
Dans le Diſcours de voſtre vie,
Ie feray ſi bien mon deuoir,
Que la voix meſme de l'enuie
Vous parlera de me reuoir.

AV ROY.

CHer Obiect des yeux & des cœurs,
Grand Roy dont les explois vainqueurs
N'ont rien que de dous & d'auguſte,
Vſez moins de voſtre amitié,
Vous perdrez ce tiltre de Iuſte
Si vous vſez trop de pitié.
Quand vn Roy par tant de proiects,
Voit dans l'ame de ſes ſubiects
Son autorité diſſipée,
Quoy que raiſonne le conſeil,
Ie penſe que les coups d'eſpée
Sont vn ſalutaire appareil.
L'honneur d'vn iuſte Potentat
Eſt de faire qu'en ſon Eſtat
La paix ait des racines fermes:
Par là ſe doit il maintenir,
Et demeurer touſjours aux termes
De pardonner, & de punir.
Contre ſes eſprits inſenſez,
Qui ſe tiennent intereſſez
En la calamité publique,
Selon la loy que nous tenons,
Il ne faut point qu'vn Roy s'explique
Que par la bouche des canons.
Les forts brauent les impuiſſans,
Les vaincus ſont obeiſſans,
La Iuſtice eſtouffe la rage:
Il les faut rompre ſous le faix:
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.

Henry détourne icy tes yeux,
Et regardant ces triſtes lieux
Conſacrez à ta ſepulture,
Conſidere comme ton cœur
Se lâche, & contre ſa nature
Reçoit vn ennemy vainqueur.
Toutesfois grand Aſtre des Roys,
Celle qui te print autresfois
Encore impunément te braue,
Ton cœur ne luy reſiſte pas,
Et demeure tousjours eſclaue
De ſes victorieux appas.
Grande Reyne en faueur des Lys,
Auec luy preſque enſeuelis,
N'offenſez point ſes funerailles,
Pour l'auoir, à quoy le deſſein
De venir rompre des murailles,
Si vous l'auez dans voſtre ſein?
Merueilleux changement du ſort,
Ce grand Roy que deuant ſa mort
Vous gaigniez auecques des larmes,
Eſt-il ſi puiſſant auiourd'huy,
Qu'il vous faille employer des armes
Pour auoir empire ſur luy?
Quoy que ce grand cœur genereux,
Forcé d'vn reſpect amoureux
Ait flechy deuant voſtre face,
Il n'eſt point ſi fort abbatu,
Que ſon Fils n'y trouue vne place
Où faire luyre ſa vertu.
Nous croyons que ces reuoltez,
A noſtre abord épouuantez
Se deffendront mal à la breſche:

Et qui fera comparaiſon
De vingt canons contre vne fléche,
Dira que nous auons raiſon.

SVR LA PAIX DE L'ANNEE M. DC. XX.

ODE.

LA paix trop long temps deſolée
Reuient aux pompes de la Cour,
Et retire du Mauſolée
Les ieux, les dances, & l'amour,
Au ſeul éclat de nos épées
Les tempeſtes ſont diſſipées,
Tous nos bruis ſont enſeuelis,
Mon Prince a fait ceſſer la guerre,
Et la grace a rendu la terre
Pleine de Palmes & de Lys
Noſtre eſtat d'vn triſte viſage
Deſeſperé de ſon ſalut,
Sans le Roy ne trouuoit l'vſage
D'aucun remede qui valut,
Grand Roy que vos vertus ſont grandes,
Et bien dignes de nos offrandes !
Que vos trauaux ont eu de fruict !
Toute la terre en eſt ſemée,
Et la voix de la Renommée
N'en ſçauroit faire aſſez de bruict.
Et bien races denaturées,
Qu'auez vous plus à murmurer?
Les fureurs ſe ſont retirées,
Le deſordre n'a peu durer,
Vos eſtendars ſont noſtre proye,
Vos flâmes ſont nos feux de ioye,

Le Roy triomphe du malheur,
Et iamais on a veu Monarque
Qui grauaſt de meilleure marque
Son iugement, ny ſa valeur.
La trahiſon confuſe & bleſme,
Ne ſçait plus ſurquoy rauager,
Le Roy a mis tout ce qu'il ayme
Loin de la honte & du danger,
Il a reprimé la licence
Dont on preſſoit ſon innocence,
Et ſes deſſeins laborieux,
Qui ne ſont point à l'aduanture,
Et fait voir que ſa creature
Eſtoit auſſi celles des Dieux.
Dans vos victorieuſes Armes,
Si la clemence l'euſt permis,
Et plus de ſang, & plus de larmes
Euſſent marqué ſes ennemis,
Et dirois bien à quels ſupplices
S'attendoient leurs noires malices:
Mais il eſt las de les punir,
Il eſt honteux de leur diffame,
Et ſeroit fâché que ſon ame
En euſt gardé le ſouuenir.
Il ſuffit que la paix eſt ferme,
Que ces eſprits audacieux
Ont en fin acheué le terme
De leurs complots ſeditieux:
Il ſuffit que rien n'importune,
Ny ſa vertu, ny ſa fortune,
Que le Ciel rit à ſon plaiſir,
Que ſa gloire a laiſſé l'enuie,
Et que ſa grandeur aſſouuie

Ne trouue, ny but, ny deſir.
Traiſtres outils de nos folies,
Inſtrumens de flâme & de fer,
Que vos races enſeuelies
Se recachent dedans l'enfer:
Auſſi bien nos Dieux tutelaires,
Dont ces reuoltez ordinaires
Ont armé nos mains tant de fois,
Iurent que le premier rebelle
Sera la victime eternelle
De l'iniure de vous nos Roys.
Eſperer encore des graces
Et croire en de pareils forfaits,
Que vous, ny vos futures races
Puiſſiez iamais trouuer de paix:
C'eſt douter que vos felonnies
Ne ſoient proches d'eſtre punies,
C'eſt ne ſçauoir point de priſon,
S'imaginer qu'vn a deux teſtes,
Que le Ciel n'a point de tempeſtes,
Ou qu'il ayme la trahiſon.
Mais ie faux en mes déſiances,
Noſtre mal vous a fait partir,
Et ie croy que vos conſciences
L'ont fait auec du repentir,
Auriez-vous bien la barbarie
De confeſſer que la furie
Vous ait fait venir ſans remors
Au trauers du fer & des flâmes,
Où tant de genereuſes ames
Ont accreu le nombre des morts?
Ie dis de quel ſanglant orage
L'enfer ſe deſborda ſur nous,

Et voulut mal à mon courage
De m'auoir fait venir aux coups;
La campagne eſtoit allumée,
L'air gros de bruict & de fumée,
Le Ciel confus de nos débas,
Le iour triſte de noſtre gloire,
Et le ſang fit rougir le Loire
De la honte de vos combats.
C'eſt aſſez fait de funerailles,
On void vn aſſez grand tableau
De cheuaux, d'hommes, de murailles;
Que la flâme a ietté dans l'eau,
C'eſt aſſez, le Ciel s'en irrite:
Et de quelque ſi grand merite
Dont l'honneur flatte nos explois,
Il n'eſt rien de tel que de viure
Sous vn Roy tranquille, & de ſuiure
La ſaincte Majeſté des loix.

AV ROY.

ESTREINES.

LE deſſein que j'auois de ſaluër le Roy,
Et de luy faire vn don de mes vers & de moy,
D'vne vieille couſtume aux preſens ordonnée,
Attendoit que le temps recommençá l'année,
Mais mon iuſte deuoir ne s'eſt pû retenir,
Ie trouue que ce iour eſt trop long à venir,
Et ce n'eſt point icy le temps ny la coutume,
A qui ie donne loy de gouuerner ma plume:
Quelque iour de l'année, où ie reſpire l'air,
C'eſt de ce fils des Dieux de qui ie dois parler,
Mon ame en adorans à cet object s'arreſte,

Et mon esprit en faict mon trauail & ma feste,
Tout ce que la nature a de rare & de beau,
Ce qui vit au Soleil, qui dort dans le tombeau,
Tout ce que peû le Ciel pour obliger la terre,
Les plaisirs de la paix, les vertus de la guerre,
Les roses, les rochers, les ombres, les ruisseaux,
Le murmure des vents, & le bruit des oiseaux,
Le vestement d'Iris, & le teint de l'Aurore,
Les attraits de Venus, ny les douceurs de Flore:
Tout ce que tous les Dieux ont de cher & de deus,
Grand Prince, ne peut point se comparer à vous.
Cezar auprés de vous, perd se renom d'Auguste,
Mars celuy de Vaillant, Themis celuy de Iuste:
La vertu n'eut iamais de mouuemens si saincts
Qu'elle en a rencontré dans vos heureux desseins:
C'est par où dans nos cœurs son amitié s'imprime,
C'est pour l'amour de vous que nous quittons le crime,
L'exemple de vos mœurs force plus que la loy,
Et vostre saincte vie authorise la foy,
Lors que ces grands desseins, à qui l'Europe entiere
Pour vn mois d'exercice estoit peu de matiere,
Furent mis au tombeau du plus vaillant Heros,
Dont le sein de la terre ait iamais eu les os:
La vertu s'en alloit, mais vous l'auez suiuie,
Et retenant de luy la couronne & la vie,
Il vous pleut d'arrester auecques vous aussi
Les belles qualitez qui l'honoroient icy:
Ie croyois l'Vniuers perdu dans ceste perte,
Que la terre aprés luy demeureroit deserte,
Que l'air seroit tousjours de tempeste allumé,
Que le Ciel dans l'enfer se verroit abismé,
Et que les Elemens sans ordre & sans lumiere,
Reuiendroient en l'honneur de sa masse premiere,

Sa gloire alloit du pair auec les immortels,
Et pour luy tous nos cœurs n'étoient que des Autels:
Tous les peuples Chrétiens l'auoient fait leur arbitre;
Iamais autre que luy ne posseda ce tiltre:
Sa vertu luy gaigna tous ces noms glorieux
Que nostre fantésie accorde aux demy Dieux
Les plus grands Roys trouuoient du merite à luy plaire,
Tout aymoit sa faueur, tous craignoient sa colere,
Ainsi que ce Soleil penchant vers le tombeau,
Iettoit sur l'Vniuers l'œil plus grand & plus beau,
Sa valeur trop long temps honteusement oisiue,
Meditoit d'arracher son myrthe & son oliue;
Le bruit de ses dessains par l'Europe voloit,
Chacun de ses proiects differamment parloit,
Tous les Roys ses voisins pendoient sur la balance,
Egalement douteux où fondroit sa vaillance:
Son courage, rioit, de voir que la terreur
Se mesloit parmy tous dans leur confuse erreur:
Son bien s'alloit borner de la terre & de l'onde,
Et sans vous ç'euſt esté le plus grand Roy du monde:
Que sans vous son trépas eut causé de malheurs!
Qu'il nous eut fait verser, & de sang, & de pleurs!
Mais grace au Roy des Cieux, tout preuoyant & sage,
Dont vous estes icy la plus parfaite image,
Nous sommes consolez, & le mesme cercueil,
Qui r'enferma ses os, r'enferma nostre dueil:
Les arts. & les plaisirs, les autels, & les armes,
Ont presque du regret d'auoir ietté des larmes,
Quel de tous les plus grands, & des plus braues Roys,
Asseure mieux que vous l'autorité des loix?
Vostre Empire nous sçait si doucement contraindre,
Que les plus libertins ont plaisir à vous craindre?
L'ame la plus sauuage a pour vous de l'amour,

Quel si grand Roy n'eſt point ialous de voſtre Cœur?
Et les Dieux contemplans voſtre adorable vie,
Si vous n'eſtiez leur fils vous porteroient enuie:
Le Soleil eſt rauy quand ſon œil vous reluit,
Et ne voudroit iamais de repos ny de nuict:
Ses rayons n'ayment point à chaſſer le nuage,
Que pour n'eſtre empeſchez de vous voir en viſage;
C'eſt pour l'amour de vous qu'il bâtiſt ſes maiſons,
Qu'il rompit ces kaos, qu'il changea les ſaiſons,
Qu'il nous fit diſcerner le Ciel d'auecques l'onde,
Et mit le grand éclat de la lumiere au monde:
Pour vous ſon feu s'occupe à ce metal peſant,
Pour tous dedans le Louure à vos yeux reluiſant,
Et pour ſa fantéſie en nos vergers errante,
Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,
Et ſçachant que vos yeux ſe plaiſent aux couleurs,
Il vous peint ſon amour dans la face des fleurs:
Que cet arbre fut gay, quand aux riues de Loire
Il vit les monumens grauez pour voſtre gloire,
Sentant que ſon deuoir touchoit voſtre grandeur,
Il n'éclaira iamais auecque tant d'ardeur,
Et reçeu comme encens l'honorable fumée,
Que le canon donnoit à voſtre renommée:
Le Fleuue de ſon lict alors fit vn cercueil,
Qui de vos ennemis fut le ſanglant accueil,
Et redoubla ſes pas pour conter à Neptune,
Ce que voſtre vertu fit faire à la fortune:
Neptune réjouy de vos ſuccez heureux,
Rendit de voſtre nom tous ſes flots amoureux,
Et d'vn char empané fendant ſes routes calmes,
Vint planter ſur ſes bords vne foreſt de palmes,
Et le Ciel glorieux d'vn ſi iuſte bon-heur,
Auec affection fit feſte à voſtre honneur:

Mars n'a point faict encor vne si belle proye,
Et vante ce iour là, plus que la nuict de Troye,
Voyant vostre ieuneſſe en nos ſanglans combats
Dans le ſein du peril rechercher ſes ébats:
Que nous euſmes de peur qu'vn excez de courage
Ne vous mit au hazard d'vn general naufrage:
Benit ſoit ce grand Dieu, qui d'vn ſoin paternel
Garde à voſtre genie vn bon heur eternel:
Il a faict vil pour vous ce que la terre admire,
Et n'a pas mieux fondé le Ciel que voſtre Empire.
Ce ſage & grand eſprit que voſtre ſainct deſir
Pour le ſalut commun nous a daigné choiſir:
Ce grand Dieu nous fait voir auec trop d'aſſeurance,
Que le deſtin du Ciel eſt celuy de la France,
Que vos plus grands deſſeins arriuent à leur port,
Et que vous & les Dieux n'auez qu'vn meſme ſort:
On dit que ce grand Siege où tous les Dieux repoſent,
Et d'vn conſeil ſecret de nos deſſeins diſpoſent,
Ce grand pourpris d'azur, d'où cent mille flambeaux
Eſclattent à nos yeux ſi puiſſans & ſi beaux,
Eut autrefois beſoin, qu'vn mortel prit l'audace
De ſe charger du faix de ſa peſante maſſe:
Atlas s'auantura de ſouſtenir les Cieux,
Autrement la Nature euſt veu tomber les Dieux:
Ce n'eſt point qu'en effet la celeſte machine
Se trouua quelquesfois proche de ſa ruine,
Ny que iamais vn homme à noſtre ſort pareil,
Ait penetré les airs, ny touché le Soleil:
Ceſte fable au vray ſens que la raiſon luy donne,
Nous enſeigne qu'Atlas eut la trempe ſi bonne,
Et l'eſprit ſi hardy, qu'il oſa s'eſleuer
Iuſqu'où mortel que luy ne pouuoit arriuer:
Il ſçauoit les ſecrets d'Iris, & du Tonnerre,

Et comme chaque eſtoille a pouuoir ſur la terre,
L'Vniuers le croyoit ſon general appuy,
Et pluſieurs Potentats ſe repoſoient ſur luy.
La nature y reprit vne vertu ſeconde,
Le deſtin luy laiſſa la conduite du monde,
Et les Dieux par plaiſir mirent entre ſes mains
L'ineuitable droict qu'ils ont ſur les humains.
Grand Roy vous auez fait vn Ciel de voſtre Empire,
Il eut vn bon Atlas, le voſtre n'eſt pas pire,
Et chacun voit aſſez qu'en ſa comparaiſon,
Voſtre amitié s'accorde auecques la raiſon:
Tant que voſtre faueur éclaira ſes penſées,
Nos fortunes ne ſont d'aucun dueil menacées:
Quoy que les factieux retrament de nouueau,
Leurs complots en naiſſant trouueront leur tombeau,
Et vous verrez touſjours durer à la Couronne,
La paix, qu'à voſtre eſprit voſtre innocence donne:
Ainſi faſſe le Ciel, & iamais ſon courroux
N'approche aucun danger, ny de luy, ny de vous.

ODE
AV PRINCE D'ORANGE.

NEſprit lâche & mercenaire,
Qui d'vne gloire imaginaire,
Flatte les cœurs ambitieux,
Lors qu'il parle de vos loüanges,
Met les hommes plus vicieux
A la comparaiſon des Anges.
Auſſi bien nüe & ſans appas,
La pauure Muſe n'oſe pas,
Parmy les Pompes où vous eſtes
Faire venir la verité,

Et ſi les bouches de Poëtes
Ne quittent leur ſeuerité,
Elles demeureront muettes.
Prince, ie dis, ſans me louër,
Que le Ciel m'a voulu doüer
D'vn eſprit que la France eſtime,
Et qui ne fait point mal ſonner
Vne loüange legitime,
Quand il trouue à qui la donner;
Mais le vice à qui tout aſpire,
Maitriſe auecque tant d'Empire
Ceux qui gouuernent l'Vniuers:
Que chez les plus heureus Monarques,
O honte de ce temps peruers!
A peine ay-ie trouué des marques
Qui fuſſent dignes de mes vers.
Et depuis que la Cour aduoüe
Ces ames de cire & de boüe,
Que tout crime peut employer:
Chacun attend qu'on le corrompe,
Et les grands donnent le loyer
Tant ſeulement à qui les trompe.
Lors que la force du deuoir
Pouſſe mon ame à deceuoir
Quelqu'vn à qui ie fais hommage;
Si quelquefois pour vn mortel
Ie tire vne immortelle image,
C'eſt à fin qu'il ſe rende tel
Qu'il ſe voit peint en mon ouurage.
Mais quand ie penſe à ta valeur,
O que mon ſort à de malheur!
Car me ſme de nouueaux Orphées
Ne pourroient en flattant les Dieux

Dire si bien, que tes Trophees
Ne meritent encore mieux.
Quels vers faut-il que ie prepare?
En quel si beau marbre de Pare
Dois-ie grauer des monumens,
Qui soient fidelles à ta gloire?
Quels si religieux sermens,
Iurant tes faits à la memoire
Feront croire que ie ne mens?
L'Espaigne mere de l'orgueil,
Ne preparoit vostre cercueil,
Que de la corde & de la rouë,
Et venoit auec des vaisseaux
Qui portoient peintes sur la prouë,
Des potences & des bourreaux.
Ses trouppes à pleine licence,
Venoient fouler vostre innocence,
Et l'appareil de ses efforts
Craignoit de manquer de matiere,
Où vos champs tapissez de corps
Manquoient plustost de cymetiere,
Pour le sepulchre de ses morts.
Les vostres que mordit sa rage,
Mourant disoient en leurs courages:
O nos terres, ô nos clartez!
Si vous n'estes plus asseruies,
Ayant gaigné vos libertez,
Nous voulons bien perdre nos vies.
O vous que le destin d'honneur,
Retira pour nostre bon-heur,
Belles ames soyez apprises,
Que l'horreur de vos corps détruits,
N'a point rompu nos entrepriſes,

Et que nous recueillons les fruicts,
Des peines que vous auez prises.
Nos ports sont libres, nos rempars
Sont asseurez de toutes pars,
Picorans iusqu'au bout du monde:
Si nos victorieux nochers,
Trouuent des ennemis sur l'onde,
Ce sont les vents, & les rochers.
Ainsi ta gent victorieuse,
Dessus la tombe glorieuse
Des braues dont tu fus le chef:
Maurice vante ta proüesse,
Et dans les pleurs de son méchef
Verse des larmes de liesse.
Toy seul, grand Prince, és le vainqueur:
Car si les tiens montrent du cœur
Tout ce qui les y fait resoudre
Sont tes yeux, dont le feu reluit
Dans le sang, & parmy la poudre,
Comme aux orages de la nuict
Brillent les flammes de la foudre.
Sans toy qui ne deuoit douter,
Que ce peuple au lieu de gouster
La douceur d'vn repos durable,
De sa foible rebellion,
Retomboit plus miserable
En la vengeance du Lion?
La liberté qu'on a veu naistre
Du grand Mars dont tu pris ton estre,
Apres luy vesue de support,
Si tu n'eusses esté son frere:
Par quel secours que de la mort,
Eſperoit elle se défaire

Des mains d'vn ennemy si fort?
Tu l'arrachas du precipice,
Faisant voir que tout est propice
A qui tu daignes secourir,
Et qu'ayant ton destin pour elle,
Parce que tu ne peux mourir,
La liberté n'est pas mortelle.
Mais que pour te deïfier,
Il te falut sacrifier
De sang au tenebreux Monarque?
Que pour épargner le denier
Qu'on paye aux riues de la Parque,
Tu fis riche le nautonnier
Qui conduit la mortelle barque.
Hercule à qui les immortels
Ont donné rang à leurs Autels,
N'a pas mieux merité sa feste,
Et si le sort l'eust assailli
Des forces qu'il t'a mis en teste,
Il eust sans doute deffailli.
Ostande où les soldats d'Ibere,
En riant de vostre misere,
Pleuroient la cause de la leur:
Voyant le sort qui t'accompagne
Vendre tant mesme le malheur,
A creu que le demon d'Espaigne
S'entend auecques ta valeur.
Les ans qu'on mit pour ses ruynes
Furent les iours dont tes machines
Regaignerent vn plus beau lieu:
Et c'est ainsi que tes iournees,
Comme on les conte pour vn Dieu,
Valent autant que des annees.

A Nuiport où ton œil charmoit
La frayeur, & la desarmoit,
On vit Bellone au sang trempee
Dans le choc se precipiter,
Et par fois qu'elle estoit frappee,
Au lieu de Mars, & Iupiter
Ne reclamer que ton épee.
Aux coups que le Canon tiroit,
Le Ciel de peur se retiroit,
La mer se veid toute allumee,
Les astres perdirent leur rang,
L'air s'estouffa de la fumee,
La terre se noya de sang.
Parmy la nuict de ces tumultes
Quelque grand Dieu que tu consultes,
Alors que tout semble perir,
Vint aux coups à fin de te suiure
Sans besoin de te secourir:
Car pour ne t'empescher de viure,
La Parque auroit voulu mourir.
L'ennemy battu sans retraite,
N'auoit au bout de sa deffaite
Que ta clemence pour support:
Ainsi par fois aprés l'orage,
Les nochers ont trouué leur port,
Sur les rochers de leur naufrage.
A bien chanter tant de combats,
Où iamais tu ne succombas,
Ie voudrois consacrer mes veilles:
Mais ton esprit trop retenu,
Se fascheroit à tes oreilles,
Si ie l'auois entretenu
De la moindre de tes merueilles.

Auſſi bien n'eſt il pas beſoin,
Que mon Poëme ſoit teſmoin
De tes exploicts ſi manifeſtes:
Car quelque part qu'on puiſſe aller,
Si quelqu'vn n'a point veu tes geſtes,
Il en a bien oüy parler.
L'horiſon de la gent ſauuage
N'a point de mont ny de riuage
Où ne ſoit adoré ton los,
Que dans ton nom l'Hyperboree
A faict voir à nos mattelots,
Haut eſcrit en lettre doree
Sur le fer de ſes iauelots.
Puis que ſa gloire eſt accomplie,
Grands deſtins ie ne vous ſupplie,
Que de faire continuer
L'honneur où ie le vois paroiſtre
Sans le faire diminuer,
Quand vous ne le pouuez accroiſtre.
Mais le Ciel que tu dois orner,
Maurice taſche de borner
Le fil ſacré de tes iournees:
Il t'a dés-ja marqué le lieu
Où tu dois aprés cent annees,
Aſſis vn peu plus bas que Dieu,
Fouler aux pieds les deſtinees.
Les Muſes en m'ouurant les Cieux,
M'ont faict voir que ces demi-dieux
A qui la terre faict offrande:
Fors le bien de ton amitié,
N'ont point felicité ſi grande,
Qui ne ie peut faire pitié.
Les aſtres dont la bien-veillance

Se ſent forcer de ta vaillance,
Sont appreſtez pour t'accueillir:
Des-ja leur ſplendeur t'enuironne,
Dieu comme fleurs les vient cueillir,
Pour t'en donner vne couronne
Qui ne pourra iamais vieillir.

AV DVC DE LVYNES.
ODE.

Scriuains tous-jours empeſchez
Aprés des matieres indignes,
Coulpables d'autant de pechez,
Que vous auez noirci de lignes,
Ie m'en vay vous apprendre icy,
Quel deuſt eſtre voſtre ſoucy,
Et deſſus les iuſtes ruines
De vos ouurages criminels,
Auecques des vers eternels
Peindre l'image de Luynes.
Ie confeſſe qu'en me taiſant
D'vne ſi glorieuſe vie,
Ie m'eſtois rendu complaiſant
Aux iniuſtices de l'enuie,
Et meritois bien que le Roy
En ſuitte du premier effroy,
Dont me fit pâlir ſa menace,
M'euſt fait ſentir les cruautez
Qu'on ordonne aux déloyautez,
Qui n'ont point merité de grace.
A qui plus iuſtement qu'à luy,
Se doiuent nos ſainctes loüanges?
Quel des humains voit auiourd'huy

Sa vertu ſi proche des Anges?
Ceux que le Ciel d'vn iuſte choix
Fait entrer dans l'ame des Roys,
Ils ne ſont plus ce que nous ſommes,
Et ſemblent tenir vn milieu
Entre la qualité de Dieu,
Et la condition des hommes.
Vn chacun les doit eſtimer,
Ainſi qu'vn Ange tutelaire,
La vertu c'eſt de les aymer,
L'innocence eſt de leur complaire:
Les mouuemens de la bonté
C'eſt proprement leur volonté,
Les ſuiure c'eſt fuyr le vice,
Bien viure c'eſt les imiter,
Et ce qu'on nomme meriter,
C'eſt de mourir pour leur ſeruice.
Grand Duc que toutes les vertus
Recommandent à noſtre eſtime,
Et que les vices abatus
Tiennent pour vainqueur legitime,
Benits ſoient par tout l'vniuers
Les doctes & les ſages vers,
Où ta gloire ſera ſemee,
Et iamais ne ſoient innocens,
Ceux qui refuſeront l'encens
Aux Autels de ta renommee.
Vn nombre d'eſprits furieux
De ta proſperité s'irrite,
Et fait des querelles aux Cieux,
Pour auoir payé ton merite:
Appaiſez vous foibles mutins,
En deſpit de vous les Deſtins

Lay ſeront à iamais propices,
Puis que mon Prince en prend le ſoing
Sçachez que ſa fortune eſt loing
Du naufrage & des precipices.
Si ſon ame eſtoit ſans appas,
Si ſa valeur eſtoit ſans marques,
Et que ſa vertu ne fuſt pas
Neceſſaires auprés des Monarques,
On pourroit auec moins de tort
Blamer ſon fauorable ſort:
Mais toutes nos ingratitudes
S'accorderont à confeſſer
Que ſa prudence a faict ceſſer
La honte de nos ſeruitudes.
Quand le Ciel parmy nos dangers,
Auoit horreur de nos prieres,
Que les yeux des plus eſtrangers
Donnoient des pleurs à nos miſeres,
Quant nos maux alloient iuſqu'au bout,
Que l'eſtat ébranlé par tout
Eſtoit preſt à changer de maiſtre,
Il fiſt mourir noſtre douleur,
Et perdre eſperance au mal-heur
De la faire iamais renaiſtre.
Ce grand jour où tant de plaiſirs,
Succederent à tant de peines,
Qui fit changer tant de deſirs,
Et qui r'appaiſa tant de haines:
Tous nos cœurs ſans fard & ſans fiel,
Enclinant où l'amour du Ciel
Pouſſoit vos volontez vnies,
Rauis de ce commun bon-heur,
Firent des vœux à ſon honneur,

Pour nos calamitez finies.
Ceux qui mieux ont senty l'effect
D'vne si loüable victoire,
Honteux du bien qu'il leur a faict
Ont du mal à souffrir sa gloire:
Ils arrachent à leurs esprits
Le ressentiment du mépris
Dont la grandeur estoit foulee,
Quand leur foiblesse auec raison,
Souhaittoit l'heureuse saison
Que ce grand Dieu a r'appellee.
Le remors vous doit bien punir,
Vostre ame est bien peu liberale
De luy nier le souuenir
D'vne grace si generale:
Que vos fureurs changent d'object,
Aussi bien cherchent le suiect
De la hayne qui vous anime,
Vous ne trouuerez point dequoy,
Sinon que la faueur du Roy
Tienne lieu de honte & de crime.
Ceux qui veillent à rechercher
Quelque iuste suiect de blasme,
Ne peuuent point luy reprocher
Vn deffaut du corps ny de l'ame:
Pour moy lors que ie pense à luy,
Cette faueur qui pousse autruy
De mes sens bien loin se retire,
Tous mes vers vont en compliment,
Et ne sçaurois trouuer comment
Il se faut prendre à la satyre.
S'il est coulpable, c'est d'auoir
Trop de iustice, & de vaillance,

D'aymer ſon Prince, & receuoir
Les effects de ſa bien-veillance:
Grand Duc laiſſe courir le bruit,
Et gouſte doucement le fruict
Que la bonne fortune apporte,
Tous ceux qui ſont tes ennemis,
Voudroient bien qu'il leur fuſt permis
D'eſtre criminels de la ſorte.
Iamais à leurs funeſtes vœux
Vn Dieu propice ne reſponde,
Iamais ſinon ce que tu veux
Ne puiſſe reüſſir au monde,
Que touſiours de meilleurs ſuccez
Te donnent de nouueaux accez
A des felicitez plus grandes,
Et qu'en fin les plus enragez
A ta deuotion rangez,
Te viennent payer des offrandes.

A MONSIEVR DE MONTMORENCY.

ODE.

LOrs qu'on veut que les Muſes flattent
Vn homme qu'on eſtime à faux,
Et qu'il faut cacher cent défaux,
A fin que deux vertus eſclattent:
Nos eſprits d'vn pinceau diuers,
Par l'artifice de nos vers
Font le viſage à toutes choſes,
Et dans le fard de leurs couleurs,
Font paſſer des mauuaiſes fleurs
Sous le teint des lys & des roſes.

Ce vagabond, de qui le bruict
Fut si chery des destinees,
Et si grand que trois mille annees
Ne l'ont point encores détruict:
Auecques de si bonnes marques
N'euſt foulé la rigueur des Parques,
Ny peuplé le pays Latin,
Si depuis qu'on bruſla ſa ville,
Auguſte n'euſt prié Virgile
De luy faire vn ſi beau deſtin.
Tout de meſme au ſiecle où nous ſommes,
Les richeſſes ont acheté
De noſtre auare laſcheté
La façon de loüer les hommes:
Mais ie ne te conſeille pas,
De preſenter aucun appas
A tant de plumes hypocrites:
D'autant que la poſterité
Verra mieux dans la verité
La memoire de tes merites.
Laiſſe là ces eſprits menteurs,
Sauue ton nom de leurs ouurages,
Les complimens ſont des outrages
Dedans la bouche des flateurs:
Moy qui n'ay iamais eu le blaſme
De farder mes vers ny mon ame,
Ie trouueray mille teſmoins
Que tous les cenſeurs me reçoiuent,
Et que les plus entiers me doiuent
La gloire de mentir le moins.
Ceſte grace ſi peu vulgaire
Me donne de la vanité,
Et fait que ſans temerité

Ie prendray le ſoin de te plaire,
Les Dieux aydans à mon deſſein
Me verſeront dedans le ſein
Vne fureur mieux animee:
Ils m'apprendront des traits nouueaux,
Et plus durables & plus beaux,
En faueur de ta renommee.
Mais auſſi-toſt que mon deſir,
Qui ne reſpire que la gloire
De trauailler à ta memoire,
Ioüira d'vn ſi doux loiſir,
Mon Aſtre qui ne ſçait reluire,
Que pour me troubler & me nuire,
Cachera ſon mauuais aſpect,
Et ſon influence inhumaine,
N'a pas eu pour moy tant de haine,
Qu'elle aura pour toy de reſpect.
Mes affections exaucees
En l'ardeur d'vn ſi beau proiect,
Recouureront pour ton obiect
La liberté de mes penſees:
Mes ennuys ſeront écartez,
Et mon ame aura des clartez
Si propices à tes loüanges,
Que le Ciel s'il n'en eſt ialoux,
Ayant trouué mes vers ſi doux,
Il les fera redire aux Anges.
Ie ſens vne chaleur d'eſprit,
Qui vient perſuader ma plume,
De tracer le plus grand volume
Que François ait iamais écrit:
Tout plein de zele & de courage,
Ie m'embarque à ce grand ouurage,

Ie ſçay l'Antarctique & le Nort,
I'entens la carte & les eſtoiles,
Et ne fais point enfler mes voiles
Auant qu'eſtre aſſeuré du port.
Par les rochers & dans l'orage
De l'onde où ie me ſuis commis,
Ie prepare à mes ennemis
L'eſperance de mon naufrage:
Mais que les Aſtres irritez
De toutes leurs aduerſitez
Perſecutent mon entrepriſe,
Ie ne cognois point de malheur,
Qu'au ſeul renom de ta valeur
Ie ne vainque, ou ie ne meſpriſe.

A FEV MONSIEVR DE LOSIERES.

ODE.

MOn Dieu que la franchiſe eſt rare!
Qu'on treuue peu d'honneſtes gens!
Que la fortune & ſes regens
Sont pour moy d'vne humeur auare!
LOSIERES, *perſonne que toy,*
Dans les troubles où ie me voy,
Ne me montre vn œil fauorable:
Tout ne me faict qu'empeſchement,
Et l'amy le plus ſecourable
Ne m'aſſiſte que laſchement.
Si i'eſtois vn homme de fange,
Ou d'vn eſprit iniurieux,
Qui ne porta iamais les yeux
Sur le ſuject d'vne loüange,

Ou qu'on m'euſt veu des-obliger
Ceux qui me veulent affliger:
Ie ne ſerois point pardonnable,
I'approuuerois mes ennemis,
Et trouuerois irraiſonnable
Le ſecours que tu m'as promis.
Mais iamais encores l'enuie
D'eſcrire vn Paſquin ne me prit,
Et tout le ſoin de mon eſprit
Ne tend qu'à l'aiſe de ma vie,
I'ayme bien mieux ne dire mot
Du plus infame, & du plus ſot,
Et me ſauuer dans le ſilence,
Que d'expoſer mal à propos,
A l'effort d'vne violence,
Ma renommee, & mon repos.
O deſtin que tes loix ſont dures!
L'innocence ne ſert de rien:
Que le ſort d'vn homme de bien
A de cruelles aduentures!
Ce grand Duc redouté de tous,
Dont ie ne ſouffre le courroux,
Pour aucun crime que ie ſçache,
Me menaſſe d'vn chaſtiment,
Contre qui l'ame la plus laſche
Fremiroit de reſſentiment.
Il eſt bien-aiſé de me nuire,
Car ie ne puis m'aſſuietir
Au ſoucy de me garantir,
Quoy qu'on faſſe pour me détruire:
Ie ſçay bien qu'vn aſtre puiſſant,
A tous ſes vœux obeyſſant,
Force les plus fiers à luy plaire,

Et que c'eſt plus de dépiter
La menace de ſa colere,
Que le foudre de Iupiter.
Mais que la flâme du tonnerre
Vienne eſclater à mon trépas,
Et le Ciel faſſe ſous mes pas
Creuer la maſſe de la terre,
Mon eſprit ſans eſtonnement
S'appreſte a ſon dernier moment:
Plus ie ſens approcher le terme,
Plus ie deſire aller au port,
Et touſiours d'vn viſage ferme,
Ie regarde venir la mort.
Ainſi, quoy que ce fier courage,
Menaſſe mon foible deſtin,
Sans eſtre poltron ny mutin,
Ie verray fondre cet orage,
Et coniurer ton amitié,
De n'auoir ny ſoin ny pitié,
Quelque mal-heur qui m'importune:
Dieu nous bleſſe & nous ſçait guerir,
Et les hommes ny la fortune,
Ne nous font viure ny mourir.

AV MARQVIS DE BOQVINGANT.
ODE.

VOus pour qui les rayons du iour
Sont amoureux de cet Empire,
Que Mars redoute, & que l'Amour
Ne ſçauroit voir qu'il ne ſouſpire,
C'eſt bien auecques du ſujet

Qu'vn grand Roy vous a faict l'obiect
D'vne affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que voſtre genie
Forçaſt leurs inclinations.
Les faueurs que vous meritez
Ont obligé meſme l'enuie,
D'accroiſtre vos proſperitez,
En diſant bien de voſtre vie:
Lors qu'elle veut parler de vous,
Sans artifice, & ſans courroux,
Elle ſe produit toute nuë,
Et ſes vains deſirs abbatus,
Fait gloire d'eſtre recogneuë
Pour triomphe de vos vertus.
Perſonne n'eſt faſché du bien
Dont voſtre ſort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous ſert de rien
Qu'à faire du plaiſir au monde:
Ainſi le celeſte flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la maſſe premiere,
N'a iamais eu des enuieux,
Car il n'vſe de ſa lumiere
Que pour en éclairer nos yeux.
Chaque ſaiſon donne ſes fruicts,
L'Automne nous donne ſes pommes,
L'Hyuer donne ſes longues nuicts,
Pour vn plus grand repos des hommes:
Le Printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'ame, & les couleurs
A la fueille qui ſemble morte:
Il donne la vie aux foreſts,

Et l'autre saison nous apporte,
Ce qui fait iaunir nos guerets.
La terre pour donner ses biens
Se laisse foüiller iusqu'au centre:
Et pour nous les champs Indiens
Se tirent les tresors du ventre:
L'onde enrichit de cent façons
Nos vaisseaux & nos ameçons,
Et cet élement si barbare,
Pour se faire voir liberal,
Arrache de son sein auare,
L'Ambre, la Perle, & le Coral.
Ce qu'on dit de ce grand tresor
Découlant de la voix d'Alcide,
C'estoient vrayment des chaines d'or,
Qui tenoient les esprits en bride:
Cognoissant ces diuins appas
Alexandre donnoit-il pas
Tout son gain de paix & de guerre?
Ce Prince auec tout son bon-heur,
S'il n'eust donné toute la terre,
Ne s'en fust iamais faict Seigneur.
Les Zephirs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la Lune,
Les Nauires aux Matelots,
Les Matelots à la fortune,
Tout ce que l'Vniuers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit
Pour rendre nostre vie aisée,
L'Abeille ne prend point du Ciel
Les dous presens de la rosée,
Que pour nous en donner le miel.
Les rochers, qui sont le tableau

Des ſterilitez de nature,
Afin de nous donner de l'eau,
Fendent-ils pas leur maſſe dure?
Et les champs les plus impuiſſans
Nous donnent l'yuoire & l'encens,
Les deſerts les plus inutiles
Donnent de grands tiltres aux Roys,
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre & du bois.
Marquis, tout donne comme vous,
Vous donnez comme celuy meſme,
Dont les animaux ſentent tous
La liberalité ſupreſme,
Dieu nous donne pour ſon amour,
Auecques les preſens du iour
Meſme les trais de ſon viſage,
Ce monde ouurage de ſes mains,
N'eſt point bâti pour ſon vſage;
Car il l'a fait pour les humains.
Que le Ciel reçoit de plaiſir
Alors qu'il voit ſa creature
Viure dans vn ſi beau deſir,
Et ſi conforme à ſa nature,
Ie voudrois bien vous imiter,
Mais ne pouuant vous preſenter
Ce que la fortune me cache,
Puis que tout donne en l'vniuers,
Ie veux que tout le monde ſçache
Que ie vous ay donné des vers.

CONTRE L'HYVER. ODE.

PLein de colere & de raiſon
Contre toy barbare ſaiſon

Ie prepare vne rude guerre
Malgré les loix de l'Vniuers,
Qui de la glace des hyuers
Chaſſent les flâmes du tonnerre;
Auiourd'huy l'ire de mes vers
Des foudres contre toy deſſerre.
Ie veux que la poſterité
Au rapport de la verité
Iuge ton crime par ma haine,
Les Dieux qui ſçauent mon malheur
Cognoiſſent qu'il y va du leur,
Et d'vne paſſion humaine,
Participans à ma douleur
Promettent d'alleger ma peine.
La Parque retranchant le cours
De tes Soleils bien que ſi cours,
Rien que nuict ſur toy ne deuide;
Puiſſe tu perdre tes habits,
Et ce qu'au parc de nos brebis
Peut ſouhaitter le loup auide,
T'arriuent tous les maux d'Ibis,
Comme le ſouhaittoit Ouide.
Ceres ne voit point ſans fureur
Les miſeres du Laboureur,
Que ta froidure a fait reſoudre
A bruſler meſmes les foreſts,
Les champs ne ſont que des mareſts;
L'Eſté n'eſpere plus de moudre
Le reuenu de ſes guereſts,
Car il n'y trouuera que poudre.
Tous nos arbres ſont deſpoüillez;
Nos promenoirs ſont tous moüillez,
L'émail de noſtre beau parterre

A perdu ſes viues couleurs,
La gelée a tué les fleurs,
L'air eſt malade d'vn caterre,
Et l'œil du Ciel noyé de pleurs
Ne ſçait plus regarder la terre.
La naſſelle attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oiſiue au port eſt retenuë,
La tortuë, & les limaçons,
Ieuſnent perclus ſous les glaçons;
L'oiſeau ſur vne branche nuë
Attend pour dire ſes chanſons
Que la fueille ſoit reuenuë.
Le Heron quand il veut peſcher,
Trouuant l'eau toute de rocher,
Se paiſt du vent & de ſa plume,
Il ſe cache dans les roſeaux,
Et contemple au bord des ruiſſeaux,
La bize contre ſa coûtume,
Souffler la neige ſur les eaux,
Où boüilloit autresfois l'écume.
Les poiſſons dorment aſſeurez,
D'vn mur de glace remparez,
Francs de tous les dangers du monde,
Fors que de toy tant ſeulement,
Qui reſtreins leur moite élement,
Iuſqu'à la goutte plus profonde,
Et les laiſſes ſans mouuement,
Enchaſſez en l'argent de l'onde.
Tous les vents briſent leurs liens,
Et dans les creux Æoliens,
Rien n'eſt reſté que le Zephire,
Qui tient les œillets & les Lys,

Dans ſes poulmons enſeuelis,
Et triſte en la priſon ſouſpire,
Pour les membres de ſa Philis,
Que la tempeſte luy déchire.
Auiourd'huy mille matelots,
Où ta fureur combat les flots,
Deffaillis d'art & de courage,
En l'aduanture de tes eaux,
Ne rencontrent que des tombeaux,
Car tous les aſtres de l'orage,
Irritez contre leurs vaiſſeaux,
Les abandonnent au naufrage.
Mais tous ces maux que ie décris,
Ne me font point ietter des cris,
Car euſſes-tu porté l'abiſme
Iuſques où nous leuons les yeux,
Et d'vn débord prodigieux
Trempé le Ciel iuſqu'à la cime,
Au lieu de t'eſtre iniurieux,
Hyuer ie loüerois ton crime.
Helas! le gouffre des mal-heurs,
D'où ie puiſe l'eau de mes pleurs,
Prend bien d'ailleurs ſon origine,
Mon deſeſpoir dont tu te ris,
C'eſt la douleur de ma Cloris,
Qui rend toute la Cour chagrine,
Les Dieux qui tous en ſont marris,
Iurent enſemble ta ruine.
Ce beau corps ne diſpoſe plus
De ſes ſens, dont il eſt perclus
Par la froideur qui les aſſiege:
Eſpargne hyuer tant de beauté
Remets ſa voix en liberté,

Fais que ceſte douleur s'alege,
Et pleurant de ta cruauté,
Fais diſtiller toute la neige.
Qu'elle ne touche de ſi prés
L'ombre noire de tes Cyprés,
Car ſi tu menaſſois ſa teſte,
Le laurier que tu tiens ſi cher,
Et que l'éclair n'oſe toucher
Seroit ſubjet à la tempeſte,
Et les Dieux luy feroient ſecher
La racine comme le feſte.
Mais ſi ta crainte où ta pitié
Veut flechir mon inimitié,
Sois luy plus dous que de coutume,
Ronge nos vignes de muſcats,
Dont les Muſes font tant de cas,
Mais à la faueur de ma plume,
Dans ſes membres ſi delicats
Ne r'ameine iamais le rume.
Promeine tes froids Aquilons
Par la campagne des Gelons,
Greſle deſſus les monts de Thrace:
Mais ſi iamais tu reprimas
La violence des frimas,
Et la dureté de ta glace
Sur les plus temperez climats,
Le ſien tousjours ait ceſte grace.
Sa maiſon comme le ſainct lieu
Conſacré pour le nom d'vn Dieu,
Rien que pluye d'or ne poſſede,
Ta neige fonde ſur ſon toit
Vn ſacré Nectar qui ne ſoit
Ny bruſlant, ny glacé, ny tiede:

Mais tel que Iupiter le boit
Dans la coupe de Ganimede.
Si tu m'accorde ce bon-heur,
Par cet œil que i'ay fait Seigneur
D'vne ame à l'aimer obſtinée,
Ie iure que le Ciel lira
Ton nom qu'on n'enſeuelira
Qu'au tombeau de la deſtinée,
Et par moy ta loüange ira
Plus loin que la derniere année.

LE MATIN.
ODE.

L'Aurore ſur le front du iour
Seme l'azur, l'or & l'yuoire,
Et le Soleil laſſé de boire
Commence ſon oblique tour.
Les cheuaux au ſortir de l'onde,
De flâme & de clarté couuerts,
La bouche & les naſeaux ouuerts,
Ronflent la lumiere du monde.
La Lune fuit deuant nos yeux,
La nuict a retiré ſes voiles,
Peu à peu le front des eſtoilles
S'vnit à la couleur des Cieux.
Desja la diligente Auette,
Boit la marjolaine & le tin,
Et reuient riche du butin
Qu'elle a pris ſur le mont Hymette.
Ie voy le genereux Lion
Qui ſort de ſa demeure creuſe,
Heriſſant ſa perruque affreuſe,

Qui fait fuir Endymion.
Sa Dame entrant dans les boccages
Compte les Sangliers qu'elle a pris,
Ou déuale chez les eſprits
Errant aux ſombres marécages.
Ie voy les Agneaux bondiſſans
Sur ces bleds qui ne ſont que naiſtre:
Cloris chantant les meine paiſtre
Parmy ces coteaux verdiſſans.
Les oiſeaux d'vn ioyeux ramage,
En chantant ſemblent adorer
La lumiere qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.
La charruë écorche la plaine,
Le bouuier qui ſuit les ſeillons,
Preſſe de voix & d'aiguillons
Le couple des bœufs qui l'entraine.
Alix appreſte ſon fuſeau,
Sa mere qui luy faict la tâche,
Preſſe le chanvre qu'elle attache
A ſa quenoüille de roſeau.
Vne confuſe violence
Trouble le calme de la nuict,
Et la lumiere auec le bruit
Diſſipent l'ombre & le ſilence.
Alidor cherche à ſon réveil
L'ombre d'Iris qu'il a baiſée,
Et pleure en ſon ame abuſée
La fuitte d'vn ſi dous ſommeil.
Les beſtes ſont dans leur taniere,
Qui tremblent de voir le Soleil:
L'homme remis par le ſommeil,
Reprend ſon œuure coutumiere:

Le forgeron eſt au fourneau,
Oy comme le charbon s'alume,
Le fer rouge deſſus l'enclume
Eſtincelle ſous le marteau.
Ceſte chandelle ſemble morte,
Le iour la faict éuanoüir,
Le Soleil vient nous eſbloüir,
Voy qu'il paſſe au trauers la porte.
Il eſt iour, leuons-nous Philis,
Allons à noſtre iardinage,
Voir s'il eſt comme ton viſage,
Semé de roſes, & de Lys.

LA SOLITVDE.

ODE.

DAns ce val ſolitaire & ſombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Panchant ſes yeux dans vn ruiſſeau,
S'amuze à regarder ſon ombre.
De cette ſource vne Nayade,
Tous les ſoirs ouure le portail
De ſa demeure de cryſtal,
Et nous chante vne ſerenade.
Les Nymphes que la chaſſe attire
A l'ombrage de ces foreſts,
Cherchent des cabinets ſecrets
Loin de l'embuche du Satyre.
Iadis au pied de ce grand cheſne,
Preſque auſſi vieux que le Soleil,
Baccus, l'Amour & le Sommeil,
Firent la foſſe de Silene.
Vn froid & tenebreux ſilence,

Dort à l'ombre de ſes ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'vne amoureuſe violence.
L'eſprit plus retenu s'engage
Au plaiſir de ce doux ſejour,
Où Philomele nuict & iour
Renouuelle vn piteux langage.
L'orfraye & le hibou s'y perche,
Icy viuent les loups garoux:
Iamais la iuſtice en courroux,
Icy de criminels ne cherche.
Icy l'Amour faict ſes eſtudes,
Venus y dreſſe des Autels:
Et les viſites des mortels
Ne troublent point ces ſolitudes.
Ceſte foreſt n'eſt point profane,
Ce ne fut point ſans la fâcher
Qu'Amour y vint iadis cacher
Le Berger qu'enſeignoit Diane.
Amour pouuoit par innocence,
Comme enfant tendre icy des rets,
Et comme Reyne des foreſts,
Diane auoit ceſte licence.
Cupidon d'vne douce flâme,
Ouurant la nuict de ce valon,
Miſt deuant les yeux d'Apollon
Le glaçon qu'il auoit dans l'ame.
A l'ombrage de ces bois ſombres,
Hyacinthe ſe retira,
Et depuis le Soleil iura
Qu'il ſeroit ennemy de l'ombre.
Tout anprés le jalous Borée,
Preſsé d'vn amoureux tourment,

Fut la mort de ce ieune Amant,
Encore par luy ſouſpirée.
Saincte foreſt ma confidente,
Ie iure par le Dieu du iour,
Que ie n'auray iamais amour,
Que ne te ſoit toute euidente.
Mon Ange ira par cet ombrage,
Le Soleil le voyant venir
Reſſentira du ſouuenir,
L'accez de ſa premiere rage.
Corine ie te prie approche,
Couchons nous ſur ce tapis vert,
Et pour eſtre mieux à couuert
Entrons au creux de ceſte roche.
Ouure tes yeux ie te ſupplie,
Mill'amours logent là dedans,
Et de leurs petits traits ardans,
Ta prunelle eſt toute remplie.
Amours de tes regards ſoûpire,
Et ton eſclaue deuenu,
Se voit luy meſme retenu
Dans les liens de ſon Empire.
O! beauté ſans doute immortelle,
Où les Dieux trouuent des appas,
Par vos yeux ie ne croyois pas,
Que vous fuſſiez du tout ſi belle!
Qui voudroit faire vne peinture,
Qui peut ſes traits repreſenter,
Il faudroit bien mieux inuenter,
Que ne fera iamais Nature.
Tout vn ſiecle les Deſtinées,
Trauaillerent aprés ſes yeux,
Et ie croy que pour faire mieux,

Le temps n'a point assez d'années.
D'vne fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards,
Qui iettent des feux & des dards,
Dont les Dieux aimeroient la force.
Que ton teint est de bõne grace!
Qu'il est blanc, & qu'il est vermeil!
Il est plus net que le Soleil,
Et plus vny que de la glace.
Mon Dieu que tes cheueux me plaisent,
Ils s'ébattent dessus ton front,
Et les voyant beaux comme ils sont,
Ie suis ialoux quand ils te baisent.
Belle bouche d'ambre & de roze,
Ton entretien est déplaisant,
Si tu ne dis en me baisant,
Qu'aymer est vne belle chose.
D'vn air plein d'amoureuse flâme,
Aux accens de ta douce voix,
Ie voy les fleuues & les bois,
S'embraser comme a faict mon ame.
Si tu moüilles tes doigts d'yuoire
Dans le cristal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans ceste eau,
Aymera s'il en ose boire.
Presente luy ta face nuë,
Tes yeux auecques l'eau riront,
Et dans ce miroir écriront
Que Venus est icy venuë.
Si bien elle y sera dépeinte,
Les Faunes s'en enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aimeront,
Ne sçauront découurir la feinte.

Entends ce Dieu qui te conuie
A passer dans son élement,
Oy qu'il soupire bellement
Sa liberté desja rauie.
Trouble luy ceste fantasie,
Destourne toy de ce miroir,
Tu le mettras au desespoir,
Et m'ôteras de jalousie.
Voys-tu ce tronc & ceste pierre?
Ie croy qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour deuient jalous
De ce myrthe & de ce lierre.
Sus ma Corine que ie cueille
Tes baisers du matin au soir,
Voy comment pour nous faire asseoir,
Ce myrthe a laissé choir sa fueille.
Oy le Pinçon & la Linotte,
Sur la branche de ce rosier,
Vois branler leur petit gosier,
Oy comme il ont changé de notte.
Approche, approche ma Driade,
Icy murmureront les eaux,
Icy les amoureux oyseaux
Chanteront vne serenade.
Preste moy ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront,
Ainsi mes sens se pâmeront,
Dans les lacs de tes bras d'yuoire.
Ie baigneray mes mains folâtres
Dans les ondes de tes cheueux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes œillades idolatres.
Ne crains rien, Cupidon nous garde,

Mon petit Ange és tu pas mien,
Ha ! ie voy que tu m'aymes bien,
Tu rougis quand ie te regarde.
Dieux que ceſte façon timide
Eſt puiſſante ſur mes eſprits,
Regnaud ne fut pas mieux épris
Par les charmes de ſon Armide.
Ma Corine que ie t'embraſſe,
Perſonne ne nous voit qu'Amour,
Voy que meſme les yeux du iour,
Ne trouuent point icy de place.
Les vents qui ne ſe peuuent taire,
Ne peuuent eſcouter auſſi,
Et ce que nous ferons icy,
Leur eſt vn incognu myſtere.

ODE.

VN fier demon qui me menaſſe
De ſon triſte & funeſte accent,
Contre mon amour innocent
Gronde la haine & la diſgrace.
On m'a rapporté que tes yeux,
Dans leurs paupieres languiſſantes,
N'auoient plus ces flâmes puiſſantes
Qui bleſſoient les ames des Dieux.
Nature eſt vray'ment bien hardie,
Et le ſort bien faux & malin
D'aſſujettir le ſang diuin
A l'effort d'vne maladie.
En deteſtant ſes cruautez,
Quelque peu qui m'en diuertiſſe,
Ie crie contre l'iniuſtice

Que le Ciel fait à tes beautez.
Depuis ce malheureux meſſage
Qui m'a priué de tout repos,
La triſteſſe a mis dans mes os
Vn tourment d'amour & de rage.
Malade au lict d'où ie ne ſors,
Ie ſonge que ie vois la Parque,
Et que dans vne meſme barque
Nous paſſons le fleuue des morts.
Si tu te deüils de mon abſence,
C'eſt vn ſupplice d'amitié,
Qui merite autant de pitié,
Qu'elle a de peine & d'innocence.
Ie mourray ſi tu meurs pour moy,
Autrement ie ſerois bien traître,
Puis que le ſort ne m'a fait naître,
Que pour mourir auecques toy.

SVR VNE TEMPESTE QVI S'ESLEVA COMME I'ESTOIS PREST DE M'EMbarquer pour aller en Angleterre.

ODE.

PArmy ces promenoirs ſauuages,
I'oy bruire les vents & les flots,
Attendant que les matelots
M'emportent hors de ces riuages,
Icy les rochers blanchiſſans,
Du choc des vagues gemiſſans
Heriſſent leurs maſſes cornuës
Contre la colere des airs,
Et preſentent leurs teſtes nuës
A la menace des éclairs.

I'oy ſans peur l'orage qui gronde,
Et fuſt ce l'heure de ma mort,
Ie ſuis preſt à quitter le port
En dépit du Ciel & de l'onde,
Ie meurs d'ennuy dans ce loiſir:
Car vn impatient deſir
De reuoir les pompes du Louure,
Trauaille tant mon ſouuenir,
Que ie bruſle d'aller à Douure,
Tant i'ay haſte d'en reuenir.
Dieu de l'onde, vn peu de ſilence,
Vn Dieu fait mal de s'émouuoir,
Fais moy paroiſtre ton pouuoir,
A corriger ta violence:
Mais à quoy ſert de te parler,
Eſclaue du vent & de l'air,
Monſtre confus, qui de nature
Vuide de rage & de pitié,
Ne montres que par aduanture,
Ta hayne, ny ton amitié?
Nochers qui par vn long vſage
Voyez les vagues ſans effroy,
Et qui cognoiſſez mieux que moy,
Leur bon & leur mauuais viſage:
Dites moy, ce Ciel foudroyant,
Ce flot de tempeſte aboyant,
Les flancs de ces montagnes groſſes,
Sont ils mortels à nos vaiſſeaux?
Et ſans applanir tant de boſſes,
Pourray-ie bien courir les eaux?
Allons Pilote où la fortune
Pouſſe mon genereux deſſein,
Ie porte vn Dieu dedans le ſein

Mille fois plus grand que Neptune:
Amour me force de partir,
Et deut Thetis pour m'engloutir
Ouurir mieux ſes moites entrailles;
Cloris m'a ſçeu trop enflammer,
Pour craindre que mes funerailles
Se puiſſent faire dans la mer.
O mon Ange! ô ma deſtinee!
Qu'ay-ie fait à cet element,
Qu'il tienne ſi cruellement,
Contre moy ſa rage obſtinee?
Ma Cloris ouure icy tes yeux,
Tire vn de tes regars aux Cieux,
Ils diſſiperont leurs nuages,
Et pour l'amour de ta beauté,
Neptune n'aura plus de rage,
Que pour punir ſa cruauté.
Des-ja ces montagnes s'abaiſſent,
Tous leurs ſentiers ſont aplanis,
Et ſur ces flots ſi bien vnis,
Ie voy des Alcions qui naiſſent,
Cloris que ton pouuoir eſt grand!
La fureur de l'onde ſe rend
A la faueur que tu m'as faicte,
Que ie vay paſſer doucement,
Et que la peur de la tempeſte
Me donne peu de penſement.
L'ancre eſt leuee & le Zephire,
Auec vn mouuement leger,
Enfle la voile & fait nager
Le lourd fardeau de la Nauire:
Mais quoy? le temps n'eſt plus ſi beau,
La tourmente reuient dans l'eau,

Dieux que la mer eſt infidelle,
Chere Cloris ſi ton amour
N'auoit plus de conſtance qu'elle,
Ie mourrois auant mon retour.

A CLORIS.
ODE.

AVſſi franc d'amour que d'enuie,
Ie viuois loin de vos beautez,
Dans les plus douces libertez
Que la raiſon donne à la vie:
Mais les regards imperieux,
Qu'Amour tire de vos beaux yeux,
M'ont bien fait changer de nature:
Ha! que les violens deſirs
Que me donna ceſte aduanture,
Furent traîtres à mes plaiſirs.
Le doux éclat de ce viſage,
Qui paroiſſoit ſans cruauté,
Et des ruſes d'vne beauté,
Me ſembloit ignorer l'vſage;
Me ſurprint d'vn ſi doux mal-heur,
Et m'affligea d'vné douleur,
Si plaiſante à ma frenaiſie,
Que des-lors i'aymay ma priſon,
Et deliuray ma fantéſie
De l'empire de ma raiſon.
Contre ce coup ineuitable,
Qui me mit l'amour dans le ſein,
Ie ne ſçay prendre aucun deſſein,
Ny facile, ny profitable:
Embrazé d'vn feu qui me ſuit

Par tout où le Soleil me luit,
Ie passe les monts Pyrenees,
Où les neiges que l'œil du iour,
Et les foudres ont épargnees,
Fondent au feu de mon amour.
Sur ces riuages où Neptune
Fait tant d'écume & tant de bruit,
Et souuent d'vn vaisseau détruit
Faict sacrifice à la fortune,
I'inuoque les ondes & l'air:
Mais au lieu de me consoler,
Les flots grondent à mon martyre,
Mes soupirs vont auec le vent,
Et mon pauure esprit se retire
Aussi triste qu'auparauant.
Mes langueurs, mes douces furies,
Quel sort, quel Dieu, quel element
Nous ostera l'aueuglement
De vos charmantes réueries?
La froide horreur de ces forests,
L'humidité de ces marests,
Ceste effroyable solitude,
Dont le Soleil auec des pleurs
Prouoque en vain l'ingratitude,
Que font elles à mes douleurs?
Grands dezers, sablons infertiles,
Où rien que moy n'ose venir,
Combien me deuez vous tenir
Dans ces campagnes inutiles?
Chauds regards, amoureux baisers,
Que vous estes dans ces deserts
Bien sensibles à ma memoire!
Philis, que ce bon-heur m'est doux,

Et que ie trouue de la gloire,
A me reſſouuenir de vous!
En fin ie croy que la tempeſte
Me permettra d'ouurir les yeux,
Et que l'inimitié des Cieux
Me laiſſera leuer la teſte,
Apres tous ces maux acheuez,
Les faueurs que vous reſeruez
A ma longue perſeuerance,
Reprocheront à mon ennuy
D'auoir creu que mon eſperance
Me quitteroit pluſtoſt que luy.
Au retour de ce long voyage,
La terre en faueur de Philis,
D'œillets, de roſes, & de lys,
Semera par tout mon paſſage:
Ces grands pins deuenus plus beaux,
Ioignans du faiſte les flambeaux,
Dont la voute du Ciel ſe pare,
Iront aux aſtres s'enquerir
Si quelque autre bien s'accompare
A celuy que ie vay querir.
Ce iour ſera filé de ſoye,
Le Soleil par tout où i'iray,
Laiſſera, quand ie paſſeray
Des ombrages deſſus ma voye,
Les Dieux à mon ſort complaiſans,
Me combleront de leurs preſens,
I'auray tout mon ſaoul d'ambroiſie,
Les Deeſſes me viendront voir,
Au moins ſi voſtre courtoiſie,
Leur veut permettre ce deuoir.
Ceſte triſte nuict acheuee,

Mon ame quittera le dueil,
Si les tenebres du cercueil,
Ne preuiennent mon arriuee,
A l'aiſe du premier abord,
Lors que tous les deſtins d'accord
Permettront que ie vous reuoye,
Si ie n'ay pour me ſecourir
Des remedes contre ma ioye,
Ie dois bien craindre de mourir.
Ie ſçay qu'à la faueur premiere
Que vos regards me ietteront,
Mes eſprits rauis quitteront
Le doux objet de la lumiere:
C'eſt tout vn, i'ayme mieux mon ſort;
Car les cruautez de la mort
N'ont point de ſi cruelle geine,
Que des Roys ne vouluſſent bien,
Se treuuer en la meſme peine,
Pour vn meſme honneur que le mien.
Cloris ma franchiſe eſt perduë,
Mais quand pour guerir mon ennuy,
Quelque Dieu me l'auroit renduë,
Mon ame ſe plaindroit de luy,
Toute la force & l'induſtrie
Que i'oppoſois à la furie
De mes trauaux trop rigoureux,
A fait des efforts inutiles:
Car mes ſentimens indociles
En deuiennent plus amoureux.
Ce qui peut finir ma ſouffrance,
Et recommencer mon plaiſir,
S'eſloigne de mon eſperance,
Auſſi bien que de mon deſir,

Les deſtins, & le Ciel luy meſme,
Qui recognoiſſent comme i'ayme,
Au ſeul object de mes douleurs,
Ne me preſentent point leur ayde,
Car ils ſçauent que tout remede,
Eſt plus foible que mes langueurs.
Ie cognois bien que l'œil d'vn Ange,
Que le Ciel ne gouuerne pas,
Et qui tient à peu de loüange
Qu'Amour bruſle de ſes appas:
S'il veut vn iour à ma priere
Ietter l'éclat de ſa lumiere
A l'aduantage de mes vœux,
Faire naître au ſort qui m'irrite
Plus de bien que ie ne merite,
Et plus d'honneur que ie ne veux.
Tandis que ma flâme, ou ma rage,
Attendoit aprés ſa beauté,
Vn faux & criminel ombrage
Embarraſſe ſa volonté,
Ce feint honneur, ceſte fumee,
Vient étonner ſa renommee
De l'impudence des mortels,
Cloris, perdez ceſte foibleſſe,
Si vous ne viuez en Deeſſe,
Dequoy vous ſeruent mes Autels?
Le plus audacieux courage,
Deuant vous ne fait que trembler,
Qui voit voſtre diuin viſage
N'eſt plus capable de parler,
Vos yeux gouuernent les penſees
Des ames les plus inſenſees,
Et les bornent de toutes parts,

Et la plus aigre médiſance,
N'eſt qu'honneur & que complaiſance
Aux attraits de vos doux regards,
Moy, qui ſuis deuenu perfide
Contre les Dieux que i'adorois,
Et dont l'ame n'a plus de guide
Sinon l'empire de vos loix:
Ie vous croy parfaicte & diuine,
Et mon iugement s'imagine,
Que les faits les plus odieux,
Lors que vous leur donnez licence,
Sont plus iuſtes que l'innocence,
Et que la ſainctеté des Dieux.
Mais quand les ames indiſcrettes,
S'amuſeroient à diſcourir
De nos flâmes les plus ſecrettes,
Elles ne doiuent pas mourir.
O Dieux! qui fiſtes les abyſmes,
Pour la punition des crimes,
Ie renonce à voſtre pitié,
Et vous appelle à mon ſupplice,
Si iamais mon ame eſt complice,
De la fin de noſtre amitié.
Chere Cloris, ie vous coniure,
Par les nœuds dont vous m'arreſtez,
Ne vous troublez point de l'iniure
Des faux bruits que vous redoutez,
Comme vous i'en ay des atteintes
Et mille violentes craintes
Me perſecutent nuict & iour,
Ie croy que les Dieux & les hommes,
Dedans le climat où nous ſommes,
Ne parlent que de noſtre amour.

Ie ſuis plus craintif que vous n'eſtes,
Et crains que les deſtins ialoux,
Ne donnent vn langage aux beſtes
Pour leur faire parler de nous,
Vne ombre, vn rocher, vn zephire,
Parlent tout haut de mon martyre,
Et quand les foudres murmurans
Menacent le peché du monde,
Ie croy que le tonnerre gronde
Du ſeruice que ie vous rends.
Mais quoy? que le Ciel & la terre
Troublaſſent nos contentemens,
Et nous fiſſent ſouffrir la guerre
Des Aſtres & des Elemens,
Il faut rire de leurs malices,
Et dans vn fleuue de delices
Noyer les ſoins iniurieux
Qui priuent nos ieunes annees,
Des douceurs que les deſtinees,
Ne permettent iamais aux vieux.

ODE.

HEureux tandis qu'il eſt viuant,
Celuy qui va touſiours ſuiuant
Le grand Maiſtre de la nature,
Dont il ſe croit la creature,
Il n'enuia iamais autruy,
Quand tous les plus heureux que luy
Se moqueroient de ſa miſere,
Le rire & toute la colere,
Celuy-là ne s'eſueille point
Auſſi-toſt que l'Aurore point,

Pour venir des Soucys du monde
Importuner la terre & l'onde,
Il eſt touſiours plein de loiſir,
La Iuſtice eſt tout ſon plaiſir,
Et permettant en ſon enuie
Les douceurs d'vne ſaincte vie,
Il borne ſon contentement,
Par la raiſon tant ſeulement:
L'eſpoir du gain ne l'importune,
En ſon eſprit eſt ſa fortune,
L'éclat des cabinets dorez,
Où les Princes ſont adorez,
Luy plaiſt moins que la face nuë
De la campagne ou de la nuë,
La ſottiſe d'vn Courtiſan,
La fatigue d'vn Artiſan,
La peine qu'vn Amant ſoupire,
Luy donne eſgalement à rires
Il n'a iamais trop affecté,
Ny les biens, ny la pauureté,
Il n'eſt ny ſeruiteur, ny maiſtre,
Il n'eſt rien que ce qu'il veut eſtre,
Ieſus-Chriſt eſt ſa ſeule foy,
Tels ſeront mes amis & moy.

A PHILIS.
STANCES.

HA! Philis que le Ciel me fait mauuais viſage,
Tout me fache & me nuit,
Et reſerué l'amour & le courage,
Rien de bon ne me ſuit.

Les Aſtres les plus doux ont coniuré ma perte,
Ie ne ſçay plus nul ſouſtien,
La Cour me ſemble vne maiſon deſerte,
Où ie ne trouue rien.
Les hommes & les Dieux menaſſent ma fortune,
Mais en leur cruauté,
Pour mon ſoulas tout ce que i'importune,
Ce n'eſt que ta beauté.
Les traits de tes beautez ſont d'aſſez fortes armes
Pour vaincre mon mal-heur,
Et dans la geſne aſſiſté de tes charmes,
Ie mourray ſans douleur.
Dedans l'extremité de la peine où nous ſommes,
Soupirant nuict & iour,
Ie feins que c'eſt la diſgrace des hommes,
Mais c'eſt celle d'Amour.
Parmy tant de dangers c'eſt auec peu de crainte
Que ie prens garde à moy,
En tous mes maux le ſuject de ma plainte,
C'eſt d'eſtre abſent de toy.
Pour m'oſter aux plus forts qui me voudroiẽt pourſuiure
Ie trouue aſſez de lieux:
Mais quel climat m'aſſeurera de viure,
Si ie quitte tes yeux.
Le Soleil meurt pour moy, vne nuict m'enuironne,
Ie penſe que tout dort,
Ie ne voy rien, ie ne parle à perſonne,
N'eſt-ce pas eſtre mort?

STANCES.

QVand i'auray ce contentement
De te voir ſans empeſchement,

Object vnique de ma ioye,
Cher maistre de ma volonté,
A quoy voudras tu que i'employe
Les heures de ma liberté?
Ie ne veux point seruir de nombre,
Suiuant apres toy comme vne ombre:
Dés qu'vn maistre que i'aymois bien
M'eut traitté dans ceste coustume,
Les douceurs de son entretien
Me tournerent en amertume,
Il est vray qu'vn sort mal-heureux,
Par vn astre bien tenebreux,
Conduisoit le train de ma vie,
Quand les Dieux touchez de pitié,
Malgré les hommes & l'enuie
Me donnerent ton amitié.
Depuis vn insensible orgueil
De voir mes mal-heurs au cercueil,
M'a donné tant d'ingratitude,
Que ie ne puis sans déplaisir,
Permettre que la seruitude
Prenne vne heure de mon loisir.

STANCES.

VE mon espoir est foible, & ma raison confuse,
C'est bien hors de propos,
Bruslant comme ie fais, que mõ esprit s'amuse
A chercher du repos.
Les remedes plus doux qui touchent à ma playe
Irritent ma douleur:
Et ie suis en fureur, quand mon discours s'essaye
De tuyner mon mal-heur.

Car ſi vn cher ennuy combat ma violence,
Ie meurs ſi doucement,
Que pour me ſecourir ie ferois conſcience
De parler ſeulement.
Philis, dans les tourmens que ta rigueur me donne
Quoy que ie meure à tort,
Ie me diray coulpable, à fin qu'on te pardonne
L'iniure de ma mort:
Amour a reſolu que ie ſois ta victime,
Mais que ta cruauté
A ſon occaſion ne faſſe point de crime,
Qu'auecques ta beauté,
Non, mon ſort eſt meilleur, Philis veut que ie viue;
Et ſans compaſſion
Ne ſçauroit endurer qu'vn déplaiſir arriue
A mon affection.
On void ſur ſon viſage animé de ſa flame
Qu'elle a de la pitié,
Et ma fureur me trouble, ou ie vois que ſon ame
Entend mon amitié.
Ie ſçay bien que l'honneur, & les loix de la vie
Combattent ſon deſir,
Et que ſa chaſteté reſiſte à mon enuie
Auecques déplaiſir.
Son cœur dans cét effort ſauuant ſon innocence
Languit pour mon ſuiect,
Et donne ſes ſoupirs ſans doute à mon abſence,
Plutoſt qu'à ſon obiect.
Vn riual me trauerſe, elle qui s'en afflige
Se déferoit de luy,
Mais la condition de ce facheux, l'oblige
De ſouffrir auec luy.
Ceſt amant importun, dont elle eſt offencee,

Peſe à ſon entretien,
Et recognoiſt aſſez qu'elle a dans la penſee,
Autre feu que le ſien.

STANCES.

Mon eſperance refleurit,
Mon mauuais deſtin pert courage,
Auiourd'huy le Soleil me rit,
Et le Ciel me fait bon viſage.
Mes maux ont acheué leur temps,
Maintenant ma douleur ſe range,
A la fin mes veux ſont contens,
Amour a r'amené mon Ange.
Dieux que i'ay ſi ſouuent priez
Sans me vouloir iamais entendre,
Ie vous ay bien iniuriez
D'eſtre ſi longs à me la rendre.
I'excuſe voſtre cruauté,
Ie perds le ſoin de vous déplaire,
Le retour de ceſte beauté
A finy toute ma colere.

A MADAMOISELLE DE ROHAN, SVR LA MORT DE MADAME la Ducheſſe de Neuers.

TE vous dõne ces vers pour nourrir vos douleurs,
Puiſque ceſte Princeſſe eſt digne de vos pleurs,
Et ne veux point reprendre vn dueil ſi legitime;
Pour elle vos regrets prennent vn iuſte cours,
Et de les arreſter, ie croyrois faire vn crime,
Auſſi bien que la mort en arreſtant ſes iours,

Ie sçay bien que vostre ame assez robuste & saine,
Auecques ses discours a combatu sa peine,
Et qu'elle a vainement cherché sa gueriſon,
Y taſcher aprés vous, on ne le peut ſans blaſme;
Car ie ne penſe pas qu'on trouue en la raiſon,
Ce que vous ne pouuez trouuer dedans voſtre ame.
Les plus cuiſans mal-heurs trouuent allegement;
Aprés que le deuoir a rendu ſagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature:
Mais lors que mon eſprit ſonge à vous conſoler,
Contre les ſentimens d'vne perte ſi dure,
Plus ie ſuis preparé, moins i'ay dequoy parler.
Tandis que la memoire à vos ſens renouuelle
L'éclat de la vertu qui reluiſoit en elle,
Vous nourriſſez en vain quelque eſpoir de guerir,
Et quand le ſouuenir d'vne amitié ſi ferme,
Pour guerir voſtre ennuy ſe laiſſera mourir,
Croyez que voſtre vie eſt proche de ſon terme.
Auſſi ceſte Princeſſe eſtant loin de vos yeux,
Le iour de tous vos maux eſt le plus odieux,
La mort de vos langueurs eſt la moins inhumaine,
Quelque part de la terre où vous faſſiez ſeiour,
Il ne vous reſte plus que des objects de haine,
Aprés auoir perdu l'obiet de voſtre amour.
De moy, ſi la rigueur d'vn accident ſemblable
M'auoit oſté le fruict d'vn bien ſi deſirable,
Ie croirois que pour moy tout n'auroit que du mal,
Mes pieds ne s'oſeroient aſſeurer ſur la terre,
Le iour m'offenceroit, l'air me ſeroit fatal,
Et la plus douce paix me ſeroit vne guerre.
Aigriſſez vous touſiours d'vn chagrin plus recent;
Que voſtre ame en flattant l'ennuy qu'elle reſſent,
Pour ſi chere compagne inceſſamment ſoupire,

Iamais ſon entretien ne vous ſera rendu,
Et le Ciel reparant vos pertes d'vn Empire,
Vous donneroit bien moins que vous n'auez perdu.

A ELLE MESME.

PVis qu'en cet accident le ſort nous deſoblige,
Ie croy que tout le monde auecques vous s'afflige,
Et ce commun mal-heur qui trouble l'Vniuers,
Reprocheroit vn crime aux loix de la nature,
Sinon que ceſte mort a fait naître nos vers,
Dont l'aimable douceur efface ſon iniure.
A voir vos ſentimens eſcrit ſi doucement,
A voir voſtre douleur peinte ſi viuement,
Ie croy qu'en vain la mort de ce butin ſe vante,
Car comme la raiſon m'apprend à diſcourir,
Celle que vous plaignez eſt encore viuante,
Puis qu'elle eſt dans vos vers qui ne ſçauroient mourir.
Vous meſlez dans ce dueil tant d'aggreables charmes,
Que c'eſt eſtre incensé que luy donner des larmes,
Ie la croy bien-heureuſe en ſi rare tombeau,
Et regarde ſa gloire auecque tant d'enuie,
Que ſi l'on m'euſt deu faire vn monument ſi beau,
Ie mourrois de regret de ne l'auoir ſuinie.
I'ay creu que la triſteſſe eſtoit pleine de maux,
Et perdois en l'erreur d'vn iugement ſi faux
La douce réuerie où l'ennuy nous amuſe:
Mais vous faictes le dueil auecques tant d'appas,
Que i'ayme la rigueur, combien que ie l'accuſe,
Et trouue du plaiſir à craindre le trépas.

POVR MADAMOISELLE D. M..
STANCES.

IE ſuis biẽ ieune encor, & la beauté que i'ayme
Eſt ieune comme moy,
I'ay ſouuent deſiré de luy parler moy-meſme
Pour luy donner ma foy.
I'obey ſans contrainte à l'Amour qu'il me donne,
Quelque deſir qu'il ait,
Et ſans luy reſiſter mon ame s'abandonne
A tout ce qui luy plaiſt.
Si pour luy teſmoigner combien ie ſuis fidelle,
Il me falloit mourir,
Quoy qu'on euſt fait la mort mille fois plus cruelle,
L'on m'y verroit courir.
Ie iure mon deſtin, & le iour qui m'éclaire,
Qu'il eſt tout mon ſoucy,
Et ce Soleil ſi beau ne fait que me déplaire,
Quand il n'eſt pas icy.
Lors que l'Aube enſuiuant la nuit qu'elle a chaſſée
Epart ſes treſſes d'or,
Le premier mouuement qui vient à ma penſee,
C'eſt l'Amour d'Alidor.
Ie taſche en m'éueillant à r'appeller les ſonges
Que i'ay fait en dormant,
Et dans le ſouuenir de leurs plaiſans menſonges,
Ie reuoy mon Amant.
Mon eſprit amoureux n'eſt point ſans violence
Au milieu du repos,
Ie le voy dans la nuict, & parmy le ſilence
I'entens ces doux propos.
Tous les ſecrets d'Amour que le ſommeil exprime,

Mon

Mon ame les ressent:
Et le matin ie pense auoir commis vn crime
Dans mon lict innocent.
De honte à mon réueil ie suis toute confuse,
Et d'vn œil tout fâché,
Ie voy dans mon miroir la rougeur qui m'accuse
D'auoir faict vn peché.
Ie me veux repentir de ceste double offense,
Mais ie ne sçay comment:
Car mon esprit troublé me fait vne deffense,
Que luy mesme dément.
Dans mon lict desolé toute moite de larmes
Ie prie tous les Dieux,
De mal traitter Morphée, à cause que ses charmes
Ont abusé mes yeux.
Helas! il est bien vray que ie suis amoureuse,
Et qu'en mon sainct amour,
Ie me puis reputer l'Amante plus heureuse,
Qui soit en ceste Cour.
I'adore vne beauté si viue & si modeste,
Qu'elle peut tout rauir,
Et qui ne prend plaisir d'estre toute celeste,
Qu'à fin de me seruir.
Il a dedans des ses veux pointes & des charmes,
Qu'vn Tygre gousteroit,
Et si Mars luy voyoit mettre la main aux armes,
Il le redouteroit.
Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine
Ne marche le Lyon,
Et plus braue qu'Achille ardant à la ruine,
Des pompes d'Ilion,
C'est le meilleur esprit, & le plus beau visage
Qu'on ait encore veu;

Et les meilleurs esprits n'ont point eu l'aduantage
Que mon amant n'ait eu.
La gloire entre les cœurs qui la font mieux paroitre
Fait estime du sien,
Et les mieux accomplis ne le sçauroient cognoitre
Sans en dire du bien.
Hors de luy, la vertu dans l'ame la plus belle
Est comme en vn tombeau,
Et ses plus grands éclats sont moins qu'vne étincelle
Au prix de ce flambeau.
Ie pense en l'adorant que mon idolatrie
A beaucoup merité,
Et i'aymerois bien mieux mettre à feu ma patrie
Que l'auoir irrité.
Dieux, que le beau Pâris eut vne belle proye!
Que c'est amant fit bien,
Alors qu'il alluma l'embrazement de Troye
Pour amortir le sien.
O! mon cher Alidor, ie suis bien moins qu'Heleine,
Digne de t'émouuoir:
Mais, tu sçais bien aussi qu'auecques moins de peine,
Tu me pourrois auoir.
Il la falut prier, mais c'est moy qui te prie,
Et la comparaison
De ses affections auecques ma furie
Est loin de la raison.
L'impression d'honneur, & celle de la honte
Sont hors de mon esprit.
La chasteté m'offence, & paroist vn vieux conte,
Que ma mere m'aprit,
Iamais ie n'aima d'vne amitié si forte
Tous mes plus chers parens.
Depuis que i'ay conçeu l'Amour que ie te porte

Me ſont indifferens,
Ils auroient beau ſe plaindre & m'appeller barbare,
On me doit pardonner.
Car vers eux ie ne ſuis de mon amour auare,
Que pour te la donner.
Reçois ma paſſion, pourueu que ton merite
N'en ſoit pas offencé,
Et vois que mon eſprit ne te l'auroit écrite,
S'il n'eſtoit inſensé.

STANCES.

MAintenant que Philis eſt morte,
Et que l'amitié la plus forte
Dont vn cœur fut iamais atteint,
Eſt dans le ſepulcre auec elle,
Ie croy que l'amour le plus ſaint
N'a plus pour moy rien de fidelle.
Cloris, c'eſt mentir trop ſouuent,
Tes propos ne ſont que de vent,
Tes regars ſont tout pleins de ruzes,
Tu n'as point pour tout d'amitié,
Ie me mocque de tes excuſes,
Et t'aime moins de la moitié.
Ie te voy touſjours en contrainte,
Il te vient touſjours quelque crainte,
Tu ne trouue iamais loiſir,
Dis plutoſt que ie t'importune,
Et que ie te ferois plaiſir
De chercher ailleurs ma fortune.
Ne fais plus ſemblant de m'aimer,
Et quoy qu'il me ſoit bien amer
De perdre vne ſi douce flâme,

Si tu n'as point d'amour pour moy,
Ie iure tes yeux & mon ame
De ne ſonger iamais à toy.
Ie t'allois conſacrer ma plume,
Et te peindre dans vn volume,
Sur qui les ans ne peuuent rien,
Sçache vn peu de la renommée,
Comment i'ay ſçeu dire du bien
D'vne autre que i'auois aimée.
Mais cela ne te touche pas,
Les vers ſont de mauuais appas,
Vn roc n'en deuient point paſſible,
Ce ſont des foibles ameçons,
Pour ton naturel inſenſible,
Que luy promettre des chanſons,
Que veux tu plus que ie te donne,
Auiourd'huy que Dieu m'abandonne,
Que le Roy ne me veut pas voir,
Que le iour me luit en colere,
Que tout mon bien eſt mon ſçauoir,
Dequoy plus te pourrois-ie plaire?
Si mon mauuais ſort peut changer,
Ie iure de te partager
Les proſperités où i'aſpire,
Et quand le Ciel me feroit Roy,
Vn preſent de tout mon Empire,
Te feroit preuue de ma foy.
Mais tu n'as point l'eſprit auare,
Et quelque dignité ſi rare
Qu'vn Dieu meſme te vint offrir,
Quelque tourment qu'il euſt dans l'ame,
Tu le laiſſerois bien ſouffrir,
Auant que de ſoulager ſa flâme,

Quant à moy, las! de tant bruſler,
Et ſi preſſé de reculer,
I'ay deſeſperé de la place,
La nature icy vaut bien peu
Qu'vn front de neige, vn cœur de glace,
Puiſſent tenir contre le feu.

A CLORIS.

STANCES.

S'Il eſt vray Cloris que tu m'aymes,
Mais i'entens que tu m'aimes bien;
Ie ne croy point que les Roys meſmes
Ayent vn heur comme le mien,
Que la mort ſeroit importune
De venir changer ma fortune
A la felicité des Dieux,
Tout ce qu'on dit de l'ambroiſie,
Ne touche point ma fantéſie,
Au pris des graces de tes yeux.
Sur mon ame, il m'eſt impoſſible
De paſſer vn iour ſans te voir,
Qu'auec vn tourment plus ſenſible
Qu'vn damné n'en ſçauroit auoir,
Le ſort qui menaça ma vie,
Quand les cruautez de l'enuie
Me firent eſloigner du Roy,
M'expoſant à tes yeux en proye,
Me donna beaucoup plus de ioye
Qu'il ne m'auoit donné d'effroy.
Que ie me pleus dans ma miſere,
Que i'aymay mon banniſſement,
Mes ennemis ne valent guere,

De me traitter ſi doucement:
Cloris, prions que leur malice
Faſſe bien durer mon ſupplice,
Ie ne veux point partir d'icy,
Quoy que mon innocence endure,
Pourueu que ton amour me dure,
Que mon exil me dure auſſi.
Ie iure l'Amour & ſa flâme,
Que les doux regards de Cloris,
Me font desja trembler dans l'ame,
Quand on me parle de Paris,
Inſensé ie commence à craindre,
Que mon Prince me va contraindre
A ſouffrir que ie ſois remis,
Vous qui les mîtes en colere,
Si vous l'empeſchez de le faire
Vous n'eſtes plus mes ennemis.
Toy qui ſi viuement pourchaſſes
Les remedes de mon retour,
Prens bien garde quoy que tu faſſes,
De ne point fâcher mon amour,
Arreſte vn peu, rien ne me preſſe,
Ton ſoin vaut moins que ta pareſſe,
Me bien ſeruir c'eſt m'affliger:
Ie ne crains que ta diligence,
Et prepare de la vengeance
A qui tâche de m'obliger.
Il te ſemble que c'eſt vn ſonge
D'entendre que ie m'ayme icy.
Et que le chagrin qui me ronge
Vienne d'vn amoureux ſoucy,
Tu penſe que ie ne reſpire
Que de ſçauoir où va l'Empire,

Que deuient ce peuple mutin,
Et quand Rome se doit resoudre
A faire partir vne foudre
Qui consomme le Palatin.
Toutes ces guerres insensées,
Ie les trouue fort à propos,
Ce ne sont point là les pensées
Qui s'opposent à mon repos,
Quelques maux qu'apportent les armes,
Vn amant verse peu de larmes
Pour flechir le courroux diuin,
Pourueu que Cloris m'accompagne,
Il me chaut peu que l'Allemagne
Se noye de sang ou de vin,
Et combien qu'vn appas funeste
Me traine aux pompes de la Cour,
Et que tu sçais bien qu'il me reste
Vn soin d'y retourner vn iour:
Quoy que la fortune appaisée,
Se rendist à mes vœux aisée,
Auiourd'huy ie ne pense pas,
Soit il le Roy qui me r'appelle,
Que ie puisse m'éloigner d'elle,
Sans trouuer la mort sur mes pas.
Mon esprit est forcé de suiure
L'aymant de son diuin pouuoir,
Et tout ce que i'appelle viure,
C'est de luy parler & la voir?
Quand Cloris me fait bon visage,
Les tempestes sont sans nuage,
L'air le plus orageux est beau,
Ie ris quand le tonnerre gronde,
Et ne croy point que tout le monde

Soit capable de mon tombeau,
La felicité la plus rare
Qui flatte mon affection,
C'eſt que Cloris n'eſt point auare
De careſſe & de paſſion,
Le bon-heur nous tourne en coûtume,
Nos plaiſirs ſont ſans amertume,
Nous n'auons, ny courroux, ny fard,
Nos trames ſont toute de ſoye,
Et la Parque aprés tant de ioye,
Ne les peut acheuer que tard.

DESESPOIRS AMOVREVX.

STANCES.

Eſloigné de vos yeux, où i'ay laiſſé mon ame,
Ie n'ay de ſentiment que celuy du malheur,
Et ſans vn peu d'eſpoir qui luit parmy ma flâ-
Mon trépas eut eſté ma derniere douleur. (me,
Pleuſt au Ciel qu'auiourd'huy la terre eut quité l'onde,
Que les raiz du Soleil fuſſent abſent des Cieux,
Que tous les élemens euſſent quitté le monde,
Et que ie n'euſſe point abandonné vos yeux.
Vn arbre que le vent emporte à ſes racines,
Vne ville qui voit démolir ſon rempart,
Le faiſte d'vne tour qui tombe en ſes ruines,
N'ont rien de comparable à ce ſanglant départ.
Depuis voſtre demon ne ſert plus de nombre,
Mes ſens de ma douleur s'en vont desja rauis;
Ie ne ſuis plus viuant, & paſſerois pour ombre,
Sinon que mes ſoûpirs découure que ie vis.

Mon ame eſt dans les fers, mon ſang eſt dans la flâme,
Iamais mal-heur ne fut à mon mal-heur égal;
I'ay des vautours au ſein, i'ay des ſerpens dans l'ame,
Et vos traits qui me font encore plus de mal.
Errant depuis deux mois de Prouince en Prouince,
Ie traine auecques moy la Fortune & l'Amour,
L'vn oblige mes pas à courtiſer mon Prince,
L'autre oblige mes ſens à vous faire la cour.
Des plus rares beautez en ce fâcheux voyage,
Où jadis pour aymer les Dieux fuſſent allez,
M'ont aſſez prodigué les traits de leur viſage:
Mais ce n'étoit qu'horreur à mes yeux deſolez.
Par tout où loin de toy la fortune me traine,
Ie iure par tes yeux que tout mon entretien
N'eſt que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me ſouuient moins de mon nom que du tien.
En ma condition d'où mille ſoins me partent,
L'entendement me laiſſe, & tout conſeil me fuit:
Tous autres penſemens de mon ame s'eſcartent
Au ſouuenir du tien qui ſans ceſſe me ſuit.
Que ta fidelité ſe forme à mon exemple,
Fuy comme moy la preſſe, hay comme moy la Cour:
Ne frequente iamais bal, promenoir ny temple,
Et que nos deïtez ne ſoyent rien que l'Amour.
Tout ſeul dedans ma chambre où i'ay fait ton Egliſe,
Ton image eſt mon Dieu, mes paſſions ma foy:
Si pour me diuertir Amour veut que ie liſe,
Ce ſont vers que luy meſme a compoſé pour moy.
Dans le trouble importun des ſoucis de la guerre
Chacun me voit chagrin: car il ſemble à me voir,
Que ie faits des projects pour conquerir la terre,
Et mes plus hauts deſſeins ne ſont que de t'auoir.

STANCES.

I'Ay trop d'honneur d'eſtre amoureux,
Et voy bien que les plus heureux
Ont droit de me porter enuie:
Mais quoy que menaſſe le ſort,
Ie puis bien deffier la mort,
Puis que vous poſſedez ma vie?
Les plus deuotieux mortels,
Rendant leur ſeruice aux Autels,
Qu'on dreſſe aux deytez ſuprémes,
Ne font brûler que de l'encens,
Et pour vous adorer ie ſens
Que ie me ſuis brûlé moy-meſme.
Les Roys ont de diuers honneurs,
Leurs eſclaues ſont des Seigneurs,
Les élemens ſont leur partage,
Toute la terre eſt leur maiſon,
Moy ie n'ay rien qu'vne priſon,
Mais ie l'eſtime d'auantage.

STANCES

QVand tu me vois baiſer tes bras,
Que tu poſes nuds ſur tes draps,
Bien plus blancs que le linge meſme:
Quand tu ſens ma brûlante main
Se pourmener deſſus ton ſein,
Tu ſens bien Cloris que ie t'ayme.
Comme vn deuot de vers les Cieux,
Mes yeux tournez de vers tes yeux
A genoux auprés de ta couche,

Preſsé de mille ardans deſirs,
Ie laiſſe ſans ouurir ma bouche
Auec toy dormir mes plaiſirs,
Le ſommeil aiſe de t'auoir
Empeſche tes yeux de me voir,
Et te retient dans ſon Empire
Auec ſi peu de liberté,
Que ton eſprit tout arreſté
Ne murmure ny ne reſpire.
La roſe en rendant ſon odeur,
Le Soleil donnant ſon ardeur,
Diane & le char qui la traine,
Vne Nayade dedans l'eau,
Et les Graces dans vn tableau,
Font prus de bruit que ton haleine,
Là ie ſouſpire auprés de toy,
Et conſiderant comme quoy
Ton œil ſi doucement repoſe,
Ie m'écrie: ô Ciel, peux tu bien
Tirer d'vne ſi belle choſe,
Vn ſi cruel mal que le mien.

STANCES.

IE iure le iour qui me luit,
Et la froide horreur de la nuict
Où la triſteſſe me conuie,
Que le temps de mon amitié
Doit plus durer de la moitié
Que ne faict celuy de ma vie.
Aprés que mon ſuprême iour
M'aura porté dans le ſejour
Des ames mieux fauorizées,

Mon amour verſera des pleurs,
Qui feront naître mille fleurs
Dans les campagnes Elizées.
Ce doux & ce poignant ſoucy,
Le meſme qui me touche icy
Reuiura dans mon ame morte,
Et les eſprits qui me verront,
Approchant mon feu ireront,
Qu'ils n'en ont point veu de la ſorte.
Aprés moy d'vn appas flatteur,
Quelque infidelle ſeruiteur
Surprendra tes deſirs nouices,
Et tu n'as point aſſez de foy,
Pour permettre que mes ſeruices
Te faſſent ſouuenir de moy.
Ie te coniure par tes yeux,
Que i'ayme & que i'honore mieux,
Ny que le Ciel, ny que la terre,
Toſt ou tard de t'en repentir,
Car le Ciel te feroit ſentir
Quelque pointe de ſon tonnerre.

STANCES.

LA frayeur de la mort ébranle le plus ferme,
Il eſt bien mal-aiſé,
Que dans le deſeſpoir, & proche de ſon terme
L'eſprit ſoit appaiſé.
L'ame la plus robuſte, & la mieux preparée
Aux accidens du ſort,
Voyant auprés de ſoy ſa fin toute aſſeurée,
Elle s'eſtonne fort.
Le criminel preſſé de la mortelle crainte

D'vn ſupplice douteux,
Encore auec eſpoir endure la contrainte
De ſes liens honteux.
Mais quand l'arreſt ſanglant a reſolu ſa peine,
Et qu'il voit le bourreau,
Dont l'impiteuſe main luy détache vne chaine,
Et luy met vn cordeau.
Il n'a goutte de ſang qui ne ſoit lors glacée,
Son ame eſt dans les fers;
L'image du gibet luy monte à la penſée,
Et l'effroy des enfers.
L'imagination de cet obiect funeſte
Luy trouble la raiſon,
Et ſans qu'il ait du mal, il a pis que la peſte,
Et pis que le poiſon.
Il iette malgré luy les ſiens dans ſa détreſſe,
Et traine en ſon malheur
Des gens indifferens, qu'il voit parmy la preſſe
Parler de ſa douleur.
Par tout dedans la Greue il voit fendre la terre,
La Seine & l'Acheron,
Chaque rayon du iour eſt vn traict de tonnerre,
Et chaque homme Charon.
La conſolation que le preſcheur apporte
Ne luy faict point de bien:
Car le pauure croit vne perſonne morte,
Et n'eſcoute plus rien.
Les ſens ſont retirez, il n'a plus ſon viſage,
Et dans ce changement,
Ce ſeroit eſtre fol, de conſeruer l'vſage
D'vn peu de iugement.
La nature de peine & d'horreur abbatuë,
Quitte ce malheureux,

Il meurt de mille morts & d'horreur abbatue,
Eſt le moins rigoureux.

CONSOLATION A M. D. L.
STANCES.

DOnne vn peu de relâche au dueil qui t'a ſurpris,
Ne t'oppoſe iamais aux droits de la nature,
Et pour l'amour d'vn corps ne mets point tes eſ-
Dedans la ſepulture. (prits
La mort dans tes regrets à toy ſe preſentant,
Te fait voir qu'elle n'eſt qu'horreur & que miſere,
Pourquoy donc tâche tu qu'elle t'en faſſe autant
Qu'elle a faict à ton pere?
Quoy que l'affliction te faſſe diſcourir,
Tes beaux iours ne ſont point en eſtat de le ſuiure,
Comme c'eſtoit à luy la ſaiſon de mourir,
C'eſt la tienne de viure.
Il eſtoit las d'honneur, de fortune & de iour,
Tes ieunes ans ne font que commencer la vie,
Et ſi tu vas ſi toſt en acheuer le cours,
Que deuiendra Liuie?
Remets pour l'amour d'elle encore ſes appas,
Qui s'en vont effacer dans ton viſage ſombre,
Et qu'vn ſi long chagrin ne te mal traite pas
Pour contenter vn ombre.
Il eſt vray qu'vn tel mal eſt fâcheux à guerir,
Et de quelque vigueur que ton eſprit puiſſe eſtre,
Il te faut ſouſpirer, lors que tu vois perir,
Celuy qui t'a faict naiſtre.
Encore ſes vertus touchoient ton amitié
Au delà du deuoir où la nature oblige,
Si bien que la raiſon approuue la pitié,

Pour l'ennuy qui t'afflige.
Ses conſeils ſçauoient rendre vn Roy victorieux,
Son renom honoroit & la paix & la guerre,
Et ie croy que l'enuie eſt cauſe que les Cieux
L'ont oſté de la terre.
Mais, auſſi quel climat n'en a du déplaiſir?
L'Europe a ſon ſujet ſe plaint contre les Parques,
Autant que ſi leurs lacs eſtoient venu ſaiſir
Quelqu'vn de ſes Monarques.
Ie voy comme le Ciel pour ſoulager ton dueil
Veut que tout l'Vniuers à tes ſoûpirs réponde,
Et pour t'en exempter, ordonne à ſon cercueil
Les pleurs de tout le monde.
Toutesfois tous ces cris ſont des ſoins ſuperflus,
Nos plaintes dans les airs ſont vainement pouſsées?
Vn homme enſeuely ne conſidere plus
Nos yeux, ny nos pensées.
Sçachant qu'il a rendu ce qu'on doit aux Autels,
Tu dois eſtre aſſeurée de ſa beatitude,
Où ton eſprit troublé croit que les immortels
Sont pleins d'ingratitude.
Tes importuns regrets ſe rendront criminels,
Ton pere en ſon repos ne trouuera que peine,
Puis qu'il ſemble eſtre admis aux plaiſirs éternels
Pour te mettre à la geine.
Le mal deuient plus grand lors que nous l'irritons:
Reuient dans les plaiſirs que la ieuneſſe apporte,
C'eſt vn grand bien de voir fleurir les rejettons,
Lors que la ſouche eſt morte.
Vn homme de bon ſens ſe mocque des malheurs,
Il plaint également ſa ſeruante & ſa fille,
Iob ne verſa iamais vne goutte de pleurs
Pour toute ſa famille.

Aprés t'eſtre affligé penſe à te reſjoüir,
Qui t'a fait la douleur t'a laiſſe les remedes,
Il ne te reſte plus que de ſçauoir ioüir
Dés biens que tu poſſedes.
Arreſte donc ces pleurs vainement répandus,
Laiſſe en paix ce deſtin que tes douleurs déteſtent;
Il faut aprés ces biens que nous auons perdus
Sauuer ceux qui nous reſtent.

STANCES.

DAns ce temple, où ma paſſion
Me mit dedãs le cœur les beautez de Madame;
Ie banniſſois l'Amour encore que ſa flâme
Deſtournaſt ma deuotion.
Au lieu de penſer à nos Dieux,
I'adorois vous voyant l'image de Diane,
Et m'eſtimois heureux de deuenir profane,
En me conſacrant à vos yeux.
Ce fut auec des meſmes traits
Que la mere d'Amour perça le cœur d'Anchiſe:
Suis-je pas glorieux de donner ma franchiſe
A la mercy de ſes attraits?
A ce premier rauiſſement
Mon ame triomfa de ſe ſentir bleſſée,
Et l'Autel m'euſt dépleu d'ôter à ma penſée
L'entretien d'vn ſi doux tourment.
Me deuſt le Ciel faire perir,
Ie meſure ma peine auecques mes années,
Et l'Amour ſe fait fort d'ôter aux Deſtinées
La puiſſance de me guerir.
Au point que cette ardeur m'a mis,
Mon ſuperbe bon-heur ſe mocque de l'enuie;

Et quelque mal qui vienne à menacer ma vie
Ie me ris de mes ennemis.
Tout ce monde de poursuiuans
Me font perseuerer auec plus de ioye,
Ce renommé Iason n'eust jamais eu sa proye,
S'il eust craint la mer ny les vens.
Sous l'auspice de vostre loy
Il n'est point de grandeur que mon esprit ne braue,
Et le mesme accident qui me fait estre esclaue,
Il me semble qu'il m'a fait Roy.

ELEGIE
A VNE DAME.

SI vostre doux accueil n'eust consolé ma peine,
Mon ame languissoit, ie n'auois plus de veine,
Ma fureur estoit morte, & mes esprits couuers
D'vne tristesse sombre auoient quitté les vers,
Ce métier est penible, & nostre sainct estude
Ne cognoist que mépris, ne sent qu'ingratitude,
Qui de nostre exercice aime le doux souci,
Il hayt sa renommée & sa fortune aussi:
Le sçauoir est honteux, depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France:
Auiourd'huy l'iniustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualitez ne sont plus de saison,
La vertu n'eust iamais vn siecle plus barbare,
Et iamais le bon sens ne se trouua si rare:
Celuy qui dans les cœurs met le mal ou le bien,
Laisse faire au destin sans se mesler de rien:
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au monde,
Ne trouue à son plaisir la nature feconde,
Et que son influence encor à pleines mains,
Ne verse ses faueurs dans les esprits humains:

Parmy tant de fuſeaux la Parque en ſçait retordre,
Où la contagion du vice n'a ſçeu mordre,
Et le Ciel en fait naître encore infinité,
Qui retiennent beaucoup de la diuinité,
Des bons entendemens qui ſans ceſſe trauaillent
Contre l'erreur du peuple, & iamais ne defaillent,
Et qui d'vn ſentiment hardy, graue & profond,
Viuent tout autrement que les autres ne font:
Mais leur diuin genie eſt forcé de ſe feindre,
Et les rends malheureux s'il ne ſe peut contraindre,
La coûtume & le nombre autoriſe les ſots,
Il faut aymer la Cour, rire des mauuais mots,
Acoſter vn brûtal, luy plaire, en faire eſtime:
Lors que cela m'aduient ie penſe faire vn crime,
I'en ſuis tout tranſporté, le cœur me bat au ſein,
Ie ne crois plus auoir l'entendement bien ſain,
Et pour m'eſtre ſoüillé de cet abord funeſte,
Ie croy long temps aprés que mon ame à la peſte:
Cependant il faut viure en ce commun malheur,
Laiſſer à part, eſprit, & franchiſe & valeur,
Rompre ſon naturel, empriſonner ſon ame,
Et perdre tout plaiſir pour acquerir du blâme:
L'ignorant qui me iuge vn fantaſque réveur,
Me demandant des vers croit me faire faueur,
Blâme ce qu'il n'entend, & ſon ame étourdie
Penſe que mon ſçauoir me vient de maladie.
Mais vous à qui le Ciel de ſon plus doux flambeau,
Inſpira dans le ſein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'auez point l'erreur qui trouble ces infames,
Ny l'obſcure fureur de ces brutales ames:
Car l'eſprit plus ſubtil en ſes plus rares vers
N'a point de mouuemens qui ne vous ſoient ouuers:
Vous auez vn genie à voir dans les courages,
Et qui cognoiſt aſſez mon ame & mes ouurages:

Or bien que la façon de mes nouueaux écris,
Differe du trauail des plus fameux eſprits,
Et qu'ils ne ſuiuent point la trace accoûtumée,
Par où nos écriuains cherchent la renommée:
I'oſe pourtant pretendre à quelque peu de bruit;
Et croy que mon eſpoir ne ſera point ſans fruit,
Vous me l'auez promis, & ſur ceſte promeſſe,
Ie fauſſe ma promeſſe aux vierges de Permeſſe,
Ie ne veux reclamer, ny Muſe, ny Phœbus,
Grace à Dieu bien guery de ce groſſier abus,
Pour façonner vn vers que tout le monde eſtime;
Voſtre contentement eſt ma derniere lime:
Vous entendez le poids, le ſens, la liaiſon,
Et n'auez en iugeant pour but que la raiſon:
Auſſi mon ſentiment à voſtre aduerſe range,
Et ne reçoit d'autruy ny blâme ny loüange.
Imite qui voudra les merueilles d'autruy,
Malherbe a tres bien fait, mais il a fait pour luy;
Mille petits voleurs l'écorchent tout enuie:
Quand à moy ces larcins ne me font point d'enuie:
I'approuue que chacun écriue à ſa façon,
I'ayme ſa renommée, & non pas ſa leçon;
Ces eſprits mendians d'vne veine infertile,
Prennent à tous propos ſa ryme ou ſon ſtile.
Et de tant d'ornemens qu'on trouue en luy ſi beaux;
Ioignent l'or & la ſoye, à de vilains lambeaux,
Pour paroître auiourd'huy d'auſſi mauuaiſe grace,
Que parut autresfois la corneille d'Horace,
Ils trauaillent vn mois à chercher comme à fils,
Pourra s'apparier la rime de Memphis:
Ce liban, ce turban, & ces riuieres mornes,
Ont ſouuent de la peine à retrouuer leurs bornes,
Cet effort tient leurs ſens dans la confuſion,

Et n'ont iamis vn rais de bonne vision.
I'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midy Phœbus à la lanterne,
Grattent tant le François qui le déchirent tout,
Blâmant tout ce qui n'eſt facile qu'à leur gouſt,
Sont vn mois à cognoître en tâtant la parole,
Lors que l'accent eſt rude, ou que la rime eſt mole,
Veulent perſuader que ce qu'ils font eſt beau,
Et que leur renommée eſt franche du tombeau,
Sans autre fondement, ſinon que tout leur âge
S'eſt laiſsé conſommer en vn petit ouurage,
Que leurs vers dureront au monde precieux,
Pource qu'en les faiſant ils ſont déuenus vieux:
De meſme l'Areignée en filant ſon ordure,
Vſe toute ſa vie & ne fait rien qui dure:
Mais oet autre Poëte eſt bien plein de ferueur,
Il eſt bleſme, tranſi, ſolitaire, reſveur,
La barbe mal peignée, vn œil branſlant & caue,
Vn front tout refrongné, tout le viſage haue,
Ahane dans ſon lict, & marmotte tout ſeul,
Comme vn eſprit qu'on oit parler dans vn linceul.
Grimaſſe par la ruë, & ſtupide retarde
Ses yeux ſur vn obiect ſans voir ce qu'il retarde:
Mais desja ce diſcours m'a porté trop auant,
Ie ſuis bien prés du port, ma voile à trop de vent,
D'vne inſenſible ardeur peu à peu ie m'eſleue
Commençant vn diſcours que iamais ie n'acheue,
Ie ne veux point vnir le fil de mon ſujet,
Diuerſement ie laiſſe & reprens mon obiet,
Mon ame imaginant n'a point la patience
De bien polir les vers & ranger la ſçience,
La reigle me déplaiſt, i'écris confuſément,
Iamais vn bon eſprit ne fait rien qu'aiſément,

Autresfois quand mes vers ont animé la Seine,
L'ordre où i'estois contraint m'a bien faict de la peine.
Ce trauail importun m'a long temps martyré,
Mais en fin grace aux Dieux ie m'en suis retiré:
Peu sans faire naufrage, & sans perdre leur ourse,
Se sont aduanturez à ceste longue course:
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la memoire auec le iugement,
Imaginer beaucoup, & d'vne source pleine,
Puiser tousjours des vers dans vne mesme veine:
Le dessein se dissipe, ou change de propos,
Quand le stile a goûté tant soit peu le repos,
Donnant à tels efforts ma premiere furie,
Iamais ma veine encor ne s'y trouua tarie:
Mais il me faut resoudre à ne la plus presser,
Elle m'a bien serui, ie la veux caresser,
Luy donner du relâche, entretenir sa flâme,
Qui de sa ieune ardeur m'échauffe encore l'ame,
Ie veux faire des vers qui ne soient pas contrains,
Promener mon esprit par des petits dessains,
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise,
Mediter à loisir, resver tout à mon aise,
Employer toute vne heure à me mirer dans l'eau,
Ouyr comme en songeant la course d'vn ruisseau,
Escrire dans les bois, m'interrompre, me taire,
Composer vn quatrain, sans songer à le faire:
Aprés m'estre égayé par ceste douce erreur,
Ie veux qu'vn grand dessein rechauffe ma fureur,
Qu'vn œuure de dix ans me tienne à la contrainte,
De quelque beau Poëme, où vous serez dépeinte:
Là, si mes volontez ne manquent de pouuoir,
I'auray bien de la peine en ce plaisant deuoir,
En si haute entrepriſe où mon esprit l'engage,

Il faudroit inuenter quelque nouueau langage,
Prendre vn eſprit nouueau, penſer & dire mieux,
Que n'ont iamais penſé les hommes & les Dieux,
Si ie paruiens au but où mon deſſein m'appelle,
Mes vers ſe mocqueront des ouurages d'Appelle,
Qu'Heleine reſſuſcitée, elle auſſi rougira
Par tout où voſtre nom dans mon ouurage ira,
Tandis que ie remets mon eſprit à l'école,
Obligé des long-temps à vous tenir parole,
Voicy de mes écris, ce que mon ſouuenir
Deſireux de vous plaire en a peu retenir.

ELEGIE.

IE penſois au repos, & le celeſte feu
Qui me fournit de vers s'alantiſſoit vn peu:
Lors que le meſſager qui ma rendu ta lettre,
Dans ma premiere ardeur m'eſt venu tout remettre,
I'ay d'abord à peu prés deuiné ton deſſein,
Et dés lors que mes yeux ont recogneu ton ſein,
Mon ſang s'eſt réchauffé, tes vers m'ont picqué l'ame,
Et de leur propre éclat m'ont jetté de la flâme.
Clerac en eſt émeu, ſon fleuue en a groſſi,
Et dans ce peu de temps que ie t'écris cecy,
D'autant qu'à ta faueur il ſent flatter ſon onde,
Lot s'eſt rendu plus fier que riuiere du monde.
Le débord inſolent de ſes rapides eaux,
Couurant auec orgueil le faiſte des roſeaux,
Fait taire nos moulins, & ſa grandeur farouche
Ne ſçauroit plus ſouffrir qu'vn auiron le touche
Dans l'excez de la ioye où tu le viens rauir,
Ce torrent glorieux ne daigne plus ſeruir:
Ie l'ayme de l'honneur qui rend à ta careſſe,

Et luy veut faire part aux Autels que ie dreſſe,
Révant ſur ſon viſage aprés tes beaux écris,
Tout à coup dans l'objet d'vn penſer qui m'a pris:
Ie diſois en voyant, comme ſon flot ſe pouſſe,
Ainſi va la fureur d'vn Roy qui ſe courrouce.
Ainſi mes ennemis contre moy furieux
M'ont rendu ſans ſuiet le ſort iniurieux,
Et ſi loin étendu leur orgueilleux rauage,
Qu'à peine ſur les monts ay-ie veu du riuage,
Mon exil ne ſçauoit où trouuer ſeureté,
Par tout mille accidens choquoyent ma liberté,
Quelques dezers affreux, ou des foreſts ſuantes,
Rendent de tant d'humeur les campagnes puantes,
Ont eſté le ſeiour, où le plus doucement
I'ay paſſé quelques iours de mon banniſſement.
Là! vray'ment l'amitié d'vn Marquis fauorable,
Qui n'euſt iamais horreur de mon ſort deplorable,
Diuertit mes ſoucis, & dans ſon entretien,
Ie trouuay du bon ſens qui conſola le mien,
Autrement dans l'ennuy d'vn lieu ſi ſolitaire,
Où l'eſprit, ny le corps ne trouuent rien à faire,
Où le plus Philoſophe, auecques ſon diſcours,
Ne ſçauroient ſans languir auoir paſſé deux iours,
Le chagrin m'euſt ſaiſi, ſans vne grande chere,
Qui deux fois chaque iour enchantoit ma miſere:
Car ie n'ay ſçeu trouuer de l'humeur dont ie ſuis,
Vn plus preſent remede à chaſſer mes ennuis:
Et ſi comme tu dis vous auez tous enuie
De me faire paſſer vn iour de douce vie,
Appreſte des bons vins: mais n'en prens point d'autr.
Car ie ſçay que ton pere en a de bon chez luy,
Il m'a bien obligé du ſalut qu'il m'enuoye,
Dis-luy que cet honneur m'a tout comblé de ioye,

Et qu'vn pauure banny ne croyoit pas auoir
Ceſte proſperité que tu m'as fait ſçauoir:
Ainſi t'ayme le Ciel, & iamais la diſgrace
Ne frape ton deſtin, ny celuy de ta race.
Si mon malheur s'appaiſe, & qu'il me ſoit permis
De refaire ma vie auecques mes amis,
Ie verray de quel œil tu verras mon paſſage,
Et que ces vers t'en ſoyent vn aſſeuré meſſage:
Poſſible auant qu'vn mois ait acheué ſon cours,
Le Soleil me rendra ſes agreables iours.
Ie croy que ce printemps doit chaſſer mon orage,
Mon mauuais ſort vaincu flattera mon courage,
Et perdant tout eſpoir de m'abatre iamais,
Tout confus il viendra me demander la paix:
Et quand mon iuſte Roy n'aura plus de colere,
Qui m'a perſecuté tâchera de me plaire.
Lors pour toute vengeance quoy qu'ils ayent tâché,
Ie diray ſans mentir qu'ils ne m'ont point fâché,
Et qu'vn exil ſi plein de danger & de blâme,
Ne m'a point fait changer le viſage ny l'ame.
Ceux auec qui ie vis ſont étonnez ſouuent
De me voir en mon mal auſſi gay que deuant:
Et le malheur fâché de ne me voir point triſte,
Ignore d'où me vient l'humeur qui luy reſiſte,
C'eſt l'arme dont le Ciel a voulu me munir,
Contre tant d'accidens qui me deuoyent venir:
Autrement vn tiſſu de tant de longues peines,
M'euſt gelé mille fois le ſang dedans les veines,
Mon eſprit dés long temps fuſt reduit en vapeur,
S'il euſt peu conceuoir vne vulgaire peur,
Mon ame de frayeur fut-elle point faillie,
Lors que Panat me fit ſa brutale ſaillie?
Que les armes au poing accompagné de deux,

Il me fit voir la mort en ſon teint plus hideux?
Ie croyois bien mourir, il le croyoit de meſme:
Mais pour cela le front ne me deuint point bleſme,
Ma voix ne changea point, & ſon fer inhumain
A me voir ſi conſtant luy trembloit à la main.
Encore vn accident auſſi mauuais ou pire
Me plongea dans le ſein du poiſſonneux Empire,
Au milieu de la nuict, où le front du Croiſſant
D'vn petit bout de corne à peine apparoiſſant,
Sembloit ſe retirer & chaſſer les tenebres,
Pour ietter plus d'effroy dans des lieux ſi funebres:
Lune romps ton ſilence, & pour me dementir,
Reproche moy la peur que tu me vis ſentir,
Que deus-je deuenir vn iour que le tonnerre,
Preſque deſſous mes pieds vint ballier la terre?
Il bruſla mes voiſins, il me couurit de feu,
Et ſi pour tout cela ie le craignis bien peu.
Mais vrayment ce diſcours te doit ſembler étrange,
Et tu vois que ces vers ſentent trop ma loüange.
Tu m'as mis ſur ce train, ie te veux imiter,
Et comme tu l'as fait i'écris pour me flatter:
A Dieu, ne reuiens plus ſoliciter ma veine,
I'ay fait à ce matin ces vers tout d'vn haleine,
Et pour me diuertir du deſir de la Cour,
Depuis peu i'en écris d'autant plus châque iour,
Ie finis vn trauail, que ton eſprit qui goûte
Les doctes ſentimens trouuera bon ſans doute:
Ce ſont les ſaincts diſcours d'vn fauori du Ciel,
Qui trouua le poiſon auſſi doux que le miel,
Et qui dans la priſon de la Cité d'Athenes
Veid lâcher ſans regret & ſa vie & ſes chenes:
Ainſi quand il faudra nous en aller à Dieu,
Puiſſions-nous ſans regret abandonner ce lieu:

Et voir en attendant que la fortune m'ouure
L'ame de la faueur, & le port ail du Louure.

ELEGIE.

QVand la diuinité qui formoit ton essence,
Veid arriuer le temps au point de ta naissance,
Elle choisit au Ciel son plus heureux flãbeau,
Et mit dans vn beau corps vn esprit assez beau:
La trempe que tu pris en arriuant au monde,
Estoit de feu, de l'air, de la terre & de l'onde:
Immortels Elemens, dont des corps si diuers
Estrangement meslez font vn seul Vniuers,
Et durent enchaînez par les liens des ames,
Selon que le destin a mesuré nos trames:
Triste condition, que le sort plus humain,
Ne nous peut asseurer au soir d'estre demain.
Ainsi te mit nature au cours de la fortune,
Aussi subiect que tous à ceste loy commune,
D'vn naturel fragile, & qui se vient ranger
A quel point que l'humeur le force de changer:
Impatient, tardif, iniurieux, affable,
Dépiteux, complaisant, malicieux, aymable,
Serf de tes passions, & du commun soucy,
Des vices des mortels, & des vertus aussi:
N'attens point qu'en ton nom honteusement i'écriue,
Ce qui ne fut iamais sur la Troyenne riue,
Que ie t'appelle Achille, & que tu sois vanté,
Par tant de faux exploits qu'on a jadis chanté:
Ces Poëtes réveurs par leur plume hypocrite,
De tous ces vieux Heros ont trompé le merite,
Et sans aucune foy, laissans mille tesmoins,
Ils nous en disent plus, mais en font croire moins:

Car au rapport trompeur d'vn demy dieu qu'on nomme,
Ie douteray s'il fut tant seulement vn homme:
Mon esprit plein d'amour, & plein de liberté,
Sans fard & sans respect, t'écris la verité,
Et sans aucun dessein d'offencer ou de plaire,
Ie fais ce que mon sens me conseille de faire,
I'escrirois le Demon qui du train de tes iours,
Si difficilement guidoit le ieune cours,
Et l'astre dont tu vis la haine si puissante,
Oppresser tant d'effort à ta vertu naissante:
I'escrirois mon destin, auant le doux moment,
Que pour te faire serf le Ciel te fit amant:
Mais nostre ieune temps, laisse aussi peu de marque,
Que le vol d'vn oyseau, ou celuy d'vne barque,
Et les traits de ses ans confusément passez,
Pesent au souuenir, s'ils n'en sont effacez:
Laissant ces iours perdus iusqu'aux premieres forces,
Que l'amour vient tenter de ses douces amorces:
Mes vers ne discourront, que depuis le bon iour
Que tu te vins ranger à l'empire d'Amour,
Et suiuant ta fureur, tu penseras peut estre,
Que dés lors seulement tu commenças à naître,
Que tu ne fus viuant, ny d'esprit, ny de corps,
Que depuis qu'vn bel œil te donna mille morts:
Les aimables attraits, dont les yeux d'vne Dame
Firent naître l'ardeur de ta premiere flâme,
Furent bien-tost vainqueurs, & l'Amour qui te prit,
Au lieu de te déplaire obligea ton esprit:
Ton naturel ployable à la premiere atteinte,
Soûpira son tourment d'vne si douce plainte,
Et si modestement permit d'estre arresté,
Qu'il sembla que tes fers esteient ta liberté,
Tant le sort de ta vie autrement malheureuse,

Se trouue pour ton bien de nature amoureuſe.
En ce deſtin les maux que le Ciel a verſez
Dans l'erreur de tes iours ſans ceſſe trauerſez,
Ont trouué leur remede, & n'eſt peine ſi forte,
Que par luy ton eſprit legerement ne porte.
Quand le poiſon d'amour t'eut vne fois charmé,
Contre tout autre effort tu fus aſſez armé,
Toute autre paſſion au prix mouſſe & legere,
Depuis ne fut en toy que foible & paſſagere,
Depuis pour viure eſclaue au ioug d'vne beauté,
Ton ame ne fut plus qu'amour, que loyauté,
Celle qui gouuernoit ta captiue penſée
Diſſimuloit le loup dont elle fut bleſſée:
La honte & le deuoir, & ce fâcheux honneur;
Ennemis coniurez de tout noſtre bon-heur,
De contraintes froideurs deſeſperoient ſon ame,
Quand ton obiet preſſant ſolicitoit ſa flâme;
En ſes regards forcez ſon amour paroiſſoit,
Et par la reſiſtance heureuſement croiſſoit.
Tes yeux, dont la fureur auoit changé l'vſage,
Languiſſoient eſtonnez auprés de ſon viſage,
Son viſage & le tien plus blanc, frais & vermeil,
Que le teint de l'Aurore, & le front du Soleil.
Elle eſtoit à tes yeux plus agreable encore,
Que deuant le Soleil ne fut iamais l'Aurore.
Voſtre objet en ſon ſexe, également pouuoit
Se dire le plus beau que la nature auoit,
Et les traits de ta face auiourd'huy, que l'iniure
Du temps qui change tout a changé ta figure!
Vniquement parfaits, ſont punis d'vn amour,
A qui milles beautez ſont encores la Cour,
Qu'elle deuſt eſtre alors, & combien plus priſée
Ta face, que le poil n'auoit point déguiſée:

En ta ieune vigueur, conforme au ieune objet
De la premiere belle à qui tu fus subjet.
Tu meritois beaucoup, & si l'Amour auare
Eust frustré ton espoir, il eust esté barbare,
Indigne que iamais à son sacré brazier
Aucun amant portast le myrthe & le rozier.
Mais ce Dieu pour t'oster tout suiet de te plaindre,
L'a voulut auec toy de mesmes nœuds étraindre:
De mutuelle ardeur son esprit enflâma,
Et rangea ton amour au point qu'elle t'aima.
D'vn semblable desir vous tâchiez à vous plaire,
Ce que l'vn desseignoit, l'autre le vouloit faire:
Vous lisiez dans vos fronts ce que vos cœurs disoient,
Et de mesmes propos vos ames deuisoient:
Alors qu'impatient en ta flâme excessiue
Tu blâmois le refus de son amour craintiue,
Son cœur plus que le tien de martyre souffroit,
Te refusant du corps ce que l'ame t'offroit;
Ta qualité de marque, aucunement étrange
A son sang populaire & tiré de la fange,
Nioit à son espoir les bien-heureux accords,
Qui ioignent sous Hymen deux esprits & deux corps:
Et ce titre d'époux, honteux aux ames fortes,
Que par dépit du Ciel & de l'Amour tu portes,
Duisoit mal à ton âge, & pour vous allier,
Il eust falu la terre au Ciel apparier.
Quelquesfois en riant tu m'as compté la feste,
Que pour vostre nopçage l'on pensoit toute preste,
Lors que sa parenté ridicule, esperoit
Qu'vn accord entre vous ferme demeureroit:
Elle qui seulement d'Amour fut incensée,
Ne s'entretint iamais de si folle pensée:
Mais contre le destin auec toy se plaignoit,

Qu'à vos desirs égaux le rang ne se ioignoit:
Il est vray qu'en l'effort de ceste rage extrême,
Tu pouuois oublier, & ta race & toy-mesme,
Et l'amant qui troublé de tel empeschement,
Se détourne d'aimer, ayme trop lâchement:
Mais tu sçauois qu'Amour meurt en la ioüissance,
Qu'il nous trauaille plus, moins il a de licence,
Qu'en des baisers permis ceste vertu s'endort,
Et que le lict d'Hymen est le lict de sa mort.

ELEGIE.

DEsja trop longuement la paresse me flatte,
Et ie sens qu'à la fin elle deuient ingratte,
I'ay donné trop de temps à mon propre plaisir,
Pour trop de liberté i'ay manqué de loisir;
Ie veux effrontément auecques mon salaire,
Nourrir à tes dépens le soucy de me plaire.
Ie ne puis estre esclaue, & viure en te seruant,
Comme vn Maître d'hôtel, Secretaire, ou suiuant;
Telle condition veut vne humeur seruile,
Et pour me captiuer elle est vn peu trop vile:
Mais puis que le destin a trahy mon esprit,
Et que loin du Perou la fortune me prit,
Ie dois aimer mon ioug, m'y rendre volontaire,
Et dedans la contrainte obeyr & me taire:
C'est d'vn iuste deuoir surmonter la raison,
Et trouuer la franchise au fonds d'vne prison.
Or ie suis bien-heureux sous ton obeissance,
En ma captiuité i'ay beaucoup de licence,
Et tout autre que toy, se lasseroit en fin,
D'auoir si cherement vn serf si libertin:
Le soin de te seruir, c'est ce qui moins m'afflige.

Et l'honneur de te voir eſt ce qui plus m'oblige,
Ton entretien eſt doux, agreable & ſçauant
Aux plus doctes diſcours qu'on peut mettre en auant;
Tes regards ſont courtois, tes propos amiables,
Ton humeur agreable, & tes mœurs ſociables,
Tes charges, tes maiſons, tes qualitez, ton bien,
Au prix de ta vertu, ie ne les priſe rien.
Eſtime ton merite, il vaut mieux que le Gange,
Tes richeſſes au prix ſont de terre & de fange:
Cela n'a point d'éclat auprés de ta valeur,
Et mon Poëme auſſi n'emprunte rien du leur:
La race, la grandeur, l'argent, la renommée,
Aux jugemens bien clairs n'eſt qu'ombre & que fum
C'eſt vn luſtre pipeur, qui s'écoule & qui fuit,
Auec l'entendement du brutal qui le ſuit.
Ie ſçay que la nature a voulu que tu prinſſes,
Et le ſang, & le nom d'vne race de Princes:
Mais quand bien les grands Rois, dont ce nõ eſt fam
T'auroient laiſſé bien riche, & floriſſant comme eux.
Si d'vn eſprit commun le Ciel t'auoit fait naître,
Ie ſerois bien marry de t'auoir eu pour maitre,
Qu'vn homme ſans eſprit eſt rude & déplaiſant,
Et que le ioug des ſots eſt facheux & peſant:
Vn ſage à leur deſir ſans contrainte ne plie,
Et jamais ſans regret d'vn tel nœud ne ſe lie:
Vn ſot il eſt cruel, ingrat, imperieux,
Tantoſt on le voit morne, & tantoſt furieux,
Oblige ſans ſujet, mal à propos offence,
Et qui ne fait iamais du bien quand il y penſe,
Son eſprit ignorant ne peut rien eſtimer,
Il n'a nulle raiſon, il ne ſçait rien aymer:
Or il veut qu'on le tance, & tantoſt qu'on le loüe,
Tantoſt il fait du bruit, & tantoſt il ſe iouë,

Il ne ſçait qui le fâche, ou qui luy fait plaiſir,
Et luy meſme en ſon cœur n'entend point ſon deſir:
Mais d'vn orgueil farouche, & d'vne ame inſolente,
Il force tout deuoir, toutes loix violente,
Et ne peut accorder, tout ignorant qu'il eſt,
Qu'vne choſe ſoit bien que quand elle luy plaiſt,
Eſtre ſçauant chez luy, c'eſt vne honte, vn crime,
Il croit que c'eſt tout vn qu'vn charme ou qu'vne rime.
Si Dieu m'auoit iamais à tel maiſtre donné,
Ie pourrois bien iurer que ie ſerois damné,
Et croy que mes deſtins auroient moins de colere,
De m'auoir attaché des fers d'vne galere,
Bourrellé comme ceux que tu voyois ramer,
Quand vn ſi beau deſſein te porta ſur la mer:
Neptune eſt effroyable, il tempeſte, il écume,
Ia fureur iuſqu'au Ciel vômit ſon amertume,
Trahy les plus heureux, & leur fait vn cercueil,
Tantoſt d'vn banc de ſable, & tantoſt d'vn eſcueil:
Ses abois ſont horreur, & meſme en la bonace
Par vn ſilence affreux ce trompeur nous menace.
Il a deuant tes yeux fait bleſmir les rochers,
Obſcurcy le Soleil, & fendu les rochers:
De ſes flots il fait naître & mourir le tonnerre,
Et de ſon bruit hydeux gemir toute la terre:
L'image de la mort paſſe au trauers des flots,
Dans les cœurs endurcis des plus fiers matelots:
Ces frayeurs ne t'ont point ébranlé le courage,
On t'a veu touſjours ferme au plus fort de l'orage,
D'vn iugement robuſte au milieu du danger,
Tenir indifferent vn ſepulchre étranger;
Et les lâches accens d'vne voix étonnée,
Ne t'ont point fait gemir comme faiſoit Æneé,
Bien que moins rudement Neptune l'aſſaillit,

Tout Heros qu'il eſtoit, le cœur luy défaillit,
Il eut peur de la mort, & ſe remit en l'ame
Ses compagnons bruſlez dans la Troyenne flâme,
Enuia leur deſtin, & d'vn eſprit heureux,
Pour eſtre hors du peril, les nomma bien-heureux,
Se fuſt voulu rebattre auec l'ombre d'Achille,
Se plaignoit de ſuruiure aux cendres de ſa ville,
Et de n'auoir l'honneur que ſes os fuſſent mis
Dans le tombeau de Troye où giſoyent ſes amis,
Iamais tes ſentimens n'auront tant de mal-aiſe,
Quelque part de la terre où le Soleil te laiſſe.
Tu tiens également, & propice, & fatal,
Ou la terre eſtrangere, ou le pays natal.
Ha! que i'ay du regret de n'auoir veu le monde,
Par où ta ieune ardeur te promena ſur l'onde,
I'eſcrirois en beaux vers le climat, & le lieu,
Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu.
Ie ſerois glorieux d'auoir pris ton image,
A qui les mieux vantez viendroient faire vn hommage,
Tu me dois accorder deux heures de loiſir,
Pour contenter icy mon curieux deſir,
Me faire vn long recit de toutes les trauerſes,
Que t'ont fait tant de mers, & de terres diuerſes:
Ie ſçauray iuſques où la ligne tu paſſas,
Les hommes que tu pris, les lieux que tu forças,
Et ce combat naual, où ton ardeur trop prompte
Fit rougir tous les tiens de colere & de honte:
I'ignore ces hazards, tu me diras que c'eſt,
Tu me diras comment vn naufrage ſe fait,
Le ſanglant deſeſpoir dont le vaincu ſe ronge,
Et les dangers hydeux où le ſoldat ſe plonge,
L'eſtat qu'vn homme libre aprés que le deſtin,
Au Comite cruel l'a donné pour butin:

Auec combien d'horreur il se range à la chaine,
Et force l'innocence à receuoir la peine.
A voir tous ces objects d'horreur & de pitié,
Ie croy qu'on en deuient plus dur de la moitié,
C'est ce qui rend ainsi le marinier farouche,
Du mal de son prochain moins émeu qu'vne souche:
Et sur nos passions nostre desir vainqueur,
En fin dispose à tout, & les yeux, & le cœur.
Vne lente coustume auec le temps emporte
De nostre naturel l'affection plus forte:
Mais ta douce nature, & ton cœur seulement,
De ces contagions n'est touché nullement,
Tu reuins tout courtois, si bien qu'en apparence
Tu n'auois point passé les riuages de France,
Entre tes qualitez ceste douceur d'esprit,
Qui si facilement par l'oreille me prit,
Oblige plus que tout, vn grand qui s'humilie,
Fait vn ioug fort aisé dont le plus fier se lie.
Il ne faut qu'vn soufris, il ne te faut qu'vn mot,
A fin d'ensorceler, & le sage, & le sot.
Ceux-là de leur grandeur, comme ie pense abusent,
Qui leur salut au moindre insolemment refusent,
Dans vne vanité qui les tient tous contrains,
Ne voyans ce qu'ils sont, qu'en l'éclat de leurs trains,
Se trouuent estonnez perdans leur bonne mine,
Si leur suite ordinaire auec eux ne chemine:
Pour montrer leur pouuoir d'vn accent irrité,
Parlent à leurs suiuans auec autorité.
Il est bien raisonnable icy que ie te die,
Que ton esprit bien sain n'a point leur maladie:
L'Astre qui te fit naistre éuita ce mal-heur,
Et suiuit vn destin bien different du leur:
Ne crois point que ie mente à dessein de te plaire,

C'eſt ce que ie n'ay point accouſtumé de faire.
Ie fais le plus ſouuent mes diſcours trop hardis,
Et pource qu'on me croit, on hayt ce que ie dis:
Bien-heureux auiourd'huy, que te voulant dépeindre,
Ie ne ſuis obligé de faillir ou de feindre,
Pour toy ſeul mon humeur qui ſuit la verité,
Trouue de l'aduantage en ſa ſeuerité.
Vne iuſte amitié m'excite le courage
D'vne incroyable ardeur en ce dernier ouurage:
Mon eſprit glorieux s'atache à cet object,
Et tire vanité d'vn ſi rare ſuject.
Ta vertu me rauit, & fait que mon Poëme
Seruant à ton plaiſir, m'obligera moy meſme.
Or pour le grand deſſein où i'engage mes vers,
Il faut que tes deſtins me ſoient mieux découuers;
Que i'entre dans ton ame, & que de là ie tire
La matiere du liure où ie te veux décrire:
Mon trauail ſera long, & depuis ton berceau;
Poſſible durera iuſques à mon tombeau.
Au raport de mes vers, n'eſpere pas qu'on croye
Que tu ſois deſcendu du fugitif de Troye:
Car mes inuentions ſans prendre rien d'autruy,
Te feront bien ſortir d'auſſi bon lieu que luy.
Il fut vn vagabond, & quoy qu'on le renomme;
Ie ne ſçay s'il poſa les fondemens de Rome:
Le compte de ſa vie eſt fort vieux & diuers,
Virgile par luy-meſme a démenti ſes vers:
Il le depeint deuot, & le confeſſe traître
Vers l'amour que leurs Dieux recognoiſſent pour maître.
Mais mon deſſein n'eſt pas d'examiner icy
Les défauts du Troyen, ny du Poëte auſſi.
Pleuſt à Dieu que des miens nos écriuains ſe taiſent,
Et qu'à leur gout tardif mes ardeurs ne déplaiſent,

Toutesfois mon renom n'aura que faire d'eux,
Pourueu que mon trauail ſoit au gré de nous deux:
Si mes eſprits laſſez perdent iamais haleine,
Ton agreable accueil r'animera ma veine,
En me loüant vn peu, tu me feras plaiſir,
Et me réchaufferas d'vn plus ardant deſir.
Vn regard de mépris me rebutte & me laſſe,
Et mon ſang le plus chaud en deuient tout de glace,
Donne moy du repos, & ne viens point choiſir
A mes conceptions les lieux ny le loiſir.
Ores i'ayme la ville, ores la ſolitude,
Tantoſt la promenade, & tantoſt mon eſtude:
Bref, ſi tu ne me tiens pour vn faſcheux rimeur,
Tu ſouffriras vn peu de ma mauuaiſe humeur.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE ne m'y puis reſoudre, excuſe moy de grace,
Eſcriuãt pour autruy ie me ſens tout de glace:
Ie te promis chez toy des vers pour vn Amant,
Qui ſe veut faire aider à plaindre ſon tourment:
Mais pour luy ſatisfaire, & bien plaindre ſa flâme,
Ie voudrois parauant auoir conneu ſon ame:
Tu ſçais bien que chacun a des gouſts tout diuers,
Qu'il faut à chaque eſprit vne ſorte de vers,
Et que pour bien ranger le diſcours & l'eſtude,
En matiere d'amour ie ſuis vn peu trop rude:
Il faudroit comme Ouide auoir eſté piqué;
On eſcrit aiſément ce qu'on a pratiqué,
Et ie te iure icy ſans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche?
Ie n'entends point les loix ny les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon ſe meſle de charmer:

Ceſte diuinité des Dieux meſme adoree,
Ces traits d'or & de plomb ceſte trouſſe doree,
Ces aiſles, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vray'ment des myſteres où ie ne penſe pas.
La ſotte antiquité nous a laiſſé des fables
Qu'vn homme de bon ſens ne croit point receuables,
Et iamais mon eſprit ne trouuera bien ſain
Celuy-là qui ſe paiſt d'vn fantoſme ſi vain,
Qui ſe laiſſe emporter à des confus menſonges,
Et vient meſme en veillant s'embaraſſer de ſonges,
Le vulgaire qui n'eſt qu'erreur, qu'illuſion,
Trouue du ſens caché dans la confuſion,
Meſme des plus ſçauans: mais non pas des plus ſages
Expliquent auiourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autrefois les mortels parloient auec les Dieux,
On en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux:
Quelquefois on a veu prophetiſer des beſtes,
Les arbres de Dodonne eſtoient auſſi Prophetes,
Ces contes ſont facheux à des eſprits hardis,
Qui ſentent autrement qu'on ne faiſoit iadis.
Sur ce propos vn iour i'eſpere de t'eſcrire,
Et prendre vn doux loiſir pour nous donner à rire,
Cependant ie te prie encore m'excuſer,
Et me laiſſer ainſi libre à te refuſer,
Me permettre touſiours de te fermer l'oreille,
Quand tu me prieras d'vne faueur pareille:
Penſe tu quand i'aurois employé tout vn iour
A bien imaginer des paſſions d'Amour,
Que mes conceptions ſeroient bien exprimees
En paroles de choix, bien miſes, bien rimees:
L'autre n'y trouueroit poſſible rien pour luy,
Tant il eſt mal-aiſé d'écrire pour autruy.
Aprés qu'à ſon plaiſir i'aurois donné ma peine,

Ie sçay bien que possible il loüeroit ma veine,
Vray'ment ces vers sont beaux, ils sont doux & coulans;
Mais pour ma passion ils sont vn peu trop lents,
I'eusse bien desiré que vous eussiez encore
Mieux loüé sa beauté; car vray'ment ie l'honore;
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux,
Ny de son bel esprit seul objet de mes vœux:
Tant seulement six vers encor ie vous supplie,
Mon Dieu que de trauail vous donne ma folie!
Il voudroit que son front fust aux astres pareil,
Que ie la fisse ensemble, & l'Aube & le Soleil,
Que i'écriue comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle vn ocean de larmes.
Ces termes égarez offencent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'vn nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus, quant à moy ie l'abjure,
Et ne recognois rien pour tout que ma nature.

SATYRE PREMIERE.

OVi que tu sois, de grace écoute ma Satyre,
Si quelque humeur ioyeuse autre part ne t'attire,
Ayme ma hardiesse, & ne t'offense point
De mes vers, dont l'aigreur vtilement te point;
Toy que les Elemens ont fait d'air & de bouë,
Ordinaire sujet où le mal-heur se iouë,
Sçache que ton filet, que le destin ourdit,
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit.
Pour ne le point flatter d'vne diuine essence,
Voy la condition de ta sale naissance,
Que tiré tout sanglant de ton premier sejour,
Tu vois en gemissant la lumiere du iour,
Ta bouche n'est qu'aux cris, & à la faim ouuerte,

Ta pauure chair naissante est toute découuerte,
Ton esprit ignorant encor ne forme rien,
Et moins qu'vn sens brutal sçait le mal & le bien.
A grand peine deux ans t'enseignent vn langage,
Et des pieds & des mains te font trouuer vsage,
Heureux au prix de toy les animaux des champs,
Ils sont les moins hays, comme les moins méchans.
L'oyselet de son nid à peu de temps s'échappe,
Et ne craint point les airs que son aisle il frappe:
Les poissons en naissant commencent à nager,
Et le poulet éclos chante, & cherche à manger.
Nature douce mere à ces brutales races,
Plus largement qu'à toy leur a donné des graces,
Leur vie est moins subjette aux facheux accidens
Qui trauaillent la tienne au dehors & dedans:
La beste ne sent point peste, guerre, ou famine,
Le remors d'vn forfait en son corps ne la mine,
Elle ignore le mal pour en auoir la peur,
Ne cognoist point l'effroy de l'Acheron trompeur.
Elle a la teste basse, & les yeux contre terre,
Plus prés de son repos, & plus loin du tonnerre:
L'ombre des trépassez n'aigrit son souuenir,
On ne voit à sa mort le desespoir venir:
Elle compte sans bruit & loin de toute enuie,
Le terme dont nature a limité sa vie,
Donne la nuict paisible au charme du sommeil,
Et tous les iours s'égaye aux clartez du Soleil,
Franche de passions, & de tant de trauerses,
Qu'on voit au changement de nos humeurs diuerses.
Ce que veut mon caprice, à ta raison déplaist,
Ce que tu trouues beau, mon œil le trouue laid:
Vn mesme train de vie au plus constant n'agree,
La prophane nous fache autant que la sacree.

Ceux qui dans les bourbiers des vices empeſchez
Ne ſuiuent que le mal, n'ayment que les pechez,
Sont triſtes bien ſouuent, & ne leur eſt poſſible
De conſommer vne heure en volupté paiſible.
Le plus libre dumonde eſt eſclaue à ſon tour,
Souuent le plus barbare eſt ſubjet à l'Amour:
Et le plus patient que le Soleil éclaire,
Se trouue quelquefois emporté de colere.
Comme Saturne laiſſe & prend vne ſaiſon,
Noſtre eſprit abandonne & reçoit la raiſon,
Ie ne ſçay quelle humeur nos volontez maiſtriſe,
Et de nos paſſions eſt la certaine criſe:
Ce qui ſert auiourd'huy nous doit nuire demain,
On ne tient le bon-heur iamais que d'vne main:
Le deſtin inconſtant ſans y penſer oblige,
Et nous faiſant du bruit ſouuent il nous afflige:
Les riches plus contans ne ſe ſçauroient guerir
De la crainte de perdre & du ſoin d'aquerir.
Noſtre deſir changeant ſuit la courſe de l'âge,
Tel eſt graue & peſant qui fut iadis volage,
Et ſa maſſe caduque eſclaue du repos
N'ayme plus qu'à réuer, hayt le ioyeux propos.
Vne ſalle vieilleſſe en déplaiſir confite,
Qui touſiours ſe chagrigne, & touſiours ſe dépite,
Voit tout à contre-cœur, & ſes membres caſſez
Se rongent de regret de ſes plaiſirs paſſez,
Veut trainer noſtre enfance à la fin de la vie,
De meſme ſang boüillant veut étouffer l'enuie.
Vn vieil pere reueur aux nerfs tous refroidis
Sans plus ſe ſouuenir quel il eſtoit iadis,
Alors que l'impuiſſance eſteint ſa conuoitiſe,
Veut que noſtre bon ſens reuere ſa ſottiſe,
Que le ſang genereux eſtouffe ſa vigueur,

Et qu'vn eſprit bien né ſe plaiſe à la rigueur.
Il nous veut attacher nos paſſions humaines,
Que ſon malade eſprit ne iuge pas bien ſaines,
Soit par rebellion, ou bien par vn erreur,
Ces repreneurs facheux me ſont tous en horreur:
I'approuue qu'vn chacun ſuiue en tout la nature,
Son empire eſt plaiſant, & ſa loy n'eſt pas dure:
Ne ſuiuant que ſon train iuſqu'au dernier moment,
Meſmes dans les mal-heurs on paſſe heureuſement.
Iamais mon iugement ne trouuera blâmable
Celuy-là qui s'attache à ce qu'il trouue aymable,
Qui dans l'eſtat mortel tient tout indifferent,
Auſſi bien meſme fin à l'Acheron nous rend:
La barque de Charon à tous inéuitable,
Non plus que le méchant n'épargne l'équitable.
Iniuſte Nautonnier, helas! pourquoy ſers-tu
Auec meſme auiron le vice & la vertu?
Celuy qui dans les biens a mis toute ſa ioye,
Et dont l'eſprit auare aprés l'argent aboye,
Ou qu'il tourne la terre en refendant la mer,
Ses nauires iamais ne puiſſent abyſmer:
L'autre qui rien du tout que les grandeurs ne priſe,
Et qu'vn vif aiguillon de vanité maiſtriſe.
Soit tous-iours bien paré, meſure tous ſes pas,
S'imagine en ſoy meſme eſtre ce qu'il n'eſt pas,
Qu'il faſſe voir vn ſceptre à ſon ame aueuglee,
Et ſon ambition ne ſoit iamais reiglee:
Ceſtuy-cy veut pourſuiure vn vain tiltre de vent,
Qui pour nous maintenir nous perd le plus ſouuent:
Il s'attache à l'honneur, ſuit ce deſtin ſeuere,
Qu'vne ſotte couſtume ignoramment reuere:
De ſa condition ie priſe le bon-heur,
Et trouue qu'il fait bien de mourir pour l'honneur.

Vn esprit enragé qui voudroit voir en guerre
Pour son contentement, & le Ciel & la terre,
Ne respire brutal que la flâme & le fer,
Et qui croit que son ombre estonnera l'enfer,
Qu'il employe au carnage, & la force & les charmes,
Et son corps nuict & iour ne soit vestu que d'armes;
Vne sauuage humeur qui dans l'horreur des bois
Des chiens auec le cor anime les abois.
Son dessein innocent heureusement poursuiue,
Et la tranquillité de ceste peine oysiue:
Qu'il trauaille sans cesse à brosser les forests,
Et iamais le butin n'échape de ses rets.
Celuy d'vne beauté d'inéuitable amorce
Retient dans ses liens plus de gré que de force,
Qu'il se flatte en sa peine, & tâche à prolonger
Les soucis qui le vont si doucement ronger,
Qu'il perde rarement l'obiect de ce visage,
Ne détourne iamais son cœur de ceste image,
Ne se souuienne plus du ieu, ny de la Cour,
N'adore aucun des Dieux qu'aprés celuy d'Amour,
N'ayme rien que ce ioug, & tous-iours s'estudie
A tenir en humeur sa chere maladie,
Ne se trouble iamais d'aucun soupçon ialoux,
Se moque des acquests d'vn impuissant époux,
Qu'il se trouue allegé par la moindre caresse
Des fers les plus pesans dont sa rigueur le presse,
Sauue les mouuemens de ses affections,
Ne tache de brider iamais ses passions.
Si tu veux resister, l'Amour te sera pire,
Et ta rebellion estendra son empire:
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que nostre entendement ne peut pas mesurer:
C'est vn fiévreux tourment, qui trauaillant nostre ame,

Luy donne des accez, & de glace & de flâme,
S'atache à nos esprits, comme la fievre au corps,
Iusqu'à ce que l'humeur en sort toute dehors.
Contre ses lons efforts la resistance est vaine,
Qui ne peut l'éuiter il doit aymer sa peine.
L'esclaue patient n'est qu'à demy dompté,
Il veut à sa contrainte vnir sa volonté.
Le Sanglier enragé, qui d'vne dent pointuë
Dans son gosier sanglant mort l'épieu qui le tuë,
Se nuit pour se défendre, & d'vn aueugle effort
Se trauaille luy mesme, & se donne la mort.
Ainsi l'homme souuent, s'obstine à se détruire,
Et de sa propre main il prend peine à se nuire.
Celuy qui de nature, & de l'amour des Cieux,
Entrant en la lumiere est né moins vicieux,
Lors que plus son Genie aux vertus le conuie,
Il force sa nature, & fait toute autre vie.
Imitateur d'autruy ne suit plus ses humeurs,
S'égare pour plaisir du train des bonnes mœurs,
S'il est né liberal, au discours d'vn auare,
Il tachera d'éteindre vne vertu si rare;
Si son esprit est haut, il le veut faire bas,
S'il est propre à l'estude, il parle des combats.
Ie croy que les destins ne font venir personne
En l'estre des mortels qui n'ayt l'ame assez bonne:
Mais on la vient corrompre, & le celeste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu:
Car l'imitation rompt nostre bonne trame,
Et tous-jours chez autruy fait demeurer nostre ame.
Ie pense que chacun auroit assez d'esprit,
Suiuant le libre train que Nature prescrit.
A qui ne sçait farder, ny le cœur, ny la face,
L'impertinence mesme a souuent bonne grace.

Qui ſuiura ſon Genie, & gardera ſa foy
Pour viure bien-heureux, il viura comme moy.

SATYRE SECONDE.

Ognois-tu ce facheux, qui contre la fortune
Aboye impudẽment cõme vn chiẽ à la Lune?
Et qui voudroit ce sẽble en détourner le cours,
Par l'importunité d'vn outrageux diſcours:
D'vne ſotte malice en ſon ame il s'afflige,
Quand la faueur du Roy ſes fauoris oblige.
Vn homme, dont le nom eſt à peine cogneu,
D'vn pays eſtranger nouuellement venu,
Que la Fortune aueugle en promenant ſa rouë,
Tira ſans y penſer d'vne orniere de bouë,
Malgré toute l'enuie au deſſus du mal-heur,
D'vn credit inſolent gourmande la valeur:
Et nous le permettons, & le François endure
Qu'à ſes propres dépens ceſte grandeur luy dure?
Nos Princes autrefois eſtoient bien plus hardis,
Où ſe cache auiourd'huy la vertu de iadis?
Apprens malicieux comme tu ſçais mal viure,
Qu'vne fortune eſt d'or, & que l'autre eſt de cuiure,
Que le ſort a des loix qu'on ne ſçauroit forcer,
Que ſon compas eſt droit, qu'on ne le peut fauſſer.
Nous venons tous du Ciel pour poſſeder la terre,
La faueur s'ouure aux vns, aux autres ſe reſſerre,
Vne neceſſité que le Ciel eſtablit,
Deshonore les vns, les autres eſtablit:
Vn ignoble ſouuent de riches biens herite,
L'autre dans l'Hoſpital eſt tout plein de merite.
Pour trouuer le meilleur il faudroit bien choiſir,
Ne crois point que les Dieux ſoient ſi pleins de loiſir.

Encor ſi chaque infame eſtoit marqué d'vn ſigne,
Qui de toutes vertus le fiſt trouuer indigne;
Les Rois qui ſous les Dieux diſpoſent du bon-heur,
Enrichiroient touſjours le merite & l'honneur:
Que ſi l'ame des Dieux eſt la meſme iuſtice,
Si ce qui leur déplaiſt porte le nom de vice,
Les Roys qui ſont leurs fils & Lieutenans icy,
Peuuent iuger des bons, & des mauuais auſſi:
Et ſans flatter mon Roy, ie trouue bien étrange,
Qu'vn vulgaire ignorant & tiré de la fange,
Contre ſa Majeſté ſe montre iniurieux
Deſſus ſes actions portant l'œil curieux.
Quant à moy ie repute vne faueur bien miſe
Enuers le plus chetif que le Roy fauoriſe,
Quoy que touſjours bien pauure, & touſjours dédaigné
Sur mon eſprit l'enuie encor n'ait rien gaigné:
Qu'vn homme de trois iours, de ſoye & d'or ſe couure,
Du bruit de ſa carroſſe importune le Louure,
Qu'vn étranger heureux ſe mocque des François,
Qu'il ait mille ſuiuans, pourueu que ie n'en ſois,
Ie leur fais ce ſouhait en mon humeur hardie,
Ie ne crains point faillir, quoy que ma Muſe die:
Ma liberté dit tout, ſans toutesfois nommer
Par vne vaine aigreur ceux que ie veux blaſmer.
Auſſi n'attens iamais que ie te faſſe rire
D'vn vers, que ſans danger ie ne ſçaurois écrire.
Ceux là ſont fols vray'ment qui vendent vn bon mot
De cent coups de baſtons que fait donner vn ſot:
Eſclaues imprudens de leur humeur mauuaiſe,
Ne ſçauent mediter vn vers qui ne déplaiſe.
Des paſquins contre aucuns ie ne compoſe icy,
Et ne ſçaurois ſouffrir des iniures auſſi.
Le Dieu des vers m'inſpire vne modeſte flâme,

Qui n'eſt propre à donner, ny receuoir du blâme:
Ie hay la médiſance, & ne puis conſentir
De gaigner auec peine vn triſte repentir.
Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux, d'vn homme,
Cognoiſtra ſon portraict, combien qu'on ne le nomme.
Qui ne lit ma Satyre, il n'en eſt pas tancé,
Pluſieurs s'en facheront à qui ie n'ay pensé.
Qui hait trop la laideur de ſon vilain viſage,
Il ne deuroit iamais en regarder l'image:
Qui craint d'eſtre repris, il n'a qu'à ſe cacher;
Et dé là mon deſſein n'eſt plus de le facher.

ELEGIE.

CHere Philis, i'ay bien peur que tu meures
Dans ce dezert ſi triſte où tu demeures.
Helas! quel ſort te peut là retenir?
A quoy ſe peut ton ame entretenir?
Ta fantéſie eſt-elle point paſſee?
L'aurois-tu bien encor en la penſee?
Te ſouuient-il de la Cour ny de moy,
Et de m'auoir iadis donné ta foy?
S'il t'en ſouuient, Philis, ie te coniure,
Par tous les droicts d'Amour & de Nature;
Fais moy l'honneur de t'aſſeurer auſſi
Que ie languis de mon premier ſoucy.
Si tu ſçauois à quel point de folie
M'a fait venir ceſte melancolie;
Si tu ſçauois à quoy ie ſuis reduit,
En quel trauail mon ame eſt iour & nuict;
Quoy que t'ait dit de moy la défiance,
Ta ialouſie ou ton impatience,
Tu m'aymerois, & ſçachant mes ennuis,
Tu me plaindrois en l'eſtat où ie ſuis;

Pâsle, défait, & sec comme vne idole,
Changé d'humeur, de face, de parole:
Tousiours ie reue en mon affliction,
Sans nul desir de consolation;
Ie ne veux point que personne s'employe
A r'animer nos esprits ny ma ioye:
Car sans te faire vn peu de trahison,
Ie ne sçaurois chercher ma gueriſon.
Puis qu'il est vray que i'ay cét aduantage,
Que mon seruice a gaigné ton courage,
Et que parmy tant d'aymables Amans,
Mon seul object touche tes sentimens:
Ie serois bien d'vn naturel barbare,
Bien moins ciuil qu'vn Scythe, qu'vn Tartare,
Si ie n'aymois le bien de ton amour
Plus cherement que la clarté du iour.
Le Ciel m'enuoye vn traict de son tonnerre,
Et sous mes pieds faſſe creuer la terre:
Dés le moment d'vn sort iniurieux
De ma memoire effacera tes yeux;
Helas! comment trouueray-ie en ma vie
Quelque sujet qui m'en donnaſt enuie;
Qu'elle beauté me sçauroit obliger
A diuertir ma flâme ou la changer;
Dedans la tienne où loge ma fortune,
Venus a mis ses trois Graces en vne:
Amour luy meſme auec tous ses attraits,
Comme il est peint dans les plus beaux pourtraits,
Rapporte à peine vne petite trace
Du vif éclat qui reluit dans ta face:
Et tes beaux yeux, où s'est lié mon sort,
Touchent les cœurs d'vn mouuement si fort,
Que si le Ciel d'vne pareille flâme,

Nous inſpiroit ſa volonté dans l'ame,
Tous les mortels d'vne inuincible foy
Obeyroient à la diuine loy.
Ton front paroit, comme auprés de la nuë
Paroiſt au Ciel Diane toute nuë,
Plus vny qu'elle, & qu'on ne voit gâté
D'aucune tache empreinte en ſa beauté:
Vn teint vermeil, & frais comme l'Aurore,
Lors qu'elle vient des riuages du More,
Sur ton viſage a ſemé tant d'appas,
Qu'il faut t'aimer, ou bien ne te voir pas.
Amour ſçachant de quels traits eſt pourueuë
Ceſte beauté, s'eſt fait oſter la veuë:
Il n'oſe point hazarder ſes eſprits
A la mercy du charme qui m'a pris:
Et tel qu'il eſt, imperieux & braue,
Il meurt de peur de deuenir eſclaue.
O cher tyran des hommes & des Dieux,
Aueugle toy de grace encores mieux,
Demeure ainſi dans ta premiere crainte,
Et ne la vois iamais viue ny peinte:
Tu ne ſçaurois regarder vn moment
De ſes beautés l'ombre tant ſeulement,
Sans t'embrazer, ſans trouuer la ruyne
De ton empire en leur flâme diuine.
Que ſi l'effort de ton cœur indompté
De ſes appas ſçauoit ta liberté,
Tu te plaindrois d'auoir l'ame trop dure,
Et maudirois ta force & ta nature:
Car le bon heur d'aimer en ſi bon lieu,
Paſſe ſa gloire & le repos d'vn Dieu.
Que penſes-tu que le Soleil eſt aiſe,
Lors qu'vn rayon de ſa clarté la baiſe,

Lors que Philis regarde son flambeau
D'vn air ioyeux, le iour en est plus beau:
Et quand Philis luy fait mauuais visage,
Le iour est triste & chargé de nuage:
L'air glorieux de former ses soupirs
Entre en sa bouche auecques des zephirs,
Tous embaumez des roses de l'Aurore,
Et tous couuers des richesses de Flore:
Zephir doux vent, doux createur des lys,
S'il te souuient encores de Philis,
R'anime là, fais tant qu'elle reuienne
Pour te baiser, & me laisse la mienne.
Mais les discours qu'on nous a fait de toy,
En mon esprit n'ont iamais eu de foy:
Ton feint Amour, tes fausses aduantures
Ne sont que vent, & que vaines figures:
Mais il est vray que ie suis bien atteint,
Et que mon mal ne sçauroit estre feint.
Que pleust aux Dieux, que le discours des fables
Trouuast en moy ses effects veritables,
Et que le sort me vouluſt transformer
En quelque object qui ne sçeut rien aymer:
Que ie mouruſſe, ou qu'il me fust possible
De deuenir vne chose insensible,
Vn vent, vne ombre, vne fleur, vn rocher,
Qu'aucun desir ne peut iamais toucher.
O vous Amans qui n'estes plus en vie,
Esprits heureux qui n'estes plus en vie,
Là bas noyant vos maux en vos erreurs,
Vous trouuez bien plus douces vos fureurs.
Tristes forçats, qui rempliſſez ce gouffre,
Souffrez vous bien les peines que ie souffre?
Pasles sujets des éternelles nuicts,

Eſtes-vous bien auſſi morts que ie ſuis?
O mon fidele, & mon triſte Genie,
Quand tu verras ma trame dés-vnie,
Et que mon ame ira toucher les bords
De la riuiere où paſſent tous les morts;
Vole au deſert où ma Philis demeure,
Dy luy qu'en fin le Ciel veut que ie meure,
Que la rigueur de mon iniuſte ſort,
Conſent en fin de me donner la mort.
Tu la verras peut-eſtre vn peu touchee,
Et de ma mort aucunement fachee.
Va donc Genie, il eſt temps de partir,
Vois que mon ame eſt preſte de ſortir:
Mais mon Genie arreſte toy, ie reue,
Ceſte douleur me donne vn peu de treue;
I'entends Philis, ſon viſage me rit,
Le ſouuenir de ſes yeux me guerit,
Comment, mourir; non, reprenons courage,
Vn teint plus vif remonte en mon viſage,
Ma force eſteincte eſt preſte à s'animer,
Et tout mon ſang vient à ſe r'allumer.
Amour m'eſmeut, ie ne ſuis plus ſi blême,
Philis, m'ayma que i'eſtois tout de meſme:
Car ie ſçay bien qu'encore elle verroit
En mes regards des traits qu'elle aymeroit.
Que ſi l'excez de ma douceur fatale
Rend quelquefois ce corps hydeux & paſle:
Cela, Philis, deuroit plus animer
Ce beau deſir qui te pouſſe à m'aymer:
Mon mal me rend ainſi deſ-agreable,
Pour trop aymer ie deuiens moins aymable,
Ton œil me rend, ou plus laid, ou plus beau,
Comme il m'approche, ou tire du tombeau.

ELEGIE.

FIN guery d'vne amitié funeſte,
A mon eſprit deſormais il ne reſte
Qu'vn ſentiment de iuſte déplaiſir,
D'auoir languy d'vn ſi mauuais deſir;
Bien mal-heureux d'auoir dans la penſee
Le ſouuenir de ma fureur paſſee,
Qui fut honteuſe, & dont ie m'en repens,
D'ore ſnauant plus ſage à mes dépens:
Que ſi iamais mon iugement s'oublie,
Iuſqu'à r'entrer en ſemblable folie,
Dieux qui vengez les crimes des humains,
Puniſſez moy ſi vous auez des mains,
Si vous auez pouuoir ſur la tempeſte,
Ne la pouſſez ailleurs que ſur ma teſte.
Et vous beaux yeux plus aymez que le iour,
Qui rempliſſez tous mes eſprits d'Amour,
Pour penitence octroyez moy de grace,
Mourans pour vous, que mon peché s'éface,
Que ie reprenne en vos diuins appas
D'vn lache crime vn glorieux trépas:
Et quand mon ame en vos biens captiue,
Pour mieux ſouffrir obtiendra que ie viue,
Que le regret d'auoir eſté ſi ſot,
Et ſans le bien de vous ſeruir plus toſt,
Chaque moment reproche à mon courage
Le des-honneur de mon premier ſeruage.
Faictes le donc, beaux yeux, ie le conſens:
Mais ie demande vn mal que ie reſſens:
Ie ſuis deſia dans ce ſupplice meſme
Preſt de mourir dépuis que ie vous ayme,

Le ſouuenir d'auoir porté des fers,
Si mal heureux me tient dans les enfers.
A chaque fois que ce bel œil m'enuoye
Ses doux regards, pleins d'honneur & de ioye;
Où Venus rit, où ſes petits Amours
Paſſent le temps à ſe baiſer tous-jours;
Les vains ſoupirs d'vne contrainte flame,
Me font ainſi diſcourir en mon ame.
Pauure abuſé, que i'eus mauuais conſeil,
Que i'ay bien pris la nuict pour le Soleil,
Que mon eſprit fut autrefois facile,
Et que l'erreur me trouua bien docile,
Que ie fus lourd, que ie fus inſensé,
Mon iugement en eſt tout offensé:
Les faux attraits à qui ie fais hommage,
Qu'ont ils d'égal à ce diuin viſage?
Ce n'eſt qu'horreur au pris de ta beauté,
A qui ie viens donner ma liberté.
Dieux! que l'Amour eſtoit bien en colere,
De m'obliger au ſoucy de luy plaire,
Que mes deſtins ſont bien mes ennemis
Qui m'ont trahy de me l'auoir permis.
Vous qui m'oſtez ceſte mauuaiſe enuie,
Qui baniſſez la honte de ma vie,
Chere Amaranthe, à qui ie dois le bien
D'auoir rompu cét infame lien,
Gardez qu'Amour ne me ſoit plus contraire,
Que mon deſtin ne ſoit mon aduerſaire.
Dites aux Dieux, vous qui les gouuernez,
Et leur eſprit en vos yeux retenez,
Que ſi mon ame eſt encore capable
D'vn autre Amour, ſi laſche & ſi coulpable,
Ils n'auront point de tonnerre ſi fort,

Qui ne me donne vne trop douce mort.
Mais où l'Amour trouueroit-il des armes?
Quelle beauté luy fournira des charmes
Pour dégager encore mes eſprits
Des beaux liens où ie demeure pris?
Autre que vous n'a rien que ie deſire,
Vous eſtes ſeule au monde que i'admire:
Ie vous adore, & iure vos beaux yeux,
Qu'vn Paradis ne me plairoit pas mieux.
Que ſi mes vœux rendoient iamais poſſible
Qu'à vos regards mon ame fuſt viſible:
Vous y verriez les plus beaux mouuemens
Qu'Amour iamais fit naître à des Amans,
Vous y verriez la douce frenéſie
Dont vous auez ma volonté ſaiſie;
Mille penſers à vos yeux incognus
D'vn grand reſpect iuſqu'icy retenus:
Vous y verriez vn cœur ſans artifice
Se preſentant luy meſme en ſacrifice,
Et qui ſe croit mourir aſſez heureux,
Si vous croyez qu'il fit bien l'Amoureux.
Il eſt trop vray, ma peine eſt aſſez claire,
Et c'eſt en vain que ie la penſe taire.
Qui ne cognoit à mes yeux languiſſans,
A mes ſoupirs ſans ceſſe rauiſſans,
Qu'vne fureur ſecrette me deuore,
Que ie n'ay ſçeu vous découurir encore?
Bien que preſſé de ne la plus celer,
Auprés de vous ie ne ſçaurois parler.
Ce que ie voy reluire en ce viſage
Me fait faillir la voix & le courage:
Mais ſi ie puis iamais me r'aſſeurer,
Ou ſi ie puis en fin moins ſoupirer,

Ie parleray, ie vous diray ma peine,
Qu'autre que moy, iugeroit inhumaine:
Mais que ie sens plus douce mille fois,
Que ie ne croy la fortune des Roys.

ELEGIE.

AVssi souuent qu'Amour fait penser à mon ame,
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma Dame.
Combien c'est de l'honneur d'aymer en si bon lieu,
Ie m'estime aussi grand, & plus heureux qu'vn Dieu,
Amaranthe, Philis, Caliste, Pasithee;
Ie hay ceste noblesse à vos noms affectee:
Ces titres qu'on vous fait auecques tant d'appas
Témoignent qu'en éfect vos yeux n'en auoient pas.
Au sentiment diuin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde, est le nom de Marie,
Quelque souci qui m'ait enuelopé l'esprit,
En i'oyant proferer, ce beau nom me guerit,
Mon sang en est émeu, mon ame en est touchee
Par des charmes secrets d'vne vertu cachee:
Ie la nomme tousiours, ie ne m'en puis tenir,
Ie n'ay dedans le cœur autre ressouuenir.
Et ne cognois plus rien, ie ne voy plus personne,
Pleust à Dieu qu'elle sçeust le mal qu'elle me donne,
Qu'vn bon Ange voulut examiner mes sens,
Et qu'il luy rapporta au vray ce que ie sens,
Qu'Amour eust prins le soin de dire à ceste belle,
Si ie suis vn moment sans soupirer pour elle:
Si mes desirs luy font aucune trahison,
Si ie pensay iamais à rompre ma prison.
Ie iure par l'éclat de ce diuin visage,
Que ie serois marry de deuenir si sage.

En l'eſtat où ie ſuis aueugle & furieux,
Tout bon aduis me choque, & m'eſt iniurieux;
Quand le meilleur amy que ie pourrois auoir,
Touché du ſentiment de ce commun deuoir,
A m'ôter cét Amour employeroit ſa peine,
Il n'auroit trauaillé que pour gaigner ma hayne:
En telle bien-veillance vn Dieu m'offenceroit,
Et ie me vengerois du bien qu'il me feroit.
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahiſſe,
Qu'il prenne ſon plaiſir à voir que ie periſſe,
Honorez mes fureurs, vantez ma lâcheté,
Mépriſez deuant moy l'honneur, la liberté;
Conſentez que ie pleure, aymez que ie ſoupire,
Et vous m'obligerez de plus que d'vn Empire.
Mais, non reprochez moy ma honteuſe douleur,
Dictes combien l'Amour m'apporte de mal-heur;
Que pour vn faux plaiſir ie perds ma renommee,
Que mes eſprits n'ont plus leur force accouſtumee;
Que ie deuiens facheux, ſans courage, & brutal;
Bref que pour cét Amour tout m'eſt rendu fatal.
Faites le pour tuer l'ardeur qui me conſume,
Car ie cognois qu'ainſi ma flame ſe r'alume,
Plus on preſſe mon mal, plus il fuit au dedans,
Et mes deſirs en ſont mille fois plus ardans.
A l'abord d'vn cenſeur, ie ſens que mon martyre,
De dépit & d'horreur, dans mes os ſe retire.
Amour ne fait alors que renforcer ſes traicts,
Et donne à ma Maiſtreſſe encore plus d'attraits;
Ainſi ie trouue bon que chacun me cenſure,
A fin que mon tourment dauantage me dure.
Pour conſerver mon mal, ie fais ce que ie puis,
Et me croyant heureux ſans doute ie le ſuis:
Ie ne recherche point de Dieux, ny de fortune,

Ce qu'ils font au dessous, ou par dessus la Lune,
Pour le bien des mortels : tout m'est indifferent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend.
Ie croy que mon seruage est digne de loüange,
Ie croy que ma maîtresse est belle comme vn Ange,
Qu'elle merite bien d'auoir lié ma foy,
S'il est vray que son ame ait de l'amour pour moy:
Elle me l'a iuré, la promesse est vn gage,
Où la foy tient le cœur auecque le langage.
Ie suis bien peu deuot d'auoir quitté ses yeux,
Ie suis trop nonchalant d'vn bien si precieux.
Ie ne deurois iamais éloigner ce visage,
Qu'aprés que de mes sens i'auray perdu l'vsage,
Aussi bien mes espris loin de ses doux regards,
N'ont que melancolie, & mal de toutes parts:
Le seul ressouuenir des beautez de ma Dame,
Est l'vnique entretien qui réjoüit mon ame.
Mais si les immortels me font iamais auoir,
Au moins auant mourir, l'honneur de la reuoir:
Quelque neceſſité que le Ciel me prescriue,
Quelque si grand malheur que iamais m'en arriue,
Ie me suis resolu d'attendre que le sort
Auprés de ses beautez fasse venir ma mort.
Si tandis ie souffrois le coup des Destinées,
I'aurois bien du regret à mes ieunes années,
Mon ombre ne feroit qu'iniurier les Dieux,
Et plaindre inceſſamment l'abſence de vos yeux.

ELEGIE.

MOn ame est triste, & ma face abbatuë,
Ie n'en puis plus, ta disgrace me tuë,
Croy que ie t'aime, & que pour te fâcher,

I'ay ton plaiſir & mon repos trop cher,
Que ſi ie viens iamais à te déplaire,
Ie ne veux point que le Soleil m'éclaire:
Et ſi les Dieux ont ſi peu de pitié
Que de m'ôter vn iour ton amitié,
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre,
Pour me bannir du Ciel & de la terre.
Hier preſſé bien fort de ma douleur,
En ſoûpirant mon innocent malheur,
Ie ſupplioiſ Liſandre de te dire,
Que ton courroux au deſeſpoir me tire,
Et ſi bien toſt il ne s'en va ceſſer,
Tu n'auras plus à qui te courroucer:
Car mon eſprit conſommé de ta hayne
Ne peut ſouffrir dauantage de peine.
Sans plus de mal, ie cognois bien pourquoy
Ton doux regard s'eſt détourné de moy,
Et que ma faute eſt aſſez pardonnable,
Ou tu rendras ton amitié coulpable,
Voy donc de grace, auant que te venger,
Que ton amour, ou mon crime eſt leger,
Que i'ay du droit aſſez pour me deffendre:
Si tu ne prens plaiſir de me reprendre:
Car en tel cas ie me veux accuſer,
Et mon pardon moy-meſme refuſer,
Ie diray tout pour flatter ta colere,
I'ay ſi tu veux aſſaſſiné mon pere,
Médit des Dieux, empoiſonné l'Autel,
I'ay plus failly que ne peut vn mortel:
Mais ſi iamais tu me donnois licence
De te preſſer à bien voir mon offence,
Ie iurerois que ie ſuis trop puny,
Pour vn moment de ta grace banny.

Lors que le Ciel de tes faueurs me priue,
Comment crois-tu, mon Ange que ie viue?
Ce qui me plaist de tous costez me fuit,
En toutes parts tout me choque & me nuit;
Ie ne voy rien que des objects funebres:
Comme mes yeux, mon ame est en tenebres:
Mon ame porte vn vestement de dueil,
Tous mes esprits sont comme en vn cercueil:
Lors ma memoire est toute enseuelie,
Mon iugement suit ma melancolie:
Tantost ie prens le soir pour le matin,
Tantost ie prens le Grec pour le Latin;
Soit vers ou prose, à quoy que ie trauaille,
Ie ne puis rien imaginer qui vaille.
Prens-en pitié, redonne la clarté
A mon esprit, rends luy la liberté:
Que me veux tu, ie confesse mon crime,
I'ay merité que le foudre m'abysme.
Puis qu'il te plaist, ie t'ay manqué de foy,
Ie me repens, & ie ne sçay pourquoy.
Il est bien vray qu'aux yeux du populaire,
Ce que i'ay fait paroistra temeraire,
Et me traittant comme vn esprit abject,
Ce long courroux semble auoir du subject.
Mais si tu veux considerer encore
Ce que ie suis, à quel point ie t'honore,
A quel degré mon amitié s'étent,
Ce souuenir ne t'ennuira pas tant,
Ie ne veux point m'ayder de mon merite,
Pour excuser ma faute qui t'irrite,
Ny mandiant vn estranger appuy
Deuoir ma paix à la fureur d'autruy:
Il ne faut point qu'autre que moy te trace

Honteusement vn retour à ta grace:
Si c'est Lisandre à qui ie dois ce bien,
Mon repentir ne m'a seruy de rien.
Si c'est luy seul pour qui tu me pardonnes,
C'est desormais à luy que tu me donnes,
Et que tu veux laisser à sa mercy,
De me sauuer, & de me perdre aussi.
Mais s'il te reste encore quelque flame,
Des beaux desirs que ie t'ay veu dans l'ame.
Si tu n'as point perdu ceste bonté,
Si tu n'as point changé de volonté,
Ie suis certain que tu seras bien aise,
Qu'autre que toy ton cœur ne me rapaise:
Et ie serois marry qu'autre que nous,
Eust iamais sçeu ma faute, & ton courroux.
Tu me diras que ta hayne estoit feinte,
Qu'en ce dépit mon ame estoit contrainte.
Que tu voulois éprouuer seulement,
Si ton courroux me pressoit mollement,
Si le refus de ta douce caresse,
M'obligeroit à changer de maistresse;
Lors par le Ciel, par l'honneur de ton nom,
Par tes beaux yeux, ie iureray que non,
Que l'amitié de tous les Roys du monde,
Tous les presens de la terre & de l'onde,
L'amour du Ciel, la crainte des Enfers,
Ne me sçauroient faire quitter mes fers,
Ne me sçauroient arracher le courage,
Ce bel esprit, & ce diuin visage.
Comme les cœurs se plaisent à l'Amour,
Comme les yeux sont aisés d'vn beau iour,
Comme vn printemps tout l'Vniuers recree,
Ainsi l'éclat de ta beauté m'agree,

L'eau de la Seine arreſtera ſon flux,
Le temps mourra, le Ciel ne ſera plus,
Et l'Vniuers aura changé de face,
Auparauant que ceu'humeur me paſſe.

ODE.

L'Infidelité me déplaiſt,
Et mon Amour iuge qu'elle eſt
Le plus noir crime de la terre:
Lors que les Dieux firent venir
Les premiers éclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.
La Deeſſe qui fait aymer,
Des flots de l'inconſtante mer
Sortit à la clarté du monde.
Or Venus ſi ton doux flambeau
Fut venu d'ailleurs que de l'onde,
Sans doute il euſt eſté plus beau.
Ce qu'vn hyuer a fait mourir,
Vn printemps le fait refleurir,
Le Deſtin change toute choſe,
Mon amitié tant ſeulement,
Vos beaux lys, & vos belles roſes
Dureront eternellement.

ODE.

IE ſin mon amitié ſe laſſe,
Ie ſuis forcé de me guerir,
L'Amour qui me faiſoit perir
Tous les iours peu à peu ſe paſſe:
I'ay r'appellé mon iugement,

I'ay fait veu d'aymer ſagement,
Ie rougis de ma ſeruitude,
Et proteſte deuant les Dieux
Que ie hay ton ingratitude
Plus que ie n'ay chery tes yeux.
Ie n'ay plus le ſoin de te plaire,
Mes charmes ſont éuanoüis,
Deſormais ie me réjoüis
De ta haine, & de ta colere.
Ceſte lâcheté d'endurer
Ne me ſçauroit guere durer:
Ie veux eſtre exempt de ſouffrance
Auſſi bien que toy de pitié,
Et viure auec l'indifference
Dont tu traictes ton amitié.
Iamais douleur inſuportable
Iuſques à mon mal n'empira:
Iamais eſprit ne ſoupira
D'vn trauail ſi peu profitable.
Ie vis trop amoureuſement,
Ie ſers trop mal-heureuſement,
Ma belle ne veut point entendre
Le mal qu'elle me faict ſentir,
Et me défend de rien pretendre
Que la honte, & le repentir.
O mes Dieux, ô mon influence,
Regardez la peine où ie ſuis;
Sans faire vn crime ie ne puis
Eſperer vne recompenſe.
O Dieux! qui gouuernez nos cœurs,
Si vous n'eſtes des Dieux moqueurs,
Ou des Dieux ſans miſericorde:
Remettez moy dans ma maiſon,

Ou faictes en fin qu'on m'accorde,
Ou la mort, ou la gueriſon.

ODE.

IE n'ay repos, ny nuict, ny iour,
Ie bruſle, ie me meurs d'Amour,
Tout me nuit, perſonne ne m'ayde;
Le mal m'oſte le iugement,
Et plus ie cherche de remede,
Moins ie trouue d'alegement.
Ie ſuis deſeſperé, i'enrage,
Qui me veut conſoler m'outrage,
Si ie penſe à ma gueriſon
Ie tremble de ceſte eſperance,
Ie me fache de ma priſon,
Et ne crains que ma deliurance.
Orgueilleuſe, & belle qu'elle eſt,
Elle me tue, elle me plaiſt,
Ses faueurs qui me ſont ſi cheres,
Quelquesfois flattent mon tourment;
Quelquesfois elle a des coleres
Qui me pouſſent au monument.
Mes amoureuſes fantéſies,
Mes paſſions, mes frenéſies,
Qu'ay-ie plus encore à ſouffrir?
Dieux, Deſtins, Amour, ma Maiſtreſſe,
Ne dois-ie iamais, ny guerir,
Ny mourir du trait qui me bleſſe?
Mais ſuis-ie point dans vn tombeau;
Mes yeux ont perdu leur flambeau,
Et mon ame Iris la rauie.
Encor voudrois-je que le ſort;

Me fit auoir plus d'vne vie,
A fin d'auoir plus d'vne mort.
Pleuſt aux Dieux qui me firent naître,
Qu'ils euſſent retenu mon eſtre
Dans le froid repos du ſommeil,
Que ce corps n'euſt iamais eu d'ame,
Et que l'Amour, ou le Soleil
Ne m'euſſent point donné leur flame,
Tout ne m'apporte que du mal,
Mon propre demon m'eſt fatal,
Tous les Aſtres me ſont funeſtes,
I'ay beau recourir aux autels,
Ie ſens que pour moy les celeſtes
Sont foibles comme les mortels.
O Deſtins, tirez moy de peine,
Dites moy ſi ceſte inhumaine
Conſent à mon affliction;
Ie beniray ſon iniuſtice,
Et n'auray d'autre paſſion
Que de courir à mon ſupplice.
Las! ie ne ſçay ce que ie veux,
Mon ame eſt contraire à mes vœux,
Ce que ie crains ie le demande,
Ie cherche mon contentement,
Et quand i'ay du mal i'apprehende
Qu'il finiſſe trop promptement.

ODE.

DIs moy Thirſis, ſans vanité,
Remarques-tu que la beauté,
Qui tient ton eſprit & ta vie,
Ait pour toy quelque peu d'Amour?

Cognois-tu bien qu'elle ait enuie
De te le témoigner vn iour?
Elle eſt ſi parfaite & ſi belle,
Que ſans blâme d'eſtre cruelle,
Elle peut détourner ſes yeux
Des mortels, & de leurs offrandes,
Et meſme refuſer aux Dieux
L'amitié que tu luy demandes.
Mais faut-il auſſi aduoüer,
Que tout ce qu'on ſçauroit loüer
En tes perfections abonde,
Et qu'elle ſe doit eſtimer
La premiere beauté du monde,
Pource que tu la veux aimer.
S'il eſt vray qu'vne meſme flâme
Vous ait mis des deſirs dans l'ame,
Ie te loüe d'eſtre Amoureux,
Tu fais bien d'eſſuyer tes larmes,
Et de te croire bien-heureux
Depuis qu'on a quitté les armes.
Que ton Amour eut de profit,
Du Monſtre que le Roy defit,
Tout le monde aloit à la guerre,
Et chacun s'eſtonna de voir
Le plus braue homme de la terre
Si pareſſeux à ce deuoir.
Ie diſois paliſſant de honte,
Il n'a qu'vne valeur trop prompte,
Mais ce courage eſt endormy,
C'eſt en vain que l'honneur le preſſe,
Il hait trop peu cet ennemy,
Et cherit trop ceſte Maiſtreſſe.

ODE.

UN Corbeau deuant moy croaſſe,
Vne ombre offuſque mes regards,
Deux belettes, & deux renards
Trauerſent l'endroit où ie paſſe:
Les pieds faillent à mon cheual,
Mon laquais tombe du haut mal,
I'entens craqueter le tonnerre,
Vn eſprit ſe preſente à moy,
I'oy Charon qui m'appelle à ſoy,
Ie voy le cenire de la terre
Ce ruiſſeau remonte en ſa ſource,
Vn bœuf grauit ſur vn clocher,
Le ſang coule de ce rocher,
Vn aſpic s'accouple d'vne ourſe,
Sur le haut d'vne vieille tour,
Vn ſerpent dechire vn vautour,
Le feu bruſle dedans la glace,
Le Soleil eſt deuenu noir,
Ie voy la Lune qui va choir,
Cét arbre eſt ſorty de ſa place.

SONNET.

SI i'eſtois dans vn bois, pourſuiuy d'vn lyon,
Si i'eſtois à la mer au fort de la tempeſte,
Si les Dieux irritez vouloient preſſer ma teſte
Du faix du Mont Olympe, & du Mont Pelion.
Si ie voyois le iour que vid Deucalion,
Où la mort ne ſuida laiſſer homme, ny beſte,
Si pour me deuorer ie voyois toute preſte

La rage des flambeaux qui bruſloient Ilion.
Ie verrois ces dangers auec moins d'ennuy
Que les maux violens que ie ſouffre auiourd'huy,
Pour vn mauuais regard que m'a donné mon Ange.
Ie voy deſia ſur moy mille foudres pleuuoir,
Du peché des humains, Dieu contre moy ſe venge
Depuis que ma Philis ſe fache de me voir.

SONNET.

LEs Parques ont le teint plus gay que mõ viſage
Ie croy que les dãnez sõt plus heureux que moy:
Auſſi le vieux tyran qui leur donne la loy,
Des peines que ie ſens n'a iamais eu l'vſage.
Les iours les plus ſerains pour moy ſont pleins d'orage,
Les objets les plus beaux pour moy ſont pleins d'éfroy,
Et du plus doux accueil que me faſſe le Roy,
Mon eſprit incenſé croit ſouffrir vn outrage.
Ton iniuſte mépris m'a fait ceſte douleur,
Depuis inceſſamment ie réue à mon mal-heur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire enuie:
Voyez ſi mon mal-heur s'obſtine à me punir,
Ie penſe que la mort refuſe de venir,
Pource qu'elle n'eſt point ſi triſte que ma vie.

SONNET.

QVi que tu ſois bien grand & bien-heureux ſans doute,
Puis que Deheins en parle, & qu'il t'eſtime tant,
Voy la trouppe des Sœurs, qui ſe diſpoſe toute
A courre auecques toy ſur l'Empire flotant,
Thetis ne frapera ta nef qu'en la flattant,
Tu choiſiras les vens, & la celeſte voute,

De tous ces feux ioyeux sur ton chef éclattant,
Caressera tes yeux, & guidera ta route.
Quelque terre incognue où tu viendras à bord,
Ses vers cognus par tout seront ton passeport:
Mais non, ne les prens pas auecques toy dans l'onde:
Le Soleil qui ne vit iamais rien de si beau,
Enchanté parmy nous s'amuseroit dans l'eau,
Et d'vne longue nuict aueugleroit le monde.

SONNET.

TOn orgueil peut durer au plus 2. ou trois ans:
Aprés ceste beauté ne sera plus si viue,
Tu verras que ta flame alors sera tardiue,
Et que tu deuiendras l'object des médisans.
Tu seras le refus de tous les courtisans;
Les plus sots laisseront ta passion oysiue,
Et tes desirs honteux d'vne amitié laciue
Tenteront vn valet à force de presens.
Tu chercheras à qui te donner pour maistresse;
On craindra ton abord, on fuira ta caresse;
Vn chacun de par tout te donnera congé:
Tu reuiendras à moy, ie n'en feray nul compte,
Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte:
Lors tu seras punie, & ie seray vengé.

SONNET.

VOs rigueurs me pressoient d'vne douleur si forte;
Que si vostre present receu si cherement,
Encor vn iour ou deux eust tardé seulement,
Vous n'euss'ez obligé qu'vne personne morte.
Iamais esprit ne fut trauaillé de la sorte,
Tout ce que ie faisois aigrissoit mon tourment,

Et pour me ſecourir i'eſſayois vainement,
Tout ce que la raiſon aux plus ſages apporte.
En fin ayant baiſé dans ce don precieux
La trace de vos mains, & celle de vos yeux,
I'ay repris ma ſanté plus qu'à demy rauie,
Cloris vous eſtes bien maiſtreſſe de mon ſort:
Car ayant eu pouuoir de me donner la vie,
Vous auez bien pouuoir de me donner la mort.

SONNET.

DEpuis qu'on m'a donné licence d'eſperer,
Ie me trouue obligé d'aymer ma ſeruitude,
Ie n'accuſeray plus Cloris d'ingratitude,
Puis qu'elle me permet l'honneur de l'adorer.
Ie croy qu'apres cela tout me doit proſperer,
Que mon amour ſera franc de ſolicitude,
Et que le ſort humain n'a point d'inquietude,
Dont mes felicitez ſe puiſſent alterer.
I'eſpere deſormais de viure ſans enuie,
Parmy tous les plaiſirs que peut donner la vie,
Ie voy mes plus grands maux entierement gueris,
Mon ame mocque toy des feux que tu ſoupires,
I'eſpere des treſors, i'eſpere des Empires,
Et ſi n'eſpere rien que de ſeruir Cloris.

SONNET.

DE dois-ie taire encor Amour, quelle apparence,
Iamais eſprit ne fut forcé comme le mien:
Il faut ou denoüer, ou rompre ce lien,
Et d'vn dernier éfort tenter ma deliurance.
Trop de diſcretion nuit à mon eſperance:
En fin ie veux ſçauoir, ou mon mal, ou mon bien,

Et quitter ce respect qui ne sert plus de rien,
Que d'vn sot exercice à ma perseuerance.
Mon amour ne veut plus seruir si lachement,
Elle ostera bien tost ce foible empeschement,
Rien plus ne me sçauroit obliger à me taire.
Philis se rit d'vn mal qu'elle me void celer,
Et me iuge vn enfant qui ne sçauroit rien faire,
Puis que comme vn enfant ie ne sçaurois parler.

SONNET.

L'Autre iour inspiré d'vne diuine flame,
I'entray dedans vn Temple, où tout religieux
Examinant de prés mes actes vicieux,
Vn repentir profond fait soupirer mon ame.
Tandis qu'à mon secours tous les Dieux ie reclame,
Ie voy venir Philis: quand i'apperceus ses yeux,
Ie m'écriay tout haut: ce sont icy mes Dieux,
Ce Temple, & cet Autel, appartient à ma Dame!
Les Dieux iniuriez de ce crime d'Amour,
Conspirent par vengeance à me rauir le iour:
Mais que sans plus tarder leur flame me confonde!
O mort quand tu voudras ie suis prest à partir!
Car ie suis asseuré que ie mourray martyr,
Pour auoir adoré le plus bel œil du monde.

SONNET.

SI quelques-fois Amour permet que ie respire,
Et que pour vn moment i'écoute ma raison,
Mon esprit aussi-tost pense à ma gueriſon,
Et me veut affranchir de ce facheux Empire.
Il est vray, que mon mal ne peut deuenir pire,
Qu'vn esclaue seroit honteux de ma prison,

Et que les plus damnez à ma comparaiſon
Trouueroient iuſtement des matieres pour rire.
Cloris d'vn œil riant, & d'vn cœur ſans remords,
Me tient dans les tourmens pires que mille morts,
Sans eſpoir que iamais ſa cruauté s'amande.
Helas! aprés auoir à mes douleurs ſongé,
Ie voudrois me reſoudre à demander congé,
Mais i'ay peur d'obtenir le don que ie demande.

SONNET.

Velque ſi doux eſpoir où ma raiſon s'appuye,
Vn mal ſi découuert ne ſe ſçauroit cacher,
I'ẽporte mal-heureux, quelque part où ie fuye,
Vn trait qu'aucũ ſecours ne me peut arracher.
Ie viens dans vn deſert mes larmes épancher,
Où la terre languit, où le Soleil s'ennuye,
Et d'vn torrent de pleurs qu'on ne peut étancher,
Couure l'air de vapeurs, & la terre de pluye.
Parmy ces triſtes lieux trainant mes longs regrets,
Ie me promene ſeul dans l'horreur des foreſts,
Où le funeſte orfraye, & le hibou ſe perchent:
Là le ſeul reconfort qui peut m'entretenir,
C'eſt de ne craindre point que les viuans me cherchent,
Où le flambeau du iour n'oſa iamais venir.

SONNET.

IE paſſe mon exil parmy de triſtes lieux,
Où rien de plus courtois qu'vn loup ne m'auoiſine,
Où des arbres puans formillent d'ecurieux,
Où tout le reuenu n'eſt qu'vn peu de reſine.
Où les maiſons n'ont rien plus froid que la cuiſine,
Où le plus fortuné craint de deuenir vieux,

Où la sterilité faict mourir la lesine,
Où tous les Elemens sont mal voulus des Cieux.
Où le Soleil contraint de plaire aux destinees,
Pour estendre mes maux alonge ses iournees,
Et me fait plus durer le temps de la moitié;
Mais il peut bien changer le cours de sa lumiere,
Puis que le Roy perdant sa bonté coustumiere,
A détourné pour moy le cours de sa pitié.

SONNET.

COurtisans qui passez vos iours dans les delices,
Qui n'éloignez iamais la demeure des Roys,
Qui ne sçauez que c'est de la rigueur des loix,
Vous seuls à qui le Ciel a caché ses malices:
Si vous trouuez mauuais qu'au fort de mes suplices,
Les soupirs & les pleurs m'échappent quelquefois,
Parlez à ces rochers, venez dedans ces bois,
Qui de mon desespoir vont estre les complices.
Vous verrez que mes maux sont sans comparaison,
Et que i'inuoque en vain le temps & la raison,
Aux tourmens infinis que le destin m'ordonne:
Ie sens de tous costez mon espoir assailly;
Pourquoy veux-ie esperer aussi qu'on me pardonne?
On ne pardonne point à qui n'a point failly.

SONNET.

ESprits qui cognoissez le cours de la nature,
Vous seuls à qui le Ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentimens trouuent de la clarté
Dans la plus noire nuict d'vne chose future.
Celestes qui voyez mon ame à la torture,
Qui sçauez le dedale où le sort m'a ietté?

Quand eſt-ce que ie dois r'auoir ma liberté?
Dictes moy qui de vous entend mon aduanture?
Ange, qui que tu ſois, vueille ſonger à moy:
Et lors que tu ſeras de garde auprés du Roy,
De qui le cœur deuot eſt tous-iours en priere;
Arreſte moy le cours de ſon inimitié,
Et dis luy que s'il veut exercer ſa pitié,
Il n'en trouua iamais de ſi belle matiere.

SONNET.

VOus, donc l'ame diuine aſpire aux choſes ſainctes,
Et que le Ciel a fait l'objet de ſon amour:
Verſerez vous des pleurs, & ferez vous des plainctes,
Quand pour l'amour de Dieu vous laiſſerez le iour?
Les coulpables eſprits ont touſiours mille craintes,
Lors qu'il leur faut quitter ce vicieux ſeiour,
De leurs yeux criminels auecques des contraintes;
Approchent de l'éclat de la celeſte Cour.
Mais voſtre époux, qui ſçeut parfaictemẽt bien viure,
S'eſt pleu dans les aſſauts que le trépas nous liure
Il éſt dedans le Ciel, ou vous irez auſſi:
Il eſt où vos penſers inceſſamment ſeiournent:
Pourquoy donc voulez vous que ſes eſprits retournent?
Ils ſont plus auec vous que s'ils eſtoient icy.

EPIGRAMME.

CEſte femme a faict comme Troye
De braues gens ſans aucun fruict
Furent dix ans à ceſte proye,
Vn cheual ny fut qu'vne nuict.

EPIGRAMME.

IE doute que ce fils prospere,
Mars & l'Amour en sont ialoux,
Pource qu'il est beau comme vous,
Et courageux comme son Pere.

EPIGRAMME.

RAcé à ce Comte liberal,
Et à la guerre de Mirande:
Ie suis Poëte & Caporal,
O Dieux que ma fortune est grande
O combien ie reçois d'honneur
Des sentinelles que ie pose!
Le sentiment de ce bon-heur
Fait que iamais ie ne repose:
Si ie couche sur le paué,
Ie n'en suis que plustost leué,
Parmy les troupes de la guerre,
Ie n'ay point vn repos en l'air:
Car mon lict ne sçauroit branler
Que par vn branlement de terre.

SVR LE BALET DV ROY.

LE FORGERON POVR LE ROY.

IE ne suis point industrieux
Comme ce Forgeron des Dieux,
Dont les subtilitez nuisibles
Pour vn chef-d'œuure de son art,
Dessous des filets inuisibles
Firent voir qu'il estoit cornard.

Cét infame aux creux Ætneans
Deſſus les tombeaux des Geans
Enyuré de ſouffre & de flame,
Forgeoit des armes pour autruy,
Cependant que Mars & ſa femme
Faiſoit des forgerons pour luy.
Ie ſuis vn Forgeron nouueau,
Qui ſans enclume & ſans marteau
Forge vn tonnerre à ma parole,
Et du ſeul regard de mes yeux,
Fais partir vn éclair qui vole,
Plus puiſſant que celuy des Cieux.
Les plus rebelles des humains
Subiuguez des traits de mes mains
Ont fait émerueiller l'Europe,
Et Vulcan auouë aiſément
De n'auoir iamais veu Cyclope
Battre le fer ſi rudement.
Le dard qu'Amour me fait forger,
Sans déplaiſir, & ſans danger,
Penetre au fonds de la penſee;
Et la Dame qu'il veut toucher,
En eſt ſi doucement bleſſee,
Qu'elle n'en peut hayr l'archer.
Mais les fleches de mon courroux,
Fatales qu'elles ſont à tous
Font trembler le Dieu de la guerre,
Et rien ne la fait habiter
Dans vn Ciel ſi loin de la terre,
Que le ſoin de les éuiter.

POVR LE DVC DE LVYNES.
APPOLLON EN THESSALIE.

Esloigné du celeſte Empire,
Et du ſiege de la clarté,
N'attendez point que ie ſoupire:
Car les faueurs du Roy, dont ie ſuis arreſté,
Font que mon deſtin n'eſt pas pire,
Et que i'ay plus d'honneur, & plus de liberté,
Au rauiſſement qui me reſte
Parmy ces agreables lieux,
Ie croy que la maiſon celeſte
Ne ſe doit point nommer la demeure des Dieux;
Pour moy ie la iuge funeſte,
Et ce nouueau ſeiour me plaiſt mille fois mieux.
Ce Prince a les vertus parfaites,
Ses appas ont gaigné ma foy:
Iupiter fait bien les tempeſtes,
Et quoy que ces mortels tremblent deſſous ſa loy,
On ne celebre point ſes feſtes,
Auec tant de reſpect qu'on ſert ce ieune Roy.
A voir comme quoy tout ſuccede
A ſes deſſeins aduantureux,
Et qu'on ne ſçait point de remede
Pour ceux que ſa colere a rendu mal-heureux;
Sa faueur à qui la poſſede,
Rend le ſort à ſon gré propice ou rigoureux.

VN BERGER PROPHETE.

IE vis dans ces lieux innocens,
Où les eſprits les plus puiſſans

Quittant leurs grandeurs ſouueraines,
Suiuent ma prophetique voix
Dans le ſilence de nos bois,
Et dans le bruict de nos fontaines.
Icy mon deſir eſt ma loy,
Mon entendement eſt mon Roy,
Ie preſide à mes aduantures:
Et comme ſi quelqu'vn des Dieux
M'euſt preſté ſon ame & ſes yeux,
Ie comprends les choſes futures.
I'ay veu quand des eſprits mutins
Sollicitoient nos bons deſtins
A quitter le ſoin de la France,
Et deuiné que leur mal-heur
Trouueroit dans noſtre valeur
Le tombeau de leur eſperance.
Ie voy qu'vn ieune Potentat
Bornera bien toſt ſon Eſtat
Du plus large tour de Neptune,
Et ſon bon-heur ſans eſtre vain
Pourra voir auecques dédain
Les careſſes de la fortune.

APOLLON CHAMPION.

MOy de qui les rayons ſont les traits du tonnerre,
Et de qui l'Vniuers adore les Autels:
Moy dont les plus grands Dieux redouteroient la guerre,
Puis-ie ſans des-honneur me prendre à des mortels?
I'attaque malgré moy leur orgueileuſe enuie,
Leur audace a vaincu ma nature, & le ſort:
Car ma vertu qui n'eſt que pour donner la vie,
Eſt auiourd'huy forcée à leur donner la mort.

I'affranchis mes Autels de ces facheux obſtacles,
Et foulant ces brigands que mes traicts vont punir,
Chacun d'oreſnauant viendra vers mes oracles,
Et preuiendra le mal qui luy peut aduenir.
C'eſt moy qui penetrant la dureté des arbres,
Arrache de leur cœur vne ſçauante voix,
Qui fais taire les vents, qui fais parler les marbres,
Et qui trace au deſtin la conduite des Roys.
C'eſt moy dont la chaleur donne la vie aux roſes,
Et fais reſſuſciter les fruicts enſeuelis,
Ie donne la duree & la couleur aux choſes,
Et fais viure l'éclat de la blancheur des lys.
Si peu que ie m'abſente, vn manteau de tenebres
Tient d'vne froide horreur Ciel & terre couuers,
Les vergers les plus beaux, ſont des objects funebres,
Et quand mon œil eſt clos, tout meurt en l'Vniuers.

BALET.

VENVS AVX REYNES.

Lors que ie ſortis de la mer,
Moins couuerte d'eau que de flames,
La beauté qui me fait aymer
Me deſtina Reyne des ames,
Et me dit que ie cederois
A vos yeux qu'elle a faict mes Roys.
Le Soleil montrant ſon flambeau,
Par Cythere, & par Amathonte,
Lors qu'il eut veu le mien ſi beau,
Il faillit à mourir de honte:
Mais vous emportez auiourd'huy,
L'auantage que i'eus ſur luy.
L'eſtonnement qu'il eut aux Cieux,

Lors que ie me leuay de l'onde,
Ie le reſſens deuant vos yeux,
Qui ſont les plus beaux yeux du monde:
Aſtres des eſprits bien-heureux,
Dont mes amours ſont amoureux.
Mes petits amours, mes appas,
Et mes graces les plus parfaictes,
Belles Reynes ſont elles pas
Aux meſmes places où vous eſtes?
Ie ſçay que veritablement
Voſtre Cour eſt leur element.
Les bords de Cypre où mon Autel
Autresfois en ſi belle eſtime
M'auoit rendu chaque mortel
Tributaire d'vne victime,
Sont deſerts à cauſe de vous,
Qui receuez les vœux de tous.
Ces Princes qu'vn deuoir d'amour
Retenoit en ma ſeruitude,
Laſſez d'vn ſi mauuais ſeiour
En ont fait vne ſolitude,
Et rendent à vos Majeſtez
Mon Empire & leurs libertez.
Leur cœur dégouté de mes loix,
Auſſi bien que de mon viſage,
Demande à captiuer des Roys
Quelque plus glorieux ſeruage:
Vous ſeules auez des liens
Plus honorables que les miens.
Vos beautez font qu'auec raiſon
Ces Princes m'ont eſté rebelles,
Craignez la meſme trahiſon,
Quand vous ne ſerez plus ſi belles:

Mais si c'est par là seulement,
Ils sont serfs eternellement.

LES NAVTONNIERS.

LEs amours plus mignars à nos rames se lient,
Les Tritons à l'envy nous viennent caresser,
Les vens sont moderez, les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer.
Auec nostre dessein va le cours des estoilles,
L'orage ne fait point blémir nos matelots,
Et iamais Alcion sans regarder nos voiles,
Ne commit sa nichee à la mercy des flots.
Nostre Ocean est doux comme les eaux d'Euphrate,
Le Pactole & le Tage sont moins riches que luy,
Icy iamais nocher ne craignit le Pirate,
Ny d'vn calme trop long ne ressentit l'ennuy.
Sous vn climat heureux, loin du bruict du Tonnerre,
Nous passons à loisir nos iours delicieux,
Et là iamais nostre œil ne desira la terre,
Ny sans quelque dédain ne regarda les Cieux,
Agreables beautez pour qui l'Amour soupire,
Eprouuez auec nous vn si ioyeux destin,
Et nous dirons par tout qu'vn si rare nauire
Ne fut iamais chargé d'vn si rare butin.

LES PRINCES DE CYPRE.

CEs lieux que nous auons laissez,
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre,
Le degoust de la paix, ny la peur de la guerre
Iamais ne les a menacez.
Mars arriuant à la contree,

Que noſtre éloignement conuertit en deſers,
Hait le fer & la flame, & veu quee les baiſers
Faſſent l'honneur de ſon entree.
Cypre ne ſe peut eſtimer,
Ses riuages feconds, que Neptune enuironne,
Sont au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le Roy de la mer.
Cupidon y eſt ſans malice,
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié;
Là iamais vn eſprit qui manque de pitié
Ne ſçauroit manquer de ſupplice.
Les plaiſirs y ſont en vigueur,
La loy de l'Hymenee, aux deſirs aſſeruie
Dans le contentement de noſtre douce vie
Ne meſla iamais ſa rigueur.
Comme les Dieux en leur Empire
De tout ce qu'il nous plaiſt, nous nous rendons épris,
Et pour vne beauté qui n'a que du mépris,
Iamais noſtre ame ne ſoupire.
Ce qu'Amour faict deſſous les eaux,
Eſt vne loy pour nous que le Ciel meſme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oyſeaux.
Autour de nos fontaines viues,
Toutes peintes d'azur, & de rayons du iour;
Les zephirs & les eaux parlent touſiours d'amour,
Aux Nymphes de ces belles riues.
Noſtre Ciel eſt touſiours ſerain,
Noſtre ioyeux deſtin n'eſt iamais en diſgrace,
Et chez nous le Soleil ne void aucune trace
Du ſiecle de fer, ny d'airain,
Nous n'oyons point le bruit des Syrthes,
Le plus freſle vaiſſeau ſe mocque des rochers,

Trouue

Trouue le vent facile, & conduit les nochers
Iusqu'à l'ombrage de nos myrthes.
Nous ne voyons iamais pleuuoir,
Si ce n'eſt des rubis échappez à l'Aurore,
Que nos champs glorieux plus ennoblis encore,
Daignent à peine receuoir.
Noſtre ſort aux Dieux admirable,
Lors qu'vn renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu ſon eſtime, & s'eſt rendu ialoux
Du voſtre encor plus deſirable.
Aux pieds de voſtre Maieſté,
Nos grandeurs mépriſant leur premiere puiſſance
Mettent au ſeul honneur de voſtre obeyſſance,
Tout l'eſpoir qui leur eſt reſté.
Au nombre des ſubjets de France,
Auiourd'huy bien-heureux, nous nous venons ranger,
Et noſtre maſque oſté de ce front eſtranger
Nous oſtera la difference.

STANCES.

LE plus aymable iour qu'ait iamais eu le monde,
Le plus riche printẽps que le Soleil ait veu,
Celuy de nos Amours, d'attraits le mieux pourueu,
Ny toutes les beautez de la fille de l'onde.

Ce que donne Apollon pour embelir ſa ſœur
Aux graces de vos yeux à peine s'accompare,
Ny toutes ces fleus d'or, dont l'Aurore ſe pare,
Quand elle va baiſer ſon amoureux chaſſeur.

EPIGRAMME.

QVi voudra penſe à des Empires;
Et auecques des vœux mutins,
S'obſtine contrre ſes deſtins,
Qui tous-iours luy deuiennent pires:
Moy ie demande ſeulement
Du plus ſacré vœu de mon ame,
Qu'il plaiſe aux Dieux, & à Madame,
Que ie bruſle eternellement.

EPIGRAMME.

MOn frere ie me porte bien,
La Muſe n'a ſoucy de rien:
I'ay perdu ceſt humeur prophane,
On me ſouffre au coucher du Roy;
Et Phœbus tous les iours chez moy
A des manteaux doublez de pane.

Mon ame incague les deſtins,
Ie fay tous les iours des feſtins,
On me va tapiſſer ma chambre,
Tous mes iours ſont des Mardy-gras,
Et ie ne boit point d'hypocras
S'il n'eſt fait auecques de l'Ambre.

LARISSA.

ANcillabar in ædibus Romani ciuis conſerno Græco adoleſcente quem infœlix marium fides à libertate patriæ in exoticam ſeruitutem egerat: nam quibus indicijs nátura ſignat in fronte, aut genus, aut educationem, nobilitatem ſtirpis ingenuus iuuenis liberali prorſus vultu præ ſe ferebat, & quam ingenuis occupationibus ætatem incepiſſet, tota vitæ ſuæ ratione monſtrabat: tam enim à ſeruilibus munijs erat alienus, vt ſi quando veru depromeret, dixiſſes tenere lanceam, ſi geſtandum eſſet onus, leuioribus impar erat, & viginti pondo vltra milliarium non valebat Enitebatur tamen ad omnia & difficillimis obſequijs facilem ſe præbebat, animumque docilem generis oblitum ſui ſeueritati ſortis obedientem fecerat. Excruciabat itaque teneros artus inexpertæ ſeruitutis iugum, & breui poſtquam ſeruire cœpit, mollis & delicati corporis vires duriori victu, aſperiori cultu languidæ marceſcunt labore & vigiliis quibus non aſſueuerant minuuntur & deficiunt. Aurei capilli puta calamiſtris olim diſcriminati tunc ſordidis & intricatis nodis impexi negligebantur: frontis niueæ venuſtas ad rugas, & ſqualorem prope deformata, oculi languidi, genæ diductæ, manus calloſæ, macies per vniuerſa membra horridulum, & eneruem ad extremam pene tabem perduxerant: animus autem in tanta ruina corporis ſi qua ſpirabat aura ſingultus erant, & ſuſpiria.

Dolebam ego vicem afflicti,& de Fortunæ tam seuâ varietate commiseratione illius mœsta conquerebar:tum si quando se dederat occasio hortabar ærūnosum,& sæpissime fletibus meis, lachrimosum aut solabar, aut adiuuabam, tum quæ illius erant officia præripiebam, & anxiè defungebar, imo quæcumque domi curanda erant ipsa penè sola peragebam. Neque vero illius demum obire munera, ac laboribus meis otium illi comparare, sed & proprio seruitio vltroneum eius mancipium facta socium colere, & demereri conata sum. Enimuero quantumuis nouæ conditionis fato demissa facies aliquid habebat sublimioris genij, & quamlibet nubilo oculorum lumine fulgebat quiddam lucidioris humili, & obscuro meo sideri iure veluti aliquo dominantis. Eminebat itaque ex vultu planè nobili nescio quid in nos imperij, quod meus animus haud inuitus sequebatur: intellexit tamen benè natus iuuenis quantum deberet humanitati meæ, & quoties beneficium accepit puduit non potuisse referre, gratiasque verecundus egit iis verbis quibus solet vrbanitas aulica trucioribus animis suppalpari: vt erat ingenium mite, placidi mores, sermo blandus,os amabile, & planè diuinissimi vultus formosa & luculēta maceria breui de misericordia erūnarum in amorem eius lapsa sum. Primò quidem in offensum antea pectus leuiter cœpit sauciari,nec dum penitus admissus Cupido in ipso mentis aditu nascentibus flammis militabat; sensit animus orientem oculis ignem, & hoste gauisus suo vltrò se illi permisit.

Ad lenocinantem huiusmodi fabulam progrediens Larissa omnium aures ad sedulam attentio-

nem erexerat : ſed duarum precipuè virginum. Illæ autem inaduerſione ſimulata, ne ſermoni caſtis animis refugiendo inuerecundiùs intereſſe viderentur, faciem ab ore narrantis auerterant, ac iugiter oſcitantes, tum conniuentibus oculis, nutanteque capite molliter in ſomnum tota corporis ſpecie fluere videbantur, vt quietis deſiderium ementitæ, tuto ſilentio indulgerent ſecretæ libidini, ac laſciui ſermonis gratiſſimè blandientes ille cebras mentibus prorſus experrectis ; & vigilantiſſimis auribus hauriebant. Vibrauit etiam interim altera in conſpectum loquentis curioſa lumina, ſed velut improuiſa & obtutu vago in ſomni recentis imaginibus errantia ſubinde recondidit. Altera ſpontaneo lapſu de ſede ſua commota, tanquam è cubili ſub diluculum excitata : Hem ! (ait) num illuceſcit rubor ? tamen in parum confirmata fronte vero pudore fictæ verecundiæ latebras indicauit. Riſimus, & tantillum in punicantibus virginum malis intuitu moraſti commentum apparuiſſe prodidimus. Deſierat tamen à ſermone Lariſſa, ac negans verba ſe vlterius habituram, quæ cuiuſpiam ſupercilium neue per ſpeciem irritarent, veterem neſcioquam de Carmenta hiſtoriam minabatur, quum Philæſus interceptæ narrationis impatiens. Et hæ (inquit) ô Lariſſa ; ſoporem tentant haud dubiè quò tui Græculi libidinoſam imaginem in ſomnis amplexari queant : tum impetu iuuenili rugoſæ vetulæ marcidas genas exoſculatus ? Et per tuam te Venerem obteſtor (ait) noli tam grauiter nobis iraſci : ac diutiſſimè de rancido collo pendulus bellulus puer impetrauit vt pergeret, puellis vero cætera ſe quàm pudiciſſimè poſſet abſoluturum. Anus

pollicita est iussitque propius assiderent sibi : Licet (inquit) iuuenibus quotidie semel insanire. Tum his verbis tanquam data venia moribus improbis, & quiduis audiendi facta copia, virgines haud grauatim morem gerunt, & applicarunt se proximè Lariſſæ, quæ ſuas expectatiſſimas omnibus voces ſic recepit.

Sensim in illapsus amor, ac de tenui principio velut in ardente segete factus validior, breui sibi per vniuersam animam viam fecit. Iam ex illo in suis primordiis oblectante fallaci cupidine sæuior nescio quis Deus, & de triumpho captiuæ mentis ferocior in nos imperium exercere cœpit, deque hospite primo fœliciter in oculis & innocuè diuersanti sensimus incendiarium, qui tepidum venis sanguinem, & exustis voret ossibus medullas. Nihil hic contra, pudor ! quàm gemere aut lachrymari potuit, ac quicquid de misera Lariſſa placeat Tyranno grauius statuere, neue ipsa voluntas ausit reluctari. Quid id est, aut quomodo dicendum haud satis scio, sponte ne an per vim subeatur amoris iugum qui iudicem ? quæ subinde querelis illum atque in eodem labore mentis votis etiam prosequuta sim. O pestem, dixi, quoties sapere voluit meus furor, & humani generis pestem ! cur tibi tantum de me licui ? tum repente de contumeliis in preces versa : Parce inquam, ô potentiſſime Deorum Domine, insania mea est quæ te criminatur, ac si quid est in hoc corde reliquum sani, Paphium & Idalium venerata quæso Glisonem meum mihi conciliato, & quicquid ego vnquam in te patraui sceleris, feruido passerum & columbarum anguine roseis in altaribus tuis diluetur. At verò

consternatis animis, ad vltimum lethali vulnere properantibus non iam cibus, non somnus ad leuamen pracuerunt; mentem quæ nostram impotentissima rabie seruolo mancipatam nulla ratio liberauit. Et formosior inde meus Gliso (hoc enim erat puero nomen) & gratior loquentis sermo videri cœpit, oculisque in oras clarius intescentibus illecebræ nouæ voluptatis accedebant: nam vbi lenta dierum medicina luctus acerbitatem mitigauit, atque animus assuetudine malorum obduruit ad dolores enituit vultus pristino splendori restitutus tanta pulchritudine, vt Venerem referre potuisset eam quam Apelles dicitur effinxisse. Interim mihi tacito vulnere pereunti toto corpore languescunt vires; & quantum ad speciem formosi iuuenis noui decoris additum, tantum decessit meæ formæ illa ætate haud omnino pœnitendæ. Quod autem est in tormentis amantium, acerbius, quæ me incenderat flamma, iam adultior premebatur misero metu, quumque prouectæ libidinis ferociores essent impetus quam vt vlterius cohiberi possent, minus tamen audax erat tenellus, & amorum inexpertus animus, quàm vt pudoris mei pretium tanto repulsæ periculo auderet temerariæ voci committere. Itaque desperandum fuit quippe in tabescente corpore moriens animâ suam sibi sepulturam foderat ni misericordia fatorum meus amator conclamatæ propemodum vitæ meæ salutis viam aperuisset: nam vbi pertinaci morbo labefactari vidit eam, cui plurimum debere se voluit, indoles generosi genij haud potuit mœrorem inhibere, imò ne lachrimis quidem pepercit, sed recentis sui casus memor solatijs liu-

manitatis meæ rependit officiosam vicem.

Dies erat, quem à Venere nominamus. Illo die ferè sub vesperam de reliquijs herilis mensæ cibum sumpturi simul accumbimus. Gliso iampridem à fastidio veteris tristitiæ liberior, cœnam haud ita parcam cœnabat lubens, meque obtutu gemino oculis eius affixam, ac tridua in edia labilem ad cibum idẽtidem solicitauit. Quicquid ille de me aut cerneret, aut loqueretur, videbantur amoris inuitamenta, & insanam mentem multa spe ad cupidinem adiuuabant. Quicquid ego de suis affectibus cogitassem, sui mihi videbantur oculi promittere, ac postquam amandi rabies altius in præcordijs efferbuit, aut pereundum erat, aut tandem experiundum etiam euentu dubio quorsum effrenis audaciæ primi conatus euaderent. Igitur postero die cœpit pudorem pueri solicitare & secreti occasionem nacta adorta sum in meo lectulo meridiantem ibi in lachrymas vberius effusa, Gliso inquam, aut tua basia, aut mea funera liceat erogare hos oculos, & hos quos amplexor poplites obtestor, miserere tua causa pereuntis. Arrisit serenus amatoris vultus, & primis efflagitationibus statim annuit. Quid plura? rapuit in cubile non recusantem, & repentino casu turbatam ad latus suum applicuit, longissimisque basiis periculoso gaudio deficientem animauit. O diem nunquam redituræ voluptatis! nos deinceps libere clandestinis amoribus indulsimus. Vos dum per ætatem licet viuite, & fœliciter ductæ iuuentutis dulcia stamina ad canos perducite, vt recordatione grata exacta gaudia veluti repetentes querulæ senectutis otiosa tædia solemini.

OEVVRES
DV SIEVR
THEOPHILE.
SECONDE PARTIE.

A GRENOBLE,
Par PIERRE MARNIOLLES,
Imprimeur ordinaire du Roy.

M. DC. XXVII.
Auec Priuilege de sa Majesté.

AV LECTEVR.

CEVX qui veulent ma perte, en font courir de si grands bruits, que i'ay besoin de me montrer publiquement, si ie veux qu'on sçache que ie suis au monde. Ie ne produis point icy l'impression d'vn trauail si petit & si desaduantageux à ma memoire, à fin qu'on le voye: mais à fin qu'il fasse voir que Dieu veut que ie viue: & que le Roy souffre que ie sois à la Cour. Il semble que ie fasse vn' imprudence de me plaindre de mon malheur; d'autant que c'est le diuulguer: I'ay assez d'adresse pour m'en taire, s'il y auoit encore quelqu'vn à le sçauoir; mais il ne se treuue plus person-

ne à qui ie ne doiue ſatisfaction de ma vie; dont les mauuais & les faux bruits ont rendu les meilleures actions ſcandaleuſes à tout le monde. Ie crains que mon ſilence ne faſſe mon crime; car ſi ie ne repouſſe la calomnie, il ſemble que ma conſcience ne l'oze deſ-auouër. On a ſuborné des Imprimeurs pour mettre au iour en mon nom des Vers ſales & profanes, qui n'ont rien de mon ſtyle, ny de mon humeur: I'ay voulu que la Iuſtice en ſçeut l'auteur pour le punir: Mais les Libraires n'en cognoiſſent à (ce qu'ils diſent) ny le nom, ny le viſage, & ſe treuuent eux-meſmes en la peine d'eſtre châtiez pour cét impoſteur: Les Iuges les ont voulu traiter auec toute la ſeuerité que mon bon droict leur a demandée; mais le pouuoir que i'ay eu de me vanger m'en a oſté l'enuie: Et comme ie n'ay point plaidé pour faire du mal; mais pour en euiter, i'ay pardonné à des ignorans, qui n'ont abusé de mon nom, que pour l'vtilité de la

vente de leurs Liures ; & me ſuis contenté d'en faire ſupprimer les exemplaires auec la deffence de les r'imprimer. Le ſoin que i'ay pris en cela pour ma protection, eſt vn témoignage aſſez euident, que ie ne ſuis pas cauſe de ma diſgrace, & que ie ne la merite point. Ie voudrois bien que les cenſeurs, qui ſont ſi diligens à examiner ma vie, fuſſent au moins capables de croire les actes publics de la Iuſtice qui font foy de cette verité. Mais tout ce qui fait à ma iuſtification eſt contre leur deſçein, leur chagrin ne ſe prend qu'au mal, ils ne me cognoiſſent que par où ils exercent leur aigreur, & l'inclination qu'ils ont à tout reprendre, faict qu'ils craignent plus l'amandement d'vn homme, qu'ils ne haïſſent ſa deſbauche. Cette promptitude de rechercher les mauuaiſes actions d'autruy ; & cette nonchalance à recognoiſtre les bonnes, eſt vne fauſſe preud'hommie, & vne ſuperſtition malicieuſe, qui tient plus de l'hypocriſie

que du vray zele. On ſouffre toutes ſortes de deſordres, & de blaſphemes en la perſonne de qui que ce ſoit ; mais on faict gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs qui ſont des gens preſque incognus, & de la lie du monde, ont voulu perſuader leur impoſture à de ſaincts Perſonnages, de qui ie veux éuiter la haine, & pour l'eſtime que ie fais de leur vertu, & pour le reſpect que ie dois à leur credit ; & i'eſpere que l'Enuie trauaillera inutilement à ſeduire la charité de ces Prelats, qui cognoiſſent trop bien le viſage de l'erreur, & ſçauent que toutes les médiſances ſont ſuſpectes de fauſſeté. Il eſt vray que des plus grands, & des mieux ſenſez de la Cour (pource qu'ils ſçauent ma vie) en ont parlé fauorablement : Ie les nommerois en les remerciant ; Mais dans le deſhonneur qu'on me procure, ie ne veux pas leur reprocher qu'ils me cognoiſſent : Il n'y a pas juſqu'à des Bourgeoiſes, que ie ſçay

viure encore dans la penitence de leurs adulteres, qui ne faſſent vne deuotion de maudire mon nom, & de perſecuter ma vie. L'eſprit malin qui ſouffle la calomnie à mes enuieux, les porte contre moy, au ſoupçon de quelques crimes, où le ſens commun ne peut conſentir. Ie parlerois plus clairement pour ma deffence; Mais la reuerence publique, & ma propre diſcretion, me commandent d'eſtouffer ces iniures, & de cacher à la curioſité des eſprits foibles, la confuſion de quelques accuſateurs, de peur que ce ne fut vn' inſtruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on faict à blâmer vn peché incognu, c'eſt qu'on l'enſeigne. Et les ames qui ſont aiſées à ſe deſbaucher, treuuent là des occaſions à ſe peruertir: Il me ſuffit de me ſauuer de leur malice; & de leur faire entendre, que ſi les effors de leur animoſité leur ſuccedent iuſqu'à ma ruine, il me reſtera touſiours vne conſolation du remors qui leur en eſt

inéuitable : Car ie ſçay bien que le deçein de leur perſecution, n'eſt pas tant de me ſacrifier à la pieté qu'à leur ambition : Le peu d'eſtime qu'on faict de mes Eſcrits, & les médiſances contre vne reputation de ſi peu d'importance, ſont des outrages qui ne me nuiſent guére, & qui ne m'affligent pas auſſi beaucoup. Mais cette enuie enragée qui ne me laiſſe point de fondement pour ma fortune, ny de ſeureté pour ma vie, me pique veritablement, & me met aux termes d'éclater contre mes ennemis; s'ils me font voir ma perte manifeſte, ie me ſoucieray fort peu du peril qui la pourroit auancer. Il y a déſja long temps que ma pareſſe, & ma timidité laiſſent impunément courir ſur moy leur injuſtice ; ils ont pris à tâche de pouſſer mes infortunes iuſqu'au bout ; & me font voir preſque à la veille de me bannir moy-meſme, pour treuuer vne liberté à mon reſſentiment : Ie ne demande plus de la vie, qu'autant de

temps pour me plaindre, qu'ils en ont passé à m'injurier : Ie ne suis point vn faiseur de libelles, & n'offençay iamais personne du moindre trait de plume ; & ie croy que selon les hommes, i'ay la conscience droite, & l'esprit traitable : Si bien que ie suis à deuiner encore, ce qui m'a peu susciter vne si violente, & si longue haine : Il est vray que la coûtume du siecle est contraire à mon naturel. Ie voy que dans la conuersation des plus sages, les discours ordinaires sont choses feintes & étudiées ; ma façon de viure est toute differente. Cette mignardise de complimens communs, & ces reuerences inutiles, qui sont aujourd'huy la plus grande partie du discours & des actions des hommes ; ce sont des superfluitez ou ie ne m'amuse point ; & combien qu'elles soyent receuës, & comme necessaires, pource qu'elles repugnent entierement à mon humeur, ie ne suis pas capable de m'y assuiétir. En vn mot, ma societé

n'eſt bonne qu'à ceux qui ont la hardieſſe de viure ſans artifice. Le fonds de mon ame a des amorces aſſez puiſſantes, pour ceux qui ozent viure librement auecques moy; & qui ſe peut aduanturer de me cognoiſtre, ne ſe ſçauroit defendre de m'aymer; i'ay ſans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autruy, peu de gens ont ce malheur. Mais ie ne treuue que moy qui ſe ſente obligé des cenſures des autres; ce n'eſt peut-eſtre pas tant de la docilité de mon eſprit, & de la facilité de mes mœurs, que par vne coutume d'eſtre repris: Car les moindres, ou de condition, ou de merite, ont cette permiſſion ſans me fâcher. Cette patience de ſouffrir tant de reprimendes, me donne bien l'importunité d'en receuoir ſouuent d'iniuſtes; mais i'en tire auſſi l'aduantage de recognoiſtre beaucoup de choſes qu'on blâme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernieres fantaiſies, que ie preſente auiourd'huy, moins

pour l'ambition d'accroistre mon honneur, que par la neceſſité de le ſauuer, eſt vne matiere aſſez ample aux Critiques : Mais puis que ce n'eſt pas vn crime que de faire des mauuais vers ; ie ſuis déſja tout conſolé de la honte des miens. Si Dieu me faiſoit iamais la grace de traicter des matieres Saincte ; comme mon employ ſeroit plus digne, mon trauail ſeroit plus ſoigneux ; & quoy qui me puiſſe auiourd'huy reüſſir de fauorable pour vn ouurage ſi peu étudié, ie ne m'en flatteray pas beaucoup ; car ie ſçay bien qu'vn iour ie me repentiray de ce loiſir, que ie deuois donner à quelque choſe de meilleur : Et d'vne raiſon plus meure, conſiderant les folies de ma ieuneſſe, ie ſeray bien aiſe d'auoir mal trauaillé en vn ouurage ſuperflu, & de m'eſtre mal acquité d'vne occupation nuiſible.

OEVVRES DV SIEVR THEOPHILE.

PREMIERE IOVRNEE.

CHAPITRE I.

L'ELEGANCE ordinaire de nos Escriuains est à plus prés selon ces termes.

L'AVRORE toute d'or & d'azur, brodée de perles & de rubis, paroissoit aux portes de l'Orient : Les Estoilles ébloüies d'vne plus viue clairté, laissoient effacer leur blancheur, & deuenoient peu à peu de la couleur du Ciel : Les bestes de la queste reuenoient aux bois, & les hom-

mes à leur trauail, le ſilence faiſoit place au bruit, & les tenebres à la lumiere.

Et tout le reſte que la vanité des faiſeurs de liures fait éclater à la faueur de l'ignorance publique.

Il faut que le diſcours ſoit ferme; que le ſens y ſoit naturel & facile; le langage exprés & ſignifiant: les affeteries ne ſont que moleſſe & qu'artifice, qui ne ſe treuue jamais ſans effort & ſans confuſion. Ces larcins qu'on appelle imitation des Auteurs anciens, ſe doiuent dire des ornemens qui ne ſont point à noſtre mode. Il faut écrire à la moderne; Demoſtene & Virgile n'ont point écrit en noſtre temps, & nous ne ſçaurions écrire en leur ſiecle: Leurs liures quand il les firent eſtoient nouueaux; & nous en faiſons tous les jours de vieux. L'inuocation des Muſes (à l'exemple de ces Payens) eſt profane pour nous & ridicule. RONSARD pour la vigueur de l'eſprit, & la nuë imagination, a mille choſes comparables à la magnificence des anciens Grecs & Latins; & a mieux reüſſi à leur reſſembler, qu'alors qu'il les a voulu traduire, & qu'il a pris plaiſir à les contrefaire; comme en ce Cy-

therean, Patarean, par qui le trepied Tymbrean. Il ſemble qu'il ſe vueille rendre incognu pour paroître Docte, & qu'il affecte vne fauſſe reputation de nouueau & hardy Ecriuain. Dans ces termes eſtrangers il n'eſt point intelligible pour François. Ces extrauagances ne font que dégouter les ſçauans, & étourdir les foibles. On appelle cette façon d'vſurper des termes obſcurs & impropres, les vns barbarie & rudeſſe d'eſprit; les autres pedanterie & ſufiſance. Pour moy ie croy que c'eſt vn reſpect & vne paſſion, que RONSARD auoit pour ces anciens, à treuuer excellent tout ce qui venoit d'eux, & chercher de la gloire à les imiter par tout. Ie ſçay qu'vn Prelat homme de bien, eſt imitable à tout le monde. Il faut eſtre chaſte, comme luy charitable, & ſçauant qui peut: Mais vn Courtiſan pour imiter ſa vertu, n'a que faire de prendre, ny le viure, ny les habillemens à ſa ſorte: Il faut comme Homere faire bien vne deſcription; mais non point par ſes termes, ny par ſes Epithetes: il faut écrire comme il a écrit; mais non pas ce qu'il a écrit. C'eſt vne deuotion loüable, & digne d'vne belle amé, que d'inuo-

quer au commencement d'vne œuure des puiſſances ſouueraines : mais les Chreſtiens n'ont que faire d'Apollon ny des Muſes : Et nos Vers d'aujourd'huy, qui ne ſe chantent point ſur la Lyre, ne ſe doiuent point nommer Lyriques ; non plus que les autres heroïques; puis que nous ne ſommes plus au temps des Heros ; & toutes ces ſingeries ne ſont ny du plaiſir, ny du profit d'vn bon entendement. Il eſt vray que le dégouſt de ces ſuperfluitez nous a fait naitre vn autre vice ; car les eſprits foibles que l'amorce du pillage auoit iettez dans le mêtier des Poëtes, de la diſcretion qu'ils ont eüe d'éuiter les extrêmes redites, désja rebatues par tant de ſiecles, ſe ſont treuuez dans vne grande ſterilité : Et n'eſtans pas d'eux-meſme aſſez vigoureux, ou aſſez adroits pour ſe ſeruir des objets qui ſe preſentent à l'imagination, ont creu qu'il n'y auoit plus rien dans la Poëſie que matiere de proſe : & ſe ſont perſuadez que les figures n'en eſtoyent point, & qu'vne metaphore eſtoit vne extrauagance ; mais comme i'auois dit il eſtoit iour. Or ces digreſſions me plaiſent, ie me laiſſer aller à ma fantaiſie, & quel-

& quelque penſée qui ſe preſente, ie n'en détourne point la plume : Ie fais icy vne conuerſation diuerſe & interrompuë, & non pas des leçons exactes, ny des oraiſons auec ordre : Ie ne ſuis ny aſſez docte, ny aſſez ambitieux pour l'entreprendre. Mon Liure ne pretend point d'obliger le Lecteur ; car ſon deçein n'eſt pas de le lire pour m'obliger : & puis qu'il luy eſt permis de me blâmer, qu'il me ſoit permis de luy déplaire.

CHAPITRE II.

E iour là, comme le Ciel fut ſerain, mon eſprit ſe treuua guay, la diſpoſition de l'air ſe communique à mon humeur, quelque diſcours qui s'oppoſe à cette neceſſité, le temperament du corps force les mouuemens de l'ame. Quand il pleut, ie ſuis aſſoupy & preſque chagrin ; lors qu'il fait beau, ie treuue toute ſorte d'objets plus agreables : Les arbres, les bâtimens, les riuieres, les elemens paroiſſent plus beaux dans la ſerenité que dans l'orage : Ie cognoy qu'au

changement du climat mes inclinations s'alterent : si c'est vn défaut, il est de la nature, & non pas de mon naturel. Ayant passé l'heure ordinaire de mon sommeil, ie me leuay, & m'approchant du lict de Sidias, comme ie tirois son rideau il s'éueilla en sursaut, *Per Deum atque hominum fidem*, me dit-il, laissez-moy dormir, i'ay passé la moitié de la nuict aprés cét *intrigo de modalibus*, & ce Forgeron que vous oyez là bas a continué cette sonnerie depuis deux heures aprés minuit, Clitipho n'a sçeu reposer non plus que moy, il ne fait que sortir de vostre chambre, & s'est fort estonné de vous voir dormir si profondement. Aussi-tost que ie fus habillé ie passay dans la chambre de Clitipho, qui d'abord s'escria vers moy : Est-il possible que vous ayez dormy si à repos dans vn' affliction si recente, vous ne feûtes banny que d'hier, & vous voila désja guery de cette peine, c'est auoir les sentimens bien farouches, ou bien hebetez. Ce qui ne me touche, luy dis-je, ny le corps, ny l'ame ne me donne point de douleur, ie me porte Dieu mercy assez bien de l'vn & de l'autre: si les banniſſemens faisoient effort à quelqu'vn

des sens, tu me verrois atteint de tous les déplaisirs dont la nature, & la raison sont capables: Ie ne resiste point par Philosophie aux atteintes du malheur; car c'est accroître son injure: & tout le combat que le discours fait contre la tristesse, la rengrege sans doute & la prolonge: Si ie m'apperceuois que i'eusse du mal tu me verrois bien-tost soûpirer: mais ie ne sçaurois prendre l'apparence pour l'effet, ny la menace pour le coup: cette disgrace n'est que paroles qui ne sont que vent. On m'a chassé de la Cour où ie n'auois que faire: si on me presse encore à sortir de France; quelque part de l'Europe ou ie veüille aller, mon nom m'y a fait des cognoissances. Ie me sçais facilement accommoder à toute diuersité de viures & d'habillemens, les climats & les hommes me sont indifferens; i'ay l'esprit & le corps à la fatigue. Mais tousjours serez-vous étranger, & receu dans la societé des autres, auec moins de familiarité & d'honneur: Celuy dis-je, qui prise moins la faueur des hommes, & l'aduantage de la fortune que sa propre vertu, se treuue peu empesché de ces incommoditez or-

dinaires. Si eſt-ce, diſoit Clitipho, que ce ſera vn exil, & vn honneſte homme ne doit pas eſtre indifferent à l'infamie : Si i'ay merité la mienne, luy dis-je, ie ſerois injuſte de m'en plaindre ; & ſi ie n'en ſuis pas coulpable, ie ſuis aſſez ſage pour la mépriſer, ne croy point que la joye qui me reſte en cét accident, ſoit d'aucun étourdiſſement : ie cognois bien que ie ſuis ſorty de Paris, que le Roy le veut, que mes ennemis en ſont aiſes, que ie pers la preſence de mes amis, & qu'en ſuitte leur affection ne me durera guére ; car ils ſont hommes & courtiſans : A cela voicy mon remede, ie ne tâcheray point de reuenir à la Cour ; mais à m'en paſſer : & au lieu de r'entrer dans la grace du Roy, ie penſeray à m'oſter de ſa memoire ; ie m'efforceray d'oublier mes amis ; car s'ils ſont fideles, ils me le pardonneront ; & s'ils ne m'aiment guére, i'auray le plaiſir d'auoir preuenu leur infidelité ; & ſeray bien-ayſe, d'autant que ie les ayme de me rendre coulpable pour les ſauuer de ce blâme. Il me ſemble que c'eſt faire des amitiez de bonne ſorte : il faut auoir de la paſſion, non ſeulement pour les hommes de ver-

tu, pour les belles femmes ; mais auſſi pour toute ſorte de belles choſes. I'aime vn beau iour, des fontaines claires, l'aſpect des montaignes, l'étenduë d'vne grande plaine, de belles foreſts, l'Ocean, ſes vagues, ſon calme, ſes riuages : I'aime encore tout ce qui touche plus particulierement les ſens, la Muſique, les fleurs, les beaux habits, la chaſſe, les beaux cheuaux, les bonnes odeurs, la bonne chere: mais à tout cela mon deſir ne s'attache que pour ſe plaire, & non point pour ſe trauailler: lors que l'vn ou l'autre de ces diuertiſſemens occupent entierement vne ame, cela paſſe d'affection en fureur & brutalité : La paſſion la plus forte que ie puiſſe auoir, ne m'engage jamais au point de ne la pouuoir quitter dans vn jour : ſi i'ayme, c'eſt autant que ie ſuis aymé: & comme la Nature, ny la Fortune ne m'ont pas donné beaucoup de parties à plaire ; cette paſſion ne m'a jamais guéres continué ny ſon plaiſir ny ſa peine. Ie me tiens plus âprement à l'étude & à la bonne chere qu'à tout le reſte. Les Liures m'ont laſſé quelquesfois ; mais ils ne m'ont jamais étourdy, & le vin m'a

ſouuent réjoüy ; mais jamais enyuré : La débauche des femmes & du vin faillit à m'empieter au ſortir des écoles ; car mon eſprit vn peu precipité auoit franchy la ſubjection des Precepteurs, lors que mes mœurs auoient encore beſoin de diſcipline. Mes compagnons auoient plus d'âge que moy ; mais non pas tant de liberté. Ce fut vn pas bien dangereux à mon ame que cette premiere licence qu'elle treuua aprés les contraintes de l'étude. Là ie m'alois plonger dans le vice, qui s'ouuroit aſſez fauorablement à mes jeunes fantaiſies ; mais les empeſchemens de ma fortune détournerent mon inclination : & les trauerſes de ma vie ne donnerent pas le loiſir à la volupté de me perdre : Depuis inſenſiblement mes deſirs les plus libertins ſe ſont attiedis auecques le ſang : & leur violence s'éuanoüiſſant tous les jours auecques l'âge, me promet d'oreſnauant vne tranquilité bien aſſeurée : ie n'ayme plus tant ny les feſtins ny les balets, & me porte aux voluptez les plus ſecrettes auec beaucoup de mediocrité. Tout à coup Sydias, à qui le moindre bruit interrompoit le ſommeil, nous

chanta tout haut ce vers de Virgile;

Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore.

Il croit, dit Clitiphon, auoir tres-bien rencontré; c'eſt le plus orgueilleux Pedan qui ſoit en ſon métier; nous alâmes à luy, & le treuuâmes encore dans ſon lict: *Nunquid* (nous dy-t'il) *excepiſtis quem in tranſuerſum parietem vobis vibraui verſum, potuitne opportuniùs laudari:* Fort bien, luy dit Clitiphon; mais habillez-vous donc, & nous alons vn peu promener dans ce Iardin attendant à desjeuner. Sydias reſpondit qu'il s'habilleroit, & desjeuneroit quand nous voudrions; mais qu'il ne ſe promeneroit point: Et que *non poterat ſatis laudari Turcarum mos, penes quos ambulationes huiuſmodi ſine conſilio pro ridiculis habebantur:* & en ſuitte de cela il nous eût étourdis de ſon Latin; mais nous ſortîmes de là Clitiphon & moy, pour aller voir ce Iardin que l'hôte entretenoit aſſez curieuſement.

CHAPITRE III.

D'ABORD Clitiphon faillit à pâmer de l'odeur des Rozes que nous treuuâmes en abondance dés l'entrée du Iardin, & ſe portant la main au viſage, le nez bouché, & les yeux clos, il fit cinq ou ſix pas fort vîte pour s'ôter d'auprés du Rozier : ie croyois que c'eſtoit vne feinte, ou quelque fantaiſie delicate d'vn eſprit foible ; iuſqu'à ce que l'ayant veu pâle & preſque defaillant ; ie cogneus que c'eſtoit vne tache en ſon naturel : comme il ſe treuue en des choſes ſemblables, quelques ames ombrageuſes en beaucoup d'objets ; il y en a qui ſont malades à voir des ceriſes, d'autres pour regarder du vin. Ie n'ay Dieu mercy aucune de ces mignardiſes en mon appetit ; comme auſſi ie me treuue tousjours auec antipathie, & horreur aux ſerpens, aux rats, aux vers, & à toute ſorte de ſaleté & de pourriture. Ie ne repaſſerois point par là, dit Clitiphon, deuſſe-je ſauter ces paliſſades,

ſuis-je pas malheureux d'vne ſi ſotte debilité de cerueau ; il n'y a point de poiſon pour moy comme celuy-là, j'ayme bien les œillets, les violettes, ie ſouffre toute ſorte de parfums ; mais ſi j'approche des rozes, tout mes ſentimens me quittent à coup. Cette fleur, luy dis-je, c'eſt l'haleine de voſtre mauuais Ange qui vous enſorcele, & vous donne des conuulſions d'vn demoniaque ; les yeux vous ont tourné, vous auez grincé les dents & ouuert les lévres, auec des grimaſſes toutes pareilles à celles de la fille Obſedée que ie vis dernierement. Ie n'ay point d'autre diable que cette odeur là, dit Clitiphon : mais ſi vous m'aymez faites-moy le compte de cette aduenture : car on dit qu'elle fut plaiſante, ie ne m'en ſuis pas bien ozé réjouïr de peur qu'elle ne fut fauſſe : & puis que vous auez la reputation d'eſtre exactement veritable, juſques aux moindres choſes ; apprenez-moy comment tout s'eſt paſſé, à fin que ie m'oze aſſeurer de le bien ſçauoir. Voicy, luy dy-ie, tout ce qui en eſt. Le bruit de cét accident alarmoit déſja toute la prouince, & les

plus incredules se laissoient vaincre au raport d'vne infinité de gens de bien, qui croyoient auoir veu veritablement des effets par dessus les forces de la nature en la personne de cette fille là. Ie me treuuay par occasion dans la ville, où des-jà long-temps auparauant elle faisoit son jeu; & comme on me tient d'vn naturel à ne croire pas facilement les impossibilitez; deux de mes amis pour conuaincre les doutes que i'auois là dessus, me presserent de l'aler voir, auec promesse de se desabuser, si au sortir de là ie ne me treuuois de leur opinion: Elle estoit logée assez prés des murailles de la ville, dans vne meschante maison, où vn Prestre la venoit exorcizer reglement deux fois la sepmaine. Vne femme fort vieille & deux petits enfans estoient inseparablement auprés d'elle; ce qui me donna la premiere conjecture de la tromperie: car d'abord que ie vis dans sa chambre, que le sexe, & l'âge le plus foible & le plus timide viuoient en seureté auprés de ce diable, ie iugeay qu'il n'estoit pas des plus mauuais. Aprés auoir heurté assez fort, vn vieillard qui nous ouurit la porte, nous

dit que la patiente auoit besoin d'vn peu de repos, à cause d'vn trauail extra-ordinaire que luy auoit fait le mauuais esprit vn peu auparauant; mais que reuenant deux heures de là nous pourrions contenter nos curiositez : Ie cogneus qu'il demandoit ce terme pour luy donner loisir de preparer ses contenances surnaturelles : & sans m'arrester à son aduertissement, ie montay promptement dans la chambre où estoit la fille auec sa compagnie de la vieille & des petits enfans; la regardant fixement à la veuë, ie la treuuay surprise ; & remarquay facilement qu'elle contraignoit son visage, & commençoit à étudier sa posture. A cette feinte vn peu grossiere, ie ne me sçeus tenir de rire, ce que la vieille treuua tres-mauuais; & me dit que Dieu pourroit punir ma moquerie par le mesme châtiment de ce pauure corps : Ie luy dis que ie riois d'autre chose, & que nous n'estions point de gens incapables de persuasion pour tout ce où nous treuuions quelque apparence ; mais que nous demandions quelque tesmoignage visible qui peut faire foy d'vne chose si incroyable. Ce-

pendant la Demoniaque commence à s'agiter le corps, à s'effaroucher la veuë: & nous dire presque hors d'aleine, que elle sentoit là des incredules, & que cela luy aloit bien faire du mal : Insensiblement, la voila dans le transport, elle jette à terre vne quenoüille qu'elle tenoit, & passant d'où nous estions dans vne autre chambre, elle se jette à terre, contrefait des grimasses de pendu, des cris de chat, des conuulsions d'Epileptique, se traine sur le ventre, se roule sous des licts, saute à des fenestres, & se veut precipiter, sans l'empeschemeut des petits enfans, deuant qui elle s'arrestoit, court en gromelant quelques mots de Latin mal prononcé: ie luy parlay Latin le plus distinctement qu'il m'estoit possible, mais ie ne vis jamais aucune aparence qu'elle l'entendit: ie luy dis du Grec, de l'Anglois, de l'Espagnol, & de l'Italien: mais à tout cela ce diable ne treuua jamais à répondre vn son articulé: pour du Gascon elle ne manqua point d'injures à me repartir, car elle estoit du païs: Et le Prestre venu, son Latin treuua de l'intelligence auecques luy, elle enten-

doit ſes interrogations, & luy ſes reſponſes: en vn mot, ſelon les termes de leur dialogue, elle renforçoit ou relâchoit ſes poſtures, auec effroy de pluſieurs des aſſiſtans; dont ie ne pouuois me tenir de me moquer, proteſtant que ce diable eſtoit ignorant pour les langues, & qu'il n'auoit point voyagé: Et combien qu'à chaque fois la Demoniaque eut des boutades à me ſauter aux yeux; ie ne laiſſay pas d'attendre la fin de ſon accés, ſçachant bien qu'à moins de ſe transformer en quelque choſe de plus fort & de plus farouche qu'vne fille, quelque diable que ce feût, ne pouuoit me nuire que mal-aizément: Cette reſolution bien ayſée que ie témoignay en vn accident que tout le monde croyoit ſi dangereux, fut cauſe que l'abus ne demeura pas long-temps caché: car les iuſtes ſoupçons que donna cét euenement, permirent à la curioſité de pluſieurs, d'examiner ce myſtere de plus prés: Et comme les eſprits ſe deliuroient peu à peu de cette ſuperſtitieuſe credulité, les deſiances croiſſoient de plus en plus, iuſqu'à ce que le temps leur produiſit vn témoignage,

qui ôta tout à fait l'incertitude : car aprés auoir eſté traitée par vn bon Medecin, il ſe treuua que ſon mal n'eſtoit qu'vn peu de melancolie, & beaucoup de feinte. Finiſſant ainſi ce compte, i'entr'oüis du bruit qui ſe faiſoit au logis : & me tournant vers la porte où nous auions paſſé; voicy venir Sydias tout en des-ordre, ſans colet & ſans chapeau, vn peu ſanglant au viſage ; nous conjurant par tous les deuoirs de la ſocieté humaine, de luy ayder à tirer raiſon d'vn affront qui luy venoit d'eſtre fait auec la plus grande injuſtice du monde ; que tous les anciens bien entendus eſtoient pour luy, & la plus part des modernes : Et qu'eſt-ce, dit Clitiphon? Cét ignorant, dit-il, n'a jamais ſçeu les voix de Porphire : *O quam dura res eſt cum inſipiente rem habere.* Mais quelle eſt donc voſtre querelle ? Il m'a voulu ſoûtenir que *odor in pomo non erat accidens :* Et que vous importe-t'il (luy dis-je) que ce ſoit accident ou ſubſtance : autant luy dit Sydias, qu'il m'importe d'eſtre ſçauant ou ignorant, d'eſtre homme ou beſte ; Nous riſmes de ſa conſequence, bien qu'elle fut des-ordinaires de ſon diſcours, & le ramenâ-

mes au logis pour accorder leur differ-
rent.

CHAPITRE IIII.

L'HÔTE & ſes domeſtiques eſtoient empeſchez à retenir l'autre, qui eſtoit en vne colere furieuſe, de ce que Sydias luy auoit donné vn dementy : C'eſtoit vn jeune homme nouuellement ſorty des Ecoles, qui s'en aloit porter les armes en Olande, fort chatoüilleux ſur le point d'honneur, & qui ne vouloit reſolument receuoir aucune condition que de duel : Il eſtoit pour dire le vray offencé ; car le Pedan luy auoit ſanglé le viſage d'vne ceinture qu'il portoit ordinairement ; & les meurtriſſeures que les boucles luy auoient faites paroiſſoient bien fort : Si bien que nous eûmes beaucoup de peine à le faire conſentir de remettre ſon affaire entre nos mains, & d'auoir égard qu'il auoit affaire à vn homme de lettres ; auec qui tous les auantages qu'il ſe pouuoit promettre, ne luy ſçauroient donner que peu de reputation, &

que nous le porterions à luy demander pardon du dementy. Sydias nia que ce feût vn dementy, & qu'il sçauoit mieux le respect qu'il deuoit à Pallas, pour traiter si outrageusement son Nourrisson, qu'il n'auoit dit autre chose, sinon qu'il estoit faux, que *odor in pomo* fut autre chose qu'accident, & qu'il estoit resolu de mourir sur cette opinion; Il falut mettre dans les conditions de l'accord, que le soldat auouëroit cette verité; ce qu'il fit tres-facilement, disant qu'il ne croyoit pas que son honneur dépendit de la frenaisie d'vn Philosophe : Cette façon de parler faillit à rebroüiller tout; car le Pedan se piqua de nouueau par cêt injure, & reprit tout haut que les Philosophes n'estoient point frenetiques, *frenesis enim, inquit ille, est alienatio quædam mentis & furor animi ratione destituti*, & que *Philosophorum studium in excolenda potissimum ratione versabatur.* Là dessus nous leur imposames silence, & ordonnâmes que Sydias s'excuseroit du dementir, & que l'autre tiendroit *odor in pomo* pour accident; cela conclu nous les fimes embrasser & boire ensemble. On nous auoit apprêté à désjeuner

en

en vne ſale baſſe, où il y auoit deſ-ja des Alemans & des Italiens, qui mangeoient à diuers écots: les Alemans eſtoient à la main droite, & les Italiens à la gauche, & noſtre table eſtoit au milieu, attendant qu'on nous apportaſt à désjeuner: Nous acheuions Clitiphon & moy de rappaiſer la fougue de noſtre nouueau ſoldat, qui ne ſe pouuoit pas bien ſatisfaire ſur certains reſtes du procedé, & meditoit encore vne maniere d'eſclairciſſement: Sydias qui n'y penſoit plus pour tout, s'approche de la table de ces Alemans; & comme il eſtoit fort étourdy, & tousjours curieux ſans deçein, ayant conſideré leurs viſages & leurs habillemens, il leur fait vn petit ſous-ris, & les ſalüant de la teſte, ſans oſter ſon chapeau, *quantum*, dit-il, *ex vultu & ex amictu licet conijcere, ego vos exoticos puto:* Ces Meſſieurs du Septentrion, qui d'vne grauité froide & nonchalante, rebutent d'abord les plus échauffez, ne daignerent pas ſeulement reſpondre le moindre ſigne à la demande du Pedan, qui n'imputant ce ſilence qu'à la ſtupidité de la nation, continuë à leur dire, *Nuper ni fallor appuliſtis ad noſtrum littus, adhuc enim vobis veſtes ſunt indige-*

na : A cette seconde attaque ils se regardent leurs habits les vns les autres ; & se parlans en leur langue ils rejetterent quelques regards de trauers sur nostre Pedan, qui cogneut bien que ce n'estoit pas là sa conuersation : & se destournant à la main gauche vn peu refroidy de ce premier rebut, comme il estoit à contempler ces Italiens, à peine eut-il loisir d'ouurir la bouche pour les salüer, que ces Messieurs se leuent, & d'vne ciuilité extra-ordinaire auec des reuerances profondes, le conjurerent de prendre part à leur petit repas. *Deus bone* (s'écria Sydias) *quam varia sunt hominum ingenia, tot capita, tot sensus, tot populi, tot mores, tot ciuitates, tot iura. Noi altri*, luy dirent-ils, *Reuerendissimo Signore non parliamo Latino, basta à no de saper, il vulgare ma vos signoria pille vn seggio & fara colatione con y suoi seruitori.* Sydias à qui la cognoissance du Latin & du François, donnoient assez d'intelligence pour l'Italien : Messieurs, leur dit-il, vous estes bien plus honnestes gens que ces gros bouffetripes là ; mais vous ne faites pas si bonne chere, comment pouuez vous manger des salades si bon matin ? *Herbæ enim nisi post rorem frigidiores sunt & planè*

sub meridiem apponendæ, & faut que le Soleil ait passé par dessus. Nous le faisons, dirent-ils, pour nous remettre l'appetit; car nous fimes hier débauche, & la teste nous en fait encore vn peu de mal: *Optimè*, dit Sydias, *Contraria contrarijs curantur & cum dicto*, il s'en reuient à nous qui estions desja en train de des-jeuner: Clitiphon se fait donner vn verre à moitié plein, & porte à Sydias la santé de son Antagoniste, *Ex animo*, dit-il, ie vous feray raison: & tout sur le champ se fait donner le plus grand verre, & le beut plein iusques aux bords: les Alemans voyans cette action si franche, se repentirent de la mauuaise opinion qu'ils auoient euë de son esprit, & auec des regards plus familiers luy vouloient faire entendre qu'ils eussent esté bien aises de faire cognoissance auecques luy; mesme l'vn d'eux le verre à la main, les yeux tousjours fichez sur Sydias pour prendre occasion d'estre veu de luy, & toussant pour se faire apperceuoir: Comme Sydias se fut vn peu détourné, il se leue & boit à ses bonnes graces: Le Pedan qui n'estoit pas irreconciliable, le receut de bon cœur, & par là s'introduisant en leur societé,

nous vouloit perſuader Clitiphon & moy, de ioindre noſtre écot au leur : car pour luy c'eſtoit vn fort beuueur : Mais Clitiphon qui a le cerueau delicat au poſſible, n'en ſçauroit porter vne pinte ſans eſtre incommodé, non plus que ce ieune Ecolier. I'eſtois entre les deux, & ne ſuis pas des plus foibles à la débauche : mais ie n'ayme que celle ou ie ne ſuis pas contraint. Tous ces Meſſieurs du Païs-bas ont tant de reigles & de ceremonies à s'enyurer, que la diſcipline m'en rebute autant que l'excez : ie me laiſſe facilement aller à mon appetit ; mais les ſemonces d'autruy ne me perſuadent guere : Et le mal eſt qu'eſtant vne fois engagé à la table, le vin pipe inſenſiblement, & les alterations du corps vous mettent l'eſprit hors de gâme: ſi bien que les reſolutions qu'on faiſoit de ſe retenir de boire, s'oublient en beuuant, & chacun ſe pique d'abatre ſon compagnon. Ces debordemens font vn grand changement, & vn grand tumulte en noſtre diſpoſition : mais ils ne ſont pas ſi dangereux à la ſanté qu'on les croit, à les continuer on y ſuccombe : mais à ſi laiſſer quelquefois ſurprendre on s'en treuue

mieux. Les meilleurs Medecins tiennent que s'en-yurer vne fois le mois destourne d'autres maladies. Il est vray que c'en est vne & plus à fuïr, à cause qu'elle est honteuse, & que la raison y pâtit. Ceux qui cherchent leur santé par cette voye, sont comme ceux qui recourent à la Magie pour auoir leur maîtresse. Nous laissames donc le Pedan embarqué auec les Alemans, & nous en alames pour voir sur le port vn Nauire qui estoit fraichement arriué des Topinambours, où ie voulois m'enquerir des nouuelles d'vn de mes amis qui deuoit arriuer enuiron ce tẽps la.

CHAPITRE V.

COMME nous alions vers la porte du quay, nous rencontrames au detour d'vne petite ruë le S. Sacrement que le Prestre apportoit à vn malade: nous fûmes assez surpris à cette ceremonie (car nous estions Huguenots & Clitiphon & moy) mais luy sur tout auec vne opiniâtreté inuincible: ce qu'il tesmoigna tres-mal à propos en cette ren-

contre; car tout le monde se mettant à genoux en l'honneur de ce sacré Mystere, ie me rangeay contre vne maison nud teste, & vn peu encliné par vne reuerence que ie croyois deuoir à la coutume receuë, & à la religion du Prince (Dieu ne m'auoit pas fait encore la grace de me receuoir au giron de son Eglise) Clitiphon voulut insolemment passer par la ruë, où tout le monde estoit prosterné, sans s'humilier d'aucune apparence de salut: vn homme du peuple (comme souuent ces gens-là par vn aueuglement de zele, se laissent plus émouuoir à la colere qu'à la pieté) saute à la teste de Clitiphon, luy iette son chapeau par terre, & en suitte se prend à crier au Caluiniste: Toute la ruë se soulene, & sans la faueur d'vn vieil homme de longue robe, qui se treuua là inopinémẽt, on l'eut sans doute lapidé: Ce bon-homme fit semblant de se saisir de la personne de Clitiphon pour le mettre en prison, & en respondit sur sa vie, pour appaiser les plus seditieux, qui commençoient à le traiuer vers la maison de ville, où estoient les prisons de cette ville-là. Clitiphon parmy tout ce danger auoit de la peine à se repen-

tir de ſa faute : mais le bon-homme qui s'eſtoit beaucoup hazardé pour luy rendre ce bon office, ſe montra ſi ſage qu'il ne parut aucunement touché de l'obſtination brutale où Clitiphon perſeueroit tousjours, ſeulement il le pria deux ou trois fois de ſe contraindre vn peu deuant ce peuple, pour n'eſtre pas occaſion de nous faire tous aſſommer. Car nous eſtions enuironnez desja de plus de deux cens perſonnes, qui ne nous quitterent point iuſqu'à ce que ce bon vieillard l'eut conduit chez le Magiſtrat, & s'eſtant obligé de pourſuiure la punition d'vn crime ſi ſcandaleux, il laiſſa tous ces mutins dans la ruë, & ſe r'enferma auec nous chez le Magiſtrat, qui pour l'amour de noſtre introducteur nous receut fauorablement. Ayant oüy le ſujet de noſtre viſite, il nous ordonna de paſſer trois ou quatre heures dans ſon logis, attendant qu'il eut loiſir de r'apaiſer l'émotion populaire. Prenant pour cét effect ſa robe magiſtrale, il ſort auec le vieil bon-homme pour trauailler à noſtre paix, & nous met dans vne chambre où ſa femme, & vne ſienne ſœur tres-belle fille vindrent pour nous entretenir, en

attendant le retour du maître du logis. Cette femme offrit à Clitiphon des habits à changer; car les siens estoient en desordre, nous la remerciames de cette courtoisie, & primes vn laquais pour aler querir vn desabiller pour Clitiphon à l'hôtellerie : Elle se desroba vn peu de nous pour dire tout bellement à son laquais qu'il aduertit à nostre logis que nous n'y dinerions pas, nous fimes semblant de ne le pas oüyr, voyant bien que nous ne pouuions pas nous en defendre, puis que nous auions long-temps à nous cacher là dedans. Cette importunité nous estoit ineuitable; car toute la ceremonie & les honnestetez qu'on fait à refuser vne chose necessaire, tiennent quelque chose d'vne hypocrisie qui dement la ciuilité, & qui efface tout le compliment : aprés qu'elle nous eut faict asseoir dans des sieges tres-beaux; car tout éclatoit là dedans, & sentoit son bien : elle prit plaisir à m'oüyr raconter nostre aduenture, & ne se pouuoit tenir de me sous-rire de la punition de Clitiphon, qui ne s'attendoit guere à nos discours; car il tournoit ses yeux de fois à autre sur cette fille, qui auoit veritable-

ment dequoy amuſer la veuë d'vn honneſte homme : mais il y auoit parmy les attraits de ſon viſage vne froideur de modeſtie & de chaſteté ſi bien peinte, qu'elle obligeoit à aymer beaucoup ; mais à ne guere eſperer, i'y auois pris garde à la deſrobée auſſi bien que mon compagnon : Et i'ay ce bon-heur, que dés le premier pas que mon eſprit veut faire vers quelque paſſion, vne petite eſtincelle de iugement s'ingere à me donner conſeil, & me detourne ordinairement d'vn deçein où ie voy de la difficulté à pourſuiure vn plaiſir, & de l'incertitude à l'atteindre. La Maîtreſſe du logis aprés nous auoir mis en diſcours auecques ſa ſœur, s'en alla pour diſpoſer ſes gens à nous faire chere, comme on nous la fit tres-bonne. Auſſi toſt qu'elle fut ſortie, Clitiphon ſe tourna vers l'autre ; & ſe mettans là deſſus à cageoler, ils ſe piquent tous deux de rencontres, & du bien dire ordinaire de ceux qui font l'amour, à quoy ie n'ay ſçeu iamais encore accommoder la rudeſſe de mon eſprit. Ce qui interrompit cette premiere conuerſation fut le retour du laquais qui amenoit le valet de chambre de

Clitiphon auec ſon deſabiller, & nous dit qu'vn honneſte homme de cette hôtelerie nommé Monſieur Sydias auoit beu tout deuant luy à noſtre ſanté, & luy auoit donné vn billet pour nous apporter, que ie prins, & voulois differer à le lire deuant cette Damoiſelle, ſçachant bien que i'y treuuerois des impertinences à ſon ordinaire: Clitiphon me l'arracha des mains, & pour prendre occaſion de faire quelque commencement d'vne confidence auec elle, le luy preſenta pour le voir; ce qu'elle m'ayant remis, ie me vis obligé de le lire, il eſtoit moitié Latin, moitié François, comme tous ſes diſcours, & voicy ce que c'eſtoit. *A quo me vobis ſocij chariſſimi, miſera mea ſors eripuit, ingreſſus ſum periculoſiſſimum mare, atque ideo quæſo vos:* Meſſieurs mes bons amis, de prier Dieu qui luy plaiſe auoir pitié de mon ame; car ie vois bien que nous ſommes tous perdus. *Iam mihi cernuntur trepidis delubra moueri ſedibus, atque adeo vnà Eurusque, Notúſque ruunt, & iam exonerata nauis, & quicquid veſtium & mercium fuit in mare proiectum vix nudos nos ferè ſuſtinet.* Il me va ſouuenir que nous l'auions laiſſé en train de boire, & demande au laquais

en quelle posture il l'auoit treuué, qui se retenant par respect de nous le dire, nous fit assez cognoître, que ce Pedan estoit en desordre : Clitiphon le presse de nous dire en quel estat il l'auoit laissé : le garçon nous dit ingenuëment, qu'ils estoient quatre ou cinq qui croyoient aler faire naufrage, comme s'ils eussent esté dans vn Nauire bien en peril, ils iettoient les meubles de la maison par les fenestres, croyant que c'estoit de la marchandise du vaisseau qu'il faloit ietter dans la mer : & que parmy cette épouuente ils ne laissoient pas de boire par interuales, de se coucher, de pisser deuant tout le monde, & de vomir les vns sur les autres : A quoy la Damoiselle tournant la teste nous obligea de l'entretenir d'autres choses. Clitiphon aloit reprendre sa pointe, quand voicy le Magistrat reuenu de la ville, auec de bonnes nouuelles pour nous, il nous dit qu'il auoit assoupy ce tumulte ; mais que pour la liberté de sortir, nous ne pouuions l'auoir qu'aprés disner, que luy-mesme nous vouloit ramener à nostre logis. Clitiphon commença lors à se repentir de sa faute, pour la peine que de si honne-

ſtes gens auoient priſe à la reparer : Ce Magiſtrat eſtoit vn peu ceremonieux ; car il paſſoit dés ja midy, & le diſner commençoit à deuenir froid, qu'ils eſtoient encore à l'entrée de la chambre où l'on auoit ſeruy, diſputant la porte : & comme nous eſtions venu ſur le ſeüil, ils ſe retirerent tout à coup, & ſe conſiderans l'vn l'autre. Alons donc, Monſieur : Monſieur ie n'ay garde, ce ſera aprés vous : Ieſus Monſieur que dites-vous ? i'aimerois mieux mourir. Monſieur ie ne ſçaurois pas vous repartir ; mais ie ſçaurois bien me tenir icy tout aujourd'huy. Monſieur ie ne ſçay pas beaucoup de ciuilité, mais ie ne l'ignore pas juſqu'à ce point là. Monſieur en vn mot ie veux eſtre obey ceans, le Charbonier fut maiſtre dans ſon logis : I'eſtois vn peu à part baiſſant la veuë de honte, & hauſſant les épaules en me moquant, & en ſouffrant beaucoup de leur honneſtetez fort à contre-temps ; à la fin voyant que cela tiroit de longue, & que les viandes ſe gâtoient, ie fis ſigne à Clitiphon qu'il ſe laiſſa vaincre, il deffera cela à mon impatience ; & paſſant le premier ne ſe peut empeſcher de dire encore, Monſieur, j'ayme

mieux eſtre ſot qu'importun, puis qu'il vous plaiſt que ie faille, ie merite que vous me le pardonniez; ie paſſay auſſi à la faueur de ſes complimens, & d'abord que ie fus dans la chambre, ie quittay mon manteau, & me fis donner à lauer auprés du buffet pour éuiter la ceremonie, & par là, les obliger à n'en point faire, ce qui me reüſſit. Clitiphon laua auec les femmes; cette Maîtreſſe luy donnoit touſjours dans la veuë: Et comme nous fûmes à table, il ne ſe pouuoit tenir de la regarder, auec vne paſſion ſi apparente, qu'il eſtoit aiſé à tout le monde de s'en apercevoir, & que la fille & luy en rougirent deux ou trois fois: Pour moy ie ne m'amuſois qu'à manger de bon appetit, & diſois à noſtre Hôte en paſſant quelque mot de ſa bonne chere; car tout y eſtoit delicat, & fort bien appreſté. Lors qu'en des repas on a la liberté de parler de la chere qu'on fait, on ſe traite ce me ſemble auec plus de plaiſir: & les tables des grands Seigneurs ſont odieuſes, en ce qu'on paſſe preſque le repas ſans dire mot: leurs ordinaires qui pourroient paſſer pour feſtins, ſi on auoit la licence de les goûter,

ſont tousjours affamez pour moy à cauſe de la ceremonie : car i'y treuue de ſi grandes contraintes, & tant de degous, qu'au ſortir de la table, il me ſemble que ie viens de diner dans ces Châteaux enchantez, où les viandes n'eſtoient qu'illuſion, par où la foibleſſe de la veuë trompe les dents & l'eſtomach. Autrefois la bonne chere a eſté le plaiſir des honneſtes gens : Homere introduit preſque tous ces Heros grands mangeurs & grands beuueurs, & la raiſon y eſt naturelle : Car vne compoſition robuſte, comme elle, diſſipe beaucoup d'eſprits : Elle a beſoin de beaucoup d'alimens pour la reparer : Pour moy ſi peu d'apetit que ma ſanté me donne, ie l'employe aſſez ſenſiblement, & ſuis bien aiſe qu'on ne me preſſe point au repas. Ce Magiſtrat me fit cette complaiſance ; car comme Clitiphon s'amuſe à réver ſur le viſage de cette nouuelle Maîtreſſe ; l'Hôte & moy, parmy les deuis & les ragous, nous fûmes à table iuſqu'à trois heures aprés midy : De là, il nous falut retirer à noſtre logis, ce que nous fimes vn peu plutoſt ſans doute que noſtre Amoureux n'eut voulu.

CHAPITRE VI.

I'ESTOIS en vne grande impatience de ſçauoir à quoy en eſtoit la conference de nos beuueurs, & auſſi toſt que ie fus dans l'Hôteleric, i'entray dans la ſale où nous auions deſieuné, pour voir s'ils eſtoyent encore à la débauche. Mais ie les treuuay l'vn endormy le nez ſur ſon aſſiette, l'autre renuerſé ſur le banc, Sydias couché tout plat ſur les carreaux, la moitié des écuelles à terre, preſque vn muis de vin, ou vomy ou renuerſé, vne muſique de ronflemens, vne odeur de Tobac, des chandelles alumées comme deuant des morts; bref tout m'aparoiſſoit d'vn viſage ſi étranger, que ſi ie ne me fuſſe retiré de là, ie m'alois imaginer de n'eſtre plus en France, tant cela tenoit des ceramesſes du Pays-bas: i'alois pour faire rire Clitiphon de ce ſpectacle: car d'abord que nous fûmes de retour de chez le Magiſtrat, il s'eſtoit enfermé dans vne chambre, où ie vins à heurter aſſez fort auant qu'il voulut reſpondre: A la fin me

recognoiſſant à la voix il m'ouurit la porte, & plia, comme j'entrois, vn papier, qu'il mit à la deſrobée dans ſa pochette: mais non pas ſi finement que ie n'y prinſe garde, ſans luy faire pourtant cognoître que ie l'auois aperceu: car ie ſuis homme de peu de curioſité, & laiſſe tousjours mes amis dans leur ſecret; d'autant que ie ne crois pas qu'aucune amitié puiſſe jamais adjuſter vne confidence au point de n'auoir quelque choſe de reſerué: les gens de bien qui viennent à s'aimer parfaitement, ne ſe doiuent rien cacher de ce qui leur importe, & dont le ſecret peut donner de la jalouſie à ſon amy: mais il ne laiſſe pas de ſe treuuer bien ſouuent des choſes particulieres, que le reſpect & la conſideration de l'amitié ne veut pas que l'on communique: Ie ne m'offenceray jamais que mon amy dans ſes affaires domeſtiques, ne me faſſe point ſon confident, il peut ouurir & fermer toute ſorte de lettres deuant moy ſans que ie l'épie ſeulement d'vn regard: mais s'il auoit vn deçein, ou de mariage, ou de voyage, ſans me le faire ſçauoir; ie ne croirois plus eſtre en ſes bonnes graces, & luy rendrois la pareille

pareille de ſes defiances. L'affaire de Clitiphon n'eſtoit point de cét importance là, ie me doutois bien à plus prés que ce pouuoit eſtre, voyant dans ſon viſage qu'il eſtoit en peine de ſa feinte; ſoit qu'il ſe ſentit rougir, ou qu'il eut aperceu que ie l'auois découuert : ſi bien qu'il ne me le fit pas long : Car aprés m'auoir dit la premiere fois qu'il eſtoit là à faire vn calcul de quelques petites dépences pour venir à certains comptes qu'il âla contreuuer : il veît que ie fis ſemblant de croire trop facilement pour en croire rien du tout; & me diſpoſant à luy donner le loiſir de faire ſes ſuputations, i'alois ſortir qu'il me pria d'arreſter, pour me dire au vray ce qui l'amuſoit là, à condition que ie ne m'en moquerois point; ce que luy ayant promit, il tire de ſa pochette quelques moitiez de vers & de proſes, d'où il vouloit r'aſſembler vn preſent pour cette Maîtreſſe. Eſt-il bien vray, luy dis-je, que vous ſoyez pris? ſeriez-vous ſi fol que d'eſtre Amoureux? Ie ne le ſuis pas, dy-t'il, au point qu'il paroit peut-eſtre à ma contenance : mais à la verité cette fantéſie me paſſe fort agreablement dans l'eſprit, &

cette réuerie commence à me dérober le gout des objets que ie treuuois auparauant les plus aimables : ie ne sçaurois me souuenir d'elle qu'auec vn peu d'émotion; & pour si peu de temps que ie l'ay veuë, i'ay toute cette idée si bien imprimée dans le cœur, qu'il n'y a point de traict si caché dans son visage, ou de mouuemens si diuers en ses regards, qui ne soient presens à mon imagination : cette taille, cette parole, ce rire, cette façon de cheminer, ie le vois mieux que ie ne faisois tantost ; car mes yeux l'ont mis bien fidelement dans mon ame, & mon ame la remet incessamment deuant mes yeux. Ceux qui se sont imaginez d'auoir parlé à des diuinitez corporelles, songeoient sans doute à leur Maîtresse ; car on ne voit en absence rien si clairement que cela. A ce petit discours qu'il me pousſa precipitément, & qu'il montroit bien partir du profond du cœur, il me sembla voir vn homme qui commence à s'étendre, & baille du premier accez de sa fiévre, & iugeay bien qu'à la fin il faudroit que cette maladie print son cours : ie ne laissay pas de luy representer que c'estoit là le commencement d'vn

deçein qui engage les hommes aux affaires les plus importantes de la vie, & qu'on se deuoit donner le loisir d'examiner vn peu cette entreprinse, tout ce qui nous surprent pour nous engager, ne se porte que bien rarement à nostre aduantage. Cette aduanture (luy dy-je) si inopinée, n'est peut-estre pas de vostre bon genie; voyez que dés-ja vous commencez à vous en treuuer mal; la melancolie vous saisit; les soûpirs vous échapent; vous ne mangez plus qu'auec degout; vous n'auez plus vn sommeil qu'interrompu, ny des songes qu'auec des vapeurs mal digerées, qui ne vous representent que precipices, & que visions d'épouuentemens: Ne laissez pas gagner le mal plus auant, coupez luy la racine tandis qu'elle est encore foible; aussi bien possible trauaillerez-vous à cette recherche inutilement: ce sera, peut estre, quelque esprit capricieux, sur qui vous ne pourrez poser aucun fondement de vostre poursuite, ou quelque humeur defiante que vous ne pourrez jamais asseurer de la verité de vostre affection, ou quelque naturel delicat & superbe, à qui ny la vertu, ny la passion ne sçauroit ja-

mais rendre agreable, & qui ne ſe treuuant honoré que de ſoy-meſme, ſe deſobligе de l'amitié & du reſpect qu'on luy veut rendre. Peut-eſtre comme à ſa mine elle eſt aſſez froide, & ſemble auoir du iugement; elle ſouffrira bien que vous la ſeruiez, & ne ſe faiſant au fonds que rire de voſtre mal, vous laiſſera vieillir ſans recompenſe. Mon amy vous courez danger de tous ces inconueniens-là: Au reſte ie ne ſuis pas ſi peu complaiſant à la paſſion de mes amis, que ſi i'auois la liberté de demeurer en cette Ville, ie ne fuſſe bien aiſe de vous y tenir compagnie: car ie voy que cecy s'en va rompre voſtre voyage, & que vous n'eſtes pas prêt à partir d'icy demain. Là commençant à me répondre par vn ſerment, il me proteſte qu'il ſeroit à Tours ſi toſt que moy, & que dans trois jours il prendroit le poſte pour me rateindre, qu'il me ſuplioit de luy donner ce temps-là, & de pardonner cette neceſſité à la foibleſſe de ſon eſprit, qui s'eſtoit veritablement laiſſé prendre, & ne ſe ſentoit pas capable de ſe deliurer ſi promptement. Cependant puis que vous me donnez vne ſorte de congé en cette

débauche, plutoſt comme vne aprobation à ce diuertiſſement de mon ame, acheuez ie vous ſuplie l'obligation que ie vous ay de m'apreuuer en ma frenéſie; & pour la faire mieux reüſſir; puis que les vers ne vous coûtent rien, & que tout le monde (& moy particulierement) les eſtiment tant, donnez-moy vn Quatrain de voſtre façon qui luy touche quelque choſe de mon affection, & de ſa beauté. Et comment (luy dis-je) voudriez-vous emprunter les habits d'vn autre pour vous parer deuant voſtre Maîtreſſe, & vous farder le viſage pour luy plaire. Cela eſt encore plus étrange d'auoir des imaginations empruntées pour luy diſcourir; & ſçachez ie vous prie, que les penſées d'vn autre ne ſe raportent jamais ſi bien à nos ſentimens, & qu'il faut eſtre Amoureux pour les ſçauoir dire. Pour exprimer vôtre fantéſie, il faudroit que voſtre Maîtreſſe me parut auſſi belle qu'elle vous ſemble : Les plus excellens traits de la Poëſie ſont à bien peindre vne naïueté: Vous ferez mieux cela auec vn ſoûpir, que ie ne ſçaurois auec tout l'artifice. Le plus nonchalemment que vous luy pour-

rez écrire, & auec plus de desordre, luy persuadera mieux que vous auez l'esprit diuerty, & que l'Amour ne vous laisse pas la liberté du discours: Si bien qu'autant de fautes que vous ferez, seront autant de marques de vostre passion, & des sujets de vous faire aimer. Voila (ce me dy-t'il) le plus honnête refus que ie pouuois esperer de vous: Donnez-moy pour le moins ce ramas de vos dernieres Poësies qu'on n'a point encores veües, à fin que i'en tire si ie puis quelque chose à mon sujet: Ce que ie fis facilement, & commençay à prendre resolution de luy laisser faire l'amour, & de partir le lendemain auecques Sydias.

AV ROY,

SVR SON RETOVR DE LANGVEDOC.

STANCES.

JEVNE & victorieux Monarque,
Dont les exploits ſi glorieux
Ont donné de l'enuie aux Dieux
Et de la frayeur à la Parque;
Qu'atendez-vous plus des Deſtins,
C'eſt aſſez puny de mutins,
C'eſt aſſez démoly de Villes;
Nous ſçauons bien que deſormais
La fureur des guerres ciuiles
Ne nous ſçauroit ôter la paix.
Laiſſez-là ces terres Etranges
Où vous faites tant de dezets:
BOISSET prepare des concerts,
Et moy des vers à vos loüanges:
Paris ne fut jamais ſi beau,
Les ſources de Fontainebleau
Rompant leurs petits flots de verre
Contre les murs de leurs rempars,

Ne murmurent que de la guerre
Qui les priue de vos regars.
Dans les alegreſſes publiques,
Meſme en celebrant vos vertus
Nos viſages ſont abatus
Et nos ames melancoliques;
Vos exploits qu'on nous fait oüir
Ne peuuent ſans nous réjoüir
Vous donner de la renommée,
Et ne peuuent ſans nous fâcher
Expoſer au ſort de l'Armée
Vn Roy que nous auons ſi cher.
Dans ce ſanglant métier des Armes,
Où vos bras ſont trop exercez,
D'autant de ſang que vous verſez,
Le peuple verſe icy de larmes;
Le Demon ennemy du jour
Noye les Aſtres de la Cour
Dans l'horreur de ſes fleuues ſombres,
Partage voſtre Etat aux morts,
Bâtit l'Empire de ſes ombres
De la ruine de nos corps.
Si les fureurs eſtoient hardies
A ce point que leur cruauté
Attaqua voſtre Majeſté
De leurs funeſtes maladies:
Quelle ſi ſecourable main
Peut fournir le ſecours humain,
Ou quell' aſſiſtance diuine
Vous pourroit ſi ſoudain guerir,
Que la peur de noſtre ruine
Ne nous eût plutoſt fait mourir.

Reuenez au sein de la France,
C'est où les Astres les plus doux
Encore pour l'amour de vous
Adouciront leur influance:
Tous les plus gracieux climats,
Qui sans gresles & sans frimats
Peuuent accomplir leur année,
Dans leur plus fauorable jour
N'ont rien d'égal à la journée
De vostre bien-heureux retour.
Vostre Demon tenant la guerre
Reduite à sa deuotion,
Laisse gronder l'ambition
Des plus vaillans Rois de la terre:
On n'en voit point du temps passé,
De qui le renom éfacé
Ne vous rende vn muet hommage;
Et le marbre deuant vos Lys
Est honteux de seruir d'image
A leurs exploits enseuelis.

ELEGIE.

SOVVERAIN *qui regis l'influence des Vers,*
Aussi bien que tu fais mouuoir tout l'Vniuers;
Ame de nos esprits qui dans nostre naissance
Inspiras vn rayon de ta diuine essence:
Pourquoy ne m'as-tu fait les sentimens meilleurs?
Pourquoy tes beaux tresors sont-ils coulez ailleurs?
Ie voy de toutes parts des écriuains sans nombre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre:

Ie n'ay qu'vn pauure fonds d'vn mediocre esprit,
Où ie vay cultiuer ce que le Ciel m'aprit,
Des tristes sons rimeurs, d'vn stile qui se treine,
Epuisent tous les iours ma languissante veine.
Si i'auois la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'esprit de celuy qui força les Destins,
Qui vit à ses chansons les Parques desarmées,
Et de tous les damnez les tortures charmées,
Quand pour l'amour de luy le Prince des Enfers
Laissa viure Euridice & la tira des fers:
Ou si c'est trop d'auoir ces merueilleux genies,
Qu'à nostre siecle infame à bon droit tu denies:
Ie me contenterois d'égaler en mon Art
La douceur de Malherbe, *ou l'ardeur de* Ronsart:
Et mill' autres encore à qui ie fais hommage,
Et de qui ie ne suis que l'ombre & que l'image.
Ie donnerois ma plume à ces soins violans,
A peindre ces sanglots & ces desirs brûlans,
Que depuis peu de jours quelque demon alume
Dans mon sang où l'Amour se plaist & me consume;
Si mes Vers retenoient encore la ferueur,
Qui les fit autrefois naître pour la faueur,
Et tant d'écrits perdus que pour chanter leur flâme,
Mille de mes amis m'ont arraché de l'ame.
O Cloris qui te sçais si bien faire adorer!
Qui l'ame par les yeux m'as pû si bien tirer:
Beauté que desormais ie nommeray mon Ange,
Ie les consacrerois sans doute à ta loüange:
I'ay si peur que ma Muse ait perdu ces apas
A flater vainement ceux que ie n'aime pas,
Que ma plus belle ardeur aujourd'huy se retire,
M'estant si necessaire à ce nouueau martire;

Et qu'au meilleur beſoin mes eſprits finiſſans,
Ne me fourniſſent plus que des vers languiſſans:
Mon eſprit épuiſé dans des trauaux funeſtes,
N'aura pour ton ſuiet rien gardé que des reſtes.
Cloris ie le confeſſe, & qu'en ce beau deçein
Mon ardeur s'amortit en mon timide ſein;
Mais le feu de l'Amour qui s'eſt rendu le maître
De tous mes ſentimens la peut faire renaître,
Et ſa douce fureur par vn trait de tes yeux
Peut rendre à mon eſprit ce qu'il auoit de mieux.
Ainſi ſur cét eſpoir dont ta beauté me flate,
Ta beauté dont le feu par tous moyens éclate:
Encore mon eſprit oſe ſe faire fort
De ſauuer ton merite, & mon nom de la mort.
Ie conçois vn Poëme en l'ardeur qui me pique,
De ce vaſte deçein qu'on apelle heroïque:
Ie ſçay que les François n'ont pas encor apris
De pouſſer dans ces champs leurs delicats eſprits:
Ie me veux engager à ce penible ouurage,
Car tu m'en fourniras la force & le courage:
Si ie ſuis le premier à ce diuin éfort,
Ce n'eſt à mon aduis que le plaiſir du ſort,
Qui voulant que premier cette œuure i'écriuiſſe,
Voulut que le premier cette beauté ie viſſe,
Et que dans tes apas ie prinſſe vne chaleur,
Où les ſœurs d'Apollon n'ont rien donné du leur,
Où rien que ton objet ma paſſion n'alume,
Où ie n'ay que ta main pour conduire ma plume:
O Dieux pourray ie bien ſans vous fâcher vn peu!
Suiure les mouuemens de mon aueugle feu!
Des-ja comme l'Amour m'engage à la furie,
Ie croy que l'adorer n'eſt pas idolatrie;

Deusse-ie dépiter vostre diuin courroux,
Tout ce que i'en veux dire est au dessous de vous,
S'il vous plaist que le monde vniquement vous ayme,
Si vous voulez purger la terre du blasphemе,
Faire que les mortels rendent la liberté
De leurs desirs peruers à vostre volonté,
Sans les épouuanter de l'éclat du tonnerre,
Changez-vous en Cloris, & venez sur la terre:
Alors de vostre Amour ils seront tous rauis,
Alors absolument vous en serez seruis:
Il est vray que tout cede a l'amoureuse peine,
Que Pâris & sa ville ont brûlé pour Helene,
Et les antiquitez font voir au curieux,
Que l'Aube mit Titon dans le siege des Dieux:
Et de tant de beautez qui furent les Maîtresses,
De l'aisné de Saturne on en fait des Deesses,
Qui n'ont esté pourtant non plus que leur Amant,
Que le triste butin d'vn mortel monument:
Mais d'autant que l'Amour est le bien de la vie,
Qui seul ne peut iamais êteindre son enuie,
Qui tousjours dans la peine espere le plaisir,
Qui dans la resistance augmente le desir,
Et que les corps humains de cette douce flâme,
Suiuent iusqu'à la fin les derniers traits de l'ame:
On a creu de l'Amour qu'il estoit immortel,
Et qu'aussi son sujet ne peut estre que tel:
Ainsi ces Dieux Payens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrais Amans seront plus que les hommes:
Pour moy qui n'ay souffert que d'vn iour seulement,
Ie n'oze m'asseurer de passer pour Amant,
Ie ne sçay si l'Amour me croit de son Empire,
Depuis si peu de temps qu'il voit que ie soûpire,

Il faut bien que ce ſoit vn objet violant,
Pour me donner ſi toſt vn deſir ſi brûlant,
Où que mon Ame ſoit d'vne matiere aizée,
Et d'vne humeur bien prompte à ſe voir embrazée:
Ce feu brûle ſi vite à force qu'il me plêt,
Qu'à peine ay-ie loiſir de regarder qu'il êt:
Les Dieux qui peuuent tout auec les Deſtinées,
S'aydent de mille maux, & de beaucoup d'années,
Et faut que des Soleils l'vn l'autre ſe ſuiuans,
A force d'éclairer éteignent les viuans,
Qu'vn ſiecle ce flambeau paſſe ſur noſtre vie,
Et Cloris d'vn trait d'œil me l'a dés-ja rauie,
Mes ſens enuelopez dans vn profond ſommeil,
Ne ſçauent plus que c'eſt des clartez du Soleil,
Mes premiers ſentimens ſont dans la ſepulture:
Ton Amour, ô Cloris, a changé ma nature,
L'éclat des Diamans, ny du plus beau Metal,
Baccus ton Dieu qu'il eſt, riant dans le Criſtal,
Au pris de tes regars n'ont point treuué la voye,
Qui conduit dans mon ame vne parfaite ioye:
Si le ſort me donnoit la qualité de Roy,
Si les plus chers plaiſirs s'adreſſoient tous à moy,
Si i'eſtois Empereur de la terre & de l'onde,
Si de ma propre main i'auois bâty le monde,
Et comme le Soleil de mes regars produits
Tout ce que l'Vniuers a de fleurs & de fruits,
Si cela m'arriuoit ie n'aurois pas tant d'aiſe,
Ny tant de vanité que ſi Cloris me baiſe,
Mais i'entens d'vn baiſer, où le cœur puiſſe áler
Auec les mouuemens des yeux & du parler,
Que ſon ame ſans peine auec moy s'entretienne,
Et que ſa volonté ſeconde vn peu la mienne.

Amans qui vous piquez vers vn obiect forcé,
Qui ne ſçauez que c'eſt d'vn baiſer bien perſsé,
Qui ne trouuez l'Amour que dans la tyrannie,
Et n'aymez les faueurs qu'entant qu'on les vous nie,
Que vous eſtes heureux en vos laſches deſirs,
Puis que meſme vos maux ſont naiſtre vos plaiſirs.
Pour moy chere Cloris, ie n'en ſuis pas de meſme,
Ie ne ſçaurois aymer ſi ie ne voy qu'on m'ayme,
Et ſi peu qu'on refuſe à ma ſaincte amitié,
Ie ſens que mon ardeur decroit de la moitié,
I'entens que le ſalaire égale mon ſeruice,
Ie penſe qu'autrement ta conſtance eſt vn vice,
Qu'Amour hait ces eſprits qui luy ſont trop deuots,
Et que la patience eſt la vertu des ſots:
Ce que ie dis, Cloris, auec plus d'aſſeurance,
D'autant que ie te voy flater mon eſperance,
Et que pour nous tenir dans cét heureux lien,
Ie voy des-ja d'accord ton eſprit & le mien,
Aymons nous ie te prie, & lors que mon viſage
Te voudra rebuter ou mon poil ou mon âge,
Regarde en mon eſprit où i'ay miſs ton tableau,
Lors tu verras en moy quelque choſe de beau,
Tu te verras logée en vn petit Empire,
Où l'eſprit de l'amour auecques moy ſouſpire,
Il ſe tient glorieux de receuoir ta loy,
Et ſemble qu'il pourſuit meſme deſſein que moy.
Si ie vay dans tes yeux, il y va prendre place,
Ie ne voy là dedans que ſes traicts & ma face,
Ie doute s'il y fait ou mon bien ou mon mal,
Et ne ſçay plus s'il eſt mon maiſtre où mon riual:
Ie cognois bien l'Amour, ie ſçay qu'il eſt perfide,
Et ſi pour le chaſſer ie ſuis vn peu timide,

Ie luy feray tousjours vn traictement humain,
Puis que ie l'ay receu d'vne si bonne main.
Puis que c'est toy Cloris, aprés l'auoir fait naistre,
Que l'as mis dans moc ame, où ton œil est le maistre,
Où tu vis absolüe en tes commandemens,
Où ton vouloir preside à tous mes sentimens,
Cét par toy que ces vers d'vne veine animée
S'en vont à ma faueur flater la renommée,
Mais ie diray par tout que ces seules beautez
Ont esté le Demon qui me les a dictez,
Et tant que tes regards luiront à ma pensée,
Sans ouurir vne veine aucunement forcée.
Ma Muse se promet de meriter vn jour,
Que ses vers socieat nommez les fruicts de tõ Amour,
Autant que ton humeur ayme la Poësie,
Ie te prie ô Cloris aide ma freneſie:
Et puis que ie m'engage à ce diuin project,
Ne te lasse iamais de me seruir d'object,
Aujourd'huy donne moy tes beaux cheueux à peindre,
Tu verras vne plume au Pactole se teindre,
Et d'vne leture d'or grauer selon mes veux,
Mon ame entretassée auecques tes cheueux.
Ie ne veux point laisser ma passion viſiue,
Ma veine est pour Cloris & sans fonds & sans riue,
Demain ie descriray ses yeux & ce beau front,
Pour elle mon genie est abondant & prompt,
Et pour voir que ma veine en ce subiet tarisse,
Il faudra voir plutost que sa beauté periſſe,
Que mes yeux dans ses yeux ne trouuét plus d'Amour
C'est à dire, il faut voir perir l'Astre du jour:
Car ie ne pense point que ses attraicts succombent
Soubs l'iniure des ans, tant que les Cieux ne tombent,

Ils se r'enforceront au lieu de defaillir,
Comme l'or s'embellit à force de vieillir,
Et comme le Soleil à qui le vieil vsage
N'a point osté l'ardeur, ny changé le visage:
Toutesfois il n'importe à mon contentement,
Que mon Soleil éclaire, ou meure promptement:
Puis que dés ja ma vie à demy consommée,
Ne se peut asseurer d'estre long-temps aymée,
Que ie dois defaillir à ce diuin flambeau,
Et perdre auecque moy sa memoire au tombeau:
Mais tandis que le Ciel me souffrira de viure,
Et que le traict d'Amour me daignera poursuiure,
Ie me veux consommer dans ce plaisir charmant,
Et me resous de viure & mourir en aimant:
Ie sçay bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpetuel de seruir & de craindre,
Qu'elle a des mouuemens sujets à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris si ie venois aueuglé de tes charmes,
Le cœur tout en soûpirs, & les yeux tous en larmes,
Demander instamment vn amoureux plaisir,
Ie croy que ton amour m'en laisseroit choisir:
Maintenant que le Ciel dépoüille les nuages,
Que le front du Printemps menasse les orages,
Que les champs comme toy paroissent embellis
De quantité d'œillets, de rozes & de lis,
Que tout est sur la terre, & qu'vn humeur feconde,
Qu'attire le Soleil, fait rajeunir le Monde,
Comme si i'auois part à la fureur des Cieux,
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux,
Et que ce renouueau qui rend tout agreable,
Me rendit à tes yeux plus ieune & plus aimable:

Ie te veux conjurer auec des vœux discrets,
De passer auec moy quelques momens secrets:
Nous irons dans des bois sous des feüillages sombres;
Où iamais le Soleil n'a sçeu forcer les ombres;
Personne là dedans n'entendra nos Amours;
Car ie veux que les vents respectent nos discours;
Et que chaque ruisseau plus vîtement s'enfuye
De deuant tes regards, de peur qu'il ne t'ennuye:
Maintenant que le Roy s'éloigne de Paris,
Suiuy de tant de gens au carnage nourris,
Qui dans ces chauds climats vont requerir les restes
Du danger des combats, & de celuy des pestes.
Il faut que ie le suiue, & Dieu sans me punir,
Cloris ne te sçauroit empescher d'y venir,
Si tu fais ce voyage, & mon amour te prie
D'y ramener tes yeux; car c'est là ma patrie:
C'est où les rais du iour daignerent deualer,
Pour faire viure vn cœur que tu deuois brûler;
Là tu verras vn fonds où le Païsan moissonne
Mes petits reuenus sur les bords de Garonne;
Le fleuue de Garonne, où des petits ruisseaux
Au trauers de mes prez vont apporter leurs eaux;
Où des saules épais leurs rameaux verds abaissent,
Pleins d'ombre & de fresçheur sur mes troupeaux qui paissent:
Cloris si tu venois dans ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de si loin ie rougis,
Si cette occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre vn fleuue & des roches,
Où sans doute il faloit que l'Amour habitast,
Auant que pour le Ciel la terre il ne quitast;
Dans ce petit espace vne assez bonne terre
(Si ie la puis sauuer du butin de la guerre)

Nous fournira des fruicts auſſi delicieux,
Qui ſçauroient contenter ou ton gouſt ou tes yeux:
Mais à fin que mon bien d'aucun fard ne ſe voile,
Mes plats y ſont d'eſtain, & mes rideaux de toile,
Vn petit Pauillon dont le vieux bâtiment
Fut maſſonné de brique & de mauuais ciment,
Montre aſſez qu'il n'eſt pas orgueilleux de nos tiltres,
Ses chambres n'ont plancher, toict, ny portes, ny vitres,
Par où les vents d'Hyuer s'introduiſans vn peu
Ne puiſſent venir voir ſi nous auons du feu:
Ie ne veux point mentir, & quand le ſort auare,
Qui me traite ſi mal m'eût eſté plus barbare,
Et qu'il m'eût fait ſortir d'vn ſang moins recognu,
Ie te confeſſerois d'où ie ſerois venu:
Que i'ay bien plus de peine à découurir ma face
Deuant tes yeux ſi beaux qu'à te montrer ma race,
Dans l'eſtat où ie ſuis i'ay bien plus de raiſon
De te faire agréer mes yeux que ma maiſon:
Ie iure les rayons dont ta Beauté m'éclaire,
Que le but de mon ame eſt le ſoin de te plaire,
Et que i'ayme ſi fort ta veuë & tes propos,
Qu'à ton ſujet la nuict eſt pour moy ſans repos,
Et ſans faire l'Amour à la façon commune,
Sans accuſer pour toy le Ciel ny la fortune,
Sans me plaindre ſi fort i'ay ce coup plus profond,
Que les autres mortels i'ayme mieux qu'ils ne font,
Et ſi ton cœur n'en tire vne preuue aſſez bonne,
De ces Vers inſenſez que mon amour te donne,
Pour m'en iuſtifier à tes yeux adorez,
Ie repandray le ſang d'où ie les ay tirez,
Si ton humeur eſtoit de me le voir repandre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulut entendre.

ELEGIE.

Loris lors que ie ſonge en te voyant ſi belle,
Que ta vie eſt ſubjette à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'vn viſage ſi beau,
Auec tout leur éclat iront dans le tombeau,
Sans eſpoir que la mort nous laiſſe en la penſée
Aucun reſſentiment de l'amitié paſſée,
Ie ſuis tout rebuté de l'aiſe & du ſoucy
Que nous fait le deſtin qui nous gouuerne icy,
Et tombant tout à coup dans la melancolie,
Ie commence à blâmer vn peu noſtre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher vn iour
La chere réuerie où m'occupe l'Amour.
Auſſi bien faudra-t'il qu'vne vieilleſſe infame
Nous gele dans le ſang les mouuemens de l'ame,
Et que l'âge en ſuiuant ſes reuolutions,
Nous oſte la lumiere auec les paſſions:
Ainſi ie me reſous de ſonger à ma vie,
Tandis que la raiſon m'en fait venir l'enuie,
Ie veux prendre vn objet où mon libre deſir
Diſcerne la douleur d'auecques le plaiſir,
Où mes ſens tous entiers ſans fraude & ſans contrainte,
Ne s'embarraſſent plus ny d'eſpoir ny de crainte,
Et de ſa vaine erreur mon cœur des-abuſant,
Ie goûteray le bien que ie verray preſent,
Ie prendray les douceurs à quoy ie ſuis ſenſible,
Le plus abondamment qu'il me ſera poſſible,
Dieu nous a tant donné de diuertiſſemens,
Nos ſens treuuent en eux tant de rauiſſemens,
Que c'eſt vne fureur de chercher qu'en nous meſme,
Quelqu'vn que nous aimiõs, & quelqu'vn qui nous aime.

Le cœur le mieux donné tient tousjours à demy,
Chacun s'ayme vn peu mieux tousjours que son amy;
On les suit rarement dedans la sepulture,
Le droit de l'amitié cede aux loix de nature:
Pour moy si ie voyois en l'humeur où ie suis
Ton ame s'enuoler aux eternelles nuicts,
Quoy que puisse enuers moy l'vsage de tes charmes:
Ie m'en consolerois auec vn peu de larmes:
N'attends pas que l'Amour aueugle aille suiuant,
Dans l'horreur de la nuict, des ombres & du vent.
Ceux qui iurent d'auoir l'ame encore assez forte
Pour viure dans les yeux d'vne Maîtresse morte,
N'ont pas pris le loisir de voir tous les éforts,
Que fait la mort hideuse à consumer vn corps,
Quand les sens peruertis sortent de leur vsage,
Qu'vne laideur visible efface le visage,
Que l'esprit defaillant, & les membres perclus,
En se disant adieu ne se cognoissent plus;
Que dedans vn moment aprés la vie éteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair
Nous fait ouurir la terre à fin de la cacher.
Il faut estre animé d'vne fureur bien viue,
Ayant consideré comme la mort arriue,
Et comme tout l'obiet de nostre Amour perit,
Si par vn tel remede vne ame ne guerit:
Cloris tu vois qu'vn iour il faudra qu'il aduienne,
Que le destin rauisse & ta vie & la mienne:
Mais sans te voir le corps ny l'esprit depery,
Le Ciel en soit loüé, Cloris ie suis guery,
Mon ame en me dictant les vers que ie t'enuoye,
Me vient de plus en plus ressuſciter la ioye:

Ie sens que mon esprit reprend la liberté,
Que mes yeux dénoilez cognoissent la clarté,
Que l'objet d'vn beau jour, d'vn pré, d'vne fontaine,
De voir comme Garonne en l'Ocean se traine,
De prendre dans mon Isle en ses longs promenoirs,
La paisible freschеur de ses ombrages noirs,
Me plaist mieux aujourd'huy que le charme inutile
Des attraits dont Amour te fait voir si fertile,
Languir incessamment aprés vne Beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté,
Gaigner au prix du sang vne foible esperance
D'vn plaisir passager qui n'est qu'en apparence,
Se rendre l'esprit mol, le courage abatu,
Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu,
Pour conseruer son mal, mettre tout en vsage,
Se peindre incessamment & l'ame & le visage,
Cela tient d'vn esprit où le Ciel n'a point mis
Ce que son influence inspire à ses amis:
Pour moy que la raison éclaire en quelque sorte,
Ie ne sçaurois porter vne fureur si forte,
Et des-ja tu peux voir au train de cét écrit,
Comme la gueriz on auance mon esprit:
Car insensiblement ma Muse vn peu legere
A passé dessus toy sa plume passagere,
Et destournant mon cœur de son premier objet,
Dés le commencement i'ay changé de sujet,
Emporté du plaisir de voir ma veine aisée,
Seurement aborder ma flâme rapaisée,
Et iouër à son gré sur les propos d'aimer,
Sans auoir aujourd'huy pour but que de rymer,
Et sans te demander que son bel œil éclaire
Ces Vers, où ie n'ay pris aucun soin de te plaire.

STANCES.

Maintenant que Cloris a iuré de me plaire,
Et de m'aimer mieux que deuant,
Ie depite le sort, & crains moy sa colere,
Que le Soleil ne craint le vent.

Cloris renouuellant ma cheine presque vsée,
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesée,
Quand Pluton relâcha les siens.

Des-ja ma liberté faisoit trembler mon ame,
Mon salut me faisoit perir,
Ie mourois du regret d'auoir tué ma flâme,
Combien qu'elle me fit mourir.

Sortant de ma prison ie me treuuois sauuage,
I'estois tout ébloüy du iour,
De tous mes sentimens i'auois perdu l'vsage,
En perdant celuy de l'Amour.

Ainsi l'Oyzeau de cage alors qu'il se deliure,
Pour se remettre dans les bois,
Treuue qu'il a perdu l'vsage de son viure,
De ses aisles & de sa voix.

Dieux où cét aduenture auoit porté ma vie!
Ie fremissois de son orgueil,
Ce pendant ie sentois que ie mourois d'enuie,
De l'adorer iusqu'au cercueil.

Cloris trauaillez bien à dénoüer ma chiene,
Mon joug est tres-bien asseuré,
Vous seriez fort long-temps pour me mettre en la peine,
Dont vous m'auez si tost tiré.

Ie ne suis pas si fol que d'écouter encore

Les censures de ma raison,
Et combien que mon mal eut besoin d'Ellebore,
Ie prendrois plutost du poison.

SONNET.

ON n'auoit point posé les fondemens de Rome,
On n'auoit point parlé du siege d'Ilion,
La terre n'auoit point receu Deucalion,
Ny Babel diuisé le langage de l'homme.
Les sœurs de Phaëton ne pleuroient point la gomme,
Les Geans n'auoient point monté sur Pelion,
Et celuy qui causa nostre rebellion,
N'auoit pas mis la dent sur la premiere pomme.
Cypre n'auoit point veu ses riues écumer
De ce germe diuin qui tomba dans la Mer,
Quand la Mere d'Amour voulut sortir de l'onde.
Bref, nous ne sçauons point des siecles assez vieux,
Depuis qu'on a cogneu l'origine du monde,
De qui l'antiquité ne le cede à vos yeux.

SONNET.

MInistre du repos, Sommeil pere des Songes,
Pourquoy t'a t'on nommé l'image de la Mort?
Que ces faiseurs de Vers t'ont iadis fait de tort
De te persuader auecques leurs mensonges.
Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges,
Nos esprits sont rauis par vn si doux transport,
Qu'au lieu de racourcir à la fureur du sort
Les plaisirs de nos jours, Sommeil tu les alonges.
Dans ce petit moment, ô songes rauissans!

Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes ſens,
I'ay tenu dans mon lict Elize toute nuë.
Sommeil, ceux qui t'ont fait l'image du trépas,
Quand ils ont peint la mort ils ne l'ont point cognuë;
Car vray'ment ſon Portraict ne luy reſſemble pas.

SONNET.

AV moins ay-ie ſongé que ie vous ay baiſée,
Et bien que tout l'Amour ne s'en ſoit pas allé,
Ce feu qui dans mes ſens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flâme rapaiſée.
Aprés ce doux effort mon ame repoſee,
Peut rire du plaiſir qu'elle vous a volé,
Et de tant de refus à demy conſolé,
Ie treuue deſormais ma gueriſon aiſée.
Mes ſens des-ja remis commencent à dormir,
Le ſommeil qui deux nuicts m'auoit laiſſé gemir,
En fin dedans mes yeux vous fait quitter la place:
Et quoy qu'il ſoit ſi froid au iugement de tous,
Il a rompu pour moy ſon naturel de glace,
Et s'eſt montré plus chaud & plus humain que vous.

SONNET.

DV n ſommeil plus trãquille à mes Amours réuãt,
I'éueille auant le iour mes yeux & ma penſee,
Et cette longue nuict ſi durement paſſee,
Ie me treuue eſtonné dequoy ie ſuis viuant.
Demy deſeſpéré ie iure en me leuant
D'arracher cét objet à mon ame inſenſee,
Et ſoudain de ſes vœux ma raiſon offencée

Se dedit & me laisse aussi fol que deuant.
Ie sçay bien que la mort suit de prés ma folie:
Mais ie voy tant d'appas en ma melancolie,
Que mon esprit ne peut souffrir sa gueriſon.
Chacun à ſon plaiſir doit gouuerner ſon ame;
Mithridate autrefois a veſcu de poiſon,
Les Leſtrigons de ſang, & moy ie vis de flâme.

SONNET.

CHere Izis tes beautez ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'Amour dans ſon aueuglemẽt,
Et les Dieux occupez aprés toy ſeulement,
Laiſſent l'eſtat du monde errer à l'aduenture.
Voyans dans le Soleil tes regards en peinture,
Ils en ſentent leur cœur touché ſi viuement,
Que s'ils n'eſtoient cloüez ſi fort au Firmament,
Ils deſcendroient bien toſt pour voir leur creature.
Croy-moy qu'en cette humeur ils ont peu de ſoucy,
Où du bien où du mal que nous faiſons icy,
Et tandis que le Ciel endure que tu m'aymes,
Tu peux bien dans mon lict impunément coucher:
Izis que craindrois-tu, puis que les Dieux eux-meſmes,
S'eſtimeroient heureux de te faire pecher?

SONNET.

SAcrez murs du Soleil où i'adoray Phillis,
Doux ſejour où mon ame eſtoit iadis charmée,
Qui n'eſt plus au jourd'huy ſous nos toicts démolis,
Que le ſanglant butin d'vne orgueilleuſe Armée.
Ornemens de l'autel qui n'eſtes que fumée,

Grand Temple ruiné, myſteres abolis,
Efroyables objets d'vne ville alumée,
Palais, hommes, cheuaux, enſemble enſeuelis.
Foſſez larges & creux, tous comblez de murailles,
Spectacles de frayeur, de cris, de funerailles,
Fleuue par où le ſang ne ceſſe de courir,
Charniers où les Corbeaux & Loups vōt tous repaître:
Clerac pour vne fois que vous m'auez fait naître,
Helas! combien de fois me faites vous mourir.

POVR VNE AMANTE IRRITEE.

SONNET.

CEux qui tirent le cœur par les traits du viſage,
Remarquent dans le tien des ſignes de valeur;
Mais cōme la Vaillance eſt tousjours vn preſage
Qui promet de la gloire auecque du mal'heur.
I'eſpere que la Mort auecques ſa pâleur,
Couurira tes beautez de ſa funeſte image,
Et que ton ieune ſang tout remply de chaleur,
Viendra faire à ton dam preuue de ton courage.
Vn iour que tu voudras combatre au premier rang,
Ie te verray couuert de pouſſiere & de ſang,
Et le cœur trauerſé d'vne mortelle playe.
Tourner ces traîtres yeux deuers ton monument:
Lors pour te faire voir que ma vengeance eſt vraye,
Ie n'en ietteray pas vn ſoûpir ſeulement.

POVR VNE AMANTE CAPTIVE.

SONNET.

Tyrannique respect, triste & fâcheux deuoir,
Qui tiens si rudement mes volontez cõtraintes;
Dois-ie mourir icy sans que ie puisse auoir
Autre soulagement que celuy de mes plaintes?
Souffriray-ie, ô Thyrsis! mon cœur gelé de craintes
Dans le desir brûlant que i'ay de te reuoir,
Loix que ma passion deuoit auoir enfraintes,
Garderez-vous tousjours ce rigoureux pouuoir?
Ie crois que le Tyran, qui d'eternelles flâmes
Donne le châtiment ordonné pour les ames,
Quand ie serois esclaue au fonds de ses Enfers:
S'il sçauoit le sujet de mon impatience,
Sentiroit me voyant blesser sa conscience,
S'il ne me permettoit de sortir de mes fers.

ELEGIE.

Dans ce climat barbare, où le Destin me range,
Me rendant mon Païs comme vn Païs étrange;
Desloges ie ne sçay quel étourdissement
Assoupit les aigreurs de mon bannissement,
Ie n'ay point soûpiré depuis l'heure funeste,
Que ie receus ce traict de la fureur Celeste,
Ton ame en fut touchée, & gemit sous l'effort
Que me fit la rigueur de mon injuste sort:
Mon Maistre en eut aussi de bien viues atteintes,
Et vos ressentimens n'attendoient pas mes plaintes:
Moy voyant mon desastre auec vostre amitié,

I'eus vn peu de douleur & beaucoup de pitié,
Ie ſentis mon malheur; mais le ſoucy viſible
De voſtre affection me fut bien plus ſenſible;
Mon cœur preſſé du mal, comme en deux ſe fendit,
Et ſur luy tout mon fiel alors ſe répandit,
Mon courage ébloüy laiſſa tomber les armes,
Et mon œil fut honteux de n'auoir point de larmes;
Mais depuis le moment que ie te dis adieu,
Soudain que mes regards eurent changé de lieu,
Mon eſprit r'aſſeuré reuint à ſa coûtume:
Et ſoudain que mon cœur perdit ſon amertume,
Ie veis tous mes ſoucis en l'air s'éuanoüir,
Et treuuay dans moy-meſme en quoy me réjoüir.
L'objet de ce chagrin m'échapa comme vn ſonge,
Et ce vray deſplaiſir me parut vn menſonge,
Comme dans nos cerueaux l'image d'vn penſer
Quelquefois ſe diſſipe & ne fait que paſſer,
L'imagination ne le ſçait plus refreindre,
Et la memoire auſſi ne la peut pas atteindre;
L'ombre de cêt ennuy s'éuanoüit ſi bien,
Que ie m'en treuue quitte, & n'y cognois plus rien.
Deſloges, rien de tel jamais ne t'importune,
Jamais rien de pareil n'arriue à ta fortune,
Jamais tel accident n'épreuue ta raiſon,
Jamais vn tel oyſeau ne vole en ta maiſon:
Ie ſçay bien que ton ame, & ſage & courageuſe,
T'a fait voir la mer calme, & la mer orageuſe,
Et que ton front égal au changement des flots,
Veîd mille fois changer le front des Matelots,
Quand ces deçeins hardis te firent prendre enuie
D'aller de-là la ligne abandonner ta vie,
Ie ſçay dans quel danger la fortune t'a mis,

Et combien ta valeur a choqué d'ennemis.
Que tu ris des malheurs dont les mortels soûpirent,
Et des traits les plus forts que les destins nous tirent,
Mais tousjours vaut-il mieux viure paisiblement,
D'autant que le repos vaut mieux que le tourment,
L'effort de la raison, & ce combat farouche,
Contre nos sentimens quand la douleur nous touche,
Importune la vie, & son fâcheux secours
Nuit plus que si le mal prenoit son iuste cours,
Qui retient vn soûpir, s'attriste dauantage,
Vn tourment qu'on étouffe étourdit le courage,
Et si iamais l'objet de quelque déplaisir,
De ses tristes appas t'estoit venu saisir,
Plains toy, ne force rien, fay que ton ame éclate,
Et sçache qu'en pleurant vne douleur se flate:
Mais ces remedes là ne te font pas besoin,
Les matieres de pleurs te touchent de trop loin,
L'Astre qu'on veid reluire au point de ta naissance,
D'vne meilleure forme a bâty son essence:
Le Ciel te void tousjours le visage serain,
Comme si le destin t'eut fait l'ame d'airain,
Toute sorte de maux, ton esprit les defie,
Sans besoin du secours de la Philosophie:
Mais moy qui vois mon Astre en si mauuais sentier,
Qui ne goûtay jamais vn seul plaisir entier,
Qui sens que tout me choque, & qui ne void personne
M'assister aux assauts que fortune me donne,
Suis-ie pas bien-heureux qu'au fort de mon malheur,
Ie n'aye ressenti tant soit peu de douleur:
Bien que ie sois banny peu s'en faut du Royaume,
Qu'icy ie ne voy plus, ny dez, ny jeu de paume:
Ie ne void rien que champs, que riuieres, que prez,

Où le plus doux Rozier me pût comme Cyprez,
Où ie n'ay plus l'aſpect de la Place Royale,
Où ie ne puis aller boire frais en ta Sale,
Où mon Maiſtre n'eſt pas, où ne vient point la Cour,
Où ie ne ſçaurois voir ny toy, ny Lyancour:
Ie ne ſçay comme quoy ma ſauuage nature
Peut ſans étonnement ſouffrir cette auanture,
Mon œil n'a point regret au lieu que i'ay laiſſé,
Mon ame ne plaint point le temps qu'elle a paſſé:
Au lieu de tant de pompes où la Cour vous amuſe,
Icy ie n'entretiens que Baccus & la Muſe,
Qui tous deux liberaux auec leurs doux preſens
A leur deuotion tiennent mes ieunes ans,
Innocent que ie ſuis plein de repos dans l'ame,
Qui tiens indifferent qu'on me loüe ou me blâme,
Qui fais ce qui me plêt, qui vis comme ie veux,
Qui plaindrois au deſtin le moindre de mes vœux,
Qui ris de la Fortune, & couché dans la boüe
Me mocque des captifs qu'elle attache à ſa roüe,
Icy comme à la Cour i'ay le ſort tout pareil,
Et vois couler mes jours ſous vn meſme Soleil,
Que ſi noſtre Syluandre a l'eſprit prophetique,
Si les euenemens ſuiuent ſa prognoſtique,
Et que c'eſt au ſiny, quelqu'vn ait le credit
De faire reüſſir le bien qu'il m'a predit,
On verra que Paris n'a point changé de place,
Et que mes ſentimens n'ont point changé de face:
Or comme dans la Cour i'eſtois plus Courtiſan,
Sçache que dans les champs ie ne ſuis point Païſan,
Et que mes paſſions aucunement ne cedent
A la contagion des lieux qui me poſſedent,
Mon ſens en toutes parts ſuiuant vn meſme cours,

Tu me verras tout tel que tu m'as veu tousjours,
Que si mon long exil doit borner ma demeure,
Quelque part où ce soit, si faut-il que ie meure,
Et quoy que face Ilax & les plus fauoris,
Le Ciel n'est pas plus loin d'icy que de Paris.

ODE.

PERSIDE *ie me sens heureux*
De ma nouuelle seruitude,
Vous n'auez point d'ingratitude
Qui rebute vn cœur amoureux:
Il est bien vray que ie me fâche
Du fard où vostre teint se cache,
Nature a mis tout son credit
A vous faire entierement belle,
L'Art qui pense mieux faire qu'elle
Me deplaist, & vous enlaidit.
L'éclat, la force & la peinture
De tant & de si belles fleurs,
Que l'Aurore auecque ses pleurs
Tire du sein de la Nature
Sans fard & sans déguisement,
Nous donne bien plus aisément
Le plaisir d'vne odeur naïfue,
Leur objet nous contente mieux,
Et se montre deuant nos yeux
Auec vne couleur plus viue.
Les Oyzeaux qui sont si bien teints
Ne couurent point d'vne autre image
Le lustre d'vn si beau plumage
Dont la Nature les a peints,

Et leur celeſte melodie,
Plus aimable qu'en Arcadie,
N'eſtoient les Flageolets des Dieux,
Prend elle meſme ſes meſures,
Choiſit les tons, faict les ceſures,
Mieux que l'Art le plus curieux.
L'eau de ſa naturelle ſource
Treuue aſſez de canaux ouuerts
Pour trainer par des plis diuers
La facilité de ſa courſe:
Les riuages ſont verdiſſans,
Où des arbriſſeaux fleuriſſans
Ont tousjours la racine freſche,
L'herbe y croiſt juſqu'à leur grauier,
Mais vne herbe que le Bouuier
N'apporta jamais à ſa creſche.
Ces petits cailloux bigarez
En des diuerſitez ſi belles,
Où treuueroient-ils des modelles
Qui les fiſſent mieux figurez;
La Nature eſt inimitable,
Et dans ſa beauté veritable
Elle éclatte ſi viuement,
Que l'Art gâte tous ſes ouurages,
Et luy fait plutoſt mille outrages,
Qu'il ne luy donne vn ornement.
L'Art ennemy de la franchiſe
Ne veut point eſtre recogneu;
Mais l'Amour qui ne va que nud
Ne ſouffre point qu'on ſe déguiſe:
Les Nymphes au ſortir des eaux,
D'vn peu de jonc & de roſeaux

Se font la coiffure & la robbe:
Et les yeux du Satyre ont droit
De regretter encor l'endroit
Que leur vêtement leur dérobbe.
Si vous ſçauiez que peut l'effort
De voſtre beauté naturelle,
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous caſſeriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous r'enfermez vos onguens;
La nuict vous quitteriez le maſque,
Et perdriez cét humeur fantaſque
De dormir auecque vos gans.
Lors que vous ſerez hors d'vſage,
Et que l'injure de vos ans
Appellera les Courtiſans
A l'Amour d'vn plus beau viſage;
Quand vos appas ſeront ôtez,
Que les rides de tous côtez
Auront coupé ce front d'Albâtre,
Tâchez lors d'excroquer l'Amour,
Et ſi vous pouuez chaque iour,
Faites vous de cire ou de plâtre.
Si le Ciel me fait viure aſſez
Pour voir la fin de voſtre gloire,
Et me punir de la memoire
De nos contentemens paſſez,
Ie croy que ie ſeray bien aiſe,
Ne treuuant plus rien qui me plaiſe
Au viſage que vous aurez,
De reuoir l'Amour & les Graces,

Et d'en aller baiſer les traces
Sur le fard dont vous vſerez.
Mais au jourd'huy belle Perſide,
Vos ieunes yeux ſeront teſmoins,
Qu'il faut vn ſiecle pour le moins
Pour vous amener vne ride :
L'Aurore qui dedans mes Vers
Voit apprendre à tout l'Vniuers
Que voſtre Beauté la ſurmonte,
Arrachant de ces beaux habits,
Et les perles & les rubis,
Elle pleure & rougit d'honte.
L'Aube n'eſt point rouge au matin,
D'autant que Titon la baiſee,
Et ne verſe point ſa roſee
Pour la Marjolaine & le Tin:
La rougeur qui paroit en elle,
C'eſt de voir Perſide trop belle:
Et l'humidité de ſes pleurs,
Quoy que chante la Poëſie,
Ce ſont des pleurs de ialouſie,
Et des marques de ſes douleurs.

ELEGIE.

Depuis ce triſte iour qu'vn adieu malheureux
M'oſta le cher objet de mes yeux amoureux,
Mon ame de mes ſens fut toute deſ-vnie,
Et priué que ie fus de voſtre compagnie,
Ie me treuua ſi ſeul auecques tant d'effroy,
Que ie me creus moy-meſme eſtre éloigné de moy,
La clarté du Soleil ne m'eſtoit point viſible,

La douceur de la nuict ne m'estoit point sensible,
Ie sentois du poison en mes plus doux repas,
Et des gouffres par tout où se portoient mes pas:
Depuis rien que la mort n'accompagna ma vie,
Tant me coûta l'honneur de vous auoir suiuie:
O Dieux! qui disposez de nos contentemens,
Les donnez-vous tousjours auecques des tourmens,
Ne se peut-il jamais qu'vn bon succez arriue
A l'estat des mortels qu'vn mauuais ne le suiue,
Meslez-vous de l'horreur au sort plus gracieux,
De celuy des humains que vous aimez le mieux?
Icy vostre puissance est en vain appellee,
Comme vn corps a son ombre, vn côtau sa valee,
Ainsi que le Soleil est suiuy de la nuict,
Tousjours le plus grand bien a du mal qui le suit:
Lors que le beau Pâris accompagnoit Helene,
Son ame de plaisir voit la fortune pleine;
Mais le sort, ce bon-heur cruellement vangea;
Car comme auec le temps la fortune changea,
De sa prosperité náquit vne misere,
Qui fit brûler sa Ville, & massacrer son Pere:
Bien que dans ce carnage on veid tant de malheurs,
Qu'on versa dans le feu tant de sang & de pleurs,
Ie iure par l'éclat de vostre beau visage,
Que pour l'amour de vous ie souffre dauantage;
Car si long-temps absent des graces de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'auprés des Dieux,
Et que ie suis tombé par vn coup de tonnerre,
Du plus haut lieu du Ciel, au plus bas de la terre,
Depuis tous mes plaisirs dorment dans le cercueil,
Aussi vrayment depuis ie suis vêtu de dueil,
Ie suis chagrin par tout où le plaisir abonde,

Ie n'ay plus nul ſoucy que de déplaire au monde;
Comme ſans me flater ie vous proteſte icy,
Que le monde ne fait que me déplaire auſſi,
Au milieu de Paris ie me ſuis fait Hermite,
Dedans vn ſeul objet mon eſprit ſe limite,
Quelque part où mes yeux me penſent diuertir,
Ie traine vne priſon d'où ie ne puis ſortir,
I'ay le feu dans les os, & l'ame déchiree
De cette fléche d'or que vous m'auez tirée,
Quelque tentation qui ſe preſente à moy,
Son appas ne me ſert qu'à renforcer ma foy.
L'ordinaire ſecours que la raiſon apporte,
Pour rendre à tout le moins ma paſſion moins forte,
L'irrite dauantage, & me fait mieux ſouffrir
Vn tourment qui m'oblige en me faiſant mourir,
Contre vn deçein prudent s'obſtine mon courage,
Ainſi que le rocher s'endurcit à l'orage.
I'ayme ma freneſie, & ne ſçaurois aymer
Aucun de mes amis qui la voudroient blâmer,
Auſſi ne crois ie point que la raiſon conſente
De m'approcher tandis que vous ſerez abſente,
I'entens que ma penſée épreuue inceſſamment
Tout ce que peut l'ennuy ſur vn fidelle Amant,
I'entens que le Soleil auecques moy s'ennuye,
Que l'air ſoit couuert d'ombre, & la terre de pluye,
Que parmy le ſommeil, de triſtes viſions
Enuelopent mon ame en leurs illuſions,
Que tous mes ſentimens ſoyent meſlez d'vne rage,
Qu'au lict ie m'imagine eſtre dans vn naufrage,
Tomber d'vn precipice, & voir mille ſerpens
Dans vn cachot obſcur autour de moy rempans;
Auſſi bien loin de vous vne vie inhumaine,

Sans doute me ſera plus aimable & plus ſaine;
Car ie ne puis ſonger ſeulement au plaiſir,
Qu'vne mort ne me vienne incontinent ſaiſir:
Mais quand le Ciel laſſé du tourment qu'il me liure,
Sous vn meilleur aſpect m'ordonnera de viure,
Et qu'en leur changement les Aſtres inconſtans
Me pourront amener vn fauorable temps,
Mon ame à voſtre objet ſe treuuera changee,
Et de tous ces malheurs incontinent vengee,
Quand mes eſprits ſeroient dans vn mortel ſommeil,
Vos regards me rendront la clarté du ſoleil,
Deſſus moy voſtre voix agiter de la Sorte,
Que le Zephire agiſt ſur la campagne morte:
Voyez comment Philis renait à ſon abord,
Des-ja l'Hyuer contre elle a finy ſon effort:
Deſormais nous voyons épanoüir les Roſes,
La vigueur du Printemps reuerdit toutes choſes,
Le Ciel en eſt plus gay, les iours en ſont plus beaux,
L'Aurore en s'abillant écoute les Oyſeaux,
Les Animaux des champs qu'aucun ſoucy n'outrage,
Sentent renoueler & leur ſang & leur âge,
Et ſuiuant leur nature & l'appetit des ſens,
Cultiuent ſans remords des plaiſirs innocens,
Moy ſeul dans la ſaiſon où chacun ſe contente,
Accablé des douleurs d'vne cruelle attente,
Languy ſans reconfort, & tout ſeul dans l'Hyuer,
Ne void point le Printemps qui me puiſſe arriuer:
Seul ie void les Foreſts encore deſolees,
Les Parterres dezers, les Riuieres gelees,
Et comme enſorcelé ne puis goûter le Fruit,
Qu'à la faueur de tous cette ſaiſon produit:
Mais lors que le Soleil adoré de mon ame,

Du feu de ſes rayons r'échauffera ma flâme,
Mon Printemps reuiendra, mais mille fois plus beau,
Que n'en donne aux mortels le Celeſte flambeau,
Si jamais le deſtin permet que ie la voye,
Plus que tous les mortels, tout ſeul i'auray de ioye:
O Dieux! pour deſſœr l'horreur du monument,
Ie ne demande rien que cela ſeulement.

ELEGIE.

Ruelle à quel propos prolonges tu ma peine,
Qui t'a ſolicitee à renouër ma cheine,
Quel Demon ennemy de mes contentemens
Mo vient remettre encore en tes enchantemens:
Mn meal alloit finir, & des-ja ma penſee
Ne gardoit plus de toy qu'vne Image effacee,
Ma fiévre n'auoit plus que ce friſſon leger,
Qui du dernier accez acheue le danger:
Encore vn jour ou deux de ton ingratitude,
Et i'allois pour iamais ſortir de ſeruitude,
Ce n'eſtoit plus l'Amour qui guidoit mon deſir,
Il m'auoit acheué ſa peine & ſon plaiſir,
Ie ſongeois aux douceurs que ce Printemps preſante,
Mes yeux treuuoient deſ-ja la campagne plaiſante,
Nous auions fait deſſein mon cher Damon & moy,
D'eſtre abſent quelques jours de Paris & de toy,
Pour faire éuanoüir les reſtes de la flâme,
Qui ſi ſubitement ont r'allumé mon ame:
Tout du premier objet ſes charmes inhumains
Ont reblesſé mon cœur & r'attaché mes mains,
Il n'a fallu qu'vn mot de cette voix traîtreſſe,
Que voir encore vn coup les yeux de ma Maîtreſſe.

Au moins s'il se pouuoit qu'vn desir mutuel
Nous eut lié tous deux d'vn joug perpetuel,
Que jamais son caprice, & iamais ma colere,
N'alteraſt en nos cœurs le soucy de nous plaire,
Iamais de nos plaiſirs n'interrompit le cours,
Ie serois bien-heureux de l'adorer tousjours,
Lors qu'à l'extremité ma paſſion preſſee,
Se void de ton accueil tant ſoit peu careſſee,
Et que ta complaiſance, ou d'aiſe, ou de pitié,
Ne laiſſe pas long-temps languir mon amitié,
Ie ſens dans mes eſprits ſe reſpandre vne ioye,
Qui paſſe tous les biens que la Fortune enuoye:
Si Dieu me faiſoit Roy ie ſerois moins content,
L'Empire du Soleil ne me plairoit pas tant,
Au ſortir des plaiſirs que ta beauté me donne,
Ie foulerois aux pieds l'éclat d'vne Couronne,
Et dans les vanitez où tu me viens rauir,
Ie tiendrois glorieux vn Roy de me ſeruir,
Sans toy pour m'enrichir Nature eſt infertile,
Et pour me réjoüir Paris meſme inutile,
Toy ſeule eſt le trezor, & l'objet precieux,
Où veillent ſans repos mon eſprit & mes yeux,
Et ſelon que ton œil me rebute ou me flatte,
Dans le mien, ou la ioye, ou la fureur éclate:
Quand mes deſirs preſſez du feu qui les pourſuit,
Cherchent dans tes faueurs vne amoureuſe nuict,
Si peu que ton humeur refuſe à mon enuie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie,
Souuiens-toy ie te prie à quel point de douleur
Me fit venir l'excez de mon dernier malheur:
Combien que mon reſpect auecque des contraintes,
Se veulent efforcer de retenir mes plaintes,

Tu ſçais dans quels tourmens i'attendis le Soleil,
Et par quels accidens ie rompis ton ſommeil,
Panché deſſus les bords d'vn gouffre inéuitable,
Tu me vis ſupporter vn mal inſupportable,
Vn mal où mon deſtin ſe faiſoit conſentir,
Quoy qu'il t'en preparaſt vn peu de repentir,
Dans le reſſentiment de ce cruel outrage,
Ma maiſon par depit éueilla mon courage,
Ie fis lors vn deſſein de ſeparer de moy
Cette part de mon cœur qui vit auecque toy,
De ne ſonger jamais à retreuuer la trace,
Par où des-ja ſouuent i'auois cherché ta grace:
D'amon eſtoit tousjours auprés de mon eſprit,
Pour l'aſſiſter, au cas que ſon mal le reprit,
Ie r'appellois des-ja, le ieu, la bonne chere,
Ma douleur tous les jours deuenoit plus legere,
Ie dormis la moitié de la ſeconde nuict,
L'abſence trauailloit auec beaucoup de fruict,
Des-ja d'autres Beautez auec aſſez de charmes,
Diuertiſſoient ma peine & tariſſoient mes larmes,
Leur naturel facile à mon affection,
Auoit mis ton eſclaue à leur deuotion,
Et comme vne amitié par vne autre s'efface,
Chez moy d'autres objects auoient gaigné ta place,
Lors que ta repentance ou plutoſt ton orgueil,
Irrité que mes maux eſtoient dans le cercueil,
Me ramena tes yeux, qui chez moy retreuuerent
La meſme intelligence alors qu'ils arriuerent,
Tes regards n'eurent pas examiné les miens,
Que ie me retreuuay dans mes premieres liens,
Ma raiſon ſe dédit, mes ſens à ton entree
Sentent qu'vn nouueau mal les bleſſe & les recree,

Et du meſme moment qu'ils ont cognen leurs fers,
Ils n'ont peu s'empeſcher qu'ils ne s'y ſoient offers.
Caliſte s'il eſt vray que ton cœur ſoit ſenſible,
Au feu qui me conſomme, & qui t'eſt bien viſible,
S'il eſt vray que tes yeux lors qu'ils me vont bleſſer,
Ont de la confidence auecque ton penſer,
Que ma poſſeſſion te donne vn peu de gloire,
Que jamais mon objet ait flatté ta memoire,
Ainſi que tes regards, ta voix & ton beau teint
Ont leur pourtrait fidelle en mon cœur bien empreint:
Conſidere ſouuent quel plaiſir, quelle peine,
Me faict comme tu veux ton Amour ou ta haine,
Pardonne à ma fureur vne importunité,
Qu'elle ne te fait point auec impunité:
Car ie veux que le Ciel m'accable du tonnerre,
Si touſjours ma raiſon ne luy fait point la guerre,
Et ie croy que le temps m'aſſiſtera ſi bien,
Qu'en fin i'accorderay ton deſir & le mien.

ELEGIE.

A MONSIEVR DE PESE'.

VNique confident de ma nouuelle flâme,
Toy ſeul que i'ay laiſsé lire au fonds de mõ ame,
Toy chez qui mon ſecret demeure ſans danger,
Qui ſçais comme tu dois me plaindre & me vanger,
Eſcoute ie te prie vne plainte forcee,
Qu'vn vif reſſentiment arrache à mà penſee,
Celle à qui i'ay donné mon ame à gouuerner,
Fait le pis qu'elle peut, à fin de la damner,
Tous les jours ſon orgueil contre ſa conſcience,
Par de nouueaux affrons combat ma patience:

Ie ne puis plus porter la pesanteur des fers,
Que i'ay depuis deux ans honteusement souffers:
Helas! quand ma raison remet en ma memoire
Ce que tu me disois au riuage de Loire,
Lors qu'auec tant d'honneur & de bon traitement,
Tu voulois diuertir mon mécontentement,
Ie me veux repentir d'auoir esté rebelle
A ton opinion, quoy qu'elle fut cruelle,
Quoy que ce fut m'oster la lumiere du iour,
Tu m'aurois fait plaisir de me guerir d'Amour:
Si tu sçauois combien cela me fait de peine,
Combien cette fureur deguise vne ame saine,
Combien cette molesse enchante la vertu,
Sous quel effort l'esprit y demeure abatu,
Et comment l'honneur mesme y compatist encore,
Tu maudirois pour moy la Beauté que i'adore:
Mais auec qui bien tost ie t'oserois iurer,
Viure indifferemment au lieu de l'adorer,
Ie sens que ma raison fremit de mes suplices,
Que mon affection se rend à ses malices
Elle est insupportable en sa legereté,
Elle a trop peu de soin, & trop de liberté,
Elle void dans mon ame, & sans m'ouurir la sienne,
Elle veut posseder absolument la mienne:
Tu sçais comment l'Amour peut forcer quelquefois
A trahir le deuoir & transgresser les loix,
Et que sans le secret de deux esprits fidelles,
Toutes les passions sont vn peu criminelles,
Qu'il est bien dangereux de viure en confident,
Auec qui sans dessein nous perd en ce perdant:
Caliste sourde au bruit d'vne mauuaise estime,
Cherche des vanitez à publier vn crime,

M'a quelquefois prié de luy donner des vers,
Où tout le monde veid tous nos desirs ouuers,
De luy faire vne image, où cét humeur lasciue,
Aprés nos derniers iours parut encore viue:
Vraiment ie suis heureux qu'elle m'ait contenté,
Par toutes les faueurs que donne vne Beauté,
Ce souuenir m'en donne vne si chere ioye,
Que mes yeux sont ialoux que personne la voye,
Mesme à toy qui me vois & dedans & dehors,
Ie ne te l'ay point dit sans vn peu de remors:
Mais puis qu'elle est d'vne ame à ne pouuoir rien faire,
Enuers toy ma prudence estoit peu necessaire,
Puis que tout est public en cét esprit leger,
Mon secret ne seruoit qu'à te desobliger,
Ma patiente humeur flattoit son imprudence,
Et ma discretion trompoit ta confidence:
Cher Damon ie t'adiure au nom de l'amitié
Qui nous a partagé les cœurs par la moitié,
Pardonne à mon erreur: En fin ie te confesse,
Que ie t'ay moins aymé iadis que ma maistresse,
Auiourd'huy que mon cœur panche à sa gueriſon,
Comparant ta franchise auec sa trahison,
Ses imperfections auecque ton merite,
Ie crains qu'en m'excusant mon peché ne t'irrite,
Depuis que mes regards ont descouuert le iour
Que ie me suis osté le bandeau de l'Amour,
Ie commence à tout voir d'vn different visage,
Ie r'amene mes sens à leur premier vsage,
Ie cognois de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux,
Que l'esclat de son teint, ny les traicts de ses yeux:
Damon i'ay veu depuis d'vne claire apparence,
Qu'en toy seul i'ay plus d'aise, & d'heur, & d'asseurance,

Que ie n'en puis treuuer dans ces liens honteux,
Où le mal eſt certain, & le plaiſir douteux,
En la plus belle ardeur où ie puis voir Caliſte,
Mon ame y ſent tousjours quelque choſe de triſte?
Tousjours quelque ſoupçon rebute mon deſir,
Et m'empeſche d'y prendre vn abſolu plaiſir,
Dans ces molles fureurs qui m'alloient rendre infame,
Certains enchantemens enuelopoient mon ame,
Tous mes ſens égarez prenoient vn autre cours,
Des-ja ie n'auois rien de libre en mes diſcours;
Ces plaiſirs qu'aime tant noſtre commun genie
S'eſtoient laiſſé ſurprendre à cette tyrannie,
Ie ne goûtois plus rien qui ne me fut amer,
Tant l'eſprit par le corps s'eſtoit laiſſé charmer;
Tu m'as veu quelque fois toute la nuict entiere,
Réver profondement ſans aucune matiere;
N'as-tu point remarqué diminuer mes ſens,
N'ay-ie point fait depuis des vers plus languiſſans?
Croy que i'ay bien ſouffert, & que c'eſt aduenture,
Auoir ſi puiſſamment étourdy ma nature,
Qu'encore vn mois ou deux a force d'endurer,
Mes pauures ſens vſez ne pouuoient plus durer,
Si ſon dernier mépris ne m'eût donné ma grace,
Ie m'en allois mourir comme mourut le Taſſe:
Puis que i'en ſuis ſauué; car ces vers ſont teſmoins,
Que ie ne l'aime plus, puis que ie l'aime moins,
D'vn ſommet releué lors que le pied nous gliſſe,
On trébuche tousjours du faiſte au precipice,
Puis que i'en ſuis dehors, ie te laiſſe à choiſir
L'objet que tu voudras preſcrire à mon deſir,
Et ſi tu veux complaire à ma derniere enuie,
Cher Damon prens le ſoin de gouuerner ma vie.

ELEGIE.

NE me fais point aimer auecques tant de peine,
Dedans ma paſſion garde moy l'ame ſaine,
Tiẽs le plaiſir des vers dãs la fureur d'Amour,
Si i'ay ſouffert la nuict, conſole moy le jour,
Quand tu m'auras bleſſé permets que ie ſoûpire,
Et quand i'ay ſoûpiré permets moy de l'écrire,
Ce beau feu ſi ſubtil qui pour nous faire aimer,
Vient dedans noſtre ſang à fin de l'animer;
S'il eſt trop violent, & s'il a trop de flâme,
Il affoiblit le corps, il ébloüit noſtre ame:
Mais lors qu'à petits traicts le cœur en eſt épris,
Il nous en rend meilleurs les corps & les eſprits:
Ainſi qui n'eſt ſaiſi de cette rage extrême,
Qui prend la liberté de ſçauoir ce qu'il aime,
Qui s'en fait obliger, & ne ſe laiſſe pas
Abuſer ſottement à de legers appas,
Auec peu de trauail il a bien toſt ſa proye,
Et de peu de ſoûpirs il achepte ſa ioye,
Ainſi dans le tourment, il treuue le bon-heur,
Et dans la ſeruitude, il fait venir l'honneur:
Par fois ſa paſſion ſe tient vn peu cachee,
Pour auoir le plaiſir de ſe voir recherchee:
Et s'il veut conſentir de ſe voir mal traité,
Ce n'eſt que pour le bien d'eſtre aprés regretté:
Moy qui toute la nuict offuſqué de tes charmes,
Les pauots du ſommeil ay diſtillez en larmes,
Et qui m'imaginant oüyr tes doux propos,
N'ay ſçeu prendre en dormant tant ſoit peu de repos,
Ie meriterois bien que toute la journee

On flattât la douleur que la nuict m'a donnee,
Et que Cloris vint faire auec vn doux baiſer,
De ſes afflictions mon ame repoſer:
On dit que le Soleil ſortant du ſein de l'onde
Pour rendre l'exercice & la lumiere au monde,
Diſſipe à ſon réueil cette confuſe erreur,
Des ſonges de la nuict qui nous faiſoient horreur:
Mais quand nous gueriſſons à l'aſpect de ſa flame
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'ame,
Ce n'eſt qu'vn peu de bile & de froide vapeur,
Qui peint legerement des viſions de peur;
Car vne paſſion bien auant imprimee,
Ne s'éuanoüit pas ainſi qu'vne fumee,
Et ceux qui comme moy ſont trauaillez d'Amour,
Gardent leur réverie & la nuict & le iour:
Cloris eſt le Soleil dont la clarté puiſſante,
Conſole à ſon regard mon ame languiſſante,
Eſcarte mes ennuis, diſſipe à ſon abord
Le chagrin de la vie, & la peur de la mort:
Mais depuis peu de iours ſa flame eſt ſi tardiue,
Pour eſtre comme elle eſt ſi perçante & ſi viue,
Que l'ingratte me laiſſe à petit feu mourir,
Faute d'vn ſeul regard qui me pourroit guerir
Donne moy la raiſon d'vne amitié ſi lente,
Cloris aurois-tu peur que mon ame inſolente
Offrit à ta Beauté, qu'vn vœu reſpectueux,
Mes deſirs ſont ardants, mais ils ſont vertueux,
Et ce plaiſir laſcif où le brutal aſpire,
N'eſt pas le monument du feu que ie ſoûpire,
I'aime à te regarder, & d'eſtre tout vn iour,
Mourant auprés de toy, ſans te parler d'Amour,
Si ce n'eſt que mes yeux au deſçeu de mon ame,

Faſſent étinceler quelque rayon de flame,
Et que mon cœur ſurpris de trop de paſſion,
Laſche quelque ſoûpir ſans mon intention,
Mon pauure eſprit captif, craint ſi fort ta colere,
Qu'il n'oſe hazarder meſme de te complaire,
I'aime mieux me fâcher de n'auoir point oſé,
Que mourir dans l'affront de me voir refuſé;
Car nier quelque choſe à mon deſir fidelle,
Ce ſeroit me donner vne douleur mortelle,
Et de regret contraint de me deſeſperer,
Ie perdrois le plaiſir que i'ay de t'adorer,
Il vaut mieux viure encor en cette incertitude,
Et quoy que le deſtin garde ma ſeruitude,
Cependant cét amour me tient les ſens ouuerts
A la facilité de compoſer des vers,
I'en tire le plaiſir de prendre en mon ouurage
Tous les traicts de mon ame & de ton beau viſage,
Et leurs lineamens pourtraicts dans mes eſcrits,
M'entretiennent touſiours les yeux & les eſprits,
Puis que le Ciel t'a mis dedans la fanteſie
Le bon-heur de goûter vn peu de ma poëſie,
Tu verras mon genie à tes yeux complaiſant
T'en faire tous les iours quelque nouueau preſent,
Ma paſſion deſtine vne œuure à ta loüange,
Qui te doit plaire mieux que les treſors du Gange,
Et lors que mon trauail te fait ſonger à moy,
Ie m'eſtime auſſi riche & plus heureux qu'vn Roy,
Ce qu'on tient de fortune eſt vne fauſſe pompe,
Où noſtre infirmité ſe captiue & ſe trompe,
Vn iugement bien ſain y ſent peu de plaiſir,
Et n'y ſouſmet iamais ſon glorieux deſir,
Ces metaux qu'vn auare auidemment enſerre,

Comme indignes du jour ſont cachez ſous la terre:
Si les treſors eſtoient comme on dit precieux,
Cloris, les Diamans nous tomberoient des Cieux,
La Perle deſcendroit auecque la Roſee,
Elle ne ſeroit point aux Ondes expoſee,
La Mer qui la vomit la tiendroit cherement,
La Mer dont l'Ambre meſme eſt comme vn excrement,
Le Soleil qui fait l'Or en auroit des Couronnes,
Ainſi ie ne veux point Cloris, que tu me donnes:
Et tu ſçais bien auſſi que ie ne penſe pas,
Que des riches preſens ſoient pour toy des appas:
Car vn de mes ſoûpirs que ie te fais entendre,
Vne goutte de pleurs que tu me vois répandre,
Peuuent plus ſur ton ame, & te ſont plus aimer,
Que ſi ie te donnois & la Terre & la Mer:
Ie te proteſte auſſi de n'eſtre point auare,
De tout ce que la Mer, & la Terre ont de rare,
Et qu'vn de tes regards me vaut mille fois mieux,
Que le gouuernement de l'Empire des Cieux.

ELEGIE.

I'Ay fait ce que i'ay peu pour m'arracher de l'ame
L'importune fureur de ma naiſſante flâme,
I'ay leu toute la nuict, i'ay ioüé tout le jour,
I'ay fait ce que i'ay peû pour me guerir d'Amour,
I'ay leu deux ou trois fois tous les ſecrets d'Ouide,
Et d'vn cruel deſſein à mes Amours perfide,
Goûtant tous les plaiſirs que peut donner Paris,
I'ay tâché d'étouffer l'amitié de Cloris:
I'ay veu cent fois le Bal, cent fois la Comedie,
I'ay des Luths les plus doux goûté la melodie:

Mais

Mais malgré ma raiſon encore Dieu mercy,
Ces diuertiſſemens ne m'ont point reüſſy,
L'Image de Cloris tous mes deſſeins diſſipe,
Et ſi peu qu'autre part mon ame s'émancipe,
Vn ſacré ſouuenir de ſes beaux yeux abſens,
A leur premier objet fait reuenir mes ſens,
Lors que plus vn deſir de liberté me preſſe,
Amour ce confident ruſé de ma Maitreſſe,
Luy qui n'a point de foy me fait reſſouuenir
Que i'ay donné la mienne, & qu'il la faut tenir,
Il me fait vn ſerment qu'il a mis mon idée
Dans le cœur de Madame, & qu'elle l'a gardée,
Me fait imaginer, mais bien douteuſement,
Qu'elle aura ſoûpiré de mon éloignement,
Et que bien-toſt ſi l'Art peut ſuiure la Nature,
Sa Beauté me doit faire vn don de ſa peinture,
Cela me perce l'ame auec vn trait ſi cher,
Qu'il me fait receuoir le feu ſans me fâcher,
Cela remet mon cœur ſur ſes premieres traces,
Me fait reuoir Cloris auecque tant de graces,
Me r'engage ſi bien que ie me ſens heureux,
Quoy qu'auec tant de mal, d'eſtre encores Amoureux,
Ie ſçay bien qu'elle m'aime, & cét Amour fidelle
Demande auec raiſon que ie deſpende d'elle,
Et ſi noſtre deſtin par de ſi fermes lois
Preſcrit aux plus heureux de mourir vne fois,
Qu'vn autre ambitieux ſe conſume à la guerre,
Et meure dans le ſoin de conquerir la terre:
Pour moy quand il faudra prendre congé du jour,
Puis que Cloris le veut ie veux mourir d'amour,
Qu'on ne me parle point de ſon humeur legere,
Ie veux que ces deffauts me la rendent plus chere,

Ce que fait la raiſon pour empeſcher d'aimer,
Ne peut que mes deſirs dauantage allumer:
Quoy que dans le trauail mon eſprit diminuë,
Que ma vie en deuienne vne mort continuë,
Que mon ſens êtourdi relâche ſa vigueur,
Et des-ja ſur mon front imprime ſa langueur,
(Cependant que Cloris eſt la viue peinture
Du plus riche en bon point que peut donner nature)
Que ſon cœur nonchalant, ou peut eſtre inhumain,
A mon dernier malheur doiue preſter la main,
Que ſouuent d'vn baiſer elle me ſoit auare:
C'eſt tout vn, il me plaiſt qu'elle me ſoit barbare?
Ie veux pour mon plaiſir aimer ſa cruauté,
En faueur de ſes yeux ie hay ma liberté,
Ie hay mon iugement, & veux qu'on me reproche,
Que i'aime ſans ſujet vn naturel de roche,
Ie me conſole aſſez, puis que ie voy les Cieux
Endurer comme moy l'Empire de ſes yeux,
Que le Soleil jaloux de la voir luire au monde,
Paſle ou rouge tousjours ſe va cacher ſous l'onde,
Ie ne ſçaurois penſer que la fierté des ans,
Que ce vieillard cruel qui mange ſes enfans,
Voyant tant de beautez puiſſe auoir le courage
Tout impetueux qu'il eſt, de leur faire vn outrage,
Et quoy qu'vn ſiecle entier la conduiſe au trépas,
Pour moy tousjours ſes yeux auront aſſez d'appas,
Mon inclination eſt aſſez pure & forte
Contre le changement que la vieilleſſe apporte,
Quand le Ciel par dépit renuerſeroit le cours,
Et l'ordre naturel qu'il a preſcrit aux jours,
Et que demain pour voir ſi mes deſirs perfides
Se pourroient dementir, il luy donna des rides,

Ma flame dans mon ſang en ſes plus chauds boüillons,
Adoreroit ſon front tout coupé de ſillons,
Ny ſouſteint ſon éclat, ny ſes yeux ſans lumiere,
Ne pourroient rien changer de mon humeur premiere,
Que ſon ame & ſon corps ſoyent tous couuers d'horreur,
Ie veux ſuiure par tout mon amoureuſe erreur:
Toy quelque changement dont la fortune eſſaye,
De voir en m'affligeant ſi ta conſtance eſt vraye,
Cloris rend la pareille à ma ferme amitié,
Et ne manque jamais de foy ny de pitié,
Ie ſçay bien qu'aiſément tu te pourrois dédire,
Sans qu'il arriue en moy quelque choſe de pire,
Pour ce que mes deffauts ſont des occaſions
Pour deſtourner de moy tes inclinations:
Mais pour diminuer cette amitié ſácree,
Et pour rompre la foy que tu m'as tant iuree,
Mes imperfections ſont vn foible ſujet;
Car ton amour n'a point ma vertu pour objet:
On dit que les meſchans qui d'vne aueugle rage
Preſſent ceux qui jamais ne leur ont fait d'outrage,
Suiuans vn naturel malin qui les époint,
Perſecutans plus fort & ne pardonnans point,
Ne demordent jamais de leur fauſſe vengeance,
Quand leur courroux n'a point pour objet vne offence;
Ainſi ton amitié qui n'a pour fondement,
Que de ſuiure enuers moy ſa bonté ſeulement,
Qui ne ſçaurois treuuer par où ie ſuis capable
De la moindre faueur, ny d'où ie ſuis aimable,
Ne peut treuuer auſſi par où ſe deſtourner,
Ne peut treuuer ainſi dequoy m'abandonner,
Et ſur cette eſperance où mon amour ſe fonde,
Ie croy viure & mourir le plus heureux du monde.

SVR LE BALET DV ROY.

POVR MONSEIGNEVR LE DVC DE MONTMORENCY.

CElle pour qui ie veux mourir
Me fait vn mal ſi fauorable,
Que ſi lon me venoit guerir,
On me rendroit bien miſerable.
Vn Roy pour des tourmens ſi doux
Quitteroit toutes ſes delices,
Et me voyant ſeroit ialoux
De mes fers & de mes ſupplices.
Auſſi pour mieux fauoriſer
Le diuin ſecret de ma flâme,
Mon front s'eſt voulu déguiſer,
De peur de découurir mon ame.
C'eſt ainſi que le Roy des Dieux,
Picqué de quelque beau viſage,
Prenoit en deualant des Cieux,
Tousjours vn maſque à ſon vſage.
Et déguiſant ſa majeſté
Pour complaire à ſa freneſie,
Il auoit pour châque Beauté
Vne forme à ſa fantéſie.
Pour moy ſi mes vœux auoient lieu,
On verroit ma figure humaine
Bien toſt ſe changer en vn Dieu,
Non pas pour moins ſouffrir de peine.
Mais plutoſt pour ſçauoir ainſi
Conſeruer le mal qui me preſſe,
Et pour eſtre plus digne auſſi

De l'amitié d'vne Deesse.
Pleust au Ciel qu'vn jour seulement
Iupiter m'eut donné sa face,
Et qu'il voulut pour vn moment
Me laisser regner en sa place.
I'ordonnerois que les Autels
Que par tout l'Vniuers on dresse,
Pour les Dieux, ou pour les mortels,
Ne seroient que pour ma Maîtresse.
Le temps serf de ses volontez,
Comme moy luy rendant hommage,
Laisseroit viure ses Beautez,
Sans leur faire jamais outrage.
Ie commanderois aux Zephirs
De produire vne Fleur nouuelle,
Toute de flâme & de soûpirs,
Où ie serois peint auec elle.
Quelque si cher contentement,
Dont Iupiter nous face enuie,
La terre seroit l'element,
Où nous voudrions passer la vie.
Paris seroit nostre sejour,
Et dans cette joye infinie,
Rien que moy, la Paix & l'Amour
Ne seroit en sa compagnie.

LE DESGVISE'.
POVR MONSIEVR LE PREMIER.

DAns la felicité des graces de vos yeux,
Dont l'éclat m'est si cher, alors qu'il me consume,
Pouuant passer pour vn des Dieux,

Ce que ie ſuis n'eſt plus que le ſemblant d'vn homme.
Depuis que ie vous vis, les clartez du Soleil
Ne furent plus pour moy qu'vne lumiere peinte:
La faueur du plus doux ſommeil,
Depuis que ie vous ſers, n'eſt pour moy qu'vne feinte.
Dans l'eſtroitte priſon où demeure vn Amant,
Et dont ie ne croy pas qu'aucun ſort me deliure,
Viure touſjours dans le tourment,
Ce n'eſt que proprement faire ſemblant de viure.
Mes yeux lors que la nuict aueugle l'Vniuers,
Semblent eſtre endormis, & ne voir plus de flame,
Et toutesfois ils ſont ouuers;
Mais c'eſt vers le Soleil qui luit dedans mon ame.
Lors qu'Alcmene eut bleſſé des traicts de ſon amour
Ce Dieu dont les larcins ont eſté ſi celebres,
Nature déguiſa le jour,
Et couurit tout le Ciel d'vn manteau de tenebres.
Si pour vn beau deſſein il faut ſe deguiſer,
Si le ſecret d'Amour a beſoin qu'on le couure,
On ne me ſçauroit accuſer
D'eſtre au jourd'huy le ſeul qui diſſimule au Louure.

THISBE' POVR LE PORTRAICT DE PYRAME.

AV PEINTRE.

AY moy de grace vne peinture,
Si tu fis jamais rien de beau,
Toy qui des traits de ton pinceau
Surpaſſes l'Art & la Nature;
Mais ſans prendre plus de loiſir,
Que mon impatient deſir

Ne peut accorder à mon ame,
Au moins apporte moy demain
Le portrait de l'œil de Pyrame,
Ou celuy de ſa belle main.
N'euſſe-tu tracé que l'ombrage
De ſon front ou de ſes cheueux,
Ne fais point tant languir mes vœux
En l'attente de ton ouurage,
Apporte-moy dés au jourd'huy
Quelque petit ſemblant de luy:
Peintre n'as-tu rien fait encore,
Tu recherches trop de façon,
Il ne faut que peindre l'Aurore
Sous l'habit d'vn jeune garçon?
Cognois-tu les Lys & les Roſes,
En ſçay tu faire les portraicts,
En vn mot ſçay tu tous les traicts
De toutes les plus belles choſes,
As-tu veu ces Tableaux hardis,
Qui ſur les Autels de Iadis
Ont porté le pinceau d'Apelle,
Sçache que tu m'offenceras
De ne prendre au plus beau modelle
Vn portraict que tu luy feras.
Suy tous les plus fameux exemples
Des Peintres morts ou des viuans,
Voy tout ce que les plus ſçauans
Ont fait pour embellir nos Temples,
Voy le teint, les yeux & les mains,
Dont l'artifice des humains
A voulu figurer les Anges,
Leur plus ſuperbe monument

Doit quitter toutes ſes loüanges
A l'image de mon Amant.
Si tu voulois peindre Hyacinthe
Pour le faire voir au Soleil,
Où d'vn plus ſuperbe appareil
Vaincre le Taſſe en ſon Arninthe;
Tu peindrois Pyrame ou l'Amour,
Ou ce premier éclat du jour,
Lors que ſans ride & ſans nuage,
Dans le Ciel comme en vn tableau,
Il fait luire ſon beau viſage,
Tout fraichement tiré de l'eau.
Sois ie te prie vn peu barbare,
Pour bien faire, ouure moy le ſein,
Tu dois apprendre le deſſein
D'vne occupation ſi rare:
Pleuſt au Ciel qu'il te fut permis
De le voir comme Amour l'a mis
Au plus profond de mes penſées;
Car c'eſt où ſes perfections
Paroiſſent viuement tracées,
Auſſi bien que mes paſſions.
Mais pardonne à ma ialouſie,
S'il ſe peut ſans t'injurier,
Laiſſe-toy derechef prier
De le peindre à ma fanteſie,
Ne demande point à le voir:
Car pour bien faire ton deuoir,
Et ne me faire point d'injure,
Tu le peindras comme les Dieux,
De qui tu fais bien la figure,
Sans qu'ils ſoient preſens à tes yeux.

ELEGIE.

PRoche de la saison où les plus viues fleurs
Laissent euanoüir leur ame & leurs couleurs,
Vn Amant desolé, melancolique & sombre,
Ialoux de son chemin, de ses pas, de son ombre,
Baisoit aux bords de Loire en flattant son ennuy,
L'image de Caliste errante auecques luy,
Réuant auprés du fleuue il disoit à son onde,
Si tu vas dans la Mer qui va par tout le monde,
Fay la ressouuenir d'apprendre à l'Vniuers,
Qu'il n'a rien de si beau que l'objet de mes Vers:
Ces fleurs dont le Printemps fait voir tes riues peintes,
Au matin sont en vie, & le soir sont éteintes:
Mais quelque changement qui te puisse arriuer,
Caliste & ses beautez n'auront jamais d'hyuer,
Ces humides baisers dont tes riues moüillees,
Seront pour quelques jours encore chatoüillees,
Arresteront en fin leur amoureuse erreur,
Et s'approchant de toy se geleront d'horreur,
Alors que tous les flots sont transformez en marbres,
Lors que les Aquilons vont déchirer les arbres,
Et que l'eau n'ayant plus humidité ny pois,
Fait prendre le cristal, des roches & des bois,
Que l'onde applanissant ses orgueilleuses bosses,
Souffre sans murmurer le fardeau des carrosses,
Que la neige durcie a paué les marets,
Confondu les chemins auecque les guerets,
Que l'Hyuer renfroigné d'vn orgueilleux Empire,
Empesche les Amours de Flore & de Zephire,
Qu'Endimion vaincu du froid & du sommeil,

Ne peut tenir parole à la sœur du Soleil,
Qui cependant tousjours va visiter sa place
Sur le haut d'vn rocher tout heriſsé de glace:
Moy qui d'vn ſort plus humble, ou bien plus glorieux,
Sur les beautez du Ciel n'ay point jetté mes yeux,
Qui n'ay iamais cherché cette bonne fortune
Qu'Endimion treuuoit aux beautez de la Lune,
Durant cette ſaiſon, où leur ardant deſir
Ne treuue à ſon deſſein, ny place, ny loiſir,
Ie verray ma Caliſte aprés ce long voyage,
Qui plus que cent Hyuers m'a fait ſouffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné, que de faire abiſmer
Vn vaiſſeau chargé d'or que i'aurois ſur la Mer,
Quel outrage plus grand auroit-il peu me faire,
Que me cacher vn mois le ſeul jour qui m'éclaire,
Dieu hâtez donc l'Hyuer, & luy ſoyez teſmoins,
Que le Printemps, l'Automne & l'Eſté valent moins,
Qu'il dépoüille les bois, & de ſa froide haleine,
Perde tout ce que donne & le mont & la plaine,
Ce mois qui maintenant retient cette beauté,
A bien plus d'injuſtice & plus de cruauté;
Car l'Hyuer au plus fort de ſa plus dure guerre,
Nous oſte ſeulement ce que nous rend la terre,
N'emporte que des fruicts, n'eſtouffe que des fleurs,
Et ſur noſtre deſtin n'eſtend point ſes malheurs,
Où la dure ſaiſon qui m'oſte ma Maîtreſſe,
Toutes ſes cruautez à ma ruine adreſſe,
Mon front eſt plus terny que des Lis effacez,
Mon ſang eſt plus gelé que des ruiſſeaux glacez,
Blois eſt l'Enfer pour moy, la Loire eſt le Cocite,
Ie ne ſuis plus viuant ſi ie ne reſſuſcite:
Vous qui faignez d'aimer auecque tant de foy,

Trompeurs vous eſtes bien moins amoureux que moy:
Courtiſans qui par tout ne ſeruez que de nombre,
Qui n'aimez que le vent, qui ne ſuiuez que l'ombre,
Qui traînez ſans plaiſir vos jours mal aſſeurez,
Pendant chez la Fortune à des liens dorez,
Vous ſçauez mal que c'eſt des veritables peines,
Que donne vn feu ſubtil qui fait brûler les veines:
Eſclaues inſenſez des pompes de la Cour,
Vous ſçauez mal que c'eſt d'vn veritable amour.
Infidelle Alidor tu feins d'aimer Syluie;
Mais tu pers ſon objet, & ne pers point la vie,
Tu chaſſes tout le jour, tu dors toute la nuict,
Et tu dis que par tout ſon image te ſuit,
Qu'elle eſt profondement empreinte en ta penſée,
Et que ton ame en eſt mortellement bleſsée:
O toy qui ma Caliſte au jourd'huy me rauis,
Qui vois ce que ie ſens, qui ſçais comme ie vis:
Malicieux deſtin qui me ſepares d'elle,
Tu reſpondras pour moy ſi ie luy ſuis fidelle,
Si depuis ſon depart i'eus vn mauuais deſſein,
Si ie n'ay tousjours eu des ſerpens dans le ſein,
Tout ce que fait Damon pour diuertir ma peine,
Toute ſa bonne chere eſt importune & vaine,
Ie ſuis honteux de voir qu'il faille ingratement,
Faire mauuaiſe mine à ſon bon traitement,
Que ie ne puiſſe en rien déguiſer ma triſteſſe,
Quoy qu'à me diuertir ſon amitié me preſſe:
Auſſi toſt que ie puis me dérober de luy,
Que ie treuue vn endroit commode à mon ennuy,
Afin de digerer plutoſt mon amertume,
Ie la fais par mes vers diſtiler à ma plume;
Par fois lors que ie penſe écrire mon tourment,

Ie passe tout le jour à réuer seulement,
Et dessus mon papier laissant errer mon ame,
Ie peins cent fois mon nom, & celuy de Madame;
De penser en penser confusément tiré,
Suiuant le mouuement de mon sens égaré;
Si i'arreste mes yeux sur nos noms que ie trace,
Quelque goutte de pleurs m'échappe, & les efface;
Et sans que mon trauail puisse changer d'objet,
Mille fois sans dessein ie change de projet,
Toute cette beauté dans mes sens ramassee,
Tantost ses doux regards presente en ma pensee;
Quelquefois son beau teint, & m'offre quelquefois
Les œillets de sa léure, & l'accent de sa voix,
Tantost son bel esprit d'vne superbe image,
Tout seul de mes écrits veut receuoir l'hommage;
Confus ie me retire, & songe qu'il vaut mieux
Consoler autrement, & mon ame & mes yeux,
Ie m'en vay dans les champs, pour voir s'il est possible
Qu'vn bien-heureux hazard me la rendit visible,
Ie m'en vay sur les bords de ces publiques eaux,
Dont le dos nuict & jour est chargé de bateaux,
Et tout ce que ie vois descendre sur la riue,
Me fait imaginer que ma Caliste arriue:
Bref contre tout espoir mon œil n'est jamais las
De trauailler en vain à chercher du soulas,
Quoy que le temps prescrit à cette longue absence,
Pour tout ce que ie fais d'vn seul point ne s'auance,
Ie veux persuader à mon ardant amour,
Qu'il voit à tous momens l'heure de son retour,
Ainsi dit Mœlibee, & paste, & las, & triste,
Acheua sa journee en adorant Caliste.

ODE.

CLORIS pour ce petit moment,
D'vne volupté frenetique,
Crois-tu que mon eſprit ſe pique
De t'aimer eternellement:
Lors que mes ardeurs ſont paſſees,
La raiſon change mes penſees,
Et perdant l'amoureuſe erreur,
Ie me treuue dans des triſteſſes,
Qui font que tes delicateſſes,
Commencent à me faire horreur.
A voir tant fuïr ta beauté,
Ie me laſſe de la pourſuiure,
Et me ſuis reſolu de viure
Auec vn peu de liberté,
Il ne me faut qu'vne diſgrace,
Qu'encore vn traict de cette audace,
Qui t'a fait tant manquer de foy,
Aprés tiens moy pour vn infame,
Si iamais mes yeux, ny mon ame,
Songent à s'approcher de toy.
Ie me treuue preſt à te voir
Auec beaucoup d'indifference,
Et te faire vne reuerence,
Moins d'amitié que de deuoir,
Toutes les complaiſances feintes,
Où tes affections mal peintes
Ont trompé mes ſens hebetez,
Ie le tiens pour foibles feintiſes,
Et n'appelle plus que ſottiſes,
Ce que ie nommois cruautez.

Ie ne veux point te deſcrier
Aprés t'auoir loüé moy-meſme,
Ce ſeroit tacher du blaſphéme
L'Autel où l'on m'a veu prier,
T'ayant prodigué des loüanges,
Que ie ne deuois qu'à des Anges,
Ie ne te les veux point rauir,
Ie les donne à ta tyrannie,
Pour déguiſer l'ignominie
Que i'ay ſoufferte à te ſeruir.
Ie ne veux point mal à propos
Mes vers ny ton honneur détruire,
Mon deſſein n'eſt pas de te nuire,
Ie ne ſonge qu'à mon repos ;
Encore auras-tu cette gloire,
Que ſi la voix de ta memoire
Parle à quelqu'vn de mes douleurs,
On dira que ma ſeruitude
Reſpecta ton ingratitude
Iuſqu'au dernier de mes malheurs.
I'ay ſouffert autant que i'ay peu,
Ie n'ay plus de nerfs pour tes geſnes,
Ny goutte de ſang dans mes veines,
Qui ne ſe bruſle à petit feu ;
Ie me ſens honteux de mes larmes,
Amour n'a desja plus de charmes,
Ie ſuis preſſé de toutes pars,
Et bien-toſt, quoy que tu trauailles,
Ie m'arracheray des entrailles
Tout le venin de tes regards.
Sçachant bien que ie meurs d'Amour,
Que ie bruſle d'impatience,

As-tu ſi peu de conſcience,
Que de m'abandonner vn jour:
Aprés ton ingrate pareſſe,
Si tu n'as que cette careſſe
Fatale à ma credulité,
Puiſſe tu perir d'vn tonnerre,
Ou que le centre de la terre
Cache ton infidelité.
Non ie ne ſçaurois plus ſouffrir
Cette liberté de ta vie,
Tout me bláme, & tout me conuie
De me plaindre & de me guerir;
Auſſi bien ta beauté ſe paſſe,
Mon amitié change de face,
L'ardeur de mes premiers plaiſirs
Perd beaucoup de ſa violence,
Ma raiſon & ta nonchalance
Ont preſque amorty mes deſirs.
Ie ſçay bien que la vanité
Qui te fait plaire en mes ſupplices,
Cherche encore dans tes malices
Dequoy trahir ma liberté:
Encores tes regards perfides,
Preparent à mes ſens timides
L'effort de leur éclat pipeur,
Et malgré le plus noir outrage,
S'imaginent que mon courage
Deuant eux n'eſt qu'vne vapeur.
Mais ie fay le plus grand ſerment,
Que peut faire vne ame boüillante,
De la fureur la plus ſanglante
Qui peut tourmenter vn Amant:

Ie iure l'aër, la terre & l'onde,
Ie iure tous les Dieux du monde,
Que ny force, ny trahiſon,
Ny m'outrager, ny me complaire,
N'empeſcheront point ma colere
De me donner ma gueriſon.
Mon tourment ne m'émeut en rien,
Ta fierté rit de ma moleſſe,
Ie ne croy point qu'vne Deeſſe
Eut vn orgueil comme le tien:
C'en eſt fait ie ſens que mon ame
Soûpire ſa derniere flâme,
Tous ces regards ſont ſuperflus,
Ie ne voy rien, rien ne me touche,
Ie ſuis ſans oreille & ſans bouche,
Laiſſe moy ne me parle plus.

LES ACTEVRS.

THISBE'.
PYRAME.
BERSIANE.
NARBAL.
LIDIAS.
LE ROY.
SYLLAR.
DISARQVE'.
DEVXIS.
LA MERE DE THISBE'.
ET SA CONFIDENTE.

LES

LES AMOVRS TRAGIQVES DE PYRAME ET THISBE'.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

THISBE', BERSIANE, NARBAL, LIDIAS, LE ROY, SYLLAR.

SCENE I.

THISBE', BERSIANE.

DV bruit & des facheux aujourd'hui ſeparée,
Ma ſeule fanteſie auec moy retirée,
Ie puis ouurir mõ ame à la clarté des cieux,
Auec la liberté de la voix & des yeux,
Il m'eſt icy permis de te nommer Pyrame,
Il m'eſt icy permis de t'appeller mon ame:
Mon ame qu'ay-ie dit c'eſt fort mal diſcourir;
Car l'ame nous fait viure & tu me fais mourir:
Il eſt vray que la mort que ton amour me liure,
Eſt auſſi ſeulement ce que i'appelle viure,
Nos eſprits ſans l'Amour, aſſoupis & peſans,

Comme dans vn ſommeil paſſent nos ieunes ans,
Au parauant qu'aymer on ne ſçait point l'vſage
Du mouuement des ſens ny des traicts du viſage,
Sans cette paſſion les plus lourds animaux
Cognoîtroient mieux que nous & les biens & les maux,
Noſtre deſtin ſeroit comme celuy des arbres,
Et les beautez en nous ſeroient comme des marbres,
En qui l'ouurier grauant l'image des humains
Ne ſçauroit faire agir, ny les yeux, ny les mains,
Vn bel œil dont l'éclat ne luit qu'à l'auenture,
C'eſt comme le Soleil que cachoit la nature
Auparauant qu'il fut entré dans ſes maiſons,
Et qu'il peut diſcerner la beauté des ſaiſons:
Moy ie croy ſeulement depuis l'heure premiere,
Que l'Amour me toucha d'auoir veu la lumiere,
Et que mon cœur ne vint à reſpirer le jour,
Que dés l'heure qu'il vint à ſoûpirer l'Amour,
Et combien que le Ciel faſſe couler ma vie
Dans cette paſſion auec vn peu d'enuie,
Que mille empeſchemens combattent mes deſirs,
Et qu'vn triſte ſuccez menaſſe nos plaiſirs,
Que les diſcords mutins d'vne haine ancienne,
Diuiſent la maiſon de Pyrame & la mienne,
Qu'hommes, Ciel, temps & lieux, nuiſent à mon deſſein,
Ie ne ſçaurois pourtant me l'arracher du ſein,
Et quand ie le pourrois ie ſerois bien marrie,
Que d'vn ſi cher tourment mon ame fut guerie,
Vne telle ſanté me donneroit la mort,
Le penſer ſeulement m'en fâche & me fait tort.

BERSIANE.

Comment vous eſtre ainſi de nous tous eſloignée,
Oſez vous bien aller ſans eſtre accompagnée?

Tout le monde au logis eſt en peine de vous,
Et ſur tout voſtre mere en eſt en grand courroux.

THISBE'.

Pourquoy cela ? ma vie eſt elle ſi ſuſpecte?

BERSIANE.

Non, mais touſjours les vieux veulent qu'on les reſpecte,
Vous deuiez pour le moins vn de nous aduertir,
Faire quelque ſemblant que vous alliez ſortir.

THISBE'.

Sçais-tu pas bien que i'aime à réver, à me taire,
Et que mon naturel eſt vn peu ſolitaire,
Que ie cherche ſouuent à m'oſter hors du bruit,
Alors pour dire vray ie hay bien qui me ſuit,
Quelquefois mon chagrin treuueroit importune
La conuerſation de la bonne fortune,
La viſite d'vn Dieu me deſ-obligeroit,
Vn rayon du Soleil par fois me fácheroit.

BERSIANE.

La cheute d'vne fueille, vn zephir, vn atoſme?

THISBE'.

Ie te laiſſe à iuger que feroit vn fantoſme,
Et de quelle façon ie me verrois punir,
Qu'vn eſprit des Enfers me vint entretenir.

BERSIANE.

A ce compte ie ſuis desja parmy ce nombre,

THISBE'.

Iamais rien de viuant ne ſembla mieux vn ombre,

BERSIANE.

D'où viennent ces dédains?

THISBE'.

vieux ſpectre d'oſſemens,
Vrayment ie cherche bien tes diuertiſſemens.

BERSIANE.

Ie cognois bien que c'eſt de moy qu'elle murmure,
Ie ſuis donc cét objet d'infernale figure.

THISBE'.

Ie ne dis pas cela, mais tu peux bien penſer.

BERSIANE.

Que de mon entretien on ſe pouuoit paſſer.

THISBE'.

Iuſtement.

BERSIANE.

ie cognois où ie ſuis peu penſée,

THISBE'.

Qu'autre choſe que toy me tient dans la penſée,

BERSIANE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet Thisbé, que nos ſoupçons
Vous ont fait tous les jours oüyr tant de leçons,
Voſtre mere a raiſon d'auoir l'œil & l'oreille
Deſſus vos actions.

THISBE'.

n'importe qu'elle y veille,
Ie n'ay rien fait jamais à craindre des teſmoins,
Mon innocente humeur ſe moque de vos ſoins,
I'en ſuis émeuë autant que du bruit d'vne fueille;
Car ie vis ſans reproche.

BERSIANE.

he! le bon Dieu le vueille,

THISBE'.

Adieu, cherche quelqu'vn à qui te faire oüyr.

BERSIANE.

On a beau tel ſecret dans les os enfoüir,
L'Amour, l'ambition, l'orgueil & la colere,
Sont tousjours ſur nos fronts d'vne apparence claire,

I'eſpere en peu de iours que nous viendrons à bout
De cette confidence, & que nous ſçaurons tout.

SCENE II.
NARBAL, LIDIAS.

MAlgré moy perſiſter en ce funeſte amour,
Aprés les droits du Ciel l'ingrat me doit le iour,
Toy qui ſi laſchement flattes ſa fanteſie,
Tu veux que ma raiſon cede à ta freneſie,
Et me rememorant ce qu'autrefois ie fis,
Tu me veux conſeiller la perte de mon fils,
Il eſt vray qu'autrefois i'ay ſenty cette flame,
Lors qu'vn ſang plus ſubtil faiſoit agir mon ame,
Eſclaue que ie ſuis des naturelles lois,
Comme vn autre en mon temps de ce feu ie brûlois;
Mais touſjours mes deſſeins eſtoient auecque licence,
Et mes iuſtes deſirs pleins d'heur & d'innocence.

LIDIAS.

Vous en auez depuis perdu le ſouuenir,
Mais ſi les meſmes ans pouuoient vous reuenir,
Et qu'en voſtre faueur la loy de la Nature,
Vous effaçant l'horreur que fait la ſepulture,
A vos membres caſſez leur force rapportat,
Et remit vos eſprits en leur premier eſtat,
Ie croy que vos rigueurs changeroient bien de termes,
Et que vos ſentimens ne ſeroient plus ſi fermes,
Ce pauure fils à qui vous voulez tant de mal,
Vous verroit transformé de cenſeur en riual,
On ne ſçauroit dompter la paſſion humaine,
Contre Amour la raiſon eſt importune & vaine,
Touſjours l'objet aymable a droit de nous charmer,

Lors qu'on eſt en eſtat de le pouuoir aimer,
L'ame ſe void bien toſt d'vne beauté forcee,
Par le rapport des yeux auecques la penſee.

NARBAL.

Ton eſprit tient encor vn peu de la ſaiſon,
Qui ne void point meurir les fruicts de la raiſon,
Moy qui ſuis bien guery de cette humeur volage,
Ayant déſja paſſé tous les degrez de l'âge,
Ie cognois mieux que toy la vie & le deuoir,
Et bien toſt mieux que toy ie luy feray ſçauoir,
Aymer ſans mon congé, & s'obſtiner encore,
D'vn amour qui le pert, & qui me deshonore,
D'vn ennemy mortel la fille rechercher,
Ie t'aime mieux le cœur hors du ſein arracher,
Tu demordras mutin, ie te feray cognoitre
Le reſpect que tu dois à ceux qui t'ont fait naitre,
Et que tu ne dois point ſuiure ta paſſion,
Ny faire des deſſeins ſans ma permiſſion.

LIDIAS.

Quand on s'engage au ſort d'vne pareille affaire,
Vne permiſſion n'eſt jamais neceſſaire,
On n'y ſçauroit pouruoir quand c'eſt vn accident,
A cela le plus fin eſt le plus impudent,
On ne demande point congé d'vne aduanture,
S'il en faut demander c'eſt donc à la nature
Qui conduit noſtre vie : & s'addreſſer aux Dieux,
Qui tiennent en leurs mains nos eſprits & nos yeux.

NARBAL.

Ne ſçait-il pas qu'il eſt obligé de me plaire,
Que cét Amour furtif irrite ma colère,
Qu'il va dans ce projet mes jours diminuant,
Et fait vn parricide en le continuant,

Les Dieux treuuent-ils bon, puis qu'ils ſont equitables,
Qu'on faſſe des forfaits.

LIDIAS.

s'ils ſont ineuitables,
Les Dieux n'en veulent point en retirer nos pas,
Meſmes puis qu'en Amour le crime a des appas,
Que la rigueur des loix l'entretient & l'augmente,
Les Amans treuuent grace auprés de Radamante:
Mais vne noire humeur qui meut des aſſaſſins,
Vne nature laſche encline à des larcins,
C'eſt ce qui fait horreur au Ciel & à la terre,
Et ſurquoy iuſtement doit tomber le tonnerre,
Où la neceſſité d'vn amoureux deſir,
Qui de l'ame & du corps n'aſpire qu'au plaiſir,
Merite qu'on l'aſſiſte, & vouloir ſa ruine,
Tient vn peu d'vne humeur enuieuſe & chagrine.

NARBAL.

Tes diſcours ne ſont point aſſez perſuaſifs,
Ce mal ne prend qu'aux cœurs mols, delicats, oiſifs,
Où iamais le bon ſens n'a choiſi ſa demeure,
Où jamais la vertu ne treuue vne bonne heure.
Suffit, quand la raiſon le contraire voudroit,
L'empire paternel conſeruera ſon droit;
Mon pouuoir abſolu rompra cette entrepriſe,
Et mon autorité luy fera laſcher priſe.

LIDIAS.

Vous voulez qu'Ixion lié dans les Enfers,
S'arrache de ſa roüe, & qu'il briſe ſes fers,
Qu'vn homme desja mort ſa gueriſon reçoiue,
Que Siſiphe repoſe, & que Tantale boiue,
Tous nos efforts ne ſont que d'vn pouuoir humain,
Qui tend à l'impoſſible il ſe trauaille en vain.

SCENE III.

LE ROY, SILLAR.

C'Eſt trop faire de vœux, c'eſt trop verſer de larmes,
Il faut auoir recours à de meilleures armes,
Cette ingrate farouche auecque ſes mépris,
A donné trop long-temps la gehenne à mes eſprits,
La qualité de Roy, l'éclat de ma fortune,
Au lieu de l'attirer la choque & l'importune,
Elle aime mieux ignoble, & honteuſe qu'elle eſt
Vn ſimple Citoyen.

SYLLAR.

ſon ſemblable luy pleſt,

LE ROY.

Ie le rendray pourtant ſi le Soleil m'éclaire,
Seulement au jourd'huy peu capable de plaire.

SYLLAR.

A quel ſi bon moyen pouuez-vous recourir
Pour le rendre odieux.

LE ROY.

ie le feray mourir,
Toute autre inuention eſt douteuſe & groſſiere,
Lors qu'elle le verra ſanglant ſur la pouſſiere,
Que les yeux en mourant les regards à l'enuers,
Hideux ſans mouuemens demeureront ouuers,
Il faut que l'amitié ſoit bien dans la penſee,
Si par vn tel objet elle n'en eſt chaſſee,
Ie ſçay bien que Thisbé ſans des viues douleurs,
Ne verra point ſa mort, ny ſans beaucoup de pleurs;
Mais auecques le temps iuſqu'à la moindre trace,
La plus forte douleur ſe diſſipe & s'efface,

Ayant veu que l'objet de son premier amour,
N'ayme plus, ne sent rien, n'a plus de part au iour,
Elle encore viuante & encore sensible
A mon affection sera plus accessible.

SILLAR.

L'aymez vous iusqu'au point de violer la Loy.

LE ROI.

Tu sçais que la Iustice est au dessous du Roy,
La raison défaillant la violence est bonne,
A qui sçait bien vser des droits d'vne couronne.

SILLAR.

Mais tousiours vous sçauez que l'équité vaux mieux.

LE ROY.

Les grands Rois doiuent viure à l'exemple des Dieux.

SILLAR.

Aussi vous ont ils faits leurs Lieutenans en terre.

LE ROY.

Leur colere à son gré fait tomber le tonnerre:
Et quoy qu'ils soient portez ce semble à nous cherir,
Pour montrer leur puissance ils nous font tous mourir,
Et moy ie tiens du Ciel ma meilleure partie,
Mon ame auec les Dieux a de la sympatie,
I'ayme que tout me craigne, & croy que le trespas,
Tousjours est iuste à ceux qui ne me plaisent pas,
Pyrame est en ce rang, sa mort est legitime,
Car déplaire à son Roy, c'est auoir faict vn crime,
Il n'est pas innocent, ceux que la loy du sort,
Rend mal voulus du Prince, ils sont dignes de mort,
Mon amour l'a conclu: Ce Tyran implacable
En donne auecques moy l'arrest irreuocable,
Il sera ma victime, & ie iure deuant
Qu'aucun ait iettè l'œil sur le Soleil leuant,

D'eusse-ie par ma main executer ma haine,
Son tresp as resolu me tirera de peine,
Icy me fera voir cêt acte officieux,
Celuy de tous les miens qui m'aymera le mieux,
Icy dois-ie tirer vne preuue asseuree
De la fidelité qu'on m'a cent fois iuree.

SILLAR.

Le temps & la raison pourroient-ils point oster
Ces violens desirs.

LE ROY.

rien que les augmenter,
Le temps & la raison feront du feu la glace,
Et m'osteront plutost le cœur hors de sa place.

SILLAR.

Puis que c'est vn dessein qu'on ne peut diuertir,
A quel prix que ce soit, il en faut donc sortir,
Sire, me voicy l'ame & la main toute preste,
A quoy que vos desseins ayent destiné ma teste.

LE ROY.

Comment tu me preuiens, ah! veritablement
Ie voy bien que tu veux m'obliger doublement,
Vn plaisir est plus grand qui vient sans qu'on y pense,
Qui souffre qu'on demande a pris sa recompense,
Mesme quand le besoin de nos desirs pressez,
A qui ne fait le sourd, se fait entendre assez.

SILLAR.

Ie m'en vais de ce pas vaquer à l'entrepriſe.

LE ROI.

O qu'en ton amitié le Ciel me fauoriſe.

SILLAR.

Dans deux heures d'icy nous y mettrons la main.

LE ROY.

Il eſt vray qu'il vaut mieux au jourd'huy que demain,
Ie ne te parle point encore du ſalaire.

SYLLAR.

Sire tout mon eſpoir eſt l'honneur de vous plaire.

LE ROY.

Ie ſçay que tout ſeruice eſt digne de loyer.

SYLLAR.

Il ſçait bien comme il faut les hommes employer,
Vne telle action deſſus le gain ſe fonde,
C'eſt le plus liberal de tous les Rois du monde,
Il en eſt mieux ſeruy. L'argent a des reſſors,
Qui font aller par tout nos eſprits & nos corps.

ACTE DEVXIESME.

THISBE', PYRAME, DISARQVE.

SCENE I.

PYRAME, DISARQVE.

IE ſçay bien cher amy que ton ſage deſſein,
Eſt de m'oſter la flâme & la mort hors du ſein,
De r'amener à ſoy ma pauure ame égaree,
Qui s'eſt depuis deux ans d'auec moy ſeparee;
Mais ſçache que mon ame abhorre ta raiſon,
Que ie prends tes conſeils pour vne trahiſon,
Et d'abord que tu viens à me parler d'éteindre
Ce feu dont nuict & iour, ie ne fais que me plaindre,
Malgré le ſentiment que i'ay de mon erreur,
Et de ton amitié ta voix me fait horreur,

Ie te hay ſi tu és ennemy de mon aiſe,
Il faut que ton eſprit à mon humeur ſe plaiſe,
Que tu perdes le ſoin de cenſurer mes pleurs,
Que ton affection conſente à mes malheurs,
Et que ton iugement mette ſon induſtrie
A conſeruer mon mal.

DISARQVE.

mon Dieu quelle furie,

PYRAME.

Autrement ie te tiens barbare & ſans pitié.

DISARQVE.

Que vous cognoiſſez mal les fruits de l'amitié.

PYRAME.

Ie veux que mon amy ſans feinte & ſans reſerue,
Dedans ma paſſion me complaiſe & me ſerue.

DISARQVE.

Et quoy ſi voſtre amy vous auoit veu courir
Dans vn danger mortel?

PIRAME.

qu'il me laiſſaſt mourir,
Le plus ſanglant dépit que la Fortune liure
A des deſeſperez, c'eſt les forcer de viure.

DISARQVE.

Il eſt vray qu'vn deſir vne fois emporté,
Vers vn funeſte Amour a plus de fermeté,
On retracte plutoſt le deſſein legitime
D'vne bonne action, que le projet d'vn crime,
Le mal a plus d'appas, & ce qui plus nous nuit,
Auecque plus d'adreſſe & de vigueur nous ſuit,
Vous courez obſtiné ce ſemble à voſtre perte,
Quelque difficulté qui vous y ſoit offerte,
Vos parens obligez d'vn naturel deuoir,

Vous oppoſent icy leur abſolu pouuoir.

PIRAME.

C'eſt par où mon deſir dauantage ſe pique,
I'aime bien à forcer vne loy tyrannique,
Amour n'a point de Maiſtre, & vos empeſchemens
Ne me ſont deſormais que des allechemens:
C'eſt vne occaſion de me montrer fidelle,
C'eſt prouuer à Thiſbé que i'oſe tout pour elle.
N'as tu point quelquesfois pris garde à ſa beauté,
Toy qui par deſſus tous aime la nouueauté,
Toy qui depuis les bords d'où le Soleil ſe leue,
Iuſqu'aux flots reculez où la clarté s'acheue,
Des objets les plus beaux as fait iuges tes yeux,
En as tu recogneu qui puiſſent plaire mieux?

DISARQVE.

Il eſt certain qu'elle a quelque choſe de rare,

PIRAME.

Dis qu'elle a quelque choſe à tenter vn barbare.
Celuy que ſes regards ne peuuent pas toucher,
Il a des durtez de ſouche & de rocher,

DISARQVE.

Voila bien des diſcours de la melancolie,

PIRAME.

Ie croy que ta raiſon vaut moins que ma folie,
Et que tu viens à tort me plaindre & m'accuſer
D'vn erreur où les Dieux ſe voudroient abuſer,
Ne m'en parle iamais; ta reſiſtance eſt vaine,
Et ſi tu n'as iuré de t'acquerir ma haine,
Si tu n'as reſolu de rompre auecques moy,
Dedans ma paſſion ne me fais plus la loy,
Tu voudrois que i'aimaſſe à la façon commune,
Et qu'vn laſche deſſein de faire ma fortune,

M'amenât dans le but de tes intentions.

DISARQVE.

Ie voudrois gouuerner vn peu nos paſſions,
Et vous ſauuer l'eſprit du danger & du blâme.

PYRAME.

Eſt-ce à toy ie te prie à gouuerner mon ame,
Ce cœur fut-il par toy là dedans enfermé?
Laiſſe faire à Nature, elle me l'a formé,
C'eſt d'elle dont Thiſbé ſe veid auſſi formee,
Pour enflâmer ce cœur, & pour en eſtre aimee,
N'ayans tous deux qu'vn but de peine & de plaiſir,
Semblables à l'humeur de l'âge & du deſir,
Et ſi i'oſois flatter encore mon viſage,
On nous pourroit tous deux cognoiſtre en vne image,
C'eſt le premier appas dont mon cœur ſoûpira,
C'eſt le premier eſpoir dont Amour m'attira,
Cher eſpoir dont mon ame heureuſement ſe flatte:
Car ſon œil fauorable a mes regards eſclatte,
Me comble de faueur, bref ie ſuis aſſeuré
D'vn Amour mutuel, elle me l'a iuré,
Mes levres dans ſes mains en ont cueilly le gage,
Et pour le confirmer d'vn plus preſſant langage,
Ses penſers me l'ont dit, ſes yeux en ſont teſmoins:
Car dans tous nos diſcours la voix pale le moins.
Nous diſons d'vn traict d'œil à nos ames bleſſees,
Bien plus qu'vn liure entier n'exprime de penſees,
Et des ſoupirs de feu, d'elle à moy repaſſans,
Mieux que nul confident, s'expliquent à nos ſens.
Nous n'auons pas beſoin que d'autres s'introduiſent
A traitter nos Amours, les arbitres nous nuiſent,
Le meilleur confident ne ſert iamais ſi bien,
Que dans noſtre intereſt il ne meſle le ſien,

Selon ſa fantéſie il aduance ou recule,
L'aueugle mouuement d'vn pauure eſprit qui brûle,
Pour moy ie ne ſçaurois ſouffrir vn Gouuerneur,
I'aime mieux reüſſir auec moins de bon-heur,
Les ſoins de la prudence ont trop d'inquietude,
Mon ame n'a d'objet ſinon ma ſeruitude,
Où ie treuue mon bien, mieux qu'en ma liberté,
Et que i'aime ſans doute autant que la clarté.

DISARQVE.

Puis que c'eſt vne peſte à vos os attachee,
Vne fléche mortelle en voſtre cœur fichee,
C'eſt en vain que l'on prend le ſoin de vous guerir.

PIRAME.

Guerir on ne le peut ſans me faire mourir.

DISARQVE.

Au moins prenez-bien garde en cét amour furtiue,
Qu'vn funeſte ſuccez à vos deſſeins n'arriue,
Vous eſtes épiez, & de loin, & de prés,
Par des yeux vigilans qu'on y commet exprés.

PYRAME.

Toute leur diligence eſt aſſez inutile,
L'ame des Amoureux n'eſt pas ſi peu ſubtile,
Nous ſçauons bien choiſir, & le temps & le lieu,
Où meſme ne ſçauroit nous découurir vn Dieu,
Ne t'en mets point en peine, & ſeulement endure
Si tu me veux aimer, que ma fureur me dure.
Adieu laiſſe moy ſeul m'entretenir icy,
Voila la nuict qui vient, le Ciel eſt obſcurcy,
Ma Maîtreſſe m'attend : Afin de me complaire,
L'autre Soleil s'en va quand cettuy-cy m'éclaire,
Priuez de tous moyens de nous parler ailleurs,
Et ne pouuant venir à des accez meilleurs,

Vne petite fente en ceſte pierre ouuerte,
Par nous deux ſeulement encore deſcouuerte,
Nous fait ſecrettement aller & reuenir,
Les propos dont Amour nous laiſſe entretenir,
Car c'eſt le lieu par où nos paſſions diſcrettes,
Donnent vn peu de iour à nos flames ſecrettes,
Icy cruels parens malgré vos dures loix,
Nous faiſons vn paſſage à nos timides voix,
Icy nos cœurs ouuerts malgré vos tyrannies,
Se font entrebaiſer vos volontez vnies,
Conſeillers inhumains, peres ſans amitié,
Voyez comme ce marbre eſt fendu de pitié,
Et qu'à noſtre douleur le ſein de ſes entrailles,
Pour receler nos feux s'entr'ouure les entrailles,
Que l'air ſe proſtituë à nos contentemens,
L'air le plus rigoureux de tous les Elemens,
Le pere des frimats, la ſource des orages,
A plus d'humanité que vos brutaux courages,
Mais i'entens quelque bruit, c'eſt elle ſans faillir,
Ie ſens tous mes eſprits d'aiſe me deffaillir,
Elle ne ment iamais, & feroit conſcience
De charger ſon Amant de trop de patience,
Ie voy comme elle approche & marche à pas comptez,
Soupçonneuſe élançans ſes yeux do tous coſtez.

SCENE II.
THISBE', PYRAME.

THISB.

ES-tu là mon ſoucy,

PIRAME.

qui vous a retenüe,
Auiourd'huy

Au jourd'huy pour le moins vous eſtes preuenuë,
Vous arriuez plus tard que ie ne fis hier.

THISB.

Il eſt vray que i'ay tort, ie ne le puis nier;
Mais quand ie t'auray dit ce qui m'a deu contraindre,
Ie croy que tu ſeras obligé de me plaindre,
Ie te feray pitié; car ie ne penſe pas
Que le mal qu'on m'a fait ſoit moins que le treſpas.

PIRAME.

Comment, vous a-t'on fait quelque injure, mon ame?
Quelqu'vn en ſon abſence a t'il bleſſé Pyrame?
Vn Dieu ne le pourroit auec impunité.

THISBE.

Cette offence n'eſtoit que l'importunité
D'vne vieille hideuſe & ſotte creature,
Qui m'a tout au jourd'huy mis l'ame à la torture,
Qui m'a fait tant de loix, m'a tant donné d'aduis,
Et tant reïteré d'inutiles deuis,
Qu'on tariroit pluſtoſt l'humidité de l'onde,
Que cette humeur chagrine en caquets ſi feconde.

PIRAME.

Dites-moy ie vous prie encore en quoy tendoit
Les diſcours où plus fort la Vieille s'étendoit?

THISBE.

De rendre vne parfaite & pleine obeïſſance
A ceux à qui ie doy le bien de ma naiſſance,
De ne me diſpenſer de prendre aucun plaiſir,
Que leur commandement ne me le vint choiſir,
Sur tout de bien defendre, & l'eſprit & l'oreille
Des pointes dont Amour vn ieune ſang reueille,
Que les ieunes eſprits n'ont rien de dangereux,
Au prix que d'eſcouter vn conſeil amoureux:

Que meſmes au plus heureux cêt appas eſt funeſte,
Que c'eſt vn precipice, vn poiſon, vne peſte.

PYRAME.

Elle vous a donc fait l'Amour bien odieux.

THISBE'.

Elle me l'a dépeint comme il eſt dans ſes yeux.

PIRAME.

Eſtranges changemens où tombe la nature,
Vn pauure corps vſé qui n'eſt que pourriture,
Vne Vieille à qui l'âge a ſeiché les humeurs,
A qui les ſens gâtez ont peruerty les mœurs,
Vn ſang gros & peſant, touſjours froid comme glace,
Si ce n'eſt qu'vne fiévre échauffe vn peu ſa maſſe,
Vn tronc de nerfs & d'os d'artifice mouuant,
Qu'on ne ſçauroit nommer qu'vn fantoſme viuant,
Perſecute touſjours d'vne ialouſe enuie,
Les paſſetemps heureux de noſtre ieune vie,
Ces Vieillards dont l'eſprit & le corps abbatu,
Erigent l'impuiſſance en tiltre de vertu,
Eux meſmes qui le cours de la nature ſuiuent,
Qui ſelon l'appetit de leur vieilleſſe viuent,
Pretendent contre nous forcer l'ordre du temps,
Et que nous ſerons vieux en l'âge de vingt-ans,
Nos mœurs par leur exemple imprudemment cenſurent,
Alleguant ce qu'ils ſont, & non pas ce qu'ils furent,
Au moins ma chere vie en ce ſot entretien,
Ie croy que cêt eſprit n'a rien peu ſur le tien.

THISB.

Ces diſcours m'ont paſsé plus loin qu'vne nuee.

PIRAME.

Ta bonne volonté n'eſt pas diminuee.

THISBE'.

Elle a creu dauantage, on n'a fait que ietter
Du souffre dans la flâme à fin de l'irriter,
Ie suis d'vn naturel à qui la resistance,
R'enforce le desir, l'espoir & la constance,
Ie croy qu'on me verroit mourir autant de fois,
Qu'on me force d'oüyr ces importunes voix,
Sinon que mon Amour de plus en plus persiste,
Et brûle dauantage alors qu'on luy resiste,
Et ie n'ay rien de cher comme vne occasion,
De tout ce qui sçauroit nourrir ma passion,
Puis qu'au diuin objet dont ie suis amoureuse,
Le sort veut que ie sois parfaitement heureuse,
Que tu merites bien l'inuiolable foy,
Que iusques au tombeau ie garderay pour toy.

PIRAME.

Et moy si le tombeau laissoit encor' aux ames
Quelque petit rayon de leurs deffuntes flames,
Ie n'aurois autre feu que toy dans les Enfers,
Et dedans leurs prisons ie n'aurois que tes fers,
Mais parmy nos discours nous ne prenons pas garde,
Que ce doux entretien dont Amour nous retarde,
S'il n'est bien ménagé nous manquera bien tôt.

THISBE'.

Helas! ne pourrons-nous iamais dire qu'vn mot,
Les oyseaux dans les bois ont toute la iournée,
A chanter la fureur qu'Amour leur a donnée:
Les eaux & les Zephirs quand ils se font l'amour,
Leur rire & leurs soûpirs font durer nuict & iour.

PIRAME.

Il se faut retirer de crainte qu'il n'arriue
Que de ce peu de bien encor' on ne nous priue,

THISBE'.

Dans vne heure au plus tard ie reuiens donc icy.

PIRAME.

Et moy ie seray mort, si ie ne viens aussi.

ACTE TROISIESME.

DEVXIS, SYLLAR, PYRAME, LE ROY, ARXES.

DEVXIS, SYLLAR, PYRAME.

SCENE I.

SYllar ie suis troublé d'vn funeste presage,
Vn glaçon de frayeur m'étraint tout le courage,
Pensant à tel dessein ie me remets aux yeux
Les iustes iugemens des hommes & des Dieux.

SILLAR.

Quoy, tu manque de cœur.

DEVXIS.

ie sens de la contrainte,
En ce que i'entreprens, & non pas de la crainte.

SILLAR.

Ie cognois ton courage, & c'est la cause aussi
Qui fait que ie t'employe en cette affaire icy.

DEVXIS.

Il est beau de tenter vne mort legitime,
Pour quelque grand exploit & qui se fait sans crime,
On appelle courage vn esprit genereux,

Qui n'eſt point inhumain comme il n'eſt point peureux,
Qui meurt ſur vne bréche, & dont les funerailles
Se font chez l'ennemy ſous vn bris de murailles,
Le treſpas eſt loüable ou ignominieux,
Selon que le ſujet eſt lâche ou glorieux:
Mais penſe à quelle fin nous auons pris l'eſpee,
A quel exploit ſera noſtre main occupee,
Quoy, ſans eſtre offencez nous nous voulons vanger,
Quand on n'a point de haine on n'en ſçauroit forger.

SILLAR.

Noſtre commiſſion donne toute licence.

DEVXIS.

On ne peut ſans remords s'en prendre à l'innocence,
Il ne nous a rien fait nous le voulons tuer.

SILLAR.

La volonté du Roy ſe doit effectuer.

DEVXIS.

Si quelque excez leger contentoit ſa colere,
Ie croy que iuſtement on luy pourroit complaire;
Mais en vn fait ſemblable en vne trahiſon,
Chacun le peut dédire auec trop de raiſon.

SYLLAR.

En dédiſant ſon Roy, quelque iuſte apparence
Qui puiſſe prendre vn peuple il commet vn offence,
Comme les Dieux au Ciel, ſur la terre les Rois,
Eſtabliſſent auſſi des ſouueraines loix,
Ils partagent égaux ce que le monde enſerre,
Les Dieux ſont Rois du Ciel, les Rois Dieux de la terre,
Iupiter d'vn clin d'œil fait les Aſtres mouuoir,
Et nos Princes ſur nous ont le meſme pouuoir,
A la grandeur des Dieux leur grandeur ſe figure,
Comme au vouloir des Dieux leur vouloir ſe meſure,

DEVXIS.

Il leur faut obeïr, si leur commandement,
Imite ceux des Dieux qui font tout iuſtement.

SILLAR.

Enquerir leur ſecret tient trop du temeraire,
C'eſt aux Rois à le dire, & à nous à le faire,
S'il a mal commandé l'homicide commis
Tombera ſur ſa teſte, & nous ſera remis,
Le deuoir ignorant rend vne ame innocente.

DEVXIS.

Mais cognoiſſant le mal, il faut qu'elle y conſente,
Vn deuoir ignorant, & quoy ne vois tu pas
Qu'on braſſe à l'innocent vn perfide treſpas,
Que l'Enfer vn pareil n'en ſçauroit faire naiſtre.

SILLAR.

Conſiderant de prés & l'honneur & le droict,
Tout le monde ſans doute icy nous reprendroit:
Mais nous ſommes forcez le Prince le fait faire,
Il luy faut obeyr, c'eſt vn point neceſſaire.

DEVXIS.

Et pourquoy neceſſaire, il vaut mieux encourir
Sa diſgrace eternelle.

SILLAR.

O il vaut donc mieux mourir.

DEVXIS.

I'aimerois mieux la mort qu'vne honteuſe vie,
De remords criminels inceſſamment ſuiuie,
Quand le chien des Enfers auecque ſes abbois,
Vient troubler les viuans, ils ſont morts mille fois:
Mais mourant pour l'honneur, on court par les briſees
D'vn bien heureux repos dans les champs Eliſees,
Les eſprits depeſtrez de vicieux diſcords,

Qu'ils ont auec nos ſens ioyeux quittent nos corps.

SILIAR.

Quelque ſi doux accueil que Mercure prepare,
Crois qu'vn homme ſe trouble alors qu'il ſe ſepare,
Que les corps treſpaſſés d'vne pierre couuerts,
Change les os en poudre, & la charongne en vers,
Que les eſprits errans par les riues funebres
D'vn Cocite incognu, ne ſont plus que tenebres.
Qu'on ſoit bien dans ce regne où Pluton tient la Cour,
C'eſt vn compte, il n'eſt rien de ſi beau que le iour,
Le moindre chien viuant vaut mieux que cent cohortes
De Tygres, de Lyons, ou de Pantheres mortes,
Bien que pauure ſujet ie profere mon ſort
A celuy-là d'vn Prince, ou d'vn Monarque mort,
Croy moy, ſuy mon conſeil, ne donnons point nos teſtes,
Pour preſeruer autruy ne ſoyons pas ſi beſtes.

DEVXIS.

Mourrions nous pour cela?

SILLAR.

croy tu viure vn moment,
Apres t'eſtre mocqué de ſon commandement?

DEVXIS.

Mais le Roy craint-il point la juſtice plus haute,
En nous faiſant mourir il deſcouure ſa faute:
Nos teſtes ne ſçauroient venir ſur l'eſchaffaut,
Sans y faire montrer ſon criminel deffaut.

SILLAR.

Pour nous exterminer quand ils en ont enuie,
Les Roys ont cent moyens pour nous oſter la vie,
Nos iours ſont dans leurs mains, ils les peuuent finir,
Ils peuuent le plus iuſte innocemment punir,
Quelque tort que ce ſoit quand vn Roy nous accuſe,

Sa grande autorité ne manque point d'excuſe,
Contre le Prince aux droits, il ne ſe faut fier,
Le pretexte plus faux le peut iuſtifier.
Outre qu'au Souuerain la perte de deux hommes
Ne ſe doit reprocher de deux tels que nous ſommes,
Pluſieurs qui ne ſont point ainſi religieux,
Et qu'vn ſi grand ſecret rendroit trop glorieux,
Ces mouuemens du Roy ne craindront pas de ſuiure,
Aprés cela crois-tu qu'il nous ſouffrit de viure,
Nous ne ſçaurions fuyr de ſon bras irrité
L'injure d'vn ſupplice à demy merité.

DEVXIS.

Il faut donc ſe bannir & bien loin d'vn Empire,
A tous les gens de bien, le moins ſeur eſt le pire.

SYLLAR.

Voyageant l'Vniuers de l'vn à l'autre bout,
Nous ne ſçaurions fuyr, les Rois courent par tout,
Ils ont de longues mains, qui par tout ce bas monde
Sans ſe mouuoir d'vn lieu touchent la terre & l'onde.

DEVXIS.

Tu dis vray, ta raiſon me rend ores confus.

SILLAR.

Coulpables vers le Roy, de ce coüard refus,
C'eſt fait de nous auſſi, faiſant ce qu'il commande,
Sans doute aprés cela noſtre fortune eſt grande,
Ces Royales faueurs nos eſprits ſaouleront,
Et dans nos cabinets des flots d'or couleront.

DEVXIS.

L'or ce metal ſorcier, corrompt tout par ſes charmes,
Deuant luy proſterné, l'honneur met bas les armes,
Il n'eſt ſi fort rempart de Iuſtice ou de foy,
Qu'il ne briſe, il ne craint ny picté, ny Loy,

L'or peut tout, meſme alors que ſon appas s'adreſſe
A des hommes vaillans que la miſere preſſe,
Comme moy malheureux que l'horreur de la faim,
Contraint à deſirer ce deteſtable gain:
Monſtre de pauureté, ta dent eſt plus funeſte,
Que le feu plus cuiſant & la plus forte peſte,
Le meurtrier que la peur bourrelle inceſſamment,
Au prix de tes forçats eſt puny doucement,
Dans les plus grands remords des faits les plus infames,
Sçauoir qu'on a du bien, conſole fort les ames,
L'argent purge le crime, & nous guerit de tout.

SILLAR.

A la fin tout va bien, ie voy qu'il ſe reſout.

DEVXIS.

Le ſort en eſt ietté, mon ame eſt expoſee
A ce qu'il te plaira, ie voy l'affaire aiſee.

SILLAR.

Il ne faut ſeulement que le guetter icy.

DEVXIS.

Le voila ce me ſemble,

SILLAR.

il me le ſemble auſſi,

DEVXIS.

Donnons,

PYRAME.

on ne me peut ſurprendre,
Aſſaſſins vous ſçaurez ſi ie me ſçay defendre,
Bien que ſeul contre deux ie vous feray ſentir,
Qu'on ne ſe prend à moy qu'auec du repentir,

DEVXIS.

O Dieux! ie ſuis bleſſé,

PIRAME.

Si ta main n'eſt meilleure,
Ce laſche & traiſtre ſang tu vomiras ſur l'heure,
Ton ſort comme le ſien pend au bout de ce fer.

DEVXIS.

O Dieux, que ie fais bien icy l'experience,
Qu'il ne faut rien tenter contre ſa conſcience.

PYRAME.

Conſcience volleur, ie croy que le remords
Ne te preſſe qu'entant que tu vas voir les morts,
Que tu ſens la frayeur d'vne peine eternelle,
Recueillir en mourant ton ame criminelle.

DEVXIS.

Ha! ſi vous me laiſſiez vn peu la liberté,
De vous parler auant que perdre la clarté.

PIRAME.

Que me ſçaurois-tu dire,

DEVXIS.

vne choſe ſans doute
Qui vous pourroit ſeruir,

PIRAME.

il faut que ie l'eſcoute.
Qu'eſt-ce?

DEVXIS.

ce qu'on pourroit à peine deuiner,
Le Roy nous a contraint de vous aſſaſſiner.

PIRAME.

O Ciel? que m'as tu dit, mais faut il croire vn traiſtre.

DEVXIS.

Ie vous dis ce qui eſt,

PYRAME.

mais ce qui ne peut eſtre:

Dieux, tout mon ſang ſe trouble. il eſt vray que le Roy
Ayme à ce qu'on m'a dit, en meſme lieu que moy,
Helas! ie ſuis perdu, mon mal eſt ſans remede,
Contre mon Roy, quel Dieu puis-ie trouuer qui m'aide.

DEVXIS.

Voyez de vous conduire en cela ſagement,
Maintenant ie treſpaſſe auec allegement.

PYRAME.

L'Enfer te ſoit propice, & ſa nuict mal-heureuſe,
Pour vn ſi bon remors te ſoit moins rigoureuſe:
Au reſte il faut fuir c'eſt le meilleur conſeil,
Sans faire plus icy, ny repos, ny ſommeil,
Quand le courroux des Roys fait eſclater leurs ames,
C'eſt pis dix mille fois que torrens & que flames:
Il faut s'oſter de là, mais de neceſſité,
Thisbé, vous m'en auez ſouuent ſollicité,
Vous m'auez dit cent fois que vous ſeriez heureuſe,
De ſuiure loing d'icy ma fortune amoureuſe,
Que vous craigniez ce Prince, & que de noſtre amour,
Quelque malheur au noſtre arriueroit vn iour,
Il y faudra pouruoir, & ſi l'humeur hardie
De ce courage ardent ne s'eſt pas refroidie,
Nous nous affranchirons de ſes cruelles loix,
Et nous n'aurons que nous, de parens, ny de Rois.

SCENE II.

LE ROY, ARXES, SYLLAR.

Cet affront, le ſang au viſage me monte,
Que ma condition ſouffre auiourd'huy de honte.
Sçachant que de ma part tu luy voulois parler,

ARXES.

En vain cent fois le jour vous m'y feriez aller.

LE ROY.

Que Thisbé n'a point fait semblant de te cognoître,

ARXES.

Sire, tout aussi tost qu'elle m'a veu paroître,
Destournant ses regards surprise à l'impourueu,
Ainsi qu'elle auroit fait d'vn serpent qu'elle eut veu,
Elle s'est engagee en vne compagnie,
A faire des discours d'vne suitte infinie,
Iusqu'à tant qu'elle a peu se desrober de moy.

LE ROY.

Traiter si rudement la passion d'vn Roy,
Faut-il que nous ayons, fils des Dieux que nous sommes,
Le sentiment semblable au vulgaire des hommes,
Ingratte si faut-il que ie te mette vn jour,
Dans le choix d'épreuuer ma haine ou mon amour,
Tu sçaurois que ie regne, & que la tyrannie
Me peut bien accorder ce que l'Amour me nie,
Ce beau fils dépeschè, si ton cœur ne demord,
Tu te pourras bien voir sa compagne à la mort:
Mais! voicy de retour mon fidelle ministre,
Ie lis dessus son cœur quelque rapport sinistre,
Il craint de m'aborder, parle & leue les yeux?

SILLAR.

L'affaire va tres-mal.

LE ROY.

ie n'attendois pas mieux.

SILLAR.

Mon compagnon est mort, & moy couuert de playes,
Vous vient faire rapport de ces nouuelles vrayes,
Nous auions à peu prés l'ouurage executé,

Que le peuple en fureur dessus nous s'est ietté,
Et d'armes & de cris vne croissante suitte,
A peine m'a donné le loisir de la fuitte.

LE ROY.

C'est trop, ie voy qu'Amour se mocque de mes vœux,
Que le Ciel par dessein deffend ce que ie veux,
Ie suis au desespoir, mon ame est trop gehennee,
I'ay gardé dans le sein la mort toute vne annee,
Mes malheurs vont sans fin l'vn l'autre se suiuans,
La saison de l'Hyuer n'a jamais tant de vents,
Iamais tant de frimats, ny de froid, ny de gresle,
Qu'il ne fasse en trois mois quelque beau jour pour elle,
Iamais vieillard caduc ne s'est si mal porté,
Qu'il n'ait eu dans l'année quelque heure de santé,
Eolle quelquefois tient tous les vents en bride,
Et fait voir aux Nochers le front des eaux sans ride,
Et l'astre le plus fier & plus malin des Cieux,
Iamais de mon destin n'a destourné ses yeux,
Ce traître me donna le sceptre & le courage,
Pour me donner les maux auecques plus d'outrage;
Mais ie me plains en vain, le Ciel n'a point de tort,
Tout homme de courage est maître de son sort,
Il range la Fortune à son obeïssance,
Son deuoir ne cognoit de loy que sa puissance;
Mesme quand c'est vn Roy qui n'a d'autre deuoir
Que de ioüir des droicts d'vn souuerain pouuoir,
Non, non, mon iugement n'est plus sur la balance,
Syllar tous mes conseils vont à la violance,
Retente vne autresfois encores mon dessein,
Va dans son lict luy mettre vn poignard dans le sein,
Dis que c'est de ma part, fay toy donner main forte,
Pour forcer la maison, dis que c'est moy, n'importe,

Controuue quelque crime à fin de l'accuſer,
En mon nom tu pourras tout dire & tout oſer.

SILLAR.

Que la fureur des Rois eſt vne choſe eſtrange,
Ils veulent que le Ciel à leur humeur ſe range,
Que tout leur faſſe ioug en ce cruel deſir,
S'il ſe ſeruoit d'vn autre il me feroit plaiſir.

ACTE QVATRIESME.

PYRAME, THISBE', LA MERE DE THISBE', SA CONFIDENTE.

SCENE II.

PYRAME, THISBE'.

IE vois en quel danger noſtre fortune eſt miſe,
Que meſme la clarté ne nous eſt pas permiſe,
En fin ne veux-tu point forcer cette priſon,
Icy l'impatience eſt iointe à la raiſon,
Le Tyran qui deſia fait eſclatter ſa rage,
Afin de l'aſſouuir mettra tout en vſage,
Et poſſible deuant que le flambeau du iour,
Ne faſſe voir demain ſes courſiers de retour,
Nous ſçaurions ce que peut vne fureur vnie,
Auec l'autorité d'vne force impunie.

THISBE'.

Le conſeil en eſt pris ſans attendre à demain,
Il faut reſolument s'affranchir de ſa main,

Ie seray bien heureuse ayant de la Fortune,
Et disgrace & faueur, auecques toy commune,
Lors que ie n'auray plus d'espions à flatter,
Que ie n'auray parens ny mere à redouter,
Et qu'Amour ennuyé de se montrer barbare,
Ne nous donnera plus de mur qui nous separe,
Que sans empeschemens nos yeux pourrons passer,
Par tout où sont venus la voix & le penser,
Lors d'vn parfaict plaisir entre les bras comblee,
Mon ame du Tyran ne sera pas troublée,
Lors ie n'auray personne à respecter que toy.

PIRAME.

Lors tu n'auras personne à commander que moy,
Dessus mes volontez la tienne souueraine,
Te donnera tousiours la qualité de Reyne,
Thisbé ie iure icy la grace de tes yeux,
Serment qui m'est plus cher que de iurer les Dieux,
Que ton affection auiourd'huy me transporte,
Ie ne la croyois pas estre du tout si forte,
Ie doutois que l'on pût aimer si constamment,
Et que tant d'amitié fut pour moy seulement,
Que des obiects plus beaux,

THISBE'.

n'acheue point Pyrame,
Vn si mauuais soupçon tu blesserois mon ame,
Autre obiect que le tien, c'est me desobliger
Mon cœur, & quel plaisir prends tu de m'affliger.

PIRAME.

Ne crois point que cela trouble ma fantésie,
Mais laisse à tant d'amour vn peu de jalousie,
Non pas pour les mortels, car i'ose m'asseurer
Que tu n'ayme que moy.

THISBE'.

tu le peux bien iurer.

PIRAME.

Mais ie me ſens ialoux de tout ce qui te touche,
De l'air que ſi ſouuent entre & ſort par ta bouche,
Ie croy qu'à ton ſujet le Soleil fait le iour,
Auecques des flambeaux, & d'enuie & d'Amour,
Les fleurs que ſous tes pas tous les chemins produiſent,
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuiſent,
Si ie pouuois complaire à mon ialoux deſſein,
I'empeſcherois tes yeux de regarder ton ſein,
Ton ombre ſuit ton corps de trop prés ce me ſemble,
Car nous deux ſeulement deuons aller enſemble:
Bref vn ſi rare objet m'eſt ſi doux & ſi cher,
Que ta main ſeulement me nuit de te toucher.

THISBE'.

Hors de l'empeſchement qui nous ſepare icy,
Tu ſçauras que tes vœux ſont mes deſirs auſſi,
Que ton mal eſt celuy dont ie me ſens preſſee:
Mais la courſe du jour s'en va déſja paſſee,
La Lune ſe confond auecque ſa clarté,
Il eſt temps de pouruoir à noſtre liberté,
Il faut que noſtre fuitte à la nuict ſe hazarde;
Car auec trop de ſoin tout le iour on me garde.

PIRAME.

C'eſt tres-bien aduiſé, quand d'vn ſommeil profond,
La premiere douceur dans nos veines ſe fond,
Qu'en ce peſant fardeau tout taciturne & ſombre,
On n'oyt que le ſilence, on ne voit rien que l'ombre,
Il ſe faut deſrober chacun de ſa maiſon,
Où plutoſt ſe ſauuer chacun de la priſon.

THISB.

THISBE'.

Mais au sortir d'icy pour nous voir en peu d'heure,
Quelle assignation trouuerons nous plus seure.

PIRAME.

En attendant le iour, vn lieu propre & bien prés,
Il semble que l'Amour me le descouure exprés,
Le tombeau de Ninus.

THISB.

il est vrayment bien proche.

PYRAME.

Là coule vn clair ruisseau tout au pied d'vne roche,
Qui de ses viues eaux entretenant les fleurs,
Maintient à la prérie, & l'ame & les couleurs:
Vn arbre tout auprés, fertile en Meures blanches,
Nous offre le couuert de ses espaisses branches:
Sçaurions-nous rencontrer vn lieu plus à souhait.

THISB.

Il est le mieux du monde, allons, cela vaut fait.

SCENE II.

LA MERE, SA CONFIDENTE.

ENcores de frayeur tous mes cheueux se dressent,
Ses farouches regards encor à moy s'addressent,
Ha! sommeil malheureux en ce songe trompeur,
Que tu m'as faict, ô Dieux! que tu m'as fait de peur,
De ceste vision l'image triste & noire,
Auecques trop d'horreur s'attache à ma memoire,
I'ay resvé tout le iour dans l'apprehension,
De ma mauuaise nuict,

LA CONFIDENTE.

ce n'est qu'illusion,

LA MERE.

Combien en voyons nous a qui la voix des ſonges
A dict des verite7,

LA CONFIDENTE.

comme auſſi des menſonges.

LA MERE.

Cette frayeur me tient pourtant dans les eſprits,
Trop auant pour auoir ſon preſage à meſpris,
Iamais vne ſi triſte & ſi paſle figure,
Ne ſe preſente à nous ſans vn mauuais augure,
Vne pareille nuict ne me vient pas ſouuent.

LA CONFIDENTE.

A qui ſuit la raiſon, le ſonge n'eſt que vent,
Il eſt bon ou mauuais, fein, vray, ou variable,
Selon l'erreur douteux de noſtre eſprit muable.

LA MERE.

Si tu ſçauois comment ce ſonge eſt apparu,
Comment cent fois la mort par mes os a couru,
De quelque fermeté que ta raiſon ſe vante,
Poſſible prendrois tu ta part de l'eſpouuante.

LA CONFIDENTE.

S'il ne vous eſt faſcheux de me le faire oüir,

LA MERE.

Si cét ombre en parlant pouuoit s'eſuanoüir,
Et que ſa forme errante encores dans ma couche
Peuſt ſortir de mon ame en ſortant de ma bouche,
Tu me verrois tres-prompte à te faire ſçauoir
Ce que mes yeux fermez m'ont clairement fait voir.

LA CONFIDENTE.

„ Deſchargeant ſa douleur dedans l'ame fidelle,
„ De quelqu'vn que l'on aime on la ſent moins cruelle,
Le plus foible ſecours que l'on nous puiſſe offrir,

Nous fait le mal au moins plus doucement ſouffrir,
S'il en faut ſouſpirer, qu'auec vous ie ſouſpire,

LA MERE.

Ta curioſité me preſſe de le dire,
L'heure ou nos corps chargez de groſſieres vapeurs,
Suſcitent en nos ſens des mouuemens trompeurs,
Eſtoit deſia paſſee, & mon cerueau tranquile,
S'abbreuuoit des pauots que le ſommeil diſtile,
Sur le point que la nuict eſt proche de finir,
Et le Char de l'Aurore eſt encor à venir,

LA CONFIDENTE.

Enuiron ce temps-là, l'opinion vulgaire,
Tient que les ſonges ont la viſion plus claire.

LA MERE.

Pluſieurs euenemens me ſont deſia teſmoins,
Que leur incertitude alors trompe le moins.

LA CONFIDENTE.

Nous preſerue le Ciel que cettui cy perſiſte,
A nous prognoſtiques ſon aduenture triſte.

LA MERE.

Sçache que iamais ſonge en ſon obſcurité,
N'a fait voir tant d'horreur, ny tant de verité,

LA CONFIDENTE.

Vrayement à vous ouir i'en ſuis deſia touchee.

LA MERE.

Le voicy Dieux! mon ame en eſt effarouchee,
I'ay veu tout au trauers du bandeau du ſommeil,
Au milieu d'vn deſert l'Eclypſe du Soleil,
C'eſt le premier objet de la funeſte image,
Qui marque a mon deſſein vn aſſeuré dommage,
En cette nuict eſpaiſſe où par tout l'Vniuers,
Les objets demeuroient également couuerts,

I'ay ſenty ſous mes pieds ouurir vn peu la terre,
Et de là ſourdement bruire auſſi le tonnerre,
Vn grand vol de corbeaux ſur moy s'eſt aſſemblé,
La Lune eſt deuallée, & le Ciel a tremblé,
L'air s'eſt couuert d'orages, & dans cette tempeſte,
Quelques gouttes de ſang m'ont tombé ſur la teſte,
Vn Lion l'œil ardant, & le crein heriſſé,
Deſſus ſon large col hideuſement preſſé,
Rugiſſant ſans me voir auprés de la cauerne,
A fait autour de moy deux ou trois fois vn cerne,
Certains cris ſous-terrains rompus par des ſanglots,
Comme vn mugiſſement de riuage & de flots,
Au trauers le ſilence, & l'honneur des tenebres
M'ont tranſpercé le cœur de leurs accens funebres.

LA CONFIDENTE.

O Dieux! tant ſeulement à vous oüir parler,
Ie ſens que tout d'honneur mon cœur ſe va geler.

LA MERE.

De là tombant à coup, dans des frayeurs plus viues,
Il m'a ſemblé d'errer aux infernales riues,
Où d'vne nuict plus noire encore m'aueuglant,
I'ay rencontré d'abord vn corps paſle & ſanglant,
Qui me repreſentoit d'vn objet lamentable,
De ma fille Thisbé, le pourtraict veritable,
Le corps auoit le ſein de trois grands coups ouuert,
Qui teignoit le linceul dont il eſtoit couuert,
Auſſi toſt que ſes yeux ont cogneu mon viſage,
Quoy qu'ils ne fuſſent plus que d'ombre & de nuage,
Ils eſlançoient des regards auec vn tel effort,
Qu'ils me ſembloient des traicts que decochaſt la mort.
Puis m'approchant, me dit, d'vne voix aigre & forte,
Que cherche tu tigreſſe & bien me voila morte,

Tu viens donc inhumaine en ces bords malheureux,
Pour encor eſpier nos eſprits amoureux?
Et me prenant la main tire hors de ma place,
Pour me montrer Pyrame eſtendu ſur la glace,
Qui par le meſme endroit d'autant de coups bleſſé,
Montroit qu'vn meſme eſprit l'auoit auſſi pouſſé,
Voy dit-elle, barbare en ce piteux ſpectacle,
Dequoy nous a ſerui ton enuieux obſtacle,
Qui te meut de venir troubler noſtre amitié,
Icy noſtre deſtin abhorre ta pitié,
L'Enfer plus doux que toy laiſſe viure nos flames,
Va ne reuiens iamais importuner nos ames,
Là ſon bras m'a pouſſee, alors tout en ſurſaut
Ie me ſuis eſueillee auec vn cry fort haut,
N'eſt ce pas là dequoy me donner de l'ombrage?

LA CONFIDENTE.

Mais bien dequoy troubler le plus hardy courage.

LA MERE.

Vrayment ie me repens d'auoir tanté ſi fort
Vne ſi bonne fille, & cognois que i'ay tort,
Ie veux d'oreſnauant d'vne bride moins forte
Retenir les deſirs où ſon âge la porte.

LA CONFIDENTE.

Madame, il eſt bien vray qu'vn peu moins rudement,
Vous la gouuernerez bien plus commodément,
Comme elle eſt de bon ſang, elle a l'humeur altiere,
La force en vn bon cœur fait moins que la priere,
En cét âge à peu prés il me ſouuient qu'vn iour,
Mon Pere me voulut deſtourner d'vn amour,
Qu'il iugeoit peu ſortable, & moy bien à ma ſorte,
Sa defenſe rendit ma paſſion ſi forte,
Que dedans peu de iours il veid bien qu'il falloit,

A la fin s'accorder à ce qu'Amour vouloit,
Ny le respect d'autruy, ny nostre ame elle mesme,
Ne se peut empescher de suiure ce qu'elle aime,

LA MERE.

Asseure toy d'auoir desormais le plaisir,
De me indulgente à son ieune desir.

SCENE III.

THISBE' SEVLE.

DEesse de la Nuict, Lune mere de l'ombre,
Me voyant arriuer sous ce fueillage sombre,
Tiens toy dans ton silence, & ne t'offence pas,
De l'Amour affronté qui guide icy mes pas,
Ne me regarde point pour enuier mon aise,
C'est assez qu'icy bas qu'Endimion te baise,
Et sans me quereller d'aucun ialoux soupçon,
Demeure toute seule auecque ton garçon,
Et croy qu'en ce dessein que mon amour hazarde,
Ie n'ay d'intention pour rien qui te regarde,
Celuy qui maintenant me fait icy venir,
N'a que trop dans ses yeux dequoy m'entretenir:
Et toy sacré ruisseau dont le plaisant riuage,
Semble plus accostable en ce qu'il est sauuage
Redouble à ma faueur le doux bruit de ton cours,
Tant que tous les Syluains en puissent estre sours,
Et que la vaine Eko de ton bruit assourdie,
Mes amoureux propos à ces bois ne redie:
Mais non va doucement de peur de resueiller
Les Nymphes de tes eaux laisse les sommeiller,
L'onde ne leur met pas tant de froideur dans l'aue,
Qu'elle ne s'embrasast en regardant Pyrame:

Mais, quoy, ce paresseux est encor à venir?
Ie ne sçay quel sujet le peut tant retenir,
Il a bien de l'amour, mais il n'est pas possible,
Qu'il ne ressente au point, où ie me voy sensible:
Ie ne le dis qu'à vous, ruisseaux, antres, forests,
A qui mesme Diane a commis ses secrets,
A ma faueur, Eko commande à cette roche,
De luy toucher vn mot d'vn amoureux reproche:
Mais n'oy ie pas de loin ce semble vn peu de bruit,
I'entreuoy la clairté comme d'vn œil qui luit:
Helas! qu'ay ie apperceu Dieux! l'effroyable beste,
Vn Lyon affamé qui cherche icy sa queste,
Fuy Thisbé les horreurs d'vn si mauuais destin,
Dieux! que Pyrame au moins n'en soit pas le butin.

ACTE CINQVIESME.

CENE I.

PYRAME SEVL.

ENfin ie suis sorty, leur prudence importune:
N'a plus à gouuerner, ny moy, ny ma fortune,
Mon amour ne suit plus que le flãbeau d'Amour
Dans mon aueuglement ie treuue assez de iours
Belle nuict qui me tends tes ombrageuses toiles,
Ah! vrayment le Soleil vaut moins que tes estoilles,
Douce & paisible nuict, tu me vaut desormais
Mieux que le plus beau iour ne me valut iamais,
Ie voy que tous mes sens se vont combler de ioye,
Sans qu'icy nul des Dieux ny des mortels me voye:
Mais me voicy desja proche de ce tombeau,

I'apperçoy le Meurier, i'entends le bruit de l'eau,
Voicy le lieu qu'Amour deſtinoit à Diane,
Icy ne vint iamais rien que moy de prophane,
Solitude, ſilence, obſcurité, ſommeil,
N'auez vous point icy veu luire mon Soleil,
Ombres, où cachez vous les yeux de ma Maiſtreſſe?
L'impatient deſir de le ſçauoir me preſſe,
Tant de difficultez m'ont tenu priſonnier,
Que ie mourois de peur d'eſtre icy le dernier;
Mais, à ce que ie voy, ie m'y rends à bonne heure,
Puis qu'encore en ſon lict, mon Aurore demeure,
Attendant qu'elle arriue icy bien à propos,
Le reſte de la nuict m'offre ſon doux repos;
Mais pourrois-ie dormir en mon inquietude,
Quelque ſommeil qui regne en cette ſolitude,
Depuis que ie la ſers Amour m'a bien inſtruit
A paſſer ſans dormir les heures de la nuict,
Le murmure de l'eau, les fleurs de la prérie,
Cependant flatteront vn peu ma reſverie:
O fleurs ſi vos eſprits iamais ſe transformans,
Deſpoüillerent les corps des malheureux Amans,
S'il en eſt parmy vous, qui ſe ſouuienne encore
D'auoir ſouffert ailleurs qu'en l'Empire de Flore,
Doux objets de pitié ne ſoyez point jaloux,
Si la faueur d'Amour m'a traicté mieux que vous,
Et ſi du temps paſsé le ſouuenir vous touche,
Preſtez nous ſans regret voſtre amoureuſe couche:
Mais deſ-ja la roſée à vos tapis moüillez,
Que diſ-ie? c'eſt du ſang qui vous les a ſoüillez,
D'où peut venir ce ſang? la trouppe ſanguinaire
Des Ours & des Lyons, vient icy d'ordinaire:
Vne frayeur me va dans l'ame repaſſant,

Ie ſonge aux cris affreux d'vn Hibou menaçant,
Qui m'a touſiours ſuiui, ces ombrages nocturnes
Augmentent ma terreur, & ces lieux taciturnes,
Dieux! qu'eſt-ce que ie voy, i'en ſuis trop eſclairci,
Sans doute vn grand Lyon a paſsé par icy,
I'en recognois la trace, & voy ſur la pouſſiere,
Tout le ſang que verſoit ſa gueule carnaſſiere:
O Ciel! en quelle horreur en fin ie ſuis tombé,
Deteſtable i'arriue aux traces de Thisbé,
Ces traces que ie voy ſon pied les a formees,
Et celles du Lyon peſle-meſle imprimees,
Parmy cela du ſang abondamment eſpars,
Ha! ie ne voy qu'horreur, que morts de toutes parts,
Il n'en faut plus douter, mon œil m'a dit ma perte,
Iuſtes Dieux ſe peut-il que vous l'ayez ſoufferte:
Mais vous n'en ſçauiez rien, vous eſtes des faux Dieux,
C'eſt moy qui l'ay conduite en ces coulpables lieux,
Moy traitres qui ſçauois qu'auprés de cette ſource,
Les Ours, & les Lyons font leur ſanglante courſe,
Que la commodité de ce frais abbreuuoir,
Et de ce lieu deſert, touſiours les y fait voir,
Infame criminel & deſloyal Pyrame,
Qu'as tu fait de Thisbé? qu'as-tu fait de ton ame?
Comment me ſuis-ie ainſi de moy meſme priué?
Elle m'a preuenu, le iour eſt arriué,
Voy-ie pas que l'Aurore en ſa pointe premiere,
Eſpanche au Ciel ouuert ſa confuſe lumiere,
Soleil voudrois-tu luire aprés cét accident,
Cherche pour te cacher vn plus noir occident,
Toutesfois montre toy, tu le pourras ſans honte,
Il n'eſt plus de Soleil ça bas qui te ſurmonte,
Thisbé n'eſt plus au monde, ô bel arbre, ô rocher,

O fleurs en quel endroit me la faut il chercher:
Beau criſtal innocent dont le miroir exprime
Sur mon front palliſſant l'image de mon crime.
Toy qui deſſus tes bords la voyois deſchirer,
N'en as tu quelque membre au moins ſçeu retirer?
Traiſtre tu n'as ſerui qu'à r'afreſchir la gueule,
Du Lion luy laiſſant ma Thisbé toute ſeule:
Mais pourquoy les cailloux veux-ie icy quereller?
C'eſt à mon imprudence à qui ie dois parler,
C'eſt à mes cruautez à qui ie dois la peine
De la mort la plus iuſte, & la plus inhumaine?
C'eſt moy de qui les bras l'a deuoient ſecourir,
Et qui ne l'ont pas fait, c'eſt moy qui dois mourir,
Sortez à ma faueur de vos demeures creuſes,
Pour deſchirer ce corps venez trouppes affreuſes,
Mon iuſte deſeſpoir vous preſſe, il vous attend,
Sans deffenſe vn butin ce pauure corps vous tend,
Cruels ne cherchés point que dans les bergeries
Quelque innocent aigneau, s'immole à vos furies,
Deſtournez deſormais te cours à vos larcins,
Mangez les criminels, tuez les aſſaſſins,
Et toy Lion, mon ame a fait ſes funerailles,
Qui digerez deſ-ja mon cœur dans ſes entrailles,
Reuiens & me fait voir au moins mon ennemi,
Encores tu ne m'as deuoré qu'à demi,
Acheue ton repas: tu ſeras moins funeſte,
Si tu m'es plus cruel, acheue donc ce reſte,
Oſte-moi le moyen, de te iamais punir,
Mais ma douleur te parle en vain de reuenir,
Depuis que ce beau ſang paſſe en ta nourriture
Tes ſens ont deſpoüillé leur humaine nature,
Ie croy que ton humeur change de qualité,

Et qu'elle a plus d'amour que de brutalité,
Depuis que ſa belle ame eſt icy reſpanduë,
L'orreur de ces foreſts eſt à iamais perduë,
Les Tigres, les Lions, les Pantheres, les Ours,
Ne produiront icy que de petits Amours,
Et ie croy que Venus verra bien toſt eſcloſes,
De ce ſang amoureux mille moiſſons de roſes,
Mon ſang deſſus le ſien par icy coulera,
Mon ame auec la ſienne ainſi ſe meſlera,
Qu'il me tarde deſia que mon ombre n'arriue,
Reioindre ſon eſprit ſur la mortelle riue:
Au moins ſi ie trouuois d'vn chef-d'œuure ſi beau,
Quelque ſaincte relieue à mettre en vn tombeau,
Ie ferois dans mon ſein vne large ouuerture,
Et ſa chair dans la mienne aurois ſa ſepulture,
Toy ſon viuant cercueil, reuiens me deuorer,
Cruel Lion reuiens, ie te veux adorer:
S'il faut que ma Deeſſe en ton ſang ſe confonde,
Ie te tiens pour l'autel le plus ſacré du monde,
O Dieux! ſi ie ne voy rien d'elle à mon treſpas,
Au moins ie baiſeray la trace de ſes pas,
Et ma leure enſuiuant ceſte ſanglante route,
Cent fois rebaiſera ſon beau ſang goutte à goutte,
Ah! beau ſang precieux qui tout froid & tout mort,
Faites dedans mon ame encor vn tel effort,
Vous auez donc euitté vos delicates veines,
Pour acheuer en fin vos tourmens, & mes peines,
Puiſque le ſort me dit que vous l'auez voulu,
Il ne m'y verra pas moins que vous reſolu,
Mais que trouuay ie ici? cette ſanglante toille,
A la pauure deffunCte auoit ſerui de voile,
O trop cruel teſmoin de mon dernier malheur

Teſmoin de mon forfait ſois le de ma douleur,
Mais quoy dedans l'obiet d'vn ſort ſi déplorable,
Sanglant & deſchiré tu m'es encor aymable,
Le faut-il adorer, il le faut ie le veux,
Il a touché iadis l'or de ſes blonds cheueux :
Ce voile à nos amours preſtant ſon chaſte vſage,
Deffendoit au Soleil de baiſer ſon viſage,
Il fut en ma faueur ſoigneux de ſon beau teint,
Sois tu d'oreſnauant reueré comme ſainct,
Et qu'en faueur du ſang qui peint noſtre infortune,
La nuict te daigne mettre auec ſa robe brune:
Mais ie croy que mon cœur ſe flatte en ſa langueur,
Il eſt temps que ma vie acheue ſa rigueur,
Au deſſein de mourir dois ie chercher qui m'ayde,
Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remede,
Terre ſi tu voulois t'ouurir deſſous mes pas,
Tu me ferois plaiſir, mais tu ne le fais pas,
Il ſemble que ton flanc dauantage ſe ſerre,
Dieux! ſi vous me vouliez enuoyer le tonnerre
Ie vous ſerois tenu; mais ô propos honteux,
Mon treſpas à m'oüir eſt encores douteux,
Mon deſeſpoir encor en moy ſe delibere,
Mais l'eſtourdiſſement non la peur le differe :
Voicy dequoy vanger les iniures du ſort,
C'eſt icy mon tonnerre, & mon gouffre, & ma mort:
En deſpit des parens, du Ciel, de la nature,
Mon ſupplice fera la fin de ma torture,
Les hommes courageux meurent quand il leur plaiſt,
Ayme ce cœur Thisbé tout maſſacré qu'il eſt.
Encor vn coup Thisbé par la derniere playe,
Regarde la dedans ſi ma douleur eſt vraye.

SCENE II.

THISBE' SEVLE.

A Peine ay-ie repris mon eſprit & ma voix,
Ceſte peur m'a faict perdre vn voile que i'auois,
Et m'a fait demeurer aſſez long temps cachee,
Poſſible mon Amant m'aura depuis cherchee,
Il doit eſtre arriué, s'il n'a perdu le ſoin,
De me venir trouuer, car le iour n'eſt pas loin,
Ie n'entends plus que l'eau que verſe la fontaine,
Le ſilence profond me rend aſſez certaine
Que ie puis approcher la tombe, où cependant
Mon Pyrame languiſt ſans doute en m'attendant,
La beſte qui cherchoit l'eau de cette vallee,
Ayant eſteint ſa ſoif, ores s'en eſt allee,
Autrement i'entendrois qu'elle feroit vn bruit,
Et ſes yeux brilleroient au trauers de la nuict.
O nuict ie me remets en fin ſous ton ombrage,
Pour auoir tant d'amour i'ay bien peu de courage,
Mais où, mon œil s'abuſe en vn objet trompeur
Voicy dequoy r'entrer en ma premiere peur,
Vne ſubite horreur me prend à l'impourueuë,
Et ſi l'obſcurité peut aſſeurer ma veuë,
Vn augure incertain, mes ſoupçons ne dement,
Certains par dans les miens meſlez confuſément,
Ceſte place par tout ſanglante & ſi foulee,
Montre qu'icy la beſte a ſa fureur ſaoulee :
Dieux! ie voy par la terre vn corps qui ſemble mort;
Mais pourquoy m'effrayer, c'eſt Pyrame qui dort,
Pour diuertir l'ennui de ſon attente oiſiue,
Il repoſe au doux bruit de ceſte ſource viue,

Il repoſe au doux bruit de cette ſource viue,
Ce ſera maintenant à lui de m'accuſer,
Mais ce lieu dur & froid, mal propre à repoſer
Que deſia la roſee a rendu tout humide,
M'oblige à l'éueiller, Dieux! que ie ſuis timide;
I'ay ſon contentement, & ſon repos ſi cher,
Que ma voix ſeulement à peur de le faſcher,
Il dort ſi doucement qu'on ne ſçauroit à peine
Diſcerner parmy l'air le bruit de ſon haleine:
Mais d'où vient qu'immobile, & froid deſſous ma main,
Il ſemble mort Pyrame, ô Dieux! i'appelle en vain,
Il ne reſpire plus, ce beau corps eſt de glace,
Helas! ie voy la mort peinte deſſus ſa face,
D'vne eternelle nuict ſon bel œil eſt couuert,
Ie voy d'vn large coup ſon eſtomach ouuert,
He! ne meurs pas ſi toſt, ouure vn peu la paupiere,
Reſpire encore vn coup ie mourray la premiere,
Ne t'en va point ſans moy, ne me fais point ce tort,
Tu ne me reſpons rien, mon coeur! tu n'es pas mort,
Les Dieux ne meurent point, la nature trop ſage,
Pour laiſſer ruiner ſon plus aymable ouurage:
Mais ô foible diſcours, ô faux ſoulagement,
La perte que ie fais m'oſte le iugement:
Pyrame ne vit plus, ha! ce ſouſpir l'emporte,
Comment? il ne vit plus, & ie ne ſuis pas morte;
Pyrame, s'il te reſte encor vn peu de iour,
Si ton eſprit me garde encore vn peu d'amour,
Et ſi le vieux Charon touché de ma miſere,
Retarde tant ſoit peu ſa barque à ma priere,
Attends moy ie te prie, & qu'vn meſme treſpas,
Acheue nos deſtins, ie m'en vay de ce pas,
Mais tu ne m'attends point. & ſi peu que ie viue
En ce dernier deuoir mon ſon veut que ie ſuiue:

Coulpable que ie ſuis de cette iniuſte mort,
Malheureux criminel de la fureur du ſort,
Quoy ? ie reſpire encore & regardant Pyrame
Treſpaſſé deuant moy ie n'ay point perdu l'ame :
Ie voy que ce Rocher s'eſt eſclatté de dueil,
Pour reſpandre des pleurs pour m'ouurir vn cercueil,
Ce ruiſſeau fuit d'horreur qu'il a de mon iniure,
Il en eſt ſans repos, ſes riues ſans verdure,
Meſme au lieu de donner de la rozee aux fleurs,
L'Aurore à ce matin n'a verſé que des pleurs,
Et cet arbre touché d'vn deſeſpoir viſible,
A bien trouué du ſang dans ſon tronc inſenſible,
Son fruict en a changé, la Lune en a bleſmy,
Et la terre a ſué du ſang qu'il a vomy:
Bel arbre puis qu'au monde apres moy tu demeures,
Pour mieux faire paroiſtre au Ciel tes rouges meures,
Et luy montrer le tort qu'il a fait à mes veux
Fay comme moy de grace, arrache tes cheueux,
Ouure toy l'eſtomach, & fay coule rà force
Cette ſanglante humeur par toute ſon eſcorce:
Mais que me ſert ton deüil, rameaux, prez, verdiſſans,
Qu'à ſoulager mon mal vous eſtes impuiſſans,
Quand bien vous en mourriez, on voit la deſtinee
R'amener voſtre vie en r'amener l'annee,
Vne fois tous les ans nous vous voyons mourir:
Vne fois tous les ans nous vous voyons fleurir:
Mais mon Pyrame eſt mort, ſans eſpoir qu'il retourne,
De ſes palles manoirs où ſon eſprit ſeiourne
Depuis que le Soleil nous void naiſtre & finir
Le premier des deffunts eſt encor à venir,
Et quand les Dieux demain me le feroient reuiure,
Ie me ſuis reſoluë auiourd'uy de le ſuiure,

I'ay trop d'impatience, & puis que le deſtin
De nos corps amoureux fait ſon cruel butin,
Auant que le plaiſir que meritoient nos flames,
Dans leurs embraſſemens ait peu meſler nos ames,
Nous les ioindrons là bas, & par nos ſaincts accords
Ne ferons qu'vn eſprit de l'ombre de deux corps,
Et puis qu'à mon ſuiet ſa belle ame ſommeille,
Mon eſprit innocent luy rendra la pareille:
Toutes fois ie ne puis ſans mourir doublement,
Pyrame s'eſt tué d'vn ſoupçon ſeulement,
Son amitié fidelle vn peu trop violante,
D'autant qu'à ce deuoir il me voyoit trop lente,
Pour auoir ſoupçonné que ie ne l'aymois pas,
Il ne s'eſt peu guerir de moins que du treſpas,
Que donc ton bras ſur moy dauantage demeure,
O mort & s'il ſe peut que plus que luy ie meure,
Que ie ſente à la fois poiſons, flammes, & fers,
Sus, qui me vient ouurir la porte des Enfers,
Ha! voicy le poignard qui du ſang de ſon Maiſtre,
S'eſt ſoüillé laſchement, il en rougiſt le traiſtre,
Execrable bourreau, ſi tu te veux lauer
Du crime commencé tu n'as qu'à l'acheuer,
Enfonce là dedans, rend toy plus rude & pouſſe
Des feux auec ta lame: helas! elle eſt trop douce,
Ie ne pouuois mourir d'vn coup plus gracieux,
Ny pour vn autre objet hayr celuy des Cieux.

FIN.

RECVEIL
DE
TOVTES LES
PIECES FAITES PAR
THEOPHILE, DEPVIS
ſa priſe juſques à
ſa mort.

Miſes par ordre, comme vous verrez à la Table ſuiuante.

M. DC. XXVIII.

TABLE DES PIECES CONTENUËS en ce Recueil.

PLaincte de Theophile à Tircis. 5
La Penitence de Theophile. 9
Requeste de Theophile au Roy. 12
Theophilus in Carcere. 22
Apologie de Theophile. 33
Requeste de Theophile à Nosseigneurs de Parlement.
Requeste de Theophile à Monseigneur le premier President. 56
Remerciement de Theophile à Coridon. 60
Theophile à son amy Chiron. 63
Priere de Theophile aux Poetes de ce temps. 66
Remonstrance de Theophile à Monsieur de Vertamond. 70
La Maison de Silvie par Theophile. 71
Lettre de Theophile à son frere. 110

AV LECTEVR.

AMy Lecteur, on vous a cy-deuant communiqué vn Recueil des pieces faictes par Theophile, depuis sa prise; mais ils ne vous on fait offre, que d'vn amas de discours mal adjancez, supposez & empruntez de plusieurs autres. Parquoy ayant tout seul eu communication des vrayes pieces que ledit Theophile a faictes depuis sa prise iusques au jourd'huy, ie vous les presente auec asseurance que vous n'y treuuerez rien qui ne soit sorty de sa plume. A Dieu.

PLAINTE DE THEOPHILE
A SON AMY TIRCIS.

* * *

Tircis, tu cognois bien dans le mal qui me presse
Qu'vn peu d'ingratitude est iointe à ta paresse,
Tout contre mon brasier ie te voy sommeiller,
Et ma cendre & mon mal te deuroit éueiller.
Tu sçais bien qu'il est vray que mon procez s'acheue,
Qu'on va bien tost bruſler mon pourtraict à la Greue,
Que dé ja mes amis ont trauaillé sans fruit
A preuenir l'horreur de cet infame bruit.
Que le Roy me delaisse, & qu'en ceſte aduenture
Vne iuſte douleur doit forcer ma nature:
Que le plus reſolu ne peut sans ſouſpirer
Entendre les ennuis où tu me vois durer.
Sçache auſſi que mon ame eſt preſque toute vſee,
Que Cloton tient mes iours au bout de ſa fuſée:
Qu'il faut que mon eſpoir ſe rende à mes malheurs,
Et que mon iugement me conſeille mes pleurs.
Que ſi mon mauuais ſort a finy la duree
De la ſaincte amitié que tu m'auois iurée,
Comment, ſuiuant le cours du naturel humain,
Tu me vois treſbucher ſans me donner la main.
Pour le moins fay ſemblant d'auoir vn peu de peine:
Voyant le precipice où le Deſtin me traiſne,
Afin qu'vn bruit faſcheux ne vienne à me blaſmer,
D'auoir ſi mal cogneu qui ie deuois aymer.
Damon qui nuict & iour pour euiter ce blaſme

S'obſtine à trauailler & du corps & de l'ame,
M'aſſeure pour le moins en ſon petit ſecours,
Que ſa fidelité me durera touſjours.
Il ne tient pas à luy que l'injuſte licence
De mes perſecuteurs ne cede à l'innocence:
Il fait tout ce qu'il peut pour écarter de moy
Les perils qui me font examiner ta foy.
Sans eux ie n'aurois veu jamais ton ame ouuerte;
Touſjours ta loyauté m'auroit eſté couuerte,
L'excez de mon mal heur n'eſt cruel qu'en ce point,
Qu'il me dit, malgré moy, que tu ne m'aymes point.
Si le moindre rayon de la vertu t'éclaire,
Souuiens-toy qu'on t'a veu dans le ſoin de me plaire,
Et qu'auant la diſgrace où tu me vois ſoubmis,
Tu faiſois vanité d'eſtre de mes amis.
Regarde que ton cœur ſe laſche & m'abandonne,
Dés le premier eſſay que mon mal-heur te donne:
Et que tu ſçais mon ſort n'eſtre aujourd'huy batu,
Que par des trahiſons qu'on fait à ma vertu.
Toy-meſme qui me vois au fonds de ma penſée,
Qui ſçait comme ma vie s'eſt cy deuant paſſée,
Et que dans le ſecret d'vn veritable amour,
Mon eſprit innocent s'eſt peint cent fois le jour.
Tu ſçais que d'aucun tort ton cœur ne me ſoupçonne,
Que ie n'ay ny trompé, ny fait tort à perſonne,
Que depuis m'eſtre inſtruit en la Romaine Loy,
Mon ame dignement a ſenty de la Foy.
Et que l'vnique eſpoir de mon ſalut ſe fonde
En la Croix de celuy qui racheta le monde:
Mon cœur ſe porte là d'vn mouuement tout droit,
Et croit aſſeurément ce que l'Egliſe croit.
Bien que des impoſteurs qu'vne aueugle ignorance
Oppoſe abſolument aux libertez de France,

T'assent couvrir des bruits que mon sens libertin
Confond l'Auteur du monde auecque le Destin.
Et leur impertinence a fait croire à des femmes,
Que i'estois vn Pescheur à suborner les ames:
On dit pis de ma vie, on parle plus de moy,
Que si i'auois traitté d'examiner la loy.
On fait voir en mon nom des odieuses rithmes,
Pour perdre vn innocent, & professer des crimes,
Ils ont fait sous mes pas des creux de toutes parts,
Ont eu des épions à guetter mes regards.
Ont destourné de moy ceux dont les bons genies
Tenoient auecque moy leurs volontez vnies,
Ils ont auec Satan contre moy partisé,
A force de médire ils m'ont desbaisé.
Sans autre fondement qu'vne enuieuse rage,
Contre des passe temps où m'a porté mon âge,
Vn plaisir naturel, où mes esprits enclins
Ne laissent point de place à mes desirs malins.
Vn diuertissement qu'on doit permettre à l'homme,
Ce que sa Saincteté ne punit pas à Rome:
Car la necessité que la police suit,
Punissant ce peché ne fait pas peu de fruit.
Ce n'est pas vne tache à son diuin Empire:
Car tousjours de deux maux faut euiter le pire,
Encore ay-ie vn defaut contre qui leur abboy
Eclatte hautement: C'est Tyrois que ie boy.
Ils pensent que le vin soit le feu qui m'inspire,
Cette facilité dont tu me vois écrire:
Et qu'on ne me sçauroit oüyr parler Latin,
Si ce n'est que ie sois à la Pomme de Pin.
Ils croyent que le vin m'ayant gâté l'haleine,
M'a plus fait de bourgeons qu'on n'en peint à Silene,
Ie croy que ma desbauche, en ses plus grands efforts,

Ne m'empescha iamais, ny l'esprit ny le corps.
Mes plus sobres repas meritent des censures,
Par tout, ma liberté ne sont que des mesures,
Il est vray que mon sort en cecy est mauuais,
C'est que beaucoup de gens sçauent ce que ie fais.
Quelques lieux si cachez où mon peché se niche,
Auſſi-toſt mon peché au carrefour s'affiche:
Par tout où on me void ie suis toûiours à nu,
Tout le crime que i'ay, c'est d'estre trop cogneu.
Que malgré ma bonté cette gloire legere
D'auoir vn peu de bruit, m'a cauſé de miſere;
Que mon sort eſtoit doux s'il eust coulé mes ans,
Où les bords de Garonne ont les flots ſi plaiſans.
Tenant mes iours cachez dans ce lieu ſolitaire,
Nul que moy ne m'euſt fait, ny parler, ny me taire,
A ma commodité i'aurois eu le ſommeil,
A mon gré i'aurois pris, & l'ombre & le Soleil.
Dans ces valons deſerts, où la mere Nature
A pourueu nos troupeaux d'eternelle pâture,
I'aurois eu le plaiſir de boire à petit traits
D'vn vin clair petillant, & delicat & frais.
Qu'vn terroir aſſez maigre, & tout coupé de roches,
Produit heureuſement ſur des montagnes proches,
Là mes freres & moy pouuoient ioyeuſement,
Sans Seigneur, ny vaſſal viure aſſez doucement,
Là tous ces meſaiſons, à qui ie ſuis en proye,
N'euſſent point enuié, ny conſumé ma ioye,
I'aurois ſceu par tout l'objet de mes deſirs,
I'aurois pu conſacrer ma plume à mes plaiſirs.
Là d'vne paſſion, ny fiere, ny legere,
I'aurois donné mon feu aux yeux d'vne bergere,
Dont le cœur innocent euſt contenté mes vœux
D'vn bracelet de chanvre, auecque ſes cheueux.

I'aurois dans ce plaisir si bien flatté ma vie,
Que l'orgueil de Calisse en eust creué d'enuie,
Puis ainsi la douceur de nos embrassemens
Par tous les lieux tesmoins de nos embrassemens.
Et comme ce climat est le plus beau du monde,
Ma veine en est mille fois plus feconde:
L'yuresse d'un tel bien m'eust plus fourny de vers,
Que n'auroit huy ne feroit le bruit de l'Vniuers.
Et s'il faut malgré moy que mon esprit se picque
De l'vsage ailleux dessin de son Poëme heroïque:
Il faut bien que ie cherche vn plus libre seiour,
Que celuy de Paris, ne celuy de la Cour.
Ma condition peut deuenir meilleure,
Que le Roy me permette vne retraitte seure,
Que ie puisse trouuer en France vn petit coin,
Où mes persecuteurs me treuuent assez loin.
Dans le doux souuenir d'estre sorty de peine
De quelle gayetez nourriray-ie ma veine?
Lors tu seras honteux qu'en nom aduersité
Ie t'ayes tant de fois en vain sollicité.
D'auoir abandonné le train d'vne fortune
Qu'il te faloit auoir auecque moy commune:
Recherche en tes desirs, ores si refroidis
Si tu n'es aujourd'huy, ce que tu fus iadis.
Ie t'eusse fait iadis passer les Pyrenées,
I'eusse attaché les iours auecque mes années,
Et conduit tes desseins au cours de mon Destin,
Des bords de l'Occident iusqu'au flot du matin.
Et ie n'ay rien commis mesme dans mon courage
Qui te puisse obliger à me tourner visage,
Depuis ie n'ay rien fait, & i'en iure les Dieux,
Que d'aymer, ô Tircis, tous les iours vn peu mieux.
Helas! si mon malheur auoit vn peu de crime,

Ma raiſon treuueroit ta froideur legitime,
Ie me conſolerois de ne treuuer dequoy
Ie me peuſſe en mon mal me venger que de moy.
Vn reſte d'amitié fait qu'aujourd'huy i'enrage,
De ſentir que celuy que ie cheris m'outrage:
Tu vois bien que le ſort ſans yeux ne iugement,
Tourne tes volontez auec ſon changement.
Depuis mon accident tu m'as treuué funeſte,
Tu crois que mon abord te doit donner la peſte,
Tu m'accuſe par tout où tu me vois blaſmer,
Et tu me hais autant que tu me dois aymer.
Au moins aſſeure-toy, quoy que le temps y face,
Qu'vn ſi perfide orgueil n'aura iamais de grace:
Ie voy bien que mes maux acheueront leurs cours,
Qu'vn Soleil plus heureux acheuera mes iours.
Que ma bonne fortune écraſera l'enuie
Malgré les cruautez qui font gemir ma vie:
Au bout du deſeſpoir paroiſtra mon bonheur,
Toute cette infamie accroiſtra mon honneur.
Ce n'eſt pas aux enfans d'vne commune race,
Quelque ſi grand pouuoir, dont le corps me menace,
Quelque trépas honteux, dont le cruel deſſein
S'agite contre moy dans leur perfide ſein.
Et comme malgré moy tu t'és rendu perfide,
Comme malgré l'honneur, tu t'és montré timide
Parmy tous mes trauaux, ſçache que malgré toy
Ie garderay touſjours mon courage & ma foy.
Et l'obſtination de la malice noire
Auec ma patience augmentera ma gloire.

LA PENITENCE DE THEOPHILE.

Aviourd'huy que les Courtisans
Les Bourgeois & les artisans,
Et les peuples de la campagne,
Pour noyer les soins du trépas
Passent les excés d'Allemagne
En leur voluptueux repas.
Que le ieu, la dance & l'amour
Occupent la nuict & le iour
Des enfans de la douce vie,
Que le cœur le plus débauché
Contente la plus molle enuie
Que luy fourniſſe le peché.
Que les plus modeſtes deſirs
Ne reſpirent que les plaiſirs,
Que les luths par toute la terre
Ont fait taire les piſtolets,
Et cacher les Dieux de la guerre
Dans la machine des Balets.
Mon ieu, ma dance & mon feſtin,
Se font auec Sainct Auguſtin,
Dont l'aymable & ſaincte lecture
Eſt icy mon contrepoiſon
En la miſerable aduanture
Des longs ennuis de ma priſon.
Celuy qui d'vn pieux deuoir
Employa l'abſolu pouuoir
A borner icy mon eſtude,
L'enuoya pour m'entretenir
Dans cette étroitte ſolitude,

Dont il voulut m'entretenir.
Parmy le celeſte entretien
D'vn ſi beau liure & ſi Chreſtien,
Ie me meſle à la voix des Anges,
Et tranſporté de cét honneur,
Mon eſprit donne des loüanges
A qui m'a cauſé ce bon-heur.
Ie voy dans ces diuins écrits,
Que l'orgueil des plus grands eſprits
Ne ſert au ſien que de trophee,
Et que la ſotte Antiquité
Soûpire & languit étouffee
Sous le ioug de la verité.
Tous ces demons du temps paſſé,
Dont il a vigoureusement traſſé
Les larrecins & adulteres,
Sont moins que fantoſmes de nuict,
Deuant les glorieux myſteres
Du grand Soleil qui nous reluit.
Tous ces grands Temples ſi vantez
Dont tant de ſiecles enchantez
Ont ſuiuy les fameux oracles,
N'ont plus de renommy de lieu,
Et deſormais tous les miracles
Se font en la Cité de Dieu.
Grande lumiere de la Foy,
Qui me donnez ſi bien de quoy
Me conſoler dans ces tenebres,
Mon deſeſpoir le plus mordant,
Et mes ſoucis les plus funebres
Se calment en te regardant.
Ie ne te puis lire ſi peu,
Qu'auſſi toſt vn celeſte feu

Ne me perce au profond de l'ame,
Et que mes ſens faits plus Chreſtiens
Ne me gardent beaucoup de flâme
Qui me font éclater les tiens.
Ie maudis mes jours débauchez,
Et dans l'horreur de mes pechez,
Benissant mille fois l'outrage
Qui m'en donne le repentir;
Ie trouue encore en mon courage
Quelque eſpoir de m'en garentir.
Cét eſpoir prend à ſon ſecours
Le ſouuenir de tant de iours,
Dont la jeune & grande licence
Eut beſoin des confeſſions,
Qui chercherent de l'innocence
Pour ſes premieres actions.
Grand Sainct pardonne à ce captif,
Qui d'vn emprunt laſche & furtif,
Porte icy ton diuin exemple,
Preſſé d'vn accident mortel,
I'entre tout ſanglant dans le Temple,
Et me ſers du droit de l'Autel.
Alors que mes yeux indiſcrets
Ont trop percé dans tes ſecrets,
IESVS m'a mis dans la penſée
Qu'il fut ouurir le coſté,
Et que ſa veine fut percée
Pour lauer noſtre iniquité.
Eſprit Heureux, puis qu'au jourd'huy
Tu contemples auec luy
Les felicitez eternelles,
Et que tu me vois empeſché
Des affections criminelles,

De l'object mortel du peché.
Iette vn peu l'œil ſur ma priſon
Et portant de ton oraiſon
La foibleſſe de ma priere:
Gaigne pour moy ſon amitié,
Et me rends la digne matiere
Des mouuemens de ſa pitié.
Ie confeſſe que iuſtement
Vn ſi rude & ſi long tourment
Voit tarder ſa miſericorde,
Mais ny ma plume ny ma voix
N'ont iamais rien fait que n'accorde
La douceur des humaines Loix.
Et puis que Dieu m'a tant aimé
Que d'auoir icy r'enfermé
Les pauures Muſes étonnées
Sous les aiſles du Parlement,
Les meſchans perdrons leurs iournées
A me creuſer le monument.
Auguſtin ouure icy tes yeux:
Ie proteſte deuant les Cieux,
La main dans les fueillets du liure
Où tu m'as attaché les ſens:
Qu'il faut pour m'empeſcher de viure
Faire mourir les innocens.

REQVESTE DE THEOPHILE AV ROY.

AV milieu de mes libertez
Dans vn plein repos de ma vie,
Où mes plus molles voluptez,
Sembloient auoir paſsé l'enuie,

D'vn traict de foudre inopiné
Que ietta le Ciel mutiné
Dessus le comble de ma ioye,
Mes desseins se virent trahis,
Et moy d'vn mesme coup la proye,
De tous ceux que i'auois hays.
Le visage des Courtisans
Se peignit en cette aduanture
Des couleurs dont les médisans,
Voulurent peindre ma nature,
Du premier traict dont le malheur
Separa mon destin du leur,
Mes amis changerent de face,
Ils furent tous muets & sours,
Et ie ne vis en ma disgrace,
Rien que moy mesme à mon secours,
Quelques foibles solliciteurs,
Faisoyent encor' vn peu de mine
D'arrester mes persecuteurs
Sur le penchant de ma ruyne:
Mais en vn peril si pressant,
Leur secours fut si languissant,
Et ma gueriſon si tardiue,
Que la raiſon me resolut,
A voir ſi quelque estrange riue
M'offriroit vn port de ſalut.
Ie fus long temps à desseigner,
Où i'irois habiter la Terre,
Et ſur le point de m'eſloigner,
Mille pleurs me faiſoient la guerre:
Car le Soleil qui chaque iour
Fait ſi vîte vn ſi large tour
Ne viſite point de contrée,

Où ces chefs de diſſentions
Ne donnent aiſément l'entrée
A quelqu'vn de leurs eſpions.
Apres cinq ou ſix mois d'erreurs
Incertain en quel lieu du monde
Ie pourrois aſſeoir les terreurs
De ma miſere vagabonde,
Vne incroyable trahiſon
Me fit rencontrer ma priſon
Où i'auois cherché mon aſyle,
Mon protecteur fut mon ſergent,
O grand Dieu qu'il eſt difficile
De courre auec de l'argent.
Le billet d'vn Religieux
Reſpecté comme des Patentes,
Fut épier en tant de lieux
Le porteur des Muſes errantes,
Qu'à la fin deux meſchans Preueſts,
Forts grands voleurs & tres-deuots,
Priant Dieu comme des Apoſtres,
Mirent la main ſur mon collet,
Et tous diſans leurs Patenoſtres
Pillerent iuſqu'à mon valet.
A l'éclat du premier appas,
Ebjoüis vn peu de la proye,
Ils doutoient ſi ie n'eſtois pas
Vn faiſeur de fauſſe monnoye:
Ils m'interrogeoient ſur le pris
Des quadruples qu'on m'auoit pris
Qui n'eſtoient pas au coin de France:
Lors il me print vn tremblement,
De crainte que leur ignorance
Me iugeaſt Preuoſtablement.

Ils ne pouuoient s'imaginer
Sans soupçon de beaucoup de crimes,
Qu'on fut si fort à butiner
Sur un simple faiseur de rimes,
Encor qu'il fut bon & beau,
Aussi bon au jour qu'au flambeau,
Ils croyoient en voyant sans peine,
Que les fous qu'on me desrobat,
Que i'écoutois des fueilles de chesne
Avec la marque du Sabat.
Ils disoient entr'eux sourdement
Que ie parlois auec la Lune,
Et que le Diable assurément
Estoit auteur de ma fortune:
Que pour faire seruice à Dieu
Il falloit bien choisir vn lieu,
Où l'objet de leur tyrannie
Me fit sans cesse discourir
Du trépas plein d'ignominie
Qui me deuoit faire perir.
Sans cordon, iartieres, ny gands,
Au milieu de dix hallebardes,
Ie flatois des gueux arrogands
Qu'on n'auoit ordonné pour gardes:
Et nonobstant chargé de fers
On m'enfonce dans les Enfers
D'vne profonde & noire caue,
Où l'on n'a qu'vn peu d'air puant,
Dessus les pauez de la fraide baue
D'vn vieux mur humide & gluant,
Dessus ce commun lieu de pleurs
Où ie me vis si miserable,
Les assassins & les voleurs

Auoient vn trou plus fauorable:
Tout le monde disoit de moy
Que ie n'auois, ny Foy, ny Loy,
Qu'on ne cognoissoit point de vice
Ou mon ame ne s'adonnat,
Et quelque traict que i'écriuisse
C'estoit pis qu'vn assassinat.
Qu'vn sainct homme de grand esprit,
Enfant du bien heureux Ignace,
Disoit en chese & par escrit
Que i'estois mort par contumace,
Que ie ne m'estois absenté
Que de peur d'estre executé
Aussi bien que mon effigie,
Que ie n'estois qu'vn suborneur,
Et que i'enseignois la magie
Dedans les Cabarets d'honneur.
Qu'on auoit bandé les ressors
De la noire & forte Machine,
Dont le souple & vaste corps
Estend ses bras iusqu'à la Chine:
Qu'en France & parmy l'étranger
Ils auoient dequoy se vanger,
Et dequoy forger vne foudre,
Dont le coup me seroit fatal,
En deust il couster plus de poudre
Qu'ils n'en perdi ent à Vvital.
Que le gaillard Pere Guerin,
Qui tous les iours fait dans la chese
Plus de leçons à Tabarin
Qu'à tous les Clercs d'vn Dioceſe,
Ce vieux Bastelleur déguisé,
Comme s'il eust bien disposé

C'est la Maison du Roy d'Angleterre.

Et Terre, & Ciel à ma ruine,
Preſchoit qu'à peu de iours de là
La iuſtice humaine & Diuine
M'immoleroit à Loyola.
Que par le ſentiment Chreſtien
D'vne charité volontaire,
Infinité de gens de bien
Auoient entrepris mon affaire,
Qu'on eſtoit ſi fort irrité
Qu'en deſpit de la verité,
Que Ieſus-Chriſt a tant aymee,
Pour les intereſts du Clergé,
On me vouloit voir en fumée
Soudain que ie ſerois iugé.
On employe de par le Roy,
De la force & de l'artifice:
Comme ſi Lucifer pour moy,
Euſt entrepris ſur la Iuſtice,
A Paris ſoudain que i'y fus
I'entendois par des bruits confus
Que tout eſtoit preſt pour me cuire,
Et ie doutois auec raiſon,
Si ce peuple m'alloit conduire
A la Greue ou dans la priſon.
Icy donc comme en vn tombeau,
Troublé du peril où ie reſue,
Sans compagnie & ſans flambeau,
Touſiours dans le diſcours de Greue,
A l'ombre d'vn petit faux iour,
Qui perce vn peu l'obſcure tour,
Où les bourreaux vont à la queſte:
Grand Roy l'honneur de l'Vniuers,
Ie vous preſente la Requeſte

De ce pauure faiſeur de Vers.
Ie demande premierement,
Qu'on ſupprime ce grand volume
Qui braue trop inſolemment,
La captiuité de ma plume,
Et que Monſieur le Cardinal,
Apres m'auoir fait tant de mal,
Pour l'amour de Dieu ſe retienne,
Il va contre la charité
Et choque vne vertu Chreſtienne,
Quand il choque ma liberté.
Qu'on remontre aux Religieux,
A qui mon nom ſemble vn blaſpheme,
Que leur Zele eſt iniurieux
De vouloir m'oſter le Bapteſme,
Que les crimes qu'ils ont preſchez,
Incogneus aux plus desbauchez,
Sont controuuez pour me deſtruire,
Et ſement vn ſubtil appas,
Par où l'ame ſe peut inſtruire
Au vice qu'elle ne ſçait pas.
Que ſi ma plume auoit commis
Tout le mal qu'ils vous font entendre,
La fureur de mes ennemis
M'auroit deſia reduit en cendre,
Que leurs eſcrits & leurs abois,
Qui deſia depuis tant de mois
Font la guerre à mon innocence,
M'auroient fait faire mon procez,
Si dans ma plus grande licence
Ie n'auois eſuité l'excez.
Que c'eſt vn procedé nouueau,
Dont Ignace eſtoit incapable

De foüiller l'air, la terre & l'eau,
Pour rendre vn innocent coulpable,
Qu'autrefois on a pardonné
Ce Carnaual deſordonné
De quelques vns de nos Poëtes,
Qui ſe trouuerent conuaincus
D'auoir ſacrifié des beſtes,
Deuant l'Idole de Baccus.
Qu'à mon exemple nos rimeurs
Ne prendront point ce priuilege,
Et que mes eſcrits & mes mœurs
Ont en horreur le ſacrilege,
Que mon Confeſſeur ſoit teſmoin,
Si ie ne rends pas tout le ſoin,
Qu'vn bon Chreſtien doit à l'Egliſe,
Et qu'on ne voit qu'en aucun lieu,
Qu'vn vers de ma façon ſe liſe,
Qui ſoit au deshonneur de Dieu.
Que l'honneur, la pitié, le droit
Sont violez en ma pourſuitte,
Et que certain Pere voudroit,
N'auoir point empeſché ma fuitte,
Mais la honte d'auoir manqué
Ce qu'il a ſi fort attaqué
Demande qu'on m'aneantiſſe:
De peur que me rendant au Roy,
Les marques de ſon iniuſtice
Ne ſuruiuent auecques moy.
Iuſte Roy protecteur des Loix,
Vous ſur qui l'equité ſe fonde,
Qui ſeul emportez ſur les Roys
Ce tiltre le plus beau du monde,
Voyez auec combien de tort,

Voſtre iuſtice ſent l'effort
Du tourment qui me deſeſpere,
En France on n'a iamais ſouffert,
Ceſte procedure eſtrangere,
Qui vous offenſe & qui me perd.
Si i'eſtois du plus vil meſtier,
Qui s'exerce parmy les ruës,
Si i'eſtois fils d'vn Sauetier,
Ou de vendeuſes de Morües,
On craindroit qu'vn peuple irrité,
Pour punir la temerité
De celuy qui me perſecute,
Ne fit auec ſedition
Ce que la fureur execute
En ſon aueugle emotion.
Apres ce iugement mortel
Où l'on a veu ma renommée,
Et mon portrait ſur leur Autel
N'eſtre plus qu'vn peu de fumée,
Falloit-il chercher de nouueau
Les matieres de mon tombeau,
Falloit-il permettre à l'enuie
D'employer ſes iniuſtes ſoins,
Pour faire icy languir ma vie
En l'attente de faux teſmoins.
Mais quelques peuples ſi loingtains,
Dont la nouuelle intelligence,
Puiſſe accompagner les deſſeins
De leur cruelle diligence,
Que des Lutins, des loups-garoux,
Obeyſſans à leur courroux,
Viennent icy pour me confondre,
Dieu qui leur ſerrera la voix,

Pour mon ſalut fera reſpondre
La ſaincte authorité des Loix.
Qui peut auoir aſſez de front,
Quels fols ont aſſez de licence,
Pour ne ſe taire auec affront
A l'abord de mon innocence ?
Et quoy que la canaille ait dit,
Pour l'argent ou pour le credit,
Dont on leur a ietté l'amorce,
Dans les mouuemens de leurs yeux,
On verra qu'ils parlent par force
Deuant des Iuges & des Dieux.
O grand maiſtre de l'Vniuers,
Puiſſant autheur de la Nature,
Qui voyez dans ces cœurs peruers,
L'appareil de leur impoſture,
Et vous ſaincte Mere de Dieu,
A qui les noirs creux de ce lieu,
Sont auſſi clairs que les eſtoilles,
Voyez l'horreur où l'on m'a mis,
Et me deſueloppez des toilles,
Dont m'ont enceint mes ennemis:
Sire iettez vn peu vos yeux,
Sur ce precipice où ie tombe,
Saincte image du Roy des Cieux;
Rompez les maux où ie ſuccombe,
Si vous ne m'arrachez des mains,
De quelques morgueurs inhumains,
A qui mes maux donnent à viure,
L'Hiuer me donnera ſecours,
En me tuant il me deliure,
De mille treſpas tous les iours:
Qu'il plaiſe à voſtre Majeſté

De se remettre en la memoire
Que par fois mes vers ont esté
Les Messagers de vostre gloire,
Comme pour accomplir mes vœux
Encor auiourd'huy ie ne veux,
R'auoir ma liberté premiere
Que pour la mettre en ce deuoir,
Et ne demande la lumiere
Que pour l'honneur de vous reuoir.
Dans ces lieux voüez au malheur,
Le Soleil contre sa nature,
A moins de iour & de chaleur
Que l'on n'en fait à sa peinture,
On n'y void le Ciel que bien peu,
On n'y void ny terre ny feu,
On meurt de l'air qu'on y respire,
Tous les obiects y sont glacez,
Si bien que c'est icy l'Empire
Où les viuans sont trespassez.
Comme Alcide força la mort
Lors qu'il luy fit lascher Thesee,
Vous ferez auec moins d'effort
Chose plus grande & plus aysee,
Signez mon eslargissement,
Ainsi de trois doigts seulement
Vous abbatrez vingt & deux portes,
Et romprez les barres de fer
De trois grilles qui sont plus fortes
Que toutes celles de l'Enfer.

THEOPHILVS IN CARCERE.

VEtus est & procera ædificij moles à primis Parisiensibus (nisi me fefellit æditui fides)

in nascentis vrbis propugnaculum extructa, tam densa vi murorum & portarum tuta, vt ipsi(credo) fulminis impetum illæsus carceris aditus valeat eludere: in ea ego turri totos sex menses nocte vnica, vt in Lestrigonum cœlo, mihi videor exegisse, adeò hic temporis spacia nullo discrimine diuiduntur, Solis radij perpetua velut eclipsi laborantes, altera tantum hora circa meridiem tentant fallere cæcitatem loci, & per remotissimi foraminis sinuosa concaua tenuissimos effundunt luminis tractus, quauis lucernula pallidiores, reliquis horis minutissima candela tanquam fuscum & fuliginosum Vulcanum velut in cornu conclusum gerit, & in tantam tenebrarum vastitatem tam exiguam spargit lucem, vt vix illius ope discussa tantisper caligine, possint oculi in salebroso latibulo gressum dirigere: quamlibet autem proximè admota flamma quidpiam vel majusculis caracteribus excussum lectione consequi non minimæ sit operæ, & si maximè concedatur ampliorem facem in atram adeò obscuritatem accendere, non ferat crassi aëris periculosa tempories: totius enim aut cibi aut olei pinguiores fumos cum anhelitu ducas necesse est, & siue dormias, siue vigiles non nisi morbitum spiritum haurire queas. Istic autem quidquid videris horridum, quidquid calcaueris sordidum, quidquid attigeris asperum, quidquid comederis fætidum, quidquid biberis gelidum est, & ne qua euadendi spe tam ingratæ vitæ molestiæ mihi leniantur, neue diutissimæ seruitutis tædia etiam irritis ad libertatem conatibus solari possim, in istius arcis cellula duabus supra viginti portis arctata latere iubeor; è tam sedula custodia quiuis ceriè validissimus perpetim

exitum moliatur, dulce tament eſt miſeris, quamquam falsò ad meliora niti, nihilo ſeciùs, quam ſi quis in mari medio, mergentibus vndis, incaſſum obluctetur grauiùs pereat, niſi liberis ad natatum membris etiam diutiùs mori naufrago concedatur: eſt enim aliquid liberum de conſequenda libertate cogitare, quod hic ſolatij nemo ſanæ mentis ſibi policeri queat, tam crebris ferrorum ſeptis quantumuis anguſtus denſiſſimi muri, aditus clauditur, ſpiſſo cardine, grauibus peſſulis, innumeris clauibus, quos meliùs cuneos dicas vniuerſa compago tutiſſimè nectitur, atque in eum modum ferratæ portæ, nullis licet obſeratæ clauibus, & obicibus nullis opeſſulatæ, ſolo pondere vt mole ſua euaſuros inhibere poſſe videantur, dura ligna, ſurdos lapides, rauca ferra nullis rimulis cuiuſpiam aut oculis aut auribus apperta, nulla querela flectas, nulla arte fallas, nulla vi frangas, ipſum puto Iouem incaſſum per hæc inuia aureos ſuos imbres emiſſurum: imminet enim talibus inſidijs hic à proxima vicinia nobiliſſimus totius Galliæ Senatus rigidus æquitatis vindex. Ampliſſimi Senatores, Sanctiſſimi Iudices, quos in celeberrimo Themidis Templo columnas diceres, niſi magis deceret eſſe Deos, omnibus mortalium technis ingenia diuina ſupra ſunt, nullis adulationibus animos intimæ virtutis capias, nullis muneribus munificentiſſimos homines allicias: ſunt enim plerique omnes præclaro genere orti, & quibus iampridem res familiaris Maioribus ſuis ampla fortunæ ſecuros facit, non auctoritate quàm pietate dignitas maior: Innocentia demum eſt quæ illorum ſibi ſuffragia vendicat, æqua laude & obſcuris & nobilibus iura reddunt, nullo delectu

in Patriciorum aut plebis mores animaduertunt: sunt illi rerum Domini de quibus tam magnifice sacra pagina prædicat, esse Deos, si quidem & lucem, & elementa quibuslibet mortalium aut prohibent, aut largiuntur: illorum ceruicibus non vt Atlanti cœlum puro aëre & igneis suis circulis leuissimum, sed tota tellus tot saxis horrida, tot sentibus hispida, tot aquis turgida, tot grauida metallis incumbere vere dicitur: illorum nutu quælibet munitæ pandantur portæ, illorum opè scio quamtumuis alta malorum voragine tandem emersurum Vtinam, ludices, qui me tam diris criminibus apud vos criminatus est Garassus, noscet & famæ ingenium & meum. Illa enim tam ficti quam veri nuntia, ego vetò cætera prauus ille; certè veracem esse me, & intemeratæ fidei nemo qui me nouit diffitetur, non aduertit malè feriatus homo istam maledicendi licentiam, qua me, licet ignotum, tam petulanter inuadit: non aduertit inquam malè cautus Calumniator sua ista obtrectandi rabiè lædi æquissimorum iudicum integritatem, & ranta fallacia susceptis votis malè respondere furentis animum. Mirum nescire illum noscendi artem, qui noctes, diesq; insudat, in meam famam iam à suis primordijs imperitæ tubæ nebulonibus inuisam Garassus imprudens, integris voluminibus debacchatur, cæco certê consilio & stilo languido, feruidis adeo iratum motibus longè impari, liceat & fortassè nobis tam inuidiosæ calumniæ debitam vicem rependere Et ni reuerentia morũ & Christiana probitas, vetat quantulacúmq; est ingenij nostri acies, tot aduersis refusa, tot facta malis eam in lethiferas illas tot tuorum animorum minas vbicumque stringere non expauescam: sed Deus me-

liora! non licet hîc nobis clauum clauo pellere, aut conuincantibus conuiciari. A page, ſcelus homine Chriſtiano indignum, imò & dum mea ſe tutatur innocentia, ne tuus error cuiuis pateat, nolui vernaculo ſermone tuas ineptias prodere ignauæ plebi, cui tu tantum ſtudes? atque è ſocijs tuis aliquem hodie, me actore, tui criminis fieri conſcium erubeſco: ſed tua me impulit inſania vt ſanè loquerer? tua me adigunt mendacia vt vera dicam. Primum omnium ne in genus meum tibi non cognitum dum cauillaris inutilem operam ludas: ſcito mihi Auum fuiſſe Reginæ Nauarreorum à ſecretis, patrem à teneris annis quibus decuit ſumptibus literis humanoribus incubuiſſe, & cum ad Iuriſprudentiam animum appuliſſet, vna aut altera tantum orata cauſa, tumultu belli à foro Burdigallenſi ad noſtrates ſeceſſit, vbi etiam pace redeunte, ruſtico otio delinitus in opimi ſoli fundo innocentiſſimos exegit dies, domus eſt in ripa Garonæ ſita cæteras vicinorum ædiculas ſatis humili turricula atauis extructa ſupereminens. Frater illic primogenitus, meus patruus, dum Regi Hẽrico militat, præfecturam adeptus eſt non ignobilis vrbis inter Aginnattes Turnonum vocant, ibique diem obiit, quanta fama alter ocio & litteris, hic labore & armis ad tumulum deuenerint non maximi negocij eſt percunctari, quam nos colimus paternam hæreditatem, dimidia demum leuca diſtat ab vrbecula quam Portum vocant cui cognomen eſt à Diua Maria Virgine Eam Domum quem tu Cauponam vocas, Aulici plures atque qui ij melioris notæ dignitatis ſunt inuiſere, & pro tenui noſtro prouentu aliquot dies frugaliter excepti ſaltem immunes abiere. Sed quid ad mores publicos, Cujas ego ſim?

Num licet è quouis loco ad fortunam ſurgere: Num tibi mea ſors tantæ apparet inuidiæ, quem hodie in vinculis, niſi fraterfoueat & veſtiat frigore pereundem ſit? Cui neue ad ſudariolum coëmendum à tanta fortuna vel leniſſimus nummus ſuppetat? ac ni D. D. Molæus Regius Procurator ſuam Curam tam ſæuientibus miſeriis interponat, fames hic quam tu fruſtra perniciem moliris iam præuertiſſet, ſed quæ tanti Senatus eſt pietatis licet humaniter inhumanitatis tuæ euentus expectare, & quam omnes merito iure iudicum meorum pietatem & fidem prædicant eludere tandem tam vehementis odij perfidos tuos conatus concedetur. Num te quæſo tot ac tam pij tui conuentus viri iſtis ſimultatibus erudierunt? Num iſtas in meum Caput ſycophantias Authore R. P. Seguirando quem mihi ingenij mei & meorum morum notitia ſemper facit amiciſſimum? ſcilicet neque ille tibi videtur ſatis ſapiens vir bone, quem dum tua te in meos mores veſania, ſuſque deque raptatum obcæcat, falſo quodam ſi bene memini Phocionis nomine imperitiæ & improbitatis criminaris, rem auſus ſupra Clementiam omnem inſolentem, tum audes peſſimis agitatus furiis tanti Regis penetrare limina, & virum tanta pietate conſpicuum, in cuius ſinum Regius animus ſingulis ſe mẽſibus effundit contumeliis tuis fædare & Regiæ conſcientiæ veluti ſcrinium ſcelerata lingua expilare. Quid tibi Epiſcopus Nanneti arridet? Parum ille fortaſſis tua ſententia genium meum agnouit, minus ſcilicet tuo iudicio cernit in mores hominum: at nõ ita probi quemadmodum tu, de quo illo, deque me ſentiunt qualecunque poterit vir tantus de fide & probitate mea teſtimonium per in offenſæ conſcien-

tiæ iura perhibere non cunctabitur, sed receptam adeò verendissimi Episcopi fidem & eruditionem indoctissimo Nebuloni suspectam fore non ambigo: qua techna refelles Episcopum Bellæum si quo auxilio innocentiæ nostræ patrocinari velit, non exprobraturus es, quod interdum versiculos meos sacris suis Concionibus immiscuerit? & decerptos opusculis nostris flosculos sermone & stilo publico in Christianum orbem sparserit? Quid olim culpaturus eras Coeffetellum Maxillēsem Episcopum mihi aliqua coniunctione morum, & nonnullo humanarum literarum commercio familiarem? Ille me paulò antequam excederet è viuis in suam viciniam vocauerit, vt haberet in procinctu studiosum aliquem cuius in conuictu suauiter inter laboris & morbi tædia pius animus relaxaretur. Si quid etiam R. P. Aubigni tuæ societatis (sed quid dixi tuæ? imò Iesu & sui sociorum) non vltimus homo, si quid ille fauentius de me referat non erit etiam tuis odiis inuisus? Quid præteream R.P. Athanasium (Ecclesiæ Christianæ vtilissimum certe decus) quem inter molliores delicias educatum (vt solent Nobilissimi sui generis adolescentes) seuera pietas à tam culto antiquæ, & prædiuitis domus mundo auulsum in humilimas Franciscanorum cellulas deturbauit, cilicij asperitate incultum, nuditate pedum horridum, & ieiunij pertinacia macilentum, ille, vt vir probus, ita & eruditus (nam nemo eruditus nisi probus, O impobè) tanti ingenij vis stupenda, & pietatis feruor incomparabilis plures hæreticos solâ diuini sui laboris empensâ, quam vniuersæ inuictissimi Regis acies tot hominum & nummorum sumptibus expugnauit. Ille ne quid erres mihi in hæreseos tenebro-

so cæno caliganti primos Ecclesiæ Catholicæ spiritus afflauit, ac semel in horto Regio secum spatiantem nihilque secius quam de tam prospera mei mutatione cogitantem adortus est, eo sermone qui & admirationem sui quam plurimam, Catholicæ fidei incredibilem amorem intimis præcordiis effudit. Quidquid ille de me cogitet, quicquid de mea sorte constituat ratum esto, ô Garasse, num refragaris? Quid si inter aduersaria mea crebris epistolis atque omnino scriptis meis Christiani notam reperias? quid in peritioribus meis secretis sine vllo meo cõsilio retectis aliquamnè simulationis speciem commentaturus es? Num si tibi è sarcinis meis (iam mecum auctoritate iudicum solui expectantibus) de promatur Chartula quædam cui medici & presbiteri testantis sigillum veritatis fidem facit, ea ego vltima propriè periculo si morbi iniuria consternatus Ichthiophagiæ sacietatem ægerrimo stomacho depellerent flagitaui, alioqui paratus in eo mortis & futuræ vitæ confinio potius toxicum sorbere quam ouum: an etiam hæc à me ficta caussaberis? O prodigium tu me in tam aperta religionis professione, tot piorum virorum amplexibus Romanæ Ecclesiæ hærentem Christianum esse non sinis? Cæterisque omnibus palam spernendæ fidei me impulsorem esse prædicas Sycophanta! iuidiosæ tuæ criminationis probè conscius,

Quibus iudiciis quo teste probasti?
Nil horum, verbosa & grandis epistola venit.

Nec diutius (spero) latere potest iudices quam prauis artibus in paulo securius otium meum sis grassatus: tu quam profundas radices egerit innocentia mea exploraturus intima Cauponarum & lupana-

rium (Deus faxis ne peiori animo) perluſtraſti ſpectaturus ſi qua ibi meæ vitæ labes Theophilo vel leue periculum faceret: at vbi non ceſſit ea perluſtratio in quæuis opuſcula mea, in quibus multa non mea paſſim incerta ſunt & librariorum errore & fraude tua ibi tu & oculorum & ingenij quantulum tibi eſt intendentis curioſam aciem, atque vbi torquere ſenſum modo & verborum ſeriem inuertere non ſufficit ad calumniam integras meas lineas pungis, tuas reponis, vnde tua crimina meo nomine in lucem eant? ſiccine iuuat illudere capto? Poteriſne ire inficias te in Elegia in Thirſidem, quam etiam ignatus nobis inpingis in eo verſu qui ſic habet.

Et que ſa Saincteté ne punit pas à Rome.

Prodictione, *punit*, à me ſcriptum prodidiſſe *permet*, vt fiat turpiſsimum ſcelus quod puriſsimis Muſis improperes? Domine Noſter Ieſu Chriſte, ille ne eſt ſocietate Ieſu calumniator impudens? Cauiſti ſcilicet & qui ſequantur & qui præcedant verſus aducere ex iis nempe colligitur quantum *illius* poëtæ mens, quicumque tandem ille poëta ſit, tuis ſicophantiis parum congruat, & quam ridicule tuis tute tricis inuolutum exponas bonorum ludibrio. Cæterum in confuſo multis titulis quodam volumine quod in genere. Parnaſſum Satyricum vocant, effinxiſti improbiſsimos aliquot verſus qui meum nomẽ præſeferrent, atque ita quotquot mortalium aut legere aut audire poſſunt infenſos mihi feciſti: ſi quis in aliquo Conuentu Theophilum nominat, venit illico in ſuſpicionem Magi: nec defuere mulierculæ quæ mei nominis literas ad philtra valere credederint. Si quis autem plebeios illos falſo mei rumore faſcinatos propius vrgeat num aut vultum aut mo-

res aut institutum vitæ aut patriam meam norint negant se scire, sed ita Concionari Garassum ita scribere, cæteros, quam plures etiam sui Cœnobij viros probos de me secus sentire. Tu qui me non nosti, pessime, quicunque me norunt optimè de me predicare solent. Rem nouam, ô Garasse, filius Cauponis in celeberrima Galliarum Regis aula annos vltrà tredecim enutritus, tot nobilium familiaritate notus, atque aliquo etiam ingenij lumine exteris nonnullus & visus & optatus tant pestilentum vbique afflarit vitiorum virus, vt vniuersum Christianum orbem sceleribus suis (si qua tibi fides est) contaminarit, ne quæ de illius moribus aut aliquo delicto apud vllos iudices ante tuam vel minima querela peruenerit, atque à remotissimis Regni finibus vltimo diuini & humani iuris officio sollicitati testes aut voce, aut silentio fatentur Innocentem; Neque tu tibi mediocriter indignaris quod è tam multis tui instar mihi oblatrantibus, nemo sit cuius testimonio damnari queam, scilicet qui tam in turba clament nihil habent in foro quod dicant. O insana turba, ignauum vulgus, vagi fluctus, cæci turbines, ô vappa, ô spuma rerum, virtutis inimica impotens, ô rerum spuma vitiorum arca, ô clamosa turba, inuidiæ tutissimum Præsidium, fidissimum calumniæ subsidium, ô fæda turba Garasi præcipiuum decus, ignarus nugarum vindex. Cæca turba cui nullum nomen nisi.

Fama malum quo non aliud, &c.
& Tam ficti prauique, &c.

Et hoc est demum quod tu rectè, quia inconsultò locutus es, in turba Clamor, in foro silentium. Quid ni? Tu ne apud sacras & inconcussas iudicum men-

tes idem atque in tumultuosæ & profanæ turbæ cæcis animis fieri posse credidisti? falleris vehementer, Doctor Turbarum, parce si sapis tanto tuo dedecore me vlterius infectari, sine cuiuit liberum sit de me promere quod compertum habet, tuas nugas si quis protinus: iure iurando ratas non fecerit minitari inferorum pœnam? patere si quid plectendus sum magistratuum disceptationibus excutiatur, si venia donandus, noli tuis istis turbis offundere nebulas candori legum. At non ita Diuus Macarius qui cum hominem falso mortis crimine damnatum supplicio eripere suæ pietatis esse duxisset, iudicibus ad peremptum tumulum conuocatis in nomine Iesu iussit excitari mortuum, quem vt prima voce compellauit, illico dehiscente tellure reseratum est sepulchrum & obstupentibus qui aderant viuus adstitit qui olim decesserat. Rogante Diuo: nom is esset patratæ cædis reus quem proximum manebat supplicium, clara voce insontem eum esse pronunciauit, ac protinus iussus recombere, feretro suo sese recondens obmutuit, instante iudice, vt de sonte à mortuo percunctaretur, negauit Diuus, & sat est inquit mihi seruasse innocentem. Idem & Diuus Franciscus qui à Padua cognominatur pro libertate parentis sui in simile discrimen vocati præstitisse fertur, ea in viris sanctorum prodita nemo nescit. Quam fuit illorum tuæ pietati absimilis, ô Garasse? qua illi cura etiam improbos in futuræ pœnitentiæ spem seruari voluerunt, ea tu, & vegetiori in bonorum perniciem incumbis illi paganorum impotentem superbiam humilitate Christiana frangere sunt enisi: tu in mediis Christianæ fidei triumphis iactas te paganorum sæuitia, & in societate Iesu calumnia-

ris, id est Diaboli vicem agis. Sed quid ego misera inuidiæ tuæ victima, vanis per istas tenebras planctibus indulgeo? Quia persecutus est inimicus animam meam, humiliauit in terra vitam meam; collocauit me in obscuris sicut mortuos sæculi, & anxiatus est super me spiritus meus in me turbatū est cor meum. Tu vindictæ meæ longè securus experiri pergis quorsum in miseros extrema petulantia valere possit, O Garasse, vlterius ne tende odiis nam vti spero tandem. Educet Dominus de tribulatione animam meam, & in misericordia sua disperdet omnes inimicos meos, & perdit omnes qui tribulant animam meam, quoniam ego seruus suus sum. Te si tandem mihi nocuisse pœniteat me tibi protinus ignouisse non pœnitebit. Vale & si quando videbis sospitem Theophilum ne pigeat amplexari.

APOLOGIE DE THEOPHILE.

PVis que la peruersité de mes amis aussi bien que celle de mes ennemis me reduit à ce poinct, que ie ne puis esperer la fin de ma persecution que de son succez, & qu'il semble que mon procez ne se puisse commencer qu'apres que le Pere Garassus aura acheué ses liures; ie le voy en trop belle humeur d'escrire pour me promettre de long temps ma liberté, il trauaille à peu de frais. Car tout le mõde contribuë à son ouurage, & fait bon marché de ce qu'il escrit, pource qu'il le vollele mal pour luy, c'est qu'il ne desguise pas bien sa marchandise, & que tout ce qu'il apporte ou des viuãs ou des morts il l'ageance si mal & le produit auec tant d'imprudence, qu'on descouure bien aisément qu'il ne co-

gnoiſt pas le prix de ce qu'il debite, il nous allegue mille beaux paſſages de diuers autheurs & touche tous les bons endroits des eſcriuains anciens & modernes,& n'en entend pas vn, comme le Iacquemar qui ſe tient à tous les mouuemens de l'horloge, & ne ſçait iamais quelle heure il eſt. Le Pere ne laiſſe pas de ſe tenir aſſidu à ſon trauail, & ie trouue qu'il fait bien de ne point eſpargner vne ſi mauuaiſe plume que la ſienne, ie ne ſçay ſi c'eſt d'enuie ou de charité qu'il me fait l'obiect de ſon exercice de medisance : car ie croy qu'il eſt aſſez orgueilleux pour s'imaginer que ie dois tirer vanité de ſes iniures,cõme il eſt honorable d'eſtre vaincu d'vn braue homme,pource qu'on l'a combattu ; ſi le progrez de ſes calomnies ne s'eſtendoit pas plus auant qu'à la reputation de mes eſcrits,ie ſerois bien aiſe de rire de ſa mocquerie auſſi bien que luy:car cela eſt plaiſant de voir vn fol qui croit eſtre ſage,vn Reuerend dancer les mataſsins,& vn bouuier faire des liures. La premiere coniecture d'où i'ay pris garde qu'il a l'eſprit vn peu comique,c'eſt que dans ceſte *Doctrine curieuſe des beaux eſprits de ce temps*, il donne à ſon liure le tiltre des affiches de l'hoſtel de Bourgogne, où l'on inuite les gens à ces diuertiſſemens par la curioſité; ie m'eſgayerois des quolibets qu'il a contre moy, & les prendrois comme d'vne farce : mais la captiuité & le danger où ſes impoſtures me tiennent me font paſſer l'enuie de me iouër : il eſt vray que ie ſuis hõteux du trauail que me donne vne ſi chetiue beſongne,& à moins que d'eſtre dans le cachot, i'y plaindrois les heures & le papier : car il en faut autant qu'à quelque choſe de bon,comme autant de coups de marteaux à battre vn double qu'vne piſtole. Pour

auoir le plaisir de s'exercer à me nuire, il me fait vn pays, vn pere, & vn mestier à sa poste, il se forge des monstres pour les vaincre, il ne fait que se battre cõtre des ombres, & controuue tous les iours des crimes à sa fantaisie pour en accuser des vers, où ie n'ay songé, i'attends qu'vn iour il m'impute d'auoir commenté sur l'Alcoran, & quoy que tous les phantosmes de ses accusations ne soient que des marottes, dont il se coiffe luy mesme à son plaisir, il ne laisse pas d'y passer son temps doucement, & de trouuer parmy quelques vns vne sorte d'approbation qui le tient enchanté dans sa frenaisie. Les festins des isles fortunées ne sont plus ridicules que les delices qu'il trouue à me calomnier en quelques endroits : mais comme il est obscur & malin, il ne m'attaque point sans ietter premierement des nuages au deuant de la plus claire verité, de mesmes que les sorciers qui font ordinairement leuer les bruines au plus claires matinées, il desguise si fort mes intentions que soutuent les apparences flattent son dessein, il represente tout à faux, mais auec des feintes grossieres, où l'esclat de ses plus viues raisons n'est au fonds que la lueur de ce petit animal qui de loin semble vne estoille, & de prés n'est qu'vn vermisseau. A me voir dans ses liures ie suis plus monstrueux qu'vne Chimere, ce sont les miroüers doubles, où le visage le plus parfait du monde ne trouue en la place de son obiect que des bestes sauuages en autant de formes qu'il plaist aux charlatans, mais rompez la glace, vous desfaites plus de monstres d'vn coup de poing qu'Hercule n'en a iamais tué de sa massuë : si nous pouuons le pacquet du pere, nous trouuerõs qu'il n'a pas grand secret, ausi se deffie il aucunefois de n'e-

ſtre pas fin,& ſe met aux groſſes iniures, il m'appelle eſprit deſnaturé,ce coup là, l'iniure ne vient pas à ſon ſens;car on appelle deſnaturé celuy qui ayme la cruauté,comme ceux qui preſchent touſiours le feu & le ſang: ceux qui hayſſent leurs plus proches,qui ſont ingrats à leurs amis,farouches,inſociables, qui rechignent aux plus legitimes faueurs dont la nature nous peut obliger, & viuent contre les regles de leur profeſsion,vn Courtiſan inciuil, vn pauure orgueilleux, vn Poëte auare, vn Docteur eſpion, vn Religieux calomniateur, le rebours de toutes ces choſes,c'eſt proprement mon naturel: mais voyons ſi voſtre humeur ne ſe peut pas mieux aſſortir à ceſte epithete.Vous faictes vœu d'obediẽce, & par l'aueugle orgueil d'vne ſuffiſance inſupportable,vous voulez aſſuiettir les plus grands eſprits de la terre, & faire ployer les plus fermes conſciences ſous l'authorité de vos impoſtures.Il me ſemble que c'eſt contre la nature d'obedience, pour le vœu de pauureté vous vous en acquitez tres-mal: car voſtee robbe, voſtre logis, & voſtre reuenu pourroit bien mettre vn homme vn peu voluptueux à couuert de la neceſsité, & quand aux derniers pour vous eſtre voüé à la chaſteté, & pour auoir ce titre ſacré de Ieſuiſte, vous allez ſans doute contre la nature de voſtre profeſsion, dans le ſoin que vous auez de controuuer les vers de Sodomie,& enſeigner publiquement vn ſi enorme vice, ſous couleur de le reprendre:en ſuitte le Pere Reuerend dict que ie ne fay biẽ qu'aux choſes mauuaiſes,& nettement qu'aux vilaines dans la penſée qu'il auoit lors ſur mon eſprit, ſi le Pere n'euſt eſté d'vn naturel chagrin, où s'il euſt eu la meſme opinion pour quelqu'vn de ſes fauoris,

voicy comme il euſt parlé, que ceſt eſprit là trouue quelque choſe de bon, meſme dans les meſchancetez & a quelque pureté dans ſon ſtyle, qui cache les ordures des ſales imaginations : mais il ne m'a pas trouué digne de ceſt ornement, quand on void vn homme de qualité, grand & bien formé, on dit qu'il eſt de belle taille, ſi c'eſt vn vallet, on dit voila vn puiſſant coquin, ſi peu de faueur que ie merite de ſa plume il ne me la donne qu'en me frappant, mais ie le remercie de ſa careſſe, ie n'ay iamais rien faict ny bien ny mal, ſoit en vilainie, ſoit en meſchanceté, & voicy pour luy rendre ſon compliment, comme il dit que ie fay bien en meſchanceté, & nettement en vilainies, & que le Pere Reuerend affecte de ne me point reſſembler; ie confeſſe qu'il fait mal aux choſes bonnes, & ſallement aux choſes nettes, pour les penſées & les paroles où ie fay, dit-il, horriblement: car pourueu qu'il trouue vne cadence pour vn de ces aduerbes horriblement, abominablement, execrablement, il ſe deſcharge la bile, & s'eſpanoüit la ratte, & penſe auoir mieux perſuadé que par vne demonſtration, il croit que la foy d'vn Chreſtien eſt en quelque façon obligée à ſes authoritez; Quand aux penſées, dit-il, & aux paroles, c'eſt horriblement ie luy reſponds qu'il me les a ſuppoſées, & qu'il a trop de paſſion pour eſtre croyable, meſmement en vne cauſe qu'il a faite ſienne: quant aux conceptions ce n'eſt pas à luy à les penetrer, Dieu ſeul voit les mouuemens de noſtre ame, ie croy charitablement que le Pere a de bonnes penſées, mais il a ce malheur de ne s'exprimer qu'en impertinence, pour mó ſtyle n'en deſplaiſe à ſa Reuerence, ie ne le voudrois pas changer au ſien, il appelle des ieunes gens fraiſ-

chement sortis de son Escholе, jeunes tendrons, germes & bourrées, & pare son style pour les garçons d'vne gentillesse plus que monachale, si les hommes de bon sens prenoient la peine d'examiner ce qu'il escrit, on logeroit bien tost le pere aux petites maisons. I'admire comme il peut aduenturer ses impertinences auec tant de seureté, en voicy vne bien visible, & presque mescognoissable en homme de sa robbe; i'ay escrit qu'il faut auoir de la passion, pour toutes les belles choses, pour les beaux habits, pour les beaux cheuaux, pour la chasse, pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, pour des belles fleurs; pour des fontaines claires, pour la musique, & pour autre choses qui touchent particulierement nos sens. Il dit que c'est vne proposition brutale & contraire à l'*E*uangile: car nostre Seigneur dit, qu'il ne faut pas regarder vne femme pour conuoiter sa beauté, Theophile de Viau, dit-il, passe bien au delà du desir: car il va iusqu'à la passion. Le Pere qui n'entend pas le François, ne sçait pas qu'auoir de la passion pour quelque chose, se prend ordinairement pour le simple mouuement d'vne legere affection qui nous fait plaire à quelque obiect agreable, hors de toute apparence, de conuoitise, comme on dit, i'ayme ceste couleur auec passion, ou ceste senteur; *C*e *P*ere n'a pas bien consideré aussi que i'ay dit ce mot de passion generalement pour toutes les belles choses, & que si on le prend aussi inconsiderément que luy, on entendra qu'auoir de la passion pour vne fontaine claire, c'est pour paillarder auec elle, qu'aymer la chasse, c'est la conuoiter lasciuement. Vn hõme qui a de la pasion pour des beaux habits est vn amoureux lubricque des estoffes, & que se couurir

du manteau d'vn autre c'eſt commettre adultere, ſi le Pere veut garder la ſignification du Latin au Frãçois qui en deriue, il dira qu'vne femme propre eſt la quatrieſme des cinq voix de Porphire, & en ſuitte de cela vne longue trainée d'abſurditez qui ſe trouuent enchainées dans les conſequences de ce Docteur. Voicy encor vn flot d'iniures, où il eſcume auec plus de fureur, m'appelle Atheiſte corrupteur de ieuneſſe, & addonné à tous les vices imaginables. Pour Atheiſte, ie luy reſponds que ie n'ay pas publié comme luy *& Lucilio Vanino*, les maximes des impies qui ont eſté autant de leçons à l'Atheiſme : car ils les ont refutées auſsi bien l'vn que l'autre, & laiſſent au bout de leur diſcours vn eſprit foible, fort mal edifié de ſa religion, que ſans faire le ſçauant en Theologie. Ie me contente auec l'Apoſtre de ne ſçauoir que Ieſus-Chriſt & iceluy crucifié, & où mõ ſens ſe trouue court à ce myſtere, i'ay recours à l'authorité de l'Egliſe, croy abſolument tout ce qu'elle croit. Que pour l'interieur de mon ame, ie me tiens ſi content des graces de Dieu, que mon eſprit ſe teſmoigne par tout incapable de meſcognoiſtre ſon Createur, ie l'adore, & ie l'ayme de toutes les forces de mon entendement, & me reſſens viuement des obligations que ie luy ay, que pource qui paroiſt au dehors en la reigle de mes mœurs, ie fay profeſsion particuliere & publique de Chreſtien Catholique Romain, ie vay à la Meſſe, ie Communie, ie me confeſſe; Le Pere Segueran, le Pere Athanaſe, & le Pere Aubigny en feront foy, ie ieuſne aux iours maigres, & le dernier Careſme preſſé d'vne maladie où les Medecins m'alloient abandonner pour l'opiniaſtreté que i'auois à ne point manger de viandes, ie fus

contrainct de recourir à la dispense de peur d'estre coulpable de ma mort, Messieurs de Rogueneau Curé de ma Parroisse & de Lorme Medecin qui ont signé l'attestation, sont tesmoins irreprochables de ceste verité, ie n'allegue point cecy par vne vanité d'hypocrite: mais par la necessité d'vn pauure accusé qui ne publie sa deuotion, que pour declarer son innocence, quant à ceste licence de ma vie que vous pensez rendre coulpable de la corruption de la ieunesse, ie vous iure que despuis que ie suis à la Cour, & que i'ay vescu à Paris, ie n'ay point cogneu de ieunes gens qui ne fussent plus corrompus que moy, & qu'ayant descouuert leur vice, ils n'ont pas esté long temps de ma conuersation, ie ne suis obligé à les instruire que par mon exemple: ceux qui les ont en charge doiuent respondre de leurs desbauches, & non pas moy qui ne suis ny gouuerneur ny regent de personnes; si ie voulois rechercher la source du desordre, & de la mauuaise nature de beaucoup d'ẽfans de bonne maison, peut-estre que ie vous ferois honte, & à quelques autres que ie ne veux point scandaliser: car ie ne les sçay point coulpables de la fureur dont vous m'auez assailly, à Dieu ne plaise que ie sois iamais agresseur, ie ferois tort à leur amẽdement, dont ie croy qu'ils appaisent auiourd'huy l'ire de Dieu par la penitence de leurs fautes; Pour la troisiesme iniure où vous dites que ie suis addõné à tous vices imaginables, ie ne suis pas si orgueilleux de me croire incapable de vice, il est vray que i'ay des vices & beaucoup: mais ils sont comme vous auez escrit imaginables & pardonnables. Vous en auez, *P*ere Reuerend de bien pires, les vostres ne sont pas imaginables: car qui pourroit imaginer

qu'vn Religieux fut calomniateur, & qu'vn homme de la compagnie de IESVS exerçaſt le meſtier du Diable, qui pourroit imaginer qu'vn Docteur comme vous eſtes de reputation & d'authorité receuë, euſt des gens à gage dans les cabarets, dans les bordels, & dans tous les lieux de desbauche les plus celebres, pour ſçauoir en combien d'excez & de poſtures on y offenſe Dieu, ſi vous dites que c'eſt pour cognoiſtre ceux qui y font de la desbauche, on vous reprochera que vous n'auez repris que ceux qui n'é ont point eſté: car il y a beaucoup d'apparence en l'affection que vous auez teſmoigné à me corriger, ſi vous euſſiez deſcouuert quelque teſmoignage de mon peché, vous ne l'euſſiez point oublié dans vos liures, où vous en alleguez tant de faux, faute d'en trouuer vn veritable: vous euſſiez eſté bien aiſe d'eſpargner la peine de les controuuer: car voſtre eſprit de foy n'eſt pas trop inuentif, qui me fait croire que vous ne m'auez imputé que ceux que la praticque vous a appris, cela encor vous euſt tenu la conſcience en haleine pour d'autres crimes: car ie croy que le remors de l'iniure que vous me faites, vous diuertit d'vne autre meſchanceté, tandis que vous eſtes à me nuire, vous ne faites que cela. Voyons Pere Reuerend ſi en vn autre endroit voſtre calomnie a mieux reüſſi, vous me reprenez de n'aymer que la bonne chere où ie ne ſuis point contraint, & pouſſés tout à contre ſens le prouerbe de la brebis, qui en bellant pert vn brin d'herbe, l'allegation eſt vn peu populaire, & de la cõception d'vn neceſsiteux: ceſte contrainte dont ie parle vous le prenez pour eſtre preſſé de ſortir trop toſt de table, & que ie me faſche comme vn affamé, de n'auoir pas aſſez de loi-

ſir de me ſaoul er, vous allez tout au rebours de mõ ſens & de ma condition: ie ne me ſuis guieres iamais trouué, où ie n'euſſe aſſez de liberté pour les heures de mon repas, i'ay eſté touſiours nourry loin de ceſte pauureté honteuſe, qui laiſſe au ſortir de la table quelque regret d'auoir quitté la viande, i'entens par la contrainte des feſtins, ceſte desbauche opiniaſtre qui eſt ordinaire dans le Pays-bas, où l'on eſt forcé de manger & de boire plus qu'on ne peut digerer, ie veux dans ma refection me garder ma liberté de reſeruer ma bouche à l'appetit ordinaire que la nature ordonne pour la neceſsité de viure, & ſans qu'il me faille declarer icy plus ouuertement tout ce que i'eſcris deuant ou apres la ligne, où vous me reprenez, teſmoigne que dans mes plus grandes licences i'ayme à me tenir dans vne ſobrieté modeſte, & que vous eſtes vn impoſteur. Vous auez maintenant vn aduantage, c'eſt qu'on imprime tous vos liures, & on ne laiſſe voir rien des miens que ce qu'il vous plaiſt d'alleguer contre moy, où vous faites comme les couppeurs de bourſes qui crient les premiers au larron, & parcourant d'vn œil d'enuie les premices de ma plume, reſſemblez aux mouſches qui deſcouurét pluſtoſt vne petite galle ſur vne belle main que le plus bel endroit de tout vn corps. Mais en quelque façon que vous quinteſſenciés mes eſcrits, vous n'en tirerés iamais le venin que vous y recherchés, Dieu veuille que celuy qui a plus de pouuoir ſur ma vie que vous, trauaille auſsi inutilement en la recherche qu'il fait de mes crimes, & que la peine volontaire qu'il prend à incommoder autruy, rende l'extraict qu'il faict de mes œuures auſsi ridicule aux yeux des Iuges, comme mon innocence ſe pro-

met de rendre foible à la faueur de ce peu de memoire qu'il a pleu à Dieu me departir, laquelle cóme i'eſpere, garde encor aſſez heureuſemẽt la meilleure partie des conceptions, & des termes que ie puis auoir mis au iour depuis ſix ans ou plus. En vn autre lieu ie remarque vne hardieſſe eſtrange, où l'eſtourdiſſement rend voſtre hayne trop claire, dans certaine Elegie à Tyrſis, incertain que vous eſtes de l'Autheur, vous l'iniuriez ſous mon nom : car quelque mal que vous faſsiez vous ſeriez marry qu'il ne fuſt pour moy, voicy les vers.

Des plaiſirs innocens où mes eſprits enclins
Ne laiſſent point de place à des deſirs malins,
Ce diuertiſſement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que ſa Saincteté ne punit pas à Rome:
Car la neceſſité que la Police ſuit
En ſouffrant ce peché ne fait pas peu de fruict.

Apres auoir ſappé de tous coſtez le ſens de tous ces termes pour les tordre à la confuſion de ce pauure rimeur, vous n'en pouuez tirer qu'vn ſimple adueu de ceſte infirmité naturelle, où l'eſprit ſuccombe aux appetits de la chair, & ce peché s'appelle fornication. Il eſt vray que ce diſcours eſt de mauuais exemple, & que le rimeur moins indiſcret que vous, n'a pas voulu publier, & comme ceſte licence Poëtique ne donne pas par vne cenſure legitime aſſez de priſe à voſtre calomnie, qui en veut tirer vne leçon publique de Sodomie, voicy par où vous allez à voſtre deſſein, vous n'alleguez que ce vers,

Et que ſa Saincteté ne punit pas à Rome.

Là par vne ſubtilité de formation des mots, dont les Grecs ne ſe ſont iamais aduiſez, vous changez punir & permet, & par vne ſurpriſe qui vous em-

barraſſe dans le ſens contre voſtre deſſein, vous dites que le vice que ſa Saincteté ne permet pas, ſe doit entendre la Sodomie, comme ſi ſa Saincteté permettoit tous les autres, ô prophane, allez vous porter vos ordures iuſques au ſainct Siege, Dieu me garde de croire que ſa Saincteté permette aucune ſorte de vice, ie croy qu'il eſt le Lieutenãt de Dieu en terre pour les abolir, & tous ceux qui en font profeſsion, aduouëz Docteur, que ceſte fauſſeté ſignalée eſt de l'eſtourdiſſement d'vn eſprit à qui la melancholie empeſche l'vſage de la raiſon, que quand biẽ quelque ſalle conception ſeroit paſſée par l'eſprit de ce Poëte, quand meſme il euſt eſcrite, le Ieſuiſte Vaſquez nous enſeigne que les plus religieux peuuent auoir des penſées abominables qui ne ſont pas fautes, d'autant que nous n'y perſiſtons pas. *Tu vero lecto, quiſquis es falleris qui de ſimplicibus verbis mores noſtros ſpectas feros quidem iſta obſident bonos præterlabuntur.* Les paroles ſont paroles, qui chez les Caſuiſtes ne ſont pas plus, en cas d'offence, que les ſimples penſées; parler de la douceur, de la vengeance, n'eſt pas aſſaſsiner ſon ennemy, faire des vers de Sodomie, ne rend pas vn homme coulpable du fait: Poëte & paideraſte ſont deux qualitez differentes. Vous attaquez encor en vn autre lieu ſous mon nõ le ſage Salomon & l'Apoſtre ſainct Paul, de qui i'ay appris que le temperament du corps, & ſimplement le corps meſme, ſouuent le maiſtre des mouuemens de l'ame par l'empire que le peché luy donne. Le corps mortel, diſent-ils, aſſomme l'ame, & la traine dans ſes deſirs charnels, & ie fay le mal, dit ſainct Paul, que ie ne veux pas faire, & ne fay pas le bien que ie veux faire: mais il faut eſtre plus ſage que

Salomon, & plus retenus que l'Apoſtre ſainct Paul, pour eſtre à couuert de vos meſdiſances, & voicy comme le ſens dont i'ay eſcrit, trouue de la ſeureté pour mon innocence. En ſuitte de cette force que le temperament du corps a ſur les mouuemens de l'ame, ie dis quand il pleut ie ſuis aſſoupy, & preſque chagrin, ie ne dis pas que quand il pleut ie me trouue diſpoſé à paillarder, iurer ou deſrober: car par ceſte ame qui ſe laiſſe contraindre à la diſpoſition du corps, & qui tient du changement du temps, ie n'en tends point l'ame intellectuelle capable de la vertu & du vice, du ſalut & de la damnation: mais i'entends ceſte ame, comme dit ſainct Auguſtin, ſuſceptibile des eſpeces corporelles, que les Platoniciens ont nommée *Spiritualis*; Et quoy Pere Reuerend, vous concluez en me condamnant, que changer d'humeur quand il pleut c'eſt vne impieté, que ſi par le temperament du corps, le mauuais air donne quelque maladie, il nous faut faire exorciſer, qu'auoir la fieure, ou la colique par quelque excez corporel, c'eſt eſtre obſedé, ô Pere ignorant, la malice vous aueugle. Vous m'imputez encor aſſez mal à propos vn vers d'vn certain Sonnet, ſi vous dites qu'il eſt imprimé en mõ nom, ceux qui me cognoiſſent vous diront que ie n'ay iamais eu aſſez de vanité, ny de diligence pour les impreſſions, à ce qu'on me doiue imputer tout ce qui eſt imprimé comme mien; quelques-vns qui ſe trompent en l'opinion de mon eſprit, ſont bien aiſes de faire imprimer leurs vers en mon nom, & ſe ſeruant de ma reputation pour eſſayer la leur, i'ay ſongé à ce vers-là, depuis l'auoir ouy citer de voſtre part, il ſemble vn peu confus: mais il n'eſt pas criminel cõme vous le dites,

Si vn bon zele religieux eſleuoit auſſi ſouuent voſtre eſprit à la meditation de voſtre propre miſere, cõme l'enuie & l'orgueil le precipitent & l'attachent à la recherche des deffauts d'autruy : vous ſçauriez mieux que vous ne faites, ou pour le moins ne tairiez pas ſi malicieuſement le deſordre que la rebellion du premier homme a cauſé à toute ſa poſterité, ſçachez donc Reuerend Pere, que puis que l'homme s'eſt rebellé contre ſon Createur : que tout ce qui auoit eſté crée pour ſon ſeruice s'eſt auſſi iuſtement rebellé cõtre luy; iuſques là, qu'il n'y a ſi petit mouſcheron qui ne taſche venger de ſon aiguillon l'offence faite à ſon Createur, & ce ne ſont pas ſeulement les animaux qui font la guerre à l'homme depuis ſon peché : Mais Dieu pour le punir & pour ſe vanger, l'a comme abandonné à ſon propre ſens, par la corruption duquel mille folles paſſions, comme autant de furies, l'aſſaillẽt interieurement, l'orgueil, l'ingratitude, la haine, l'auarice, l'ambition, la concupiſcence. Bref. l'homme n'a point de ſoy quelque mouuement en ſon ame, que par ſa propre preuarication il ne faſſe agir contre ſoy-meſme : Tout celà beau Pere, ſont ce point des marques de la vengeance Diuine, il eſt vray que ceux qui auancent de toute leur force de regeneration que l'eſprit de Saincteté a commencé en leur cœur, combattent auec les armes de la foy & de l'eſperance, les affections charnelles du peché. Mais pource que l'eſprit eſt prompt & la chair fragile, combien de fois le plus homme de bien ſuccombe-il en ces combats, voire qui iamais en ce monde en a eſté plainement victorieux, que le fils Eternel de Dieu ! Or quand nous peſchons, nous ne pouuons auoir recours qu'à ſa

passion,& lors que nous venons à mespriser le fruict qu'elle nous apporte, & que le merite de son sang precieux est offensé par nostre ingratitude. Dieu se venge sur nous par les peines temporelles & eternelles,mais vostre ame qui est aussi noire que vostre habit,n'a iamais esté esclairée de ses considerations, sans doute ce Poëte y estoit plus auant que vous,car ie veux croire de luy charitablement, que se sentant brusler d'vn fol amour,& voyant combien il est miserable d'estre par son peché assuietty aux œillades d'vne maistresse; pour la facilité des conceptions, il en a plustost escrit ce vers que consideré la bien seance de ses termes,si ceste explication peut estre receuë de ceux qui ne participent point à vostre rage, voyez M.Garasse,combien vous estes violent, & ne desguisez point du pretexte de pitié, tant de trahisons que vous faites au sens commun. Voila à peu pres ce que que i'ay peu apprendre de vos calomnies les plus dangereuses : mais ce n'est ny l'interest du public,ny la descharge de vostre conscience,ny vostre zele à mon salut,qui vous ont fait vomir tant de fiel sur mon innocence ; car qui croira que vous m'aymiez mieux que sainct Gelais Eueſque d'Angoulesme, que Philippes Desportes Abbé de Tiron, que Ronsard,que Rapin,que Remy Beleau,que l'Aristote,que le Tace, que Dante, que Petrarque, que Boscan, que le Marin en son Adon; desquels vous n'auez point recherché les licences. Force gens de bien sçauent auecques moy ce qui vous a picqué au ieu:

Manet alta mente repostum
Detectum crimen & læsæ iniuria famæ.

Mais laissons cela,ceste verité n'est pas encore bõne

à dire, vous estes en droit de me persecuter : Moy ie ne puis qu'auouër qu'outre vos ruses & dexteritez nompareilles, vous auez la force de ceste apparence pompeuse qui canonise toutes vos actions ; Vous vous seruez dextrement du Ciel & de la Terre, de la Fortune & du Destin, des amis & des ennemis, des hommes & des Anges, des corps & des ames, de la prouidence de Dieu, & de la malice du diable, & faites vn cahos de tout l'Vniuers pour faire esclater vos desseins; ainsi quelque mine que ie fasse de me defendre, ie ne laisse pas de son songer à mon epitaphe, car ie sçay bien que si vous pouuez quelque chose à ma perte ie suis mort, veu mesmes que vos suppost ont presché ma condamnation, *Expedit vnum hominem tantæ inuidiæ rerum mori pro populo ne tota gens pereat.* Voila comme cestuy-cy faisoit couler ses profanations à la faueur de l'ignorance publique. Et icy ie ne dis point la dixiesme partie de ce que ie sçay, & ie ne sçay pas la dixiesme partie de la verité; Veu encore qu'vn autre crioit en chere à gorge desployée. Lisez le Reuerend Pere Garassus, ie vous dis que vous le lisiez, & que vous n'y manquiez pas, c'est vn tres-bon liure : & dés que ie fus conduit en ceste ville, il orna vn de ses Sermons de ceste equippée, *maudit sois-tu Theophile*, maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensées, maudit soit la main qui les a escrites, mal-heureux le Libraire qui les a imprimées, mal-heureux ceux qui les ont leuës, mal-heureux ceux qui t'ont iamais cogneu; & benit soit Monsieur le premier Président, & benit soit Monsieur le Procureur general, qui ont purgé Paris de ceste peste. C'est toy qui es cause que la peste est dans Paris: Ie diray aprés le Reuerẽd Pere Garassus,

que

que tu és vn beliſtre, que tu és vn veau que dis je vn veau: d'vn veau la chair eſt bonne boüillie, la chair en eſt bonne roſtie, de ſa peau on en couure des liures: mais la tienne meſchant, n'eſt bonne qu'à eſtre grillée, auſſi le ſeras-tu demain, tu t'es mocqué des Moynes, & les Moynes ſe mocqueront de toy. O beau torrent d'eloquence. O belle ſaillie de Iean Guerin? O paſſage de ſainct Mathurin? faut-il donc point que ie ſonge à moy, veu que ie ſçay que Garaſſus & ſes ſuppoſts paſſent pour Prophetes, veu que ceux qui ne me cognoiſſent que par voſtre recit, m'ont des-ja cõfiſqué à la parque, veu que ne me pouuant reſtituer ma reputation, il vous eſt expediant de me perdre, veu que c'eſt le ſeul moyen de vous purger de vos impoſtures, veu que ma mort ſemble maintenant plus neceſſaire que le commencement de ma pourſuitte, veu que bien que ie fuſſe tres-innocent, il faudroit comme vous dites, me ſacrifier à la haine publique, c'eſt à dire à l'effect de vos predications, veu que le tonnerre a trop grondé pour n'amener pas la foudre, veu que tout le mõde ſçait bien cecy & que perſonne ne l'oſe dire; ainſi pour voſtre regard tout mon ſalut eſt de n'en eſperer point. Si vous y pouués, il faut que ie periſſe. Mais, Pere charitable, bien que vous ſoyés le premier mobile de toutes les intelligences funeſtes qui ſemblent auoir conſpiré ma ruine, vous ne diſpoſés pas abſolument des influences de ma vie ou de ma mort, iuſques icy graces à Dieu, *in vanum laborauerunt gentes*, toutes vos accuſations ſont des Chimeres, & des viandes creuſes pour des eſtomachs cacochiſmes, il faut à cet Auguſte Senat quelque choſe de plus ſolide, ſes arreſts ne ſont point eſcrits ſur

l'onde,ny executez sur le vent. Ie me console dans les affreuses tenebres de ma prison, me mettant deuant les yeux plustost le deuoir de mes Iuges,que le pouuoir de mes ennemis:car ie sçay par vn Echo qui resonne par tout, que ce grand Verdun, l'ame de la Iustice,& chef de cet Auguste Senat, l'ornement de nostre aage & la merueille de la posterité, n'est pas le nom d'vn homme seulement: mais celuy de l'equité,de qui i'ayme mieux me taire que de n'en dire pas assez. Ie sçay que Monsieur le Procureur general est d'vne probité plus qu'inuiolable, dont l'ame zelée au deuoir de sa charge s'anime mesme contre le soupçon du vice,tant les effects luy sont en horreur;il n'est pas moins l'azile de l'innocence, que le fleau du crime:& ceste verité que l'enuie ne sçauroit dementir, fait que ie m'esiouys d'auoir pour partie celuy que ie voudrois pour iuge,ie sçay maintenant qu'il est question de ma vie, que ce personnage l'examinera par sa passion propre, qui est celle de l'equité,& non par celle qui a coniuré ma perte, il ayme trop son honneur pour donner ses conclusions à l'animosité d'autruy,ie sçay que la prudence tres accorte du Parlement, tire du puits de Democrite les veritez les plus occultes, qu'elle penestre dans les obscuritez plus tenebreuses,où le mensonge & l'artifice se cachent, que c'est *summum auxilium omnium gentium*,où l'innocence est asseurée contre les efforts de l'enuie,& les ruses de l'imposture, qu'vn corps si celebre ne peut errer quoy qu'il face, puis qu'il fait luy mesme le droit, & n'a pour iurisprudence que le preiugé de ses Arrests,& la lumiere de sa raison. Ce sont icy mes consolations, Reuerend Pere, c'est où ie songe plus souuent qu'à respondre à tant d'iniu-

res que vous auez deſgorgées ſur celuy que vous ne cogneuſtes iamais. Si nous eſcriuions tous deux en meſme liberté, peut eſtre vous mettrois-ie aux termes de vous deffendre au lieu de m'attaquer. Il faut que ie ſubiſſe la neceſſité du temps qui vous fauoriſe Ne vous eſtonnez pas que dans vn cachot ſi ſerré i'aye trouué de l'ouuerture à faire paſſer ceſte Apologie, ce n'eſt pas que ie n'y ſois gardé fort ſoigneuſement, & que deux fois le iour on ne vienne eſpier icy iuſqu'à mes regards, pour voir ſi ie ne fay point quelque embuſche à ma captiuité: mais Dieu ne veut pas que les hommes puiſſent deſcouurir vne voye qu'il me laiſſe, d'eſcrire les iuſtes ſuiets de ma plainte; il me fait ceſte grace à fin que mon malheur ne laiſſe pas pour le moins quelque honte à ma memoire, ou quelque taſche à la vie des miẽs, & que ie teſmoigne au public que mon affliction ne me vient que de voſtre crime, & de mon innocence.

REQVESTE DE THEOPHILE A nos Seigneurs de Parlement.

CEluy qui briſeroit les portes
Du cachot noir des troupes mortes,
Voyant les maux que i'ay ſoufferts.
Diroit que ma priſon eſt pire,
Icy les ames ont des fers,
Icy le plus conſtant ſouſpire,
Dieux ſouffrez-vous que les Enfers
Soient au milieu de voſtre Empire?
Et qu'vne ame innocente, en vn corps languiſſant.

Ne trouue point de crise aux douleurs qu'elle sent?
L'œil du monde qui par ses flâmes
Nourrit autant de corps & d'ames
Qu'en peut porter chaque element,
Ne sçauroit viure demie heure,
Où m'a logé le Parlement:
Et faut que ce bel Astre meure,
Lors qu'il arriue seulement
Au premier pas de ma demeure,
Chers Lieutenans des Dieux qui gouuernez mon sort,
Croyez vous que ie viue où le Soleil est mort?
Ie sçay bien que mes insolences
Ont chargé si fort mes balances
Qu'elles panchent à la rigueur,
Et que ma pauure ame abatuë
D'vne longue & iuste langueur,
Hors d'apparence s'esuertuë
De sauuer vn peu de vigueur
Dans le desespoir qui la tuë:
Mais vous estes des Dieux, & n'auez point de mains,
Pour la premiere faute où tombent les humains.
Si mon offence estoit vn crime,
La calamité qui m'opprime
Dans les horreurs de ma prison,
Ne pourroit sans effronterie
Vous demander sa gueriſon;
Mon insolente flaterie
Feroit lors vne trahison
A la pitié dont ie vous prie,
Et ce reste d'espoir qui m'accompagne icy,
Se rendroit criminel de vous crier mercy.
Pressé d'vn si honteux outrage,
Ie cherche au fonds de mon courage

Mes secrets les moins paroissans,
Ie songe à toutes les delices
Où se sont emportez mes sens,
Ie m'adresse à tous mes complices:
Mais ils se trouuent innocens,
Et s'irritent de mes supplices,
O Ciel, ô bonnes mœurs, que puis-ie auoir commis,
Pour rendre à mon bon droict tant de Dieux ennemis?
Mais c'est en fin que ie me fie,
A la raison qui iustifie
Ma pensée & mes actions, (·.·)
Bien que mon bon droit soit palpable,
Ce sont peut estre illusions,
Le Parlement n'est pas capable
Des legeres impressions
Qui font vn innocent coulpable,
Quelque tort apparent qui me puisse assaillir,
Les Iuges sont des Dieux ils ne sçauroient faillir.
N'ay-ie point merité la flâme
De n'auoir sçeu ployer mon ame
A loüer vos diuins esprits?
Il est temps que le Ciel s'irrite,
Et qu'il punisse le mespris (·.·)
D'vn flatteur de Cour hipocrite
Qui vous a volé tant d'escrits,
Qui sont deuz à vostre merite,
Courtisans qui m'auez tant desrobé de iours,
Est-ce vous dont i'espere auiourd'huy du secours?
Race lasche & desnaturée,
Autrefois si mal figurée
Par mes vers mal recompensez,
Si ma vengeance est assouuie,
Vous serez si bien effacez,

Que vous ne ferez plus d'enuie
Aux honnestes gens offensez
Des louanges de vostre vie,
Et que les vertueux douteront desormais, (lais.
Quel vaut mieux d'vn Marquis ou d'vn Clerc du Pa-
Et s'il faut que mes funerailles
Se fassent entre les murailles,
Dont mes regards sont limitez
Dans ces pierres moins impassibles,
Que vos courages hebetez;
I'escriray des vers si lisibles,
Que vos honteuses lascheteż
Y seront à iamais visibles,
Et que les criminels de ce hideux manoir,
N'y verront point d'obiect plus infame & plus noir.
Mais si iamais le Ciel m'accorde
Qu'vn rayon de misericorde
Passe au trauers de ceste tour,
Et qu'en fin mes Iuges ployables,
Où par iustice ou pour amour,
M'ostent de ces lieux effroyables,
Ie vous feray paroistre au iour
Dans des portraits si pitoyables,
Que vostre fosble eſclat se trouuera si faux,
Que vos fils rougiront de vos sales defaux.
Mes Iuges, mes Dieux tutelaires,
S'il est iuste que vos coleres
Me laissent desormais viuant,
Si le traict de la calomnie
Me perce encor assez auant,
Si ma Muse est assez punie,
Permettez que d'oresnauant
Elle soit sans ignominie,

A fin que voſtre honneur puiſſe trouuer des vers,
Digne de les porter aux yeux de l'Vniuers.

TRES-HVMBLE REQVESTE DE THEOPHILE, A Monſeigneur le premier Preſident.

PRiué de la clarté des Cieux
Sous l'enclos d'vne voute ſombre,
Où les limites de mes yeux
Sont dans l'eſpace de mon ombre,
Deuoré d'vn ardent deſir
Qui ſouſpire aprés le plaiſir,
Et la liberté de ma vie,
Ie m'irrite contre le ſort,
Et ne veux plus mal à l'enuie
Que d'auoir differé ma mort.
Pleuſt au Ciel, qu'il me fut permis,
Sans violer les droicts de l'ame
De me rendre à mes ennemis,
Et moy-meſme allumer ma flamme,
Que bien toſt i'aurois euité
La honteuſe captiuité,
Dont la force du temps me lie,
Auiourd'huy mes ſens bien heureux
Verroient ma peine enſeuelie
Dans vn ſepulchre genereux.
Mais ce grand Dieu qui fit nos loix
Lors qu'il regla nos deſtinées,
Ne laiſſa point à noſtre choix
La meſure de nos années,
Quand nos Aſtres ont fait leur cours,

Et que la trame de nos iours,
N'a plus aucun filet à ſuiure,
L'homme alors peut changer de lieu,
Et pour continuer de viure (.·.)
Ne doit mourir qu'auecques Dieu,
Auſſi me puis-ie bien vanter
Que l'horreur d'vne aduanture
Aſſez capable de tenter
La foibleſſe de la nature:
Le Ciel amy des innocens
Fit voir à mes timides ſens
Sa Diuinité ſi propice,
Qu'encores i'ay touſiours eſté (.·.)
Sur le bord de mon precipice
D'vn viſage aſſez arreſté.
Il eſt vray qu'au point d'endurer
Les affrons que la calomnie
M'a fait ſi longuement durer
Ma conſtance ſe voit finie:
Dans ce ſanglant reſſouuenir,
Celuy qui veut me retenir
Il a ſes paſſions trop lentes,
Et n'a iamais eſté battu
Des proſperitez inſolentes
Qui s'attaquent à la vertu.
Mais ô l'erreur de mes eſprits
Dans le ſiecle infame où nous ſommes,
Tout ce des-honneur n'eſt qu'vn prix
Pour paſſer le commun des hommes,
Combien de fauoris de Dieu
Dans vn plus miſerable lieu
Ont ſenty de pires malices,
Et dans leurs innocentes mains

Qui n'auoient que les Cieux complices,
Receu des fers plus inhumains.
D'ailleurs l'eſpine eſt ſous la fleur,
Le iour ſort d'vne couche noire,
Et que ſçay-ie ſi mon malheur
N'eſt point la ſource de ma gloire? (.·.)
Vn iour mes ennuys effacez
Dans mon ſouuenir retracez
Seront eux-meſmes leur ſalaire,
Toutes les choſes ont leur tour,
Dieu veut ſouuent que la colere
Soit la marque de ſon amour.
Qui me pourra perſuader
Que la Cour ſoit touſiours charmée,
D'où la peut encor aborder (.·.)
Le venin de la renommée,
Si VERDVN *ouure vn peu ſes yeux,*
Quel eſprit vn peu captieux
Pourra mordre à ſa conſcience?
De quel vent peut-on eſcumer
Dans ce grand gouffre de ſcience
Pour n'y pas bien toſt abyſmer!
Grande lumiere de nos iours
Dont les projets ſont des miracles,
Et de qui les communs diſcours
Ont plus de poids que les Oracles, (.·.)
Saincte guide de tant de Dieux
Qui ſur les modelles des Cieux,
Donnez des reigles à la terre,
Dieu ſans excez, & ſans deffaut,
Vous auez ça bas vn tonnerre,
Comme en a ce grand Dieu là haut.
Le Ciel par de ſi beaux crayons

Marque le fil de vos harangues,
Qu'on y voit les meſmes rayons
Du grand threſor de tant de langues
Qu'il verſa par le Sainct Eſprit,
Aux Diſciples de IESVS-CHRIST,
Paris eſt ialoux que Toulouſe
Ait eu deuant luy tant d'honneur,
L'Europe eſt auioud'huy ialouſe
Que la France ait tout ce bon-heur:
Quand ie penſe profondement
A vos vertus ſi recogneuës,
Mon eſpoir prend vn fondement:
Qui l'eſleue au deſſus des nuës,
Ie laiſſe repoſer mes ſoins,
Les alarmes des faux teſmoins
Ne me donnent plus tant de crainte,
Et mon eſprit tout tranſporté
Au milieu de tant de contrainte,
Gouſte à demy ma liberté.
C'eſt de vous ſur tous que i'attends
A voir retrancher la licence,
Qui fait habiter trop long temps
La crainte auec l'innocence,
Et quand tout l'Enfer reſpandroit
Ses tenebres ſur mon bon droit,
Ie ſçay que voſtre eſprit eſclatte
Dans la plus noire obſcurité,
Et que tout l'appas qui vous flatte,
C'eſt la voix de la verité.
Mais ô l'honneur du Parlement,
Tout ce que i'eſcry vous offence,
Puis qu'eſcrire icy ſeulement
C'eſt violer voſtre deffence,

Mon foible eſprit s'eſt deſbauché
A l'obiect d'vn ſi doux peché
Et croit ſa faute legitime,
Car la vertu doit aduoüer
Qu'elle meſme eſt pis que le crime,
Si c'eſt crime que vous loüer.

REMERCIEMENT DE THEOPHILE à Coridon.

FIlles du ſouuerain des Dieux,
Belles Princeſſes toutes nües,
Qui foulez ce Mont glorieux
Dont la Vertu touche les nües,
Cheres germaines du Soleil,
Deuant que la Sœur du Sommeil
Void toutes ſes fureurs captiues,
Deſcendez de ce double Mont,
Et ne vous montrez point retiues
Quand le merite vous ſemond.
Derechef pour l'amour de moy,
Sainctes Filles de la Memoire,
Si vous auez congé du Roy
D'interrompre vn peu ſon hiſtoire,
Suiuez ce petit traict de feu,
Dont voſtre frere perce vn peu
L'obſcurité de ma demeure, (*)
Deeſſes il vous faut haſter,
Le Soleil n'a que demie heure
Tous les iours à me viſiter.
Mais quel eſclat dans ce manoir
Chaſſe l'obſcurité de l'ombre,
D'où vient qu'en ce cachot ſi noir

On ne trouue plus rien de ſombre?
Inuiſibles Diuinitez
Qui par mes importunitez
Eſtes ſi promptement venues,
Dieux! que ie me diray content
De vous auoir entretenues
Malgré ceux qui m'en veulent tant.
Dites moy, car c'eſt le ſujet
Pour qui ma paſſion vous preſſe,
Quel doit eſtre auiourd'huy l'obiect
De voſtre immortelle careſſe,
Faites que vos diuins regards
Le cherchent en toutes les parts
Où mes amitiez ſont allées,
Ha! qu'il paroiſt viſiblement,
Muſes vous eſtes appellées
Pour Coridon tant ſeulement.
Eſt-ce vous le ſeul des viuans
Qui n'auez point perdu courage
Pour la fureur de tant de vents
Qui conſpirent à mon naufrage,
Vous ſeul capable de pitié,
Qu'vne ſi longue inimitié
Contre moy ſi fort obſtinée
N'a iamais encor abbatu,
Et qui ſuiuez ma deſtinée
Iuſqu'aux abois de ma vertu?
Et tant de laſches Courtiſans
Dont i'ay ſi bien flatté la vie,
Contre moy ſont les partiſans,
Ou les eſclaues de l'enuie:
Auiourd'huy ces eſprits abiects
Ployent à tous les faux obiects,

Que leur offre la calomnie,
Et n'oſent d'vn mot ſeulement
S'oppoſer à la tyrannie
Qui me creuſe le monument.
Ce ne ſont que mignards de lict,
Ce ſont des courages de terre,
Que la moindre vague amolit,
Et qui n'ont qu'vn eſclat de verre,
Ce n'eſt que moleſſe & que fard,
Leur ſens, leur voix, & leur regard
Ont touſiours diuerſe viſée,
Et pour le mal & pour le bien
Ils ont vne ame diuiſée,
Qui ne peut s'aſſeurer de rien.
Ces cœurs où l'ennemy de Dieu
A logé tant de perfidie,
Qu'on n'y ſçauroit trouuer de lieu
Pour vne affection hardie,
Ils n'ont iamais d'amy ſi cher,
Que ſa mort les puiſſe empeſcher
De quelque viſite ordinaire,
Où depuis le matin au ſoir,
Bien ſouuent ils n'ont rien à faire
Que ſe regarder & s'aſſeoir.
Mais que peut-on contre le ſort,
Laiſſons là ſes vilaines ames,
Leur laſcheté n'a point de tort,
Ils naſquirent pour eſtre infames,
La fortune aux yeux aueuglez,
Aux mouuemens tous deſreglez,
Les a conçeus a l'aduanture,
Et ſous vn Aſtre tranſporté
Qui cheminoit contre nature,

Quand il leur verſa ſa clarté.
Vous eſtes né tout au rebours
De leurs influances malines,
L'Aſtre dont vous ſuiuez le cours
Suit les routes les plus diuines?
Il eſt vray que vous meritez
Au delà des proſperitez,
Dont il vous a laiſſé l'vſage,
Si le deſtin donnoit vn rang
Selon l'eſprit & le courage
Damon ſeroit Prince du ſang.
O Dieux! que me faut il choiſir
Pour loüer mon Dieu tutelaire,
Que feray-ie en l'ardent deſir
Que mon eſprit a de vous plaire?
Ie diray par tout mon bon-heur,
Ie pe indray ſi bien voſtre honneur,
Que la mer qui void les deux Poles
Dont ſe meſure l'Vniuers,
Gardera ſur les ondes moles
Le caractere de mes vers.

THEOPHILE A SON AMY
Chiron.

TOy qui fais vn breuuage d'eau
Mille fois meilleur & plus beau
Que celuy du beau Ganimede,
Et qui luy donnes tant d'appas
Que ſa liqueur eſt vn remede,
Contre l'atteinte du treſpas.
Penſes-tu que malgré l'ennuy
Que me peut donner auiourd'huy

L'horreur d'vne prison si noire,
Ie ne te garde encor vn lieu
Au mesme endroit de ma memoire
Où se doit mettre vn demy-Dieu.
Bouffy d'vn air tout infecté
De tant d'ordures humecté
Et du froid qui me fait la guerre,
Tout chagrin & tout abatu,
Mieux qu'en autre lieu de la terre
Il me souuient de ta vertu.
Chiron au moins si ie pouuois
Te faire ouyr les tristes voix
Dont t'inuoquent mes maladies,
Tu me pourrois donner dequoy
Forcer mes Muses estourdies
A parler dignement de toy.
De tant de vases precieux
Où l'art le plus exquis des Cieux
A caché sa meilleure force,
Si i'auois seulement gousté
A leur moindre petite amorce
I'aurois trop d'aise & de santé.
Si deuant que de me coucher
Mes souspirs se pouuoient boucher
D'vn long traict de ceste Hydromelle,
Où tout chagrin s'ensevelit
L'enfant dont auorta Semele
Ne me mettroit iamais au lict.
Au lieu des continus ennuis
Qui me font passer tant de nuicts
Auec des visions horribles,
Mes yeux verroient en sommeillant
Mille voluptez inuisibles

Que la main cherche en s'eſueillant.
Au lieu d'eſtre dans les enfers,
De ſonger des feux & des fers
Qui me ſont le repos ſi triſte,
Ie ſongerois d'eſtre à Paris
Dans le cabinet où Caliſte,
Euſt le triomphe de Cloris.
A l'eſclat de ſes deux flambeaux;
Les noires caues des tombeaux
D'où ie vois ſortir les furies,
Se peindroient de viues couleurs,
Et ſeroient à mes reſueries
De beaux prez tapiſſez de fleurs.
Ah! que ie perds de ne pouuoir
Quelquesfois t'ouyr & te voir
Dans mes noires melancolies,
Qui ne me laiſſent preſque rien
De tant d'agreables folies
Qu'on aymoit en mon entretien.
Que mes Dieux ſont mes ennemis,
De ce qu'ils ne m'ont pas permis
De t'appeller en ma detreſſe,
Docte Chiron aprés le Roy,
Et les faueurs de ma Maiſtreſſe,
Mon cœur n'a de regret qu'à toy.

PRIERE DE THEOPHILE AVX Poëtes de ce temps.

VOus à qui de fraiſches valées
Pour moy ſi durement gelées,
Ouurent les fontaines de vers:
Vous qui pouuez mettre en peinture

Le grand object de l'Vniuers,
Et tous les traicts de la nature.
Beaux esprits si chers à la gloire,
Et sans que l'œil de la memoire
Ne sçaurois rien trouuer de beau,
Escoutez la voix d'vn Poëte,
Que les alarmes du tombeau
Rendent à chaque fois muette.
Vous sçauez qu'vne iniuste race
Maintenant fait de ma disgrace
Le jouët d'vn zele trompeur,
Et que leur perfides menées,
Dont les plus resolus ont peur
Tiennent mes Muses enchaisnées,
S'il arriue que mon naufrage,
Sur la fin de ce grand orage
Dont ie voy mes iours menassez,
Ie vous coniure ô troupe saincte
Par tout l'honneur des trespassez,
De vouloir acheuer ma plainte.
Gardez bien que la calomnie,
Ne laisse de l'ignominie
Aux tourmens qu'elle m'a iurez,
Et que le brazier qu'elle allume,
Si mes os en sont deuorez,
Ne bruste pas aussi ma plume.
Contre tous les esprits de verre
Autrefois i'auois vn tonnerre,
Mais le temps flatte leur courroux,
Tout me quitte, la Muse est prise,
Et le bruit de tant de verroux
Me choque la voix & la brise,
Que si cette race ennemie,

Me laisse aprés tant d'infamie
Dans les termes de ce vanger,
N'attendez point que ie me vange;
Au lieu du soin de l'outrager,
I'auray soin de vostre loüange.
Car s'il faut que mes forces luttent
Contre ceux qui me persecutent,
De quelle terre des humains
Ne sont leurs ligues emparées,
Il faudroit contr'eux plus de mains
Que n'en auroient cent Briarées
Ma pauure ame toute abatuë
Dans ce long ennuy qui me tuë
N'a plus de desirs violens,
Mon courage & mon asseurance
Me font de vigoureux eslans
Du costé de mon esperance.
Icy pour desnoüer la chaisne
Qui me tient tout prest à la geine,
Mon esprit n'applique ses soins,
Et ne reserue sa puissance,
Qu'à rembarrer les faux tesmoins
Qui combattent mon innocence.
Desja depuis six mois ie songe
De quel si dangereux mensonge
Ils m'auront tendu le lien,
Et de quel si souple artifice
Leur esprit plus fort que le mien,
Me conuaincra de malefice.
On void assez que mes parties,
Bien soigneusement aduertues
De mes plus criminels secrets,
N'ont recours qu'à la tromperie,

Et que mes Iuges ſont diſcrets
De ne point punir leur furie.
Mais ainſi qu'à ſaouler leur haine,
Les Iuges ont des pieds de laine,
Ie voy que ces eſprits humains,
Laiſſent long temps gronder l'enuie,
Dans mettre leurs peſantes mains
Deſſus mon innocente vie.
Et cependant ma patience
A qui leur bonne conſcience
Promet vn iour ma liberté,
S'exerce à chercher vne lime
Qui perſuade à leur bonté
Qu'on me pardonnera ſans crime.
Ma Muſe foible & ſans haleine
Ouurant ſa malheureuſe veine,
A recours à voſtre pitié:
Ne mordez point ſur ſon ouurage:
Car icy voſtre inimitié
Deſmentiroit voſtre courage.
Ie ne fus iamais ſi ſuperbe,
Que d'oſter aux vers de Malherbe
Le François qu'ils nous ont appris,
Et ſans malice & ſans enuie,
I'ay tousjours leu dans ſes eſcrits,
L'immortalité de ſa vie.
Pleut au Ciel que ſa renommée
Fut auſſi cherement aymée
De mon Prince qu'elle eſt de moy,
Son deſtin loin de la commune
Seroit tousjours auec le Roy
Dedans le char de la fortune.
Vne autre veine violente

Tousjours chaude & tousjours sanglante,
Des combats de guerre, & d'amour,
A tant d'esclat sur les theatres,
Qu'en despit des fresions de Cour,
Elle a fait mes sens idolâtres.
Hardy, *dont le plus grand volume*
N'a iamais sçeu tarir la plume,
Pousse vn torrent de tant de vers,
Qu'on diroit que l'eau d'Hippocrene,
Ne tient tous ses vaisseaux ouuerts
Qu'alors qu'il y remplit sa veine.
Porcheres, *auec tant de flame,*
Pousse les mouuemens de l'ame
Vers la route des immortels,
Qu'ils laissent par tout des matieres;
Où ses vers trouuent des Autels,
Et les autres des cimetieres.
Encor n'ay-ie point l'audace
De fouler leur premiere trace
Boisrobert, *en peut amener*
Aprés ses pas toute vne presse,
Qui mieux que moy peuuent donner
Des loüanges à sa Princesse.
S. Aman *sçait polir la rime*
Auec vne si douce lime,
Que son luth n'est pas plus mignard;
Ny Gombaut *dans vne Elegie,*
Ny l'Epigramme de Menard,
Qui semble auoir de la magie.
Et vous mille ou plus que i'adore;
Que mon dessein veut ioindre encore
A ces genies vigoureux,
De qui ie cache icy la gloire

Pource que le ſort malheureux
Les a fait cheoir à ma memoire.
Voyant mes Muſes eſtourdies
Des frayeurs & des maladies
Qui me prennent à tous momens;
Faites leur vn peu de careſſe,
Et leur rendez les complimens
De celuy qui vous les adreſſe.

REMONSTRANCE DE Theophile à Monſieur de Vertamont Conſeiller en la grand' Chambre.

1. *DEſormais que le renouueau*
Fond la glace & deſſeiche l'eau,
Qui rendent les prez inutiles:
Et qu'en l'obiect de leurs plaiſirs,
Les places des plus grandes villes
Sont des priſons à nos deſirs.
2. *Que l'oyſeau de qui les glaçons*
Auoient enfermé les chanſons
Dans la poictrine refroidie,
Trouue la clef de ſon goſier,
Et promeine ſa melodie
Sur le Myrthe & ſur le Roſier.
3. *Que l'Abeille aprés la rigueur*
Qui tient ſes aiſles en langueur
Au fonds de ſes petites cruches,
S'en va continuer le miel,
Et quittant la priſon des ruches
N'a ſon vol borné que du Ciel.
4. *Que les Zephires s'eſpanchant*

Parmy les entrailles des champs
Lascheut ce que le froid enserre:
Que l'Aurore auecque ses pleurs
Ouure les cachots de la terre
Pour en faire sortir les fleurs.
5. *Que le temps se rend si benin,*
Mesme aux serpens pleins de venin,
Dont nostre sang est sa pâture:
Qu'en la faueur de la saison,
Et par arrest de la Nature,
Il les fait sortir de prison.
6. *L'an a fait plus de la moitié,*
Que tous les iours vostre pitié
Me doit faire changer de place:
Ne me tenez plus en suspens,
Et me faites au moins la grace
Que le Ciel fait à des serpens.

LA MAISON DE SILVIE
PAR THEOPHILE.

ODE I.

POur laisser auant que mourir
Les traits viuans d'vne peinture,
Qui ne puisse iamais perir
Qu'en la perte de la Nature,
Ie passe des crayons dorez
Sur les lieux les plus reuerez,
Où la vertu se refugie,
Et dont le port me fut ouuert
Pour mettre ma teste à couuert
Quand on brusla mon effigie,
Tout le monde a dit qu'Apollon

Fauorise qui le reclame,
Et qu'auec l'eau de son valon
Le sçauoir peut couler dans l'ame.
Mais i'estouffe ce vieil abus,
Et bannis desormais Phœbus
De la bouche de nos Poëtes;
Tous ces Temples sont demolis,
Et ces Demons enseuelis
Dans des sepultures muettes.
Ie ne consacre point mes vers
A ces idoles effacées,
Qui n'ont esté dans l'Vniuers
Qu'vn faut object de nos pensées,
Ces fantosmes n'ont plus de lieu,
Tel qu'on dit auoir esté Dieu,
N'estoit pas seulement vn homme,
Le premier qui vit l'Eternel,
Fut cest impudent criminel
Qui mordit la fatale pomme.
Tous ces Dieux de bronze & d'airain
N'ont iamais lancé le Tonnerre,
C'est le dard du Dieu souuerain
Qui crea le Ciel & la Terre,
Ah! que le celeste courroux
Estoit bien embrazé sur nous,
Lors qu'il fit parler ses Oracles,
Et que sans destourner nos pas
Il nous vit courir aux appas
De leur pernicieux miracles.
Satan ne nous fait plus broncher
Dans de si dangereuses toiles,
Le Dieu que nous allons chercher
Loge plus haut que les estoiles,

Nulle diuinité que luy,
Ne me peut donner auiourd'huy
Cette flame ou cette fumée,
Dont nos entendemens épris
S'efforcent à gagner le prix,
Que merite la renommée.
Aprés luy ie m'en vais loüer
Vne image de Dieu si belle,
Que le Ciel me doit aduoüer
Du trauail que ie fay pour elle:
Car aprés ses sacrez Autels,
Qui deuant leurs feux immortels
Font aussi prosterner les Anges,
Nous pouuons sans impieté
Flatter vne chaste beauté
Du doux accens de nos loüanges.
Ainsi sous de modestes vœux,
Mes vers promettent à Siluie,
Ce bruict charmeur que les neueux
Nomment vne seconde vie:
Que si mes escrits mespriſez
Ne peuuent voir aut horisez,
Les tesmoignages de sa gloire,
Ces eaux, ces rochers & ces bois,
Prendront des ames & des voix
Pour en conseruer la memoire.
Si quelques arbres renommez
D'vne adoration profane,
Ont esté iadis animez
Des sombres regards de Diane,
Si les ruisseaux en murmurant
Alloient autrefois discourant
Au gré d'vn Faune ou d'vne Fée,

Et ſi la maſſe du rocher
Se laiſſa quelquesfois toucher
Aux chanſons que diſoit Orphée.
Quelle dureté peut auoir
L'objet que ma Princeſſe touche,
Qu'elle ne puiſſe le pouruoir
Tout auſſi toſt d'ame & de bouche?
Dans ſes baſtimens orgueilleux,
Dans ſes pourmenoirs merueilleux,
Quelle ſolidité de marbres
Ne pourront penetrer ſes yeux,
Quelles fontaines & quels arbres
Ne les eſtimerons des Dieux.
Les plus durs cheſnes entr'ouuerts,
Bien pluſtoſt de gré que de force,
Peindront pour elle de mes vers
En leur feüilles & leur eſcorce,
Et quand ils les auront grauez
Sur leurs fronts les plus releuez,
Ie ſçay que les plus fiers orages
Ne leur oſeront pas toucher,
Et pourront pluſtoſt arracher
Leur racines & leur ombrages.
Ie ſçay que ces miroirs flotans,
Où l'objet change tant de place,
Pour elle deuenus conſtans
Auront vne fidele glace,
Et ſous vn ornement ſi beau
La ſurface meſme de l'eau,
Nonobſtant ſa delicateſſe,
Gardera ſeurement encrez
Et mes characteres ſacrez,
Et les attraits de la Princeſſe.

Mais ſa gloire n'a pas beſoin
Que mon ſeul ouurage en reſponde,
Le Ciel a desja pris le ſoin
De la peindre par tout le monde,
Ses yeux ſont peints dans le Soleil,
L'Aurore dans ſon teint vermeil
Void ſes autres beautez tracées,
Et rien n'eſteindra ces vertus
Que les Cieux ne ſoient abbatus
Et les eſtoilles effacées.

ODE II.

VN ſoir que les flots mariniers
Appreſtoient leur molle litiere
Aux quatre rouges limoniers
Qui ſont au ioug de la lumiere,
Ie panchois mes yeux ſur le bord
D'vn lict où la Nayade dort,
Et regardant peſcher Siluie,
Ie voyois battre les poiſſons
A qui pluſtoſt perdroit la vie
En l'honneur de ſes ameçons.
D'vne main deffendant le bruict,
Et de l'autre iettant la line,
Elle fait qu'abordant la nuict,
Le iour plus bellement décline,
Le Soleil craignoit d'eſclairer,
Et craignoit de ſe retirer,
Les eſtoilles n'oſoient paroiſtre,
Les flots n'oſoient s'entrepouſſer,
Le Zephire n'oſoit paſſer,
L'herbe ſe retenoit de croiſtre.
Ses yeux iettoient vn feu dans l'eau,
Ce feu choque l'eau ſans la craindre,

Et l'eau trouue ce feu si beau
Qu'elle ne l'oseroit esteindre,
Ces Elemens si furieux
Pour le respect de ses beaux yeux
Interrompirent leur querelle,
Et de crainte de la fascher
Se virent contrains de cacher
Leur inimitié naturelle.
Les Tritons en la regardant
Au trauers leur vitre liquides,
D'abord à cét objet ardant
S'entend qu'ils ne sont plus humides,
Et par estonnement soudain,
Chacun d'eux dans vn corps de dain,
Cache sa forme despoüillée,
S'estonne de se voir cornu,
Et comment le poil est venu
Dessus son escaille moüillée.
Soupirant du cruel affront
Qui de Dieux les a fait des bestes,
Et sous les cornes de leur front
A courbé leurs honteuses testes,
Ils ont abandonné les eaux,
Et dans la riue où les rameaux
Leur ont fait vn logis si sombre,
Promenant leurs yeux esbahis,
N'osans plus fier que leur ombre
A l'estang qui les a trahis.
On dit que la sœur du Soleil
Eut ce pouuoir sur la Nature,
Lors que d'vn changement pareil
Acteon quitta sa figure,
Ce que fit sa diuine main,

Pour punir dans vn corps humain
Sa curioſité profane,
S'eſt fait icy contre les Dieux,
Qui n'auoient approché leurs yeux
Que des yeux de noſtre Diane.
Ces dains que la bonté & la peur
Chaſſe des murs & des allées,
Maudiſſent le deſtin trompeur
Des froideurs qu'il leur a volées,
Leur cœur priué d'humidité,
Ne peut qu'auec timidité
Voir le Ciel, ny fouler la terre,
Où Siluie en ſes promenoirs
Iette l'eſclat de ſes yeux noirs
Qui leur font encore la guerre.
Ils s'eſtiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle reſpire,
Leur deſtin n'eſt que trop contant
De voir le iour ſous ſon Empire,
La Princeſſe qui les charma
Alors qu'elle les transforma,
Les fit eſtre blancs comme neige,
Et pour conſoler leur douleur,
Ils receurent le priuilege
De porter tousjours ſa couleur.
Lors qu'à petits floquons liez
La neige fraiſchement venuë
Sur des grands tapis deſliez
Eſpanche l'amas de la nuë,
Lors que ſur le chemin des Cieux
Ses grains ſerrez & gracieux
N'ont trouué ny vent ne tonnerre,
Et que ſur les premiers coupeaux,

Loin des hommes & des troupeaux,
Ils ont peint les bois & la terre.
Quelque vigueur que nous ayons
Contre les éclats qu'elle darde,
Ils nous bleſſent & leurs rayons
Esblouyſſent qui les regarde,
Tel dedans ce parc ombrageux
Eſclatte le troupeau neigeux,
Et dans ces veſtemens modeſtes,
Où le front de Siluie eſt peint,
Fait briller l'eſclat de ſon teint
A l'ennuy des neiges celeſtes.
En la ſaiſon que le Soleil
Vaincu du froid & de l'orage,
Laiſſent tant d'heures au ſommeil
Et ſi peu de temps à l'ouurage:
La neige voyant que ſes dains
La foulent auec des dedains
S'irrite de leur bonds ſuperbes,
Et pour affamer ce troupeau
Par deſpit ſous vn froid manteau,
Cache & tranſit toutes les herbes.
Mais le parc pour ſes nourriſſons
Tient aſſez de creches couuertes,
Que la neige ny les glaçons
Ne trouueront iamais ouuertes,
Là le plus rigoureux hyuer
Ne les ſçauroit iamais priuer,
Ny de loge, ny de pâture,
Ils y trouuent touſjours du vert,
Qu'vn peu de foin met à couuert
Des outrages de la Nature.
Là les fezans & les perdris

Y fourniſſent leurs compagnies,
Mieux que les halles de Paris
Ne les ſçauroient auoir fournies;
Auec elle voit-on manger
Ce que l'air le plus eſtranger
Nous peut faire venir de rare,
Des oyſeaux venus de ſi loin,
Qu'on y voit imiter le ſoin
D'vn grand Roy qui n'eſt pas auare,
Les animaux les moins priuez,
Auſſi bien que les moins ſauuages,
Sont également captiuez
Dans ces bois & dans ces riuages;
Le maiſtre d'vn lieu ſi plaiſant
De l'hyuer le plus mal faiſant,
Defie toutes les malices:
A l'abondance de ſon bien,
Les Elemens ne trouuent rien
Pour luy retrancher ſes delices.

ODE III.

DAns ce Parc vn valon ſecret
Tout voilé de ramages ſombres,
Où le Soleil eſt ſi diſcret
Qu'il n'y force iamais les ombres,
Preſſe d'vn cours ſi diligent
Les flots de deux ruiſſeaux d'argent,
Et donne vne fraiſcheur ſi viue
A tous les objets d'alentour,
Que meſme les martyrs d'Amour
Y trouuent leur douleur captiue.
Vn eſtanc dort là tout auprés,
Où ces fontaines violentes
Courent & font du bruit exprés

Pour éueiller ſes vagues lentes,
Luy d'vn maintien majeſtueux
Reçoit l'abord impetueux
De ces Nayades vagabondes,
Qui dedans ce large vaiſſeau
Confondent leur petit ruiſſeau,
Et ne diſcerne plus ſes ondes.
Là Melicerte en vn gazon,
Frais de l'eſtanc qui l'enuironne,
Fait aux Cygnes vne maiſon
Qui luy ſert auſſi de couronne,
Si la vague qui bat ſes bors
Iamais auecque des threſors
N'arriue à ſon petit Empire,
Au moins les vents & les rochers
N'y font point crier les nochers
Dont ils ont briſé les nauires.
Là les oyſeaux font leurs petits,
Et n'ont iamais veu leurs couuées
Saouler les ſanglots appetits
Du ſerpent qui les a trouuées,
Là n'eſtend point ſes plis mortels
Ce monſtre de qui tant d'Autels
Ont iadis adoré les charmes,
Et qui d'vn goſier gemiſſant
Fait tomber l'ame du paſſant
Dedans l'embuche de ſes larmes.
Zephyre en chaſſe les chaleurs,
Rien que les Cygnes n'y repaiſſent,
On n'y trouue rien ſous les fleurs
Que la fraiſcheur dont elles naiſſent;
Le gazon garde quelquesfois
Le bandeau, l'arc & le carquois

De mill' Amours qui se despoüillent
A l'ombrage de ses roseaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leur ieunes corps qui boüillent,
L'estanc leur preste sa fraischeur,
La Naïade leur verse à boire,
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'vne couleur d'yuoire,
On void là ces nageurs ardans
Dans les ondes qu'ils vont fendans,
Faire la guerre aux Nereïdes,
Qui deuant leur teint mieux vny,
Cachent leur visage terny
Et leur front tout coupé de rides.
Or ensemble, ores dispersez,
Ils brillent dans ce cresp̃e sombre,
Et sous les flots qu'ils ont persez
Laissent éuanouyr leur ombre,
Par fois dans vne claire nuit,
Qui du feu de leurs yeux reluit
Sans aucun ombrage de nües,
Diane quitte son Berger,
Et s'en va là dedans nager
Auecque ses estoilles nues
Les ondes qui leur font l'amour,
Se refrisent sur leurs espaules,
Et font dancer tout à l'entour
L'ombre des roseaux & des saules,
Le Dieu de l'eau tout furieux,
Haussé pour regarder leurs yeux
Et leur poil qui flotte sur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher,
Pense voir ce ieune cocher

Qui fit iadis bruſler le monde.
Et ce pauure amant langoureux,
Dont le feu touſiours ſe r'allume,
Et de qui les ſoins amoureux
Ont fait ainſi blanchir la plume:
Ce beau Cygne à qui Phaëton
Laiſſa ce lamentable ton,
Teſmoin d'vne amitié ſi ſaincte,
Sur le dos ſon aiſle eſleuant
Met ſes voiles blanches au vent,
Pour chercher l'obiet de ſa plainte.
Ainſi pour flatter ſon ennuy,
Ie demande au Dieu Melicerte,
Si chacun Dieu n'eſt pas celuy
Dont il ſoupire tant la perte,
Et contemplant de tous coſtez
La ſemblance de leurs beautez,
Il ſent renouueller ſa flame,
Errant auec des faux plaiſirs
Sur les traces des vieux deſirs,
Qui conſerue encore ſon ame.
Touſiours ce furieux deſſein,
Entretient ſes bleſſeures fraiſches,
Et fait venir contre ſon ſein
L'air bruſlant & les ondes ſeches,
Ces attraits empreints là dedans,
Comme auec des flambeaux ardens,
Luy rendent la peau toute noire,
Ainſi dedans comme dehors,
Il luy tient l'eſprit & le corps,
La voix, les yeux & la memoire.

ODE IIII.

CHaſte oyſeau que ton amitié,
Fut malheureuſement ſuinie,
Sa mort eſt digne de pitié
Comme ta foy digne d'enuie:
Que ce precipité tombeau,
Qui t'en laiſſa l'object ſi beau,
Fut cruel à tes deſtinées,
Si la mort l'euſt laiſſé vieillir,
Tes paſſions alloient faillir:
Car tout s'eſteind par les années.
Mais quoy! le ſort a des reuers
Et certains mouuemens de haine,
Qui demeurent touſjours couuers
Aux yeux de la prudence humaine:
Si pour fuyr ce repentir
Ton iugement euſt peu ſentir,
Le iour qui nous deuoit diſjoindre,
Tu n'euſſe iamais veu ce iour,
Et iamais le traict de l'Amour
Ne ſe fut meſlé de te peindre.
Pour auoir aimé ce garçon,
Encor aprés la ſepulture,
Ne crains pas le mauuais ſoupçon
Qui peut blaſmer ton aduanture,
Les courages des vertueux,
Peuuent d'vn vœu reſpectueux
Aymer toutes beautez ſans crime
Comme donnant à tes amours
Ce chaſte & ce commun diſcours,
Mon cœur n'a point paſſé ma riue.
Certains critiques curieux
En trouuent les mœurs offencées.
Mais leurs ſoupçons iniurieux

Sont les crimes de leurs pensées:
Le dessein de la chasteté
Prend vne honneste liberté,
Et franchit les sottes limites,
Que prescriuent les imposteurs,
Qui sous des robes de Docteurs,
Ont des ames de Sodomites.
Le Ciel nous donne la beauté
Pour vne marque de sa grace,
C'est par où sa diuinité
Marque tousjours vn peu sa trace,
Tous les objets les mieux formez
Doiuent estre les mieux aymez,
Si ce n'est qu'vne ame maligne,
Esclaue d'vn corps vicieux,
Combattent les faueurs des Cieux,
Et dementé son origine.
O que le desir aueuglé,
Où l'ame du brutal aspire,
Est loin du mouuement reglé
Dont le cœur vertueux soupire,
Que ce feu que nature a mis,
Dans le cœur de deux vrais amis
A des rauissemens étranges,
Nature a fondé cet Amour,
Ainsi les yeux ayment le iour,
Ainsi le Ciel ayme les Anges.
Ainsi malgré ces tristes bruits,
Et leur imposture cruelle,
Thirsis & moy goutons les fruits
D'vne amitié chaste & fidelle,
Rien ne separe nos desirs,
Ny nos ennuis, ny nos plaisirs,

Nos influences enlassées
S'étreignent d'vn mesme lien,
Et mes sentimens ne sont rien
Que le miroir de ses pensées.
Certain feux de diuinité,
Qu'on nommoit autresfois genies
D'vne inuisible affinité
Tiennent nos fortunes vnies,
Quelque visage different,
Quelque diuers sort apparent,
Qui se lie en nos aduantures,
Sa raison & son amitié
Prennent aujourd'huy la moitié
De ma honte & de mes iniures.
Lors que d'vn si subit effroy
Les plus noirs enfans de l'enuie,
Au milieu des faueurs du Roy,
Oserent menacer ma vie,
Et que pour me voir opprimé
Le Parlement mesme animé
Des rappors de la calomnie,
Sans pitié me vit combattu
De la secrette tyrannie
Des ennemis de ma vertu.
Thirsis auecque trop de foy
M'asseura comme il est vnique
A qui l'Astre luisans sur moy,
De tous mes destins communique,
Il n'eust pas disposé son cours
A commencer les tristes iours,
Dont ie souffre encore l'orage,
Qu'il s'en vint sous vn froid sommeil
De tout ce funeste appareil

A Damon faire voir l'image.
Thirſis outré de mes douleurs,
Me redit ce ſonge effroyable,
Qu'vn long train de tant de malheurs
Rendent d'ore ſnauant aymables,
D'vn long ſouſpir qui deuança
La premiere voix qu'il pouſſa
Pour predire mon aduanture,
Ie ſantis mon ſang ſe geler,
Et comme autour de moy voler
L'ombre de ma douleur future.

ODE V.

DAmon, dit-il, i'eſtois au lit
Goutant ce que les nuits nous verſent,
Lors que le ſomme enſeuelit
Les ſoins du iour qui nous trauerſent:
Au milieu d'vn profond repos,
Où nul regard, ny nul propos
N'abuſoit de ma fantéſie,
Vne froide & noire vapeur
Me tranſit l'ame d'vne peur
Qui la tient encore ſaiſie.
Iamais que lors noſtre amitié
N'auoit mis mon cœur à la geine,
Tu me fis lors plus de pitié
Que Philis ne me fait de peine,
Cét effroyable ſouuenir
Me vint encore entretenir,
Et me redonne les alarmes
Du ſpectacle plus ennemy,
Qui iamais d'vn œil endormy
A peu faire couler des larmes.
Ie ne ſçay ſi le feu d'Amour,

Qui n'abandonne point mon ame,
Au deffaut des rayons du iour
Ouurit lors mes yeux de ſa flame:
Combien que dans ce froid ſommeil
La viſible ardeur du Soleil
Se fut du tout éuanouye,
Ie creus qu'en cette fiction
I'auois libre la fonction
De ma veue & de mon ouye.
Vn grand fantoſme ſouſterrain
Sortant de l'infernale foſſe,
Enroüé comme de l'airain,
Où rouleroit vne caroſſe,
D'vn abord qui me menaçoit,
Et d'vn regard qui me bleſſoit,
Dreſſant vers moy ſes pas funebres,
Fier des commiſſions du ſort,
Me dit trois fois Damon eſt mort:
Puis ſe perdit dans les tenebres.
Sans doute que leurs veritez
Plus puiſſantes que leur menſonges,
Touchent plus fort nos facultez,
Et nous impriment mieux les ſonges,
Ie retiens ſi bien ſes accens,
Et ſon image dans mes ſens
Demeura tellement empreinte,
Que ton corps mort entre mes bras,
Et ton ſang verſé dans mes draps,
Ne m'euſſent pas fait plus de crainte.
Aprés d'vne autre illuſion
Reflechiſſant ſur ma penſée,
Et ſongeant à la viſion,
Qui s'eſtoit fraiſchement paſsée,

Ie songeois qu'encor on doutoit
En quel estat Damon estoit,
Et comme au sort de la lumiere,
Où les objets sont éclaircis,
Ie condamnois les faux soucis,
De mon illusion premiere.
Mais dans ce doute vn Messager,
Qui portoit les couleurs des Parques,
Me vint de ce fatal danger
Rafraischir les celestes marques,
Vn garçon habillé de dueil,
Qui sembloit sortir du cercueil,
Ouurant les rideaux de ma couche,
Me crie: On a tué Damon:
Mais d'vn accent que le Demon
N'auoit pas esté plus farouche.
Morphée à ce second assaut,
Ostant ses fers à ma paupiere,
Me réueilla tout en sursaut,
Et me laissa voir la lumiere:
Ie me leuay deshabillé,
Plus transi, plus froid, plus moüillé,
Que si i'estois sorty de l'onde:
C'estoit au point que l'Occident
Laisse sortir le char ardent,
Où roule le flambeau du monde.
Cherchant du soulas par mes yeux,
Ie mets la teste à la fenestre,
Et regarde vn peu dans les Cieux
Le iour qui ne faisoit que naistre:
Et combien que ce songe là
Dans mon sang que la peur gela,
Laissast encore ses images,

Ie me r'asseure & me rendors,
Croyant que les vapeurs du corps
Auoient enfanté ces nuages.
Le sommeil ne m'eust pas repris,
Que songeant encore à ta vie
Tu vins r'asseurer mes esprits
Qu'on ne te l'auoit point rauie,
Il est vray, Thirsis, me dis-tu,
Qu'on en veut bien à ma vertu,
La ! ie te vis dans vne émeute,
Auancer l'espée à la main
Vers vn portail qui cheut soudain,
Et qui t'accabla de sa cheute.
De là ce songe en mon cerueau,
Poursuiuant tousjours son idée,
Ie te vis suiure en vn tombeau
Par vne foule desbordée,
Les iuges y tenoient leur rang,
L'vn d'entr'eux épancha du sang,
Qui me jaillit contre la face,
Là tout mon songe s'acheua,
Et ton pauure amy se leua
Noyé d'vne sueur de glace.
Cher Thirsis lors que mon esprit
D'vne souuenance importune,
Repense au destin qui t'apprit
Les secrets de mon infortune,
Lors que ie suis le moins troublé,
Tout mon espoir est accablé
De la tempeste inéuitable,
Dont me bat le courroux diuin,
Et voicy comment son deuin
A rendu ta voix veritable.

Ce ſonge du fatal ſecret,
Où ma premiere mort fut peinte,
Preſidoit le cruel decret,
Dont ma liberté fut éteinte,
Ce garçon aux veſtemens noirs,
Qui ſembloit ſortir des manoirs,
Qui ne s'ouurent qu'à la magie,
Lors qu'il parla de mon tombeau
Preſidoit l'infame flambeau,
Qui conſuma mon éſigie.
Thyrſis encor à l'autre fois,
Que cette viſion ſuiuie
Par mes regards, & par ma voix
L'aſſeura que i'eſtois en vie,
Se doit aſſez reſſouuenir
Du ſoucy qui le fit venir
Où i'auois commencé ma fuite,
Lors que ſa voix moins que ſes pleurs
Me dit ce ſonge de malheurs,
Dont i'attends encore la ſuitte.
Ce ſonge auec autant de foy
Luy fit voir l'épée & la porte,
Et le peuple à l'entour de moy,
Comme d'vne perſonne morte,
Quand mes foibles bras alarmez
A cinquante voleurs armez
Voulurent preſenter l'épée,
Ie cheus ſous vn portail ouuert,
Et fus ſaiſi dans le couuert,
Où ma bonne foy fut trompée.
Soudain le ſieur de Commartin
Qui porte des habits funebres,
Me fit ſerrer à Sainct Quentin

Entre les fers & les tenebres,
Depuis tousjours tout enchaisné
Soixante Archers m'ont amené
Par les bruits de la populace
Dedans ce tenebreux manoir,
Où ce sang & les Iuges noirs,
M'auoient desja marqué la place.

ODE VI.

AInsi prophetisa Thirsis
Les malheurs que toute vne année
Par des accidens si precis
A fait cheoir sur ma destinée,
La furie de mon destin,
Luy parut au mesme matin,
Qu'elle répandit sa bruine,
Car le Decret du Parlement
Se donnoit au mesme moment,
Que Thirsis songeoit ma ruine.
Mon innocence & ma raison
Pour échapper à leur colere,
Appellerent de ma prison
A l'Autel d'vn Dieu tutelaire,
C'est où ie trouuay mon support,
C'est où Thirsis courut d'abord
Predire & consoler ma peine,
Nous estions lors tous deux couuers
De ces arbres pour qui mes vers
Ouurent si iustement ma veine.
Nous estions dans vn cabinet
Enceint de fontaines & d'arbres,
Son meuble est si clair & si net,
Que l'émail est moins que les marbres,
Celuy qui l'a fait si poly

Semble auoir iadis démoly
Le grand Palais de la lumiere,
Et pillant ſon riche pourpris
De tout ce glorieux débris,
Auoit là porté la matiere.
Pour conſeruer mon ornement
Le Soleil le laue & l'eſſuye,
Car c'eſt le Soleil ſeulement,
Qui fait le beau temps & la pluye;
Flore y met tant de belles fleurs,
Que l'Aurore ne peut ſans pleurs
Voir leur éclat qui la ſurmonte,
C'eſt à cauſe de cet affront,
Qu'elle montre ſi peu ſon front,
Et qu'on la voit rougir de honte.
L'odeur de ſes fleurs paſſeroit
Le muſc de Rome & de Caſtille,
Et la terre s'offenſeroit
Qu'on y brulaſt de la paſtille,
Le garçon qui ſe conſomma
Dans les ondes qu'il alluma,
Void là tous ces appas renaiſtre,
Et rauy d'vn objet ſi beau,
Il admira que ſon tombeau
Luy conſerue encor ſon eſtre.
La Nymphe qui luy fait la Cour
Le voit là tous les ans reuiure,
Car ſon opiniaſtre amour
L'a contraint encore à le ſuiure,
Là le Ciel ſemble auoir pitié
Des longs maux de ſon amitié,
Et permet par fois au Zephire
De la mener à ſon amant,

Qui respire insensiblement
L'air des flames qu'elle soupire:
Elle dedans vn si beau feu,
Ialouse que le Ciel la voye,
Est inuisible & parle peu
De respect, de honte & de ioye:
Ainsi mes esprits transportez
Se trouuent tous desconfortez,
Quand vne beauté me regarde,
Et mon discours le moins suspect
Trouue tousjours ou le respect,
Ou la honte qui le retarde.
Quand ie vois partir les regards
Des superbes yeux de Caliste,
Qui sont autant de coups de dards,
Où nulle qu'elle ne resiste,
Le tesmoin le plus asseuré,
Qui de mon esprit égaré
Montre la passion confuse,
C'est que ie ne sçaurois comme-nē
Le prier d'vn mot seulement,
Que sa voix ne me le refuse.
Ie suiurois l'importun desir,
Qui me parle tousjours dans l'ame,
Et prendrois icy le loisir
De parler vn peu de ma flame:
Mais l'entrepriſe du tableau,
Qui par vn cabinet si beau,
Commence à pourmener la Muse,
Me tient dans ce Parc enchanté,
Où le Printemps le plus hâté,
Tousjours cinq ou six mois s'amuse.
Quand le Ciel lassé d'endurer

Les insolences de Borée,
L'a contraint de se retirer
Loin de la campagne azurée;
Que les Zephyres r'appellez
Des ruisseaux à demy gelez
Ont rompu les écorces dures,
Et d'vn soufle vif & serain
Du Celeste Palais d'airain,
Ont chassé toutes les ordures.
Les rayons du iour égarez
Parmy des ombres incertaines,
Eparpillent les feux dorez
Dessus l'azur de ces fontaines;
Son or dedans l'eau confondu
Auecques ce cristal fondu,
Mesle son teint & sa nature,
Et seme son éclat mouuant,
Comme la branche au gré du vent
Efface & marque sa peinture.
Zephire ialoux du Soleil,
Qui paroist si beau sur les ondes,
Trauerse ainsi l'estat vermeil
De ses allées vagabondes,
Ainsi ces amoureux Zephirs
De leurs nerfs qui i sont leurs soupirs,
Renforçant leur secousses fraisches,
Détournent tousjours ce flambeau,
Et pour cacher le front de l'eau,
Iettent au moins des fueilles seches.
L'eau qui fuit en les retardant
Orgueilleuse de leur querelle,
Rit & s'échappe cependant
Qu'ils sont à disputer pour elle,

Et pour prix de tous leurs efforts,
Laissant les ames sur les bords
De cette fontaine superbe,
Dissipent toutes leurs chaleurs
A conseruer l'état des fleurs,
Et la molle freschеur de l'herbe.
C'est où se couche Palemon,
Qui triomphe de leur maitresse,
Et plein d'escume & de limon,
Quand il veut reçoit sa caresse:
Ainsi n'a guere deux Bergers
Ont couru les sanglans dangers,
Que l'honneur a mis à l'espee,
Et par vn malheur naturel
Laissent vainqueur de leur duel,
Vn vilain qui plût à Napée.

ODE VII.

LE plus superbe ameublement,
Dont le sejour des bois éclatte,
L'or semé prodigalement
Sur la soye & sur l'écarlatte,
N'eurent iamais rien de pareil
Aux teintures, dont le Soleil
Couure les petits flots de verre,
Quelle couleur peut plaire mieux,
Que celle qui contraint les Cieux
De faire l'amour à la terre.
Ce cabinet tousjours couuert
D'vne large & haute teinture,
Prend son ameublement tout vert
Des propres mains de la Nature,
D'elle de qui le iuste soin,
Estend ses charitez si loin,

Et dont la richeſſe feconde,
Paroiſt ſi claire en chaque lieu,
Que la prouidence de Dieu
L'eſtablit pour nourrir le mondè.
Tous les bleds elle les produit,
Le ſept ne vit que de ſa force,
Elle en fait le pampre & le fruit,
Et les racines & l'écorce,
Elle donne le mouuement,
Et le ſiege à chaque élement,
Et ſelon que Dieu l'autoriſe,
Noſtre deſtin pend de ſes mains,
Et l'influance des inhumains,
Ou leur nuit, ou les fauoriſe.
Elle a mis toute ſa bonté,
Et ſon ſçauoir & ſa richeſſe,
Et les treſors de ſa beauté
Sur le Duc & ſur la Ducheſſe.
Elle a fait les heureux accords,
Qui ioignent leur ame & leur corps,
Bref, c'eſt elle auſſi qui marie
Les Zephyres auec nos fleurs,
Et qui fait de tant de couleur
Tous les ans leur tapiſſerie.
Auec les naturels appas
Dont ce beau cabinet ſe pare,
La muſique ne manque pas
D'y fournir ce qu'elle a de rare,
Ces chantres ſi toſt éueillez,
Qui dorment touſjours habillez,
Quand l'Aurore les vient ſ. mondre,
Luy donnent vn ſi doux ſalut,
Que Sainct Amant auec ſon luth,

Auroit peine de les confondre.
Quand la Princesse y fait seiour,
Ces oyseaux pensent que l'Aurore
A dessein d'y tenir sa Cour,
A quitté les riues du More,
Vn sainct desir de l'approcher
Les anime & les fait pancher
Des branches qui luy font ombrage;
Et deuant ces diuinitez,
Leur innocentes libertez
Ne craignent rien qui les outrage.
Leurs cœurs se laissent desrober,
Insensiblement ils s'oublient,
Et aux rameaux qu'ils font courber,
Quelquesfois leurs pieds se deslient;
Leur petit corps precipité
Se fie en la legereté
De la plume qui les retarde,
Ils planent sur leurs esterons,
Et voletent aux enuirons
De Siluie qui les regarde.
Quand elle écoute leurs chansons,
Leur vaine gloire s'estudie
A reciter quelques leçons
De leur plus douce melodie,
Chacun d'eux se trouue rauy,
Ils estallent tout à l'enuy
Leur tresor caché sous la plume,
Et ses remedes si plaisans,
Qui des soucis les plus cuisans
Détrempent toute l'amertume.
Comme les Chantres quelquefois
D'vne complaisance ignorante,

Mignardent & l'œil & la voix
Deuant les beaux yeux d'Amarante,
Leur plaiſir & leur vanité,
Faut qu'auec importunité,
Ils nous prodiguent leur merueilles,
Et qu'ils chantent ſi longuement,
Que leur concert le plus charmant
Laiſſe l'eſprit & les oreilles.
Ainſi l'entretien d'vn rimeur,
Enflé des arts & des ſçiences,
Lors qu'il ſe trouue en bonne humeur
Vient à bout de nos patiences,
Et ſans qu'on puiſſe rebuter
Ceſt inſtinct de perſecuter
Que leur inſpire le Genie,
Il faut à force de parler,
Que leur poulmon las de ſoufler
Faſſe paix à la compagnie.
Ainſi ces oyſeaux s'attachans,
Au deſſein de plaire à Siluie,
Dans les longs efforts de leurs chans
Semblent vouloir laiſſer la vie,
Leur goſier ſans ceſſe mouuant,
Eſtourdit les eaux & le vent
Eſt vaincu de ſa violence,
Quoy qu'il vueille ſe retenir,
Il peut à peine reuenir
A la liberté du ſilence.
Comme ils taſchent à qui mieux mieux,
De faire agréer leur hommage,
Leur zele rend preſque odieux
Le tumulte de leur ramage,
Leur bruit eſt ce bruit de Paris,

Lors qu'vne voix de tant de cris
Benit le Roy parmy les ruës,
Qu'on le faſche en le beniſſant,
Et l'air éclatte d'vn accent
Qui ſemble auoir creué les nuës,

ODE VIII.

SVr tous le Roſſignol outré,
Dans ſon ame encor alterée,
N'a iamais peu dire à ſon gré
Les affronts que luy fit Terée,
Ses poulmons ſans ceſſe enflamez,
Sont ſes vieux ſouſpirs r'animez,
Et ce peu d'eſprit qui luy reſte,
N'eſt qu'vn ſouuenir eternel,
De maudire ſon criminel
Et l'appeller touſjours inceſte.
Ce petit oyſeau tout panché
Où la Princeſſe ſe preſante,
Craint d'auoir le goſier bouché,
Le bec clos, la langue peſante,
Et cependant qu'il peut iouyr
Du bon-heur de ſe faire ouyr,
Luy raconte ſon aduanture,
Et gazoüille ſoir & matin
Sur les caprices du deſtin
Qui luy fit changer de nature.
Il a de ſi diuers accez
Dans le long recit de ſa honte,
Qu'on aura finy mon procez
Quand il aura finy ſon conte:
Les morts giſans ſous Pelion,
Toutes les cendres d'Ilion
N'ont point donné tant de matiere,
De faire des plaintes aux Cieux

Que ceſt oyſeau malicieux
En vomit ſur ſon Cimetiere.
Ce plaiſir reſte à ſon mal-heur
Que ſa voix daigne de le ſuiure,
Afin de venger ſa douleur
L'a fait continuer de viure,
Il ne fait pas bon irriter
Celuy qui ſçait ſi bien chanter,
Car l'artifice de l'enuie
Ne ſçauroit trouuer vn tombeau,
D'où ſon eſprit touſjours plus beau
Ne reuienne encore à la vie.
La cendre de ſon monument
Malgré les traces ennemies,
Fait reuiure éternellement
Son merite & leurs infamies,
Les vers flateurs & médiſans
Trouuent touſjours des partiſans,
Le pinceau d'vn faiſeur de rimes,
S'il eſt adroit aux fictions,
Aux plus ſinceres actions
Sçait donner la couleur des crimes,
Dieux que c'eſt vn contentement
Bien doux à la raiſon humaine!
Que d'exhaler ſi doucement
La douleur que nous fait la haine,
Vn brutal qu'on va pourſuiuant
Dans des ſoupirs d'air & de vent,
Cherche vne honteuſe allegeance,
Mais la douleur des bons eſprits
Qui laiſſe des ſoupirs écrits
Guerit auecques la vengeance.
Auiourd'huy dans les durs ſoucis

Du mal-heur qui me bat ſans ceſſe,
Si mes ſens n'eſtoient adoucis
Par le reſpect de la Princeſſe,
I'eſcrirois auecques du fiel
Les aduerſitez dont le Ciel,
Souffre que les meſchans me troublent,
Et quand mes maux m'accableroient,
Mes iniures redoubleroient
Comme leurs cruautez redoublent.
Peut-eſtre les ſanglans auteurs
De tant & de ſi lons outrages,
Ces infames perſecuteurs
Verront mourir leurs vieilles rages,
Et ſi ma fortune à ſon tour
Permet que ie me venge vn iour,
N'ay-ie point vn ancre aſſez noire,
Et dans ma plume aſſez de traicts,
Pour les peindre dans ces portraicts
Qui font horreur à la memoire?
Mais icy mes vers glorieux
D'vn obiect plus beau que les Anges,
Laiſſent ce ſoin iniurieux
Pour s'occuper à des loüanges,
Puis que l'horreur de la priſon
Nous laiſſent encor la raiſon,
Muſes laiſſons paſſer l'orage,
Donnons plutoſt noſtre entretien,
A loüer qui nous fait du bien,
Qu'à maudire qui nous outrage.
Et mon eſprit voluptueux
Souuent pardonne par foibleſſe,
Et comme font les vertueux
Ne s'aigrit que quand on le bleſſe

Encore dans ces lieux d'horreur
Ie ne ſçay quelle molle erreur,
Parmy tous ces obiects funebres
Me tire touſiours au plaiſir,
Et mon œil qui ſuit mon deſir,
Void Chantilly dans ces tenebres.
Au trauers de ma noire tour,
Mon ame à des rayons qui percent,
Dans ce Parc que les ieux du iour
Si difficilement trauerſent,
Mes ſens en ont tout le tableau,
Ie ſens les fleurs au bord de l'eau,
Ie prend le frais qui les humecte,
La Princeſſe s'y vient aſſeoir
Ie voy comme elle y va le ſoir
Que le iour fuit & la reſpecte.
Les oyſeaux n'y font plus de bruict,
Le ſeul Roy de leur harmonie,
Qui touche vn luth en pleine nuict
Demeure en noſtre compagnie,
Et laiſſant ces vieilles douleurs
Dans la lumiere & les chaleurs
Que la ſuitte du iour emporte,
Il concerte ſi ſagement
Qu'il ſemble que le iugement
Luy forme des airs de la ſorte.

ODE IX.

MOy qui chante ſoir & matin
Dans le cabinet de l'Aurore,
Où ie voy ce riche butin
Qu'elle prend au riuage More,
L'or, les perles & les rubis,

Dont les flames & ſes habits,
Ont iadis marqué la Cigale,
Et tout ce ſuperbe appareil
Qu'elle déroboit au Soleil
Pour ſe faire aymer à Cephale.
Ie vis vn iour enſeuelis
Deuant la Reyne d'Amathonte,
Tous les œillets, & tous les lis,
Que la terre cachoit de honte,
Car ie chantay l'hymne du pris
Qui fit voir que deuant Cypris
Toute autre beauté comparée,
Si peu les ſiennes égaloit,
Qu'vn enfant cogneuſt qu'il faloit
Luy donner la pomme dorée,
Tous les iours la Reyne des bois
Deuant mes yeux paſſe & repaſſe,
Et ſouuent pour ouyr ma voix
Se deſtourne vn peu de la chaſſe,
Souuent qu'elle ſe va baigner
Où rien ne l'oſe accompagner
Que ſes Dryades vagabondes,
I'ay tout ſeul cette priuauté
De voir l'éclat de ſa beauté
Dans l'habit de l'air & de l'onde.
Mais i'atteſte l'air & les Cieux
Dont ie tiens la voix & la vie,
Que mon iugement & mes yeux
Ayment mieux mille fois Siluie,
Vn de ſes regards ſeulement
Qui partent ſi nonchalamment,
Donne à mes chanſons tant d'amorce,
Et de ſi douces vanitez,

Que les autres diuinitez
N'en iouyſſent plus que de force.
Si mes airs cent fois recitez,
Comme l'ambition me preſſe,
Meſle tant de diuerſitez
Aux chanſons que ie vous adreſſe,
C'eſt que ma voix cherche des traits,
Pour vn chacun de vos attraits,
Mais c'eſt en vain qu'elle ſe picque
De ſatisfaire à tous mes vœux,
Car le moindre de vos cheueux
Peut tarir toute ma muſique.
Quand ma voix qui peut tout rauir
Reüſſiroit à vous complaire,
Le ſoin que i'ay de vous ſeruir
Tâche en vain de me ſatisfaire,
Ie croy que mes airs innocens
Au lieu d'auoir flatté vos ſens
Leur ont donné de la triſteſſe,
Et que mes accens enroüez,
Au lieu de les auoir loüez,
Ont choqué leur delicateſſe.
Quand la nuict vous oſte d'icy,
Et que ſes ombres coutumieres
Laiſſent ce cabinet noircy
De l'abſence de vos lumieres,
Auſſi toſt i'oy que le Zephyr
Me demande auec vn ſoupir
Ce que vous eſtes deuenuë,
Et l'eau me dit en murmurant,
Que ie ne ſuis qu'vn ignorant
De vous auoir ſi peu tenüe.
O Zephyres! ô cheres eaux

Ne m'en imputez point l'iniure,
I'ay chanté tous les airs nouueaux
Que m'aprit autrefois Mercure:
Mais que ma voix d'orénauant
N'approche ny ruisseau ny vent,
Que l'air ne porte plus mes aisles,
Si dans le printemps auenir
Ie n'ay dequoy l'entretenir
De dix milles chansons nouuelles.
Ainsi finit ces tons charmeurs,
L'oyseau dont le gosier mobile,
Souffle tousjours à nos humeurs
Dequoy faire mourir la bile,
Et bruslant aprés son dessein,
Il ramasse dedans son sein
Le doux charme des voix humaines,
La musique des instrumens
Et les paisibles roulemens
Du beau cristal de nos fontaines.
Comme en la terre & par le Ciel
Des petites mouches errantes,
Meslent pour composer leur miel
Mille matieres differentes,
Formant ses airs qui sont ses fruicts,
L'oyseau dirige mille bruicts
En vne seule melodie,
Et selon le temps de sa voix,
Tous les ans le Parc vne fois
Le reçoit & le congedie.

ODE X.

ROssignol c'est assez chanté
Ce Parc est desormais trop sombre,
Ie trouue Apollon rebuté

D'écrire ſi long temps à l'ombre,
Ces lieux ſi beaux & ſi diuers
Meritent chacun tous les vers
Que ie dois à tout le volume:
Mais ie ſens croiſtre mon ſubiect,
Et touſiours vn plus grand obiect
Se vient preſenter à ma plume.
Ie ſçay qu'vn ſeul rayon du iour
Meriteroit toute ma peine,
Et que ces eſtancs d'alentour
Pourroient bien engloutir ma peine;
Vne goute d'eau, vne fleur,
Chaque fueille & chaque couleur
Dont Nature a marqué ces marbres,
Meritent tout vn liure à part
Auſſi bien que chaque regard
Dont Siluie a touché ces arbres.
Mais les Myrtes & les Lauriers
De tant de beautez de ſa race,
Et de tant de fameux guerriers
Me démandent déja leur place,
Saincts Rameaux de Mars & d'Amour,
En quel ſi reculé ſejour,
Vous plaiſt-il que ie vous apporte?
C'eſt pour vous immortels rameaux
Que i'abandonne ces ormeaux
Et foule aux pieds leur fueille morte.
Pour vous ie laiſſe auprés de moy
Vne loge auiourd'huy deſerte,
Que iadis pour l'amour d'vn Roy
Ces arbres ont ainſi couuerte,
Sous ce toict loing des Courtiſans,
De qui le ſoupçons médiſans

N'ont iamais apris à se taire,
Alcandre a mille fois gousté
Ce qu'vn Prince a de volupté
Quand il trouue vn lieu solitaire.
Ie dirois les secrets mõmans
Des faueurs, des feintes malices
Dont le caprice des Amans
Forme leur plainte & leur delices;
Mais si l'œil de Siluie vn iour
De cette lecture d'Amour
Auoit surpris son innocence,
Ma prison me seroit trop peu,
Lors faudroit-il dresser le feu
Dont on veut punir ma licence.
Suiuant le vertueux sentier
Où mon iuste dessein m'attire,
Ie laisse à gauche ce quartier
Pour le Faune & pour le Satyre;
Or quelque si pressant dessein
Qui m'enflame auiourd'huy le sein;
Quelque vanité qui m'appelle,
Ce seroit vn peché mortel,
Si ie ne visitois l'Autel,
Estant si prés de la Chapelle.
Que ces arbres sont bien ornez,
Ie suis rauy quand ie contemple
Que ces promenoirs sont bornez
Des sacrez murs, d'vn petit Temple;
Icy loge le Roy des Roys,
C'est ce Dieu qui porta la Croix,
Et qui fit à ces bois funebres
Attacher ses pieds & ses mains,
Pour deliurer tous les humains

Du feu qui vit dans les tenebres.
Son Esprit par tout se mouuant,
Fait tout viure & mourir au monde,
Il arreste & pousse le vent,
Et le flux & reflus de l'onde,
Il oste & donne le sommeil,
Il montre & cache le Soleil,
Nostre force & nostre industrie
Sont de l'ouurage de ses mains,
Et c'est de luy que les humains
Tiennent race, biens & patrie.
Il a fait le Tout du neant,
Tous les Anges luy font hommage,
Et le Nain comme le Geant
Porte sa glorieuse Image,
Il fait au corps de l'Vniuers
Et le sexe & l'âge diuers,
Deuant luy c'est vne peinture
Que le Ciel & chaque Element,
Il peut d'vn traict d'œil seulement
Effacer toute la Nature.
Tous les siecles luy sont presens,
Et sa grandeur non mesurée
Fait des minutes & des ans,
Mesme trace & mesme durée,
Son Esprit, par tout épandu,
Iusqu'en nos ames décendu,
Voit naistre toutes nos pensées,
Mesme en dormant nos visions
N'ont iamais eu d'illusions
Qu'il n'ait auparauant tracées.
Icy Muses à deux genoux,
Implorons sa diuine grace,

D'imprimer tousjours deuant nous
Les marques d'vne heureuſe trace:
C'eſt elle qui nous doit guider,
Depuis celuy qui vint fonder
La premiere Croix dans la France;
Iuſqu'à ſa race qui promet
De la planter chez Mahomet,
Auec la pointe de ſa lance.
C'eſt où mon eſprit enchaiſné
Gouſtera par vn long eſtude
L'aiſe que prend mon cœur bien nê
Quand il combat l'ingratitude;
Et ſi i'ay bien loüé les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oyſeaux;
Qui ne ſongent point à me plaire:
Liſis qui ſonge à mon ennuy
Verra ſur ſa race & ſur luy
Ma recognoiſſance exemplaire.
Il faudroit que ce deuancier
Le plus vieux que ie veux produire;
Euſt bien enroüillé ſon acier
Si ie ne le faiſois reluire,
Mais les liures & les diſcours
Ont ſi bien conſerué le cours
De cette veritable gloire,
Que ie feray de mauuais vers,
Si vos tiltres les plus couuerts,
Ne font éclat en la memoire.

LETTRE DE THEOPHILE A SON FRERE.

MOn frere mon dernier appuy,
Toy ſeul dont le ſecours me dure,

Et qui ſeul trouues auiourd'huy
Mon aduerſité longue & dure,
Amy ferme ardent genereux,
Que mon ſort le plus mal-heureux,
Puiſque d'auantage à le ſuiure:
Acheue de me ſecourir,
Il faudra qu'on me laiſſe viure
Aprés m'auoir fait tant mourir.
Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon eſperance morte,
Quand mes iuges & mes amis
T'auront tous refuſé la porte,
Quand tu ſeras las de prier,
Quand tu ſeras las de crier,
Ayant bien balancé ma teſte
Entre mon ſalut & ma mort,
Il faut en fin que la tempeſte
M'ouure le ſepulchre ou le port.
Mais l'heure qui la peut ſçauoir!
Nos mal-heurs ont certaines courſes,
Et des flots dont on ne peut voir
Ny les limites, ny les ſources,
Dieu ſeul cognoiſt ce changement:
Car l'eſprit ny le iugement,
Dont nous a pourueus la Nature,
Quoy que l'on vueille preſumer
N'entend non plus noſtre aduanture,
Que le ſecret flux de la Mer.
Ie ſçay bien que tous les viuans,
Euſſent-ils iuré ma ruyne,
N'ayderont point mes pourſuiuans,
Malgré la volonté diuine,
Tous les efforts ſans ſon aduеu

Ne ſçauroient m'oſter vn cheueu,
Si le Ciel ne les authoriſe:
Ils nous menaſſent ſeulement,
Eux ny nous de leur entrepriſe
Ne ſçauons pas l'éuenement.
Cependant ie ſuis abbatu,
Mon courage ſe laiſſe mordre,
Et d'heure en heure ma vertu
Laiſſe tous mes ſens en deſordre,
La raiſon auec ſes diſcours,
Au lieu de me donner ſecours,
Eſt importune à ma foibleſſe
Et les pointes de la douleur,
Meſme alors que rien ne me bleſſe
Me changent & voix & couleur.
Mon ſens noircy d'vn long effroy
Ne me plaiſt qu'en ce qui l'attriſte,
Et le ſeul deſeſpoir chez moy
Ne trouue rien qui luy reſiſte,
La nuict mon ſomme interrompu,
Tiré d'vn ſang tout corrompu,
Me met tant de frayeurs dans l'ame,
Que ie n'oſe bouger mes bras,
De peur de trouuer de la flame,
Et des ſerpens parmy mes dras.
Au matin mon premier obiect,
C'eſt la colere inſatiable,
Et le long & cruel proiect
Dont m'attaquent les fils du Diable,
Et peut eſtre ces noirs Lutins,
Que la haine de mes deſtins
A trouué ſi prompts à me nuire,
Vaincus par des Demons meilleurs

Perdent le ſoin de me détruire,
Et ſouflent leur tempeſte ailleurs,
Peut eſtre comme les voleurs
Sont quelquefois laſſez de crimes,
Les miniſtres de mes malheurs
Sont las de déchiffrer mes rimes,
Quelque reſte d'humanité
Voyant l'iniuſte impunité
Dont on flatte la calomnie,
Peut eſtre leur bat dans le ſein,
Et s'oppoſe à leur felonnie
Dans vn ſi barbare deſſein.
Mais quand il faudroit que le Ciel
Meſlat ſa foudre à leur bruyne,
Et qu'ils auroyent autant de fiel
Qu'il leur en faut pour ma ruyne,
Attendant ce fatal ſuccez,
Pourquoy tant de fieureux accez
Me feront-ils pálir la face,
Et ſi ſouuent hors de propos
Auecques des ſueurs de glace,
Me troubleront-ils le repos?
Quoy que l'inplacable courroux
D'vne ſi puiſſante patrie,
Faſſe gronder trente verroux
Contre l'eſpoir de ma ſortie,
Et que ton ardente amitié
Par tous les ſoins de la pitié
Que te peut fournir la nature,
Te rende en vain ſi diligent,
Et ne donne qu'à l'aduanture
Tes pas, tes cris, & ton argent.
I'eſpere toutesfois au Ciel,

Il fit que ce troupeau farouche,
Tout preſt à deuorer Daniel,
Ne trouua ny griffe ny bouche,
C'eſt le meſme que fit iadis
Deſcendre vn air de Paradis
Dans l'air bruſlant de la fournaiſe,
Où les Saincts parmy les chaleurs,
Ne ſentirent non plus la braiſe,
Que s'ils euſſent foulé des fleurs.
Mon Dieu mon ſouuerain recours
Peut s'oppoſer à mes miſeres,
Car ſes bras ne ſont pas plus cours
Qu'ils eſtoient au temps de nos peres,
Pour eſtre ſi preſt à mourir,
Dieu ne me peut pas moins guerir,
C'eſt des afflictions extrémes
Qu'il tire la poſperité
Comme les fortunes ſuprémes,
Souuent le trouuent irrité.
Tel de qui l'orgueilleux deſtin
Braue la miſere & l'ennie
N'a peut eſtre plus qu'vn matin,
Ny de volupté, ny de vie,
La fortune qui n'a point d'yeux
Deuant tous les flambeaux des Cieux,
Nous peut porter dans vne foſſe,
Elle va haut, mais qui ſçait-on,
S'il fait plus ſeur dans ſa Caroſſe,
Que dans celle de Phaëton.
Le plus braue de tous les Roys
Dreſſant vn appareil de guerre,
Qui deuoit impoſer des loix
A tous les peuples de la terre,

Entre

Entre les bras de ſes ſubjets
Aſſeuré de tous les objets
Comme de ſes meilleures gardes,
Se vit frappé mortellement,
D'vn coup à qui cent hallebardes
Prenoyent garde inutilement.
En quelle place des mortels
Ne peut le vent creuer la Terre,
En quel Palais & quels Autels
Ne ſe peut gliſſer le tonnerre?
Quels vaiſſeaux & quels matelots
Sont touſjours aſſeurez des flots,
Quelquefois des Villes entieres,
Par vn horrible changement
Ont rencontré leurs Cimetieres
En la place du fondement.
Le ſort qui va touſjours de nuict
Enyuré d'orgueil & de ioye,
Quoy qu'il ſoit ſagement conduit
Garde mal-aiſément ſa voye,
Ah, que les ſouuerains decrets
Ont touſjours demeuré ſecrets
A la ſubtilité des hommes!
Dieu ſeul cognoiſt l'état humain,
Il ſçait ce qu'auiourd'huy nous ſommes,
Et ce que nous ſerons demain.
Or ſelon l'ordinaire cours
Qu'il fait obſeruer à Nature,
L'Aſtre qui preſide à mes iours
S'en va changer mon aduanture,
Mes yeux ſont épuiſez de pleurs,
Mes eſprits vſez de malheurs,

Viuent d'vn sang gelé de craintes;
La nuict trouue en fin la clarté,
Et l'excez de tant de contraintes
Me presage ma liberté.
Quelque lacs qui me soit tendu
Par de si subtils aduersaires,
Encore n'ay-ie point perdu
L'esperance de voir Bousseres?
Encor vn coup le Dieu du iour
Tout deuant moy fera sa Cour
Ez riues de nostre heritage
Et ie verray ses cheueux blons
Du mesm'or qui luit sur le Tage
Dorer l'argent de nos sablons.
Ie verray ces bois verdissans
Où nos Isles & l'herbe fraische
Seruent aux troupeaux mugissans
Et de promenoir & de crèche,
L'Aurore y trouue à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le iour,
Ie courray l'eau qui les abreuue,
Et i'orray plaindre les grauiers,
Et repartir l'Eko du fleuue
Aux iniures des mariniers.
Le pescheur en se morfondant
Passe la nuict dans ce riuage,
Qu'il croit estre plus abondant
Que les bords de la mer sauuage;
Il vend si peu ce qu'il a pris,
Qu'vn teston est souuent le prix,
Dont il laisse vuider sa nasse,
Et la quantité du poisson

Déchire par fois la tiraſſe
Et n'en paye pas la façon.
S'il plaiſt à la bonté des Cieux
Encore vne fois à ma vie
Ie paiſtray ma dent & mes yeux
Du rouge éclat de la Panie,
Encore ce brignon muſcat
Dont le pourpre eſt plus delicat
Que le teint vny de Caliſte,
Me fera d'vn œil ménager
Eſtudier deſſus la piſte
Qui me l'eſt venu rauager.
Ie cueilleray ces Abricots,
Les Fraiſes à couleur de flames,
Où nos Bergers font des écots,
Qui ſeroyent icy bons aux Dames,
Et ces Figues & ces Melons,
Dont la bouche des Aquilons
N'a iamais ſçeu baiſer l'écorce,
Et ces jaunes Muſcats ſi chers,
Que iamais la greſle ne force
Dans l'aſyle de nos Rochers.
Ie verray ſur nos Grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouuertes,
Où le Ciel comme à ſes lauriers
Garde touſjours des fueilles vertes,
Ie verray ce touffu Iaſmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'vne aſſez ſpacieuſe allée,
Et la parfume d'vne fleur
Qui conſerue dans la gelée
Son odorat & ſa couleur.

Ie reuerray fleurir nos prez,
Ie leur verray couper les herbes,
Ie verray quelque temps aprés
Le payſan couché ſur les gerbes,
Et comme ce climat diuin
Nous eſt tres-liberal de vin,
Aprés auoir remply la grange,
Ie verray du matin au ſoir,
Comme les flots de la vendange
Ecumeront dans le preſſoir.
Là d'vn eſprit laborieux
L'infatigable Bellegarde,
De la voix, des mains & des yeux
A tout le reuenu prend garde,
Il cognoiſt d'vn exacte ſoin
Ce que les prez rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laines,
Et ſçait mieux que les vieux payſans,
Ce que la montagne & la plaine
Nous peuuent donner tous les ans.
Nous cueillirons tout à moitié
Comme nous auons faict encore,
Ignorans de l'inimitié,
Dont vne race ſe deuore,
Et freres & ſœurs, & neueux,
De meſmes ſoins, de meſmes vœux,
Flattant vne ſi douce terre,
Nous y trouuerons trop de quoy,
Y deut l'orage de la guerre
R'amener le Canon du Roy.
Si ie paſſois dans ce loiſir
Encore autant que i'ay de vie,

Le comble d'vn ſi cher plaiſir,
Borneroit toute mon enuie,
Il faut qu'vn iour ma liberté
Se lâche en cette volupté,
Ie n'ay plus de regret au Louure,
Ayant veſcu dans ces douceurs,
Que la meſme terre me couure
Qui couure mes predeceſſeurs.
Ce ſont les drois que mon pays
A meritez de ma naiſſance,
Et mon ſort les aurois trahis
Si la mort m'arriuoit en France,
Non, non, quelque cruel complot,
Qui de la Garonne & du Lot,
Vueille éloigner ma ſepulture,
Ie ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la nature,
Ny reſigner mon ame à Dieu.
L'eſperance ne confond point,
Mes maux ont trop de vehemence,
Mes trauaux ſont au dernier point,
Il faut que mon propos commence,
Qu'elle vangence n'a point pris
Le plus fier de tous ces eſprits
Qui s'irritent de ma conſtance,
Ils m'ont veu lâchement ſoubmis,
Contrefaire vne repentance
De ce que ie n'ay point commis.
Ah! que les cris d'vn innocent,
Quelques lons maux qui les exercent,
Trouuent mal-aysément l'accent,
Dont ces ames de fer ſe percent,

Leur rage dure vn an ſur moy
Sans trouuer ny raiſon ny loy,
Qui l'appaiſe ou qui luy reſiſte,
Le plus iuſte & le plus Chreſtien
Croit que ſa charité m'aſſiſte
Si ſa haine ne me fait rien.
L'énorme ſuitte de malheurs !
Dois-ie donc aux races meurtrieres,
Tant de fievres & tant de pleurs,
Tant de reſpects, tant de prieres,
Pour paſſer mes nuicts ſans ſommeil,
Sans feu, ſans air, & ſans Soleil,
Et pour mordre icy les murailles,
N'ay-ie encor ſouffert qu'en vain,
Me dois-ie arracher les entrailles
Pour ſouler leur derniere faim?
Parjures infracteurs des loix,
Corrupteurs des plus belles ames,
Effroyables meurtriers des Roys,
Ouuriers de couſteaux & de flames,
Paſles Prophetes de tombeaux,
Fantoſmes, Loup-garoux, Corbeaux,
Horrible & venimeuſe engence
Malgré vous race des anfers,
A la fin i'auray la vangence
De l'iniuſte affront de mes fers.
De rechef mon dernier appuy,
Toy ſeul dont le ſecours me dure,
Et qui ſeul trouues aujourd'huy
Mon aduerſité longue & dure,
Rare frere, amy genereux,
Que mon ſort le plus malheureux

Picque d'auantage à le ſuiure,
Acheue de me ſecourir,
Il faudra qu'on me laiſſe viure
Aprés m'auoir fait tant mourir.

APOLOGIE AV ROY.

SIRE,

COMBIEN que mes infortunes me faſſent recourir à voſtre pitié, mon innocence a quelque droict de ſolliciter voſtre Iuſtice, mes aduerſitez me laiſſent encore aſſez de iugement pour me faire taire, ſi ie n'eſtois contraint de parler à V.M. qui ne me refuſera point cette grace, puis qu'au fort de ma captiuité, ma voix a touſjours eu de l'accez enuers Dieu. C'eſt luy, SIRE, qui m'a viſiblement arraché des abiſmes où m'auoit precipité la calomnie, & ſans offenſer ſa Iuſtice, ie ne puis attribuer ma deliurance à la faueur des hommes, puis qu'il a daigné m'eſprouuer, il a montré qu'il auoit ſoin de moy, & ceſte épreuue eſt vne marque de ſon amour, qui laiſſe de la gloire à mon affliction. Il a veu ma iuſtification dans ma conſcience, & s'eſtant ſatisfaict par luy meſme de mes mouuemens interieurs, il a voulu que les hommes me iuſtifiaſſent deuant les hommes, & aprés vne exacte recherche de mes actions, il a fait conſen-

tir mes Iuges à me laiſſer viure. S'il n'a pas oſté les taches à ma reputation, ce n'eſt que pour exercer la clemence de V. M. qui les effacera ſans doute, lors qu'elle ſçaura que ma diſgrace me vient pluſtoſt des malices de ma fortune, que des vices de ma vie. Mais d'autant que ce diſcours eſt faſcheux, & pour la rudeſſe de mon ſtyle, & pour la dureté du ſujet, ie ne vous en diray que ce que ie ne puis taire.

Ce qui a long temps entretenu ces bruicts infames, dont on a deſguiſé ma reputation, n'eſt autre choſe qu'vne grande facilité que mes ennemis ont trouuée à me perſecuter. Le peu de nom que les lettres m'ont acquis, & le peu de rang que ma condition me donne dans la fortune, ont expoſé mon eſprit & mon honneur ſans deffence, au pouuoir inſolent de ceux qui l'ont attaqué. Mon impuiſſance leur a continué ceſte impunité, & pouſſé leur hardieſſe ſi auant, que perdant le reſpect de l'Egliſe, & prophanant la chaire de verité, ils en ont fait vn theatre de diffamation. On a veu mes accuſateurs en leurs Sermons faire des longues digreſſions, & quitter la predication de l'Euangile, pour preſcher au peuple leurs meditations frenetiques, & par des iniures d'Athée, d'Impie & d'Abominable, imprimer dans l'ame de leurs Auditeurs, l'aigreur & l'animoſité particuliere qu'ils auoient contre moy. Ils parlent tout haut des Athées, & il ne faut pas preſumer qu'il y en ait, ce ſoupçon eſt dãgereux & coulpable, l'ignorãce à cela de mal heureux qu'elle eſt preſque touſiours criminelle, & que meſme les occaſions de la vertu la portent ordinairement dans le vice. C'eſt des-honorer la grandeur de Dieu, & mal parler de

ſa puiſſance,& de ſa bonté, que d'accuſer ſes creatures d'auoir perdu la cognoiſſance de leur Createur, & ſoupçonner vn ſi excellent ouurier d'auoir gaſté ſon trauail & desfiguré ſon image. Les ſentimens de la Diuinité ſont ſi exprés dans les hommes, qu'il n'y a point d'ame ſi confirmée au peché, & ſi deſtinée à ſa perdition,qu'elle n'aye quelque remors du mal,& quelque ſatisfaction du bien. Les conſiderations de l'aduenir, & les penſées de la derniere condition de noſtre vie, penetrent,& les plus ſubtils & les plus hebetés, & ne nous laiſſent iamais incapables d'eſperer & de craindre. Chacun pretend de ſe voir en fin,ou bien heureux, ou mal-heureux: perſonne ne ſe peut imaginer de demeurer neutre. Ma conſcience me rend vn ſi ferme teſmoignage de ma foy,que toutes ces accuſations ne me ſçauroient pas ſeulement faire honte. On n'auoit garde de me trouuer eſtonné de telles menaces. Ie croyois touſiours eſtre ſans peril, pource que ie reſſentois que Dieu cognoiſſoit bien mon ame, & que V.M. ne fut iamais capable, ny de foibleſſe,ny d'iniuſtice. Ceux qui taſchoient à vous rendre ma vie odieuſe, vous l'ont preſentée ſous le maſque qui vous deuoit faire le plus d'horreur.Rien ne pouuoit d'abord vous former vne auerſion de moy, comme la qualité d'impie,directement contraire à la pieté dont V. M. eſt auiourd'huy l'eſſence & la perfection. Ces laſches & noires pratiques s'eſtant deſtruites à la clarté d'vne innocence manifeſte, laiſſent mes accuſateurs conuaincus d'vn ſcandale puniſſable des peines qu'ils me ſouhaittoient. Et pour faire voir à V.M.que ceſte Apologie ne deguiſe point leurs procedures,

& ne prend aucun aduantage pour moy que de la verité, ie m'en vay mettre deuant vos yeux toute ceſte aduanture, auec proteſtation de ne rien aduancer que ce qui eſt eſcrit au Greffe ne puiſſe iuſtifier.

Ce premier Arreſt donné par contumace n'énonce aucunes charges & informations faites contre moy, les ruſes de mes ennemis ont ſurpris la religion de la Cour, & ſuppoſé malicieuſement des liures, dont i'auois deſaduoüé, & la compoſition, & l'impreſſion, & fait condamner les Libraires par Sentence du Preuoſt de Paris, meſme d'vn deſſein particulier que i'auois d'en eſclaircir mes accuſateurs, que la condition de Religieux me faiſoit croire plus aueuglez de zele que d'inimitié. Ie pris le ſoin de leur faire voir la condamnation des Imprimeurs abſens & fugitifs, mais ils ont touſiours deſguisé la cognoiſſance de mon bon droict, & par vne hypocriſie cruelle, ont continué leurs ſolicitations, iuſques à ce qu'vne ignominie publique leur euſt fait curée de ce fantoſme qui fut bruſlé en ma repreſentation, ce qui fait éuanouyr toutes les apparences de l'infamie que ie pouuois encourir par ce iugement, & qui a conuaincu l'abſurdité de ces iniuſtes pourſuites : c'eſt que le dernier Arreſt donné en plein Parlement, & en grande aſſemblée de Iuges, a recogneu veritable le deſadueu que i'auois fait des liures ſuppoſez, comme le premier iugemẽt fut ſans aucune preuue, ny d'eſcrits, ny de teſmoins contre moy, auſſi l'a-t'on pourſuiuy au temps que voſtre Parlement eſtoit congedié, à cauſe de la contagion, & qu'en l'abſence du plus grand nombre de

Messieurs de la grand' Chambre, il falut extraordinairement emprunter des Iuges des Enqueſtes pour trouuer le nombre de dix Iuges, auquel nombre le procez de contumace fut viſité & iugé en vne matinée ſeulement, qui eſt pour cela peu de temps. Ie ne me plaindray iamais de voſtre Parlement, la voix publique eſt veritable, qui nous apprend que c'eſt où la Iuſtice eſt renduë auec integrité, & que l'innocence n'y peut eſtre opprimée. Il m'a conſerué la vie que l'on conſpiroit de m'oſter auec l'honneur, & m'a banny ſans eſtre conuaincu que du mal-heur d'auoir eſté hay. Les mieux ſenſez & les plus Chreſtiens du ſiecle, qui ſont inſtruis des fauſſetez de mes accuſations, accomparent mon accident aux Arreſts qui ſouuent interuiennent aux procez de ſortilege, lors que vos premiers Iuges ont condamné à mort des pauures Payſans idiots, le Parlement qui eſt l'azile de l'innocence, iuſtifie ces miſerables, & neantmoins ſur la diffamation les bannit du lieu de leur demeure. C'eſt vne neceſſité de la Police cõtre laquelle ie ne murmure point, auſſi bien ay-ie contribué quelque choſe à mon mal-heur, pource que d'abord, au lieu de luy reſiſter, ie luy ceday & le renforçay au lieu de le corrompre. Il eſt vray que les Iuges ne font rien par imprudence, ny par colere. Mon abſence qui n'eſtoit que de peur, a donné des ſoupçons de crime, & la fuitte que ie prenois par reſpect de mes ennemis, a authoriſé leur perſecution. Tandis que mon eſtonnement ſembloit appuyer les pretextes de leur inimitié, V. M. faiſoit paroiſtre quelque trace des fauorables inclinations qui m'ont engagé à ſon ſeruice. Ils employoient auec

licence tout l'effort & l'artifice qui pouuoit faire reüſſir leur entrepriſe. On m'auoit bouché tous les paſſages du Royaume. Quelques Preuoſts de l'intelligence de leur cabale eſtoiẽt touſiours aux enuirõs du lieu de ma retraitte. Leurs liures, leurs Sermons, leurs viſites & leurs voyages, n'auoient plus autre ſujet que mon oppreſſion. I'ay vne conſolation bien glorieuſe & tres-ſenſible, d'auoir recogneu que V. M. ne donnoit aucun adueu à tous ces appareils de ma perte. Vous preſtiez võſtre conſentement à mon ſalut, & la diſpoſition que vous auiez à me plaindre pluſtoſt qu'à me punir, condamnoient la procedure de mes parties, & deſtruiſoient les aduantages qu'ils penſoient tirer de mon eſloignement, vous approuuiez le ſoin de ceux qui me vouloient conſeruer. Monſieur de Montmorency remarque que V. M. m'aimoit autant à Chantilly qu'à Londres, & l'exẽple de voſtre bien-veüillance me ſeruoit de protection inuiolable enuers tous ceux qui auoient à cœur voſtre reſpect & la charité Chreſtienne. Le Parlement imitoit voſtre bonté, & par vne cognoiſſance particuliere de vos intentions me permettoit de fuyr lentement, & donnoit aſſez de loiſir à mes ennemis pour ſe deſdire d'vne pourſuitte qui n'a finy qu'à leur confuſion. I'eſtois desja ſur la frontiere en la meditation de quitter ma patrie, & dans l'incertitude d'y plus reuenir, & ceſte contrainte d'eſloigner voſtre Cour, tenoit mon eſprit dans des troubles qui me rendoient indifferente & la capture & l'euaſion. Ce changement de pays ne m'euſt pas eſté facheux, ſi Dieu m'euſt fait naiſtre ailleurs qu'en France, ou ſous vn autre regne que celuy de

V. M. mais voſtre Empire & vos vertus ont pour moy des amorces ſi puiſſantes, que c'eſt me retirer du monde que de vous abandonner : auſſi m'en allois-je auec des inquietudes & des pareſſes, qui teſmoignoient aſſez que le danger de mourir en voſtre Royaume, m'affligeoit moins que le regret d'en ſortir. Ceſte apprehenſion ne laiſſoit point de repos en mon ame. I'eſtois desja dans les ſupplices dont mon empriſonnement m'a retiré, & ſi la violence de mes ennemis n'euſt precipité le deſſein de ma ruyne, i'euſſe touſiours reculé à ma iuſtification, & on n'eut iamais deſcouuert mon innocence, ny leur impoſture. Lors que i'eſtois aux termes de relaſcher à leur fureur, & que la patience de V M. & des Iuges leur donnoit, & le temps, & le conſeil de ſe moderer. Vn homme qui fait profeſſion de Religieux, & qui a fait le dernier vœu, s'aduiſa de corriger voſtre clemence, & n'eſtant hardy que de ma timidité, s'aduentura de me tendre les pieges dont il ſe trouue encore enueloppé. Il auoit à ſa deuotion vn Lieutenant du Preuoſt de la Conneſtablerie nommé le Blanc, ſon cõfident particulier; celuy-là print vn tel ſoin de luy rendre ceſte complaiſance, & ſe trouua ſi puiſſant dans ceſte commiſſion, qu'vne place qui peut ſouſtenir des ſieges Royaux, ſe trouua foible pour ma protection. Ce Religieux qui diſpoſa ſi abſolument de cet officier de Iuſtice, & qui trouua le Gouuerneur de voſtre Citadelle ſi facile, c'eſt SIRE, le Pere Voiſin Ieſuiſte, qui par vne fantaiſie deſreglée, & par vn caprice tres-ſcandaleux, s'eſt ietté dans la vengeance d'vn tort qu'il n'a point receu, & s'eſt forgé des ſujets d'offence, pour auoir pretexte de me

hayr. Ie dirois à V. M. les ſecrettes maladies de cét eſprit, ſi ce n'eſtoit vne inciuilité criminelle que de vous en entretenir: cét homme-là eſgaré de ſon ſens, & tres ignorant du mien, a fait gliſſer dans des ames foibles, vne fauſſe opinion de mes mœurs & de ma conſcience, & proſtituant l'authorité de ſa robbe à l'extrauagance de ſa paſſion. Il a fait eſclat de toutes ſes infames accuſations, dont il fait auiourd'huy penitence. Il a penetré tous les lieux de ſes cognoiſſances & des miennes, pour y reſpandre la mauuaiſe odeur qui auoit rendu ma reputation ſi odieuſe. Il a ſuborné le zele d'vn pere eſtourdy, qui a vomy tout vn volume, pour deſcharger la bile de ſon compagnon, c'eſt l'Autheur de la Doctrine Curieuſe, & de quelques autres liures outrageux, à qui ma ſeule diſgrace ſemble auoir donné des priuileges, & dont les crimes n'ont trouué de l'impunité, qu'en la faueur de cette animoſité publique, qui authoriſe tout ce qui me peut iniurier. Le rapport de l'erreur populaire à ces Genies malins, & certaine conformité des enuieux & des ignorans, m'auoit ſuſcité vne haine ſi generale, & tellement alteré les ſentimẽs des gẽs de biẽ, que chacun auoit intereſt à me des-honorer, & que perſonne ne pouuoit eſtre ſauué, s'il ne taſchoit à me perdre. Cela me mit des épions par tout, mes plus ſeures confidences m'eſtoient des embuſches, & le lieu de mon azile fuſt celuy de ma priſe. La franchiſe & la confiance, qui ſuiuent ordinairement les innocens, m'oſtoient les ſoins de ma ſeureté, & me tenoient tousjours à la mercy de la trahiſon. Ie ne pouuois prendre aucun ombrage du dan-

ger le plus apparent,& me treuuois fort nonchalant à l'éuiter:ma conſcience m'aſſeuroit de ma probité, & voſtre Iuſtice m'aſſeuroit de mon ſalut,les crimes qu'on m'imputoit ſont de telle nature, que ſi j'en euſſe eſté capable,Dieu ne m'eut pas permis de viure ſous le regne de LOVYS LE IVSTE,& cette ardante affection,que i'ay pour voſtre ſeruice,ne ſçauroit compátir auec des inclinatiõs peruerſes.Ie croy que vous aymer,c'eſt eſtre homme de Dieu:& ie ſuis aſſeuré de l'vn,que ie ne puis me deffier de l'autre,ſi les teſmoignages que ie vous en ay rendus,n'ont iamais ſçeu faire,ny mon deuoir, ny ma volonté: c'eſt que Dieu ne m'a pas aſſez donné de fortune pour auoir de l'employ auprés de V. M. ny aſſez d'eſprit pour le meriter.Cette baſſe & facile occupation des vers ne ſatisfaict point mon ambition, & ſe treuue inutile à vos loüanges:pource que V.M.ayant merité tout ce que les plus grãdsRoys ont iamais acquis de gloire:tous ceux qui les ont louëz ont eſcrit pour vous,& aprés tant de liures &tant de ſtatuës,ie croy que la plus entiere image de leur valeur, c'eſt voſtre courage,lequel il n'eſt pas beſoin que ma plume faſſe paroiſtre, puis que vos exploits l'ont deſ ja faict voir à tout le monde. Si cette conſideration vous rend auiourd'huy tous les eſcriuains inutiles, ie ne dois pas eſtre ſeul puny de cette impuiſſance, les autres approchent voſtre perſonne,& ie ſuis banny de voſtre Royaume, ils ont les plaiſirs de la Cour auec des recompenſes, & ie n'ay pas ſeulement l'vſage de la vie qu'auec des peines, ie n'enuie point leur condition, mais ie me plains de la mienne.

mienne. Ie suis l'exemple de la plus longue & plus dure calamité de nostre siecle. Il n'y a point d'homme qui aye des appetits si delicats pour la vie, ny de si tendres sentimens pour la volupté, qui n'aimast mieux se priuer de l'vn & de l'autre par des tourmẽs les plus exquis, que de souffrir le sale & le cruel traittement d'vne si longue prison que la mienne. Si Dieu ne m'eust fait naistre d'vn temperemment robuste, & d'vne constitution bien saine, ie fusse mort mille fois de plusieurs incommoditez, dont, Dieu mercy, ie n'ay pas esté seulement malade : on m'a traitté deux ans durant auec des rigueurs capables de consommer des pierres ; d'abord que ie fus pris on me tint pour condamné, ma detention fut vn supplice, & les Preuosts des executeurs, ils estoiẽt trois sur chacun de mes bras, & autour de moy autant que le lieu par où ie passois en pouuoit contenir: on m'enleua dans la chambre du sieur de Meuilier pour y faire mon procez verbal, qui ne fut autre chose que l'inuentaire de mes hardes & de mon argent, qui me fut tout saisi. Aprés mon interrogatoire, qui ne contenoit aucune accusation, Monsieur de Commartin m'asseura que i'estois mort, ie luy respondy que le Roy estoit iuste & moy innocent ; de là il ordonne que ie fusse conduit à S. Quentin, par où il prenoit son chemin, à fin de rejoindre Monsieur le Conneſtable qu'il auoit quitté pour assister le Preuost à ma capture. On m'attacha de grosses cordes par tout, & sur vn cheual foible & boiteux, qui m'a fait courir plus de risque que tous les tesmoins de mes confrontations. L'execution de quelque criminel bien celebre n'a iamais eu plus de foule à son spectacle que i'en eus à mon empriſonne-

ment. Soudain que ie fus escroüé, on me deuala dans vn cachot, dont le toict mesme estoit sous terre : ie couchois tout vestu, & chargé de fers si rudes & si pesans, que les marques & la douleur en demeurent encor en mes iambes; les murailles y suyent d'humidité, & moy de peur. Ie vous confesse, SIRE, que ie ne me trouuay ny assez brutal, ny assez Philosophe, pour me resoudre promptement en vn accident si outrageux. Ie sentis vn grand desordre en tous les mouuemens de mon ame, mon vnique recours dans cette solitude si serree & si obscure, ce fut ma priere ardente, que i'adressay au Fils du Dieu viuant. Et les vœux que ie fis à sa Mere, *Ad Dominum cum tribularer clamaui & exaudiuit me.* Et combien que ma deuotion sembloit alors forcee, elle estoit pourtant veritable, mes pechez qui sont infinis, n'ont point retardé le secours de la misericorde diuine, dont i'ay ressenty des effects si puissans, que depuis ces premieres espouuantes, mon ame n'a iamais esté sans esperance & sans consolation : ce qui renforçoit beaucoup mon asseurance, c'estoit vne ferme persuasion que i'auois du solide & parfait jugement de vostre Majesté, qui ne cognoissoit pas si peu ma vie, qu'il ne la trouuast digne d'estre examinee auant que condamnee. Ie passois ces premiers iours de ma captiuité dans des incõmoditez tres-rigoureuses, & dans des viues apprehentions de mon procez, qui m'a tousiours esté plus à craindre, pour la puissãce de mes ennemis, que pour mon crime. Et sans blesser l'integrité des autres corps de iustice, ie crois que l'aduantage que vostre Majesté m'a faict, de laisser ma cause à la Cour de Parlement de Paris, a beaucoup diminué mon dan-

ger. Ces Iuges-là, SIRE, ne trompent perſonne, & ne ſçauroient eſtre trompez. Ils enuoyerent la compagnie de Deffunctis à S. Quentin, pour de là me conduire à la Conciergerie du Palais.

I'eſtois bien aiſe d'aller rendre compte de ma vie deuant des gens que ie ſçauois eſtre capables de la bien meſnager : mais la rudeſſe de ceux qui m'amenerent troubloit vn peu mon eſperance, & me faiſoit crandre la paſſion de quelques particuliers, qui pouuoient leur auoir recommandé cette ſeuerité: mes accuſateurs ont des inſtrumens de toute nature, & condition par tout. I'eſtois monté encore plus mal que de l'Ordonnance de Monſieur de Commartin, & attaché tout le long du voyage auec des chaiſnes, ſans auoir la liberté du ſommeil, ny du repas, & ſans quitter les fers ny nuict ny iour : on ne ſuiuit iamais le grand chemin, & comme s'il y euſt eu des deſſeins par tout à m'enleuer, les troupeaux, ou les arbres vn peu eſloignez leur donnoient quelques allarmes aſſez ridicules, que ie reſerue à mes vers, plus capables de cette peinture que la proſe: Eſtant arriué à la Conciergerie, dont la preſſe du peuple m'empeſchoit l'entree, ie fus enleué dans la groſſe Tour & porté tout d'abord dans le meſme cachot, où le plus execrable parricide de la memoire a eſté gardé : on y r'enferma deux gardes, qui firent quatre mois dans le cachot, auec auſſi peu de liberté que i'en auois, le chagrin & les maladies qui ſont preſques ineuitables en ce lieu là, leur firent à la fin donner licence de ſortir : depuis on m'aſſocia des priſonniers appellans de la mort. Aprés auoir eſté ſix mois dans vne tres-grande impatience de me faire ouyr. Monſieur le Procureur Gene ral me

fit l'honneur de me venir voir, sur le bruit qu'il eust d'vne abstinence extraordinaire dont ie me macerois depuis quelques iours. Il me parla auec des ciuilitez, que ie n'eusse pas merité mesme en l'estat de ma liberté, & commanda tres-expressément à ceux qui auoient charge de moy, de me gouuerner auec toute la douceur, que la necessité de leur deuoir me pouuoit faire esperer. En cela il a esté tousiours tres mal obey, car ces gens-là sans se contenir, mesme dans la rudesse permise aux Guichetiers les moins humains, ont passé au delà de la felonnie des hommes les plus barbares. Ie ne sçaurois, auec le respect que ie dois à vostre Majesté, luy dépeindre les saletez, & l'horreur, ny du lieu ny des personnes, dont i'estois gardé, ie n'y auois de la clarté que d'vne petite chandelle à chaque repas, le iour y esclaire si peu, qu'on n'y sçauroit discerner la voute d'auec le plancher, ny la feneſtre d'auec la porte. Ie n'y ay iamais eu de feu, aussi la vapeur du moindre charbon n'ayant là dedans par où s'exhaler m'eust esté du poison, mon lict estoit de telle disposition que l'humidité de l'assiette, & la pourriture de la paille y engendroit des vers, & autres animaux qu'il me faloit escraser à toute heure, diuers prisonniers qui ont esté auec moy, s'ils en sont sortis pour viure peuuent verifier mes plaintes. L'on me nourrissoit de la pension, qu'il a pleu à vostre Majesté de me continuer, mais mon manger & mon boire estoit tel, qu'ils sembloient auoir reçeu pour me faire mourir, l'argent que vous leur donniez pour me faire viure, & comme si les cruautez d'vn tel entretien n'eussent peu donner assez d'exercice à leur malice, ils s'ingererent dans mes affaires, & trompant la facilité que

i'ay touſiours euë, de donner ma confidence à ceux qui la demandent. Par diuerſes ruſes, ils attraperent tous mes ſecrets, qui ſe ſont par la grace de Dieu trouuez à ma iuſtification. Pour vn teſmoignage plus manifeſte de la fureur extraordinaire, qui les animoit contre moy, c'eſt que durant tout le temps d'vne ſi dure captiuité, où toutes ſortes d'objets, de frayeur & de peine, me tenoit touſiours en neceſſité de conſolation, il ne me fut iamais permis de communiquer auec vn Religieux, ny de me faire donner vn chapelet. Il ſembloit qu'on euſt pris à taſche de me faire perir le corps & l'ame, c'eſt alors que mes accuſateurs faiſoient retentir les Egliſes de meſdiſance, dont l'Hoſtel de Bourgongne euſt eſté ſcandaliſé. C'eſt lors SIRE, que le Pere Guerin fit vn voyage exprés en Bretagne, pour ſuborner des teſmoins contre moy : ce que ie verifieray par des Conſeilliers de la Cour de Parlemẽt de Rennes, & luy meſme a eu l'audace de depoſer, mais il n'a oſé ſouſtenir la confrontation : Le Pere Chaillou Superieur des Minimes, qui eſt en reputation d'auoir bon ſens, & bonne conſcience, repreſenta à ſes confreres, les affrons que ce detracteur faiſoit ordinairement à leur Conuent, ſi bien qu'on ſe reſolut de le faire ſortir de Paris, où les imprudences ſe faiſoient auec trop d'éclat. Ie ſerois bien heureux, ſi les compagnons du Pere Garaſſe m'auoient donné ſuiet d'vn reſſentiment pareil. Le Pere Margaſtant ſuperieur des Ieſuites de Paris, aprés m'auoir dit pluſieurs iniures dans ſon College, s'en alla ſolliciter Monſieur le Lieutenant Ciuil, pour faire donner main leuee aux Imprimeurs de ce ramas de bouffonneries & d'impietez de Garaſſus que i'auois fait ſaiſir. Le Pere

Voisin a esté chez plusieurs de mes Iuges à leur demander ma mort, pour la deffence de la Vierge & des Saincts, dont il leur recommandoit la cause, & voir, SIRE, tout le fondement de ces crieries impudentes dont ils ont si long temps agité mon innocence, & tout ce que ce long trauail de persecution a peu produire contre moy.

La Cour ayant deputé, Messieurs de Pinon, & de Vertamond, pour instruire mon procez, on me fit sortir du cachot où i'auois esté six mois sans voir la clairté, & on m'amena deuant eux dans la Sale de sainct Louys où le grand air m'esblouit d'abord, & faillit à me faire pasmer aprés auoir leué la main, & dit mon nom, mon pays, mon aage, & ma profession, on me demenda si i'estois Catholique Romain, & si ie l'auois tousiours esté. Ie respondis qu'il y auoit peu de temps que i'estois Catholique, & qu'auparauant i'auois tousiours fait profession de la Religion pretẽduë reformee: que ie m'estois instruit en la Foy Romaine par les conferences du Pere Athanase, du Pere Arnoul & Seguirand entre les mains de qui i'auois faict mon abjuration; Monsieur de Pinon me remontra que i'auois mal fait mon profit des instructions de ces bons Peres, & que i'estois tenu pour vn homme qui ne croyoit autre Dieu que la nature. Ie repliquay que i'estois tenu pour tres-homme de bien par tous ceux qui me cognoissoient, & que mes accusateurs parloient sans preuue ny apparence, & qu'ils estoient calomniateurs & imposteurs. Monsieur de Vertamond contribuant peut-estre vn aduis à ma iustification, repartit qu'il n'y auoit point d'apparence que ie fusse vn Athee, puis que pour faire voir au public que i'auois des sentimens de la

diuinité tels qu'vn Chreſtiẽ les doit auoir. I'auois fait vn liure de l'Immortalité de l'Ame qui rẽdoit raiſon de ma creãce. Cela eſtoit dãgereux pour vn eſtourdy, ou pour vn meſchãt; mais moy qui auois l'eſprit tendu à ma iuſtification, & qui pour ne m'eſgarer n'auois autre chemin à ſuiure que celuy de la verité, e reſpondis que ie n'auois point composé ce liure là, que c'eſtoit vn ouurage de Platon, que ie l'auois traduit ſans m'eſloigner du ſens de l'Auteur, & que ce n'eſtoit point par où ie rendois raiſon de ma foy, que pour montrer que i'eſtois Chreſtien, i'allois à la Meſſe, ie Communiois, ie me Confeſſois. On m'allegua quelques paſſages de ce traicté, dont ie me ſuis entierement iuſtifié. Sainct Auguſtin, qui ne parle iamais de Platon ſans admiration, m'a fourny dequoy faire approuuer la peine que i'ay priſe en cette traduction. Aprés l'examen de cette verſion ou paraphraſe ſur l'Immortalité de l'Ame, on ne me trouua conuaincu: ie ne dis pas, SIRE, d'vne impieté, mais non pas ſeulement de la moindre irreuerence contre l'Egliſe: Meſme il y a pluſieurs endroits que i'ay en quelque façon deſguiſez pour les tourner à l'aduantage de noſtre creance. Les Libraires ont imprimé en ſuitte de ce traicté quantité de mes vers, auec les ignorances que i'y ay laiſſees, & auec les crimes que mes ennemis y ont adiouſté? I'ay eſclarcy la Cour de tout ce qui eſtoit de ma compoſition, & rendu toutes mes penſees manifeſtement innocentes. On m'apporta d'autres faicts ſur la proſe d'vn ſecond tome imprimé en mon nom: mais ie fis voir clairement l'impertinence des accuſateurs, qui par des ſubtilitez ſcholaſtiques auoient embroüillé le ſens de mes eſcrits, & d'vne

malice aueuglé, pensant profiter de mon peu de memoire produisoient des periodes imparfaictes en des choses, où le mesconte d'vne syllabe, peut d'vne pensee innocente faire vn crime. Messieurs mes Commissaires estoient bien aises que i'euitasse les surprises, & se montrerent tousiours aussi prompts à me iustifier qu'a me conuaincre. Aprés que ie me fus purgé de tout ce qu'on pouuoit reprendre ou soupçonner contre moy, dans ces deux tomes qui portent mon nom, on me presenta vn liure intitulé, *le Parnasse des vers Satyriques*, dont i'estois accusé auoir compilé les rapsodies, & les auoir mises en vente : I'apportay pour ma deffence la Sentence du Preuost de Paris, obtenuë contre les Imprimeurs, & suppliay la Cour de considerer que i'estois le premier de ma profession, qui par vne affection aux bonnes mœurs, & pour oster l'escandale public, auoit fait supprimer de telles œuures. Ayant annulé toutes les charges que ces liures me pouuoient mettre sus. Ie croyois auoir finy les interrogatoires qui furent de trois iournees, & m'attendois à iouïr du priuilege d'vn peu d'eslargissement qu'on ne me pouuoit refuser selon les formalitez du Palais : mais l'hypocrisie effrontee de ceux qui sollicitoient ma mort, auoient rendu mon affaire de telle importance, & fait estimer ma deliurance si dangereuse qu'il falluſt donner alleine aux calomniateurs, & leur accorder la licence de redresser les embusches que i'auois euitees iusques là. On me remit dans le cachot pour quatre mois durant lesquels les Guichetiers me continuerent leur inhumanitez auec tant d'excez, qu'on eust iugé qu'ils craignoient plus mes ennemis, qu'ils ne respectoient leur Maistres. A la se-

conde attaque, qui fut de quatres iournees en nouueaux interrogatoires, on me repreſenta pluſieurs manuſcrits & de mes amis & de moy, où il ne ſe trouua, Dieu mercy, non plus de crime qu'aux accuſations precedentes. Le Pere Garaſſus auoit malicieuſement alteré quelques vers en mon Elegie à Thirſis, dont ie me ſuis iuſtifié par mon manuſcrit, qui s'eſt trouué tout contraire à l'imprimé de ce fauſſaire. Tout ce que i'ay composé & aduoüé eſt encore dans le Greffe. Si i'eſtois aſſez heureux pour le faire confronter à la ſuppoſition de Garaſſus, luy qui fait tant le ſubtil, & qui prophane ſi impudemment la dignité de ſa profeſſion, ſe trouueroit conuaincu d'vne fauſſeté puniſſable du feu, auſſi bien que ſon Compagnon, qui ſe trouue coulpable d'auoir ſuborné des teſmoins, & dont la conuiction eſt à la cognoiſſance de la Cour. Permettez moy, SIRE, de vous deſcouurir cette impoſture, & prenez la peine d'ouyr les friuoles & calomnieuſes depoſitions des principaux qui m'ont eſté confrontez. Le premier ce nomme Aniſé Aduocat, qui ſe fit luy-meſme tant de reproches, & ſe couppa ſi ſouuent, que Monſieur de Vertamond ne ſe peut tenir de rire de ſes abſurditez, cet homme là qui me fut confonté auec la grauité de la robe & du bonnet carré, teſmoignoit m'auoir ouy dire, que quand ie couchois ſur la dure cela me mettoit en humeur. Ces impertinences me font rougir: & ſupplier tres humblement voſtre Majeſté de pardonner à la neceſſité qui m'oblige à les dire par leurs termes: & non par les miens: il adiouſtoit encore que certain Pauie, à qui ie n'ay iamais parlé, l'euoit entretenu de quelques diſcours prophanes

qu'il ſuppoſoit venir de moy, le ſens en eſtoit, que ie diſputois ſi l'ame eſtoit dans le ſang. C'eſt vn diſcours de Philoſophie, dont ie ne ſuis point capable, il ne m'importe qu'elle ſoit dans le ſang ou ailleurs, pourueu qu'au ſortir du corps ie ſois aſſeuré qu'elle ne pert point ſon eſtre. Le ſecond teſmoin eſt vn homme vagabond,& ſans autre appuy que du Pere Voiſin, qui l'a entretenu aux eſcoles depuis douze ans, il ſe nomme Sajot, ſon pere le deshertta pour d'eſtranges rebellions qui luy auoit faites dés l'aage de ſeize à dix-ſept ans, & couroit riſque de paſſer ſa vie dans de grandes neceſſitez, s'il ne ſe fuſt rendu agreable au Pere Voiſin, qui ſe ioignit à luy d'vne affection fort particuliere; quoy que ce garçon fut alors dans vne reputation tres-honteuſe, depuis le commerce qu'il euſt auec ce Religieux, il n'amenda point ſa vie;car ces desbordemens qu'il continuoit au ſcandale du College, luy firent interdire la conuerſation de quelques eſcoliers dela Fleche, qu'il auoit taſché de corrompre. La contrainte de luy donner des reproches, m'a fait declarer quelques vnes de ſes infamies, qui l'ont fait pleurer à la confrontation:& d'autant que les larmes ne ſe peuuent eſcrire, le Greffier qui eſt homme de bien teſmoignera cette verité. Sçachant bien que la trahiſon luy ſeroit inutile ſi ie venois à la deſcouurir, pource que ie ne ſçauois ſes crimes, il changea ſon nom & ſon pays, ce qui merite punition exemplaire.Nonobſtant ce deſguiſement, le regardant fixement aux yeux,il me reuint quelque image d'vne perſonne,que des accidens tres notables auoient rendu ſignalé : l'ayant recogneu, ie dis modeſtement quelques ſecrets de ſa vie, aſſez capables d'affoiblir ſa

depoſition. Il ne nia point qu'il n'euſt eſté en ſes ieunes ans diſciple du Pere Voiſin : aduoüa que depuis leur premiere cognoiſſance, ils s'eſtoient entretenus d'vne amitié tres eſtroitte, & d'vne confidence qu'ils n'ont iamais interrompuë, qu'ils auoiét communiqué enſemble leurs accuſations contre moy, & que le Pere Voiſin l'auoit induit à depoſer. Il y auoit pour le moins quinze ans que ie n'auois veu Sajot, il depoſe que depuis trois ans, il m'auoit ouy dire des vers ſales & prophanes, dont à la verité il ne ſe ſouuient point ; il m'accuſe notamment auoir dit, que ie ne croyois autre choſe que IESVS-CHRIST crucifié : inferé de là que ie tiens les ceremonies de l'Egliſe peu neceſſaires ; ie le preſſay de me nommer le lieu où il pretendoit m'auoir veu, en preſence de qui, en quel iour, & à quelle heure i'auois parlé à luy ; il reſpondit qu'il n'en ſçait rien, & confeſſe touſiours que le Pere Voiſin luy a dit, qu'il eſtoit obligé de depoſer contre moy. Il ſe trouue, SIRE, que cét homme-là eſt aux gages du Pere Voiſin, qu'il eſt nepueu d'vne Dame Mercie, qui contribuë auſſi à la nourriture de Sajot, ceſte femme eſt confidente du Pere Voiſin, & du Preuoſt le Blanc : car auſſi toſt que ie fus pris, le Blanc s'en coniouyt par lettre auec le Pere Voiſin, & addreſſa ſon pacquet à la Dame Mercie, qui communique ordinairement auec ce Religieux, la lettre m'eſt tombée entre les mains, il y auoit entre autres termes de reſpect. *Pour ce Pere qu'il m'auoit ſi ſoigneuſement veillé, qu'en fin il m'auoit attrapé*, ſelon le commandement qu'il en auoit receu de ſa reuerence. Il me fut encore confronté vn ſourd, nommé Bonnet, Aduocat à Bourges, qui depoſoit m'auoir

ouy dire en la preſence du Pere Philippes, Capuchin, qu'il y auoit des gens qui ſe repentiroient de m'auoir retiré de la desbauche; Le Pere Philippes a rendu des teſmoignages tous contraires à ceſte impoſture. Tous les autres teſmoins horſmis vn que ie diray aprés, ne m'accuſent point de m'auoir iamais veu faire, ny ouy dire quelque choſe de reprehenſible; Ils ne cognoiſſent pas meſme ma perſonne, & n'ont autre inſtruction que les liures & les Sermons de mes accuſateurs. Icy ie ne puis me taire de l'integrité de Monſieur le Procureur general, qui ayant pris le ſoin d'en examiner quelques-vns, meſmes des Libraires, qui confeſſent auoir pris part en l'impreſſion du Parnaſſe Satyrique : il a ſi bien fondé ceſte verité, que tous les teſmoins qu'il a produicts n'ont parlé qu'à ma deſcharge. Celuy qui reſte ſe reſolut de me faire vn pur aſſaſſinat : car ſans accompagner ſa depoſition d'aucune circonſtance, ny couurit d'aucun pretexte les calomnies qu'il m'improperoit, il fit vne coppie de tout ce qui eſt de plus execrable dans le Parnaſſe Satyrique : & ſans m'accuſer toutesfois d'auoir rien contribué à la compoſition.

Il me ſouſtint en Iuſtice, qu'il auoit apris par cœur ces vers infames à me les ouyr dire pluſieurs fois, & en diuerſes compagnies où il auoit eu ma frequentation, depuis dix ou douze ans qu'il diſoit me cognoiſtre. Ie n'eus point d'autre reproche à luy faire, ſinon que ie ne le cognoiſſois point du tout, & priay Monſieur de Vertamond de luy faire dire le lieu, & les perſonnes qui pouuoient faire foy de ſa depoſition, il ne ſçeuſt dire, ny rue, ny maiſons où il m'euſt veu, ny ne ſe peut reſſouuenir d'vn ſeul homme par-

my tant de conuerſations. Là ie priay la Cour de conſiderer, que cét homme incapable de ſe reſſouuenir des maiſons & des perſonnes qui ſont obiets fort apprehenſibles à la mémoire, n'eſtoit pas croyable de ſe reſſouuenir d'vn vers, qui n'eſt qu'vn ſon, & ie le voulu obliger d'en reciter quelqu'vn, mais le teſmoin ſe trouua muet; Ie m'apperceus encore, que dans les premiers interrogatoires, on m'auoit repreſenté vne ligne de proſe pour vn vers, qui me donna des ombrages d'vn faux teſmoin. Ie trouuray dans ceſte depoſition ce vers là qui eſtoit failly, tout de meſme dans l'impreſſion du Parnaſſe Satyrique: ſi bien qu'il appert clairement, qu'il a retenu ceſte faute des Imprimeurs, & non pas de moy, pource que les moins verſez dans la Poëſie ne ſçauroient faillir en la meſure des ſyllabes, la condition de la perſonne rendoit auſſi ſon teſmoignage tres-ſuſpect: car vn homme de ſa ſorte ne ſe trouue pas ordinairement à ouyr des vers, c'eſt vn Boucher de la rüe Sainct Martin nommé Guibert. Voila, SIRE, la ſomme de toutes les charges qui ont ſi long temps entretenu les eſperances orgueilleuſes de quelques hypocrites, qui ne ſçauent montrer leur deuotion que par la cruauté, & qui croyent que hors de leur cabale il n'y a point de ſalut. Ils murmurent encore aprés mon Arreſt, & ne ſe peuuent ſatis-faire de la Iuſtice de Dieu, & de celle du Parlement, pource qu'ils n'ont pas du tout accomply leur haine. Ils cherchent tous les iours des pretextes nouueaux à r'allumer leur perſecution, font courir en mon nom des vers mal faits & malicieux, qui des-honorent la reputation de mes mœurs & de mon eſprit; ils ne diſent pas que ie vay tous les iours à la Meſſe, que i'ay

fait mon bon iour deux fois depuis la sortie de ma prison. Ils me iettent tous les iours des amorces à m'attirer à la desbauche, pour blasmer ce qu'ils desirent, & se plaindre de ce qui leur plaist. Ils firent par d'estranges ruses gliſſer dans mon cachot certains mouchars, qui espioient selon la portée de leur esprit tous les mouuemens du mien, & lors qu'il y descouuroient quelque dépit contre les longues iniures de ma captiuité, ils se mettoient à deteſter leur calamité, iurer contre Dieu, & l'accuſer d'iniuſtice, pour m'obliger à blaſphemer à leur exemple. Me repreſentoient l'indifference où ils diſoient que voſtre Majeſté laiſſoit vn ſi grand perſonnage que moy. Leurs ſolicitations à me faire pecher contre Dieu & contre V. M. ont eſté auſſi inutiles que leurs teſmoins. Ie n'ay point de deſir plus ardent, ny d'ambition plus legitime, que de me maintenir au deuoir d'vn bon Chreſtien, & d'vn vray François. Ceſte reſolution a des racines ſi profondes en mon ame, qu'on ne les verra iamais branſler pour toutes les ſecouſſes de ces mauuais demons, ennemys de la Religion & de l'Eſtat. Ie ſerois bien reprouué & bien ingrat, ſi ie ne cognoiſſois en ma deliurance vne marque de la miſericorde Diuine, & de la iuſtice de voſtre Majeſté. Lors que i'eſtois enſeuely dans ces tenebres & ſes infections de cachot, parmy les ſoins continuels d'vn procez, qui m'attaquoit à l'honneur & à la vie: parmy tant de ſuiets de deſeſperer vne ame foible, il n'y auoit point de paroles qui s'offriſſent plus fauorablement à exprimer ma penſee que celle du Roy Dauid, qui eſt à mon iugement la regle & l'ame de la deuotion; la lecture continuelle de ſes Pſeaumes m'animoit auec tant de force & de plai-

sir, que cét exercice me tenoit aussi bien lieu de diuertissement que de priere. Iamais toutes les delicatesses des Poëlies prophanes ne m'ont touché si tendrement ny si viuement que les fermes & eloquentes meditations de ce Prophete ; i'en ay la plus part dans la memoire, & toutes dans le cœur. I'espere qu'à l'aduenir les conceptions de mon ame & le train de ma vie retiendront quelques traces d'vne si saincte & si necessaire pieté. Ma premiere occupatiõ, s'il plaist à vostre Maiesté d'agreer que ie viue, & que i'escriue, se dõnera à corriger tout ce que les Theologiens les plus exacts trouuerõt de licentieux dans ces liures qu'on a imprimez si souuent en mon nom, & auec tant de desordre.

C'est par où ie dois iustifier tous ceux qui se sont engagez dans mon malheur, & qui dans vn si grand peril de mon honneur ont osé me continuer les tesmoignages de leur amitié. Ie feray ceste satisfaction au public, dont l'aplaudissement & l'amour se montre auiourd'huy visiblement pour moy, & ie meriterois sa haine si ie luy refusois vn deuoir que sa curiosité & son affection me demandent si iustement. Ie laisseray cependant mes ennemis sans replique, & ne tascheray point par ma vengeance, ny d'empescher, ny d'irriter l'humeur ou le plaisir qu'ils ont à mesdire de moy. Si leur fureur leur a fait faire des iniustices, ie ne veux point faillir à leur exemple. I'ay l'esprit froid à la mesdisance ; ie n'ayme point les affronts, c'est pourquoy ie n'en fais point ; s'ils ont fait des meschans liures qu'ils les defassent eux-mesmes. Leurs folies m'apprennent d'estre sage. Et pour les asseurer que ie ne prendray iamais la peine

de leur en faire, ie leur promets de ne commancer iamais à les reprendre, qu'aprés que i'auray assez loüé vostre Maiesté.

De V. M.

Le tres-humble, tres-obeyssant & tres-fidele subiet & seruiteur,

THEOPHILE.

DERNIERE REQVESTE DE Theophile au Roy.

CONtre ma mauuaiſe fortune,
Et le deſtin trop rigoureux,
Qui depuis deux ans m'importune,
Et m'empeſche de viure heureux :
Grand Roy, que nul autre deuance,
Ie reclame voſtre puiſſance,
Et croy (ſi i'auois raconté
L'inique ſujet de ma peine,
Qui ne procede que de hayne)
Que vous en ſeriez irrité.

De vray cognoiſſant que l'enuie
Solicite peu iuſtement
Mes hayneux à m'oſter la vie,
Vous en feriez le chaſtiment:
Ie ne les veux ſi miſerables,
Bien qu'ils ſoyent inexorables,
Il me ſuffira de les voir,
(Puis qu'ils taſchent à me deffaire)
Par vn commandement contraire,
Eſtre déchеus de ce pouuoir.

Ne craignez pas que mon offence,
Aprés la lettre d'vn pardon,
Oblige voſtre conſcience
A ſe repentir d'vn tel don,
La verité (SIRE) me pleige,
Qu'onques ie ne fis ſacrilege,

Et que iamais ie n'ay tenté
De troubler du moins que ie ſçache)
Par aucun acte qui fut laſche
L'aiſe de voſtre Majeſté.

Que ſi ma raiſon inſenſee
Permettoit qu'vn crime pareil
Vint ſeulement en ma penſee:
Ie ſouffrirois que le Soleil
Formaſt dans la nuë vne foudre,
Qui reduiſiſt mon corps en poudre,
Qu'vn Phalaris, ou ſon bourreau,
Pour chatier mon maleſice,
Inuentaſt vn autre ſupplice,
Plus inhumain que le Taureau.

Tout mon mal eſt qu'en la rencontre
D'vn mien amy qu'on outrageoit,
De quatre ie defis vn monſtre
Qui ſans mon ſecours l'égorgeoit:
Et que depuis cette iournée
Sa Race à me perdre obſtinée,
(Bien qu'elle deſiraſt ſa mort
Pour la peur de quelque infamie)
M'eſt vne cruelle ennemie
Qui rend deplorable mon ſort.

Encor qu'elle ſoit bien contente
Du trépas de ce garnement,
De qui l'humeur trop violente,
Faiſoit craindre iournellement,
Qu'au lieu de mourir d'vne lame,
Il fut contraint de vomir l'ame,

Dessus vn honteux échaffaut:
Et par cette accreut les reproches
Qui diffamoient dés ja ses proches,
N'ayant pas vescu comme il faut.

L'inhumaine pourtant ne laisse
Enuiant ma vie & mon bien,
De me persecuter sans cesse,
Et de me trauerser, si bien
Que ie suis aussi las de viure
Qu'on la voit prompte à me poursuiure,
Et certes mon affliction
A telle extremité se porte,
Que la voyant en cette sorte,
Vous en auriez compassion.

Ie ne marche iamais qu'en crainte,
Et m'est aduis à chaque pas
Qu'autour de moy ie voy l'enceinte
De ceux qui brassent mon trépas:
Vn Iuge sans misericorde
A dés ja faict filler la corde
Dont il veut mes iours abreger:
Si l'excez d'vn pareil martyre,
N'émeut vostre clemence (SIRE)
A me tirer de ce danger.

Tant de mutins, tant d'infidelles
Qui vous épreuuent aussi doux,
Qu'ils vous furent iadis rebelles
Et motifs d'vn iuste courroux
Par le pardon de leur audace,
Que vostre cœur si doux efface,

M'asseurent qu'vn peché commis,
Plus par malheur que par malice,
Par vous sera franc du supplice,
Que preparent mes ennemis.

I'ay mis en vous mon esperance,
Ie n'attend que de voſtre main
Mon ſalut & ma deliurance,
Grand Roy ſoyez moy donc humain,
Commandez à vos Secretaires
De ſigner à ces Ames noires,
De vengeance & d'extorſions,
Vne lettre qui leur deffende
De faire de mon corps offrande
Au Demon de leurs paſſions.

Aprés vos vertus recogneuës
Aux quatre coins de l'Vniuers,
Paſſeront au de là des nuës
Sur l'aiſle de mes plus beaux vers:
Par eux (dis-je) i'oſe entreprendre,
De montrer qu'encor qu'Alexandre
Preſque tout le monde eut conquis,
Quelque gloire qu'il en poſſede,
Il faut pourtant que ſon los cede
A celuy de vos faicts exquis.

Combat naual deuant la Rochelle, & defroute de l'Armée de Soubize, par Mr de Montmorency.

ODE.

BElle Nymphe des Fleurs de Lis,
Parez-vous de graces nouuelles,
Vos malheurs ſont enſeuelis
Dans le tombeau de vos Rebelles,
Ils ſont punis ces inſolens,
Et leurs deſſeins plus violens
Se ſont briſez comme de verre,
Tout leur courage eſt abbatu,
Le deſeſpoir leur faict la guerre,
Leurs Demons n'ont plus de vertu.

Sçache France qu'à l'auenir,
Le plus grand effort qui te reſte,
C'eſt de perdre le ſouuenir
De toute matiere funeſte:
La raizon veut que deſormais,
Tes bons peuples mieux que iamais
En liberté ſe réjoüiſſent:
Mais tu leur dois apprendre auſſi
Que le repos dont ils ioüiſſent
Eſt venu de Montmorency.

C'eſt ce Perſée, dont la main
Seul inſtrument de ton remede,
A chaſſé ce monſtre inhumain,
A qui tu ſeruois d'Andromede:

De qui les ſoins labourieux
Ont diſſipé la tirannie,
Et faict mourir le vain orgueil
De ces eſprits dont la manie
Ne trauailloit qu'à ton cercueil.

O grand Duc ſans doute immortel,
Puis que tes faicts ſont des miracles
Pour te faire paroiſtre tel,
Que ne ſont mes Vers des Oracles,
Ou que ne peut la verité
Aux yeux de la poſterité
Produire tes faicts memorables:
Se pourroit-il trouuer vn lieu
Où les Autels plus adorables
Ne te donnaſſent rang de Dieu?

Ie ſçay bien que tu n'aimes pas
Qu'on te parle de tes merueilles,
Cét entretien n'a point d'appas
Qui ne deplaiſe à tes oreilles:
Mais quelque peur de te faſcher,
Qui me preſſe de relacher,
I'ayme mieux donner mon eſtude
A rendre ton bruit eternel
Que me noircir d'ingratitude
Par vn ſilence criminel.

Vn foible eſprit ambicieux,
Dont la vie eſt peu glorieuſe,
Rend par ſes actes vicieux
Toute loüange injurieuſe:
Mais toy qui nous faicts auouër

Qu'on ne te peut assez loüer
Pour auoir sauué la patrie,
Si tu souffrois qu'on t'adorat,
On verroit cette idolatrie
Sans que le Ciel en murmurat.

Qui n'est contraint de confesser
Que nous deuons à ta vaillance
La gloire d'auoir veu cesser
L'autorité de l'insolence?
Où quelle audace peut nier,
Que durant l'orage dernier
L'estat ait peu faire naufrage,
Si par vn salutaire effort,
Et ta conduite & ton courage
Ne l'eussent mis dedans le port?

La damnable Rebellion
De tant de françoises Megeres,
Faisoit mesme que le Lion
Auoit pitié de nos miseres:
Ces mutins encor impunis
D'vn torrent de maux infinis
Aloient faire naitre vn deluge,
Dont les ondes courant par tout
Auroient noyé, comme l'on iuge,
Ce Royaume de bout en bout.

Leurs Pilotes impunément
Aloient par tout où va Neptune,
Et leurs Vaisseaux insolemment
Brauoient le Temps & la Fortune.
Leurs vanitez se figuroit,

Que cét Empire dureroit
A l'égal de celuy des Parques,
Et que nos timides Nochers,
Redouteroient leurs moindres barques,
Comme de bancs & de Rochers.

Ainſi croyoit à ſes effors
Toute puiſſance incomparable,
Ce Geant dont le triple corps
Rendit l'Eſpagne memorable:
Mais d'abord qu'Alcide parut,
N'ayant rien qui le ſecourut
Contre les traicts de ſa colere,
Il cognut par l'éuenement
Que la honte ſert de ſalere
A ceux qui iugent vainement.

A ſainct Martin, où ces Titans,
Chargez des fruicts d'vn long rauage,
Des troupes de leurs Combattans,
Couuroit l'vn & l'autre riuage:
Vit-on pas malgré leurs efforts,
De leurs bleſſez, & de leurs Morts,
Toute la plaine tapiſſée,
Et gaigner l'aſſiete d'vn lieu,
Qui ne pouuoit eſtre forcée
Que par toy ſeul, ou par vn Dieu.

Quinze heures le Canon tonna,
Vomiſſant la foudre qui gronde,
Le Soleil qui s'en eſtonna
De crainte ſe cacha ſous l'onde.
Les abors des Châteaux flotans,

Par tout en flames éclatans
Eſtouffoit l'air de tant de poudres,
Que l'eſpouuentable Arcenal
D'où Iupiter tire ſes foudres,
Faict moins de bruit, & moins de mal.

On voit plus de boulets ſanglans
Bondir deſſus l'humide plaine,
Que l'Aquilon n'abat de glans
Lors qu'il lutte contre vn gros Chéne:
Les Meſſagers du monument
§ § § §
Peignoient les cœurs & les viſages,
Et ſi par fois ils ne couroient
Que dans les Maz & les Cordages,
Les barbares en murmuroient.

Les Montagnes de feu ſur l'eau
Firent la Mer toute alumée,
Et l'Enfer comme en vn tableau
Se vit dépeint en la fumée:
Les Tritons éueillez du bruit,
Parmy les ombres de la nuit
Voyant briller tant de lumiere,
Creurent que les quatre Elemens
Retournoient en l'horreur premiere
De leurs premiers déreglemens.

Dans les rencontres hazardeux
De tant de matieres funebres,
Le danger encor' plus hideux
Parut ſous le teint des tenebres;
Toutesfois parmy la terreur

De tant de feux noircis d'horreur,
Et dans l'effroy des canonades
Ton visage fut moins pally,
Que quand tu faicts les promenades
Dans le iardin de Iantilly.

Au fort que l'astre du malheur
Ecumoit sa derniere rage,
Ton incomparable valeur
Te fit paroistre en cest orage
Tel qu'en ce combat renommé
Où Briaré fut assommé,
Parut ce grand Dieu de la Trace,
Lors qu'il faisoit precipiter
Ces orgueilleux qui vouloient place
Dans le trône de Iupiter.

Quantefois voyant ton bon-heur
Pendre douteux sur la balance,
Ay-ie maudit la faim d'honneur
Qui sollicite ta vaillance,
N'esperant rien & craignant tout,
Ie disois te voyant debout
Sur la poupe de ton Nauire,
Dieux! ce courage est trop ardant,
Souffrez-vous que pour trop reluire
Ce bel Astre s'aille perdant.

L'Ennemy ne pouuant s'aider
Que de la fuitte, ou que des larmes,
Fut alors contraint de ceder
A la puissance de tes armes:

Les Vaiſſeaux pris ou fugitifs
§ § §
Firent cognoiſtre l'impuiſſance
De tous ceux dont la vanité
Choque vne iuſte obeïſſance
Auec eſpoir d'impunité.

La fortune comble ſes eaux
De leur naufrage & de leur perte,
Et du debris de leurs Vaiſſeaux
Toute la rade fut couuerte:
Depuis nos Ports en liberté,
Et nos peuples en ſeureté
Viuent à l'ombre de tes Palmes,
Et l'inconſtant móteur des flots,
Que ta preſence a rendu calmes,
N'eſtonne plus nos Matelots.

Les petits nits des Alcions
N'ont plus à craindre ſa colere,
Ce Dieu n'a plus de paſſions
Que pour t'aimer & pour te plaire.
Et preuoyant que ton grand cœur
Te doit vn iour rendre vainqueur
Des plus beaux lieux qu'il enuironne,
Désja d'vn ſoin tout liberal
Il te prepare vne Coronne
Faicte de Perle & Coral.

Apollon à qui ſont ouuers
Les cayers des choſes futures,
En ſa fureur m'a decouuers

Les ſecrets de ſes auantures.
Vn iour l'infidele Croiſſant,
A ton abord diſparoiſſant
Cachera ſes ſuperbes Cornes,
Et à la honte du Turban
Tes Conqueſtes n'auront pour bornes
Que le Cancaſe & le Liban.

On verra pálir ces climats
A la preſence de ſes voiles,
Et la cime de ſes grands Mats
Donner de l'ombrage aux Eſtoiles:
Alors ma veine coulera,
Alors mon cœur ſe meſlera
Au deſir de te faire viure,
Et ton nom ſera par mes vers
Ecrit ſur les feüilles d'vn liure
Plus durables que l'Vniuers.

Tourne doncques vers le Matin
Pour accomplir les Propheties,
Sur la route de ton deſtin,
Et rends nos ames éclaircies:
Tes ennemis ſont diſſipez,
§ § § §
L'Occean eſt leur Cimetiere,
Et le reſte de leur malheur
Eſt pour donner plus de matiere
A ta pitié qu'à ta valeur.

PHILANDRE SVR LA maladie de Thyrsis.

LEs Dieux qui frappent aujourd'huy
L'Ange à qui i'ay voüé ma plume,
Par ialousie, ou par coutume,
Tachent à triompher de luy:
C'eſt leur eternel exercice,
Ils tuerent iadis Narciſſe,
Ils ont fait mourir Cyparis,
Et d'vne influence maudite
Dedans les bourbes de Paris
Ont fait cheoir le ſang d'Hypolite.

Les vns meurent dans le braſier,
Vn autre eſt englouty de l'onde,
Tel auiourd'huy ſort de ce monde
Qui n'eſtoit pas malade hier,
C'eſt la bonté, c'eſt la malice,
La prouidence & la caprice,
Ou de la Nature, ou des Dieux,
Nous ayant faits tels que nous ſommes,
Ils deuiennent tous enuieux
De la proſperité des hommes.

Nous auons des yeux & des mains,
Les Dieux ne ſont qu'air & nuage,
S'ils veulent auoir vn viſage,
Ils l'empruntent chez les humains,
Dans leur Palais melancolique,
Ne ſe faict ny bal, ny muſique,

Ils n'ont ny repos, ny ſommeil,
Leur plus glorieux auantage
C'eſt la conduite du Soleil,
Qui ne luit que pour noſtre vſage.

Il eſt vray que nous ſommes mis
Toſt ou tard dans la ſepulture:
Mais c'eſt vn effect de Nature
Qui ne leur fut iamais permis:
Quand il veut le plus miſerable
Treuue ſon ſort ſi fauorable
Qu'il ſe peut luy-meſme guerir:
Les Dieux eſclaues de la vie
Ne ſe ſçauroient faire mourir,
Quand meſme ils en auroient enuie.

Bref noſtre ſort eſt aſſez dous,
Et pour n'eſtre pas immortelle
Noſtre nature eſt aſſez belle
Si nous ſçauions iouyr de nous:
Noſtre mal c'eſt noſtre foibleſſe,
Rien que nous-meſmes ne nous bleſſe,
Le ſot gliſſe ſur les plaiſirs:
Mais le ſage y demeure ferme,
Attendant que tous ſes deſirs,
Et ſes iours ait finy leur terme.

Les plus fortes aduerſitez
Sont changeantes & paſſageres,
Et touſiours la fin des miſeres
Commence les felicitez:
On ne ſçauroit ſentir ny feindre
Vn ſujet de touſiours ſe plaindre

En nos eſprits comme en nos corps,
La Nature eſt tousjours humaine
Quand la douleur faict plus d'effors,
Elle finit bien toſt la peine.

Voſtre Tyrſis n'eſt plus ſi mal,
Sa beauté rompt la tyrannie
De cette meurtriere impunie
Qui porte le ſiz eau fatal:
Ces ardens éclas de lumiere,
Qui ſous leur mourante paupiere
Paroiſſoient preſque enſeuelis,
S'alument pour tarir nos larmes,
Et ce teint pâle a tant de charmes
Qu'il tient entierement des Lis.

Cette debilité d'accent
En eſt vne plus douce amorce,
Et plus il a perdu de force,
Plus il eſt deuenu puiſſant:
Comme lors d'vn temps froid & ſombre,
Qui deguiſe auecques ſon ombre
L'éclat du ſouuerain flambeau,
Il ſemble que ce beau viſage,
A fin d'en deuenir plus beau,
Se ſoit laué dans le riuage.

Mais, vous que le courage emporte
Aux appas que l'honneur a mis
Deuant cette funeſte porte
Qui r'enferme les ennemis,
Quelle ſanté vous peut deffendre,
Que la mort ne vous vienne prendre

Par tout où vous portez vos pas?
Quel espoir que vous puissiez suiure?
Vous estes plus prés du trépas
Que ceux qui n'ont qu'vne heure à viure.

Prenez pour vous tous les soucis,
Où les soins de la mort oblige,
Et plaignez desormais Tyrsis
Dequoy vostre danger l'afflige:
Son naturel me persuade,
Qu'il n'a plus que l'ame malade
Des hazars qu'il vous void courir,
Et vrayment la seule auanture,
Qui vous pourroit faire mourir,
Pourroit faire sa sepulture.

FIN.

coll. complet.